Université de NANTES
UFR d'Histoire

Heol Escudié-Lacroix

ALCALÁ LA REAL *ANDALUSĪ* (VIII^{e}-XIV^{e} siècle)
VILLE ET TERRITOIRE

Mémoire de Master 2 Recherche
Sous la direction de **Christine Mazzoli-Guintard**

2016

SYSTÈME DE TRANSLITTÉRATION DES CARACTÈRES ARABES

Consonnes

ء	’ (sauf à l’initiale)	ر	r	ف	f
ب	b	ز	z	ق	q
ت	t	س	s	ك	k
ث	ṯ	ش	š	ل	l
ج	ǧ	ص	ṣ	م	m
ح	ḥ	ض	ḍ	ن	n
خ	ḫ	ط	ṭ	ه	h
د	d	ظ	ẓ	و	w
ذ	ḏ	ع	‘	ي	y
		غ	ġ		

Voyelles longues

ا ى	ā	و	ū	ي	ī

Diphtongues

وَ	aw	يَ	ay

Voyelles brèves

ـَ	a	ـُ	u	ـِ	i

ة : a, at (état construit).

ال (article), al- et l- (même devant les antéro-palatales).

Abréviations : b (ben), « fils de ».

Nous avons conservé l’orthographe usuelle de quelques mots courants : émir, émirat, Maghreb, etc.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

« Il est perché, tel un aigle, sur les colonnes du ciel, au faîte de la gloire et de la grandeur. C'est une place de guerre sainte et un fort peuplé de gens illustres et glorieux »[1].

Ces vers concis et pourtant si riches de sens sont l'œuvre du littérateur al-Ḥiǧārī, qui résida au milieu du XII[e] siècle à la cour des Banū Saʿīd, les puissants seigneurs de l'Alcalá[2] islamique. Le poète use ici de son art de la synthèse pour décrire la ville qui l'avait accueillie, une ville qui, de par sa situation géographique exceptionnelle, constituait d'après ses dires une place forte vitale dans la défense du *Dār-al-islām*[3].

Sous la plume d' al-Ḥiǧārī, on perçoit déjà les traits essentiels de l'image qui restera celle de l'Alcalá médiévale. Ainsi, la ville a toujours été perçue comme une forteresse stratégique, dont l'histoire fut sans cesse mêlée aux conflits qui agitèrent la péninsule Ibérique tout au long du Moyen-Âge.

Cette définition a beau être partielle et réductrice, elle n'en est pas moins véridique, notamment en ce qui concerne la situation stratégique qui fut celle d'Alcalá sur l'échiquier politico-militaire d'Andalousie orientale.

Alcalá la Real est située au cœur de l'Andalousie, une des dix-sept communautés autonomes qui forment l'Espagne actuelle. La ville est le chef-lieu du district de la Sierra Sur, qui s'étend au sud de la province de Jaén, à la frontière des provinces de Cordoue et de Grenade.

Alcalá s'élève à environ 900 m au-dessus du niveau de la mer, dans le système montagneux des cordillères Bétiques, qui se déploie depuis Cadix jusqu'à Alicante. Au nord de ce massif s'écoule le Guadalquivir, le grand fleuve andalou, dont les affluents ont creusé de nombreuses dépressions à travers les sierras de la région. Ces vallées, formées par l'érosion, constituent alors autant de voies de pénétration permettant de rejoindre la mer Méditerranée depuis les plateaux du centre de la Péninsule[4].

Alcalá la Real est précisément située dans une de ces voies de pénétration, formée entre autres par le cours des rivières Guadajoz, San Juan et Velillos. Ces caractéristiques géographiques expliquent donc la situation stratégique de la ville, situation qui a en grande

1 POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd », dans *Arabica*, Leyde, 1966, p. 80 ; IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib fī ḥulà al-Maghrib. Lo extraordinario sobre las galas del Occidente islámico. El reino de Elvira y el reino de Málaga,* [en ligne], MOHAMED-HAMMADI MEJDOUBI, H. (trad.), thèse doctorale, univ. Cordoue, 2012. Disponible sur : www.uco.es/publicaciones (consulté le 04.05.2016). p. 185-186.

2 Abréviation de « Alcalá la Real ».

3 Les mots en italiques sont définit dans le glossaire, situé en annexe 1.

4 SOLÉ-SABARÍS, Lluís, « España, geografía física », dans *Geografía de España y Portugal,* DE TERÁN, M. (dir.), vol. I, Barcelone, 1952, p. 416-465 ; voir annexes cartes.

partie conditionné son histoire.

Le paysage de la Sierra Sur est constitué de gorges et de vallées arrosées par de nombreux cours d'eau, la région possède donc un vrai potentiel agricole. Mais le district alcalaíno est aussi formé de massifs montagneux, notamment dans la zone de Valdepeñas de Jaén, où l'élevage domine nécessairement. Aujourd'hui, c'est l'exploitation de l'olivier qui triomphe largement dans la province, même si on y pratique aussi la culture des céréales et du cerisier. Ce territoire montagneux possède un climat méditerranéen continental, caractérisé par un temps sec et chaud l'été, mais doux et humide l'hiver.

C'est dans une dépression, formée par deux éminences, Los Cruces à l'est et La Mota[5] à l'ouest, que s'est développée la ville moderne d'Alcalá la Real à partir de la fin du XV^{e} siècle. Il fallut effectivement attendre la chute du royaume de Grenade et donc la fin de la menace musulmane pour que la population, qui s'était jusqu'à présent retranchée sur La Mota et ses flancs, décide de s'installer dans la plaine, qui est aujourd'hui entièrement urbanisée[6].

La Sierra Sur est occupée depuis la Préhistoire, et notamment la colline de La Mota, refuge naturel et lieu stratégique dans la surveillance des axes de communication reliant la haute vallée du Guadalquivir à celle du Genil. La région fut ensuite conquise par les Carthaginois et les Romains, ces derniers ont d'ailleurs occupé La Mota, comme le révèle la découverte sur la colline de citerne construites en *opus signinum*[7]. Entre le V^{e} et le VI^{e} siècle, les Wisigoths investirent la péninsule Ibérique qu'ils unifièrent progressivement sous leur autorité et celle de l'église romaine, dont ils avaient épousé le dogme. À l'aube du VIII^{e} siècle, le royaume wisigoth semble solide, il s'effondra pourtant rapidement face à l'invasion musulmane, qui débute avec le débarquement des troupes arabo-berbères à Gibraltar, en 711. Celles-ci conquirent rapidement la Péninsule qui devint dès lors une province de l'immense empire arabo-musulman, dominé depuis Damas par les califes omeyyades. Cette nouvelle province du *Dār-al-islām* s'appellera dorénavant al-Andalus.

Les quelques milliers d'hommes qui investissent la Péninsule vont constituer

5 On ignore d'où provient ce terme, qui est attesté au moins depuis le XVI^{e} siècle. Néanmoins, d'autres sites d'Espagne, qui présentent une topographie similaire, sont désigné de la même manière. Le terme « Mota » renvoie donc probablement à l'aspect de la colline.

6 Voir annexes photographies d'Alcalá la Real.

7 CALVO AGUILAR Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera V : Funciones de la red castral ronteriza, homenaje a don Juan Torres Fontes*, Jaén, 2004, p. 75 ; Escuela-taller, *Proyecto de actuación arqueológica de urgencia, de apoyo a la restauración en la Iglesia Mayor abacial del conjunto monumental de La Mota*, Alcalá la Real, 1993, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°75/93, n. p.

l'essentiel de la nouvelle aristocratie du pays. Répartis sur tout le territoire, ils doivent contrôler et administrer les populations locales. C'est dans cette perspective que s'établissent probablement les premières tribus arabes à Alcalá, aux alentours de 713[8]. La position stratégique de La Mota a sans doute joué un rôle important dans cette installation. Les Arabes d'al-Andalus vont rester plus de six siècles à Alcalá, depuis la conquête au début du VIII[e] siècle, jusqu'à la prise définitive de la ville par Alphonse XI de Castille, en 1341. Ce sont donc les *Andalusī-s* qui ont posé les bases durables de l'implantation urbaine sur La Mota, promontoire qui sera durant neuf siècles le lieu de vie des Alcalaínos.

Le rôle stratégique d'Alcalá fut effectivement très important dans l'histoire d'al-Andalus et comme le dit al-Ḥiğārī, la forteresse de La Mota constitua bien un des avants-postes du *Dār-al-islām*, notamment à l'époque où elle marquait la frontière entre le royaume de Castille et celui de Grenade[9]. Mais, dans sa courte description, le poète guadalajeño insiste également sur la majesté et la gloire dont jouissait l'Alcalá *andalusī*, des qualités que détenaient aussi selon lui les Alcalaínos. Il serait étonnant qu'une simple forteresse, même si son poids stratégico-militaire était énorme, ait possédé un tel prestige. Nous avons donc cherché à savoir d'où provenait l'aura qui semble avoir été exercée par l'Alcalá islamique, une aura perceptible à travers bien des textes médiévaux.

Les sources écrites sont le matériau traditionnel de la recherche historique, mais c'est aussi le plus facilement accessible, c'est pourquoi nous nous sommes d'abord penchés sur les textes. La disponibilité des sources est bien sûr primordiale, car ces dernières conditionnent largement le travail de l'historien et sont donc souvent à l'origine de la vision que l'on peut porter sur un sujet historique.

Al-Andalus constitue un domaine d'étude pour lequel les historiens disposent généralement d'informations écrites peu variées. En effet, les archives *andalusī-s* sont très rares et les textes de l'époque sont essentiellement de type narratif et géographique[10]. Il faut bien sûr rappeler que ces sources sont écrites en arabe et donc uniquement accessibles sous la forme de traduction pour une grande partie des chercheurs européens.

Les sources écrites abordant l'Alcalá *andalusī* se fixent presque exclusivement sur les événements politiques de son histoire. Cela explique alors en partie pourquoi les travaux qui s'attachèrent jusqu'ici à reconstruire le passé de la forteresse se sont concentrés sur ces

8 CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, Jaén, 1990, p. 38-39.
9 ARIÉ Rachel, *España musulmana (VIII-XV),* Historia de España, TUÑÓN DE LARA M. (dir.), vol. III, Barcelone, 1982, p. 231.
10 BURESI, Pascal, « al-Andalus entre Orient et Occident. L'invention des origines », dans MARÍN, M.(éd.), *Al Andalus/España. Historiografías en contraste. Siglos XVII-XXI*, Madrid, 2009, p. 122.

thèmes.

Néanmoins, le travail des historiens n'est pas uniquement conditionné par les sources dont ils disposent. Ainsi, les chercheurs du siècle dernier privilégiaient largement les textes et parmi eux les faits politiques que l'on pouvait y trouver. En outre, écrire l'histoire, c'est prendre partie, même si il faut toujours chercher l'objectivité.

Il fut souvent délicat pour l'Espagne d'aborder son passé islamique, un passé qui resta longtemps occulté car considéré comme impropre à prendre place dans l'histoire nationale. Le XX^e^ siècle fut toutefois marqué par la multiplication des études sur le sujet, ce qui entraîna inévitablement l'apparition d'al-Andalus dans le débat académique espagnole. Durant les années 1970, celui-ci se cristallisa même autour de ce thème, et plus particulièrement sur le degré d'arabisation et d'islamisation qu'aurait connu le monde ibérique, une acculturation que certains ont voulu voir et voient toujours comme largement limitée[11]. À contrario, al-Andalus a pu être présenté ces dernières années comme un modèle exemplaire de cohabitation entre les trois religions du Livre, ce qui est évidemment un fantasme.

Les considérations contemporaines, généralement politiques, rentrent bien entendu en jeu dans l'écriture de l'histoire. Cela est aussi visible dans l'approche qui fut adoptée pour étudier les villes d'al-Andalus, dont Alcalá semble avoir fait partie pendant une certaine période de son histoire. Ainsi, le phénomène urbain *andalusī* fut enfermé dans le carcan conceptuel de « l'urbanisme musulman », comme le fit L. Torres Balbás dans son ouvrage posthume daté de 1971, *Ciudades hispanomusulmanas*[12]. Ce sont les érudits de l'École orientaliste qui au début du XX^e^ siècle forgèrent cette notion, basée sur la soi-disant opposition qui existerait entre les « villes musulmanes » et les cités ordonnées de l'Antiquité classique, véritables modèles pour les sociétés coloniales, qui se considéraient comme les héritières de Rome[13].

Comme le disait Lucien Febvre, « l'histoire est la fille de son temps », c'est pourquoi il est nécessaire d'identifier ces influences extérieures, pour chercher ensuite à se libérer de leurs entraves.

Le regard porté sur les villes du monde arabo-musulman fut ainsi largement

11 *Ibid*..., p. 119-129.

12 TORRES BALBAS Leopoldo, *Ciudades hispanomusulmanas*, Madrid, 1971.

13 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques », dans TORREMOCHA, A., MARTINEZ ENAMORADO, V. (éd.), *Actas II Congreso Internacional La ciudad en al-Andalus y el Magreb (Algeciras, 26-28 de noviembre de 1999),* Grenade, 2002, p. 49-73

renouvelé ces dernières années, des mutations qui sont dues en grande partie à l'exploitation de nouvelles données jusqu'à présent négligées. En effet, pour étudier un sujet historique dans toute sa complexité, il est nécessaire de mobiliser l'ensemble des sources documentaires susceptibles de nous informer à son sujet.

Les vestiges matériels constituent une des plus importantes d'entre elles, et l'essor que connaît depuis 30 ans l'Archéologie médiévale a bouleversé nos connaissances à propos du Moyen-Âge, et donc également au sujet de l'urbanisme *andalusī*. Les fouilles nous ouvrent effectivement les portes sur des pans entiers de la civilisation médiévale qui étaient jusqu'à présent inconnus en raison du mutisme des textes à leur sujet[14].

Mais cette démarche pluridisciplinaire nécessite l'adoption d'une méthode particulière, fondée sur l'entretien d'un dialogue constant entre les différents types de sources, et notamment entre les données textuelles et les informations produites par l'Archéologie.

Le tissage de ces différents « matériaux » peut alors nous permettre de dépasser le récit événementiel sur lequel se focalisent souvent les sources écrites, comme dans le cas de l'Alcalá islamique. Mais croiser ces donnés peut aussi provoquer l'éclosion de nouveaux questionnements[15].

Ainsi, le vocable *madīna*, que l'on considérait traditionnellement comme attaché aux villes d'Islam, semble en réalité beaucoup plus complexe. En effet, certaines localités désignées par ce terme n'ont pas livré de vestiges urbains, et des sites qui n'étaient pas considérés comme des *mudun* présentent à l'inverse des caractéristiques urbaines. Le mot *madīna* ne renvoie d'ailleurs pas uniquement à une forme de peuplement, comme l'ont montré les études linguistiques récentes. La *madīna* paraît en vérité surtout associée à la notion de pouvoir, les *mudun* étaient de ce fait des centres politico-administratifs qui structuraient l'espace[16].

Alcalá, qui ne fut presque jamais qualifiée de *madīna*, joua précisément le rôle de chef-lieu au XII^{e} siècle, elle devait donc posséder une certaine emprise sur la Sierra Sur, et notamment sur Alcaudete et le Castillo de Locubín, deux localités des alentours. Alcalá exerçait donc bien une certaine influence, comme le sous-entend al-Ḥiǧārī dans sa description poétique. Ce statu induisait forcément l'existence d'une relation particulière

14 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources de l'histoire médiévale*, Paris, 1998, p. 308.
15 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Paysages urbains d'al-Andalus (Xe siècle-XVe siècle) : observations préliminaires », dans GÉAL, F. (dir.), *Regards sur al-Andalus (VIIIe-XVe siècle)*, Madrid, 2006, p.81-84.
16 *Id*., « Des pouvoirs dans les villes d'al-Andalus : du pouvoir politique aux intentions citadines (IVe/Xe-IXe/XVe siècles) », dans *Al-Andalus-Magreb*, n°10, Cadix, 2002-2003, p. 135-136.

entre la ville et son territoire, notamment sur le plan politique et économique.

Les questionnements portant sur les territoires urbains sont justement très actuels et les travaux récents ont montré l'importance des liens qui unissaient les villes et leurs hinterlands. Ces deux entités étant visiblement indissociables, nous ne pouvions donc pas envisager l'histoire d'Alcalá sans prendre en compte celle de la Sierra Sur[17].

L'Alcalá *andalusī* semble avoir partagée avec les *mudun* son rôle de centre politico-administratif, mais cela ne suffit pas pour la considérer comme une véritable ville. En effet, ces dernières possèdent d'autres caractéristiques, que l'on peut distinguer en étudiant les manifestations physiques de l'urbain.

Ainsi, les villes d'Islam sont généralement structurées autour de lieux emblématiques comme les mosquées, les palais, et les souks, il faut donc étudier les rapports de fouilles si l'on veut être sûr que des établissements de ce type aient vu le jour sur La Mota[18].

Malheureusement, les excavations archéologiques n'ont donné que très peu d'informations, il nous fallut en conséquence mobiliser d'autres sources pour pouvoir appréhender l'urbanisme de l'Alcalá *andausī*. C'est ainsi que nous nous sommes penchés sur les textes castillans du bas Moyen-Âge, très variés de par leur nature et donc de par leur contenu.

Afin d'appréhender tous les aspects qu'a pu revêtir l'Alcalá *andalusī,* dans la mesure où ceux-ci sont abordés par les sources, nous avons donc cherché à rassembler le corpus documentaire le plus complet possible. Ce travail nous permettra peut-être d'aller au delà des récits événementiels qui ont jusqu'à présent été produits au sujet de l'Alcalá islamique.

En effet notre dessein est d'animer le portrait immobile et immuable qui, sous la plume d'al-Ḥiǧārī comme sous celle des historiens contemporains, a toujours dépeint Alcalá au temps d'al-Andalus.

Pour y parvenir, nous étudierons donc toutes les sources susceptibles de nous fournir des informations sur la ville et son territoire entre le VIII^{e} et le XIV^{e} siècle. L'objectif sera de déterminer leurs qualités, tout en observant la manière dont ces données ont été exploitées par les historiens dans le passé. En nous appuyant sur ce corpus, nous décrirons ensuite le paysage qui était celui de l'Alcalá *andalusī*, en insistant sur le rapport étroit qui

17 JANSEN, Philippe, GONSALEZ-VILLAESCUSA, Ricardo (coord.), Introduction au séminaire de l'équipe « Dynamique des peuples et des paysages », sur le thème des « Fondations urbaines et définition des territoires », *Université de Nice Sophia-Antipolis, laboratoire CEPAM (CNRS), UMR 7264*, Nice, 2014, n.p., [Disponible sur : **www.cepan.cnrs.fr** ; consulté le 15.10.2016].

18 GARCIN, Jean-Claude, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (Xe-XVe siècle)*, vol. II, Paris, 2000, p. 129.

semble avoir uni les Hommes et leur environnement dans la Sierra Sur au Moyen-Âge. Pour finir, nous dresserons le portrait du noyau urbain qui prospéra sur La Mota à partir des XI^{e} et XII^{e} siècles, un noyau urbain qui constitue la preuve que l'Alcalá islamique fut bien une ville.

I-Alcalá au fil du temps, l'image indélébile d'une forteresse frontalière

A-Les textes, source essentielle de l'histoire alcalaína

Le meilleur outil pour aborder le passé *andalusī* d'Alcalá la Real, tel qu'on peut l'entrevoir à travers les sources écrites, est sans aucun doute l'ouvrage de P. Cano Ávila : *Alcalá la Real en los autores musulmanes*. Il fait le point, lors de sa parution en 1990, sur la majeure partie des sources textuelles disponibles pour reconstruire l'histoire de la ville. P. Cano Ávila est le grand spécialiste de l'Alcalá islamique, c'est un arabisant renommé, qui enseigne depuis de nombreuses années la philologie arabe à l'université de Séville. En ce qui concerne Alcalá, sa démarche est inédite, il la définit lui-même en ces termes : « así lo creemos, hasta el momento no se ha hecho ningún estudio de conjunto basado en las noticias proporcionadas por las fuentes árabes »[19].

L'objectif de l'arabisant était d'écrire une histoire politique de la ville, celle-ci devait donc se focaliser sur les faits, assemblés de manière chronologique, conformément aux méthodes de l'histoire positiviste. Cette école prônait l'étude des documents écrits, seule source considérée comme étant assez fiable pour pouvoir établir une histoire objective et scientifique[20]. P. Cano Ávila s'est donc strictement attaché à étudier les textes, tout en privilégiant les faits politico-militaires que l'on pouvait y trouver. Les sources écrites sont d'ailleurs le plus souvent axées sur l'histoire politique d'Alcalá, ce qui orienta naturellement les travaux de l'arabisant. Afin de pouvoir dater, localiser et établir la véracité des événements relatés dans ses sources, P. Cano Ávila les a nécessairement analysées. Mais il a ignoré les informations qui ne se rapportent pas à l'histoire événementielle.

Alcalá la Real en los autores musulmanes s'organise autour de trois grandes parties. La première aborde le territoire de la ville, la seconde décrit son histoire politique, enfin, la dernière présente la biographie de personnages connus originaires d'Alcalá et des alentours.

L'arabisant exploite principalement des textes produits par des auteurs de langue arabe. Généralement, les versions des documents sur lesquels il s'appuie sont rédigées dans cette langue. Il les traduit alors lui même, ou utilise des traductions en castillan, en français, et en anglais, réalisées par d'autres spécialistes.

19 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá...*, p. 3.
20 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources...*, p. 24.

Ne parlant pas l'arabe, il nous a été impossible de travailler sur les textes dans leur version originale[21]. Cette situation est bien sûr regrettable car il est fortement recommandé d'étudier les documents originaux[22], tout d'abord car ils sont nombreux à ne pas avoir été traduits. De plus, la qualité des traductions est très inégale. En effet, une grande partie d'entre elles sont anciennes et ne répondent pas aux méthodes de traduction moderne, qui permettent théoriquement de rester plus proche de la réalité exprimée par l'auteur. D'autre part, nombre de traductions ne disposent pas d'appareil critique, une carence sérieuse quand il s'agit d'exploiter la valeur historique d'un texte[23]. Malgré tout, nous avons étudié l'ensemble des textes abordant l'Alcalá *andalusī*, dans la mesure où ils ont été traduits.

Nous nous sommes donc largement appuyés sur *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, qui constitue le véritable point de départ de nos investigations. Mais nos choix et nos méthodes divergent de celles de P. Cano Ávila sur plusieurs points. Tout d'abord, notre ambition est de construire une histoire urbaine d'Alcalá, c'est pourquoi nous ne nous sommes pas cantonnés à exposer l'histoire politique de la ville, comme l'avait fait l'arabisant. Par conséquent, nous nous sommes penché sur des sources qu'il n'a pas exploitées, n'y trouvant pas d'intérêt au regard de son projet initial. D'autre part, nous avons adopté des méthodes différentes de celles qu'il a utilisées, notamment en ce qui concerne le regard critique que l'on doit porter sur les sources. Ainsi, P. Cano Ávila remet rarement en question les données qu'elles lui apportent. En général, il se contente de nous donner les informations telles qu'elles ont été présentées par les auteurs. L'arabisant n'applique pas les méthodes modernes d'étude de texte, qui visent par exemple à déterminer la signification des termes employés par les auteurs arabes, souvent polysémiques[24]. C'est pourquoi il est nécessaire de réaliser une analyse critique des sources, pour déterminer la qualité et la quantité des informations dont nous disposons. La démultiplication des sources va de pair avec une complexification du travail d'analyse, car il faut adopter une approche différente pour chaque type de source. De plus, un texte possède toujours plusieurs niveaux de lecture, son aspect formel est de ce fait aussi intéressant que son contenu[25]. Il est alors

21 J'ai cependant pu découvrir cette langue grâce au cour que j'ai suivi à l'université de Jaén, dans le cadre du séjour Erasmus auquel j'ai participé.
22 BURESI, Pascal, *La frontière entre Chrétienté et Islam dans la péninsule Ibérique. Du Tage à la Sierra Morena (fin XI^e^-milieu XIII^e^ siècle)*, Paris, 2004, p. 21.
23 GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, « La traducción de fuentes árabes andalusíes al castellano : balance y valoración », dans *Medievalismo*, n°11, 2001, Madrid, p. 107-122.
24 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus. L'Espagne et le Portugal à l'époque musulmane (VIIIe-XVe siècles)*, Rennes, 1996, p. 25-48.
25 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 27-28.

possible pour l'historien de détourner la fonction primitive des sources, car celles-ci parlent toujours à leur insu[26]. En accord avec ces préceptes, nous avons tenté de tirer le maximum d'informations des textes que nous avons étudiés.

Dans la bibliographie d'*Alcalá la Real en los autores musulmanes*, on recense vingt-cinq auteurs musulmans. Douze de ces auteurs nous éclairent exclusivement sur la biographie de personnages originaires d'Alcalá et des alentours, il s'agit de : al-Ḥumaydī[27], al-Ḍabbī[28], al-Nubāhī[29], Ḥaǧǧī Ḫalīfa[30], Ibn al-Qāḍī[31], Ibn Farḥūn[32], Ibn al-Zubayr[33], al-Suyutī[34], Ibn al-Abbār[35], al-Marrākušī[36], Ibn al-Zaqqāq[37] et Ibn al-Iʿmād[38]. Les informations qu'ils donnent sont pour la plupart extraites de dictionnaires biobibliographiques. Il s'agit de catalogues présentant l'origine, les activités, ainsi que les œuvres d'un certain nombre de savants. Ces recueils sont généralement composés selon le même schéma, dont le *Taʾrīḫ ʿulamāʾ al-andalus* d'Ibn al-Faraḍī constitue le modèle[39]. Les dictionnaires biobibliographiques nous renseignent d'abord sur la vie et la production intellectuelle d'al-Andalus[40], ce qui ne concerne donc pas exactement notre sujet. Nonobstant, il peut s'avérer utile d'étudier les personnages originaires d'Alcalá. En effet, relever le nombre de savants qui ont vécu dans la ville est par exemple intéressant, car l'évolution de leur nombre constitue un indicateur pour appréhender le dynamisme urbain. Toutefois, les informations apportées par ces auteurs restent secondaires, c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas sur leurs écrits.

---

26 *Ibid*., p. 139-140.
27 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 89.
28 Voir Seybold, Christian Friedrich, « Al-Ḍabbî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. II, Paris, 1977, p. 73.
29 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 109.
30 *Ibid*., p. 106, 107 ; voir Gökyay, Orhan Şaik, «Ḥadjdjî Khalîfa », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. IV, Paris, 1978, p. 791-792.
31 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 106, 108.
32 *Ibid*., p. 88, 106, 108 ; voir Aragon Huerta, Mercedes, « Ibn Farḥūn », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. III, Almería, 2004, p. 141-149.
33 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 96, 98, 112.
34 *Ibid*., p. 93, 96, 98, 100, 103, 106 ; voir Haywood, John, « Al-Suyutî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. IX, Leyde, 1998, p. 951-954.
35 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 90, 96, 97, 100, 101, 102, 110 ; voir Ben Cheneb, Muhammad, Pellat, Charles, « Ibn Al-Abbâr », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p.695.
36 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 90, 96, 98, 100, 101, 102, 103, 106, 109 ; voir Villuendas Sabaté, Blanca, « Al-Marrākushī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí,* vol. III..., p. 592-601.
37 Voir Saleh Alkhalifa, Waleed, « Ibn al-Zaqqāq », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VI, Almería, 2009, p. 253-255.
38 Voir Rosenthal, Frantz, « Ibn al-Iʿmâd », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p.830-831.
39 Urvoy, Dominique, *Le monde des Ulémas andalous du V/XIe au VII/XIIIe siècle : étude sociologique*, Genève, 1978, p. 18.
40 García Sanjuán, Alejandro, « La traducción de fuentes árabes andalusíes al castellano : balance y valoración »..., p. 121.

Les treize autres auteurs recensés dans l'ouvrage de P. Cano Ávila sont plus intéressants, c'est pourquoi nous nous pencherons plus attentivement sur leurs œuvres. Malgré tout, leurs travaux ne présentent pas la même importance, celle-ci varie en fonction de la quantité d'informations qu'ils apportent, de leur précision, ou encore de leur originalité. De plus, la crédibilité que l'on peut accorder à ces documents est inégale, elle dépend souvent des connaissances que nous possédons au sujet de ceux qui les ont produits. Il est aussi crucial de savoir si l'auteur a été lui-même témoin des faits qu'il rapporte, ce qui donne bien sûr à ses dires un caractère particulier. Si ce n'est pas le cas, il est nécessaire de s'interroger sur les sources qu'il utilise, ainsi que sur les intermédiaires qui ont permis leur transmission, car les informations ont pu être altérées à travers le temps.

Certains auteurs *andalusī-s*, dont les écrits nous fournissent des informations sur l'Alcalá musulmane, sont absents d'*Alcalá la Real en los autores musulmanes*. En effet, P. Cano Ávila a laissé de côté certaines informations, de manière fortuite ou intentionnelle. Après à la rédaction de son ouvrage, paru en 1990, l'arabisant a d'ailleurs poursuivi ses recherches sur Alcalá. C'est sûrement pendant ces investigations qu'il a découvert des données intéressantes provenant des écrits de Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla[41]. Néanmoins, trois œuvres qui abordent le passé *andalusī* de la ville demeurent absentes des écrits de P. Cano Ávila, il s'agit du récit de voyage d'Ibn Ǧubayr, de la chronique dʿArīb b. Saʿīd et de la *Chronique anonyme d'ʿAbd al-Raḥmān III*. Il est possible que P. Cano Ávila les ait sciemment négligées, compte-tenu du caractère secondaire des informations que ces textes nous livrent. Cependant, nous avons choisi d'exploiter ces documents, et donc d'étudier leur origine et leur contenu. Nous ferons de même en ce qui concerne un texte d'Ibn al-Quṭīya, qui relate un événement intéressant s'étant peut-être déroulé à proximité d'Alcalá[42]. Pour R. San Martín Vadillo, qui ne cite pas ses sources, Alcalá serait évoquée par Ibn Ġālib[43], dans son ouvrage de géographie et d'histoire intitulé *Farḥat al-anfus fī aḫbār al-Andalus*[44]. Pourtant, nous avons consulté la traduction que J. Vallvé Bermejo a réalisée à partir de ce texte et nous n'avons trouvé aucune allusion à Alcalá ou à son territoire, il s'agit donc

41 CANO ÁVILA, Pedro, « Alcalaínos en la Granada y Sevilla andalusíes en el siglos XII y XIII », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 176-178.
42 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego de Córdoba (Kūrat Bāguh) en el proceso de formación de al-Andalus (siglos VIII-XI)*, [en ligne], thèse doctorale, univ. Grenade, 2012. Disponible sur www.dialnet.unirioja.es (consulté le 08.05.2016), p. 90-91.
43 Voir GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, « Ibn Gālib », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. III..., p. 199-201.
44 SAN MARTÍN VADILLO, Ricardo, *Viajeros por Alcalá la Real*, Alcalá la Real, 2012, p. 60.

certainement d'une erreur[45].

Ces sources arabes sont essentiellement narratives, car il s'agit surtout de chroniques. Celles-ci sont en général centrées sur le pouvoir politique, elles laissent donc dans l'ombre tout ce qui lui est étranger. Mais on trouve aussi des écrits « scientifiques » et « pédagogiques », tels que les catalogues géographiques.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage de P. Cano Ávila se concentre particulièrement sur les sources produites par des auteurs musulmans, ce qui signifie pour lui qu'ils sont d'expression arabe. Néanmoins, l'arabisant s'est aussi penché sur des sources chrétiennes, à savoir les chroniques royales des souverains Alphonse X, Ferdinand IV et Alphonse XI. Au cours de nos recherches, nous avons étudié d'autre documents chrétiens, tous rédigés en castillan ancien. Ceux-ci nous apportent des informations essentielles sur Alcalá, en ce qui concerne son histoire politique, mais surtout à propos de son urbanisme ou de son économie, c'est sûrement pourquoi la plupart d'entre eux ont été négligés par P. Cano Ávila. Il s'agit de chroniques, d'écrits de type hagiographique, littéraire, ou « pédagogique », ainsi que d'archives, qui concernent principalement l'Alcalá du bas Moyen-Âge et de la Renaissance.

Nous allons donc maintenant nous pencher sur la valeur et le nombre de données fournies par ces textes et sur ce que nous savons de ces derniers et leurs auteurs. Nous mentionnerons systématiquement les éditions des œuvres que nous avons étudiées, en citant parallèlement les éditions les plus récentes et les plus complètes de ces textes, dans la mesure où elles nous sont connues. Nous étudierons ces documents en fonction de la langue dans laquelle ils furent rédigés, mais aussi selon l'origine géographique de leurs auteurs. En exploitant de nouvelles sources écrites, nous compléterons le corpus documentaire composé par P. Cano Ávila.

1. Les auteurs *andalusī-s*

Parmi les auteurs musulmans que nous avons retenus, onze sont originaires d'al-Andalus. L'auteur de la *Chronique anonyme d'ʿAbd al-Raḥmān III* est probablement *andalusī*, nous ferons donc aussi un point sur celle-ci. Ce sont ces auteurs qui, à première vue, nous apportent les informations les plus fiables. Ils sont effectivement susceptibles

45 IBN ĠĀLIB, « Una descripción de España de Ibn Galib », dans *Anuario de filología*, n°1, VALLVÉ BERMEJO, J. (trad.), Barcelone, 1975, p. 369-384.

d'avoir côtoyé les lieux qu'ils décrivent, ainsi que les faits qui s'y déroulent. Si ce n'est pas le cas, il est possible qu'ils aient rencontré des témoins, directs ou indirects, et donc recueilli des informations auprès d'eux. De la même manière, leur accès aux archives paraît plus aisé, car ils sont souvent proches des autorités. En effet, les auteurs médiévaux travaillent généralement pour le compte de mécènes, souvent princiers, qui assurent leur subsistance. Ces chroniqueurs « courtisans » sont alors tenus de faire l'éloge de leurs bienfaiteurs, c'est pourquoi il faut remettre en question l'objectivité de leurs écrits, nécessairement orientés. Cet aspect s'ajoute au jugement personnel de chaque auteur, qui imprègne naturellement leurs écrits. Les *andalusī-s* peuvent effectivement manquer de recul sur des événements les ayant personnellement affectés.

a. Les premiers auteurs abordant l'histoire d'Alcalá la Real

Le philologue, ulema et chroniqueur Ibn al-Quṭīya est un des auteurs *andalusī* les plus anciens à avoir retenu notre attention[46]. Issu d'un lignage wisigothique apparenté à l'ancienne famille royale de Tolède, ce dernier vécut la majeure partie de sa vie à Cordoue, où il mourut en 977. Comme son père, il travailla dans l'administration omeyyade, au sein de laquelle il exerça probablement de hautes responsabilités. Dans l'une de ses œuvres, le *Taʾrīḫ iftitāḥ al-Andalus,* nous avons relevé un passage intéressant qui nous informe sur le territoire d'Alcalá[47]. Ce récit historique couvre les deux premiers siècles de l'histoire d'al-Andalus, mais de nombreux spécialistes ne le considèrent pas comme une chronique. En effet, le *Taʾrīḫ iftitāḥ* est essentiellement nourri de témoignages oraux, issus de sources douteuses généralement inconnues. Ibn al-Quṭīya est donc souvent imprécis, particulièrement en ce qui concerne les époques reculées, qui sont naturellement lointaines pour lui. Néanmoins, l'extrait que nous avons relevé concerne les premiers temps d'al-Andalus, une période très peu documentée, au sujet de laquelle les moindres témoignages sont précieux. Nous avons donc choisi d'étudier cet épisode, contrairement à P. Cano Ávila, qui le trouvait peut-être trop indirectement lié à Alcalá. Pour exploiter ce texte, nous avons

46 Voir LIROLA DELGADO, Jorge, « Ibn al-Quṭīya », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. IV, Almería, 2006, p. 410-415.

47 IBN AL-QUṬĪYA, *Histoire de la conquête de l'Espagne par les musulmans. Traduite de la chronique d'Ibn El-Kouthya*, [en ligne], CHERBONNEAU, M. A . (trad.), Paris, 1857. Disponible sur : www.Gallica.bnf.fr (consulté le 06.06.2016), p. 41-45 ; *Id.*, *Historia de la conquista de España de Abenalcotía el Cordobés : seguido de fragmentos históricos de Abenalcotaiba, etc.*, RIBERA, J. (trad.), Madrid, 1926, p. 28-31 ; *Id.*, *Early islamic spain : the "History" of Ibn al-Qutiya : a study of the unique arabic manuscript in the Bibliothèque nationale de France*, JAMES, D. (trad.), Londres, 2009, p. 75-77.

eu la chance de parcourir trois traductions différentes, ce qui nous a permis de les comparer. La plus ancienne, qui est par ailleurs partielle, fut réalisée par A. Cherbonneau et publiée en 1857. La traduction de J. Ribera qui est complète est parue à Madrid en 1926. Enfin, nous avons consulté la traduction récente de D. James, intitulée *Early islamic spain : the "History" of Ibn al-Qutiya*, qui fut publiée à Londres en 2009. L'édition la plus récente du texte est quand à elle parue au Caire et à Beyrouth en 1989.

ʿArīb b. Saʿīd vécut à la même époque qu'Ibn al-Quṭīya[48]. Mal connu, on pense qu'il naquit au tournant des IX^e^ et X^e^ siècles, avant de devenir haut fonctionnaire dans l'administration califale. Son ascension à la cour semble alors continue depuis le règne d'ʿAbd al-Raḥmān III jusqu'au temps d'al-Manṣūr[49]. Il entretenait des relations étroites avec le pouvoir, c'est sûrement pourquoi al-Ḥakam II le chargea de composer une chronique dans laquelle nous avons relevé deux événements concernant des localités proches d'Alcalá[50]. ʿArīb n'est pas tout à fait contemporain des faits qu'il relate, mais les donnés qu'il rapporte peuvent être considérées comme fiables, car il semble avoir eu accès aux archives palatines. À l'origine, l'œuvre d'ʿArīb devait être un résumé de l'*Histoire* d'al-Ṭabarī, véritable modèle du genre. Mais le savant cordouan fut rapidement engagé à compléter les parties concernant la péninsule Ibérique et l'Afrique du Nord, beaucoup moins développées que celles qui se rapportent à l'Orient musulman. Même si nous ne possédons qu'une version couvrant les événements allant de 904 à 932, cette chronique devait à l'origine débuter au début du VIII^e^ siècle pour s'achever dans la deuxième moitié du X^e^ siècle. Nous avons étudié ce texte grâce à la traduction de J. Castilla Brazalez, publiée à Grenade en 1992. Ce dernier est aussi l'auteur de l'édition la plus récente des fragments de la chronique concernant al-Andalus, qui fut publiée à Grenade en 1991. ʿArīb jouit dans un premier temps d'une grande renommée comme historien, mais il fut par la suite éclipsé par Ibn Ḥayyān et Ibn ʿIḏārī, qui ont largement absorbé les données contenues dans sa chronique. En conséquence, le texte d'ʿArīb ne comprend aucune information sur Alcalá qui ne soit reprise par Ibn Ḥayyān, c'est sans doute pourquoi P. Cano Ávila l'a ignoré. Pourtant, il nous a paru intéressant d'aborder cet auteur, dont la chronique constitue une des sources d'Ibn Ḥayyān, notamment en ce qui concerne notre sujet.

48 Voir CASTILLA BRAZALES, Juan, « Ibn Saʿīd, ʿArīb », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V, Almería, 2007, p. 119-126 ; *Id*., « Introducción », dans *La cronica de ʿArīb sobre al-Andalus,* Grenade, 1992, p. 1-87.

49 Voir annexes arbres généalogiques.

50 ʿARĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb sobre al-Andalus*, CASTILLA BRAZALES, J. (trad.), Grenade, 1992, p. 168, 169.

La *Chronique anonyme d'ʿAbd al-Raḥmān III* constitue également un des plus vieux récit *andalusī* de ce type[51]. Elle fut probablement rédigée au X^e siècle, même si l'on connaît très peu de choses concernant les conditions de son élaboration. Ainsi, il est toujours impossible de déterminer sa paternité, bien que certains chercheurs l'aient attribuée à ʿArīb b. Saʿīd ouʿĪsà al-Rāzī. J. Castilla Brazales a même avancé qu'il pouvait s'agir d'un résumé du *Muqtabis V* d'Ibn Ḥayyān, car cette œuvre reprend et développe la majeure partie des événements relatés dans la *Chronique anonyme*. Les deux textes couvrent effectivement la même période, à savoir les débuts du règne d'ʿAbd al-Raḥmān III, même si la *Chronique anonyme* prend fin avant le *Muqtabis V*. Il est toutefois envisageable qu'elle soit antérieure à l'œuvre d'Ibn Ḥayyān. En effet, au vu des points communs qu'elle possède avec la *Chronique* de ʿArīb, de laquelle il semble qu'elle soit inspirée, elle pourrait faire le lien entre cette dernière et le *Muqtabis V*. Pour l'étudier, nous avons utilisé la traduction d'É. Lévi-Provençal et E. García Gómez, qui est doublée d'une édition du texte. Dans cette traduction, parue en 1950, nous avons relevé deux passages intéressants, concernant la première *fitna*[52]. Ils furent donc certainement repris de la *Chronique* de ʿArīb[53], et ensuite recopiés dans le *Muqtabis V*[54]. Comme pour le texte de ʿArīb, les événements qui nous intéressent dans la *Chronique anonyme* ont été repris par Ibn Ḥayyān, c'est probablement pourquoi P. Cano Ávila n'a pas abordé cette œuvre.

ʿĪsà al-Rāzī[55], fils du fameux géographe Aḥmad al-Rāzī, est contemporain de la rédaction des deux chroniques précédentes. Seuls deux passages, tirés des *Anales palatinos del califa de Córdoba al-Ḥakam II, por ʿĪsà ibn Aḥmad al-Rāzī*, nous donnent des informations sur Alcalá[56]. Ce texte a été traduit et publié par E. García Gómez en 1967. Mais les *Anales palatinos* furent en réalité reconstituées par l'arabisant espagnol, car l'original, produit par ʿĪsà al-Rāzī durant la seconde moitié du X^e siècle, ne nous est pas parvenu. Pour pouvoir dégager le travail de ce dernier, E. García Gómez a isolé les passages du *Muqtabis VII* d'Ibn Ḥayyān, qui concernent la fin du règne d'al-Ḥakam II. En

51 Voir MARTÍNEZ ENAMORADO, Virgilio, « Crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. I, Almería, 2012, p. 295-297.
52 *Una crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III al-Nāṣir*, LÉVI-PROVENÇAL, É., GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Madrid/Grenade, 1950, p. 136.
53 ʿARĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb...*, p. 168, 169.
54 IBN ḤAYYĀN, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III an-Nāṣir entre los años 912 y 942 (al-Muqtabis V)*, CORRIENTE, F., VIGUERA MOLINS, M. J. (trad.), Saragosse, 1981, p. 136
55 Voir MOLINA, Luis, « ʿĪsà al-Rāzī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VII, Almería, 2009, p. 163-168.
56 ʿĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales palatinos del califa de Córdoba al-Ḥakam II, por ʿĪsà ibn Aḥmad al-Rāzī*, GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Madrid, 1967, p. 54-74, 242.

effet, il est probable qu'ʿĪsà al-Rāzī soit l'unique source d'Ibn Ḥayyān pour cette période, ce dernier se serait donc limité à un travail d'éditeur[57]. L'unique édition du texte fut réalisée par ʿAbd al-Raḥmān ʿAlī al-Ḥaǧǧī, elle est parue à Beyrouth en 1965. Les données fournies par cette chronique sont dignes de confiance car ʿĪsà al-Rāzī est contemporain des faits, mais surtout parce qu'il est proche du calife, pour le compte duquel il travaille, ce qui lui a sûrement permis d'accéder aux archives palatines.

b. Les écrits produits aux temps de la grande *fitna*

Ibn Ḥayyān est issu lui aussi d'une famille proche des Omeyyades[58]. Né à Cordoue en 987, il demeura idéologiquement très influencé par son père, qui fut secrétaire dans l'administration d'al-Manṣūr. La grande *fitna* est donc une tragédie pour Ibn Ḥayyān, qui gardera jusqu'à sa mort, en 1074, une forte nostalgie du passé. Il est considéré aujourd'hui comme l'historien le plus éminent du Moyen-Âge *andalusī*, en raison de sa grande fresque historique : le *Kitāb al-muqtabis fī taʾrīḫ riǧāl al-Andalus,* qui retrace toute l'histoire d'al-Andalus depuis la conquête arabe jusqu'au XI[e] siècle. Cette œuvre devait à l'origine compter dix volumes, mais quatre d'entre eux seulement nous sont parvenus. Le *Muqtabis II*, premier volet qui ait subsisté, ne renferme pas d'information sur Alcalá. Ce texte n'a pas pu être étudié par P. Cano Ávila au moment de la rédaction de *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, car il ne fut édité qu'en 1999[59]. Nous l'avons consulté grâce à la traduction de F. Corriente et M. Alī Makkī, parue à Saragosse en 2001[60]. Pour étudier le *Muqtabis III*, nous avons utilisé la traduction réalisée par J. Guraíeb, qui fut publiée par étape dans les *Cuadernos de historia de España*, entre les années 1950 et 1960[61]. Nous y

57 García Gómez, Emilio, « Introducción », dans *Anales palatinos del califa de Córdoba al-Ḥakam II, por ʿĪsà ibn Aḥmad al-Rāzī*, García Gómez, E. (trad.), Madrid, 1967, p. 13-14.

58 Voir Huici Miranda, Ambrosio, « Ibn Ḥayyân », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 812-813 ; Mohedano Barceló, José, « Ibn Ḥayyān », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. III..., p. 356-374.

59 Vallvé Bermejo, Joaquín, *Ben Haián de Córdoba (m. 469H/1076 J. C.) Muqtabis II (1). Anales de los emires de Córdoba Alhaquém I (180-206/796-822) y Abderrahman II (206-232/822-847). Edición facsimil de un manuscrito árabe de la Real Academia de la Historia (Legado Emilio García Gómez)*, Madrid, 1999 ; Le texte a été édité plus récemment : ʿAlī Makkī, Muhammad, *Al-Sifr al-ṯānī min Kitāb al-Muqtabas li-Ibn Hayyān al-Qurṭubī*, Riyad, 2003.

60 Cette traduction couvre l'ensemble du *Muqtabis II-1*, contrairement à la traduction de J. Vallvé Bermejo et J. Ruiz Girela qui ne concerne qu'une partie du texte. Cette dernière, intitulée *La primera década del reinado de al-Hakam I (796-806), según el Muqtabis de ben Hayyan de Córdoba (469h./1076 J.C.)* et parue en 2003 à Madrid est néanmoins de meilleurs qualité. Elle a été réalisé par des spécialistes de l'histoire d'al-Andalus, plus à même de saisir le sens des mots utilisés, souvent difficile à déterminer en arabe.

61 Chaque volume des *Cuadernos de historia de España*, depuis le numéro 14 jusqu'au numéro 32, comprend une partie de la traduction de J. E. Guraíeb. C'est une revue bisannuelle, chaque année voie donc la

avons relevé cinq passages intéressants concernant Alcalá[62]. Cette traduction est néanmoins déficiente, notamment en ce qui concerne les toponymes[63]. L'édition la plus récente de ce texte fut publiée à Casablanca en 1990. Le *Muqtabis V*, quant à lui, compte quatre extraits intéressants. C'est dans la traduction de F. Corriente et M. J. Viguera Molins, intitulée *Crónica del Califa ʿAbdarraḥmān III an-Nāṣir entre los años 912 y 942 (al-Muqtabis V)* et parue à Saragosse en 1981, que nous les avons relevés[64]. Cette traduction fut réalisée à partir de l'unique édition du texte publiée à Casablanca en 1979. Il est en revanche inutile de revenir sur le *Muqtabis VII*, qui correspond aux *Anales palatinos* de ʿĪsà al-Rāzī. Ibn Ḥayyān n'est pas contemporain des faits, mais il se révèle être un bon compilateur. Il s'est par exemple largement inspiré des trois chroniques que nous avons vues précédemment et qui constituent des sources fiables.

L'œuvre d'Ibn Ḥazm est elle aussi imprégnée d'une forte nostalgie à l'égard du califat de Cordoue[65]. En effet, sa famille était proche du pouvoir, c'est pourquoi elle subit très durement la chute des Omeyyades. Ibn Ḥazm, qui fut à la fois poète, historien, juriste et théologien, est né à Cordoue, en 994. Ardent légitimiste, il eut évidemment à pâtir de ses opinions politiques, c'est pourquoi il finit par se consacrer uniquement à l'étude et à l'enseignement, jusqu'à sa mort, en 1064. Les informations qu'il livre au sujet d'Alcalá la Real sont limitées, elles sont extraites de son ouvrage historique, la *Ǧamharat ansāb al-ʿarab*[66]. Pour y avoir accès, nous avons étudié la traduction de E. Téres Sádaba , parue dans la revue *Al-Andalus* en 1957. Nous y avons relevé deux passages intéressants à propos d'Alcalá[67]. L'édition la plus récente de ce texte fut publiée au Caire en 1982.

Comme Ibn Ḥazm et Ibn Ḥayyān, al-ʿUḏrī vécut l'effondrement du Califat et

parution de deux numéros.

62 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1950, p. 182 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1950, p. 161 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1954, p. 340 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1957, p. 337, 338.

63 GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, « La traducción de fuentes árabes andalusíes al castellano : balance y valoración »..., p. 110.

64 IBN ḤAYYĀN, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136, 192, 196, 214.

65 Voir ARNALDEZ, Roger, « Ibn Ḥazm », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 814-822 ; PUERTA VÍLCHEZ, José Miguel, « Ibn Ḥazm », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí,* vol. III..., p. 392-443.

66 Sur cette œuvre voir : BOSCH VILÁ, Jacinto, « La "Ŷamharat ansāb al-ʿarab" de Ibn Ḥazm. Notas bibliográfias », dans *Miscleánea de estudios árabes y hebraicos*, n°10, Grenade, 1961, p. 107-126.

67 IBN ḤAZM, « Linajes arabes en al-Andalus según la "Ŷamharat" de Ibn Ḥazm (Conclusión) », dans *Al-Andalus*, n°22-2, TÉRES SÁDABA, E. (trad.), Madrid, 1957, p. 346, 362.

l'établissement des royaumes de taifas[68]. Célèbre en tant que géographe, c'est le premier auteur qui nous offre des informations de ce type au sujet de la région d'Alcalá. Al-ʿUḏrī est né en 1003, à Almería, cité portuaire florissante où il mourut en 1085. Une faible partie de son œuvre nous est parvenue, mais les quelques fragments conservés aujourd'hui permettent d'imaginer l'ensemble de ses travaux. Al-ʿUḏrī s'appuie sur l'œuvre d'Aḥmad al-Rāzī, tout en l'enrichissant de nombreuses données inédites et précises, ce qui porte à croire qu'il ait eu accès à des archives officielles. Son œuvre est structurée en fonction des *kuwar*, celle d'Elvira, à laquelle appartient Alcalá, est d'ailleurs particulièrement bien décrite, même si le texte d'al-ʿUḏrī est incomplet[69]. Plusieurs passages intéressants concernent Alcalá et son territoire[70], nous les avons relevés dans la traduction du : *Tarṣīʿ al-aḫbār wa tanwīʿ al-āṯār wa l-bustān fī ġarāʿib al-buldān wa l-masālik ilà ǧamīʿ al-mamālik*, réalisée par M. Sánchez Martínez. Cette traduction, qui s'appuie sur l'édition de 1965, est centrée sur les *kuwar* d'Elvira et d'Almería. Elle fut publiée entre 1975 et 1976 dans les *Cuadernos de Historia del Islam.*

Un dernier auteur contemporain de l'époque des taifas nous fournit des données importantes pour notre sujet. Il s'agit d'ʿAbd Allāh b. Bulukīn, troisième et dernier souverain zīrīde de la taifa de Grenade, dont faisait partie Alcalá[71]. Né en 1056, il monte sur le trône en 1077, à la mort de son grand-père. Son règne est marqué par une longue série de troubles internes et de conflits avec les taifas voisines. Constamment sous pression, ʿAbd Allāh est contraint de traiter avec Alphonse VI de Castille, qui lui impose des *parias*. Cette compromission avec un roi chrétien lui coûta son trône, lors de la conquête d'al-Andalus par les Almoravides, en 1090. Ces derniers le déportèrent ensuite dans le sud du Maroc, où il finit ses jours en résidence surveillée. C'est là-bas qu'il écrivit ses mémoires, dont certains passages concernent directement Alcalá[72]. On doit à É. Lévi-

68 Voir MOLINA, Luis, « Al-ʿUḏrî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. X, Leyde, 2002, p. 837-838 ; LIROLA DELGADO, Jorge, « Al-ʿUḏrī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VII..., p. 559-570 ; SÁNCHEZ MARTÍNEZ, Manuel, « Introducción : La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) », dans *Cuadernos de historia del Islam*, n°7, Grenade, 1976, p. 5-25.

69 JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, « El Territorio : división geográfico/administrativo », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial,* vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 361-378, p. 365-366.

70 AL-ʿUḌRĪ, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) », dans *Cuadernos de historia del Islam*, n°7, SÁNCHEZ MARTÍNEZ, M. (trad.), Grenade, 1976, p. 54-55, 65, 67.

71 LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, « ʿAbd Allâh b. Buluggîn », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. I, Paris, 1991, p. 45.

72 ʿABD ALLĀH B. BULUKĪN, *El siglo XI en primera persona. Las "memorias" de ʿAbd Allāh, último rey zirí de Granada, destronado por los Almorávides (1090)*, LÉVI-PROVENÇAL, É., GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Madrid, 1995 (1e éd. 1980), p. 154-155, 160-162.

Provençal l'édition presque intégrale des mémoires d'ʿAbd Allāh, et leur traduction, qu'il réalise avec l'aide de E. García Gómez. Cette chronique détaillée est une des sources les plus importantes pour la deuxième moitié du XI[e] siècle *andalusī*. ʿAbd Allāh y livre une vision personnelle du climat de l'époque, à travers laquelle il tente de justifier ses choix en tant que souverain.

c. Les textes des derniers siècles d'al-Andalus

Né dans le *Ġarb* al-Andaus durant le second quart du XII[e] siècle, Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla vécut la majeure partie de sa vie à Séville, capitale de l'Andalus almohade[73]. Poète et historien, il occupa de hautes charges dans l'appareil administratif du califat nord-africain, ce qui le plaça aux avants postes de l'actualité politique de son temps. Une seule de ses œuvres nous est parvenue, sous forme par ailleurs incomplète, son titre peut être abrégé de cette manière : *Al-mann bil-imāma*. Il s'agit d'une chronique centrée sur la dynastie almohade, son objectif étant de légitimer la domination des successeurs d'Ibn Tūmart sur l'Occident musulman[74]. Cette chronique devait à l'origine compter trois parties, mais seule la seconde, qui couvre les événements allant des années 1160 à 1173, est connue à l'heure actuelle. Ce texte est considéré comme l'une des principales sources disponibles pour étudier la péninsule à l'époque almohade. Les données transmises par Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla sont jugées fiables, car sa chronique est composée à partir de documents officiels, de témoignages divers, mais surtout d'observations personnelles. P. Cano Ávila n'a pas exploité ce document lors de la rédaction de *Alcalá la Real en los autores musulmanes.* Ce n'est que dix ans plus tard qu'il cita l'œuvre du panégyriste *andalusī,* lors d'une intervention soutenue à l'occasion de la troisième rencontre des Estudios de frontera*,* colloque ayant lieu tous les deux ans à Alcalá sur le thème de la frontière[75]. Les trois passages que nous avons relevés dans cette chronique sont tirés de la traduction réalisée par A. Huici Miranda et publiée à Valence en 1969[76]. Ce travail, qui ne comporte pas d'appareil critique, est aujourd'hui jugé trop littéraire[77]. L'arabisant espagnol travailla certainement à partir de

73 Voir NAVARRO OLTRA, Vicente Carlos, « Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V..., p. 87-90.
74 Voir annexe 29.
75 CANO ÁVILA, Pedro, « Alcalaínos en la Granada y Sevilla andalusíes en el siglos XII y XIII »..., p. 167-183.
76 IBN ṢĀḤIB AL-ṢĀLA, *Al-mann bil-imāma*, HUICI MIRANDA, A. (trad.), Valence, 1969, p. 196-197, 200-201, 214-215.
77 GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, « La traducción de fuentes árabes andalusíes al castellano : balance y

l'unique édition du texte, parue à Beyrouth en 1964, puis rééditée à plusieurs reprises.

Ibn Ǧubayr[78] est quand à lui natif du *Šarq* al-Andalus, où il vécut durant la seconde moitié du XII^e^ siècle et les débuts du siècle suivant. L'information qu'il apporte à propos du territoire d'Alcalá est modeste[79] mais non dénuée d'intérêt, c'est pourquoi nous avons choisi d'évoquer cet auteur, contrairement à P. Cano Ávila qui ne l'a jamais mentionné. Ibn Ǧubayr fut en son temps juriste et traditionaliste, mais il est surtout connu pour le récit de voyage qu'il rédigea à son retour du *Ḥāǧǧ*, en 1185. Sa *Riḥla*, intitulée *Taḏkira bi-aḫbār ʿan ittifāqāt al-asfār*, est une des première du genre, elle influencera profondément ce type d'écrit et notamment le récit du célèbre Ibn Baṭṭūṭa. Pour l'étudier, nous avons employé une traduction réalisée par P. Charles-Dominique, intégrée dans *Voyageurs arabes*, ouvrage publié à Paris en 1995. Il existe de nombreuses éditions du texte, notamment celles qui furent publiées à Beyrouth en 1980 et 1981. La *Riḥla* de Ibn Ǧubayr est à mi chemin entre la nouvelle d'aventure et le catalogue de géographie descriptive, ce qui explique pourquoi elle est une source d'information précieuse pour les historiens.

L'auteur théoriquement le plus fiable pour appréhender Alcalá à l'époque *andalusī*, c'est bien sûr Ibn Saʿīd al-Magribī, qui naquit dans cette même ville, en 1213[80]. Ibn Saʿīd appartient à la famille la plus célèbre de l'Alcalá musulmane, les Banū Saʿīd, qui furent longtemps les maîtres incontestés de La Mota[81]. Ibn Saʿīd reçut une solide instruction, notamment à Séville où il étudia les sciences religieuses ainsi que l'histoire, la grammaire et la littérature. Il poursuivit ensuite sa formation dans le reste du *Dār-al-islām*, qu'il sillonna à partir de 1241, date à laquelle il quitta al-Andalus pour réaliser le *Ḥāǧǧ*. Ce voyage est aussi pour lui l'occasion de fuir l'avancée fulgurante des chrétiens dans la péninsule : il vivra d'ailleurs en exil à partir de cette époque et jusqu'à sa mort, survenue à Tunis en 1286, ou à Damas, en 1274. Ibn Saʿīd a choisi de se consacrer exclusivement aux activités intellectuelles, contrairement à la plupart de ses ancêtres, dont notamment son

valoración »..., p. 112.

78 Voir GALLEGA ORTEGA, Teófilo, « Ibn Ŷubayr », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VI..., p. 151-158 ; MAÍLLO SALGADO, Felipe, « Viajes del andalusí Ibn Ŷubayr al Oriente », dans *Arbor*, n°711-712, Madrid, 2005, p. 489-504.

79 IBN ǦUBAYR, *Voyageurs arabes*, CHARLES-DOMINIQUE, P. (trad.), Paris, 1995, p. 71.

80 Voir CANO ÁVILA, Pedro, TAWFIK, Aly, « Ibn Saʿīd al Magribī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V..., p. 137-160 ; POTIRON, Gilles, « Un polygraphe andalous du XIII^e^ siècle », dans *Arabica*, Leyde, 1966, p. 142-167 ; CASTILLO CASTILLO, Concepción, « Poesía y prosa literaria », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, Historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I..., p. 397-406.

81 Sur ce lignage, voir : POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd », dans *Arabica*, Leyde, 1965, p. 78-92.

arrière grand-père, ʿAbd al-Mālik, à la fois guerrier et esthète[82]. Premier Banū Saʿīd à occuper le poste de gouverneur d'Alcalá, c'est lui qui commande au littérateur guadalajeño al-Ḥiǧārī[83] la rédaction du fameux ouvrage collectif, qui sera achevé par Ibn Saʿīd et son père, 115 années plus tard, en 1243. Cette anthologie poétique, composée par près de six auteurs différents, situe, dans un cadre historique et géographique, l'œuvre et la biographie de personnalités renommées. Elle est constituée de deux parties : *Al-Muġrib fī ḥulà al-Muġrib,* qui traite de l'Occident musulman, et *Al-Mušriq fī ḥulà al-Mašriq,* qui est centrée sur l'Orient musulman. Dans son chapitre consacré à Alcalá, Ibn Saʿīd fait la part belle aux membres de sa famille, et notamment à Abū Ǧaʿfar b. Saʿīd[84], considéré comme le plus grand poète de la famille[85]. Pour étudier cette œuvre, nous avons pu disposer de la traduction réalisée par H. Mohamed-Hammadi Mejdoubi à l'occasion de sa thèse doctorale soutenue à l'université de Cordoue en 2012. La traduction partielle réalisée concerne les *kuwar* de Málaga et surtout de Grenade, à laquelle est rattachée Alcalá et son territoire. Les volumes du *Muġrib* relatifs à al-Andalus furent édités entre 1953 et 1955. Nous avons aussi utilisé *El libro de las banderas de los campeones,* résumé produit par Ibn Saʿīd du précédant ouvrage, traduit en espagnol et édité en 1942 par E. García Gómez. Ces deux œuvres apportent quelques informations géographiques sur le territoire dominé par Alcalá, mais elles donnent aussi des renseignements sur des personnages originaires de la ville, notamment ceux qui sont issus de la famille Banū Saʿīd[86]. Cette source est très fiable : Ibn Saʿīd est effectivement en mesure de décrire sa ville natale précisément. Mais cette proximité peut aussi provoquer un certain manque d'objectivité, Ibn Saʿīd est par exemple le seul à qualifier la ville de *madīna*, ce qui renvoie à une réalité plus urbaine que *qalʿa*, terme attaché habituellement à Alcalá[87]. Malgré l'importance des informations fournies par Ibn Saʿīd, il est étonnant de constater leur rareté. Ce dernier reste lacunaire, il ne donne presque aucune indication sur sa ville natale, notamment sur son paysage urbain ou sur ses

82 Voir CANO ÁVILA, Pedro, « Ibn Saʿīd al-ʿAnsī Mālik », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V..., p. 176-177.
83 Voir LIROLA DELGADO, Jorge, « Al-Ḥiǧārī», dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. I..., p. 454-456 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. I, Londres, 2002 (1e éd. 1840-1843), p. 195-196.
84 Voir DEL MORAL, Celia, « Ibn Saʿīd al ʿansī Abū Ŷaʿfar », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V..., p. 170-175.
85 Sur ça vie et son œuvre, voir ABŪ ǦAʿFAR B. SAʿĪD, *Un poeta granadino del siglo XII : Abū Ŷaʿfar Ibn Saʿīd*, DEL MORAL MOLINA, C. (trad., sélection de poèmes), Grenade, 1987.
86 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 184-222 ; *Id*., *El libro de las banderas de los campeones de Ibn Saʿīd al-Magribī*, GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Barcelone, 1978, p. 211-214, 217-230.
87 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 30.

activités économiques, particulièrement mal connues à Alcalá[88].

L'auteur *andalusī* le plus prolixe au sujet d'Alcalá la Real est sans aucun doute Ibn al-Ḫāṭib, le célèbre historien du royaume de Grenade[89]. Né en 1313 à Loja, il passa la majeure partie de sa vie dans la capitale naṣride, où il reçut un solide enseignement avant de s'engager au service du sultan. Ibn al-Ḫāṭib fit effectivement carrière dans l'administration naṣride et atteignit les plus hautes charges de l'État. Mais cette ascension suscita aussi de nombreuses jalousies. Constamment ciblé par des intrigues de palais, il finit par s'exiler au Maghreb, ce qui n'empêcha pas son assassinat survenu en 1375. Ibn al-Ḫāṭib est le plus grand écrivain musulman de Grenade, son œuvre, d'une formidable richesse, présente un témoignage unique pour la connaissance de l'histoire et de la culture de l'époque. C'est une des principales sources nous renseignant sur l'Alcalá musulmane, ce qui explique pourquoi elle est largement citée dans *Alcalá la Real en los autores musulmanes*. L'œuvre dans laquelle P. Cano Ávila a relevé le plus d'extraits intéressants s'intitule *Al Iḥāṭa fī aḫbār Ġarnāṭa*, il s'agit d'une monographie décrivant les villes et les personnages célèbres du royaume naṣride[90]. Malheureusement, les passages qui nous intéressent ne sont pas traduits, c'est pourquoi nous n'avons pas pu étudier ce texte. En outre, les éditions de cette œuvre sont toutes incomplètes, y compris celle qui fut exploitée par l'arabisant pour la rédaction de son ouvrage[91]. En revanche, nous avons pu parcourir le *Kitāb Aʿmāl al-aʿlām* grâce à une traduction allemande réalisée par W. Hoenerbach. Dans cet ouvrage, publié en 1970, nous avons relevé un passage intéressant pour notre sujet[92]. Enfin, la dernière œuvre d'Ibn al-Ḫāṭib qui nous renseigne sur Alcalá s'intitule *Al-Lamḥat al-badriyya fī l-dawlat al-naṣriyya*. Panorama de la civilisation grenadine, elle nous présente la biographie des souverains naṣrides depuis 1220 jusqu'à 1363. Nous avons pu l'étudier grâce à la traduction effectuée par J. M. Casciaro Ramírez, parue à Grenade en 1998. Cet ouvrage, intitulé *Historia de los reyes de la Alhambra*, comprend trois passages intéressants[93]. Dans l'un

88 Il existait certainement d'autres versions du *Mughrib*, plus développées et donc peut-être plus prolixe à propos d'Alcalá. Sur ce sujet voir : VERNET GINÉS, Juan, « España en la geografía de Ibn Saʿīd al-Magribī », dans *Tamuda*, n°6, Tétouan, 1958, p. 309-310.

89 Voir BOSCH VILÁ, Jacinto, « Ibn al-Khâṭib », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 859-860 ; LIROLA DELGADO, Jorge, « Ibn al-Jātib », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí,* vol. III..., p. 643-698.

90 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá...*, p. 11, 12, 18, 19, 31, 38, 52, 54, 55, 63, 64, 65, 68, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 98, 99, 106, 108, 109, 111, 114.

91 Il s'agit de l'édition de ʿAbd Allah ʿInan, composée de quatre volumes, parus au Caire entre 1973 et 1978. C'est néanmoins l'édition la plus complète qui existe jusqu'à présent.

92 IBN AL-ḪĀṬIB, *Islamische geschichte spaniens. Übersetzung der aʿmāl al'aʿmāl und ergänzender texte*, Hoenerbach, W. (trad.), Zurich/Stuttgart, 1970, p. 492-493.

93 IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes de la Alhambra*, MOLINA, E., CASCIARO, J.-M. (éd.), CASCIARO, J.-M. (trad.), Grenade, 1998, p. 17, 50, 120.

d'eux, Ibn al-Ḫāṭib relate la prise par le sultan Muḥammad II d'Alcaudete, à cette époque aux mains des Castillans. Il qualifie alors Alcaudete de *madīna*, alors que cette localité est généralement désignée par le terme *ḥiṣn*. Ce changement de vocable est peut être l'occasion pour le polygraphe grenadin de renforcer la victoire naṣride, ce qui témoignerait de sa partialité. J. M. Casciaro Ramírez travailla probablement à partir de la réédition du texte, publiée à Beyrouth entre 1978 et 1980 sur la base de l'édition cairote de 1928. Les données qu'apportent ces trois œuvres au sujet d'Alcalá sont très diverses, elles se rapportent au découpage administratif de son territoire, mais aussi à son histoire et à celle de personnages qui en sont originaires. L'auteur est remarquablement bien documenté, non seulement parce qu'il a beaucoup voyagé, mais aussi car il a pu avoir accès aux archives sultanales.

L'examen des sources *andalusī-s* nous permet donc de dégager une œuvre principale, celle d'Ibn al-Ḫāṭib. Les autres auteurs ne nous livrent que des informations assez limitées, pourtant, celles-ci sont parfois les seules que l'on possède au sujet d'époques reculées. Ainsi, ʿAbd Allāh b. Bulukīn est l'unique auteur abordant le XI^{e} siècle. Ibn Saʿīd al-Magribī est bien entendu un auteur incontournable, mais il nous renseigne finalement assez peu sur la ville en elle-même. Le *Muġrib* est surtout centré sur l'histoire des Banū Saʿīd, même s'il renferme quelques données concernant le territoire d'Alcalá. En général, ces auteurs nous renseignent donc surtout sur les aspects politico-militaires de l'histoire d'Alcalá la Real.

2. Alcalá la Real vue depuis le reste du *Dār-al-islām*

Six auteurs de langue arabe nous apportant des informations sur l'Alcalá *andalusī* ne sont pas originaires de la péninsule, ils sont issus des autres provinces du *Dār-al-islām*. Ces derniers ont naturellement moins évoqué Alcalá la Real que leurs homologues *andalusī-s*, pourtant les informations qu'ils apportent sur le sujet peuvent être importantes. À première vue, leurs écrits sont davantage sujets à caution que ceux des auteurs *andalusī-s*, car ils ont été produits dans des régions éloignées d'Alcalá. Se pose alors nécessairement la question des sources et de leur transmission. Mais la distance permet aussi à ces auteurs de prendre du recul sur les événements. En effet, leurs écrits sont généralement moins influencés par les autorités et les préoccupations propres à la Péninsule.

a. Des informations essentiellement géographiques

Parmi les auteurs non natifs d'al-Andalus, seul le célèbre géographe al-Idrīsī a voyagé dans la péninsule Ibérique, ce qui donne une valeur particulière à ses écrits concernant Alcalá[94]. Ce dernier serait né en 1100, à Ceuta, mais il est possible qu'il soit sicilien, comme certaines sources le laisseraient entendre[95]. Al-Idrīsī est aujourd'hui renommé grâce à son ouvrage de géographie descriptive achevé en 1154, le *Kitāb Nuzhat al-Muštāq*, qu'il a rédigé sur ordre du roi Roger II de Sicile. Cette œuvre, considérée comme l'ouvrage de géographie le plus complet du Moyen-Âge, est divisée en sept climats, qui correspondent chacun à des zones précises. C'est dans le quatrième climat, centré sur la péninsule Ibérique, que nous avons relevé un passage intéressant au sujet du district d'Alcalá. Al-Idrīsī y décrit brièvement le *ḥiṣn* d'Alcaudete et son « marché bien fréquenté »[96]. Cette citation, bien que brève, nous donne des informations sur la vie économique de la région, alors même que le commerce à l'époque est très mal. Pour étudier le *Kitāb Nuzhat al-Muštāq*, nous avons d'abord utilisé la traduction de R. Dozy et M. J. de Goeje, parue en 1866 à Leyde. Mais cette publication du XIX[e] siècle est dépassée sur certains points, notamment en ce qui concerne la valeur sémantique des termes traduits de l'arabe. C'est pourquoi nous nous sommes penchés sur une traduction récente, parue en 1999 : *Idrîsî. La première géographie de l'Occident*. Cette traduction est le fruit de méthodes modernes qui permettent de se rapprocher davantage de la réalité exprimée par l'auteur. Elle reprend l'unique traduction française complète de l'œuvre, réalisée par le Chevalier Joubert entre 1836 et 1840. Néanmoins, celle-ci est revue par A. Nef qui a cherché à en corriger les erreurs[97]. Une seconde œuvre du géographe renferme deux passages se rapportant au passé musulman du territoire d'Alcalá[98]. Il s'agit du *Uns al-muhağ wa-rawḍ al-furağ*, qui reprend en partie le *Kitāb Nuzhat al-Muštāq* tout en en corrigeant certains passages[99]. P. Cano Ávila n'a jamais fait mention de ces extraits,

94 Voir OMAN, Giovanni, « Al-Idrîsî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 1058-1061.
95 NEF, Annliese, ALLAOUA, Amara, « Al-Idrisi et les Hammudides de Sicile », dans *Arabica*, n°67, Leyde, 2000, p. 121-127.
96 AL-IDRĪSĪ, *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrisī*, DOZY, R., DE GOEJE, M. J. (trad.), Leyde, 1968 (1[e] éd. 1866), p. 252 ; *Id*., *Idrîsî, La première géographie de l'Occident*, présenté par BRESC, H., NEF, A., Chevalier Joubert (trad.), revue par NEF, A., Paris, 1999, p. 290.
97 NEF, Annliese, BRESC, Henri, « Introduction », dans *Idrîsî, La première géographie de l'Occident*, présenté par BRESC, H., NEF, A., Chevalier Joubert (trad.), revue par NEF, A., Paris, 1999, p. 7-10.
98 AL-IDRĪSĪ, *Los caminos de al-Andalus en el siglo XII, según « Uns al-muhağ wa-rawḍ al-furağ », (solaz de corazones y prados de contemplación)*, MIZAL, J. A. (trad.), Madrid, 1989, p. 198.
99 MIZAL, Jassim Abid, « Introducción : *Los caminos de al-Andalus en el siglo XII, según « Uns al-muhağ wa-rawḍ al-furağ », (solaz de corazones y prados de contemplación)*, Madrid, 1989, p. 25-36.

pourtant, ils permettent de confirmer la situation de deux localités du territoire d'Alcalá.

Les travaux de Yāqūt al-Rūmī sont également utiles pour étudier le territoire d'Alcalá la Real à l'époque *andalusī*[100]. Cet ancien esclave est né en 1179, de parents non arabes, dans des territoires sous domination byzantine. Très jeune, il fut vendu à un commerçant qui fit de lui son auxiliaire, c'est pourquoi il participa à de nombreux voyages. C'est dans ce cadre qu'il visita des bibliothèques et rencontra des savants, notamment *andalusī-s*, qui lui donnèrent des informations à propos de leur terre natale. Les données qu'il apporte au sujet d'Alcalá sont tirées du *Kitāb Muʿğam al-buldān*, dictionnaire qui comporte des renseignements toponymiques, géographiques, historiques et biographiques. Pour étudier cette œuvre, nous avons pu disposer de la traduction réalisée par G. ʿAbd al-Karīm, parue dans le numéro six des *Cuadernos de historia del islam* en 1974. Actuellement, il semble que l'édition beyrouthine de 1993 soit considérée comme étant une référence pour étudier ce texte. Le *Muʿğam al-buldān* renferme trois passages intéressants concernant Alcalá et ses alentours[101]. Dans l'un d'eux, Yāqūt désigne Alcaudete par le terme *madīna*, alors que cette localité est généralement appelée *ḥiṣn*[102]. Il s'agit peut-être d'une erreur de la part de cet auteur oriental[103], même s'il est également possible que l'utilisation de ce terme reflète l'évolution du site.

Parmi ces sources étrangères à al-Andalus, on trouve une majorité d'informations de nature géographique. C'est dans cette catégorie que l'on peut classer le seul extrait important que nous fournit l'historien et géographe syrien, Abū l-Fidāʾ[104]. Ce prince ayyūbide, né à Damas en 1273, travailla d'abord au service des gouverneurs mamelouks de Syrie, avant de devenir lui-même gouverneur de Hama, à partir de 1310. Sa célébrité repose aujourd'hui sur deux de ses œuvres, les seules qui nous soient parvenues. C'est dans la traduction du *Kitāb taqwīm al-buldān*, réalisée par J. T. Reinaud et parue à Paris en 1848, que nous avons relevé une citation intéressante concernant Alcalá.[105]. L'unique édition complète du texte fut réalisée en 1840 par le même J. T. Reinaud, avec l'aide de W.

100 Voir GILLIOT, Claude, « Yâqût al-Rûmî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. XI, Leyde, 2005, p. 287-289 ; ʿABD AL-KARĪM, Gamal, « Introduccíon :La España musulmana en la obra de Yāqūt (s. XII-XIII). Repertorio enciclopédico de ciudades, castillos y lugares de al-Andalus, extraído del Muʿŷam al-buldān (diccionario de los países) », dans *Cuadernos de historia del islam*, n°6, Grenade, 1974, p. 13-57.
101 YĀQŪT AL-RŪMĪ, « La España musulmana en la obra de Yāqūt (s. XII-XIII). Repertorio enciclopédico de ciudades, castillos y lugares de al-Andalus, extraído del Muʿŷam al-buldān (diccionario de los países) », dans *Cuadernos de historia del islam*, n°6, ʿABD AL-KARĪM, G. (trad.), Grenade, 1974, p. 148, 239, 256.
102 *Ibid*., p. 239.
103 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 45.
104 GIBB, Hamilton, « Abû l-Fidâʾ », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. I..., p. 122.
105 ABŪ L-FIDĀʾ, *Géographie d'Aboulféda*, vol. II-1, REINAUD, M. (trad.), Paris, 1848, p. 254.

Mac Guckin. Elle est donc très ancienne et sûrement dépassée sur plusieurs points. Cet ouvrage de géographie descriptive est en grande partie le fruit de compilations, remaniées et complétées par l'auteur. En effet, Abū l-Fidāʾ est connu pour avoir repris certains écrits d'Ibn Saʿīd al-Magribī, comme il le fait d'ailleurs régulièrement remarqué dans le *Taqwīm al-buldān*[106]. L'information qu'apporte Abū l-Fidāʾ au sujet d'Alcalá, concernant son rôle de forteresse frontalière, fut recopiée par F. J. Simonet dans sa *Descripción del reino de Granada*[107].

b. Les auteurs maghrébins médiévaux

L'historien Ibn ʿIḏārī est lui originaire du Maghreb, il est donc géographiquement plus proche des événements qu'il relate que les deux auteurs précédents[108]. Sa vie demeure très mal connue, on sait seulement qu'il fut *qaʿīd* de Fès, où il vécut dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle ainsi qu'au début du siècle suivant. Sa chronique, le *Kitāb al-Bayān al-muġrib*, comporte un certain nombre de données relatives au passé musulman d'Alcalá. Elle est divisée en trois parties, la première concerne l'*Ifrīqiya* alors que les deux suivantes intéressent l'histoire d'al-Andalus, depuis la conquête jusqu'à 1269. Ibn ʿIḏārī s'est probablement appuyé sur des sources plus anciennes qu'il a recopiées, on lui attribue d'ailleurs de bonnes connaissances historiques. Pour étudier cette œuvre, nous avons tout d'abord consulté la traduction réalisée par E. Fagnan, parue à Alger entre 1901 et 1904 sous le titre : *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*. Elle fut réalisée à partir de l'édition de R. Dozy datée du milieu du XIX^e^ siècle, qui couvre la première partie ainsi que la moitié de la seconde partie du *Bayān*. Cette édition est aujourd'hui dépassée par l'édition de É. Levi-Provençal et G. S. Colin, parue entre 1948 et 1951. C'est dans le second tome de la traduction de E. Fagnan, qui en compte deux, que nous avons relevé les passages intéressants concernant Alcalá et son territoire[109]. Deux de ces extraits[110], très proches des informations offertes par la *Chronique* de ʿArīb[111], la *Chronique*

106 *Ibid*., p. 252, 253, 255.
107 SIMONET, Francisco Javier, *Descripción del reino de Granada bajo la dominación de los naseritas, sacada de los autores árabes, y seguida del texto inédito de Mohammed Ebn Aljathib, por Francisco Javier Simonet*, Madrid, 1860, p. 58.
108 Voir BOSCH VILÁ, Jacinto, « Ibn ʿIḏârî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 828-829.
109 IBN ʿIḎĀRĪ, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II, FAGNAN, E. (trad.), Alger, 1901-1904, p. 189, 204, 226, 301
110 *Ibid*., p. 226, 301.
111 ʿARĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb*..., p. 168, 169.

anonyme[112], *Muqtabis III*[113] et le *Muqtabis V*[114], ont probablement été repris de l'un de ces trois textes. Nous avons aussi relevé une citation dans le troisième volume de la traduction de A. Huici Miranda, paru à Valence en 1963[115]. Néanmoins, un des extraits mentionnés dans *Alcalá la Real en los autores musulmanes* est resté introuvable[116]. Les traductions que nous avons étudiées sont toutes incomplètes, le passage en question n'a donc probablement pas été traduit.

Ibn Ḫaldūn est lui aussi bon connaisseur d'al-Andalus, il s'y est d'ailleurs rendu à l'occasion d'un séjour qu'il effectua à la cour du sultan grenadin, au début des années 1360. Figure atypique, Ibn Ḫaldūn est considéré comme l'une des plus fortes personnalités de la culture arabo-musulmane[117]. Né à Tunis en 1332, il est issu d'une famille d'émigrants sévillans d'origine arabe. Il reçut une éducation très soignée qui lui ouvrit la porte des cercles littéraires princiers, au sein desquels Ibn Ḫaldūn nourrit longtemps de grandes ambitions. Fin lettré, il est à la fois studieux et aventureux, ce qui l'entraîna dans de nombreuses intrigues et le mena même jusqu'en prison. Il s'exila alors à Grenade, puis au Caire, où il devint *qāḍī* et enseignant jusqu'à sa mort, en 1406. Sa célébrité est due à la *Muqaddima*, somme méthodologique et culturelle nécessaire au métier d'historien, où Ibn Ḫaldūn expose des concepts qui font de lui un précurseur des sciences historiques et sociologiques. La *Muqaddima* était à l'origine une introduction destinée à un traité d'histoire universelle, le *Kitāb al ʿIbar*, dont sont extraites les citations concernant l'histoire *andalusī* d'Alcalá[118]. Pour étudier ce texte, nous avons parcouru la traduction de A. Cheddadi parue à Paris en 2011. D'après l'encyclopédie de l'Islam, l'édition la plus récente de ce texte est parue à Beyrouth entre 1956 et 1959. Ibn Ḫaldūn n'est bien sûr pas contemporain des faits : on suppose qu'il a repris des écrits antérieurs, sans que cela soit précisé dans les études que nous avons consultées, il faut donc rester prudent sur les informations que nous donne cet auteur.

112 *Una crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III...*, p. 136.
113 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15..., p. 161.
114 *Id*., *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III ...*, p. 136.
115 IBN ʿIḎĀRĪ, *Al-Bayān al-mugrib*, vol. III, *Nuevos fragmentos almorávides y almohades*, HUICI MIRANDA, A. (trad.), Valence, 1963, p. 310.
116 CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá...*, p. 16.
117 Voir TALBI, Mohamed, « Ibn Khaldûn », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 849-855.
118 IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. II, *Histoire des arabes et des berbères du Maghreb,* CHEDDADI, A. (trad.), Paris, 2011, p. 371, 1185.

c. Une œuvre fondamentale, le *Nafḥ al-ṭīb* d'al-Maqqarī

Le dernier auteur dont nous parlerons n'a pas vécu au Moyen-Âge, il s'agit d'al-Maqqarī[119]. Ce littérateur et biographe est né à Tlemcen, aux alentours de 1577, dans une famille d'érudits. Il commença donc son instruction très jeune, avant de partir étudier au Maroc, où il recueillit l'essentiel de sa documentation d'historien d'al-Andalus. Il voyagea ensuite à travers le monde musulman et finit par s'installer au Caire, où il mourut en 1632. Trois ans plus tôt, il avait entrepris la composition de son œuvre maîtresse, le *Nafḥ al-ṭīb min ġuṣn al-Andalus al-raṭīb*. Cette longue monographie, axée sur al-Andalus, représente une immense compilation de renseignements sur l'histoire et la littérature de la péninsule. Le *Nafḥ al-ṭīb* est effectivement un véritable tissu d'ouvrages antérieurs, bien souvent disparus, dont on doit la sauvegarde à al-Maqqarī. Ce texte constitue donc une de nos principales sources au sujet de l'Alcalá musulmane et des personnages qui y ont vécu, notamment les membres de la famille Banū Saʿīd. Cependant, nous nous sommes concentrés sur les extraits concernant directement Alcalá, en laissant de côté la biographie de certains personnages natifs de la ville, contrairement à P. Cano Ávila[120]. La première partie de l'œuvre fut d'abord éditée et traduite en français par R. Dozy, sous le nom de *Analectes sur l'histoire et la littérature des arabes d'Espagne*, entre 1855 et 1860. Malheureusement, nous n'avons pas pu nous procurer ce document. En revanche, nous avons consulté la traduction partielle de P. de Gayangos, parue en deux volumes, à Londres, en 1843. Cette traduction est ancienne et fut souvent critiquée, mais c'est la seule qui existe de ce texte[121]. Le *Nafḥ al-ṭīb* étant une compilation, il est nécessaire de se pencher sur les sources recueillies par al-Maqqarī, dont l'origine est d'ailleurs souvent mentionnée par l'auteur. Celui-ci indique par exemple les emprunts qu'il fit à Ibn Ḥayyān[122] ou Ibn Ḥazm[123]. L'origine de certaines informations n'est pourtant pas toujours explicitée, même si il est parfois possible de déterminer les sources de l'auteur tlemcénien. En effet,

119 Voir Lévi-Provençal, Évariste, « Al-Maḳḳarî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. IV, Paris, 1978, p. 170-172.
120 Al-Maqqarī, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. I, Londres, 2002 (1e éd. 1840-1843), p. 130, 195-196, 309 ; *Id*., *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. II, Londres, 2002 (1e éd. 1840-1843), p. 17-18, 26-27, 28, 305-306, 309-310, 346, 444-445,
121 García Sanjuán, Alejandro, « La traducción de fuentes árabes andalusíes al castellano : balance y valoración »..., p. 108.
122 Al-Maqqarī, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. II..., p. 87.
123 *Ibid*., p. 28.

une des informations qu'il apporte, concernant la première *fitna*[124], est très proche de celle qui fut relatée dans la *Chronique* de ʿArīb[125], puis dans la *Chronique anonyme*[126], le *Muqtabis III*[127], le *Muqtabis V*[128] , et le *Bayān* d'Ibn ʿiḏārī[129]. Ces emprunts consécutifs illustrent parfaitement l'importance de la tradition compilatoire des auteurs arabo-musulmans. L'étude minutieuse des sources peut donc permettre de remonter la chaîne des transmetteurs, pour vérifier l'origine d'une information et ses possibles transformations au fur et à mesure des compilations.

Les auteurs arabes non *andalusī-s* donnent en général moins d'informations sur Alcalá que les lettrés natifs de la péninsule. Ces renseignements concernent essentiellement la géographie et le découpage administratif de la ville. Un savant se démarque pourtant des autres, c'est al-Maqqarī, une des sources les plus précieuses pour appréhender notre sujet. Celui-ci nous renseigne effectivement sur l'histoire de la ville, ainsi que sur les personnages qui y ont vécu. La plupart des auteurs arabes, qu'ils soient *andalusī-s* ou non, sont issus de la société urbaine et aristocratique. La vision du monde qui transparaît à travers leurs écrits est alors conditionnée par leur origine sociale. Cela explique par exemple le peu d'intérêt qu'ils attachent souvent au monde rural, en dehors des descriptions stéréotypées qu'ils ont produites à son sujet. Excepté en ce qui concerne Ibn Saʿīd, la plupart des informations portant sur Alcalá sont issues de compilations. Ce procédé a certainement permis la sauvegarde de nombreux écrits, alors que les versions originales ont aujourd'hui disparu. Mais il pose aussi plusieurs problèmes aux historiens. Le premier d'entre eux entoure l'origine des sources exploitées par ces auteurs, qui n'est pas toujours signalée dans leurs œuvres. De plus, ce phénomène compilatoire traduit difficilement les évolutions, qu'il est donc compliqué de mettre en lumière.

3. Les sources castillanes

Pour étudier la civilisation *andalusī,* nous disposons de sources arabes peu variées, qui sont essentiellement narratives et géographiques. En ce qui concerne Alcalá la Real, localité de second plan, les lacunes des textes ne sont que plus frappantes. Il est donc

124 *Ibid*., p. 444-445.
125 ʿArīb b. Saʿīd, *La cronica de ʿArīb...*, p. 168, 169.
126 *Una crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III...*, p. 136.
127 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15..., p. 161.
128 *Id*., *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III ...*, p. 136.
129 Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 226, 301.

nécessaire d'exploiter tous les écrits susceptibles de nous renseigner sur la ville. C'est pourquoi les textes issus du monde chrétien doivent nécessairement être pris en considération. Bien sûr, il faut les manier avec précaution, car les auteurs castillans expriment une vision du monde différente de celle qui émane des sources arabes. Néanmoins, les sources issues de ces deux sociétés ne sont pas forcément antinomiques, il est donc possible et même souhaitable de les comparer. Ce procédé est par exemple aisé dans le cas des chroniques[130], qui sont relativement similaires, mais il est en revanche presque impossible pour ce qui est des archives, car celles-ci ont presque entièrement disparu du côté *andalusī*[131]. Dans le cas d'Alcalá, les sources chrétiennes sont plus variées que les écrits produits en al-Andalus. En conséquence, il est indispensable d'adopter une focale différente pour chaque type de document. Nous étudierons d'ailleurs ces textes en fonction de leurs caractéristiques générales. Nous nous pencherons d'abord sur les chroniques, avant de nous attacher à l'étude de textes plus originaux, de type littéraire et pédagogique. Pour finir, nous examinerons les documents d'archives, et les possibilités qu'offrent leur étude.

a. Les chroniques, principal support de l'histoire politique

Dans *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, P. Cano Ávila cite abondamment les chroniques royales castillanes des souverains Alphonse X, Ferdinand IV et Alphonse XI. Ces sources, de type narratif, magnifient les rois de Castille, en l'honneur de qui elles ont été rédigées. L'histoire est effectivement un instrument de propagande, permettant de légitimer un pouvoir et de véhiculer ses objectifs politiques[132]. Comme les chroniques musulmanes, ces textes se focalisent sur les princes et les événements politico-militaires dont ils sont les acteurs, ce qui est étranger au pouvoir y est donc largement ignoré. Travailler sur les chroniques royales permet malgré tout de varier les points de vue et donc de prendre du recul sur les écrits musulmans, notamment sur ceux d'Ibn al-Ḫāṭib, une des seules sources qui nous renseigne sur la ville à l'époque où elle jouait un rôle clef à la frontière du royaume naṣride. En plus des chroniques royales, nous avons étudié les *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo*, récit lui aussi centré sur un

130 González Jiménez, Manuel, « Fuentes para la historia de la frontera castellano-granadina », dans *Boletín de la real academia sevillana de buenas letras*, n°37, Séville, 2009, p. 32.
131 Buresi, Pascal, *La frontière*..., p. 16.
132 Martínez, Purificación, « La historia como vehículo político : la figura real en la Crónica de Alfonso XI », dans *Espacio, tiempo y forma. Serie III, Historia medieval*, n°3, Madrid, 2000, p. 216.

aristocrate, mais plus limité sur le plan chronologique et géographique que les chroniques précédentes. Enfin, nous avons exploré le *Discurso genealógico de Sancho de Aranda*, texte d'époque moderne qui nous donne néanmoins des informations sur l'aspect de La Mota à la fin du Moyen-Âge. Contrairement aux chroniques précédentes, ces deux sources ne furent pas employées par P. Cano Ávila pour la rédaction de son histoire d'Alcalá, car elles apportent peu d'information sur l'histoire politique de la ville.

La *Crónica del rey Alfonso décimo* est la première chronique castillane abordant le passé *andalusī* d'Alcalá. Alphonse X, dit le sage, fut roi de Castille et de Léon de 1252 à 1284. Son règne fut particulièrement compliqué, avant tout en raison des récentes conquêtes de son père qu'il eut à charge de consolider[133]. Malgré les efforts de ce roi pour développer l'historiographie castillane, il ne dispose pas d'une chronique de qualité. Elle est incomplète et comporte des erreurs, mais surtout, elle est incapable de traduire convenablement l'histoire de cette époque cruciale pour la Castille. Ces lacunes sont dues, d'après les spécialistes, à sa rédaction tardive, car elle aurait été écrite plus d'un demi-siècle après la mort du souverain. En effet, il est probable que son auteur soit Fernán Sánchez de Valladolid, *Canciller del sello de la puridad* durant le règne d'Alphonse XI. Ce haut dignitaire serait aussi l'auteur des chroniques de Sanche IV, Ferdinand IV et Alphonse XI. D'après les spécialistes, l'auteur composa les trois premières chroniques[134] pour permettre au lecteur de comparer les formes de gouvernement mises en places par les prédécesseurs de son suzerain. Chacun de ces récits constituerait alors un échelon, menant au règne d'Alphonse XI, présenté comme le seul souverain à avoir conduit une politique efficace[135]. Malgré tout, les sources de Fernán Sánchez de Valladolid paraissent assez solides, non seulement car il a pu recueillir des témoignages, mais surtout car il a disposé de documents divers, provenant entre autre des archives royales[136].

Pour étudier la *Crónica del rey Alfonso décimo*, nous avons consulté le volume soixante-six de la collection *Biblioteca de Autores Españoles*, paru à Madrid en 1953. C'est

133 Sur ce souverain voir De Moxó, Salvador, «Castilla y Léon (1217-1349). Época de Alfonso X », dans Menéndez Pidal, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1, Madrid, 1990, (2e ed.), p. 91-206, sur ses guerres contre les musulmans voir plus précisément p. 107-122 ; Voir tableau.

134 Donc celles de Alphonse X, Sanche IV et Ferdinand IV.

135 Martínez, Purificación, « La imagen del monarca en la *Crónica de Alfonso X* », dans Sevilla Arroyo, F., Alvar Ezquerra, C. (coord.), *Actas del XIII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas, Madrid 6-11 de julio de 1998*, vol. I, Madrid, 2000, p. 182-183.

136 Nussbaum, María Fernanda, « Monarquía y consejeros en la *Crónica de tres reyes* : un modelo de gobierno para el reinado de Alfonso XI », dans *E-Spania*, [en ligne], Paris, 2011, n.p. Disponible sur : http://e-spania.revues.org (consulté le 15.06.2016).

aux chapitres XII et XIII de cet ouvrage que nous avons relevé deux passages intéressants concernant des événements politiques et militaires liés à Alcalá[137]. Dans ce même volume, nous avons pu parcourir la *Crónica del rey Fernando IV*, dans laquelle nous avons repéré un extrait intéressant[138]. Ferdinand IV, dont le règne fut court et peu glorieux, a régné sur la Castille de 1295 à 1312[139]. Son fils, Alphonse XI, a au contraire fortement marqué l'historiographie espagnole. Mineur au moment de la mort de son père, Alphonse XI s'empara des rênes effectifs du pouvoir en 1325, qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1350. C'est l'un des plus important souverain du Moyen-Âge ibérique, à la fois guerrier et administrateur[140]. Dans sa chronique, elle aussi contenue dans le volume soixante-six de la collection *Biblioteca de Autores Españoles*, nous avons relevé plusieurs extraits concernant Alcalá[141]. Une situation logique, car la ville fut conquise définitivement sous le règne de ce monarque, en 1341. Les informations que nous donne la *Crónica del rey Alfonso onceno* sont importantes, d'abord car elles sont précises, mais surtout car elles sont parmi les seules à aborder le dernier siège d'Alcalá. Le texte de ces trois chroniques a été adapté pour le rendre accessible au lecteur contemporain, même si cette édition tend à rester proche du contenu médiéval original.

La rédaction des *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo* est plus tardive. Ce haut dignitaire du royaume de Castille était issu d'une famille modeste, ce qui ne l'empêcha pas de devenir membre du conseil royal, puis c*ondestable*, en 1458. Don Miguel Lucas de Iranzo était donc chargé de mener la guerre contre les musulmans de Grenade, ce qui explique pourquoi il résidait généralement à proximité de la frontière, et plus particulièrement à Jaén. Naturellement, sa fulgurante ascension et le pouvoir qu'il acquit par la suite attisa la jalousie de ses rivaux, qui finirent pas l'assassiner, en 1473[142].

D'après les spécialistes, la chronique aurait été écrite par deux auteurs différents. Le premier aurait relaté les événements s'étant déroulés entre 1458 et 1463, et le second serait

137 *Cronícas de los reyes de Castilla. Desde don Alfonso el sabio hasta los catolicos don Fernando y doña Isabel*, vol. I, Biblioteca de los autores españoles, vol. 66, CAYETANO ROSELL (dir.), Madrid, 1953, p. 9-10, 11.
138 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 169.
139 Voir DE MOXÓ Salvador, «Castilla y Léon (1217-1349). Sancho IV y Fernando IV », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1..., p. 241-277, sur ses guerres contre les musulmans voir plus précisément p. 267-277.
140 Voir *Id*., «Castilla y Léon (1217-1349). Época de Alfonso XI », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1..., p. 281-427, sur ses guerres contre les musulmans voir plus précisément p. 395-415.
141 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 183, 298, 331-333, 334-335.
142 JÓDAR MENA, Manuel, « La imagen de Miguel Lucas de Iranzo : un cortesano precursor del renacimiento en el reino de Jaén a finales de siglo XV », dans *Millars, Espai i historia*, n°35, Castellón de la Plana, 2012, p. 72-77.

à l'origine du récit allant de l'année 1464 à 1471. Il s'agirait bien de deux personnalités, de deux conceptions de la littérature, par ailleurs nullement discordantes[143]. Cette chronique est à mi chemin entre la biographie et le récit chevaleresque, son objectif est de justifier la vie et les actions du *Condestable*, ce qui a évidemment amené les auteurs à transformer la réalité des faits. Ce type de récit, centré sur un haut personnage, se développe particulièrement dans cette deuxième moitié du XV^e^ siècle où l'autorité royale est mise à mal par le pouvoir des nobles[144].

Nous avons consulté les *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo* grâce à l'édition de J. de Mata Carriazo, parue à Madrid en 1940. Cette dernière est de bonne qualité, néanmoins, il en existe une édition plus récente, préparée par la mairie et l'université de Jaén, puis publiée en 2001. Les informations que nous livre cette chronique sont très précises, elles nous renseignent par exemple sur les voies de communication traversant les Subbétiques centrales au bas Moyen-Âge[145], mais aussi sur l'environnement de la région[146]. Nous ne nous sommes pas intéressé aux informations d'ordre politique, car l'histoire musulmane d'Alcalá a pris fin depuis déjà un siècle au moment de la rédaction de ce texte.

Une seule des chroniques que nous avons employée pour étudier l'histoire de l'Alcalá *andalusī* n'a pas été produite au Moyen-Âge, il s'agit du *Discurso genealógico de Sancho de Aranda*. Ce récit, centré sur les Aranda, un des lignages les plus puissants d'Alcalá aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, fut rédigé en 1548. Son auteur, Sancho de Aranda, est né en 1480 à Montilla[147], où son grand-père exerçait la charge d'*alcaide*. Sa famille était en effet implantée dans toute la région, depuis la zone sud de l'actuelle province de Cordoue, jusqu'à Alcalá, en passant par Martos et Alcaudete. Originaires de vieille Castille, les Aranda semblent s'être mis très tôt au service de la monarchie. C'est dans ce cadre qu'ils participèrent à la « Reconquista », dont ils accompagnèrent la progression vers le sud. Ils s'établirent ensuite dans la zone centrale de la frontière, où ils mirent en place un important réseau d'influences. Ainsi, nombreux sont les Aranda à avoir occupé de hautes charges

143 SORIANO, Catherine, « ¿ Autor o autores en los Hechos del condestable don Miguel Lucas de Iranzo ? », dans Toro Pascua, M. I. (éd.), *Actas del III congeso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Salamanca, 3 al 6 de octubre de 1989)*, vol. I, 1994, Salamanque, p. 1035-1047.

144 JÓDAR MENA, Manuel, « La imagen de Miguel Lucas de Iranzo : un cortesano precursor del renacimiento en el reino de Jaén a finales de siglo XV »..., p. 70-72.

145 *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo (crónica del siglo XV),* DE MATA CARRIAZO, J. (éd.), Madrid, 1940, p. 196-199, 353.

146 *Ibid*., p. 119-120.

147 Localité située à une quarantaine de kilomètres au sud de Cordoue.

dans l'administration locale, et particulièrement à Alcalá.

Comme il le précise lui-même, Sancho de Aranda rédigea l'histoire de son lignage afin qu'elle serve d'exemple à ses successeurs, un projet dont l'originalité a très tôt été soulignée par les historiens. Le *Discuro genealógico* est donc organisé autour de la biographie des grands personnages de la famille. L'auteur insiste alors particulièrement sur la filiation de ces personnages, ainsi que sur les mariages qu'ils ont contractés et les charges qu'ils ont exercées. Sancho de Aranda y fait parfois le récit détaillé d'événements liés à l'un de ses parents, ce qui est l'occasion de louer leur conduite, notamment lors de combats[148]. C'est à la lecture de ces anecdotes que nous avons relevé plusieurs passages intéressant nous informant sur l'histoire musulmane d'Alcalá[149], et notamment sur l'aspect de La Mota au Moyen-Âge. Bien que Sancho de Aranda fasse l'éloge de son lignage, ses sources semblent fiables, d'autant qu'il est lui même Alcalaíno, ce qui en fait un observateur direct de sa ville. Pour étudier le *Discuro genealógico*, nous avons travaillé à partir de l'unique édition complète du texte, préparée par F. Toro Ceballos et publiée en 1993 à Alcalá.

Ces chroniques castillanes, comme les chroniques musulmanes, sont orientées. Stéréotypées et codifiées, elles reflètent la représentation que se font les élites de leur société. On y perçoit nettement l'idéologie que cherchait à véhiculer l'aristocratie occidentale, qui reposait sur des valeurs chrétiennes et guerrières[150]. De plus, ces textes sont pour la plupart écrits dans le contexte de la « Reconquista », c'est pourquoi l'aspect militaire y est si marqué. Ces chroniques nous apportent donc surtout des informations de nature politique et militaire, même s'il est possible d'y déceler d'autres types de données, appartenant au « décor » du récit.

b. La richesse des écrits de type littéraire et pédagogique

Dans *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, P. Cano Ávila s'est borné à étudier les chroniques royales, car elles étaient susceptibles de lui fournir des renseignements sur l'actualité politique de l'époque. Notre démarche nous a au contraire conduit à considérer toutes les potentielles sources d'informations. C'est dans cette perspective que nous avons

148 DE ARANDA, Sancho, *El discurso genealógico de Sancho de Aranda*, TORO CEBALLOS, F., PORRAS ARBOLEDAS, P. A. (éd.), Alcalá la Real, 1993.
149 *Ibid*., p. 84-85, 87, 91, 102-104, 120, 122..
150 MARTIN Hervé, *Mentalités Médiévales XI^e^-XV^e^ siècle*, Paris, 1998 (1^e^ éd. 1996), p. 297-300.

pris connaissance d'un certain nombre de textes castillans intéressants, plus littéraires ou plus spécifiques que les chroniques. Ces documents ne sont donc pas axés sur l'histoire événementielle, même s'ils peuvent aussi nous apporter des informations de ce type. En revanche, ils nous permettent d'entrevoir des aspects méconnus du passé d'Alcalá, comme son environnement, son agriculture, ou le réseau de voies de communication qui sillonnait son territoire. Évidemment, ces textes ne répondent pas aux mêmes objectifs que les chroniques, ils n'ont d'ailleurs pas été rédigés dans les mêmes conditions. Pour les appréhender, il est donc nécessaire d'expliciter leurs caractéristiques, afin d'adopter des angles d'approche différents pour chacun d'eux.

Le document nous apportant les informations les plus diverses n'est autre que le célèbre recueil de miracles intitulé : *Los "Miraculos romançados" de Pero Marín*. Il fut rédigé à la fin du XIII^{e} siècle par un frère du monastère de Silos, Pero Marín, qui y relate le déroulement de miracles attribués à Santo Domingo, saint patron de son abbaye, qui abrite par ce fait les reliques du saint. Ce frère bénédictin, qui vécut au XI^{e} siècle, fut effectivement à l'origine du développement de cette communauté monastique établie dans la région de Burgos. Pas moins de 68 des 90 miracles de la collection des *Milagros* ont pour protagonistes des chrétiens libérés des geôles musulmanes grâce à l'aide du saint. Frère Pero Marín est un compilateur, son recueil est d'abord basé sur les témoignages oraux d'anciens captifs, venus au monastère pour témoigner leur gratitude[151]. Mais Pero Marín s'appuie aussi sur les écrits de Grimaldus, disciple direct de Santo Domingo, qui fit le récit de sa vie et de ses miracles[152].

Le texte est relativement cohérent, sur le plan chronologique, comme au niveau de la structure littéraire des miracles. Ceux-ci possèdent généralement le même schéma : ils débutent par la présentation des personnages, suivis du récit des circonstances de leur captivité et des conditions de celle-ci. Enfin, le miracle rapporte la réalisation du prodige et la libération qui a suivi, avant de conclure par le retour du prisonnier en terre chrétienne. La structure simple des miracles visait à renforcer leur exemplarité, tout en les rendant intelligibles à la majorité de la population. Pour les frères de Silos, l'objectif était de

151 MARTIN ROSALES Francisco, MARTIN ROSALES Eloisa, « Algunas notas sobre el poblamiento de Alcalá la Real anterior a la conquista de Alfonso XI », dans *Estudios de Frontera VI, Población y poblamiento. Homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 411-412 ; MARTÍNEZ CARRILLO, María, « Historicidad de los "Miraculos romançados" de Pedro Marín (1232-1293) : el territorio y la esclavitud granadinos », dans *Anuario de estudios medievales*, n°21, Barcelone, 1991, p. 69-71.

152 Gonzalo de Barcero reprendra plus tard le récit de Grimaldus, qu'il traduira du latin en langue castillane et présenta sous forme versifiée, voir : DE BERCEO, Gonzalo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, LABARTA DE CHAVES, T. (éd.), Madrid, 1972.

promouvoir le culte du saint, afin d'encourager les pèlerins à se rendre au monastère[153]. Il faut donc manier cette source avec précaution, car elle fait évidemment l'apologie de Santo Domingo.

Pour étudier *Los "Miraculos romançados" de Pero Marín*, nous avons employé l'édition du philologue K.-H. Antón, qui semble être la référence pour ce texte[154]. La richesse et la diversité des informations apportées par ce document sont considérables, d'autant que les miracles se déroulent pendant une période allant de 1232 à 1287, époque qui connaît d'importantes lacunes documentaires, ce pourquoi elle a souvent été délaissée par les historiens[155]. En outre, les récits de miracle sont détaillés et précis, car ils doivent prouver l'authenticité des prodiges du saint en créant des liens avec la réalité[156]. Pero Marín ne s'est jamais rendu en Andalousie, il propose pourtant une description crédible de la région, c'est pourquoi les témoignages qu'il a recueillis semblent dignes de confiance[157]. Ainsi, les *Miraculos* nous apportent un certain nombre de données sur le passé *andalusī* d'Alcalá, et notamment sur les événements militaires dont sa région était le théâtre au XIII^{e} siècle, comme on le voit dans les miracles n°13, 17, 34 et 84[158]. Durant ces affrontements, de nombreux chrétiens furent faits prisonniers et réduits en esclavage par les musulmans. On peut alors entrevoir les réseaux commerciaux de l'époque, en observant le transit des captifs, vendus sur les marchés aux esclaves de Grenade, mais aussi d'Alcalá, comme en témoigne le miracle n°43[159]. Plusieurs captifs chrétiens, miraculeusement libérés, furent amenés à passer aux abords d'Alcalá pour rejoindre les possessions castillanes toutes proches. À cette occasion, ils sont nombreux à avoir décrit leur itinéraire, ainsi que les abords de la ville, comme dans les miracles n°33, 57 et 78[160]. Outre ces informations géographiques, les miracles donnent aussi des renseignements sur la vie économique de la région, données précieuses du fait de leur rareté[161]. En définitive, ce document est une source incontournable pour appréhender la plupart des aspects de la vie de frontière au

153 JAUNET, Julien, *La vie de frontière entre la Castille et le royaume de Grenade à travers les Miracles de Pedro Marín (fin XIIIe siècle)*, Mémoire de maîtrise, univ. Nantes, 2003, p. 15-25.
154 GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, « Fuentes para la historia de la frontera castellano-granadina »..., p. 34.
155 JAUNET, Julien, *La vie de frontière*..., p. 10-15.
156 MARTIN Hervé, *Mentalités*..., p. 70.
157 MARTÍNEZ CARRILLO, María, « Historicidad de los "Miraculos romançados" de Pedro Marín (1232-1293) : el territorio y la esclavitud granadinos »..., p. 77.
158 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados" de Pero Marín*, ANTÓN, K-H. (éd.), abbaye de Silos, 1988, p. 60-61, 63-65, 84-85, 174-175.
159 *Ibid*., p. 95-97.
160 *Ibid.*, p. 83-84, 132-134, 166-167.
161 *Ibid*., miracle n°51, p. 117-119.

XIII[e] siècle, notamment dans le secteur de la Sierra Sur[162].

Le *Poema de Alfonso XI* possède un caractère plus littéraire que l'œuvre précédente, circoncise aux cadres formels du miracle. Rédigé en quatrains octosyllabes, il est toutefois assez proche de la *Crónica del rey Alfonso onceno*. Pourtant, ces deux textes possèdent une approche différente, le poème étant beaucoup plus dynamique et aéré que la chronique. Ainsi, il se situe à mi-chemin entre le récit historique et la poésie épique de tradition orale, ce qui fait du *Poema de Alfonso XI* une véritable biographie populaire, capable de toucher un public élargi.

D'après les spécialistes, il fut rédigé entre 1344 et 1350 par un personnage proche du souverain, qui connaissait donc bien sa vie. Le poème est centré sur la figure du roi, présenté comme le champion de la chrétienté, chargé de mener la guerre sainte contre l'Islam. Ce texte fait l'apologie de la croisade, axe majeur de la politique d'Alphonse XI, lui permettant de renforcer son pouvoir tout en écartant le principal danger extérieur du royaume[163]. Près de la moitié du texte est d'ailleurs dédiée à la défense de Tarifa et à la victoire chrétienne du Salado, qui permit à Alphonse XI de conquérir Algésiras. C'est entre ces deux succès que se situe le passage concernant la conquête définitive d'Alcalá. Pour l'étudier, nous avons employé l'édition la plus récente du poème, qui fut préparée par J. Victorio et publiée en 1991. Le passage qui relate la prise de la zone d'Alcalá est compris entre les 1930[e] et 1978[e] strophes[164]. Il nous offre des détails absents de la *Crónica del rey Alfonso onceno*, c'est pourquoi nous avons choisi de l'étudier, contrairement à P. Cano Ávila qui n'en a certainement pas perçu l'intérêt. Bien sûr, il faut rester critique à la lecture de ce poème, qui fait l'éloge du souverain en passant sous silence les problèmes que connut son règne, comme la guerre civile qui déchira le royaume jusqu'en 1331.

Contrairement aux œuvres précédentes, le *Libro de la montería de Alfonso XI* n'est pas une source narrative et littéraire, c'est un texte plus « scientifique », à vocation clairement pédagogique. Les données qu'il nous apporte à propos d'Alcalá concernent essentiellement la géographie et l'environnement de son territoire, c'est sûrement pourquoi

162 Pour avoir une vision d'ensemble des informations contenues dans *Los "Miraculos romançados"*, voir JAUNET, Julien, *La vie de frontière*... ; À propos des informations concernant Alcalá , voir MARTIN ROSALES Francisco, MARTIN ROSALES Eloisa, « Algunas notas sobre el poblamiento de Alcalá la Real anterior a la conquista de Alfonso XI »..., p. 411-423.

163 RODRÍGUEZ-PICAVEA MATILLA, Enrique, « Ideología y legitimación del poder en la Castilla del siglo XIV. La imagen regia en el *Poema de Alfonso XI*. », dans *Medievalismo*, n°22, Murcie, 2012, p. 185-216 ; JUAN LOVERA, Carmen, « El poema de Alfonso XI y la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 403-412.

164 *Poema de Alfonso Onceno*, VICTORIO, J. (éd.), Madrid, 1991, p. 371-379.

P. Cano Ávila ne les a pas considérées. Il est difficile de déterminer la paternité de ce texte, qui fut peut-être commencé sous le règne d'Alphonse X, et de toute évidence achevé à l'époque d'Alphonse XI. Cette œuvre est avant tout une adaptation réalisée à partir d'écrits arabo-musulmans et latins, tous inspirés du savoir classique de l'antiquité. Le *Libro de la montería* est donc une compilation de données, organisée selon un plan cohérent[165].

Il est composé de trois parties : la première détaille précisément « l'art » de la vénerie, la seconde concerne les limiers et la médecine canine, tandis que la troisième catalogue les meilleurs zones de chasse du royaume de Castille et de León. C'est de cette partie, la plus originale des trois, que nous avons tiré des données concernant Alcalá. En raison de la pauvreté de son style, la troisième partie fut souvent considérée comme un agrégat postérieur à l'œuvre initiale. Pourtant, il est probable que cette monotonie soit due à la fonction du texte, qui est conçue comme un guide géographique. En effet, chaque description, centrée sur une seigneurie du royaume, est composée des mêmes formules stéréotypées. La précision de ce répertoire est toutefois impressionnante, comme le prouvent les neuf mille toponymes qu'il contient[166].

Pour étudier le *Libro de la montería de Alfonso XI*, nous avons consulté l'édition préparée par M. I. Montoya Ramírez, et parue à Grenade en 1992. Le chapitre concernant le district d'Alcalá, de Priego et de Rute est certainement le fruit d'observations précises, même s'il ne faut peut-être pas prendre toutes les données qu'il apporte à la lettre. En effet, certaines d'entre elles reviennent très souvent et l'on peut penser qu'elles font partie de formules communément employées dans le texte[167]. L'édition que nous avons employée nous a parue de bonne qualité, même si ce n'est pas la plus récente.

Ces textes, divers par leur forme et leur contenu, nous apportent une grande variété d'informations permettant de nourrir nos recherches. Ils nous ouvrent effectivement les portes sur des aspects du passé d'Alcalá souvent complètement ignorés par les auteurs arabes, c'est pourquoi ils sont particulièrement intéressants. Toutefois, c'est toujours à travers le prisme aristocratique, et bien souvent littéraire, que l'on perçoit l'histoire de la ville. En effet, les archives d'époque *andalusī* ont entièrement disparu à Alcalá, comme souvent dans le reste d'al-Andalus, ce qui constitue un problème majeur pour faire vivre le

165 MONTOYA RAMÍREZ, María Isabel, « Introducción », dans *El libro de la montería de Alfonso XI*, MONTOYA RAMÍREZ, M. I. (éd.), Grenade, 1992, p. 15-54.

166 MONTOYA RAMÍREZ, María Isabel, « Algunas precisiones sobre el "Libro tercero" del "Libro de la Montería de Alfonso XI" », dans VILANOVA, A. (coord.), *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas, Bercelona 21-26 de agosto de 1989*, vol. I, Barcelone, 1992, p. 297-304.

167 *El libro de la montería de Alfonso XI*, MONTOYA RAMÍREZ, M. I. (éd.), Grenade, 1992, p. 679-689.

portrait de la société alcalaína.

c. Les archives castillanes d'Alcalá la Real

Les archives castillanes d'Alcalá remontant au bas Moyen-Âge et à la première modernité sont relativement nombreuses et diverses, ce qui constitue une richesse pour la ville. En sachant que ces documents nous permettent parfois d'entrevoir des réalités antérieures à la « Reconquista », nous avons choisi de les étudier, tout en restant bien sûr prudent. En effet, la ville et son territoire ne se sont pas transformés subitement après 1341, car bien des aspects de la vie des habitants de la Sierra Sur sont restés les mêmes. Malgré tout, le pouvoir politique a changé et la majorité de la population *andalusī* aurait été expulsée[168], ce qui a forcément occasionné des bouleversements. En outre, plus on s'éloigne de la date de la conquête, plus les changements se font profonds, c'est pourquoi les écrits datés de la seconde moitié du XIV^e^ siècle n'ont pas la même valeur que ceux qui furent produits au XVI^e^ siècle. Les sources archivistiques sont bien différentes des documents que nous avons étudiés précédemment. Elles nous renseignent bien souvent à leur insu, sur des faits du quotidien, souvent plus modestes que les épisodes exposés dans les chroniques où dans les écrits hagiographiques. Les archives nous donnent effectivement une image plus « brute » de la société, elles nous permettent d'animer le portrait d'Alcalá, entreprise que l'on peine justement à mener à bien. Mais ces documents sont particulièrement stéréotypés et il est nécessaire d'adopter le bon angle de vue pour pouvoir en extraire des données originales[169].

Le XIII^e^ siècle, qui constitue l'âge d'or de la « Reconquista », a vu se généraliser l'usage du *repartimiento* comme modèle permettant d'encadrer l'appropriation des possessions *andalusī-s* par les colons castillans et aragonais. Les *repartimientos* s'articulent alors autour de deux axes : l'acquisition de biens et de terres par les nouvelles populations et les obligations auxquelles elles sont soumises. Ces documents constituent une mine d'informations pour les historiens, car ils nous permettent d'entrevoir le monde que découvrirent les chrétiens au lendemain de la conquête[170]. Beaucoup de ces « contrats » ont

168 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 334.
169 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 26-27.
170 GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, « Repartimientos andaluces del siglo XIII : perspectiva de congunto y problemas », dans *De al-Andalus a la sociedad feodal : los repartimientos bajomedievales*, Barcelone, 1990, p. 95-117.

disparu, comme c'est le cas à Alcalá[171]. Toutefois, de nombreux documents, à la fiabilité parfois douteuse, paraissent dérivés de livres de *repartimientos* perdus[172]. Un texte de ce type, daté du mois d'août 1341, est conservé à Alcalá, ce qui prouverait qu'un livre de *repartimiento* a bien été produit après la conquête de la ville[173].

Des documents castillans du bas Moyen-Âge sont en effet conservés dans les archives municipales d'Alcalá la Real. Celles-ci sont stockées dans la bibliothèque de la ville, installée dans l'ancien couvent des Capucins, rebaptisé Carmen Juan Lovera en l'honneur de l'ancienne responsable des archives alcalaínas. On doit à cette passionnée d'histoire de nombreux travaux sur le passé d'Alcalá, ainsi que l'édition de recueils de documents tirés des archives municipales, comme les deux ouvrages de la *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real.* Le premier volume de cette collection offre la transcription d'une grande partie des documents médiévaux conservés aux Capucins, alors que le second présente chacun de ces documents en les restituant dans leurs contexte historique[174]. C'est grâce à ce type de recueil, et donc à leurs auteurs, que nous avons pu étudier les archives municipales. En effet, les textes que nous avons consultés sont tirés de *Libros de privilegios* ou encore de *Libros de actas de cabildo*, qui sont eux-même souvent des *Libros copiadores,* des recueils de documents recopiés puis compilés pendant des périodes anciennes. Cela signifie que ces textes ont été plusieurs fois retranscrits, ce qui a pu occasionner des erreurs. De plus, ces ouvrages sont anciens, parfois en mauvais état, mais surtout très difficiles à déchiffrer[175]. Même s'il est toujours préférable d'exploiter les sources originales, nous avons donc choisi de nous fier aux transcriptions effectuées par des spécialistes comme C. Juan Lovera ou F. Toro Ceballos. Ce dernier a pris la relève de C. Juan Lovera à la tête des archives municipales, il est d'ailleurs à l'origine de plusieurs recueils, regroupant des documents alcalaínos postérieurs à la mort d'Henri IV de Castille, survenue en 1474. Des documents se référant à Alcalá sont également conservés dans d'autre villes d'Andalousie et d'Espagne. C'est par exemple le cas des archives provinciales de Jaén, ou des archives de la Chancellerie royale de Grenade, qui renferment des

171 MOLINA LÓPEZ, Emilio, « La actividad intelectual », dans RODRÍGUEZ MOLINA J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 436.
172 GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, « Repartimientos andaluces del siglo XIII : perspectiva de congunto y problemas »..., p. 97-98.
173 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I, *Transcripción de los documentos*, JUAN LOVERA, C. (éd.), Alcalá la Real, 1988, p. 11-15 (doc. n°4).
174 JUAN LOVERA, Carmen, « Introducción », dans *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I, *Transcripción de los documentos*, JUAN LOVERA, C. (éd.), Alcalá la Real, 1988, p. 9.
175 Nous avons pu constater nous même les difficultés qu'aurait occasionné la transcription de tels ouvrages, qui sont cependant de très beaux spécimens de manuscrits médiévaux et modernes.

documents tardifs, donc probablement peu intéressants. Nous avons aussi été informé de l'existence des archives nobiliaires de Medinaceli ou de Plasencia, dont la consultation aurait été pour nous difficile et certainement peu fructueuse.

Dans le premier volume de la *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, nous avons relevé plusieurs textes nous apportant des informations sur le passé d'Alcalá. Ceux-ci nous renseignent par exemple sur le territoire de la ville[176], ou encore sur les activités agricoles pratiquées par les Alcalaínos aux XIV^e^ et XV^e^ siècle[177]. Mais les données les plus précieuses, du fait de leur rareté, concernent l'urbanisme de l'Alcalá médiévale[178]. D'autres documents ont retenu notre attention dans l'ouvrage intitulé : *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real* : *Reyes católicos (1474-1518),* édité par F. Toro Ceballos en 1999. Ils nous donnent des informations sur le district d'Alcalá, et notamment sur les limites de celui-ci, souvent remises en cause à la fin du Moyen-Âge et au début de l'époque moderne[179]. F. Toro Ceballos a édité d'autres documents datant de la même période, dans le premier volume des *Cuadernos del A. M. A. R.*[180]. Ces textes mentionnent certains éléments du système défensif de La Mota, c'est pourquoi nous les avons étudiés[181]. Dans le même ouvrage, M. J. Osorio Pérez a aussi édité des écrits, cette fois issus du manuscrit de privilège de la ville. Ceux-ci témoignent des multiples réhabilitations qui affectèrent la forteresse[182]. Nous avons aussi parcouru l'ouvrage de F. Toro Ceballos intitulé : *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : Carlos I*, qui regroupe des documents datés de la première moitié du XV^e^ siècle. Certains d'entre eux, bien que tardifs, nous donnent des renseignements sur le territoire d'Alcalá, ou sur l'aspect de La Mota au début de l'époque moderne[183]. Enfin, nous avons relevé plusieurs passages intéressants issus des documents retranscrits dans l'ouvrage intitulé : *Ordenanzas*

176 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 19-22 (doc. n°9), p. 25 (doc. n°13-14), p. 153-154 (doc. n°77).
177 *Ibid*., p. 56-57 (doc. n°34), p. 85-86 (doc. n°55), p. 90-92 (doc. n°61).
178 *Ibid*., p. 60-62 (doc. n°37), p. 71-73 (doc. n°43-44).
179 *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real* : *Reyes católicos (1474-1518)*, TORO CEBALLOS, F. (éd.), Alcalá la Real, 1999, p. 80-81 (doc. n°29), p. 164-167 (doc. n°50-51), p. 199-201 (doc. n°64), p 224 doc. n°77), p. 244-247 (doc. n°87-88), p. 270-272 (doc. n°98).
180 Correspond aux initiales des Archives municipales d'Alcalá la Real.
181 « Alcalá la Real, cuadernos de actas municipales de 1492. Transcripción », TORO CEBALLOS, F. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 182, 188-189.
182 « El manuscrito de privilegio de Alcalá la Real », OSORIO PÉREZ, M. J. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 167 (doc. n°82), p. 177 (doc. n°147), p. 180 (doc. n°167).
183 *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : Carlos I,* TORO CEBALLOS, F. (éd.), Alcalá la Real, 2005, p. 23-25 (doc. n°6-7), p. 32-26 (doc. n°15), p. 58-59 (doc. n°21), p. 109-110 (doc. n°44), p. 124-126 (doc. n°58).

del concejo de Alcalá la Real (siglos XV y XVI), édité par M. T. Murcia Cano. Ces textes sont assez tardifs et les informations qu'ils nous livrent sont mineures, cependant, ils ne sont pas dénués d'intérêt, c'est pourquoi nous les avons consultés[184].

L'étude de ces sources nous a donc fourni divers éléments, permettant de faire progresser notre chantier consacré à la reconstitution du portrait de l'Alcalá *andalusī*. Néanmoins, nous n'avons pas pu avoir accès à plusieurs écrits, pourtant mentionnés dans certains articles que nous avons parcourus. Ainsi, dans son étude consacrée au Gabán, complexe fortifié protégeant les flancs sud-est du plateau de La Mota, C. Juan Lovera cite des documents d'archives que nous n'avons pas trouvés dans les recueils précédemment évoqués[185]. Ces sources n'ont donc probablement pas été éditées. Dans le même article, C. Juan Lovera retranscrit un petit texte écrit par le sacristain de la paroisse de Santo Domingo de Silos en 1648[186]. Ce document décrit précisément le Gabán, malheureusement, il nous fut impossible de l'examiner, car les archives paroissiales sont, aux dires de F. Toro Ceballos, inaccessibles. Dans ce genre de situation, nous avons donc été contraint de nous fier aux affirmations de ces spécialistes, par ailleurs dignes de confiance.

Les sources castillanes constituent donc une réserve d'informations dont on ne peut se passer pour étudier l'Alcalá *andalusī*. En effet, les chroniques royales nous donnent par exemple des renseignements cruciaux à propos de l'histoire politique de la ville, c'est pourquoi P. Cano Ávila n'a pas pu les ignorer. Toutefois, l'étude des textes chrétiens nous ouvre les portes sur d'autres facettes du passé alcalaíno. Ainsi, les *"Miraculos romançados"* ou le *Libro de la montería* nous permettent d'entrevoir l'aspect du district d'Alcalá et les activités qui s'y déroulaient. Les archives municipales apportent des informations du même ordre, mais elles se rapportent aussi à l'urbanisme de La Mota, domaine particulièrement mal connu. Les sources castillanes nous donnent donc la possibilité de dépasser l'image figée et vague de l'Alcalá des sources narratives et géographiques. Néanmoins, ces sources sont à manier avec précaution, car elles sont multiformes, orientées et parfois tardives.

184 *Ordenanzas del concejo de Alcalá la Real (siglos XV y XVI)*, MURCIA CANO, M. T. (éd.), Alcalá la Real, 2011, p. 154, 158-161, 173, 174, 178, 180, 181, 182-183, 196, 238-239, 263-264.
185 Il s'agit en l'occurrence des *Actas de Cabildo* datés de 1529 et 1533, voir : JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Poblción y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 346.
186 *Ibid*., p. 344-345.

Le nombre d'auteurs arabes à avoir mentionné Alcalá la Real dans leurs écrits est assez important. Plus on avance dans le temps, plus les informations au sujet de la ville sont nombreuses et proviennent d'auteurs différents, ce qui permet de les confronter et d'en vérifier la véracité. Parmi les 30 sources arabes mentionnées ici, 18 nous apportent des renseignements sur l'histoire de la ville. Plus de la moitié de ces lettrés sont originaires d'al-Andalus ou s'y sont rendus, ce qui donne un statut particulier à leurs écrits. Seulement deux de ces œuvres ne sont pas issues du Moyen-Âge, il s'agit du *Discurso genealógico de Sancho de Aranda* et du *Nafḥ al-ṭīb* d'al-Maqqarī. Avec Ibn al-Ḫāṭib, il est l'auteur qui apporte le plus d'informations sur la ville. Les écrits d'Ibn Saʿīd al-Magribī sont aussi très intéressants, car leur auteur est natif d'Alcalá, il l'a donc bien connue. Toutefois on note que les données qu'il apporte sont relativement limitées : elles sont de type géographique et biographique, et concernent rarement la ville en elle-même. En général, les sources arabes sont narratives et géographiques, les informations qu'elles donnent sont donc peu variées. En nous basant sur ces sources, il est donc difficile de construire une histoire urbaine d'Alcalá, dont l'image reste irrémédiablement figée. Pour tenter de pallier les lacunes des textes arabes, il est donc impératif de consulter les sources chrétiennes, au contenu riche et plus diversifié. Celles-ci nous apportent des informations touchant à l'histoire politique d'Alcalá, comme dans le cas des chroniques. Mais des textes de nature plus littéraire, ou des documents d'archives, nous renseignent sur l'économie, le territoire et l'urbanisme de la ville. Bien sûr, l'ensemble de ces sources reste limité à la communication entre élites, d'autant plus qu'elles sont le fruit de multiples sélections, ce qui pose nécessairement le problème de leur représentativité[187]. Toutefois, grâce au travail de collecte et de critique de sources, nous disposons d'un certain nombre d'éléments nous permettant peut-être de dépasser le portrait classique d'Alcalá, essentiellement réduit à son rôle de forteresse. Néanmoins, si l'on désire construire l'histoire urbaine de la ville, il est impératif de rapprocher ces informations des réalités matérielles. L'objectif est donc de comparer ces deux types de sources, pour pouvoir produire de nouvelles informations, conformément à la démarche appliquée par l'archéologie médiévale.

187 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 32-33.

B-Le bilan décevant des fouilles archéologiques

Depuis le XIX[e] siècle, l'Histoire ne cesse d'élargir son champs d'action, ce qui passe par la mobilisation de sources toujours plus nombreuses et variées. C'est dans ce contexte que les historiens ont été amenés à s'intéresser aux autres sciences sociales, mais aussi aux sciences mathématiques et naturelles. Cette complexification a entraîné une spécialisation toujours plus importante des historiens, qui constituèrent autant de disciplines spécifiques que de type de source[188]. Cependant, ces différents domaines n'ont, pendant longtemps, pas été considérés sur le même pied d'égalité.

Ainsi, l'histoire comme on la pratiquait traditionnellement se focalisait d'abord sur l'analyse des documents écrits, selon les principes de l'histoire positiviste. *Alcalá la Real en los autores musulmanes* s'inscrit dans ce courant historiographique. Le choix méthodologique de P. Cano Ávila est évidemment conditionné par son projet initiale, car le meilleur moyen de construire une histoire politique de la ville est de se concentrer sur les documents écrits. Les préceptes de l'histoire positiviste conduisaient les chercheurs à négliger de nombreuses sources, en creusant le fossé entre l'étude des textes et les sciences dites auxiliaires, considérées comme annexes et peu fiables[189]. L'Archéologie fut longtemps rangée dans cette catégorie, comme la Numismatique où l'Épigraphie. À l'heure actuelle, on place théoriquement toutes les sources sur le même pied d'égalité. Cette pratique de l'Histoire n'est pourtant pas appliquée par tous les chercheurs, que ce soit de manière consciente ou inconsciente.

Notre intention est d'aller au delà du récit événementiel de P. Cano Ávila, en éclairant d'autres facettes du passé *andalusī* d'Alcalá, comme son urbanisme ou son économie. Pour faire progresser nos connaissances sur ces sujets, il est nécessaire de diversifier nos sources d'informations, notamment en nous intéressant aux sciences auxiliaires. L'étude des données matérielles apparaît comme une des principales solutions pour parvenir à combler nos lacunes. En effet, l'Archéologie peut nous ouvrir les portes sur des pans entiers de la civilisation médiévale, jusqu'à présent laissés dans l'ombre par l'absence de sources[190]. C'est par exemple le cas de la vie quotidienne, à propos de laquelle les sources écrites sont très peu prolixes[191].

188 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 24.
189 *Ibid*., p. 25.
190 *Ibid*., p. 308.
191 *Ibid*., p. 333.

Afin de transformer les données archéologiques en connaissances historiques, il est cependant impératif d'adopter une démarche spécifique propre à l'Archéologie médiévale. Celle-ci s'interroge en premier lieu sur les matériaux, ainsi que les techniques mises en œuvre pour les assembler. C'est dans un second temps que l'on se préoccupe des caractéristiques plastiques, dont l'étude est la spécialité des historiens de l'Art. Cette démarche est commune à tous les archéologues, mais ce qui fait la singularité de l'Achéologie médiévale, c'est l'abondance des autres sources sur lesquelles elle peut compter. En effet, un grand nombre d'édifices sont encore debout aujourd'hui, de plus, l'archéologue médiéviste peut s'appuyer, pendant ses recherches, sur une documentation souvent abondante et de nature variée. Ainsi, il dispose de sources écrites, qui lui permettent de corroborer ou de contredire ses hypothèses[192]. Le dialogue entre les données écrites et matérielles doit effectivement être systématique.

Depuis plus de trente ans, des fouilles sont entreprises sur le site de La Mota et dans la région d'Alcalá la Real, où l'on a découvert des vestiges appartenant entre autre à la civilisation arabo-musulmane. Mais les données produites par ces investigations archéologiques n'ont pas encore été rapprochées des informations écrites. Mettre en parallèle ces deux types de sources est pourtant susceptible de nous apporter de nouvelles informations. Cette démarche peut aussi modifier notre regard vis-à-vis des sources écrites, en nous permettant de conforter ou de discréditer certaines thèses communément acceptées à propos du passé d'Alcalá[193]. En effet, se baser exclusivement sur les textes peut parfois faire naître de fausses conclusions[194]. Pour étayer ses hypothèses, et approcher le réel le plus objectivement possible, l'historien doit avancer le maximum de preuves.

Bien sûr, l'Archéologie connaît aussi des limites, d'abord car les informations qu'elle produit sont le fruit d'interprétations, ce qui est inévitable en ce qui concerne les sciences humaines. En outre, les données matérielles ne permettent pas de saisir les mêmes réalités que celles qui sont perceptibles à travers les textes, la démarche qui consiste à croiser les sources est donc parfois délicate. Ces données sont effectivement de natures différentes, de plus, elles ne donnent pas le même type d'informations, c'est pourquoi elles ne sont pas toujours complémentaires ni conciliables. L'Archéologie ne peut donc pallier seule aux

192 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Paysages urbains d'al-Andalus (Xe siècle-XVe siècle) : observations préliminaires »..., p.81-84.
193 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 309.
194 BAZZANA, André, « Eléments de castellologie médiévale dans al-Andalus : morphologie et fonctions du chateau (XI-XIIIe siècle) », dans FERREIRA FERNANDES, I. C. (coord.), *Mil anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500), Actas do Simpósio Internacional Sobre Castelos 2000,* Palmela, 2002, p. 189.

lacunes de l'écrit[195]. Souvent, le croisement des sources ne répond pas aux questions posées à l'origine, mais il en fait éclore de nouvelles[196]. Par ailleurs, les données archéologiques ne sont pas systématiquement rapprochées des sources écrites, et le dialogue scientifique entre ces deux disciplines est parfois inexistant[197]. Cette réalité est un véritable problème car seul des questionnements historiques peuvent donner sens aux découvertes matérielles[198]. Pour compliquer les choses, les donnés produites par la fouille archéologique ne sont pas toujours accessible et les publications scientifiques sont rares[199].

Nous allons donc présenter dans un premier temps les données matérielles disponibles pour étudier l'Alcalá *andalusī*. En parallèle, nous exposerons les démarches que nous avons entreprises pour accéder à ces informations et les difficultés que nous avons rencontrées. Pour finir, nous ferrons le bilan des opérations archéologiques ayant eu lieu à Alcalá, en insistant sur les données qu'elles ont produit, tout en soulignant finalement la rareté de ces dernières.

1. Genèse de l'archéologie alcalaína

Au cours de la deuxième moitié du XX[e] siècle, l'Europe a connu un important développement de l'Archéologie médiévale. Celui-ci se manifesta d'abord au nord-est du continent, avant de s'étendre aux pays d'Europe occidentale pendant les années 1960 et 1970. Dans la péninsule Ibérique, cet essor fut relativement tardif. En effet, la création des premières revues d'archéologie espagnole, *Arqueología y territorio medieval* et le *Boletín de arqueología medieval*, date seulement de l'année 1986. Au cours du XX[e] siècle, l'État espagnol s'est doté de lois encadrant les fouilles archéologiques et garantissant la protection du patrimoine historique. Ce sont les provinces autonomes qui sont chargées de gérer les fouilles ayant lieu sur leur territoire, ce qui engendre une grande variété dans les législations archéologiques locales. En 30 ans, le nombre de chantiers de fouilles a considérablement augmenté en Espagne, ce qui a permis au pays de rattraper son retard

195 GILLOTTE, Sophie, NEF, Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'accident musulman : en guise d'introduction », dans VALÉRIAN, D. (éd.), *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII e -XII e s.)*, Paris, 2011 p. 63-64.
196 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 353.
197 EIROA RODRÍGUEZ, Jorge, « La relación entre documentos escritos y arqueología en el estudio de la edad media en Europa : reflexiones para un debate teórico y metodológico », dans *Ágora*, vol. 10, n°1/2, Santa cruz do sull, 2004, p. 113-127.
198 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 331.
199 *Ibid*., p. 313.

vis-à-vis des nations d'Europe du Nord. La région d'Alcalá la Real regorge de sites archéologiques, hérités des diverses civilisations qui s'y sont établies. Ainsi, on a découvert dans la Comarca de la Sierra Sur des vestiges d'époques préhistoriques[200], romaines[201], wisigothiques[202] et bien sûr *andalusī*. Ces découvertes ont alors permis de faire progresser nos connaissances sur la région, et les diverses populations qui l'ont habitée tout au long de l'histoire. Ce développement récent de l'Archéologie scientifique constitue un tournant pour la recherche historique, car pendant des décennies, ce furent essentiellement les vestiges monumentaux qui attirèrent l'attention des érudits, puis des chercheurs.

a. Les ruines de La Mota et leur image à travers le temps

Au regard de l'historiographie traditionnelle, les sources écrites constituent le support essentiel de l'historien. Les informations que pouvaient apporter les sources matérielles ont donc longtemps été négligées. Seuls les vestiges spectaculaires, comme les édifices religieux ou les châteaux, étaient susceptibles d'intéresser les chercheurs, et notamment les historiens de l'Art. Mais pour être considérés, ces vestiges devaient évidemment se trouver en bon état de conservation, ce qui n'était pas le cas de La Mota au siècle dernier. Malgré tout, les ruines de la forteresse alcalaína ont de tout temps frappées les imaginaires, un sentiment justifié au regard de leur ampleur.

Le plateau de La Mota a une forme grossièrement ovale qui couvre un espace d'environ trois hectares[203]. Dans sa partie la plus haute, où sont situées les ruines de l'*alcazaba*, la colline culmine à 1033 m au dessus du niveau de la mer, et donc à près de 100 m au dessus de la ville actuelle[204]. C'est dans ce secteur que les flancs de la colline sont les plus abruptes, tandis qu'au sud-est, ils présentent une pente plus douce. C'est d'ailleurs

200 CAGUNA NAVIDAD, Miguel Angel, CASTRO LOPEZ, Marcelo, HONOS MATA, Francisco, « Prospección superficial en el término de Alcalá la Real », *Anuario arqueológico de Andalucía*, vol. III, Séville, 1986, p. 189-192.

201 SOTOMAYOR MURO, Manuel, PASTOR MUÑOZ, Mauricio, « El territorio de la abadía de Alcalá la Real en la época romana », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 258-270.

202 Des vestiges romains et wisigothiques ont par exemple été découvert à Alcaudete, comme on le voit dans l'article de CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos et CASTILLO ARMENTEROS, Jose Luis : « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°13-1, Jaén, 2006, p. 97.

203 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera V : Funciones de la red castral ronteriza, homenaje a don Juan Torres Fontes*, Jaén, 2004, p. 376 ; voir annexe 18.

204 CALVO AGUILAR, Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica » ..., p. 70.

sur ce versant de La Mota que se développa le vieux faubourg[205], ou faubourg de Santo Domingo de Silos. La butte était flanquée de trois enceintes, la première épouse ses contours et l'enserre sur toute sa circonférence. Une imposante tour *albarrana*, nommée tour de La Cárcel, est adossée au tronçon sud de cette muraille, elle surplombe donc le vieux faubourg. Une seconde enceinte protège l'accès qui mène au plateau de La Mota. Pour l'atteindre, il fallait emprunter une rampe, qui était fermée de cinq portes, dont trois sont encore conservées à l'heure actuelle, il s'agit de la porte de Las Lanzas, de celle de La Imagen et de celle du Peso de la harina. Enfin, la troisième enceinte de l'Alcalá médiévale renfermait le faubourg de Santo Domingo de Silos, elle a quant à elle presque entièrement disparu et quelques traces de ses portes ont été retrouvées. L'imposante église abbatiale est située au sud-est du plateau de La Mota, à l'intérieur de la première enceinte. Au nord-est de cet espace, on trouve aussi l'*alcazaba*, qui est constitué d'un réduit fortifié de forme triangulaire. À chacun de ses angles est édifiée une tour, celle de l'Homenaje est la plus imposante. Les deux autres sont plus petites, il s'agit de la tour de La Mocha, construite à flanc de falaise, et celle de La Campaña, ou de La Vela[206]. Le reste de l'espace de la colline était occupé par des quartiers d'habitations, mais aussi probablement par des demeures patriciennes, ainsi que des édifices publiques et religieux, dont il reste peu de traces aujourd'hui[207]. Ces vestiges sont le fruit de multiple réformes et reconstructions, effectué tout au long du Moyen-Âge et jusqu'à nos jours, la présentation que nous venons de réaliser ne correspond donc pas à la ville médiévale et encore moins *andalusī*. Aux termes de cette première description, on comprend que les ruines de La Mota sont essentiellement constituées par des vestiges de fortifications.

C'est d'ailleurs cet aspect qui semble avoir retenu l'attention à travers le temps, ce qui n'est pas étonnant au vu de la puissance qui se dégage du site et de son système défensif. L'Archéologie est centrée sur l'étude des restes matériels, mais elle doit aussi se reposer sur un autre type de sources, comme les documents écrits et iconographiques. Nous allons donc présenter les informations qu'elles nous livrent à propos de La Mota. Aucun texte *andalusī* conservé aujourd'hui ne nous apporte une description précise de l'Alcalá médiévale. Néanmoins, al-Ḥiǧārī et Abū Ǧaʿfar b. Saʿīd nous ont légué deux témoignages de nature poétique qui évoquent la forteresse. Ces deux passages nous sont rapportés par

205 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 380-381.
206 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 376-378.
207 *Ibid*., p. 376.

Ibn Saʿīd, qui les emploie pour introduire son chapitre du *Muġrib* consacré à Alcalá. Nous avons déjà rapporté le texte al-Ḥiğārī, attardons nous maintenant sur celui d'Abū Ǧaʿfar b. Saʿīd. Ce dernier fait l'éloge de sa ville natale en des termes qui mettent surtout en exergue sa situation exceptionnelle : « Vers la noble Qal'at un désir fou m'entraîne, à croire que mon cœur est un oiseau prisonnier loin de son nid. C'est la demeure idéale et rien n'existe en dehors d'elle, bien qu'elle soit très loin ; les vicissitudes du temps l'on cachée à mes yeux. N'est elle pas la résidence la plus élevée que j'ai vue, parée de bijoux telle la mariée dans la chambre nuptiale? ». Nous avons choisi de présenter la traduction française de ces passages, réalisée par G. Potiron, qui est la référence à propos de l'histoire des Banū Saʿīd[208]. Plus tard, c'est le roi de Castille Alphonse XI qui ventera la puissance de la forteresse, comme en atteste la chronique et le poème qui lui sont dédiés[209].

Dès le Moyen-Âge, La Mota impressionne donc par son aspect inexpugnable, un sentiment partagé par tous ceux qui ont pu l'admirer jusqu'à nos jours. En effet, plusieurs représentations, de nature graphique ou picturale, illustrent la fascination exercée par la forteresse à travers les siècles. Ces sources iconographiques constituent d'inestimables témoignages, d'autant que les textes abordant l'apparence de la forteresse sont presque inexistants. Ces représentations nous laissent entrevoir l'aspect de La Mota dans le passé, à des époques où ses infrastructures défensives étaient en bien meilleur état qu'aujourd'hui. De plus, elles nous permettent d'appréhender l'évolution du site, dont l'histoire fut particulièrement chaotique.

Au Moyen-Âge et à l'époque Moderne, l'image disposait déjà de nombreux supports, dont nous possédons de multiples témoignages aujourd'hui. Bien sûr, le nombre de ces documents est inégalement réparti selon les époques et les zones géographiques, en raison du volume de leur production, mais aussi des conditions de leur conservation[210]. À l'heure actuelle, nous ne possédons aucun document iconographique *andalusī* représentant La Mota, les seuls qui sont conservés furent donc réalisés par des chrétiens. De plus, ces documents sont tous postérieurs au Moyen-Âge, même si le plus ancien d'entre eux appartient à une tradition artistique médiévale : la miniature.

Il s'agit d'une enluminure datée de 1525, illustrant le manuscrit du Privilegio del

208 POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 80 ; IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 185-186.
209 *Cronicas de los reyes de Castilla*..., p. 331-332 ; *Poema de Alfonso Onceno*, VICTORIO, J. (éd.), Madrid, 1991, p. 372-373.
210 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 227.

vino[211], recueil de coutumes et de normes encadrant la production et le commerce du vin à Alcalá[212]. La miniature est la « reine » des images médiévales, car c'est celle qui nous est parvenue dans le plus grand nombre et dans le meilleur état de conservation. Elle est aussi particulièrement originale, car elle illustre des domaines beaucoup plus variés que la majorité des représentations, généralement centrées sur la religion. Sa datation est aussi relativement aisée, grâce à l'emploi de critères stylistiques et codicologiques. En revanche, il demeure toujours très difficile de déterminer la paternité d'une miniature, comme dans le cas présent[213]. C'est d'abord la force du système défensif d'Alcalá que l'on perçoit à travers l'enluminure du Privilegio del vino, qui représente le versant méridional de La Mota. Sur le sommet de la colline, on aperçoit la tour de l'Homenaje, en partie masquée par le complexe fortifié du Gabán, qui protégeait le cœur de la ville et donc l'église abbatiale, clairement visible[214]. Celle-ci devait afficher aux yeux de tous la puissance de l'abbaye alcalaína, fondée par Alphonse XI au lendemain de la conquête[215]. Une première église fut élevée au bas Moyen-Âge, trop petite, elle fut remplacée par le monument actuel, qui date des XVI^{e} et XVII^{e} siècles[216]. Sur la miniature, on distingue aussi la tour de La Cárcel, qui surplombe le vieux faubourg, avec ses habitations, son église, et les murailles qui les enserrent[217]. Cette représentation est la plus intéressante car c'est la plus ancienne, on peut donc y admirer la forteresse avant les remaniements qui l'affectèrent à l'époque Moderne et Contemporaine. Il est alors possible d'imaginer à quoi pouvait ressembler certaines structures de la forteresse aujourd'hui disparues, comme le Gabán.

Un autre document nous donne à voir l'aspect de La Mota durant l'époque Moderne, il s'agit d'un plan sommaire, réalisé par M. De Jimena Jurado en 1645 et conservé dans un manuscrit de la bibliothèque nationale d'Espagne[218]. On y distingue nettement l'église abbatiale et celle de Santo Domingo, ainsi que l'*alcazaba*, la tour de La Cárcel et la rampe puissamment fortifiée qui permettait d'accéder au plateau de La Mota. Exceptés ces

211 Voir annexes documents iconographiques.
212 San Martín Vadillo, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2009, p. 121 ; Juan Lovera, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342.
213 Guyotjeannin, Olivier, *Les sources*..., p. 228-230.
214 San Martín Vadillo, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá »..., p. 121 ; Juan Lovera, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342.
215 Juan Lovera, Carmen, Murcia Cano, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 374-375.
216 Murcia Rosales, Domingo, Javier González, Francisco, Hidalgo, José Antonio, *Alcalá la Real : patrimonio arquitectónico y urbano*, Jaén, 1993, p. 75-78.
217 San Martín Vadillo, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá »..., p. 121 ; Juan Lovera Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342.
218 San Martín Vadillo, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá »..., p. 121.

monuments, l'espace intra-muros est vide, ce qui montre le désintérêt le l'auteur pour les édifices plus modestes, mais surtout, cela nous indique que la ville était déjà en partie abandonnée au milieu du XVII^{e} siècle[219]. En effet, avec la chute du royaume naṣride, en 1492, la menace musulmane cessa de peser sur les localités frontalières. Alcalá la Real perdit alors son rôle de forteresse, ce qui entraîna le désintérêt des autorités pour son système défensif, qui commença à se dégrader. À partir du XVI^{e} siècle, la population, qui s'était jusqu'à présent retranchée sur la colline, s'installa peu à peu dans la vallée, en contrebas de celle-ci. Au XVII^{e} siècle, La Mota restait néanmoins l'espace du pouvoir religieux et civil, tandis que l'essentiel de la population habitait dans les zones basses, où l'eau est facile à capter.

Cette évolution est également perceptible dans l'aquarelle de P. Maria Baldi, peintre florentin qui accompagna Cosme de Médicis lorsque celui-ci parcourut l'Espagne entre 1668 et 1669. La représentation d'Alcalá fait partie d'un ensemble d'aquarelles du même type, qui furent réalisées in situ au cour du voyage, ce qui leur donne une valeur particulière. Ces peintures ont été par la suite copiées grâce à la technique de la gravure, ce qui nous a permis de les conserver. Les gravures originales, y compris celle qui représente Alcalá, sont actuellement conservées à la bibliothèque Lorentienne de Florence[220]. Sur ce document, on voit bien à quel point la ville s'est développée sur les flancs de La Mota, notamment dans la plaine, à l'est. En revanche, les demeures patriciennes occupent toujours le plateau, ce que l'on ne voit pas dans le plan précédent. On note aussi la disparition de certains éléments de la forteresse médiévale, comme le Gában, détruit par un tremblement de terre à la fin du XVI^{e} siècle[221].

À partir du XVIII^{e} siècle, les autorités municipales décidèrent elles aussi d'abandonner la ville haute pour s'établir dans la vallée. De grands édifices sont donc bâtis dans la pleine, à l'est de La Mota, où est maintenant installée la grande majorité des alcalaínos. Ces transformations sont visibles dans la gravure de J. Fernando Palomino, qui fut imprimée à Madrid en 1787[222]. En effet, sur ce document, La Mota et le vieux faubourg s'effacent derrière la ville nouvelle. L'Alcalá médiévale semble donc désertée, seul les édifices religieux se démarquent, notamment l'imposante église abbatiale. C'est

219 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 380.
220 SAN MARTÍN VADILLO, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá »..., p. 121.
221 JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342 ; *Id*., « El barrio de la Mota y el Gabán », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1975, n.p.
222 *Ibid*., p. 122.

effectivement le seul édifice qui ne soit pas désaffecté à l'époque.

C'est au siècle suivant que la forteresse fut définitivement abandonnée, suite au démantèlement de l'église abbatiale par les troupes napoléoniennes, mais surtout au concordat de 1851, qui entraîna la disparition définitive de l'abbaye. Dès lors, les ruines de La Mota furent utilisées comme carrière, alors que l'église et ses alentours étaient transformés en cimetière[223]. Néanmoins, les vestiges de la forteresse demeurèrent impressionnants, comme en témoigne la peinture de D. Roberts, qui illustre sous forme d'estampe l'ouvrage de T. Roscoe : *The tourist in Spain*, publié en 1834. Ce peintre britannique était spécialisé dans la peinture de paysage, il est connu pour son goût du détail, mais surtout pour ses représentations pittoresques typiquement romantique, comme celle qu'il fait de La Mota[224].

Au début du XX^{e} siècle, la colline était complètement abandonnée, quelques maisons subsistaient encore dans le faubourg, à proximité de l'église Santo Domingo de Silos. En 1964, la municipalité décida finalement de fermer le cimetière de La Mota, ce qui marqua l'abandon complet de la forteresse, désormais entièrement délabrée[225].

Il reste beaucoup moins de traces du château de Locubín, qui fut démantelé au XIX^{e} siècle. Il était semble t-il juché à l'ouest de la localité, sur une éminence appelée La Villeta[226]. Le château *andalusī* d'Alcaudete a lui aussi presque entièrement disparu, car il fut entièrement reconstruit par les chrétiens aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles[227]. En plus des ces trois forteresses, le district d'Alcalá est quadrillé de *burğ-s*, généralement situées sur des promontoires, afin de surveiller les voies de communications. Elles furent d'abord utilisées par les musulmans, avant d'être investies par les chrétiens suite à la conquête de ces territoires[228].

Au terme de ce descriptif, on comprend que les vestiges d'époque musulmane sur

223 Calvo Aguilar, Carlos, Mazzoli-Guintard, Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 119-121

224 San Martín Vadillo, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá »..., p. 122-123.

225 Calvo Aguilar, Carlos, Mazzoli-Guintard, Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 121.

226 Madoz, Pascual, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España,* vol. VI..., p. 189-190 ; Castillo Castillo, Concepción, *Historia de Castillo de Locubín,* Granada, 1973, p. 33 ; voir annexes photographie de la Sierra Sur.

227 Castillo Armenteros, Juan Carlos, Castillo Armenteros, José Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 95-154.

228 Arjona Castro, Antonio, « Arqueologia e historia de las torres atalayas de las comarcas de Priego y Alcalá la Real : Frontera castellana-granadina », dans *Antiquitas*, n°1, Priego de Córdoba, 1990, p. 32-37 ; Martín Civantos, José María, Martín Garcia, Mariano, « Torres atalayas entre Alcalá la real y el reino nazari de Grenada », dans Toro Ceballos, F., Rodríguez Molina, J. (coord.), *Estudios de frontera II : actividad y vida en la frontera, homenaje a don Clauidio Sánchez Albornoz,* Jaén, 1997, p. 481-519.

La Mota, ainsi que dans les localités proches, sont en mauvais état de conservation. De plus, ils ont semble-t-il été largement remanié au bas Moyen-Âge par les Castillans, comme la tour de La Cárcel, qui fut entièrement reconstruite[229]. Par conséquent, il parait difficile d'imaginer le paysage urbain de la ville musulmane sans entreprendre d'étude archéologique sérieuse.

b. Premières découvertes *andalusī-s* de la Sierra Sur, l'émergence d'un passé oublié

Sur le territoire d'Alcalá, les premières découvertes importantes concernant des vestiges d'époque *andalusī* furent souvent le fruit du hasard. On peut citer tout d'abord la stèle funéraire qui fut mise au jour durant les années 1970, dans le lieu dit La Pedriza, situé à 8 km au sud d'Alcalá[230]. L'intérêt essentiel de cette découverte réside dans le contenu de l'épitaphe, inscrite sur une des faces de la stèle. Elle constitue donc un document écrit ainsi qu'un artéfact archéologique. L'épigraphie se situe effectivement au carrefour de diverses disciplines, comme la linguistique, la liturgie, la paléographie, la prosopographie etc[231]... Pour appréhender cette découverte, nous avons pu étudier l'article de C. Barceló Torres et A. Labarta Gómez, paru dans la revue *Al-Qantara* en 1991. En effet, les deux spécialistes effectuèrent une étude approfondie de la stèle, à la demande de l'archéologue municipal d'Alcalá en poste entre les années 1980 et 1990, C. Borrás Querol[232]. Cette analyse permit dans le même temps de donner une plus large diffusion à cette découverte, car les deux chercheuses publièrent leurs conclusions dans la célèbre revue *Al-Qantara*, dédiée à l'étude de l'Islam classique, et plus particulièrement au monde musulman occidental.

C. Barceló Torres et A. Labarta Gómez ont donc pu étudier la stèle, aujourd'hui exposée dans la tour de l'Homenaje. Il s'agit du fragment inférieur d'une stèle funéraire rectangulaire, sculptée dans le grès local. Dans son état actuel, cette dernière mesure 46 cm de hauteur et 42 cm de largeur, tandis que son épaisseur est de 10 cm. L'inscription est constituée de huit lignes, six sont complètes, et seulement deux sont partiellement conservées. La stèle est en très bon état, malgré une rayure située dans la partie supérieure[233]. La calligraphie employée correspond au style coufique archaïque, anguleux

229 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II *Ciudades y fortalezas*, Madrid, 1999, p. 343.
230 JUAN LOVERA, Carmen, « Algunos datos sobre la Pedriza », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1985, n.p.
231GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 30.
232 BORRÁS QUEROL, Carlos, « Dos piezas arqueológicas de la época musulmana », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1989, n.p.
233 BARCELÓ TORRES, Carmen, LABARTA GÓMEZ Ana, « El epitafio árabe de la pedriza (Alcalá la Real,

et marqué par une forte horizontalité[234]. Les deux arabisantes ont traduit le texte de cette façon : « ... Falleció la noche del lunes, en ramaḍān del año doscientos cincuenta y ocho. Dios se apiade de él, le pardone y se compadezca de quien pida para él la misericordia ». Même si aucun nom n'a été conservé, l'inscription ferait allusion à un musulman de sexe masculin, mort durant le mois de *ramaḍān,* au cours de l'année 258 de l'hégire, ce qui correspond à l'été 872 de notre ère.

La majorité des stèles découvertes sont vierges de toutes inscriptions, c'est pourquoi elles ont longtemps été déconsidérées. Les stèles comportant des épitaphes sont effectivement rares à avoir traversées les siècles, et particulièrement celles qui sont antérieures au califat, comme la stèle de La Pedriza. Cette découverte permet donc d'affiner nos connaissances sur les inscriptions funéraires émirales, et plus largement *andalsuī*[235]. En ce qui concerne l'histoire d'Alcalá, cette découverte atteste bien de l'existence d'un peuplement dans la zone au IX^{e} siècle. Il s'agit peut-être de populations arabes, berbères, ou de groupes arabisés et islamisés, l'épitaphe faisant effectivement référence à un musulman de langue arabe.

D'autres artéfacts *andalsuī-s* furent découverts de façon inattendue dans le secteur d'Alcalá. Les plus connus appartiennent au trésor mis au jour par trois enfants, à proximité de Charilla, en janvier 1977[236]. Constitué de bijoux et de pièces de monnaies, cet ensemble d'orfèvrerie *andalusī* est l'un des plus exceptionnel jamais découvert. Pour étudier son contenu, nous nous sommes surtout basés sur l'article de A. Haro Gutiérrez, paru dans la revue *Arqueología y territorio medieval* en 2004[237]. Deux autres articles nous ont apporté des informations sur cette découverte, ils furent écrits par C. Juan Lovera et E. Dabán Guzmán[238].

L'élément le plus remarquable du trésor de Charilla est probablement un diadème, même s'il est possible qu'il s'agisse d'une ceinture d'apparat[239]. Cet objet est composé d'une lamelle d'or de 14,6 cm de long et 3,6 cm de large, couronnée de 16 triangles. Sur les deux

Jaén)», dans *Al-Qantara,* n°12-1, Madrid, 1991, p.267-268.
234 *Ibid*..., p.270.
235 MARTÍNEZ NÚÑEZ, María Antonia, « La estela funeraria en el mundo Andalusí »..., p. 420-429.
236 Voir annexes Photographies des trésors de Charilla et d'Ermita Nueva.
237 HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°11-1, Jaén, 2004, p. 115-123.
238 JUAN LOVERA, Carmen, « El tesorillo de Charilla », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1985, n.p., DABÁN GUZMÁN, Esther, « Uno de nuestros tesoros : el tesorillo de Charilla », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 145-152.
239 *Ibid*., p. 146 ; HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « La numismàtica como elemento datador de los conjuntos de joyería califal », dans *Actas XIII Congreso internacional de numismática,* Madrid, 2003, p. 1588.

extrémités de cette lamelle est soudée une plaque pentagonale, dont la pointe se termine par un anneau qui servait à attacher le « diadème ». Le corps central de cette lamelle est divisé en cinq rectangles de même taille, comportant en leur milieu une cavité ovale dans laquelle est enchâssée de la pâte de verre. Le trésor comporte aussi deux éléments qui correspondraient à des pendentifs. L'un d'eux représente une demi-lune, décorée d'une cavité probablement destinée à abriter de la pâte de verre[240]. Il est particulièrement bien conservé comparé au deuxième objet du même type, qui nous est parvenu sous la forme de fragments. Un ensemble de six plaques rectangulaires indépendantes a aussi été découvert. Chaque plaque est décorée par une cavité dans laquelle est enchâssée de la pâte de verre colorée, encadrée par des motifs géométriques. Cet ensemble devait probablement former une ceinture d'apparat. Le trésor comprenait aussi cinq petites pièces métalliques, appelées « brácteas » en espagnol. Ce terme est issu du vocabulaire botanique, il désigne normalement des petites feuilles, situées à la base du pédoncule de la fleur. Le décor de ces objets étant essentiellement floral, on comprend pourquoi ils ont été nommés ainsi[241]. Ces petits éléments, généralement en forme de fleurs, de sphères ou d'étoiles, étaient destinés à être cousus, comme le suggèrent les petits orifices dont ils sont pourvus[242]. On a aussi découvert quatre dirhams perforés datés des années 940, ils sont en effet frappés au nom de ʿAbd al-Raḥmān III. Le trésor de Charilla contenait également quatre bagues, l'une d'elle est en or, alors que les autres sont en argent. La bague d'or ainsi qu'une des bagues d'argent sont décorées de pâte de verre. La culasse d'un des deux simples anneaux d'argent est gravée au nom de « Saʿīd ». D'autres éléments composent cet ensemble, comme des petits tubes, des perles de couleurs, des fragments de chaînes ou des bandes d'argent. Ces éléments, pour la plupart décorés, constituaient à l'origine des bracelets ou des colliers[243]. Des tessons ont aussi été découverts au même endroit, ils pourraient provenir d'un morceau de canalisation, destiné ici à contenir le trésor[244]. Le trésor de Charilla constitue aujourd'hui un des plus beaux ensembles du musée provincial de Jaén, où il est exposé[245].

Les pièces de bijouteries exceptionnelles qui composent le trésor de Charilla présentent évidemment un grand intérêt, car très peu de ces objets sont parvenus jusqu'à nous. Mais ce qui constitue la valeur de cette découverte, c'est également la présence de

240 *Id*., « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio »..., p. 118-119.
241 HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio »..., p. 118-119.
242 CARRILLO CALDERO, Alicia, « Aproximación a la orfebrería hispanomusulmana »..., p. 94.
243 HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio »..., p. 119-120.
244 *Ibid*., p. 118.
245 J'ai pu admirer ce magnifique trésor de monnaies et de pièces orfèvreries lors de mon séjour Erasmus à Jaén, en Andalousie.

pièces de monnaies, qui permettent de dater le trésor avec une certaine précision.

Le trésor d'Ermita Nueva[246], localité également située à proximité d'Alcalá, est moins connu que celui de Charilla, même s'il possède aussi un intérêt exceptionnel. Il fut découvert par hasard en 1991, à proximité d'une grosse roche, située aux abords d'un antique chemin reliant le village à la route de Grenade. Les bijoux qui composent l'ensemble d'Ermita Nueva sont surtout faits d'or, à l'instar de deux magnifiques pendentifs, probablement employés comme boucles d'oreilles, ainsi que trois médaillons, seize « brácteas », trois bracelets, et plusieurs autres petits éléments. Le trésor d'Ermita Nueva comprenait aussi quatre anneaux, ainsi que diverses pierres et perles de rivière destinées à être serties. Il s'agit donc d'un important ensemble d'orfèvrerie, mais ce trésor est surtout connu pour le grand nombre de monnaies qu'il contenait. En effet, il compte exactement 115 pièces, toutes datées de l'époque califale. Exactement 42 pièces sont frappées au nom d'ʿAbd al-Raḥmān III, 13 à celui d'Al-Ḥakam II, 51 sont au nom de son fils Hišām II, 3 à celui de Muḥammad II et 4 au nom de Sulaymān. Toutes ces pièces furent frappées dans des ateliers monétaires *andalusī-s*, et plus particulièrement dans ceux de *Madīnat al-Zahrāʾ*, excepté en ce qui concerne les monnaies du règne de Hišām II, dont certaines furent frappées à Fès. Par ailleurs, ce trésor monétaire est composé de 2 pièces fatimides au nom du calife Al-Ḥakam[247]. Outre la concordance chronologique entre le trésor de Charilla et celui d'Ermita Nueva, ceux-ci présentent aussi d'importantes similitudes stylistiques et techniques. De plus, nous connaissons parfaitement les circonstances au cours desquelles furent exhumés ces ensembles, ce qui n'est pas le cas pour la plupart des trésors du même type. En effet, il y a un siècle, l'intérêt se portait essentiellement sur les pièces de valeur bien conservées, les circonstances de leurs découvertes n'étaient donc pas prises en compte[248]. Malheureusement, extraire un artefact archéologique de son contexte, comme une monnaie, revient à lui faire perdre une grande partie de son intérêt documentaire[249].

Plusieurs autres trésors numismatiques auraient été découverts dans la Sierra Sur jiennense, mais tous n'ont pas été conservés intégralement et étudiés sérieusement[250]. P.

246 J'ai également pu admirer cet ensemble au musée municipal d'Alcalá la Real.
247 PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « Ermita Nueva. Historia Antigua », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 160-166 ; HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « La numismàtica como elemento datador de los conjuntos de joyería califal »..., p. 1587-1588.
248 *Ibid*., p. 1590.
249 MERDIGNAC, Bernard, CHÉDEVILLE, André, *Les sciences annexes en histoire du Moyen-Âge*, Rennes, 1998, p. 76.
250 PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « Ermita Nueva. Historia Antigua »..., p. 165 ; CANO ÁVILA, Pedro, « Dirhemes califales hallados cerca de Alcaudete (Jaén) », dans *Actas jarique III de numismática hispano-*

Cano Ávila, bon connaisseur en matière de numismatique, et bien sûr spécialiste de l'Alcalá *andalusī*, est tout de même parvenu à étudier deux ensembles de monnaies découverts à proximité d'Alcaudete. L'un d'eux est conservé par un habitant de cette petite ville, il comprend une douzaine de pièces, toutes frappées en Orient dans la première moitié du VIII[e] siècle. Ce trésor appartenait probablement à un ensemble beaucoup plus important, mais nous manquons d'information à son sujet. Nous savons cependant qu'il fut découvert dans une jarre, enterrée à peu de profondeur, sur une colline nommée Almanzora, dans le secteur où la rivière San Juan forme la frontière entre la commune d'Alcaudete et de Luque. Ce trésor monétaire est exceptionnel de part la diversité des lieux où furent frappées les pièces qui le compose. En effet, elles ont été produites dans six localités différentes : à al-Rayy et Māhī, dans la province du *Ǧibāl*, à Sābūr et Iṣṭajr, dans le *Fārs* et enfin en basse Mésopotamie, plus précisément à Baṣra et Wāsiṭ[251]. Ces pièces sont conformes aux canons imposés par la grande réforme monétaire menée par ʿAbd al-Mālik, un des plus important calife omeyyade, dont le règne fut dédié à la pacification et à la consolidation de l'empire arabo-musulman[252]. En conséquence, elles ne comportent aucune représentation, excepté des formules religieuses de calligraphie coufique. Ces monnaies sont frappées au nom d'ʿAbd al-Mālik et de ses successeurs, al-Wālid I[er], Sulaymān, Yazīd II et Hišām. En raison de la date de la dernière frappe, 740, et de la faible usure des monnaies, ce trésor fut probablement enfoui à l'aube des années 750[253]. Les pièces qui le composent sont généralement en bon état de conservation, contrairement à celles qui forment le second trésor numismatique alcaudetense étudié par P. Cano Ávila.

Ce dernier est aussi aux mains d'un particulier, et nous savons simplement qu'il fut découvert aux abords d'Alcaudete, à l'intérieur d'un récipient de céramique. Ce trésor est aujourd'hui composé de 30 monnaies, dont 28 furent frappées en al-Andalus, et plus particulièrement à *Madīnat al-Zahrāʾ*, entre les années 941-942 et 969-970 ; elles portent les noms des califes ʿAbd al-Raḥmān III et al-Ḥakam II. Les deux autres pièces sont en revanche datées des années 1138-1143 et 1226-1232, elles sont donc respectivement d'époque almoravide et almohade[254]. P. Cano Ávila n'émet aucune hypothèse quand aux

árabe, Madrid, 1993, p. 299.

251 CANO ÁVILA, Pedro, « Monedas orientales de época musulmana halladas cerca de Alcaudete (Jaén) », dans *Boletín de la asociación española de orientalistas*, n°26, Madrid, 1990, p. 215-231.

252 *Id*., « Numismática omeya oriental y de al-Andalus », dans *Philologia hispalensis*, n°19, Madrid, 2005, p. 23-31.

253 CANO ÁVILA, Pedro, « Monedas orientales de época musulmana halladas cerca de Alcaudete (Jaén) »..., p. 215-231.

254 *Id*., « Dirhemes califales hallados cerca de Alcaudete (Jaén) »..., p. 299-311.

raisons qui ont entraîné l'occultation de ces pièces, et on peut se questionner sur la présence de monnaies almoravides et almohades avec cet ensemble de pièces largement issues du califat de Cordoue.

D'autres monnaies frappées au temps des Almoravides furent découvertes dans les enivrons d'Alcaudete. C'est par exemple le cas du trésor formé de pièces d'argent qui fut examiné par M. Almagro-Gorbea. Cet ensemble a été acquis au marché des antiquités par un privé, c'est pourquoi nous possédons peu d'informations sur les circonstances de sa découverte. Nous savons seulement qu'il fut mis au jour à proximité d'Alcaudete dans une petite jarre, c'est donc encore une fois une occultation intentionnée. Ce trésor est constitué d'un demi-*kīrāṭ* anonyme frappé d'inscriptions coufiques, d'un *kīrāṭ* portant le nom de Tāšufīn b. ʿAlī lui aussi frappé d'inscriptions coufiques, d'un *kīrāṭ* au nom du même souverain frappé d'inscriptions *nasḫ,* de 96 *kīrāṭ* au nom de son successeur, Išāq b. ʿAlī et d'un second demi-*kīrāṭ* au nom du même souverain. L'ensemble possède une certaine unité même si les pièces les plus modernes, frappées au nom de Išāq b. ʿAlī, sont plus nombreuses et mieux conservés que celles qui portent le nom de son prédécesseur, une situation par ailleurs assez logique. L'étude de ce trésor numismatique nous permet aussi de percevoir nettement le passage de l'écriture coufique aux écritures cursives qui commencent à s'imposer à l'époque. Ces monnaies sont généralement en excellent état, elles n'ont donc probablement pas beaucoup circulé avant d'être occultées[255] .

Durant le XVIII[e] siècle, l'intérêt de l'Espagne pour al-Andalus connut un certain éveil, ce nouvel attrait passa alors en parti par la numismatique, science qui était à l'époque en plein développement. Pourtant, l'étude des monnaies *andalusī-s* fut longtemps freinée par les problèmes entourant leur déchiffrement, même si c'est justement ces précieuses inscriptions qui offraient le plus d'informations aux chercheurs. Au contraire des autres sciences « annexes », la numismatique fut très tôt considérée comme étant digne d'intérêt, grâce à l'image de fiabilité qui entourait les pièces de monnaies. Mais, comme pour toutes les disciplines du même type, la numismatique ne doit pas se couper des autres domaines de la recherche historique, au risque de perdre sa raison d'être, à savoir la production de données scientifiques[256].

Les impressionnants vestiges de La Mota et des localités environnantes, malgré leur

255 ALMAGRO-GORBEA, Martín, « Un tesorillo de quirates almorávides procedentes de Alcaudete (Jaén) », dans *Numisma*, n°132-137, Madrid, 1975, p. 41-96.
256 MARTÍN ESCUDERO, Fátima, Critique de RODRÍGUEZ CASANOVA, I., « Las monedas de al-Andalus : de actividad ilustrada a disciplina científica. MARTÍN ESCUDERO, F. », dans MUÑOZ SURRULLA, M. T. (coord.), *La moneda : investigación numismática y fuentes archivísticas*, Madrid, 2012, p. 165-168.

abandon et leur lente dégradation, ont toujours rappelé aux habitants de la Sierra Sur l'importance qu'avait connu leur région durant le Moyen-Âge. Cependant, les ruines conservées aujourd'hui n'évoquent pas directement l'Alcalá *andalusī*, dont les témoignages matériels sont rares. Pourtant, plusieurs découvertes inattendues firent ressurgir le passé arabo-musulman de la zone, ce qui occasionna une prise de conscience de la part de la société alcalaína. Les découvertes de la stèle de La Pedriza, des trésors de Charilla, d'Ermita Nueva, où d'Alcaudete furent en outre concomitantes du développement des études islamiques en Espagne. Cet essor fut largement stimulé par l'archéologie, qui connut durant les années 1980 une forte expansion. En effet, malgré ces découvertes fortuites, c'est la mises en place de véritables programmes de fouilles et de recherches archéologiques qui permirent de faire progresser nos connaissance à propos d'al-Andalus, et donc au sujet de l'Alcalá islamique.

2. 1985-2015, 30 ans de fouilles à Alcalá la Real

Classé depuis 1931, l'ensemble fortifié de La Mota n'a cessé de se dégrader jusqu'aux années 1980, époque qui voit la mise en place d'un véritable projet de réhabilitation destiné à sauvegarder ses derniers vestiges. Pourtant, depuis les années 1950, l'intérêt que suscita le site ne cessa de croître. En effet, plusieurs articles abordant le sujet virent le jour à l'époque, notamment dans le *Boletín de la asociación de amigos de los castillos*, revue publiée par la *Asociación de amigos de los castillos*. Cette organisation, fondée en 1952, est dédiée à la protection du patrimoine militaire espagnol, elle fut déclarée d'utilité publique en 1966. Ainsi, V. Del Castillo y Benavides écrivit un article portant sur la forteresse de La Mota, qui parut dans cette revue en 1956[257]. C. Juan Lovera écrira aussi des articles pour cette revue, devenue *Castillos de España* en 1967, comme celui qui paraîtra en 1980 au sujet du Gabán[258]. Cette publication témoigne de l'intérêt grandissant que suscitait le patrimoine médiéval, toutefois, elle demeure une revue de vulgarisation scientifique. Seul les aspects architecturaux des édifices étaient considérés par les chercheurs de l'époque, qui étaient animés par des préoccupations monumentales et événementielles. En effet, les châteaux intéressaient en fonction des faits dont ils avaient

257 Del Castillo y Benavides Valeriano, « Apuntes sobre la famosa fortaleza de la mota de Alcalá la real », dans *Boletin de la asociación de amigos de los castillos*, n°12, Madrid, 1956, p. 177-187.
258 Juan Lovera Carmen, « Alcalá la Real: su barrio de la Mota y el Gaván », dans *Castillos de España,* n°85, Madrid, 1980, p.5-12.

été le cadre, et on négligeait généralement l'histoire de l'édifice en lui même[259]. En outre, cet intérêt se porte toujours essentiellement sur les vestiges militaires, souvent datés du XIV^e^ et XV^e^ siècle, les édifices plus anciens étant pour la plupart en mauvais état.

a. Les excavations alcalaínas à travers les rapports de fouilles

Durant les années 1980, la municipalité d'Alcalá la Real mit en place un programme systématique de récupération, de réhabilitation et de mise en valeur de la forteresse de La Mota. Ce projet fut initié dans le cadre de la politique patrimoniale organisée par la municipalité. Une équipe pluridisciplinaire fut donc constituée, elle était chargée de mener à bien la restauration systématique de l'ensemble fortifié et de l'église abbatiale[260].

C'est donc à l'occasion de ces travaux que furent effectuées les premières fouilles archéologiques scientifiques à Alcalá la Real. Depuis cette époque, celles-ci sont régulières sur le site, cela fait donc 30 ans que des fouilles sont entreprises sur la colline de La Mota. Cependant, il n'y a pas encore eu de publication scientifique retraçant le déroulement de ces fouilles et exposant l'ensemble des données qu'elles ont produites. Seul quelques articles, centrés sur des aspects bien précis de ces recherches, témoignent des activités archéologiques s'étant déroulées à Alcalá. Ces études sont par ailleurs souvent sommaires, car elles sont pour la plupart publiées dans *A la patrona*, revue municipale très générale au contenu vulgarisé. D'autres articles, reprenant des interventions exposées au cour des Estudios de frontera*,* sont aussi centrés sur certains aspects des fouilles de La Mota. Ils sont généralement plus approfondis que les articles de *A la patrona*, mais comme ces derniers, ils sont généralement peu référencés.

Pour les historiens, il est toujours préférable de se baser sur les sources de premières mains, documents « bruts » qui ont théoriquement été peu transformés par le jugement des chercheurs. Les données directement produites par l'Archéologie en font partie, elles sont normalement compilées dans des rapports de fouilles, ce qui est une obligation en France comme en Espagne. Le contenu de ces rapports est évidemment le fruit des investigations et des choix des archéologues, mais ces informations sont en principe produites à partir de raisonnement et de méthodes scientifiques. Le contenu des rapports de fouilles est donc

259 BAZZANA, André, CRESSIER, Patrice, GUICHARD, Pierre, *Les châteaux ruraux d'Al-Andalus : histoire et archéologie des ḥuṣūn du sud-est de l'Espagne*, Madrid, 1988, p. 22.
260 CALVO AGUILAR Carlos, MAZZOLI-GUINTARD Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 123.

plus « objectif » que celui des articles, qui sont des sources de seconde main, réalisés à partir du travail préliminaire des archéologues.

L'année passée, nous avons essayé de nous procurer le maximum d'informations concernant le résultat des fouilles menées sur La Mota et dans toute la Sierra Sur, mais nos efforts n'ont été que partiellement récompensés, car nous n'avons pas réussi à réunir beaucoup d'articles. Pourtant, nous avons consulté les *Anuarios arqueológicos de Andalusía,* bulletins annuels qui présentent théoriquement toutes les activités archéologiques ayant eu lieu dans la communauté autonome. Cette publication, que l'on doit au secrétariat général à la culture de la province d'Andalousie, est la conséquence de la législation espagnole, qui impose aux archéologues de rendre compte des activités qu'ils ont menées. Une grande partie des numéros de ce bulletin sont disponibles en format numérique sur le site de la Junta de Andalucía. Cependant, en ce qui concerne Alcalá, les *Anuarios* se contentent souvent de signaler les fouilles, sans en détailler le déroulement[261]. Pour en savoir plus à propos des activités archéologiques entreprises sur La Mota, nous avons alors contacté l'archéologue municipal d'Alcalá, C. Calvo Aguilar. Mais ce dernier ne nous a que rarement répondu, et toujours de façon très évasive. Notre seule solution pour en savoir plus était donc de partir étudier les rapports de fouilles sur place, là où ils étaient théoriquement conservés, à Alcalá, ou dans la capitale de la province à laquelle appartient la ville, Jaén.

C'est donc cette raison qui a d'abord motivé notre départ en Andalousie, où nous avons résidé cinq mois dans le cadre du programme Erasmus. Chaque semaine, nous nous rendions à Alcalá, pour étudier les ouvrages conservés dans la bibliothèque municipale, où nous avons toujours été très bien accueillis et renseignés. Là bas, nous avons pu converser à de nombreuses reprises avec F. Toro Ceballos, malheureusement, ce dernier n'a jamais pu nous informer précisément au sujet des fouilles archéologiques menées dans la ville. L'archéologue municipale était quand à lui toujours absent, que ce soit au téléphone ou à son bureau. Nous nous sommes donc rendus au musée municipale et à la mairie, encore une fois, personne ne put nous dire où étaient conservés les rapports de fouilles. Nous avons donc décidé de questionner certains archéologues que nous supposions être au courant du déroulement des fouilles en Andalousie orientale. Nous avons alors contacté V.

261 C'est par exemple le cas de l'*Anuario arqueológico de Andalucía* daté de l'année 1997. Dans le sommaire réservé aux fouilles systématiques, une « excavación y limpieza en la fortaleza de la mota », menée sous la direction de S. Moya García, est annoncée. Mais il n'y a aucun développement à ce propos dans le corps du texte. Nous pourrions citer plusieurs autres cas de ce type.

Salvatierra Cuenca et A. Malpica Cuello, spécialistes d'archéologie médiévale, respectivement rattachés à l'université de Jaén et de Grenade. Les deux professeurs nous ont dit n'être au courant de rien, ce qui est très étonnant, surtout dans le cas de V. Salvatierra Cuenca. En effet, ce dernier est le directeur du département d'archéologie de l'université de Jaén, il est donc théoriquement bien renseigné. L'archéologue jiennense nous a malgré tout conseillé de nous renseigner auprès de la Delegación Territorial de la Cultura, organisme dépendant de la Junta de Andalucía, dont une des missions est de contrôler et de gérer le patrimoine provincial.

Nous nous y somme rendus rapidement et nous avons été heureux d'apprendre que la Delegación était en possession des rapports de fouilles d'Alcalá. Pour les consulter, il nous fallut rédiger une lettre de motivation, à laquelle s'ajouta un billet de recommandation rédigé par notre directrice de recherche, C. Mazzoli-Guintard. Après un mois d'attente, la Delegación Territorial de la Cultura répondit positivement à notre requête et nous pûmes consulter les rapports de fouilles alcalaínos au début du mois de Janvier 2016, à la fin du premier semestre, ce qui correspondait aux derniers jours de notre période de mobilité Erasmus.

Nous avons été bien accueillis par le personnel de la Delegación, qui était cependant peu renseigné au sujet des fouilles d'Alcalá, excepté une des responsables, manifestement archéologue de formation. On nous apprit rapidement que seul les rapports datés des années 2004 à 2015 étaient conservés dans les locaux de la délégation jiennense. En définitive, 67 rapports y sont théoriquement conservés, même si cinq d'entre eux ont disparu. La majorité des 62 rapports conservés traite de demandes de fouilles d'urgences, occasionnées par la construction d'infrastructures de type généralement industrielles et routières[262]. Les arguments apportés par ces rapports sont parfois jugés insuffisants, aucun sondage archéologique n'est alors entrepris[263]. Parfois, les rapports de la Delegación contiennent seulement la requête émise par les chercheurs désireux de réaliser des prospections, mais rien n'est explicité quand à la suite des opérations[264]. Le plus souvent,

262 RUEDA GALÁN, Carmen, *Proyecto de prospección aqueológica superficial en la variante surest de la carretera A-340 de Alcalá la Real*, Jaén, Alcalá la Real, 2008, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°3, Expedienta CPPH n°280/10, n. p.

263 MANCILLA CABELLO, María Isabel, ÁVILA MORALES, María reyes, RODRÍGUEZ GARCÍA, Inmaculada, *Plan parcial sector S-3 « ferial », Alcalá la Real, (Jaén),* Alcalá la Real, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°172, n. p.

264 BORRÁS QUEROL, Carlos, *Proyecto de intervención arqueológica de urgencia en el yacimiento arqueológico « La Mesa », en Ribera Alta, (Alcalá la Real, Jaén)*, Alcalá la Real, 2010, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°20, n. p.

des prospections sont décidées par les autorités, mais à Alcalá, elles ne débouchent généralement sur aucune découverte, ou sur des découvertes très secondaires, portant sur des restes majoritairement préhistoriques et antiques[265]. Des sites anciens sont donc découverts, mais les rapports les concernant sont parfois peu détaillés, il n'y a par exemple souvent aucune mention de chronologie[266]. Deux rapports concernent néanmoins la fouille de sites antiques importants d'époque romaine[267]. Un seul véritable programme d'investigation archéologique, s'étalant manifestement sur plusieurs années, était susceptible de nous intéresser parmi l'ensemble des rapports conservés à la Delegación. Il s'agit des fouilles réalisées « Entorno de la iglesia de Santo Domingo de Silos y arrabal viejo (torre Cárcel y muralla sur La Mota) » dans le cadre du « Plan director de intervenciones arqueológicas de apoyo a la restauración conjunto monumental de la fortaleza de La Mota, Alcalá la Real, Jaén »[268]. Mais à notre grand étonnement, seul des cartes et des commentaires sommaires rendent compte des opérations qui ont eu lieu pendant ces fouilles. Certaines notes de ce document résument clairement la tenue des fouilles alcalaínas. Elles précisent par exemple que les opérations sont centrées sur les restaurations, car le manque de stratigraphie rend inutile la mise en œuvre de fouilles scientifiques.

En somme, nous avons relevé très peu d'informations intéressantes dans les rapports précisant le déroulement des fouilles ayant eu lieu à Alcalá entre 2004 et 2015. Ces derniers décrivent souvent, de façon lacunaire, de simples sondages aux résultats négligeables. Cette constatation est singulière, voire anormale, car de nombreuses investigations archéologiques ont été mené dans la Sierra Sur, et particulièrement sur La

265 Excmo. Ayuntamiento de Alcalá la Real, Jaén. Area de desarrollo económico, *Memoria, intervención arqueológica de urgencia zona llano mazuelos, Alcalá la Real, Jaén,* Alcalá la Real, 2004, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°58, n. p.

266 EXPÓSITO MANGAS, David, *Prospección arqueológica superficial del sitio arqueológico n°81, del P.G.O.U. (proyecto de concesión a explotación del proyecto de investigación « los llanos », n° 16-114) en Alcalá la Real, Jaén*, Alcalá la Real, 2015, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°72, Expediente CPPH n°266/14, n. p.

267 ÁVILA MORALES, María reyes, RODRÍGUEZ GARCÍA, Inmaculada, *Plan parcial sector S-2 « cauchil ». Alcalá la Real, Jaén*, Grenade, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°109, Expediente CPPH n°712/07, n. p. ; BORRÁS QUEROL, Carlos, *Memoria de actividad arqueológica preventiva en el solar de la antigua pensión facundo , en la calle tejuela, n°12 de Alcalá la Real, Jaén,* Alcalá la Real, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°121, Expediente CPPH n°121/09, n. p.

268 BORRÁS QUEROL, Carlos, ZAFRA DE LA TORRE, Narciso (dir.,), *Entorno de la iglesia de Santo Domingo de Silos y arrabal viejo (torre Cárcel y muralla sur La Mota). Plan director de intervenciones arqueológicas de apoyo a la restauración conjunto monumental de la fortaleza de La Mota, Alcalá la Real, Jaén*, Alcalá la Real, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°53, Expediente CPPH n°126/09, n. p.

Mota, où les recherches semblent continues pendant toute la période en question. De plus, nous étions étonnés de ne pas pouvoir consulter les rapports de fouilles antérieurs à l'année 2004, c'est pourquoi nous avons insisté pour pouvoir questionner la responsable du département d'archéologie de la Delegación Territorial de la Cultura. Celle-ci nous a répondu que les rapports plus anciens ne pouvaient être conservés à la Delegación par faute de place, et qu'ils se trouvaient probablement à l'Archivo Histórico Provincial de Jaén. Nous nous y sommes alors rendus le plus vite possible, car notre séjour devait s'achever quelques jours après. Nous fumes reçus chaleureusement par l'archiviste L. Quesada Roldán, qui nous apprit que nous ne pouvions pas consulter les rapports alcalaínos sans une nouvelle autorisation. Malheureusement, nous n'avions plus le temps de faire une demande. Nous pûmes tout de même consulter les rapports de la Comisión del Patrimonio Histórico-Artístico de Jaén, organe dépendant de la Delegación provincial del Ministero de Cultura. Ces documents concernent les demandes émises par des particuliers désireux de réaliser des travaux dans le centre historique d'Alcalá. Même si les parcourir c'est avéré intéressant, nous n'y avons rien trouvé d'utile pour notre étude, d'autant qu'ils concernent seulement les années 1977-1985, les comptes-rendus plus récents n'étant pas consultables sans autorisation. À la fin du mois de Janvier 2016, nous avons donc quitté l'Andalousie en sachant qu'il restait potentiellement des données intéressantes dans les documents conservés aux archives provinciales de Jaén.

Le sentiment de ne pas avoir consulté la totalité des rapports de fouilles alcalaínos nous a donc rapidement convaincu de retourner en Espagne durant le printemps. Mais pour cela, l'assurance d'obtenir l'autorisation nous permettant de les examiner était indispensable. Après plusieurs demandes adressées à différents bureaux de la Delegación Territorial de la Cultura, nous avons fini par obtenir une réponse positive, ce qui nous a permis de retourner à Jaén au début du mois de juin 2016. Mais une fois de plus, nos découvertes ne furent pas à la hauteur de nos espérances. Pour commencer, les rapports conservés aux archives provinciales sont relativement peu nombreux, par conséquent, il nous fallut à peine deux matinées pour faire le tour des dossiers mis à notre disposition par le personnel des archives. Pourtant, L. Quesada Roldán et son assistant M. Roll Grande ont mobilisé pour nous l'ensemble des documents susceptibles de nous renseigner à propos de l'Alcalá médiévale. La moitié des rapports que nous avons étudiés concernent des travaux de consolidation et de réhabilitation des monuments de La Mota, ils ne sont donc pas centrés sur la production de données matérielles. En effet, sur les 16 rapports que nous

avons pu consulter aux archives, cinq se rapportent à la restauration de l'église abbatiale, dont le toit, incendié par les troupes napoléoniennes, fut entièrement reconstruit[269]. Ces compte-rendus décrivent aussi des fouilles archéologiques, même si celles-ci ne concernent pas toujours notre sujet[270]. De plus, elles sont généralement peu détaillées[271]. Deux dossiers, parmi les plus intéressants, résument des opérations de prospection extensive réalisées dans la commune d'Alcalá et d'Alcaudete[272]. Dans le premier cas, nous avions déjà pris connaissance de ces investigations grâce aux *Anuarios arqueológico de Andalusía*[273].

Il est encore une fois très étonnant de constater le faible nombre de rapports de fouilles alcalaínos conservés, d'autant que certains d'entre eux ne sont même pas complets[274]. Pour L. Quesada Roldán, la disparition d'une partie de ces documents serait due à la « selección natural », notion dont l'emploi est plus douteux dans le domaine des archives que dans celui des sciences naturelles. L'archiviste nous indiqua ensuite que l'Archivo general de la Administración, situé à Alcalá de Henares, était probablement le dernier lieu où nous pourrions consulter des rapports centrés sur les fouilles d'Alcalá la Real. Néanmoins, il nous prévint que rien n'était sûr et que ces fonds, de part leur volume, étaient très difficiles à appréhender, c'est pourquoi nous avons pris le partie de ne pas nous y intéresser.

---

269 Parmi ces rapports, il y a par exemple : BORRÁS QUEROL, Carlos, e. a. /, *Actuación arqueológica de apoyo a la restauración en la iglesia mayor abacial de La Mota en Alcalá la Real, Jaén. Campaña 1991*, Alcalá la Real, 1991, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, (68571/2), n. p. ; Ministerio de cultura. Subdirección General del Patrimonio Artístico (promotor), *Proyecto de restauración de cubiertas en la iglesia mayor abacial, en Alcalá la Real (Jaén)*, Jaén, 1980, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°J-14-80, (68570/1), n. p.

270 Un rapport de fouille décrit par exemple la découverte de tombes datées de l'age du bronze : MOYA GARCÍA, Sebastián, *Documentación de la cista del llano de Los Muchachos*, Alcalá la Real, 1991, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente 30/91, (68533), n. p.

271 BORRÁS QUEROL, Carlos, *Arrabales de la Mota (Alcalá la Real, Jaén)*, Alcalá la Real, 1990, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°15/90, (68532), n. p. Ce rapport résume l'histoire des faubourgs de La Mota, sans pour autant s'appuyer sur des découvertes concrètes.

272 HORNOS MATA, Francisca, e. a. /, *Prospección superficial en el término de Alcalá la Real*, Alcalá la Real, 1986, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°68542/24, n. p. ; MONTILLA PÉREZ, Salvador, *Prospección arqueológica superficial en el termino municipal de Alcauete*, Alcaudete, 1986, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcaudete, n. p.

273 CAGUNA NAVIDAD, Miguel Ángel, CASTRO LOPEZ, Marcelo, HORNOS MATA, Francisca, « Prospección superficial en el término de Alcalá la Real », *Anuario arqueológico de Andalusía*, vol. III, Séville, 1986, p. 189-192.

274 Seul la première phase de la fouille est décrite ici : BORRÁS QUEROL, Carlos, E*xcavación de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalá la Real*, Alcalá la Real, 1989, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°2/89, (68531/01), n. p.

Le bilan de nos recherches aux archives provinciales de Jaén est donc décevant, comme il l'avait été à la Delegación Territorial de la Cultura. En fin de compte, les informations potentiellement intéressantes que nous avons extraites de l'ensemble des rapports sont minces, et même souvent anecdotiques. De plus, ces informations sont très rarement issues de découverte d'époque *andalusī*. Ce travail de dépouillement ne nous a même pas permis de reconstituer clairement le déroulement des fouilles menées depuis 30 ans sur La Mota. Nous pouvons tout de même dire que les opérations qui furent programmées étaient principalement centrées sur la réhabilitation des grands monuments de l'ancienne forteresse. Les fouilles d'urgence ne semblent quand à elles pas avoir données beaucoup de résultats, au moins au cour de ces 15 dernières années. En générale, les rares rapports de fouilles qui témoignent de ces investigations ne sont pas très claires ni détaillés. Il y a donc un mystère autour des recherches archéologiques alcalaínas, ce qui n'est absolument pas normal, ni même légal. En effet, les archéologues doivent assurer la transparence de leurs activités, ce qui passe par la rédaction de rapports de fouilles scientifiques et exhaustifs. La zone d'ombre qui enveloppe les excavations de La Mota est pour nous un handicap, c'est pourquoi nous avons fait le maximum pour en apprendre d'avantage.

b. Les investigations archéologiques de la Sierra Sur : état des lieux

Notre seule solution pour collecter plus de données à propos des fouilles archéologiques fut de réunir l'ensemble des articles abordant le sujet, ce qui était beaucoup plus simple à accomplir depuis l'Espagne que depuis la France. Comme nous l'avons dit précédemment, la plupart des articles furent publiés dans la revue locale *A la patrona* et dans les comptes-rendus des Estudios de frontera. Malgré les lacunes de ces articles, leur examen nous a permis de faire le point sur les investigations archéologiques ayant eu lieu dans la région d'Alcalá, et plus particulièrement sur le plateau de La Mota.

Les premières opérations de sauvegarde du patrimoine étaient semble t-il concentrées sur les édifices emblématiques de La Mota, à savoir l'église abbatiale, l'*alcazaba*, la tour de La Cárcel et les portes de Las Lanzas, de La Imagen et du Peso de la harina. Comme nous l'avons vu, l'église bénéficia très tôt de l'attention des autorités, désireuses d'éviter sa destruction totale. Les choses sont semblables dans le cas de l'*alcazaba*, et notamment de la

tour de l'Homenaje, qui fut en partie rebâtie en 1971[275]. Ces opérations, destinées à freiner le processus de dégradation de l'ensemble fortifié, sont l'occasion pour les chercheurs de porter un nouveau regard sur les ruines de La Mota. En effet, c'est souvent pendant ces travaux de consolidation que les édifices alcalaínos vont être étudiés. Des historiens de l'art s'intéressent par exemple au site, comme le célèbre professeur B. Pavón Maldonado, grand spécialiste de l'art *andalusí*, qui se pencha entre autre sur la porte de la tour de l'Homenaje[276], la tour de La Cárcel[277], ou encore le système d'évacuation des eaux de La Mota[278]. Des chercheurs locaux, aux travaux d'envergure beaucoup plus réduite que ceux de B. Pavón Maldonado, vont aussi s'attarder sur l'étude de certains éléments défensifs du complexe de La Mota. C'est le cas de D. Murcia Serrano, qui présenta une étude centrée sur l'architecture musulmane de La Mota dans les *Estudios de frontera*[279]. Á l'occasion d'un autre colloque, ayant aussi eu lieu à Alcalá, J. E. Murcia Serrano réalisa un examen minutieux de la porte du Peso de la harina, principal accès de La Mota au Moyen-Âge[280]. Ces travaux sont généralement de qualité, mais ils sont malheureusement peu nombreux. C'est donc sur les édifices monumentaux que se porte l'attention des chercheurs, comme celle des institutions de conservation du patrimoine. Comme nous l'avions perçu à travers l'étude des rapports de fouilles, il semble qu'une grande partie des opérations « archéologiques » mises en œuvre sur La Mota sont dédiées à la consolidation et à la réhabilitation des monuments les plus emblématiques du site. En effet, une grande partie des articles concernant les vestiges d'Alcalá sont axés sur leur restauration[281]. Les recherches archéologiques sont donc manifestement réalisés à l'occasion de ces programmes de réhabilitation. La Mota, dont le ruines sont largement composées d'ouvrages défensifs, apparaît alors toujours uniquement comme une forteresse. En effet,

275 CALVO AGUILAR Carlos, MAZZOLI-GUINTARD Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 123.
276 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 422.
277 *Ibid*., p. 343.
278 *Id*., *Tratado de arquitectura hispano-musulmana,* vol. I, *Agua,* Madrid, 1990, p. 272-273.
279 MURCIA ROSALES, Domingo, MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « La arquitectura musulmana en La Mota », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 591-596.
280 MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « Estudio preliminar para la recuperación de la puerta del peso de la harina », dans TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 379-382.
281 CALVO AGUILAR, Carlos, « La rehabilitación de la muralla norte de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2009, p. 138-140 ; CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La torre de la cárcel : una rehabilitación estructural », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2010, p. 184-189 ; Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « La rehabilitacíon de la muralla del Gabán de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2011, p. 158-160 ;

jusqu'au début du XXI[e] siècle, les fouilles n'ont pas permis de mettre en lumière les caractéristiques urbaines du site.

À partir de la fin des années 1990, les opérations archéologiques vont prendre une autre ampleur sur La Mota. En effet, l'attention des chercheurs ne se porte maintenant plus exclusivement sur les grands édifices. Ainsi, on cherche à mettre à jour l'ancienne trame urbaine, d'abord dans le secteur sud-est, qui correspond à l'ancien cœur de la ville[282], puis dans la zone de l'*alcazaba* ainsi qu'au nord-ouest du plateau, dans le secteur de l'ancien quartier populaire, appelé Bahondillo. Au début des années 2000, C. Calvo Aguilar remplace C. Borrás Querol à la tête du service d'archéologie alcalaíno. Il dirige donc maintenant la Escuela taller, programme de formation et d'emploi mis en place dans de nombreuses municipalités espagnoles à l'époque. Ce projet est destiné à intégrer des jeunes et des chômeurs au monde du travail en les employant sur les différents chantiers menés par la ville, comme les chantiers archéologiques.

De grands programmes d'investigations archéologiques sont donc mis en place, même si les fouilles sont particulièrement délicates sur La Mota. C. Calvo Aguilar souligne bien ces difficultés dans plusieurs articles qu'il a rédigés. Tout d'abord, il est très difficile d'avoir une vision stratigraphique verticale de l'ensemble du plateau, car son sous-sol a été profondément bouleversé depuis le Moyen-Âge[283]. Ces perturbations sont d'abord dues au manque de place, qui a entraîné l'arasement constant du site. En effet, les vestiges les plus anciens ont été construits sur la roche, or ceux-ci datent de la fin du Moyen-Âge et de l'époque Moderne, les traces d'occupations antérieures ont donc largement disparu[284]. L'utilisation de La Mota comme carrière, et sa transformation en cimetière, a aussi profondément bouleversé son sous-sol[285]. Néanmoins, certaines installations, comme celles qui permettaient l'approvisionnement en eau de la forteresse, ont pu être sauvegardées, car elles ont été réutilisées par les différentes populations qui ont habité la colline. C'est par exemple le cas des puits et surtout des citernes, particulièrement nombreuses sur le plateau de La Mota[286]. Un système complexe de galeries souterraines, largement lié aux réseaux

282 CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2012, p. 149-152.
283 *Id*., « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 71-72.
284 MOYA GARCÍA Sebastián, « Actuación arqueológica de apoyo a la restauración en la iglesia mayor abacial de la mota (Alcalà la Real, Jaén) », dans *Anuario arquológico de Andalucía. Actividades sistemáticas,* vol. II, Séville, 1993, p. 139 ; CALVO AGUILAR Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 72.
285 *Ibid.*
286 *Ibid*., p. 69-81.

d'approvisionnement en eau, à aussi été fouillé[287].

Les grands programmes de fouilles des années 2000 permettent donc de découvrir d'autres facettes du site, que l'on ne perçoit plus uniquement comme une simple forteresse, mais aussi comme un lieu de vie. Toutefois, il est toujours difficile d'établir une chronologie de ces structures, souvent d'origine *andalusī*, mais par la suite transformées par les castillans. La plupart des articles que nous avons consultés sont peu clairs sur ce sujet, les vestiges qui y sont décrits sont d'ailleurs le plus souvent non datés. Des artéfacts d'époque musulmane furent tout de même mis au jour durant ces fouilles, mais les articles qui évoquent ces épisodes n'explicitent pas ces découvertes. C'est par exemple le cas d'une étude sur les fouilles de la place haute, qui mentionne brièvement la découverte de récipients d'époque musulmane, sans même préciser leurs caractéristiques stylistiques[288]. On notera d'ailleurs que nous n'avons jamais entendu parler de ce type de découverte dans les rapports de fouilles que nous avons consultés. Ces dernières années, c'est la zone du vieux faubourg qui a été fouillée par l'équipe de C. Calvo Aguilar, comme en témoignent plusieurs articles pour la plupart rédigés par l'archéologue lui même[289]. D'après ce que nous avons pu constater cet automne, ce secteur est toujours fouillé à l'heure actuelle.

À l'extérieur de La Mota, plusieurs découvertes ont aussi permis de mieux connaître le passé musulman d'Alcalá. À la fin des années 1980, on découvrit par exemple un *maqbara* sous l'ancien couvent de la Santísima Trinidad, dont les ruines sont situées sur les pentes est de la colline. Pour appréhender cette découverte, nous avons pu disposer du compte rendu qui a été fait sur le sujet dans les *Anuarios arqueológicos de Andalucía*. Malheureusement, celui-ci n'est qu'un résumé normalement produit à partir du rapport de fouille officiel, qui a semble t-il disparu. C'est la Escuela *t*aller qui fut chargée de mener les recherches, sous la direction de J. L. Ayerbe Aguayo, responsable du travail de terrain, et C. Borrás Querol, archéologue municipal. L'équipe exhuma six squelettes humains, généralement en bon état. Les sépultures présentaient des caractéristiques similaires, correspondant à la position canonique musulmane. De plus, ces inhumations sont extrêmement austères, ce qui concorde avec le rite funéraire prôné par l'école sunnite

287 *Id*., « Las galerías subterráneas de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2014, p. 172-177.
288 CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real »..., p. 152 (précisions note n°7 p. 154).
289 CALVO AGUILAR, Carlos, « Intervención arqueológica en el arrabal viejo del conjunto monumental de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2008, p. 138-141 ; *Id*., « El arrabal viejo de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2009, p. 141-143.

malékite, majoritaire en al-Andalus. Ces caractéristiques indiquent clairement qu'il s'agit bien d'un *maqbara andalusī*. La majorité du matériel funéraire est constitué de céramiques, même si celles-ci apparaissent en quantité infime. Dater la nécropole semble alors difficile, pourtant, les chercheurs pensent qu'elle aurait été utilisée du XI[e] au XIV[e] siècle, hypothèse qu'ils avancent sans apporter de preuves[290].

À la même époque, un deuxième *maqbara* fut découvert à proximité du vieux faubourg, au numéro six de la rue Del Mudo. En tout, cinq tombes furent mises au jour, elles sont aménagées selon le même rite funéraire que celui qui fut observé dans le couvent de la Trinidad. La proximité de ces sépultures avec celles du couvent pourrait prouver l'appartenance de ces deux ensembles à un unique cimetière. De plus, de nombreux témoignages oraux attestent de l'apparition d'ossements humains dans la zone, ce qui n'est toutefois pas suffisant pour accréditer cette hypothèse. Dans tous les cas, ces cimetières étaient situés en dehors des murs de la ville, ce qui est le cas de la plupart des villes du monde musulman[291]. Encore une fois, les résumés que nous nous sommes procurés au sujet de ces découvertes sont très lacunaires, il furent d'ailleurs produits alors même que la fouille n'était pas achevée.

D'autres nécropoles *andalusī-s* ont été découvertes dans la région d'Alcalá, mais les articles que nous avons consultés sur le sujet sont particulièrement succincts. Dans la revue locale Entrolivos, nous avons par exemple appris la découverte de sépultures musulmanes dans le village de Santa Ana, tout proche d'Alcalá. Malheureusement, ce résumé est très sommaire et nous n'avons jamais trouvé mention de cette découverte ailleurs que dans cet article[292]. Dans le village de Fuente Álamo, les archéologues auraient aussi fouillé un important complexe funéraire comprenant 69 tombes musulmanes. Mais encore une fois, c'est un simple article qui décrit brièvement cette découverte et nous n'avons jamais consulté autre chose à ce sujet[293].

Les activités archéologiques se développèrent également dans toute la zone de la

290 BORRÁS QUEROL, Carlos, AYERBE AGUAYO, José Luis, « Excavaciones de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalá la Real. Informe preliminar. El cementerio musulman de Alcalá la Real », dans *Anuario arqueológico de Andalucía*, vol. III, Séville, 1990, p. 237-248.

291 AYERBE AGUAYO José luís, « Informe preliminar sobre los restos aparecidos en la calle del mudo num. 6 de Alcalá la Real », *Aula de arqueología, Escuela taller de recuperacion del patrimonio Alcalá la Real (Jaén),* Alcalá la Real, 1989, p. 1-8. ; MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 65-68.

292 MOYA GARCÍA, Sebastián, « Actuación arqueológica de urgencia en la cista de enterramiento de Santa Ana », dans *Entrolivos*, n°4, Alcalá la Real, 1992, p. 18.

293 MURCIA CANO, María Teresa, CALVO AGUILAR, Carlos, « Fuente Álamo. El agua que da vida », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 201-205.

Sierra Sur, comme en témoignent les prospections extensives dont nous avons consulté les rapports aux archives provinciales[294]. Le but est alors de référencer les gisements archéologiques, dans le but de les protéger plus efficacement[295]. Cependant, il est nécessaire de se plonger dans la bibliographie déjà existante avant de commencer à arpenter le terrain. Les chercheurs remarquèrent à cette occasion la rareté des sources écrites abordant le patrimoine archéologique de la commune d'Alcalá, ce qui est dû à l'obsession qu'a pu susciter la forteresse de La Mota. Même les érudits locaux, souvent les premiers à étudier ce type de vestige, ont très peu écrit à propos du territoire d'Alcalá. Les prospections qui furent réalisées au cour des années 1980 étaient donc nécessaires. Elles se sont surtout focalisées sur les ruines de *burğ-s*, particulièrement nombreuses dans la région[296]. Ces tours, construites entre le XIII^{e} et le XV^{e} siècle, étaient destinées à contrôler les voies de communication, mais aussi à assurer la connexion entre les différentes places fortes de la région. Il y a deux types de *burğ*, celles qui furent édifiées par les *Andalusī-s* et celles que l'on doit aux chrétiens, qui investirent néanmoins les tours musulmanes au fur et à mesure de l'avancée de la frontière[297]. Ces tours étaient pour la plupart en mauvais état, ce qui est toujours le cas aujourd'hui, comme nous avons pu le constater. Ce travail de prospection permet donc de constituer le panorama général du patrimoine archéologique de la zone, une étape indispensable si on désire le sauvegarder et l'étudier[298].

La forteresse d'Alcaudete fut elle aussi fouillée au cours des années 1990, ce qui permit de mettre au jour des structures d'époque *andalusī*, largement recouvertes par les constructions chrétiennes des XIII^{e}-XV^{e} siècles. La forteresse visible à l'heure actuelle fut effectivement construite par les Castillans. Ces fouilles étaient donc nécessaires, d'autant plus que les sources écrites sont muettes au sujet du système défensif de la forteresse musulmane. Le château se situe sur une colline qui culmine à 713 m au dessus du niveau de la mer, l'habitat s'est développé sur ses flancs, de façon annulaire. Mais comme dans le

294 CAGUNA NAVIDAD Miguel Angel, CASTRO LOPEZ Marcelo, HONOS MATA Francisco, « Prospección superficial en el término de Alcalá la Real »..., p.189-192 ; MONTILLA PÉREZ, Salvador, *Prospección arqueológica superficial en el termino municipal de Alcauete*..., n. p.

295 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 319.

296 CAGUNA NAVIDAD Miguel Angel, CASTRO LOPEZ Marcelo, HONOS MATA Francisco, « Prospección superficial en el término de Alcalá la Real »..., p.189-192.

297 ARJONA CASTRO, Antonio, « Arqueologia e historia de las torres atalayas de las comarcas de Córdoba y Alcalá la Real : Frontera castellana-granadina », dans *Antiquitas*, n°1, Priego de Córdoba, 1990, p. 32-37 ; MARTÍN CIVANTOS, José María, MARTÍN GARCIA, Mariano, « Torres atalayas entre Alcalá la real y el reino nazari de Grenada », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera II : actividad y vida en la frontera, homenaje a don Clauidio Sánchez Albornoz,* Jaén, 1997, p. 481-519.

298 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, e. a. /, « La prospección en arqueología medieval : el territorio y la ciudad », dans *Revista de la Facultad de Humanidades de Jaén*, n°2-2, Jaén, 1993, p. 115-124.

cas d'Alcalá, la population s'est concentrée, entre le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, dans les zones les plus basses. Les vestiges *andalusī-s* qui furent fouillés à Alcaudete dateraient de l'époque almohade. La forteresse musulmane fut effectivement bâtie selon les méthodes de l'époque, parmi elles, on note la large utilisation de la *ṭābiya*[299]. Les deux articles qui nous ont permis de prendre connaissance des fouilles d'Alcaudete sont de bonne qualité, précis, ils ont été produits par des spécialistes, comme J. C. Castillo Armenteros, archéologue rattaché à l'université de Jaén.

Les données matérielles que nous avons collectées concernent donc essentiellement des ouvrages défensifs, que ce soit sur La Mota, à Alcaudete, ou dans le reste de la Sierra Sur. Cependant, les fouilles archéologiques ont aussi permis d'appréhender d'autres aspects de la vie des habitants de l'Alcalá médiévale. L'étude du système d'approvisionnement en eau, crucial dans une forteresse, est par exemple l'occasion de mieux comprendre l'organisation que les Alcalaínos avaient mise en place pour vivre ensemble derrière les murs de La Mota. La découverte des *maqābir* sur les pantes de la colline est aussi essentielle, car elle confirme la réalité d'un peuplement musulman important. En revanche, les fouilles de l'espace urbain qui s'était développé intra-muros n'ont pas révélé beaucoup de vestiges d'époque *andalusī*, et rares sont les documents qui rendent compte de ces découvertes. Malgré ces quelques données, les informations produites par l'archéologie paraissent effectivement réduites et donc décevantes. Quoi qu'il en soit, il semble bien que les vestiges d'époque musulmane soit peu nombreux sur La Mota, dont le sous-sol fut régulièrement bouleversé au cour de l'histoire. C'est du reste une des seules choses que nous a confirmée C. Calvo Aguilar lors de nos trop brefs échanges.

La majeure partie des informations que nous avons collectées provient d'articles de vulgarisation, très loin des rapports scientifiques que nous attendions. Ces résumés, destinés à un large public, sont lacunaires et souvent dépourvus de références. Il est donc généralement impossible de retrouver l'origine des informations qu'ils apportent, les hypothèses qui y sont formulées ne reposent d'ailleurs que rarement sur de véritables arguments. Les données que nous avons récoltées ne sont donc généralement pas vérifiables, en plus d'être fragmentées et bien souvent secondaires. Cette situation s'explique peut-être par le type d'opérations archéologiques qui furent réalisées sur La

299 CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS, José Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 95-154 ; CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, ZAFRA SÀNCHEZ, Joaquín, « Alcaudete : un intento de proyecto integrado », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°1, Jaén, 1994, p. 183-193.

Mota. En effet, la majorité des découvertes matérielles ont semble t-il été faites au fur et à mesure des programmes de réhabilitations mis en œuvre sur le site, comme on le perçoit à travers les rapports de fouilles. Les opérations semblent donc avoir été plus axées sur la restauration de la forteresse que sur son étude scientifique. Quoi qu'il en soit, les documents témoignant des investigations réalisées sur La Mota sont très rares, un véritable brouillard entoure donc les fouilles alcalaínas. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'heure actuelle, la forteresse a été presque entièrement restaurée et aménagée, pour devenir un site touristique de premier plan entre Grenade et Cordoue.

3. L'archéologie et ses limites : le cas des fouilles de La Mota

L'Archéologie est théoriquement animée par deux principaux objectifs : la recherche de connaissances historiques et le devoir de mettre à jour puis de conserver le patrimoine. Le premier de ces enjeux est le plus important en ce qui concerne notre travail, mais il ne peut être réalisé indépendamment du second. En effet, l'Archéologie est une activité qui demande de gros moyens, bien plus que l'étude des textes, c'est pourquoi elle est d'avantage soumise à des forces extérieures. Ainsi, elle dépend largement de financements publiques, elle doit donc profiter à la société car elle est financée par celle-ci[300]. Cette réalité est particulièrement marquée à Alcalá, en raison de l'importance des opérations de réhabilitation patrimoniale qui y furent réalisées. De plus, les fouilles alcalaínas semblent particulièrement liées à la municipalité, car l'archéologue et son équipe sont directement employés par celle-ci. Les activités archéologiques sont donc tributaires des projets de la mairie d'Alcalá, qui depuis plusieurs décennies travaille à faire de La Mota un site touristique. Il semble alors que la restauration du site ait pris le pas sur l'étude de celui-ci, du point de vue de la recherche scientifique. Cette hypothèse est jusqu'à présent confirmée par notre travail de dépouillement des rapports de fouilles, ainsi que notre étude des articles traitant des découvertes matérielles faites sur La Mota.

a. La patrimonialisation des vestiges matériels

Les archéologues n'ont pas pour unique objectif de produire du savoir historique, ils

300 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, e. a. /, « La prospección en arqueología medieval : el territorio y la ciudad »..., p. 115.

doivent aussi bien souvent réhabiliter et mettre en valeur le patrimoine pour le rendre attractif auprès du public. Comme nous l'avons vu précédemment, les fouilles menées sur le plateau de La Mota ces 30 dernières années furent menées en parallèle de grands programmes de restauration, d'abord centrés sur l'*alcazaba* et l'église abbatiale, avant d'être entrepris sur l'ensemble de la forteresse. Cette politique de conservation du patrimoine était vue comme un moyen de développer le territoire, car les grands travaux qui furent mis en œuvres permirent la création de nombreux emplois. Ceux-ci étaient pour la plupart crées au sein de la Escuela taller, programme de formation dont nous avons parlé précédemment. La récupération des ruines de La Mota devaient donc permettre de diversifier l'économie locale, largement axée sur l'oléiculture. La ville bénéficia d'importantes aides financières de la province de Jaén, de la Junta de Andalucía, mais aussi de l'État fédéral et de l'Union Européenne, qui voyaient d'un bon œil le développement de la région, encore relativement isolée[301].

Clairement soutenu dans son projet, la municipalité d'Alcalá s'impliqua d'avantage dans les travaux de réhabilitation, qui s'accélérèrent durant les années 1990 grâce à la mobilisation de moyens financiers et humains toujours plus importants. Les monuments les plus emblématiques de La Mota furent donc reconstruits, comme la tour de La Cárcel, qui était pourtant largement ruinée. Les travaux de réhabilitation de cette dernière prirent donc du temps, et s'étalèrent jusqu'à la fin des années 2000. La trame urbaine ainsi que l'ensemble des fortifications ont également aussi été nettoyées, consolidées et aménagées. À cette époque, la municipalité choisit clairement d'axer sa stratégie sur le tourisme, suite logique aux travaux réalisés autour de la forteresse[302]. Alcalá la Real devint alors une étape de l'Itinéraire Culturel des Almoravides et des Almohades, parcours touristique mis au point en 1999 par la fondation Legado andalusí, dont le rôle est de faire connaître le patrimoine d'al-Andalus[303].

Le même type de travaux fut réalisé sur le site de la forteresse d'Alcaudete. Ici aussi, ils étaient perçus comme une alternative à l'activité agricole. Le château fut réhabilité dans le cadre d'un plan global, qui visait à reconnecter la ville et le château, dont les ruines étaient jusqu'à présent marginalisées. L'isolement du site permit alors aux archéologues de

301 CALVO AGUILAR Carlos, MAZZOLI-GUINTARD Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 123 ; CORTÉS PUYA, Trinidad, *Recuperación del patrimonio cultural urbano como recurso turístico*, Madrid, 2002, p. 435-437.
302 CALVO AGUILAR Carlos, MAZZOLI-GUINTARD Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 124.
303 GONZÁLEZ, Javier, « El legado andalusí : Alcalá la Real ruta del califato », *A la patrona*, Alcalá la Real, 1995, p. 106-108.

réaliser d'importantes investigations archéologiques que nous avons déjà brièvement évoquées. Par la suite, une exposition permanente fut installée dans la tour de l'Homenaje, qui accueille également des expositions itinérantes. À Alcaudete comme à Alcalá la Real, l'objectif principal de ce programme vise à développer une offre touristique et culturelle de qualité[304].

Dans cette perspective, le plateau de La Mota, ainsi que les principaux édifices de la forteresse alcalaína, furent entièrement muséographiés. Cette exposition permanente, organisée autour de panneaux explicatifs, se concentre sur plusieurs thèmes différents. L'histoire et la fonction de chaque édifice important est par exemple explicité, comme le sont certaines découvertes archéologiques, à l'exemple d'une cave bien conservée creusée sous la place Haute. En parallèle, un parcours présente la vie quotidienne dans une forteresse frontalière du bas Moyen-Âge, en s'appuyant sur des thèmes précis comme les échanges commerciaux, mais aussi les contacts guerriers. C'est un sujet riche et complexe, il a donc été simplifié, sans pour autant être traité de manière caricaturale. Ce circuit permet de cheminer à travers l'histoire d'Alcalá, mais aussi à travers l'ensemble du site, grâce à des voies et des rampes parfaitement aménagées et bien délimitées, ce qui préserve les vestiges archéologiques du passage des visiteurs. Les principaux édifices de la forteresse abritent quand à eux des expositions spécifiques. L'un des étages de la tour de l'Homenaje est ainsi dédié au système de communication mis en place sur la frontière, système dans lequel les tours de guets jouaient un rôle primordial. Enfin, le thème de l'approvisionnement en eau est particulièrement développé, car il est bien connu, mais aussi car il permet de revenir sur le dernier siège de la ville. En effet, les efforts des Castillans se sont à l'époque concentrés sur les puits, et notamment sur celui qui est situé dans une mine souterraine en contrebas de l'*alcazaba*. Ce dernier à donc été entièrement aménagé, ainsi que la galerie qui permettait d'y accéder depuis la citadelle. Toujours pour faire échos à la conquête définitive de 1340-1341, un trébuchet a été installé, et des projectiles, découverts durant les fouilles, sont exposés à plusieurs endroits de la forteresse. Les différents parcours s'appuient sur des documents graphiques, des photographies, ainsi que des extraits de textes médiévaux, des plans et des reconstitutions en 3D. Un des temps forts de la visite est sans aucun doute le film qui résume le passé d'Alcalá dans le contexte historique de la péninsule Ibérique. Celui-ci est projeté sur un écran géant installé à

304 CORTÉS PUYA, Trinidad, *Recuperación del patrimonio cultural urbano como recurso turístico*, Madrid, 2002, p. 449-461 ; CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, ZAFRA SÀNCHEZ Joaquín, « Alcaudete. Un intento de proyecto integrado »..., p. 183-193.

l'intérieur de l'église abbatiale. Dans ce même édifice, des jeux de lumière ont été disposés de façon à mettre en valeur les vestiges issus des fouilles. Celles-ci ont en effet mises au jour un enchevêtrement impressionnant de sépultures, de caves et de citernes, qui sont aujourd'hui protégées par des plaques de plexiglas, ce qui permet aussi le déplacement du public. De nombreux projecteurs ont d'ailleurs été postés sur l'ensemble de la colline, dont l'aspect nocturne est saisissant. L'exposition permanente mise en place sur La Mota est donc de qualité, elle offre une longue visite aux spectateurs, qui ne manquerons pas d'enrichir leurs connaissances au sujet de l'histoire d'Alcalá et de l'Espagne.

Pour permettre l'aménagement du site à des fins touristiques, la forteresse de La Mota a été entièrement restaurée. Les vestiges de la trame urbaine, qui occupent plus de moitié du plateau, ont été en grande partie mis au jour puis consolidés. Certaines colonnes, appartenant à d'anciennes demeures, furent alors reconstituées par anastylose, puis remontées à l'endroit probable où elles se trouvaient. L'anastylose utilise des bloques retrouvés sur place, mais aussi des nouvelles pierres taillées, dont la couleur est volontairement reconnaissable, pour que l'on puisse les différencier des structures d'origines. L'*alcazaba*, la Casa de Cabildo, la tour de La Cárcel, les portes monumentales et les fortifications ont donc été rebâties selon cette technique. Certaines portions de l'enceinte qui avaient entièrement disparu, comme la portion correspondant à l'ancien complexe du Gában, ont même été entièrement reconstruites. Les ouvriers durent pour cela consolider la roche, très fragile, sur laquelle furent érigés ces édifices. Les restaurations ont été réalisées de façon à limiter au maximum leurs impacts sur le monument. Ainsi, la plupart des installations mises en place sur le site sont réversibles, comme les panneaux de signalisations et les barrières de sécurité. Certains vestiges, encore enfouis dans le sol, ont aussi été préservés, dans l'éventualité où il serait nécessaire de les examiner. Bien sûr, ces travaux furent étroitement contrôlés par les autorités municipales, mais aussi par la Junta de Andalucía[305].

Néanmoins, il reste encore du travail, dans l'enceinte de la forteresse, mais surtout dans la zone du vieux faubourg, actuellement en cour de fouille. En effet, le Bahondillo, au nord-ouest du plateau, n'est toujours pas entièrement aménagé, notamment dans la zone qui borde la voie qui permet l'accès des automobiles sur La Mota. Cet équipement était évidemment obligatoire, car il répond aux normes de sécurité imposées par le

305 CALVO AGUILAR Carlos, MAZZOLI-GUINTARD Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 124-125.

gouvernement et par l'Union Européenne. Ce sont les pentes du faubourg qui semblent aujourd'hui concentrer les activités de l'équipe pluridisciplinaire. La vieille église Santo Domingo est effectivement dans un état déplorable, et elle se serait sûrement déjà effondrée sans les armatures métalliques qui la soutiennent. Les vestiges des murs du faubourg sont eux aussi en mauvais état, il est donc probablement temps de se préoccuper de leur conservation.

Excepté ces quelques opérations toujours inachevées, le bilan des travaux réalisés sur La Mota est réellement impressionnant. La forteresse, pourtant de grande dimension, a été presque totalement restaurée, ce qui représente un travail titanesque. L'aménagement du plateau et sa transformation en musée ont aussi demandé de gros moyens humains et financiers. Les différents parcours mis en place sont de qualité, ceux-ci semblent du reste être le fruit d'une vraie réflexion, sans nul doute menée par des historiens et des spécialistes du patrimoine. De plus, il est clair que ces longues opérations de réhabilitation ont dynamisé l'économie de la région. La Mota est d'ailleurs l'un des sites les plus visités de la zone à l'heure actuelle, ce qui a permis l'ouverture de la Sierra Sur au tourisme, secteur primordiale en Espagne, et particulièrement en Andalousie orientale. L'objectif premier de la municipalité, qui visait à réhabiliter le site ainsi qu'à le faire connaître au public, a donc été rempli. Mais le bilan des recherches archéologiques et donc de la production de savoir historique semble beaucoup plus nuancé. Nous allons donc maintenant essayer de comprendre quelle en est la raison, en replaçant le cas d'Alcalá dans le contexte de l'archéologie espagnole.

b. Comment expliquer les défaillances des fouilles alcalaínas ?

Le premier constat étonnant, c'est le silence des rapports de fouilles, qui, quand ils abordent les découvertes ayant eu lieu à Alcalá, ne font que rapidement survoler celles-ci. Les archéologues responsables des fouilles alcalaínas n'ont d'ailleurs que très peu publié à propos des résultats de leurs travaux, excepté dans la revue locale *A la patrona*. En conséquence, rares sont les historiens à avoir employé et donc cité les découvertes matérielles issues des investigations ayant eu lieu dans la Sierra Sur. Ce vide est singulier, car la loi contraint les archéologues à rendre compte de leurs investigations. En effet, ceux-ci exercent leurs activités grâce à des financements publics, ils sont donc tenus de faire connaître le déroulement et les résultats de leurs recherches.

La faiblesse des rapports scientifiques est d'autant plus grave que la fouille détruit les traces du passé en même temps qu'elle les met à jour, c'est pourquoi les archéologues se doivent d'être particulièrement précis et rigoureux quand il s'agit de collecter et de retranscrire les informations produites à l'occasion de leurs recherches. L'archéologue est donc d'abord un collecteur de données, animé par un impératif d'objectivité scientifique[306]. L'absence de rapports détaillant les fouilles de La Mota signifie donc logiquement que les données qu'elles ont produites sont à jamais perdues. On peut alors se questionner sur les raisons qui ont entraîné ce vide. Pour les institutions responsables de la conservation de ces informations, comme les archives provinciales de Jaén, la faute serait imputable à la « selección natural », qui aurait fait disparaître une grande partie des comptes-rendus d'excavation. Il y a probablement du vrai dans les paroles des archivistes jiennenses, mais ces lacunes ont assurément plusieurs origines.

Le poste d'archéologue municipal à Alcalá fut longtemps occupé par C. Borrás Querol, spécialiste de Préhistoire et d'Histoire antique[307]. Celui-ci n'était donc pas forcément le mieux placé pour fouiller le site de La Mota, où les vestiges datent principalement du Moyen-Âge et de l'époque Moderne, ce qui explique aussi probablement certains manquements. On peut aussi remettre en cause la capacité des Escuelas talleres pour mener à bien les fouilles, car elles sont composées d'ouvriers peu qualifiés sur le plan de l'Archéologie scientifique[308]. Les carences des rapports furent donc peut-être provoquées par les archéologues eux-même, dont certains auraient négligé l'étape de leur travail consistant à enregistrer les données qu'ils ont collectées. Cette possibilité signifierait peut-être que les fouilles ont été bâclées, une réalité pas si exceptionnelle selon les dires de A. Malpica Cuello. D'après ce dernier, écourter les recherches archéologiques profiterait à tous les acteurs du secteur, à commencer par l'administration, désireuse d'accélérer les choses pour satisfaire les directives imposées par les hommes politiques, mais aussi par les promoteurs, avec qui ils sont associés[309]. La hâte de faire de La Mota un site touristique rentable aurait donc poussé les dirigeants alcalaínos, qui pilotaient les fouilles, à accélérer les travaux. Mais le silence des comptes-rendus n'est pas forcément uniquement la

306 MALPICA CUELLO, Antonio, « ¿Sirve la arqueología urbana para el conocimiento histórico ? El ejemplo de Granada », dans CARA BARRIONUEVO, L. (éd.), *Ciudad y territorio en al-Andalus*, Grenade, 2000, p. 25.
307 On peut voir le CV de C. Borrás Querol sur le site de L'université de La Laguna, à l'adresse : https://extuni.osl.ull.es/gestion/cursos/487/ponencias/1758/
308 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas islámicas de Jaén y Granada : evolución territorial : de los antecedentes romanos a la conquista cristiana*, Jaén, 2001, p. 86.
309 MALPICA CUELLO, Antonio, « ¿Sirve la arqueología urbana para el conocimiento histórico ? El ejemplo de Granada »..., p. 26.

conséquence de fouilles bâclées. En effet, on peut aussi envisager le fait que certains rapports aient été sciemment tronqués, voir occultés, dans le but de faire disparaître des données potentiellement gênantes dans la perspective de travaux destinés à la mise en place d'équipements touristiques. Dans le cas du site archéologique de *Madīnat al-Zahrā'*, qui sera prochainement aménagé pour accueillir des visites nocturnes, mais surtout des spectacles, il semble que les rapports techniques évaluant l'impact de ce genre d'installations sur le site aient par exemple disparus. Ces pertes sont regrettables, car ces documents démontraient la grande fragilité du site, pourtant exemplaire dans sa gestion scientifique et patrimoniale jusqu'à présent[310]. Sur La Mota, un projet hôtelier ambitieux, toujours destiné à stimuler l'économie de la région, est peut-être aussi à l'origine de l'opacité des opérations archéologiques alcalaínas.

Au milieu des années 2000, à une époque où l'économie espagnole connaissait une prospérité sans précédent, la chaîne Paradores nacionales de turismo posa les bases d'un nouveau projet qui prévoyait la construction d'un complexe de luxe sur le flan sud-est de La Mota. Fondé par Alphonse XIII en 1928, ce groupe hôtelier devait à l'origine promouvoir le tourisme en Espagne, à une époque où ce secteur était encore sous-développé. Paradores avait pour rôle de valoriser et de faire connaître le patrimoine, tout en dynamisant l'économie de régions marginalisées. À partir des années 1960, l'entreprise connut une croissance exceptionnelle qui entraîna la multiplication des établissements à travers tout le pays. Le projet alcalaíno suit donc la construction de nombreux complexes du même type. Il fut élaboré par l'équipe de E. Víboras Jiménez, ancienne maire de la ville appartenant à la majorité socialiste de J. L. Zapatero, chef du gouvernement de l'époque. Le conseil des ministres soutint donc naturellement le projet, qui s'élevait à une trentaine de millions d'euros, avant de l'avaliser officiellement en 2006[311]. Pour la ville, la construction d'un Parador était une aubaine, le projet devait effectivement générer près de cinq millions d'euros de richesse répartis dans toute la Sierra Sur, sans compter la création de 60 emplois.

Le lancement du chantier dépendait alors de la vitesse avec laquelle étaient menée les fouilles dans la zone du vieux faubourg. En effet, le Parador devait être construit à cet

310 RAYA, M. J., « Convenio entre la fundación Endesa y la consejería de cultura. La iluminación de Medina Azahara por la noche etará para primavera », *Diario Córdoba*, n. p., [Disponible sur : www.diariocordoba.com ; consulté le 09/08/2016].
311 « Alcalá la Real (Jaén), satisfecha por que "no se deseche" el Parador », *Europa Press*, 2013, n.p., anonyme. [Disponible sur : www.europapress.es/turismo/hoteles/ ; consulté le 13.05.2016].

endroit même, sur une parcelle de 15000 m^{2}[312]. Les autorités municipales, qui ont la haute main sur les fouilles, ont donc peut-être poussé l'équipe de C. Calvo Aguilar à accélérer leurs investigations, ce qui aurait entraîné des négligences dans la rédaction des rapports de fouille.

La crise économique survenue à la fin des années 2000 vint malheureusement contrarier le projet. Depuis 2011 et la victoire du conservateur M. Rajoy aux élections générales, la construction du complexe est complètement gelée. La société Paradores a effectivement enregistré des pertes importantes qui ne lui permettaient pas, au lendemain de la crise, de lancer de nouveaux chantiers. Depuis lors, socialistes et conservateurs se rendent mutuellement responsables de cet échec, qui porte d'abord préjudice à la ville. Cependant, l'amélioration de la situation financière de la chaîne laisse entrevoir une lueur d'espoir, mais rien n'est encore sûr quand au futur du Parador de La Mota[313].

Selon A. Malpica Cuello, l'Archéologie est assujettie à la pression des spéculateurs, pour qui le maximum de rapidité débouche assurément sur d'avantage de profit. L'administration, chargée de contrôler les fouilles, serait alors beaucoup trop dépendante des décisions politiques, souvent encline à favoriser les secteurs économiques. L'archéologue grenadin incrimine le manque de transparence du monde politique, mais surtout, il remet en cause son emprise sur l'Archéologie. Pour lui, les hommes politiques n'auraient aucune vision globale permettant de structurer la recherche archéologique. Au passage, A. Malpica Cuello n'épargne pas les universités, incapables selon lui d'imposer des méthodes homogènes ou de tracer des lignes directrices quand à l'orientation de la recherche. On notera d'ailleurs que l'université de Jaén n'était, il y à six mois, absolument pas au courant des investigations menées sur La Mota. Ces problèmes sèmeraient la confusion au cœur de l'Archéologie espagnole, une confusion clairement perceptible dans le cas des fouilles d'Alcalá[314].

Dans le cas où les opérations archéologiques de La Mota aient été bâclées, ont peut aussi légitimement se questionner sur le traitement porté aux vestiges, comme les ouvrages

312 « Un decisivo impulso al futuro Parador de Alcalá la Real », *Diario Jaén*, 2011, n. p., anonyme. [Disponible sur : **http://www.diariojaen.es/historico/** ; consulté le 13.052016].

313 « El PSOE pide al gobierno que "reabra" las actuaciones para construir un Parador en Alcalá la Real », *Europa Press*, 2016, n. p., anonyme. [Disponible sur : **http://www.europapress.es/andalucia/turismo** ; consulté le 13.05.2016] ; « El PP asegura que fueron los socialistas que "tumbaron" el proyecto del parador de Alcalá la Real », *20 Minutos, edición España*, 2016, n. p., anonyme. [Disponible sur : http://www.20minutos.es/noticia/ ; consulté le 13.05.2016].

314 MALPICA CUELLO, Antonio, « ¿Sirve la arqueología urbana para el conocimiento histórico ? El ejemplo de Granada »..., p. 25-27.

défensifs, pour la plupart reconstruits. En effet, quand on intervient sur un édifice afin de le valoriser sur le plan archéologique, il est impératif de connaître au maximum l'histoire de celui-ci, ainsi que les techniques qui furent mises en œuvre pour l'ériger[315]. Nous espérons donc vivement que des études sérieuses aient été réalisées autour des édifices de La Mota qui furent réhabilités. Nonobstant, nous n'avons trouvé que peu de traces de ces examens préliminaires.

Trop souvent, les critères subjectifs de beauté et de monumentalité définissent le patrimoine[316]. Comme le souligne amèrement A. Malpica Cuello, les excavations menées à Grenade l'ont d'abord été dans l'objectif de conserver et non de connaître. Cette réalité génère de nombreuses contradictions, comme la primauté accordée à certaines périodes. Cette façon d'appréhender le patrimoine matériel est, d'après l'archéologue, plus proche du métier d'antiquaire que de la démarche scientifique[317], une vision critique que nous partageons.

Soumise à des impératifs d'efficacité, dépourvue de problématiques générales, l'Archéologie espagnole est donc souvent réduite à une simple et rapide collecte de données. Celles-ci, à l'instar de ce que nous avons constaté pour les investigations de La Mota, sont rarement rassemblées au sein de publications. Ces dernières ne sont d'ailleurs souvent que de simple catalogues, dans lesquels sont dénombrées les découvertes, sans qu'elles n'aient été replacées dans un cadre chronologique[318]. En effet, le fossé qui s'est creusé entre l'Archéologie et l'Histoire « classique », plus traditionnellement basée sur les textes, est tout à fait problématique. La volonté des archéologues de s'affirmer face aux historiens conventionnels, ainsi que le conservatisme de ces derniers, est en partie responsable de cette compartimentation, qui est par ailleurs renforcée par la division académique. Cette absence de dialogue scientifique débouche alors bien souvent sur la formation de connaissances distinctes, pourtant engendrées par des problèmes historiques communs[319]. Il est donc impératif de réintroduire de la réflexion historique dans la recherche archéologique. À l'inverse, il n'est plus possible aujourd'hui de faire de l'Histoire

315 Salvatierra Cuenca, Vicente, e. a. /, « La prospección en arqueología medieval : el territorio y la ciudad »..., p. 120.
316 *Ibid*., p. 119.
317 Malpica Cuello, Antonio, « ¿Sirve la arqueología urbana para el conocimiento histórico ? El ejemplo de Granada »..., p. 56 ; Garmy, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes : contribution de l'archéologie*, Paris, 2012, p. 23.
318 Salvatierra Cuenca, Vicente, e. a. /, « La prospección en arqueología medieval : el territorio y la ciudad »..., p. 119.
319 Eiroa Rodríguez Jorge, « La relación entre documentos escritos y arqueología en el estudio de la edad media en Europa : reflexiones para un debate teórico y metodológico »..., p. 113-127.

sans prendre en compte les sources matérielles, dont l'emploi doit aller au delà de la simple vérification des données issues de l'écrit.

Ce modèle basé sur le dialogue entre les sources n'est cependant pas compatible avec la pratique d'une Archéologie dont le seul horizon serait la conservation du patrimoine. En effet, à Alcalá, la mise en œuvre d'une Archéologie « d'antiquaire » a, comme on l'a vu, provoqué de graves négligences dans la rédaction des rapports de fouilles. Le mutisme de ceux-ci limite alors largement nos possibilités quand au rapprochement des données écrites avec celles qui furent théoriquement produites par les fouilles. Comme le dit V. Salvatierra Cuenca, l'objectif de l'archéologie doit être d'abord historique[320], une vision qui n'est pas toujours en adéquation avec les intérêts des autorités et des secteurs privés. Malgré la qualité de la restauration et des infrastructures mises en places sur La Mota, nous avons le sentiment d'être face à un grand gâchis sur le plan de la recherche scientifique, car fouiller c'est détruire et le site ne pourra pas être excavé une seconde fois.

Au milieu du XX^{e} siècle, les ruines de La Mota, comme celles de sa région, étaient largement délaissées par les autorités, les populations locales, et même bien souvent les historiens. Pourtant, malgré leur délabrement, elles continuaient à frapper l'imaginaire, en rappelant la richesse de l'histoire de la région. Ces vestiges, principalement constitués d'ouvrages défensifs, évoquaient et évoquent toujours essentiellement les conflits du passé, et parmi eux les guerres qui furent menées sur la frontière castellano-grenadine. En dépit des six siècles de domination arabo-musulmane sur la Sierra Sur, les vestiges *andalusī-s* demeuraient peu visibles, notamment en raison des profondes réformes que connue la forteresse de La Mota au bas Moyen-Âge. L'Alcalá musulmane était donc largement oubliée, une situation qui perdura grosso modo jusqu'aux années 1970. À cette époque, plusieurs découvertes inattendues firent émerger le passé *andalusī* de la Sierra Sur, ce qui provoqua un intérêt nouveau pour l'histoire islamique de la ville. Les découvertes de la stèle de La Pedriza, des trésors de Charilla, d'Ermita Nueva, où d'Alcaudete coïncident d'ailleurs avec le développement des études islamiques en Espagne. L'attrait du pays pour cette facette de son histoire fut également renforcée par le développement de l'archéologie, qui connut une expansion rapide au lendemain de la chute de Franco.

La multiplication des fouilles scientifiques durant les années 1980 et 1990 permit

320 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, Compte-rendu de MANZANO MORENO, E., «Cien años de arqueología medieval : perspectivas desde la periferia », dans *Al-Qantara*, n°13-1, Madrid, 1992, p. 294.

effectivement de faire avancer nos connaissance au sujet d'al-Andalus. À Alcalá, le développement de l'archéologie se traduisit par la mise en place d'un programme destiné à réhabiliter la forteresse de La Mota et ses principaux édifices. C'est donc dans ce cadre qu'eurent lieu plusieurs fouilles archéologiques entreprises sur le site de l'Alcalá originelle. Cependant, rares sont les publications qui rendent compte de ces recherches, dont les résultats sont presque uniquement évoqués au sein de revues locales. Pour accéder aux données scientifiques produites par les fouilles, nous sommes donc partis enquêter sur le terrain, en Andalousie orientale. Après de nombreuses démarches, nous avons finalement réussi à accéder aux rapports de fouilles, comptes-rendus détaillés dont la rédaction est une obligation pour les archéologues. Quelle n'a pas été notre surprise en constatant le faible nombre et l'imprécision de ces rapports, dont la plupart ne concernent pas les fouilles de La Mota, qui sont pourtant conduites depuis une trentaine d'années. Pour en savoir plus, nous avons alors profité d'être en Espagne pour réunir l'ensemble des publications, même les plus sommaires, axées sur les découvertes matérielles ayant eu lieu dans la Sierra Sur. Mais, à l'issu de ce dépouillement, il nous est toujours impossible d'établir un bilan clair du déroulement des fouilles alcalaínas. En effet, les articles que nous avons consultés sont confus et souvent trop vagues pour nous permettre de formuler des conclusions solides. Il apparaît néanmoins que les opérations archéologiques réalisées sur La Mota furent davantage orientées vers la réhabilitation de la forteresse, sans qu'un véritable programme de recherche scientifique ait été mis en place. Il semble d'autre part que les traces matérielles remontant à l'époque d'al-Andalus soient rares, même si celles-ci auraient tout de même dû être répertoriées sérieusement. En définitive, nous savons seulement que la majorité des vestiges *andalusī-s* mis au jour concernent des infrastructures défensives. Toutefois, La Mota compte aussi des vestiges qui nous rappellent que la forteresse était un lieu de vie, c'est par exemple le cas des installations destinées à l'approvisionnement en eau.

Il n'est donc pas étonnant de constater que les équipes chargées de réhabiliter La Mota se soient concentrées sur ces deux aspects du patrimoine de la forteresse. En effet, les vestiges monumentaux et le système d'adduction d'eau ont été très bien nettoyés et mis en valeur. Les ruines de l'acropole alcalaína ont d'ailleurs été entièrement restaurées, dans le but d'être ouvertes au tourisme, ce qui est aujourd'hui une réalité. L'ensemble du plateau a été muséographié, de différent parcours, centrés sur des thèmes précis, retracent donc l'histoire de La Mota, notamment à l'époque où elle marquait la frontière entre la Castille et

le royaume naṣride. Mais cette attention particulière pour la patrimonialisation du site semble avoir entraîné un certain abandon des recherches scientifiques normalement destinées à produire des connaissances historiques. Comme nous l'avons vu précédemment, les opérations furent d'abord centrées sur la réfection des édifices de la forteresse, et rares sont les données scientifiques qui auraient été engendrées par la fouille, à moins qu'elles n'aient pas été enregistrées convenablement. En effet, les archéologues doivent d'abord collecter les informations issues des excavations archéologiques, un travail qui a peut-être été bâclé à Alcalá, au vu de la faiblesse des rapports de fouilles. Pour A. Malpica Cuello, cela n'est pas si rare, car la rapidité arrange tous les acteurs du secteur, à commencer par les hommes politiques et les promoteurs immobiliers. Certaines des négligences entourant les fouilles de la La Mota furent d'ailleurs peut-être provoquées par le projet de construction d'un complexe de luxe, sur les flancs de la colline, ce qui aurait poussé à accélérer les fouilles. Quoi qu'il en soit, nous possédons peu de données matérielles, ce qui limite nos possibilités quand au tissage des sources archéologiques avec les informations que nous avons tirées des textes.

Cela fait 30 ans que des fouilles sont menées sur La Mota, pourtant, il n'y a que très peu de documents qui rendent compte de ces recherches. Malgré la qualité des restaurations mises en œuvre sur la forteresse, le bilan des opérations archéologiques est très décevant, d'autant que les données qui ont été produites à l'occasion de ces investigations sont probablement perdues à jamais. Le manque d'informations concernant l'Alcalá *andalusī* conduit les chercheurs, comme le reste de la population, à se focaliser sur l'histoire de la ville à l'époque chrétienne. Cette période est beaucoup mieux connue, mais aussi largement mise en valeur par l'historiographie espagnole, qui a longtemps laissée dans l'ombre l'histoire d'al-Andalus.

C-L'histoire positiviste d'Alcalá la Real

P. Cano Ávila est le premier à avoir entrepris le recensement de toutes les sources arabes abordant le passé d'Alcalá à l'époque *andalusī*. Son intention était de reconstruire le plus précisément possible l'histoire politique de la ville, en suivant les préceptes de l'Histoire positiviste, qui prônent strictement l'étude des textes. Comme souvent, ces derniers sont en grande partie axés sur les événements politiques et militaires, ce qui a également conditionné les travaux de l'arabisant. Le chapitre le plus important de *Alcalá la Real en los autores musulmanes* est donc naturellement concentré sur l'histoire événementielle de la ville. Cette étude servira de base à P. Cano Ávila pour préparer l'intervention qu'il présenta sur le même thème à l'occasion des seconds Estudios de frontera[321], mais aussi pour rédiger le chapitre de *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial* consacré à l'histoire musulmane de la ville[322]. Dans ces développements, l'arabisant ne se contente pas de nous livrer telles quelles les informations qu'il a extraites des textes, il replace celles-ci dans le contexte politique de la péninsule Ibérique médiévale, une démarche classique et toujours nécessaire dans ce type d'étude historique.

Pour construire les cadres du passé *andalusī* d'Alcalá, P. Cano Ávila emploie les travaux d'historiens de renoms, comme R. Dozy, É. Lévi-Provençal ou encore R. Arié. Ces derniers ont d'ailleurs parfois évoqué le sort de la ville et celui de sa région. Mais les données qu'ils apportent sont issues des mêmes sources que celles qui sont employées par l'arabisant, l'intérêt de leurs travaux ne porte donc pas sur ce point. En revanche, se pencher sur les œuvres de ces grands historiens, qui furent souvent et sont encore parfois des références, permet d'appréhender la vision que portaient ces derniers sur l'histoire d'al-Andalus. Ces spécialistes ont souvent en grande partie modelé nos représentations du passé, que ce soit à l'échelle de l'histoire de la Péninsule, ou à celle de l'histoire d'une petite ville, comme d'Alcalá la Real. Naturellement, il ne faut pas oublier que ces historiens furent eux-mêmes conditionnés par le monde dans le quel ils vivaient. La façon dont on

321 CANO ÁVILA, Pedro, « Actividad y vida en la Alcalá árabe », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera II : actividad y vida en la frontera, homenaje a don Clauidio Sánchez Albornoz,* Jaén, 1998, p. 157-177.
322 *Id*., « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 315-357.

perçoit l'histoire est en effet influencée par notre société, hors, cette dernière est en constante évolution, notre vision du passé est donc soumise elle aussi à ces mutations. Pour comprendre l'image qui est aujourd'hui celle de l'Alcalá médiévale, il faut donc mettre à jour l'évolution que connut cette dernière depuis le Moyen-Âge. Mener à bien ce travail nous permettra alors de nous extraire du carcan que constitue le portrait traditionnel d'Alcalá, un portrait caricatural, qui met en lumière l'aspect militaire et donc guerrier que possédait la ville, en laissant dans l'ombre les caractéristiques qui faisaient de la forteresse un lieu de vie et d'échange.

Pour y parvenir, nous tenterons de mettre à jour le cheminement historiographique qui donna naissance à l'image actuelle de l'Alcalá *andalusī*. Nous retracerons donc les grandes lignes de l'histoire de la ville, en nous concentrant sur les trois thèmes qui furent les plus appréciés de l'historiographie : les premiers siècles du passé islamique d'Alcalá, mais surtout l'âge d'or de la forteresse au XII^{e} siècle et enfin l'époque où elle marquait la frontière castellano-grenadine. Nous nous baserons avant tout sur les sources écrites, tout en nous appuyant sur les travaux de P. Cano Ávila, notamment quand nous n'avons pas pu nous procurer certaines informations, issues généralement de textes non traduits. Parallèlement, nous emploierons les ouvrages des grands historiens pour construire le contexte de l'histoire d'Alcalá, en soulignant les aspects qu'ils choisirent de mettre en évidence. En effet, écrire l'histoire, c'est toujours faire des choix. Néanmoins, les travaux des grands spécialistes du siècle dernier doivent parfois être complétés, c'est pourquoi nous utiliserons aussi des études plus récentes. Nous prendrons également en compte le poids qu'ont pu avoir les vestiges matériels dans la formation de l'image d'Alcalá. Nous procéderons de façon chronologique, pour percevoir les transformations qui ont touché la ville au cour de son histoire, mais aussi pour montrer l'évolution de son portrait à travers le temps.

1. Les premiers siècles de l'histoire musulmane d'Alcalá

On peut faire débuter l'histoire musulmane d'Alcalá la Real avec le débarquement des troupes arabo-berbères dans le sud de la péninsule, en 711. Pour aborder cette période, P. Cano Ávila puise largement dans les œuvres produites par les arabisants du XIX^{e} et XX^{e} siècle. Ainsi, il faut souligner l'importance des travaux de R. Dozy (1820-1883), qui

composa une histoire événementielle d'al-Andalus en plusieurs volumes, *Histoire des Musulmans d'Espagne : jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110)*. Il faut aussi mentionner l'œuvre de l'illustre arabisant français, É. Lévi-Provençal (1894-1956), auteur d'une histoire monumentale d'al-Andalus. Ces travaux sont remarquablement documentés et constituent une base pour retracer les événements politiques survenus dans les premiers siècles de l'histoire *andalusī*. Cependant, ils sont aujourd'hui dépassés sur certains points, c'est pourquoi nous nous sommes penchés sur des ouvrages plus récents, comme ceux qui forment la collection *Historia de España*. En effet, les articles qui composent ces volumes sont relativement récents, de plus, ils furent rédigés par d'éminents spécialistes, notamment en ce qui concerne l'histoire d'al-Andalus.

a. Les premiers Arabes d'Alcalá

Les décennies qui précédent l'avènement de la dynastie omeyyade en al-Andalus sont très mal connues[323], il est toutefois possible d'établir les grandes lignes de l'histoire politique de l'époque. Commandées par Ṭāriq b. Ziyāḍ et Mūsá b. Nuṣayr, les troupes arabo-berbères triomphèrent rapidement des Wisigoths, dont le pouvoir s'effondra complètement, à l'image de la chute de leur capitale, Tolède. Les clans arabes qui participèrent à la conquête appartenaient à plusieurs groupes, originaires de différentes zones géographiques de la péninsule Arabique. Ainsi, un important contingent était rattaché à la branche yéménite de Kahlan[324], de laquelle était issu ʿAbd Allāh b. Saʿīd, ancêtre et fondateur de la dynastie des Banū Saʿīd, puissante famille qui dominera Alcalá au XII[e] siècle. D'après les auteurs anciens, le clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd s'établit sur les terres d'Alcalá aux lendemains de la conquête, après un bref passage par Cordoue[325]. En effet, sur ordre du gouverneur d'al-Andalus, désireux de construire les structures de cette nouvelle province musulmane, les tribus arabes s'installèrent dans les campagnes nouvellement conquises. Une autre famille s'implanta dans la zone à cette époque, il s'agit des Banū Yaḥṣub, appartenant à la même branche que les précédents et donc eux aussi originaires du Yémen[326].

323 LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, *España musulmana, hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031),* Historia de España*,* vol. IV, Menéndez Pidal R. (dir.), Madrid, 1975, p. 22.
324 *Ibid*. p. 51.
325 IBN ḤAZM, « Linajes arabes en al-Andalus según la "Ŷamharat" de Ibn Ḥazm (Conclusión) »..., p. 346 ; IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 17-18, 26-27 ; CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá...,* p. 87-88.
326 IBN ḤAZM, « Linajes arabes en al-Andalus según la "Ŷamharat" de Ibn Ḥazm (Conclusión) »..., p. 346 ;

En revanche, les sources sont muettes quand à l'installation de groupes berbères à Alcalá au VIII[e] siècle[327]. Les luttes entre Arabes et Berbères ont émaillé toute l'histoire de l'Afrique du Nord, mais aussi celle d'al-Andalus. La grande révolte berbère des années 740 fit ainsi vaciller la domination arabe sur la portion occidentale de l'empire islamique. C'est à la suite de cette guerre civile que les *ǧunūd* s'implantèrent définitivement dans l'ensemble des provinces d'al-Andalus, où ils étaient entre autres chargés de percevoir les impôts. La *kūra* de Elvira, district administratif auquel appartenait Alcalá, fut alors occupée par le *ǧund* de Damas[328].

Un des grands débat de l'historiographie transpyrénéenne porte sur l'impact qu'a pu avoir la conquête arabe sur les sociétés ibériques. Cette question est particulièrement sensible, car elle touche le cœur de l'identité espagnole, construite autour du christianisme et du double refus de l'islam et de la Réforme. L'idéologie de la « Reconquista », qui légitima la conquête d'al-Andalus, a effectivement profondément marqué l'identité hispanique. Depuis le XIX[e] siècle et jusqu'aux années 1970, la théorie continuiste dominait le milieu académique espagnol. Cette dernière minimisait les conséquences de l'invasion arabo-berbère, que ce soit sur le plan social, culturel, politique et religieux[329]. Certains ont même été jusqu'à nier l'existence de la conquête arabe, une théorie fantaisiste défendue par I. Olagüe dans son ouvrage *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, paru à Bordeaux en 1969. Cette mystification historique est bien sûr une aberration, comme le démontre A. García Sanjuán dans : *La conquista islámica de la península ibérica y la tergiversación del pasado*[330]. On comprend donc pourquoi l'histoire musulmane d'Alcalá n'intéressa pas véritablement les historiens espagnols du XIX[e] siècle, ainsi que ceux de la première moitié du siècle suivant, qui préféraient se focaliser sur le passé chrétien de la ville. Aujourd'hui, l'influence qu'a exercée la civilisation arabo-musulmane sur la péninsule Ibérique est communément acceptée, même si l'ampleur de celle-ci est toujours débattue. Tous les historiens espagnols ont du se positionner sur ces questions sensibles, leurs jugements sont donc souvent perceptibles à travers les travaux qu'ils ont produits. C'est pourquoi il est

---

AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 28.

327 CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 315-316.

328 LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, *L'Espagne musulmane au Xème siècle. Institutions et vie sociale,* Paris, 1932. p. 31.

329 BURESI Pascal, « Al-Andalus entre Orient et Occident. L'invention des origines »..., p. 119-121.

330 GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, Résumé de MAÍLLO SALGADO, F., « La conquista islámica de la península ibérica y la tergiversación del pasado », dans *studia historica, historia medieval*, n°32, Salamanque, 2014, p. 273-305.

parfois plus aisé, pour des historiens étrangers à la péninsule Ibérique, de rester objectifs sur ces sujets.

L'histoire du califat omeyyade de Damas fut dominé par de violentes luttes opposant les différentes tribus arabes. C'est le cas du conflit entre les Banū Qays et les Banū Kalb, dont l'affrontement eut des répercutions dans tout le *Dār-al-islām,* et donc jusque dans la péninsule Ibérique[331]. En 747, Yūsuf b. ʿAbd al-Raḥmān al-Fihrī fut élu gouverneur d'al-Andalus. Partisan des Banū Qays, il s'attira naturellement l'hostilité des Banū Kalb et des yéménites, qui finirent par se soulever contre son autorité[332]. Pour P. Cano Ávila, ʿAbd Allāh b. Saʿīd serait resté neutre dans le conflit[333], malgré son statut de chef des yémenites du *ǧund* de la *kūra* de Elvira[334]. Ces divisions constituaient une chance pour le futur ʿAbd al-Raḥmān I[er], dont l'ambition était de s'établir en al-Andalus dans l'espoir d'échapper aux Abbassides, responsables du massacre de sa famille. Fort du soutien des opposants au *wāli* et de l'appui des clients de sa famille, ʿAbd al-Raḥmān débarqua dans la *kūra* de Elvira durant l'année 755[335]. ʿAbd Allāh b. Saʿīd fut alors chargé par Yūsuf al-Fihrī de refouler l'émigré[336], ce qui prouve les liens étroits qui existaient entre les deux hommes, une amitié qui expliquerait également la neutralité du patricien yéménite dans les conflits claniques d'al-Andalus. Cependant, ʿAbd Allāh b. Saʿīd ne put empêcher la chevauchée triomphale du prince damascène, qui vainquit le *wāli* à la bataille d'*al-Musara*, avant de se proclamer émir dans la grande mosquée de Cordoue. Amnistié, le gouverneur déchu fut finalement décapité, après s'être rebellé contre le nouvel émir[337]. Le même sort fut réservé à ʿAbd Allāh b. Saʿīd, qui défiait ouvertement l'autorité d'ʿAbd al-Raḥmān I[er] depuis son repère d'Alcalá[338].

À la suite de cet exposé événementiel, on note déjà l'importance stratégique d'Alcalá, idéalement située aux confins des *kuwar* de Elvira, de Jaén et de Cordoue. Ce premier récit met aussi en lumière l'importance de l'aristocratie arabe alcalaína, et particulièrement de la famille Banū Saʿīd. L'intérêt pour cette dynastie s'est manifesté assez tôt au sein des études relatives à Alcalá. Dès les années 1960, G. Potiron s'est concentré sur ce sujet, il publia

331 LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, *España musulmana*..., p. 22-24.
332 *Ibid*., p. 32.
333 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 39
334 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186
335 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 39-40.
336 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 18.
337 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 39-40.
338 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186

d'ailleurs un article de référence sur ce thème dans la revue *Arabica*[339]. Une décennie plus tard, en 1974, plusieurs cérémonies eurent lieu à Alcalá pour commémorer le septième centenaire de la mort Ibn Saʿīd al-Magribī[340]. Peu à peu, les Alcalaínos se réappropriaient une partie de l'histoire de leur ville, un passé jusqu'à présent laissé dans l'ombre. À l'époque, on s'intéressait beaucoup aux lignages familiaux et royaux, ainsi qu'au poids des stratégies politiques qui expliquaient leur apparition[341]. C'est d'ailleurs probablement depuis cet angle que l'on commença à s'intéresser à l'Alcalá musulmane. Plus récemment M. Viguera Molins, grande spécialiste de l'histoire d'al-Andalus, présenta un travail intitulé « Los Banu saʿid en la frontera », dans le cadre des journées d'études *Abadía V*, ce qui montre que ce thème est toujours d'actualité chez les historiens[342].

Rien ne traduit mieux cette mainmise de la noblesse arabe sur al-Andalus que la toponymie. En effet, de nombreuses localités de la péninsule portaient et portent toujours le nom du groupe ethnique par qui elles furent dominées pendant une certaine période de leur histoire. Ce fut le cas à Alcalá, mais avant cela, le site reçut le nom de *Qalʿat Asṭalīr*, qui est la première dénomination que lui attribuèrent les musulmans, selon P. Cano Ávila[343]. Le terme *qalʿa* exprimerait le caractère défensif du site, on le traduit d'ailleurs généralement par « forteresse »[344]. Traditionnellement, l'historiographie a appliqué aux termes arabes se rapportant aux établissements humains, des équivalences systématiques. Ainsi, *madīna* désignait la ville, *ḥiṣn* le château, et *qalʿa*, la forteresse. Ces dernières décennies, cette désignation stricte a été en partie nuancée, comme on peut le voir à travers les travaux de A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard concernant les *ḥuṣūn* du sud-est de l'Espagne. Ainsi, le terme *ḥiṣn* désignerait bien un site à caractère défensif, mais également le territoire dont il est le centre d'attraction. En conséquence, *ḥiṣn* se rapporterait aussi à la communauté rurale qui occupe et exploite ce terroir[345]. Les termes utilisés par les auteurs arabes sont effectivement polysémiques, ils se recoupent et peuvent donc désigner indistinctement une

339 POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 78-92.
340 « VII centenario del escritor Arabigo-Español Ben Said al-Magribi (resumen de un acto) », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1975, n.p. [anonyme].
341 BAZZANA, André, CRESSIER, Patrice, GUICHARD, Pierre, *Les chateaux rureaux...,* p. 21-25 ; BAZZANA André, « Eléments de castellologie médiévale dans al-Andalus : morphologie et fonctions du château (XI-XIIIe siècle) »..., p. 189-202.
342 VIGUERA MOLINS, María Jesús, « Los Banu Saʿid en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., LINAGE CONDE, A. (coord.), *Abadía V : jornadas de historia, iglesias y fronteras, homenaje a don José Rodríguez Molina*, Jaén, 2005, p. 765-772.
343 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá...,* p. 8.
344 VALLVÉ BERMEJO, Joaquin, *La división*..., p. 233-235.
345 Sur ce sujet voir BAZZANA, André, CRESSIER, Patrice, GUICHARD, Pierre, *Les chateaux rureaux d'Al Andalus. Histoire et arquéologie des ḥuṣnūn du Sud-Est de l'Espage*, Madrid, 1988.

localité ainsi que le territoire qu'elle polarise sur le plan économique, et même politique. Alors que le vocable *ḥiṣn* semble recouvrir une réalité mouvante au grès de l'histoire d'al-Andalus[346], les localités baptisées du terme *qalʿa* l'auraient surtout été au lendemain de la conquête. *Qalʿa* désignerait alors peut-être les premiers établissements arabes, sans pour autant se rattacher à un site défensif, comme il était communément accepté[347]. On voit donc à quelle point la recherche historique évolue sur ces questions, c'est pourquoi il est toujours nécessaire de se référer aux travaux les plus récents.

Même si ses analyses sont sur certains points dépassées, les publications de J. Vallvé Bermejo sont fondamentales pour étudier l'organisation du territoire d'al-Andalus, et donc la division territoriale mise en place par les autorités *andalusī-s*.

Le terme *asṭalīr* ferait lui écho à l'existence d'une importante source d'eau située aux alentours de La Mota, une information probablement extraite d'une partie non traduite du *Nafḥ al-ṭīb*, c'est pourquoi nous n'avons pas pu la vérifier[348]. Le nom *Qalʿat Asṭalīr* fut utilisé au moins jusqu'au XI^{e} siècle, car c'est par ce terme que le dernier roi zīride de Grenade désignera la ville dans ses mémoires[349]. Au cours du VIII^{e} siècle, la ville reçut une deuxième dénomination, *Qalʿat Yaḥṣub*, d'après le nom d'un des groupes arabes installée dans la zone[350]. C'est *Qalʿat Yaḥṣub* qui revient le plus chez les auteurs musulmans, et cela jusqu'au XII^{e} siècle[351], où la ville prit le nom de *Qalʿat Banū Saʿīd*, suite à la montée en puissance des descendants d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd[352]. Les chrétiens traduisirent *Qalʿat Banū Saʿīd* par Alcalá de Aben Zaide, ou encore Alcalá de Benzaide, que l'on trouve aussi

346 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Ḥiṣn, qal'a, qaṣba... chez Idrīsī », dans *Qurṭuba : estudios andalusies*, n°3, Cordoue, 1998, p. 106.

347 ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento y fortificación en el sur de al-Andalus : la formación de un país de ḥuṣūn » dans *III congreso de arqueología medieval española, actas, Oviedo, 27 mars-1 avril 1989*, vol. I, Madrid, 1989, p. 140-141 ; *Id*., « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí », dans *Al-Qantara*, n°20-1, Madrid, 1999, p. 49-52.

348 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá...,* p. 8 ; JIMÉNEZ MATA, Maria del Carmen, « El Territorio. División geográfico/administrativo »..., p. 371.

349 ʿABD ALLĀH B. BULUKĪN, *El siglo XI en primera persona*..., p. 154-155.

350 ʿĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales* palatinos..., p. 242 ; IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26..., p. 337-338 ; IBN ḤAZM, « Linajes arabes en al-Andalus según la "Ŷamharat" de Ibn Ḥazm (Conclusión) »..., p. 346 ; AL-ʿUḎRĪ, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) »..., p. 54, 65 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 28, 309.

351 Au début du XIII^{e} siècle, Yāqūt désignera encore Alcalá par le terme *Qalʿat Yaḥṣib*, mais il se contente sûrement de recopier une information issue d'un ouvrage plus ancien. YĀQŪT AL-RŪMĪ, « La España musulmana en la obra de Yāqūt (s. XII-XIII). Repertorio enciclopédico de ciudades, castillos y lugares de al-Andalus, extraído del Muʿŷam al-buldān (diccionario de los países) »..., p. 256.

352 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186 ; ABŪ L-FIDĀʾ, *Géographie d'Aboulféda*, vol. II-1..., p. 254 ; IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. II..., p. 371 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 27 ; CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 10-12.

orthographié Benzayde, comme on le voit par exemple dans les *Cronícas de los reyes de Castilla*[353].

On voit donc bien l'intérêt que peuvent avoir les études linguistiques pour appréhender l'histoire d'al-Andalus, ce qui est encore plus vrai en ce qui concerne des sujets où les sources sont rares et peu variées, comme c'est le cas pour Alcalá. Parmi ce type d'analyse, on note le poids de la toponymie, qui constitue aussi un témoignage du passé[354]. Ce fut d'ailleurs une des sources principales dont se servit P. Guichard pour composer sa thèse, portant sur les *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane*, qui fut publiée en 1977. Celle-ci voulait démontrer que la société d'al-Andalus était profondément orientalisée, ce qui allait à l'encontre de la théorie continuiste, encore largement acceptée au sein du milieu académique espagnol à l'époque. Les travaux de P. Guichard provoquèrent donc de vifs débats intellectuels, et même s' ils furent remis en question depuis, notamment par G. Martinez-Gros, ils marquent un tournant historiographique considérable[355].

b. Le territoire alcalaíno au cours de la première *fitna*

À l'instar de nombreuses localités de second plan, c'est souvent pendant les périodes troublées que les sources donnent des indications au sujet d'Alcalá la Real et son territoire. Les documents écrits mentionnant la ville sont effectivement muets pendant plus d'un siècle, depuis l'installation des Arabes dans la région, jusqu'aux troubles de la première *fitna*, à la fin du IX^e^ siècle. On suppose que les Arabes installés dans la zone se sont acclimatés, en même temps qu'ils ont consolidé leur pouvoir face aux Berbères, aux mozarabes et aux *muwalladūn* des alentours.

Durant le VIII^e^ et le IX^e^ siècle, les émirs de Cordoue s'employèrent à consolider leurs emprises sur al-Andalus, si bien qu'un siècle après l'arrivée au pouvoir d'ʿAbd al-Raḥmān I^er^, l'État omeyyade paressait solidement établi. Cette stabilité n'était cependant qu'apparente. En 888, quand ʿAbd Allāh monta sur le trône, la guerre civile faisait rage dans presque toutes les provinces *andalusī-s*. De nombreux chefs locaux rejetaient la domination cordouane et constituèrent des domaines autonomes, ce qui provoqua le morcellement territorial d'al-Andalus. Pour aborder l'histoire de la *fitna* émirale, nous

353 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 332-335.
354 GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources*..., p. 59-60.
355 BURESI, Pascal, « al-Andalus entre Orient et Occident. L'invention des origines »..., p. 119-129.

continuerons à nous appuyer sur les travaux d'É. Lévi-Provençal. Toutefois, nous emploierons également le livre de V. Salvatierra Cuenca, *La crisis del Emirato Omeya en el alto Guadalquivir*[356], qui nous permet d'appréhender les événements sous un angle régionale. De plus, cet ouvrage fait le point sur l'état actuel de la recherche, ce qui est pour nous essentiel.

Le plus important des chefs rebelles du sud de la péninsule était un *muwallad*, ʿUmar b. Ḥafṣūn, qui dominait l'arrière pays montagneux de Málaga depuis sa forteresse de Bobastro. Plusieurs seigneurs révoltés étaient sous son emprise, comme Saʿīd b. Walīd b. Mastana, un de ses principaux alliés, qui contrôlait la région de Priego de Córdoba[357]. Les chefs rebelles étaient majoritairement des *muwalladūn*, héritiers de l'ancienne aristocratie wisigothique, qui possédaient encore des terres sur lesquelles ils exerçaient une domination économique. Certaines populations étaient donc toujours sous leur emprise. Le renforcement progressif de l'État omeyyade, qui se manifestait surtout par l'extension de l'imposition, bouscula l'équilibre des forces et poussa de nombreux *muwalladūn* à la révolte fiscale[358]. Ceux-ci se dressaient alors souvent contre l'orgueilleuse aristocratie arabe qui contrôlait la perception des impôts[359].

Néanmoins, des chefs berbères et arabes profitèrent aussi de la situation pour s'affranchir du pouvoir central et s'enrichir, en détournant les recettes du fisc émiral. Ibn Ḥayyān nous apprend par exemple comment Ibn Mastana passa un pacte avec le clan arabe des Banū Asn[360], installé à *Ašbatīṭ* et *Wasqah*, localités proches d'Alcalá. Ces derniers auraient d'ailleurs « fortifié » *Qalʿat Yaḥṣub*, considérée comme leur principal « bastion ». Cette alliance laissait alors aux deux camps les mains libres pour razzier la région[361]. On constate donc qu'il n'y avait pas de conflit rangé entre Arabes et *muwalladūn*, ni de frontière claire entre ces différents groupes. Ces réalités s'opposent aux affirmations des auteurs légitimistes de l'époque des taifas, comme Ibn Ḥayyān, pour qui la guerre civile émirale préfigurait la grande *fitna*. L'idée est de mettre en valeur l'idéal unificateur

356 Salvatierra Cuenca, Vicente, *La crisis del Emirato Omeya en el alto Guadalquivir. Precisiones sobre la geografía de la rebelión muladí*, Jaén, 2001

357 Lévi-Provençal, Évariste, *España musulmana*..., p. 216-217.

358 Salvatierra Cuenca, Vicente, *La crisis*..., p. 147-152 ; Aillet Cyrille, « L'ère du soupçon : l'identification de la frontière ethnique et religieuse dans les récits de la fitna andalouse, (IXe s.-Xe s.) », dans *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°127*,* Aix/Marseille, 2010, p. 35-39.

359 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 42-43.

360 Ce nom renvoie très probablement à celui de ʿAns b. Mālik, compagnon du prophète Mahomet et ancêtre d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd. Sur la ligné des ʿAns, voir : Al-Maqqarī, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. II..., p. 27-28. Le Arabes en question sont donc sûrement les hérités d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd.

361 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340.

véhiculé par le Califat, en accentuant les divisions internes de la société émirale, soit disant fondées sur des catégories ethniques et religieuses. Les *muwalladdūn* sont assimilés aux mozarabes, le but étant de décrédibiliser leurs conversions et donc de légitimer la répression mise en place par l'État omeyyade. Les *muwalladdūn* sont toujours proches des communautés chrétiennes, ils vivent d'ailleurs souvent ensemble dans les campagnes. Mais ces populations sont déjà en partie arabisées et islamisées, les *muwalladūn* représentent un « groupe transitoire », et leurs différences avec les Arabes et les Berbères s'effacent probablement de plus en plus à l'époque. Cette conception « éthnicisante » de la société, caractéristique de l'historiographie post-califale, est bien sûr modelée par le pouvoir omeyyade. Elle est aussi influencée par les événements de la grande *fitna*, au cours de laquelle les groupes ethniques ont joué un rôle capital[362]. Pour comprendre les différents facteurs qui engendrent la construction de ces représentations, ainsi que la façon dont elles ont été instrumentalisées, les travaux de C. Aillet sont d'une aide précieuse. Ce dernier est en effet spécialiste des relations entre chrétiens et musulmans dans l'espace méditerranéen à l'époque médiévale. L'amalgame entre mozarabes et *muwalladūn* sera repris à la fin du XIX[e] siècle par F. Simonet, dans sa grande thèse sur les mozarabes. En effet, celui-ci est un partisan de la théorie continuiste. Pour lui « l'Espagne » n'a jamais été totalement islamisée, ce qui signifie que la religion musulmane ne s'est imposée qu'en surface. Dans cette perspective, F. Simonet insistait sur la force du christianisme autochtone, qui se serait maintenu en territoire musulman jusqu'à la reconquête chrétienne des XII[e] et XIII[e] siècle[363]. Cette théorie fut bien sûr largement remise en question depuis, même si des communautés chrétiennes subsistèrent effectivement jusqu'à la « Reconquista ».

Ibn Mastana contrôlait en effet le territoire qui s'étendait de Priego à la Sierra Sur. Les « places fortes » de Carcabuey, Luque, Priego, Alcaudete et Locubín étaient entre ses mains et lui servaient de bases logistiques pour l'organisation de raids dans la région[364]. L'étendue du territoire de ces groupes rebelles, probablement peu structurés, est très difficile à cerner[365], même si sur cette question, des progrès ont été réalisés ces dernières

362 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, *La crisis*..., p. 157-162 ; AILLET, Cyrille, « La *fitna*, pierre de touche du califa de Cordoue (IIIe/IXe s.-IVe/Xe s.), dans *Médiévales,* n°60, Vincennes, 2011, p. 67-83 ; *Id*., « Islamisation et évolution du peuplement chrétiens en al-Andalus (VIIIe s.-XIIe s.) », dans VALÉRIAN, D. (éd.), *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII e -XII e s.)*, Paris, 2011, p. 181-187.

363 *Ibid*., 151.

364 ʿARĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb*..., p. 168 ; *Una crónica anónima*..., p. 136 ; IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182 ; *Id*., *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136 ; SALVATIERRA CUENCA Vicente, *La crisis*..., p. 113-114.

365.MAZZOLI-GUINTARD, Christine, «Châteaux et rebelles : l'exemple d'al-Andalus à la fin du IXe siècle », dans *Châteaux, nobles et aventuriers. Acte des 3e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire en*

années grâce à l'archéologie et aux nouvelles traductions de textes arabes[366].

Pour l'État omeyyade, la constitution de ce territoire autonome représentait un grave danger, car il menaçait directement le centre de son pouvoir, à savoir la vallée du Guadalquivir et donc Cordoue. L'émir ʿAbd Allāh organisa donc plusieurs expéditions militaires pour soumettre Ibn Mastana et les autres rebelles de la région. Une de ces opérations punitives nous est racontée par Ibn Ḥayyān. En effet, au cours de l'année 894, l'armée émirale aurait ravagé l'ensemble de l'Andalousie orientale, ce qui inclut le district de *Qalʿat Yaḥṣub*, dont le nom est d'ailleurs clairement mentionné dans les sources[367]. Suite à cette campagne, les expéditions se succédèrent dans la région, sans parvenir à étouffer définitivement la résistance des insurgés[368].

La prise de pouvoir d'ʿAbd al-Raḥmān III, en 912, ne mit pas fin immédiatement à la *fitna*. Après cette date, les sources sont silencieuses au sujet d'Ibn Mastana, mais d'autres rebelles installés aux alentours d'Alcalá firent parler d'eux. C'est le cas du clan berbère des Banū Muhallab, qui restèrent longtemps retranchés dans leurs repères de *Cardela* et *Esparraguera*, avant d'être soumis par le futur calife de Cordoue[369]. Selon les spécialistes, ces lieux seraient situés entre Alcaudete et Priego, on trouve d'ailleurs traces de leurs noms dans l'actuelle toponymie[370].

Plusieurs campagnes militaires furent nécessaires à ʿAbd al-Raḥmān III pour venir à bout des révoltés et pacifier l'ensemble d'al-Andalus. La légitimité et le prestige qu'il acquit alors lui permirent de s'attribuer le titre de calife, ce qu'il fit durant l'année 929. Pour l'historiographie traditionnelle, le Califat est considéré comme l'âge d'or de l'Islam péninsulaire. Cette grande popularité, déjà perceptible chez les auteurs du XI[e] siècle, est due en partie à l'unité politique que ce régime assura pendant près d'un siècle à al-Andalus. Pendant cette période de paix, seul ʿĪsà b. Aḥmad al-Rāzï mentionne Alcalá dans ses écrits,

---

Périgord. Périgueux, 27-29 septembre 1996, Bordeaux, 1999, p. 39-49.

366 Salvatierra Cuenca, Vicente, *La crisis*..., p.165-177.

367 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26..., p. 337-338 ; Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 204.

368 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá*..., p. 44.

369 *ʿArīb b. Saʿīd, La cronica de ʿArīb*..., p. 169 ; *Una crónica anónima*..., p. 136 ; Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15..., p. 161 ; *Id.*, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136, 192, 215 ; Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 226, 301 ; Al-Maqqarī, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. II..., p. 444-445.

370 Arjona Castro, Antonio, « Zuheros y el Esparragal, dos castillos de la cora de Elvira », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°112, Cordoue, 1987, p. 23-25 ; *Id.*, « Toponimia de al-Andalus (I). Identificación de algunos topónimos de las crónicas árabes de al-Andalus », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°152, Cordoue, 2007, p. 110.

il signale en effet la présence d'envoyés de *Qalʿat Yaḥṣub* parmi les représentants du *ǧund* de Damas, venus des districts de la *kūra* de Elvira pour participer à une réception organisée par le calife Al-Ḥakam II[371]. Cette cérémonie, dont ʿĪsà al-Rāzī nous vente la magnificence, eût peut-être lieu à *Madīnat al-Zahrāʾ*, la luxueuse cité palatine, véritable vitrine du pouvoir des califes de Cordoue.

c. L'affirmation du rôle stratégique d'Alcalá la Real au temps des taifas

L'age d'or engendré par la mise en place du califat fut d'autant plus célébré qu'il prit fin brutalement, après moins d'un siècle d'existence. En effet, durant le premier quart du XI^e^ siècle, al-Andalus sombra à nouveau dans une sanglante guerre civile, et nul ne parvint à rétablir l'unité du pays. Finalement, en 1031, un conseil de notables cordouans proclama officiellement la fin du califat. Les principales villes d'al-Andalus, qui étaient généralement d'anciennes capitales de *kuwar*, constituaient maintenant le cœur de principautés territoriales indépendantes et rivales, appelées taifas. Ce morcellement politique constitua une aubaine pour les royaumes chrétiens septentrionaux, qui s'affranchirent ainsi rapidement de la tutelle de Cordoue et des tributs qui leur étaient imposées par les califes. Les princes latins soumirent à leur tour les émirs musulmans à verser de grosses sommes d'argent, chantage auquel ces derniers ne pouvaient se soustraire du fait de leurs faiblesses et de leurs divisions[372].

En raison de son importance stratégique, *Qalʿat Asṭalīr* fut bien évidement entraînée dans les conflits de l'époque. Dans un premier temps, les Banū Saʿīd auraient proclamés leur indépendance et celle de la forteresse, mais il semble qu'ils aient ensuite été soumis aux berbères zīrīdes qui prirent le pouvoir dans l'ancienne *kūra* de Elvira[373]. Les principales informations que nous possédons sur la forteresse au XI^e^ siècle sont issues des mémoires d'ʿAbd Allāh b. Bulukīn, dernier roi zīrīde de Grenade. Son règne fut marqué par les incessants conflits qui l'opposèrent à ses voisins, et en particulier le puissant émir de Séville, al-Muʿtamid, qui dominait toute la vallée du Guadalquivir. *Qalʿat Asṭalīr* était située aux confins des deux royaumes, elle en marquait donc la frontière, même si cette notion n'existait pas à cette époque. Les réflexions historiques sur la frontière occupent une place très importante dans l'historiographie des XIX^e^ et XX^e^ siècles, époque marquée par le

371 ʿĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales palatinos*..., p. 242.
372 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 46-47.
373 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186-187.

nationalisme. En Espagne, ces questions ont très tôt intéressé les scientifiques, car l'histoire de la péninsule ibérique s'organise en grande partie autour du déplacement de la frontière. Cependant, les études se sont longtemps portées sur la reconquête militaire, qui occultait de nombreux aspects de l'objet historique que constitue la frontière. De nouvelles problématiques sont donc apparues ces dernières décennies, comme celles qui concernent la réalité des tracés frontaliers au Moyen-Âge[374]. À l'époque des taifas par exemple, il n'y avait pas de démarcation linéaire entre les royaumes, la frontière était constituée par un réseau de places fortes qui formaient un glacis protecteur. Pour dominer un territoire, il était d'ailleurs nécessaire d'en contrôler les forteresses, car elles structuraient l'espace et constituaient souvent des pôles de peuplement[375]. *Qalʿat Asṭalīr* était donc probablement un site clef du système défensif zīrīde.

Le prince chrétien le plus entreprenant de l'époque, Alphonse VI de Castille, profita des querelles *andalusī-s* pour affaiblir les royaumes de Séville et de Grenade. Il imposa ainsi à ʿAbd Allāh le paiement de *parias*, tributs censés garantir la neutralité castillane dans le conflit. Face au refus du souverain zīrīde de s'acquitter du tribut, Alphonse VI décida de le punir et s'empara de la forteresse de *Qalʿat Asṭalīr*, probablement aux alentours de 1074. Pour la première fois depuis le VIII[e] siècle, Alcalá tomba donc entre les mains des chrétiens. En 1075, Alphonse VI et l'émir zīrīde décidèrent de se rencontrer, afin de pacifier leurs relations. Le roi de Castille était accompagné du vizir d'al-Muʿtamid, venu négocier une trêve entre les deux taifas rivales. ʿAbd Allāh consentit à la paix, et s'engagea à restituer la forteresse de Estepa, conquise depuis peu par les Grenadins, en échange de quoi il récupéra *Qalʿat Asṭalīr.* Mais l'ingérence castillane dans ces négociations était loin d'être désintéressée. Alphonse VI exigea du roi zīrīde le versement d'une grosse somme d'argent, en plus de la cession des forteresses de Martos et Castro. L'émir de Grenade ne put s'acquitter de la totalité du tribut, mais il livra les deux forteresses, en échange desquelles on lui céda une autre place forte de la région[376]. Une fois de plus, Alphonse VI s'érigea en arbitre dans le conflit, ce qui lui permit de s'enrichir au dépend de la taifa zīrīde, toujours plus affaiblie. Les émirs du XI[e] siècle furent à l'origine d'une forte augmentation de l'impôt, ce qui était dû aux *parias*, mais aussi aux guerres coûteuses qu'ils menaient

374 SÉNAC, Philippe, « Quelques remarques sur l'historiographie récente de la frontière dans l'Espagne médiévale (VIIIe siècle-XIIIe siècle) », dans *Construire la Méditerranée, penser les transfères culturels,* Munich, 2012, p. 104-119.
375 BAZZANA, André, GUICHARD, Pierre, SÉNAC, Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale », dans *Castrum IV, Frontière et peuplement dans le monde médiéval au moyen-âge*, Rome-Madrid, 1992, p.35-59.
376 ʿABD ALLĀH B. BULUKĪN, *El siglo XI en primera persona*..., p. 161-162.

sans cesse entre eux[377].

Comme nous l'avons constaté précédemment, rares sont les vestiges matériels alcalaínos qui témoignent des quatre premiers siècles de l'histoire islamique d'Alcalá. Pourtant, des aménagements défensifs ont probablement été élevés sur La Mota, mais ils furent ensuite largement recouverts par des constructions plus récentes. Néanmoins, la stèle de La Pedriza, comme les trésors de Charilla et d'Ermita Nueva, nous rappellent que la Sierra Sur était intégrée à al-Andalus, et donc au *Dār-al-islām*. Ces découvertes sont d'autant plus importantes qu'elles se rapportent à la société de l'Alcalá musulmane et non aux infrastructures militaires de La Mota, qui prennent une grande place dans l'imaginaire collectif.

Pour l'historiographie traditionnelle, l'époque des royaumes de taifas correspond à un âge sombre de l'histoire *andalusī*. De nombreux écrits traduisent effectivement la nostalgie de l'unité califale, et cela dès le Moyen-Âge, comme on a pu le voir chez Ibn Ḥayyān. Toutefois, pour la majorité des contemporains, l'instauration des royaumes de taifas permit de restaurer l'ordre, car al-Andalus avait sombré dans l'anarchie au lendemain de l'effondrement du califat[378]. La formation des taifas entraîne donc une profonde recomposition de la société, ce qui n'est pas nécessairement synonyme de décadence. Cordoue perdit son rôle unique de centre politique et culturel au profit des capitales de taifas, qui se développèrent rapidement pour constituer autant de pôles urbains et économiques dynamiques[379]. Les rois de taifas étaient d'actifs mécènes, ils entretenaient des cours luxueuses, autour desquelles gravitaient les plus grands savants de l'époque. Évidemment, la vie fastueuse de ces princes, ainsi que les guerres incessantes qu'ils se livraient, entraînèrent peu à peu des difficultés économiques, aggravées par les impôts et les conflits armés[380]. Les divisions *andalusī-s* facilitèrent aussi l'avancée chrétienne, qui se fit de plus en plus sensible au XI^{e} siècle. La vie opulente des rois de taifas, ainsi que leurs faiblesses face aux chrétiens, constitueront d'ailleurs les principaux arguments avancés par les Almoravides pour justifier leur main basse sur al-Andalus.

377 BENABOUD, Muḥammad, « La Economía », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°1, Madrid, 1994, p. 248-269.

378 GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I, Damas, 1990-1991, p. 59 ; BENNASSAR, Bartolomé, *Histoire des Espagnols du VIe siècle au XVIIe siècle,* vol. I, Paris, 2005, (1^{e} éd. 1985), p. 142-143.

379 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 18 ; GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I..., p60 ; *Id*., *Estudios sobre historia medieval*, Valence, 1987, p. 164.

380 BENABOUD, Muḥammad, « La Economía », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°1..., p. 248-269.

2. 1100-1200, le siècle d'or de la *qalʿa* des Banū Saʿīd

La prise de Tolède par Alphonse VI, durant l'année 1085, représente un des temps forts de la « Reconquista ». Cette grande défaite poussa certains princes *andalusī-s* à réclamer l'aide de Yūsuf b. Tāšfīn, chef du mouvement almoravide, qui avait constitué un puissant empire au Maghreb occidental. Ibn Tāšfīn accepta d'intervenir dans la Péninsule, il traversa donc le détroit de Gibraltar avec son armée et défit les troupes d'Alphonse VI en 1086, à Zalaca. Cette victoire n'offrit que peu de répit aux rois de taifas qui réclamèrent le retour des Almoravides. Dans le même temps, de nombreux juristes et savants *andalusī-s* s'employèrent plus ou moins ouvertement à convaincre le sultan de prendre les reines du pouvoir d'al-Andalus. Ainsi, une grande partie des autorités judiciaires et religieuses *andalusī-s* édictèrent des *fatwa-s* qui demandaient la destitution des rois de Grenade et de Málaga, ainsi que l'abolition des impôts non conformes au coran. En 1090, Yūsuf b. Tāšfīn prit le contrôle de Grenade, il se rendit ensuite maître de Cordoue et occupa rapidement la majeure partie du territoire *andalusī*[381].

a. Une forteresse toujours plus exposée aux incursions chrétiennes

Cependant, la montée en puissance des Almoravides ne découragea en rien les chrétiens, qui continuèrent leurs raids sur al-Andalus. Quelques mois après la prise de pouvoir d'Ibn Tāšfīn, Alphonse VI lança une nouvelle offensive, qui visait à pénétrer dans la vallée du Genil. L'itinéraire choisi par les troupes chrétiennes était celui qui passait par *Qalʿat Yaḥṣub*, route la plus directe pour atteindre Grenade. Les rivalités qui opposaient la noblesse castillane contrarièrent le bon déroulement de la campagne. Cependant, cette incursion au cœur d'al-Andalus nous montre bien la faiblesse des gouverneurs almoravides, incapables, comme les rois de taifas avant eux, de repousser les chevauchées chrétiennes[382]. La plus emblématique de ces campagnes fut celle que mena Alphonse 1er d'Aragon, dit le Batailleur. Entre 1125 et 1126, celui-ci traversa le *Šarq*, qu'il ravagea méthodiquement, avec pour but d'assiéger Grenade. Mais les Aragonais ne purent pas atteindre leur objectif, découragés par les puissantes défenses de la ville. En conséquence, Alphonse 1er mena son

381 DOZY, Reinhart, *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les almoravides (711-1110),* vol. III, LÉVI-PROVENÇAL, É. (éd.), Leyde, 1932, p. 133-145 ; VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2, Madrid, 1997, p. 50-53.
382 *Ibid*., p. 55-56.

ost dans la riche vallée du Guadalquivir, avec l'assurance d'y amasser un important butin. Les Aragonais empruntèrent donc l'itinéraire le plus court pour gagner Cordoue, ce qui les conduisit naturellement à suivre le cour des rivières Velillos, San Juan, puis Guadajoz, toutes proches de *Qalʿat Yaḥṣub*. C'est à cette occasion qu'Alphonse le Batailleur passa par *As-Sekàh*, localité appartenant au district d'Alcalá selon les dires d'al-Maqqarī, qui note cette information dans son *Nafḥ al-ṭīb*[383]. Après 15 mois d'une glorieuse campagne, Alphonse 1er rentra finalement en Aragon, accompagné de nombreux chrétiens *andalusī-s*[384]. F. Simonet apporte bien entendu des informations sur cette expédition, et notamment sur les événements qui concernent les mozarabes, sujet de prédilection de ce dernier. Depuis la fin du califat, qui assurait leur protection, la condition des mozarabes n'avait cessé de se dégrader. Cette situation s'était aggravée depuis l'arrivée au pouvoir des Almoravides, qui faisaient preuve d'une forte intolérance religieuse. Les persécutions poussèrent à l'exil de nombreux chrétiens, accusés de constituer une cinquième colonne en al-Andalus. C'est donc à dessein qu'Alphonse 1er parcourut l'Andalousie orientale, région montagneuse où était concentrée une grande partie des communautés mozarabes d'al-Andalus[385].

Avec le recule de la frontière *andalusī*, Alcalá est de plus en plus exposée aux expéditions chrétiennes, elle s'affirme donc comme une forteresse incontournable dans la défense de la vallée du Genil. En outre, la sécurité que procurait ses hautes murailles poussa probablement certaines populations à venir s'y établir. Ce phénomène est effectivement attesté dans différentes localités d'al-Andalus à la même époque[386].

À la suite de cette campagne, d'autres chevauchées chrétiennes dévastèrent al-Andalus, sans que les Almoravides ne parviennent à agir efficacement pour les repousser. Selon R. Dozy, cette faiblesse est en partie due à la révolte almohade, qui mobilisait l'essentiel des moyens dont disposait ʿAli b. Yūsuf, successeur de Ibn Tāšfīn à la tête de l'empire. Les offensives chrétiennes sapèrent l'économie du pays, déjà fortement affaiblie par les impôts destinés à soutenir l'effort de guerre almoravide[387]. Le mécontentement

383 AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 309.

384 DOZY, Reinhart, *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les almoravides (711-1110),* vol. III..., p. 159-160 ; VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2..., p. 57-60.

385 AILLET, Cyrille, « Islamisation et évolution du peuplement chrétiens en al-Andalus (VIIIe s.-XIIe s.) »..., p. 167-181.

386 BAZZANA, André, « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) »..., p. 37.

387 DOZY, Reinhart, *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les*

andalusī se fit de plus en plus fort contre le pouvoir nord-Africain, incapable de maintenir son autorité sur la Péninsule.

b. Les Banū Saʿīd, une famille au cœur des intrigues politiques d'al-Andalus

L'effondrement progressif de l'empire almoravide provoqua un vide politique dans la Péninsule, où de nombreux seigneurs locaux s'affranchirent de la tutelle nord-africaine. Le gouverneur d'Alcalá la Real, ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd, profita de cette confusion pour proclamer l'indépendance de la forteresse ainsi que celle de son territoire[388], dont dépendait à l'époque les *ḥunṣūn* d'Alcaudete et de Locubín[389]. ʿAbd al-Mālik était membre de la famille Banū Saʿīd, qui descendait d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd, installé à Alcalá aux lendemains de la conquête arabe. Pour s'être rebellé contre l'émir ʿAbd al-Raḥmān I[er], ʿAbd Allāh avait été décapité, ce qui avait jeté l'opprobre sur son clan.

C'est au temps de la domination almoravide sur al-Andalus que les Banū Saʿīd semblent refaire surface. La forteresse change d'ailleurs de nom au début du XII[e] siècle pour devenir *Qalʿat Banū Saʿīd*, ce qui montre bien la montée en puissance de la famille dans la région. Cette ascension fut sûrement appuyée par les autorités almoravides, dont le pouvoir reposait sur l'aristocratie locale[390]. En effet, le frère d'ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd, Abū Bakr Muḥammad, occupa même le poste prestigieux de gouverneur de Grenade[391]. Cette fidélité des Banū Saʿīd envers les Almoravides amena ʿAbd al-Mālik à se placer sous la protection de Yaḥyà b. ʿAlī b. Gāniya, gouverneur d'al-Andalus pour le compte de ʿAli b. Yūsuf[392]. Les Banū Saʿīd prirent une décision singulière à l'époque, car l'autorité du gouverneur menaçait de s'effondrer, ce qui le poussa d'ailleurs à abandonner la vallée du Guadalquivir pour se retrancher dans la région de Grenade. Le destin de *Qalʿat Banū Saʿīd* était une nouvelle fois lié à celui de la capitale de la province. En effet, P. Cano Ávila estime que Alcalá fut indépendante à partir du début des années 1140, et cela jusqu'à la prise de Grenade par les Almohades, aux alentours de l'année 1155[393].

almoravides (711-1110), vol. III..., p. 164-165 ; VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2..., p. 67.

388 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 187 ; IBN ʿIḎĀRĪ, *Al-Bayān al-mugrib*, vol. III..., p. 310 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. I..., p. 309.

389 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 184.

390 CASTILLO MÁRQUEZ, Rafaela, « Instituciones administrativas. Visires y secretarions », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°2..., p. 150-165.

391 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 189.

392 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 55.

393 *Id*., « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 336.

Les nouveaux maîtres du Maghreb occidental, qui venaient de s'emparer de Marrakech durant l'année 1147, entreprirent rapidement la conquête de la péninsule. Ibn Gāniya devait donc contenir la poussée almohade, et en même temps faire face aux royaumes chrétiens, qui profitaient de la situation en infligeant de lourdes défaites aux musulmans[394]. Alphonse VII de Castille contraint par exemple Ibn Gāniya à lui céder Ubeda et Baeza. Acculé, Ibn Gāniya dut négocier secrètement avec le général almohade Barrāzz, et promit de lui échanger Cordoue et Carmona contre Jaén. En 1148, Ibn Gāniya prit alors possession de la ville, mais il y fut très vite assiégé par Alphonse VII et ses troupes. Au moyen d'un habile stratagème, Ibn Gāniya parvint à capturer de nombreux nobles castillans, et parmi eux le comte Don Manrique. Les captifs furent ensuite enfermés dans les geôles de La Mota, comme nous l'indique Ibn Ḫaldūn[395]. Ibn Gāniya choisit probablement *Qalʿat Banū Saʿīd* pour la confiance qu'il avait en ʿAbd al-Malik, ce qui témoigne des liens qui unissaient les deux hommes.

En dépit du caractère inexpugnable de La Mota, ʿAbd al-Mālik finit par se soumettre au sultan almohade ʿAbd al-Muʾmin, qui s'était déjà emparé d'une grande partie d'al-Andalus. Pour s'être opposé à son pouvoir, le gouverneur d'Alcalá fut déporté à Marrakech et maintenu en captivité[396]. Cependant, ʿAbd al-Mālik finit par être libéré, car il participa, avec son fils Muḥammad, à la reconquête d'Almería, menée par les Almohades en 1157[397]. À la suite de ce succès, il fut promu à un poste important de l'administration impériale[398], tandis qu'Abū Ǧaʿfar, un autre de ses fils, devint secrétaire du gouverneur de Grenade. En 1160, ʿAbd al-Mālik, accompagné de Muḥammad et Abū Ǧaʿfar, participa à une cérémonie en l'honneur d'ʿAbd al-Muʾmin. À l'instar des autres délégations, venues de toute la Péninsule pour l'occasion, les Banū Saʿīd jurèrent solennellement fidélité au souverain nord-africain, qui avait récemment pris le titre de calife[399]. Mais Abū Ǧaʿfar ne respecta pas longtemps son serment, car il choisit d'embrasser la cause d'Ibn Mardanīš, dernier seigneur *andalusī* à défier le pouvoir almohade[400]. Celui-ci avait fondé une véritable principauté autonome, qui recouvrait une partie du *Šarq* al-Andalus. Ce petit royaume tomba

394 VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2..., p. 65-71.
395 IBN ḪALDŪN, *Le livre des exemples*, vol. II..., p. 371.
396 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 187.
397 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 54.
398 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 187.
399 *Ibid*., p. 190 , CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 337.
400 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 190 ; CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 337-338.

finalement entre les mains des Almohades, à la mort d'Ibn Mardanīš, en 1172[401]. La trahison du fils d'ʿAbd al-Mālik provoqua la colère des Almohades, qui parvinrent à le capturer, avant de le faire décapiter, aux alentours de l'année 1160[402]. Son père mourut peu de temps plus tard, en laissant le contrôle d'Alcalá la Real au clan familial, qui se rangea définitivement dans le camp almohade[403].

L'immensité de l'empire impliquait évidement la mise en place d'une organisation complexe. Dans la Péninsule, les Almohades s'adaptèrent au système administratif mi en place par les Almoravides. Comme ces derniers, ils s'appuyèrent largement sur les élites locales[404], ce qui les poussa à soutenir les Banū Saʿīd, sûrement considérés comme les plus à même de contrôler le district de *Qalʿat Banū Saʿīd*. P. Buresi, spécialiste de l'Occident musulman médiéval, a beaucoup travaillé sur l'histoire politique et administrative du Maghreb aux époques almoravide et almohade. Son ouvrage, qu'il a écrit avec H. El Allaoui, *Gouverner l'empire. La nomination des fonctionnaires provinciaux dans l'empire Almohades (Maghreb, 1147-1269)*, est particulièrement intéressant pour aborder les questions qui portent sur l'administration almohade d'al-Andalus.

c. L'aura culturelle de la *Qalʿat Banū Saʿīd*

Le XII[e] siècle est traditionnellement considéré par l'historiographie comme l'âge d'or de l'Alcalá *andalusī*. Sous l'autorité des Banū Saʿīd, l'influence politique de la ville avait un rayonnement considérable, comme nous l'avons vu précédemment. La fidélité des Banū Saʿīd à l'égard des Almoravides, puis malgré tout vis-à-vis des Almohades, permit à la famille de bénéficier de la générosité des autorités nord-africaines. Le clan en profita probablement pour s'enrichir et renforcer son pouvoir dans la région[405]. Les seigneurs de *Qalʿat Banū Saʿīd* disposaient donc des moyens pour investir dans l'art et la littérature, domaines dont ils étaient passionnés. Ils furent effectivement d'actifs mécènes, à l'image d'ʿAbd al-Mālik, qui s'entoura d'une véritable cour dans sa forteresse de La Mota. Parmi les artistes qu'il prit sous sa protection figure l'écrivain al-Ḥiǧārī, auteur de *al-Mushib fī garāʾib al-Magrib*, qui servira de base à l'ouvrage familial. La ville connaît un vrai

401 Voir Bosch Vilá, Jacinto, « Ibn Mardanîš », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III..., p. 889.
402 Cano Ávila, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 339-341.
403 *Ibid*, p. 338.
404 Buresi, Pascal, El Allaoui, Hicham, *Gouverner l'empire...* , p. 157.
405 Bennassar, Bartolomé, *Histoire des Espagnols*..., p. 116-120.

dynamisme culturel à l'époque, c'est pourquoi elle attire des artistes et des lettrés. En effet, entre 961 à 1058, C. Mazzoli-Guintard n'y a dénombré que trois savants, alors qu'à l'époque almohade, elle en a comptée sept, une croissance qui témoigne sûrement de cette vitalité[406]. Bien sûr, ces calculs restent approximatifs, mais ils peuvent donner une idée de l'aura intellectuelle qui entourait la ville. Plus récemment, le CSIC[407] a lancé un programme ambitieux, destiné à référencer et à étudier les savants *andalusī-s* au sujet desquels nous sommes informés grâce aux dictionnaires biobibliographiques. L'objectif fondamental de ce projet est de mettre à jour les relations existantes entre ces personnages, notamment sur le plan de la parenté. Les savants sont alors mis en rapport au moyen d'un système informatique fondé sur un réseau de connexions. Ce programme doit aussi permettre la reconstruction de familles *andalusī-s* et donc les études onomastiques, ainsi que l'approfondissement de nos connaissances à propos du monde du savoir ou des élites locales. Au total, le site a référencé 11573 personnages, répartis dans 821 lieux différents. À Alcalá, on dénombre alors 39 savants, même si la biographie de quatre d'entre-eux est dépourvue de repères chronologiques. Sur les 35 personnages restant, 32 ont vécu à l'époque des empires almoravides et almohades, ce qui témoigne encore une fois du poids culturel acquis par la *qal'a* au XII[e] et XIII[e] siècles[408]. Les Banū Saʿīd n'étaient pas seulement des amateurs d'art, ils étaient souvent eux-mêmes des écrivains et des poètes[409]. Pour le père d'Ibn Saʿīd al Magribī, Mūsà, Abū Ǧaʿfar fut le plus grand poète de la famille[410].

Aujourd'hui, il est difficile d'appréhender cette prospérité à travers les témoignages archéologiques dont nous avons hérités. Seul les textes témoignent de l'influence acquise par les Banū Saʿīd au XII[e] siècle. Les vestiges de la forteresse de La Mota sont en effet impressionnants, mais dans quelle mesure datent-ils de l'époque *andalusī* ? Toutefois, la fouille des cimetières attestent de l'intégration d'Alcalá au monde musulman. De plus, la mise au jour du système d'adduction d'eau nous rappelle que la forteresse était aussi un lieu

406 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 332.
407 Le Consejo Superior de Investigaciones Científicas est une agence dépendante du ministère espagnol de l'économie et de la compétitivité. Son objectif premier est de développer et promouvoir les recherches au bénéfice du progrès scientifique et technologique.
408 LUISA ÁVILA, María, e. a. /, *Prosopografía de los ulemas de al-Andalus,* En ligne sur le site Web de Escuela de Estudios Árabes, Consejo Superior de Investigaciones Científicas : **www.eea.csic.es/pua/** (consulté le 13.05.2016)
409 POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 78-92 ; CASTILLO CASTILLO, Concepción, « Poesía y prosa literaria », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I..., p. 385-406.
410 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 190

de vie. Il ne fait cependant aucun doute que les défenses de La Mota, comme celles des autres places fortes de la zone, furent renforcées aux époques almoravides et almohades. Le district de *Qalʿat Banū Saʿīd* était effectivement fortement militarisé à l'aube du XIII[e] siècle, il constituait effectivement un enjeu stratégique pour les musulmans, ainsi que pour les chrétiens.

3. La Mota, forteresse frontalière par excellence entre Castille et Grenade

Durant la deuxième moitié du XII[e] siècle, les Almohades s'attelèrent à renforcer leur mainmise sur al-Andalus, en même temps qu'ils devaient repousser les attaques venues des royaumes chrétiens. Mais le rapport de force leur était de plus en plus défavorable, une réalité qui se manifesta avec violence à Las Navas de Tolosa, célèbre bataille durant laquelle les armés chrétiennes coalisées écrasèrent les troupes musulmanes. Cette défaite, qui eut lieu en 1212, provoqua l'effondrement du pouvoir almohade dans la péninsule, et donc à nouveau le morcellement politique du pays, qui sombra dans le chaos[411]. Al-Andalus, laissé à la merci des royaumes chrétiens, fut rapidement réduit à la côte sud-est de la péninsule, qui forma plus tard le royaume naṣride de Grenade. Pour étudier l'histoire de celui-ci, et donc celle d'Alcalá, qui en fera partie jusqu'au milieu du XIV[e] siècle, il est fondamental de se pencher sur la thèse de R. Arié. En 1973, elle publia en effet *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, qui est une référence en ce qui concerne cette période. Cette agrégée d'arabe réalisa un énorme travail de documentation, qui vînt en quelque sorte compléter l'œuvre inachevée de É. Lévi-Provençal. Encore une fois, cette étude est sur certains points dépassée, c'est pourquoi nous avons aussi utilisé le volume n°VIII-III de la *Historia de España*, qui a pour sujet le royaume naṣride.

a. Alcalá aux lendemains du désastre de Las Navas de Tolosa

Las Navas de Tolosa ouvrit les portes de la vallée du Guadalquivir aux Castillans, qui ne tardèrent pas à ravager la région de Jaén. C'est dans ce contexte que *Qalʿat Banū Saʿīd*, ainsi que Locubín, et probablement Alcaudete, furent conquises pas Alphonse VIII de Castille, au cours de l'année 1213. Alcalá et Locubín furent ensuite confiés à l'ordre de

411 VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2..., p. 96-101.

Calatrava, avant d'être reconquises par les musulmans en 1219[412]. Il semble difficile d'établir une chronologie exacte des faits durant cette période, car les forteresses de la région ne cessent de changer de mains, et les sources sont parfois confuses sur le sujet. Les divisions chrétiennes ne permirent pas à ces derniers d'exploiter immédiatement leur victoire de 1212. Il fallut attendre près de dix ans pour que les premières conquêtes durables soit réalisées. À l'époque, al-Andalus s'était presque entièrement affranchie des almohades, qui perdaient également pied au Maghreb. Ibn Hud, chef de file de la révolte *andalusī*, était en passe de contrôler la totalité du pays. Gouverneur de Murcie pour le compte des almohades, Ibn Hud était rentré en dissidence aux lendemains de Las Navas de Tolosa, comme beaucoup de ses compatriotes[413]. Mūsà b. Saʿīd, petit fils de ʿAbd al-Mālik et père d'Ibn Saʿīd al-Magribī, quitta alors Alcalá pour soutenir la cause du rebelle murcien[414]. Mais la situation d'Ibn Hud ne cessa de se dégrader durant les années 1230. En effet, il lui était impossible de juguler la poussée chrétienne, sans compter que Muḥammad b. Naṣr, un ancien vassal, lui disputait maintenant la vallée du Guadalquivir. Pour abattre son rival murcien, ce dernier s'allia même avec Ferdinand III, dont il devint le vassal. Ibn Hud fut finalement assassiné en 1238, ce qui entraîna l'effondrement de son état[415]. Suite à la mort de son protecteur, Mūsà b. Saʿīd choisit d'émigrer en Orient avec son fils, sous prétexte de réaliser le *Ḥāǧǧ*[416].

Tendis que Ibn Naṣr s'emparait de Grenade, Málaga et Almería, Ferdinand III conquit Cordoue en 1236, avant de se rendre maître de l'ensemble de la vallée du Guadalquivir durant la décennie suivante. Muḥammad b. Naṣr était maintenant à la tête d'une petite principauté en Andalousie orientale. C'est depuis ce territoire qu'il pausa les bases du royaume naṣride de Grenade, dont il fut le premier émir, sous le nom de Muḥammad I[er][417]. Le district de *Qalʿat Banū Saʿīd*, situé aux marges des domaines chrétiens et musulmans, fut à l'époque particulièrement ravagé par la guerre. En 1240, Alcaudete, Locubín et Priego étaient semble t-il aux mains de l'ordre de Calatrava, une situation attestée jusqu'aux

412 MADOZ, Pascual, *Dictcionario geográfico-estadístico-histórico de España*, vol. I., Madrid, 1845, p. 391 ; CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia de Castillo de Locubín,* Granada, 1973, p. 52. Nous ne savons pas de quelles sources sont extraites ces informations, mais il est possible qu'elles soit issus d'archives chrétiennes.
413 VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2..., p. 115-119.
414 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 104-105.
415 VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2..., p. 113-121.
416 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 198, 201.
417 VIDAL CASTRO, Francisco, « Formación y consolidación (1232-1302)», dans MENENDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°3, Madrid, 2000, p. 77-84.

années 1270-1280[418]. L'objectif des Castillans était de ruiner la haute vallée du Guadalquivir pour empêcher l'approvisionnement de Jaén, dont ils projetaient la conquête. la ville tomba finalement en 1246, deux ans avant Séville, ancienne capitale almohade d'al-Andalus[419].

b. Une forteresse clef du dispositif frontalier naṣride

Il est possible qu'Alcalá ait changé plusieurs fois de maître après sa conquête par les chrétiens en 1248, en revanche, la prise de la forteresse par les musulmans en 1262 est assurée[420]. En effet, cette année là, Muḥammad I[er] rompit le traité de vassalité qui l'unissait à la Castille et passa à l'offensive. Ainsi, il lança ses troupes dans le secteur d'Alcalá où elles mirent en déroute l'armée d'Alphonse X, qui avait succédé dix ans plus tôt à Ferdinand III. *Qalʿat Banū Saʿīd* constituait à cette époque la forteresse la plus avancée du royaume grenadin, elle faisait face aux places fortes de Priego et d'Alcaudete, deux bastions stratégiques fermement tenus par les chrétiens. En 1263, le district d'Alcalá fut à nouveau traversé par l'ost castillan, qui pénétra dans la vallée de Grenade pour venger l'humiliation survenue l'année précédente[421]. Le moment était bien choisi par la Castille, car le royaume naṣride s'enfonçait à l'époque dans une violente guerre civile, qui mettait sa survie sérieusement en péril. Acculé, l'émir Muḥammad I[er] dut se résoudre à demander la paix à Alphonse X. La *Crónica del rey Alfonso Décimo* nous présente clairement les différentes dispositions de ce traité de paix qui fut scellé à Alcalá la Real. Le roi de Grenade renonça à ses prétentions sur Jerez et Murcie et s'engagea à verser chaque année un tribut de 25 000 *maravédis* à la Castille, en échange de quoi Alphonse X devait s'abstenir de soutenir les rebelles du royaume musulman[422]. Ce traité ne fut pas respecté dans sa totalité et les dernières années du règne de Muḥammad I[er] s'écoulèrent sans que la paix ne fut définitivement conclue[423]. Muḥammad II succéda à son père en 1273, et

418 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 58-59. L'arabisant se fonde ici sur les ouvrages de grands spécialistes d'histoire régionale, comme M. Lafuente Alcántara ou C. Torres Delgado. Leurs affirmations reposent essentiellement sur des archives chrétiennes. Les miracles 17, 34 et 84, respectivement retranscrit aux pages 63-65, 84-85 et 174-175 des *"Miraculos romançados" de Pero Marín* édités par K-H ANTÓN, attestent bien de l'occupation des forteresses de Alcaudete, Priego et Locubín par l'ordre de Calatrava durant cette période.

419 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 58.

420 *Id*., « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 345. L'arabisant semble une nouvelle fois tenir cette information de M. Lafuente Alcántara.

421 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 9-10 ; ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p. 65.

422 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 11 ; RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida de moros y cristianos en la frontera,* Alcalá la Real, 2007, p. 89-90.

423 CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 60-61.

s'attacha à consolider l'édifice de son prédécesseur, qui semblait à maints égards fragile. Pour cela, il renouvela le traité d'Alcalá avec la Castille, déstabilisée à l'époque par la révolte de sa noblesse. Cependant, les hostilités reprirent rapidement et *Qalʿat Banū Saʿīd* fut à nouveau conquise sur les musulmans pendant l'année 1280[424]. À la fin du XIII[e] siècle, les Grenadins parvinrent progressivement à rétablir l'équilibre des forces, ce qui permit au royaume musulman de prospérer, malgré la pression chrétienne. Muḥammad II chercha dans le même temps à consolider sa frontière, en renforçant les places fortes qui la constituaient. La forteresse d'Alcaudete fut par exemple renforcée au début du XIV[e] siècle, comme le note al-Maqqarī[425]. En effet, elle venait d'être reconquise par les musulmans, après plusieurs décennies d'occupation castillane[426]. Depuis Algésiras jusqu'à Vera, les Naṣrides mirent en place une véritable ceinture stratégique de châteaux, qui s'appuyait largement sur le relief montagneux de la région.

Mais de nouveaux troubles au sein de la famille royale naṣride laissèrent le champ libre aux chrétiens, qui purent rapidement rétablir leur situation sur la frontière. Selon Ibn al-Ḫāṭib, *Qalʿat Banū Saʿīd* faisait partie des places fortes dont s'emparèrent les chrétiens à cette occasion, La Mota avait donc peut-être été reconquise par les musulmans depuis 1280[427]. Au cours de l'année 1303, les luttes intestines qui secouaient le royaume grenadin forcèrent l'émir à conclure un nouveau traité avec la Castille. Il renonça alors à dominer le détroit de Gibraltar, en échange de quoi il pouvait conserver les places fortes situées dans le secteur central de la frontière. Parmi elles, les sources mentionnent Alcaudete et Locubín, mais le sort de *Qalʿat Banū Saʿīd* n'est pas explicité[428]. Cependant, Alcaudete fut conquise par les Castillans en 1312, comme on le voit dans la *Crónica del rey don Fernando IV*[429]. Depuis cette forteresse, les armées chrétiennes lancèrent de nombreuses attaques contre le royaume de Grenade. L'une d'entre elles, menée en 1319, fut soldée par une cuisante défaite[430]. La débâcle de l'ost chrétien offrit alors aux musulmans plusieurs années de répit. Durant les années qui suivent, aucun texte ne nous éclaire sur le destin de

424 MADOZ, Pascual, *Dictcionario geográfico-estadístico-histórico de España*, vol. I..., p. 391. Nous ignorons d'où est issue cette information.
425 AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 346.
426 IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes*..., p. 50, 76 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 346.
427 IBN AL-ḪĀṬIB, *Islamische geschichte spaniens*..., p. 492-493 ; *Id*., *Historia de los reyes*..., p. 120.
428 CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 350.
429 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 169 ; ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p. 92.
430 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 183 ; ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p. 95-97.

Qalʿat Banū Saʿīd, mais il est probable que la ville ait mainte fois changé de maître[431].

c. *Qalʿat Banū Saʿīd* devient Alcalá la Real

Durant les années 1330, Alphonse XI, successeur de Ferdinand IV sur le trône de Castille, passa à l'offensive contre les Maures. Ceux-ci avaient formé une coalition, réunissant le royaume naṣride et celui des Mérinides, dynastie d'origine berbère qui domina le Maghreb *al-Aqṣà* entre le XIII[e] et le XV[e] siècle. L'objectif était de reprendre le contrôle du détroit de Gibraltar, qui posséda de tous temps une importance stratégique essentielle. Alphonse XI commença donc par mettre les régions frontalières en alerte, pour prévenir toute agression grenadine. Les chrétiens, depuis leurs bases d'Alcaudete, organisèrent plusieurs expéditions contre le royaume grenadin. À cette occasion, ils dévastèrent une fois de plus les abords d'Alcalá, certainement aux mains des musulmans à l'époque[432]. Durant l'automne 1340, les coalitions chrétiennes et musulmanes s'affrontèrent pour la possession de la ville de Tarifa, lors de la bataille du Río Salado. Alphonse XI sortit vainqueur du combat, considéré dès lors comme une des batailles décisives de la « Reconquista »[433]. Enhardi par son succès, il décida de pousser son avantage en s'emparant de plusieurs places fortes naṣrides, et parmi elles, Alcalá la Real. À la tête de ses troupes, Alphonse XI ravagea les campagnes de la ville, avant de prendre le contrôle de son faubourg, le 29 décembre 1340, jour de la saint Domingo de Silos. Il s'empressa alors d'y construire une église, qui fut dédiée au saint en question. Les Castillans se replièrent ensuite momentanément ; en effet, Alphonse XI feint de vouloir attaquer Málaga pour détourner l'attention des Grenadins, qui ne se préparaient donc pas au siège d'Alcalá. Les chrétiens purent alors librement encercler la ville, et s'atteler à assoiffer ses occupants, en cherchant à détruire leurs sources d'eau. Dans le même temps, ils mirent le siège devant Locubín, qui menaçait de couper leur ravitaillement, en provenance de Jaén et Cordoue. Peu à peu, la pression se fit plus forte sur les Alcalaínos, abandonnés par l'émir grenadin. Les habitants de *Qalʿat Banū Saʿīd* finirent donc par capituler, au mois d'août 1341[434]. Pour R. Arié, c'est

431 CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 350-351.
432 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p.298 ; CANO ÁVILA, Pedro, *Alcalá*..., p. 67.
433 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 325-328 ; ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p 102-103 ; DE MOXÓ, Salvador, «Castilla y Léon (1217-1349). Época de Alfonso XI », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1..., p. 400-404.
434 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 331-335 ; *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 371-379.

l'utilisation de pièces d'artillerie qui permit aux chrétiens de remporter la victoire[435]. Mais elles n'étaient pas très efficaces à l'époque, il est donc plus probable que la soif soit la principale responsable de cette reddition, comme le souligne Ibn Ḫaldūn, la chronique d'Alphonse XI et Sancho de Arenda[436].

Les Alcalaínos furent conduits par les soldats castillans jusqu'en terre musulmane, à Moclín, où ils recouvrirent leur liberté. Suite à la conquête d'Alcalá, qui prit dès lors le nom de Alcalá la Real, Alphonse XI mit définitivement la mains sur le district de Priego, ce qui repoussa la frontière au niveau des forteresses de Moclín et de Montefrío[437]. Sous la domination chrétienne, Alcalá devint une des principales forteresses castillanes à la frontière du royaume naṣride. Elle constituait donc une base pour la « Reconquista », mais aussi une zone d'échanges économiques et culturels, ce qui lui permit de prospérer pendant tout le bas Moyen-Âge.

L'histoire qui est exposée ici retrace essentiellement les événements politiques et militaires que la ville a connus entre le XIII^{e} et le XIV^{e} siècle. Ce récit, basé uniquement sur les sources textuelles, ne permet d'entrevoir qu'une facette de la réalité. En effet, c'est par le prisme des chroniqueurs que l'on perçoit les événements. La frontière, hérissée de forteresses, est alors le cadre de conflits qui paraissent incessants. Le patrimoine matérielle de la Sierra Sur renvoie également cette image, car il est essentiellement composé de ruines d'ouvrages défensifs, du reste spectaculaires et donc bien visibles. Ainsi, ce sont les vestiges monumentaux qui ont de tout temps concentrés l'attention, une réalité toujours d'actualité au regard des travaux de réhabilitation menés sur La Mota. En effet, ceux-ci furent, et sont encore, axés sur la mise en valeur des édifices militaires et religieux. En outre, ces monuments semblent pour la plupart datés de l'époque chrétienne, même si plusieurs d'entre eux auraient une origine *andalusī*. Seul la pratique d'une archéologie scientifique aurait donc pu nous permettre de dépasser l'image de forteresse castillane attachée à La Mota. Malheureusement, il semble que les opérations archéologiques n'aient pas poursuivi ce dessein. Le site de La Mota est donc de tout temps apparu comme un bastion chrétien de la frontière, défiant les naṣrides de Grenade et par extension l'ensemble du monde musulman. Il est donc naturel que les réhabilitations, ainsi que les parcours thématiques mis en place sur le plateau de La Mota, se soit focalisés sur la période

435 ARIÉ, Rachel, *España musulmana…*, p. 440.
436 IBN ḪALDŪN, *Le livre des exemples*, vol. II..., p. 1185 ; *Cronícas de los reyes de Castilla…*, p. 333 ; DE ARANDA, Sancho, *El discurso genealógico…*, p. 84-85.
437 *Cronícas de los reyes de Castilla…*, p. 334-335 ; *Poema de Alfonso Onceno…*, p. 379.

chrétienne du passé médiéval d'Alcalá. Une époque qui résonne sûrement bien plus que la période islamique dans l'imaginaire des visiteurs, essentiellement espagnols et de toutes façons occidentaux.

L'image strictement guerrière des relations entre chrétiens et musulmans est l'héritière de la mémoire collective espagnole, forgée à la fin du Moyen-Âge et surtout durant l'époque moderne. Celle-ci fut alimentée pendant des siècles par les chroniques et les poèmes guerriers, particulièrement orientés, fruit d'une production littéraire généralement issue du monde aristocratique et ecclésiastique[438]. Cette propagande devait en effet ternir l'image des Maures, contre qui l'Espagne continuait à guerroyer en Méditerranée[439]. Du côté musulman, l'image de la frontière résulte aussi d'une construction idéologique. Le monde est en effet séparé en deux, avec d'une part le *Dār-al-islām* et d'autre part le *Dār-al-ḥarb*, littéralement « domaine de la guerre », qui désigne l'espace non musulman[440]. La documentation portant sur les aspects guerriers est abondante et facile d'accès, ce qui n'est pas toujours le cas des sources ayant trait aux relations pacifiques, qui nous permettent pourtant de relativiser l'image traditionnelle de la frontière[441].

Depuis les années 1980, les historiens ont entrepris d'appréhender celle-ci selon de nouvelles approches, comme celles qui portent sur la société qu'elle a générée. L'objet historique que constitue la frontière est en effet d'une brûlante actualité. En Espagne, la fin de la dictature franquiste a provoqué le réveil des particularismes régionaux, ce qui a abouti à la constitution des autonomies, en 1976. Les travaux historiques sur la frontière sont d'ailleurs particulièrement en vogue dans la Péninsule[442]. Peu à peu, les historiens ont montré à quel point les rapports entre chrétiens et musulmans étaient pluriels, parfois conflictuels, mais plus souvent faits d'échanges commerciaux et culturels. Ces rapports de voisinage, multiples et souvent contradictoires, furent désignés par le terme de « convivencia », concept forgé dans le milieu historique ibérique. J. Rodriguez Molina fait partie des historiens espagnols à qui l'on doit cette nouvelle approche de l'histoire de la

438 TOUBERT, Pierre, « Concept de frontière. Quelques réflexions introductives », dans CHASTAGNARET, G. (dir.), *Identidad y representación de la frontera en la España medieval (XIe siècle-XIVe siècle), Seminario celebrado en la casa de Velásquez y la universidad autónoma de Madrid (14-15 de diciembre de 1998),* Madrid, 2001, p. 1-4 ; RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida ...*, p. 14-18.
439 *Ibid*., p. 11.
440 VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Las fronteras de al-Andalus », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : historia, tradiciones y leyendas en la frontera, homenaje a Don Enrique Toral y Peñaranda*, Jaén, 2002, p. 596.
441 RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 96.
442 SÉNAC, Philippe, « Quelques remarques sur l'historiographie récente de la frontière dans l'Espagne médiévale (VIIIe siècle-XIIIe siècle) », dans *Construire la Méditerranée, penser les transfères culturels,* Munich, 2012, p. 104-119.

frontière. Son ouvrage, *La vida de moros y cristianos en la frontera* paru en 2007 à Alcalá, constitue une très bonne synthèse à propos des recherches actuelles sur ce sujet.

Depuis 30 ans, plusieurs colloques permettent de présenter ce types de travaux, et donc de renouveler l'image classique de la frontière. Parmi eux, il faut souligner l'importance des Estudios de frontera, qui ont lieu tous les deux ans à Alcalá la Real depuis 1995[443]. Aujourd'hui, la majorité des Espagnols considère l'histoire d'al-Andalus comme faisant partie de l'histoire nationale. La collection *Historia de España*, dirigée par R. Menéndez Pidal, traduit parfaitement ces évolutions parcourues par l'historiographie. En effet, elle retrace l'histoire des royaumes chrétiens comme celle d'al-Andalus[444].

Le récit que nous venons de présenter demeure événementiel, et donc largement axé sur les aspects politiques et militaires du passé musulman d'Alcalá. Cette facette de l'histoire de la ville est la première à avoir attiré l'attention des historiens, comme É. Lévi-Provençal, R. Arié et bien sûr P. Cano Ávila. Leurs travaux furent en outre conditionnés par les écrits des auteurs médiévaux, également focalisés sur les événements politico-militaires. D'autre part, les vestiges matérielles de la Sierra Sur, et notamment ceux du site de La Mota, renvoient eux aussi l'image d'un passé guerrier. Les sources textuelles et archéologiques ont donc largement contribué à orienter les travaux des chercheurs, une situation somme toute logique.

Néanmoins, la façon dont on a perçu l'histoire d'al-Andalus, et donc l'histoire d'Alcalá, a évolué à travers le temps. Jusqu'aux années 1970, le passé musulman de l'Espagne était refoulé, dissimulé derrière la théorie continuiste qui minimisait le poids qu'avait pu avoir la conquête arabo-berbère sur la péninsule ibérique. L'histoire musulmane d'Alcalá n'intéressait donc pas véritablement les premiers chercheurs, qui se focalisaient sur son passé chrétien. Après la mort de Franco et la libéralisation de l'Espagne, plusieurs historiens s'attachèrent à déconstruire le mythe continuiste. Parmi les chercheurs partisans d'une relecture de l'histoire, il faut bien sûr citer P. Guichard, qui démontra dans sa thèse la profondeur de l'arabisation d'al-Andalus. L'image d'un affrontement binaire entre chrétiens et musulmans, largement hérité de l'époque Moderne, fut peu à peu remis en question au cours des années 1970 et 1980. La guerre civile qui déchira al-Andalus à la fin du IX^{e} siècle n'opposait donc pas forcément les populations d'origine autochtone aux conquérants,

443 RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 9-11.
444 BURESI, Pascal, « al-Andalus entre Orient et Occident. L'invention des origines »..., p. 127-129.

mais elle résultait de facteurs pluriels, déjà propres à la société *andalusī* en pleine construction. Cependant, al-Andalus ne fut pas non plus une terre de tolérance. En effet, les persécutions que subirent les mozarabes au XII^{e} siècle en sont la preuve. Il y avait donc bien des frontières entre les communautés ethniques et religieuses, mais celles-ci étaient poreuses et permettaient aux différentes cultures de communiquer. On comprend donc pourquoi la frontière obséda et obsède toujours les historiens ibériques, qui ont produit sur ce sujet une énorme quantité de travaux. La façon d'appréhender la frontière a toutefois beaucoup évolué depuis le XIX^{e} siècle. Alors qu'on l'imaginait uniquement comme une terre de conflits, les recherches récentes ont montré à quel point les sociétés qu'elle avait engendrées pouvaient être multiformes et complexes. Alcalá la Real se trouve au cœur de cette histoire controversée, c'est pourquoi il est impératif d'étudier ces mutations historiographiques pour pouvoir comprendre son histoire.

Bien sûr, l'image que nous avons aujourd'hui d'Alcalá à l'époque musulmane correspond à un aspect de la réalité. La position stratégique de La Mota, ainsi que ses atouts défensifs naturels, ont évidemment joué un rôle essentiel dans l'histoire du site. La *qal'a* a toujours été un centre militaire important dans la région, et notamment dans les périodes de conflits, depuis la conquête arabe jusqu'à la prise de la ville par Alphonse XI. En effet, c'est pendant les guerres que les auteurs soulignent l'importance d'Alcalá. Cependant, La Mota fut aussi un lieu de vie, comme le prouve la sophistication du système d’adduction d'eau mis en place derrière ses murs.

Les sources arabes nous donnent des informations essentielles au sujet de l'histoire de l'Alcalá *andalusī*. D'après nous, 18 auteurs arabophones apportent des informations vraiment importantes pour notre sujet, c'est pourquoi nous avons choisi de nous attarder sur leur vie, leur personnalité et leurs œuvres. Plus de la moitié de ces auteurs sont originaires d'al-Andalus, ils sont donc géographiquement proches des faits qu'ils relatent, ce qui peut aussi susciter un manque d'objectivité chez certain d'entre eux. Le *Muġrib* d'Ibn Saʿīd al-Magribī, le *Iḥāṭa* d'Ibn al-Ḫāṭib et bien sûr le *Nafḥ al-ṭīb* d'al-Maqqarī., sont les œuvres les plus riches en ce qui concerne le passé musulman d'Alcalá. Malheureusement, le *Iḥāṭa* n'a pas été traduit, nous n'avons donc pas pu exploiter ce texte directement. Néanmoins, la plupart des autres textes possèdent des traductions en français, espagnol, anglais ou allemand, même si la qualité de ces dernières est très inégale. Le *Muġrib* possède une valeur particulière au sein de ce corpus, car son auteur, Ibn Saʿīd, est issu d'une famille alcalaína. Il est donc théoriquement bien renseigné sur sa ville natale, même si les informations qu'il donne au sujet de celle-ci sont finalement assez réduites. Seul l'œuvre d'al-Maqqarī n'a pas été produite au Moyen-Âge, c'est donc une compilation de textes antérieurs. Les informations issues des sources arabes sont généralement de type narrative et géographique, elles sont donc peu variées. En se basant sur ce corpus, comme l'a fait P. Cano Ávila, il est donc possible d'écrire une histoire politico-militaire d'Alcalá. Cependant, ces textes ne nous permettent pas de développer des thèmes comme l'économie, l'urbanisme ou les relations entre la ville et son territoire.

Pour compléter ces informations, il est donc impératif de se tourner vers d'autre sources, comme les documents issus du monde chrétien. Ceux-ci sont de nature plus variée que les textes arabes. En effet, certains textes castillans appartiennent au genre narratif, comme les chroniques, mais on trouve aussi des textes plus littéraires ainsi que des documents d'archives, qui font souvent défaut en al-Andalus. Cette riche documentation nous renseigne par exemple sur les édifices de l'Alcalá médiévale, mais aussi sur l'aspect de son territoire, et donc sur les types de cultures qui y étaient pratiquées. Néanmoins, l'ensemble de ces sources ne nous révèlent qu'une partie de la réalité, car elles ont été produites par une élite, à destination de cette même élite, elles expriment donc la façon dont la classe dominante percevait le monde. Pour dépasser cette vision centrée sur la vie des princes et des puissants, il faut savoir lire entre les lignes. Mais l'étude des textes reste insuffisante et il est nécessaire de se pencher sur des documents de natures différentes, comme les sources matérielles, dont l'étude est la spécialité des archéologues.

L'Archéologie est une science relativement récente, qui a mis du temps à s'imposer face aux partisans de l'histoire classique, traditionnellement axée sur les textes. Les vestiges médiévaux de la Sierra Sur ont donc longtemps été délaissés, par la population comme par les chercheurs. Pourtant, ces ruines, qui sont composées essentiellement d'ouvrages défensifs, comme on peut le voir sur La Mota, ont toujours stimulé l'imagination, en rappelant le passé guerrier de la région. C'est toutefois l'Alcalá castillane qui a longtemps occupée les esprits, car les traces de cette époque sont plus visibles, et plus lisibles. En effet, les arabisants étaient et sont toujours rares en Espagne, pays dont le passé islamique fut difficilement accepté. Comme les textes, les tours de la forteresse alcalaína évoquent donc d'abord l'histoire militaire d'Alcalá, à l'époque où la ville constituait un bastion chrétien à la frontière castellano-grenadine. Il fallut attendre la deuxième moitié du XX^{e} siècle, et la découverte d'artéfacts *andalusī-s* comme ceux qui forment le trésor de Charilla, pour que le passé musulman de la Sierra Sur refasse surface. Ces découvertes furent en outre concomitantes du développement des études islamiques en Espagne, un développement largement stimulé par l'Archéologie qui était à cette époque en pleine expansion.

Les fouilles se multiplièrent effectivement dans tout le pays, et donc naturellement à Alcalá, où le site exceptionnel de La Mota bénéficia enfin de l'attention des autorités et des chercheurs. En effet, depuis la fin des années 1980, un programme de réhabilitation et de valorisation de la forteresse à été mis en œuvre. C'est donc dans ce cadre que les fouilles archéologiques ont été menées sur l'acropole alcalaína. Cependant, les données scientifiques produites à l'occasion de ces investigations sont difficilement accessibles depuis la France, ce qui nous a contraint à nous rendre en Espagne. Sur place, nous avons également rencontré des difficultés pour nous procurer les rapports de fouilles. De plus, ceux-ci sont peu nombreux et laconiques, une situation anormale pour des documents devant retracer plusieurs décennies de fouilles. Pour en savoir plus, nous avons collecté l'ensemble des publications relatives aux recherches archéologiques faîtes dans la Sierra Sur. Mais les informations que nous nous sommes procurés sont encore une fois vagues et relativement éparses. Toutefois, il semble que les opérations archéologiques réalisées sur La Mota furent davantage orientées vers la réhabilitation de la forteresse, sans qu'un véritable programme de recherche scientifique ait été mis en place. Les témoignages matérielles auxquelles nous avons eu accès concernent alors surtout des ouvrages défensifs, même si des structures de natures différentes ont été mises au jour, comme celles

qui forment le système d'approvisionnement en eau de la forteresse.

C'est justement ces deux types de vestiges qui ont été mis en valeur lors de la réhabilitation du site, qui visait à rendre la forteresse accessible au public. Dans le même temps, l'ensemble du plateau a été muséographié, par le biais de parcours thématiques, surtout axés sur la vie dans une forteresse frontalière. Les efforts des institutions comme des chercheurs se sont donc portés sur la patrimonialisation de La Mota, ce qui à semble t-il entraîné un certain abandon des recherches scientifiques. En conséquence, les fouilles n'ont produit que très peu de données susceptibles d'être employées par les historiens. Les recherches archéologiques paraissent avoir été bâclées, ce qui pour A. Malpica Cuello n'est pas si rare. Quoi qu'il en soit, nous possédons peu de données matérielles, ce qui limite nos possibilités pour approfondir nos connaissances à propos de l'urbanisme de l'Alcalá médiévale. Comme souvent, ce sont les vestiges monumentaux qui sont mis en valeur, or, ceux-ci renvoient d'avantage à l'époque chrétienne qu'à al-Andalus. La période castillane est mieux connue, mais surtout davantage mise en valeur par l'historiographie espagnole que l'histoire musulmane du pays, qui fut longtemps refoulée.

Les écrits des auteurs médiévaux, comme ceux des spécialistes contemporains, comme É. Lévi-Provençal et bien sûr P. Cano Ávila, se sont bien souvent concentrés sur les aspects politiques et militaires de l'histoire d'al-Andalus, et donc d'Alcalá. Les vestiges matérielles de la Sierra Sur, et notamment ceux de La Mota, renvoient aussi au passé guerrier de la zone, notamment à l'époque ou elle constituait une région frontalière aux confins du monde musulman et de la Chrétienté. Ces sources sont donc largement responsables du portrait actuel d'Alcalá, perçu presque uniquement comme une forteresse frontalière.

La façon dont on appréhende l'Histoire aujourd'hui n'est cependant pas la même qu'il y a un siècle. À cette époque, la grande majorité des chercheurs espagnols minimisait l'impacte qu'avait pu avoir la conquête arabo-berbère sur la péninsule Ibérique. Cette thèse, communément acceptée jusqu'aux années 1970, est connue sous le nom de théorie « continuiste ». On comprend donc mieux pourquoi l'histoire musulmane d'al-Andalus, et donc d'Alcalá, fut si longtemps laissée dans l'ombre. Il fallut effectivement attendre la démocratisation de l'Espagne pour que le pays se tourne vers son passé musulman. Certains historiens, comme P. Guichard, s'employèrent donc à démontrer la profondeur de l'arabisation d'al-Andalus, qui constituait un espace parfaitement intégré au *Dār-al-islām.* Dans le même temps, l'image traditionnelle d'un affrontement perpétuel entre chrétiens et

musulmans fut remise en question. En effet, même si il y eu des conflits, notamment lors des guerres civiles des IX^{e} et XI^{e} siècles, les différentes communautés parvinrent généralement à coexister. Les frictions n'étaient d'ailleurs jamais uniquement provoquées par des problèmes ethniques et religieux, même s'il y avait bien des frontières entre les différents groupes. La péninsule Ibérique médiévale est bien une terre de frontières, qu'elles soit confessionnelles, culturelles ou linguistiques, mais ces barrières ne furent jamais imperméables. On comprend donc pourquoi le thème de la frontière est un des sujets de prédilection des chercheurs ibériques. Alcalá se situe au cœur du passé controversé de l'Espagne, c'est pourquoi nous avons du étudier ces mutations historiographiques pour comprendre l'image actuellement attachée à la ville.

La vision que nous avons aujourd'hui d'Alcalá, largement focalisée sur son rôle de forteresse, reflète tout de même une facette de la réalité. La ville fut indéniablement une place forte de premier plan dans la région. C'est d'ailleurs pendant les guerres que les auteurs soulignent l'importance d'Alcalá, depuis les conflits tribaux du VIII^{e} siècle, jusqu'à sa conquête définitive par les chrétiens au milieu du XIV^{e} siècle. La croissance de la ville semble même être nourrie par ces guerres, qui poussèrent certainement les habitants de la région à se réfugier sur la colline de La Mota. En effet, jusqu'à la chute du Califat, l'importance d'Alcalá semble modeste, il faut alors attendre les troubles de la grande *fitna* pour que la ville se développe. Au cours des XI^{e} et XII^{e} siècles, Alcalá serait devenue un véritable noyau urbain, comme le prouve l'aura exercé par la ville sur la région.

II-Un territoire multiforme, cadre de l'histoire Alcalaína

Madīna serait pour nous l'équivalent de « ville », même si la terminologie utilisée par les auteurs arabes paraît souvent assez imprécise. En effet, un même terme peut recouvrir des réalités distinctes, alors que des objets semblables sont susceptibles d'être nommés différemment[445]. De plus, le contenu sémantique des mots arabes, et en particulier celui des vocables qui servent à qualifier les types d'établissements humains, varie selon les époques, les auteurs, et même en fonction de la nature des textes où ils apparaissent. En conséquence, l'emploi de termes différents n'implique pas obligatoirement de changements notables. Il paraît alors chimérique de chercher à définir exactement le sens de *madīna*[446]. Néanmoins, il est possible d'affiner la signification que les auteurs arabes attachaient à ce concept.

Pour y parvenir, il est nécessaire de se tourner vers la linguistique et les différentes méthodes d'analyses dont elle dispose. Pour étudier le sens que recouvre le terme *madīna* dans la *Description de l'Espagne* d'al-Idrīsī, C. Mazzoli-Guintard a par exemple employé la lexicométrie. Il s'agit d'un procédé statistique qui consiste à relever et à énumérer les vocables associés à un « mot-pôle », qui correspond dans notre cas à *madīna*. Cette méthode fut appliquée pour 40 occurrences de ce terme dans le texte d'al-Idrīsī. À 24 reprises, *madīna* est associée à la muraille, élément permettant traditionnellement de définir la ville chez les médiévistes. Mais *madīna* est aussi rattachée au concept de territoire à 23 occasions[447]. Chez l'auteur ceutien, comme pour la plupart des écrivains arabes médiévaux, il semble que *madīna* désigne un centre urbain mais aussi l'espace dominé par celui-ci. Le terme *madīna* possède donc une dimension politico-administrative, comme c'est le cas du concept de *ḥiṣn*[448].

Seul Ibn Saʿīd al-Magribī désignerait Alcalá la Real comme étant une *madīna*, alors que le site est systématiquement nommé *qalʿa*. Le polygraphe alcalaíno utilise peut-être ce terme pour exagérer l'importance de sa ville natale[449]. Mais il est aussi possible qu'Ibn Saʿīd ait souhaité souligner l'importance d'Alcalá en tant que chef-lieu et donc comme

445 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Du concept de "madīna" à la ville d'al-Andalus : réflexions autour de la *Description de l'Espagne* d'al-Idrisi », dans *Mélange de la Casa de Vélazquez*, n°27-1, Madrid, 1991, p. 130.
446 BAZZANA André, CRESSIER Patrice, GUICHARD Pierre, *Les chateaux rureaux...,* p. 67-68.
447 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Du concept de "madīna" à la ville d'al-Andalus : réflexions autour de la *Description de l'Espagne* d'al-Idrisi »..., p. 133.
448 *Id.*, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 35-37.
449 *Ibid.*, p. 30. Cependant, nous n'avons pas pu le vérifier dans la traduction du *Muġrib* que nous avons à notre disposition.

centre névralgique d'un territoire. Par ailleurs, nous avons vu qu'il n'était pas rare que des termes à la signification différente désignent la même réalité. Al-Idrīsī qualifie par exemple indistinctement Madrid de *madīna* et de *qalʿa*, vocables aux signifiés à priori éloignés. Ce flou se retrouve chez de nombreux auteurs arabes, comme Aḥmad al-Rāzī ou al-ʿUḏrī. Ces incertitudes semblent néanmoins associées à des localités de second plan, possédant des caractéristiques urbaines, notamment en ce qui concerne leurs rôle administratif et judiciaire. Alcalá la Real fit donc peut-être partie de ces centres secondaires, chargés de faire l'intermédiaire entre la capitale de la province et la campagne. Il est alors probable que des localités plus modestes, elles même à la tête de petits territoires, aient fait le lien entre Alcalá et l'espace qui était sous son contrôle.

Quoi qu'il en soit, *Qalʿat Banū Saʿīd* assuma bien la charge de chef-lieu, comme l'indique plusieurs sources, et parmi elle Ibn Saʿīd al-Magribī. Ce statut semble être assumé par la forteresse depuis au moins le XI[e] siècle, car c'est al-ʿUḏrī qui le premier mentionne le *ǧuz* de Qalʿat Yaḥṣib[450].

Ce rôle induit alors l'existance d'une relation particulière entre Alcalá et l'espace qui était sous son contrôle. Ces dernières années, les chercheurs ont bien mis en lumière l'importance du rapport entre la ville et sa périphérie. Celui-ci a surtout été étudié du point de vue de l'emprise économique et de la domination politique. Cependant, ces questions invitent aussi à reflechir à propos du rôle de la ville sur l'organisation des territoires péri-urbains, et donc sur la nature des rapports entre les centres politiques et leurs périphéries. Si la ville symbolise souvent le coeur d'un territoire, cela ne veut pas dire que ce dernier soit complètement passif. En effet, les caractèristiques des villes sont aussi déterminées par l'éspace qui les entoure. C'est par exemple le cas des localités frontalières, dans lesquelles tout ce qui est lié à la défense militaire est généralement surdéveloppé[451].

Ces deux entités sont donc indissociables, c'est pourquoi nous ne pouvions pas envisager l'histoire d'Alcalá sans prendre en compte celle de la Sierra Sur, ensemble territorial que domine aujourd'hui la ville, ce qui ne fut pas toujours le cas dans le passé. Ce constat nous montre à quel point les liens entre une localité et sa périphérie sont évolutifs. De fait, le territoire peut être considéré comme un espace vivant, dont l'histoire

450 AL-ʿUḎRĪ, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) »..., p. 65 ; IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 184-222 ; IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes*..., p. 17 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 309.

451 JANSEN, Philippe, GONSALEZ-VILLAESCUSA, Ricardo (coord.), Introduction au séminaire de l'équipe « Dynamique des peuples et des paysages », sur le thème des « Fondations urbaines et définition des territoires »..., n.p.

est jalonnée d'indices qu'il s'agit pour nous d'interpréter[452].

Les sources écrites permettent rarement de saisir toute la complexité des liens entretenus entre un centre et sa périphérie. C'est pourquoi il est nécessaire d'opter pour une approche pluridisciplinaire, permettant de prendre en compte l'ensemble des aspects de ces rapports, grâce à l'étude et à la comparaison de tous les types de sources disponibles[453].

Ce chapitre sera d'abord consacré à l'occupation du territoire par les Hommes, et donc à la relation qu'ils ont entretenue avec leur environnement. Suite à ce travail préalable, nous pourrons tenter de comprendre la façon dont ces populations exploitèrent leur terroir, ce qui alimenta l'économie de la région et permit l'enrichissement d'Alcalá. Enfin, nous aborderons la question des rapports entre la ville et son district, rapports pluriels qui évoluèrent tout au long de l'histoire d'al-Andalus. Afin de mettre en lumière ces transformations, nous suivrons un plan chronologique.

A-La terre et les hommes dans les premiers siècles de l'histoire *andalusī*

La reconstruction de la géographie d'al-Andalus est un des thèmes les plus étudié par les spécialistes de l'histoire *andalusī*, et ce depuis le XIX[e] siècle. Les théories qui entourent ce sujet bénéficient effectivement de continuelles révisions, ce qui s'explique par la découverte fréquente de nouvelles sources écrites, et par l'édition de nouvelles traductions. En plus des textes arabes, il est impératif de prendre en compte les sources chrétiennes postérieures à la « Reconquista », car elles peuvent aussi apporter d'importantes informations. Depuis quelques années, les historiens disposent également d'une importante documentation archéologique qui n'était pas employée jusqu'aux années 1980. Ces données matérielles permettent alors de vérifier ou de contester les interprétations forgées à partir des textes[454].

Pour localiser les noyaux de peuplement *andalusī*, la méthode traditionnelle consiste à comparer la toponymie issue des textes arabes avec les noms actuels[455]. Ces toponymes sont en partie issus de sources écrites de type géographique, qui présentent généralement le

452 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Los territorios urbanos de las ciudades andalusíes : perspectivas de estudio », dans MARTÍNEZ ENAMORADO, V. (éd.), *Ier congreso internacional « escenarios urbanos de al-Andalus y el occidente musulmán », (Vélez-Málaga, 16-18 junio 2010)*, Málaga, 2011, p. 20.
453 *Ibid*., p. 21-23.
454 SALVATIERRA CUENCA Vicente, *La crisis*..., p. 11-12.
455 *Ibid*., p. 24.

découpage administratif d'al-Andalus. Pour décrire cette organisation, les auteurs anciens font souvent la liste des centres secondaires d'une même *kūra*, en associant à ceux-ci les différentes localités qui en dépendaient sur le plan administratif. Comme nous l'avons vu, ces lieux semblent désigner un centre, mais également le territoire qui est sous sa domination. L'étude de la toponymie permet donc de localiser les établissements humains de l'époque, mais elle permet aussi de déterminer les « limites » des différents ensembles territoriaux qui composaient al-Andalus.

Cependant, ce travail peut aboutir à des interprétations confuses, c'est pourquoi il est impératif de confronter les informations issues des textes aux réalités matérielles[456]. V. Salvatierra Cuenca a très bien présenté cette démarche dans son ouvrage *La crisis del emirato omeya en el alto Guadalquivir*, étude qui vise à déterminer l'étendue du territoire de certains rebelles s'étant soulevés contre le pouvoir omeyyade durant la première *fitna*. Cependant, la fouille de villages *andalusī-s* est difficile, car ceux-ci ont rarement laissé des traces. En effet, le bois, la terre et la brique étaient les principaux matériaux utilisés, or, ils se conservent très mal, notamment dans les régions méditerranéennes[457].

Pour ce qui est de la Sierra Sur, nous disposons malheureusement de très peu de sources archéologiques, il nous sera donc difficile d'adopter la méthode présentée par l'archéologue jiennense. Nous serons bien souvent contraints de nous appuyer sur des travaux essentiellement basés sur la toponymie, comme ceux de J. Vallvé Bermejo.

L'entreprise qui consiste à déterminer la situation des noyaux de peuplement *andalusī* paraît libre de toutes influences idéologiques. Mais V. Salvatierra Cuenca rappelle à quel point ces localisations sont issues des déductions des chercheurs, elles-mêmes fruits des hypothèses qu'ils défendent, il faut donc sans cesse prendre garde à rester le plus objectif possible[458].

La distribution spatiale du peuplement est toujours déterminée par le choix des Hommes, l'occupation du territoire est donc le fruit de l'histoire[459]. Al-Andalus fut profondément marquée par la diversité des communautés ethniques et religieuses qui coexistaient au Moyen-Âge dans la péninsule Ibérique. L'implantation de ces groupes de

456 *Ibid*., p. 13-14 ; VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « Historia, toponimia y lengua », dans CARABAZA BRAVO, J. M., MOHAMED-ESSAWY, A. T. (coord.), *El saber en al-Andalus*, vol. II, Sévilla, 1999, p. 101-107.
457 BAZZANA, André, « Quelques réflexions à propos de l'habitat villageois dans al-Andalus », dans *Castrum VI : maison et espaces domestiques dans le monde médiéval au moyen-âge,* Rome/Madrid, 2000, p. 53-74.
458 SALVATIERRA CUENCA Vicente, *La crisis*..., p. 11-12.
459 BAZZANA, André, « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) », dans *Châteaux, routes et rivières*, a*ctes de rencontres d'archéologie de l'histoire en Périgord les 26, 27, 28 septembre 1997*, Bordeaux, 1998, p. 29-32.

populations et la nature des liens qu'ils entretenaient sont donc des facteurs qui ont influencé l'occupation du territoire *andalusī*.

Dans cette partie, nous chercherons donc à comprendre le rapport entre les populations et leur environnement, et donc entre les Hommes et leur milieu naturel. Pour ce faire, nous étudierons d'abord les lieux où ces populations se sont installées. Cette distribution du peuplement fut en partie déterminée par l'appartenance ethnique et religieuse des habitants de la Sierra Sur, c'est pourquoi nous nous attarderons aussi sur ce sujet. Enfin, nous tenterons d'apprécier l'étendue de ce territoire dont les frontières ont bien sûr évolué à travers l'Histoire.

1. La distribution spatiale du peuplement

La Sierra Sur semble habitée par une importante population durant la préhistoire, comme en témoignent les nombreux vestiges dont regorge son sol. Les rapports de fouilles que nous avons consultés signalent en effet très souvent la découverte d'artéfacts datant de ces époques reculées[460]. La richesse de cet espace, où abondent les sources d'eaux et les pâturages, a bien sûr attiré les Hommes, notamment à partir du Néolithique et donc du développement de l'agriculture[461]. Mais la situation stratégique de la zone, qui constitue un passage privilégié permettant de relier la vallée du Guadalquivir à la mer Méditerranée, est aussi à l'origine du développement de la région. Plusieurs sites stratégiques, permettant de contrôler ces voies de communications, furent fortifiés à cette époque[462]. Ainsi, des traces d'occupations ont été découvertes sur La Mota, dont la situation exceptionnelle est manifestement mise à profit depuis des millénaires[463].

Après les Ibères et les Carthaginois, ce fut au tour des Romains de dominer la Péninsule, à la suite d'une conquête qu'ils menèrent à bien au début du II^{e} siècle av. J.-C. De nombreux vestiges matériels attestent de l'occupation romaine de la région, certains sont d'ailleurs situés à proximité direct de La Mota[464], ainsi que sur la colline elle-même.

460 Excmo. Ayuntamiento de Alcalá la Real, Jaén. Area de desarrollo económico, *Memoria, intervención arqueológica de urgencia zona llano mazuelos*..., n.p.
461 RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 86.
462 SILLIÈRES, Pierre, *Les voies de communication de l'Hispanie médiévale*, Paris, 1990, p. 529-548.
463 RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 137-155.
464 BORRÁS QUEROL, Carlos, *Memoria de actividad arqueológica preventiva en el solar de la antigua pensión facundo*..., n.p.

En effet, des citernes construites en *opus signinum*[465] et des restes de murs ont été mis au jour sur le plateau, ce qui pourrait constituer les traces d'anciennes structures défensives[466]. Cependant, La Mota et l'espace qui l'environne ne devaient pas être occupés par un habitat très dense. Aucun toponyme latin n'a d'ailleurs pu être attribué avec certitude à Alcalá. La Sierra Sur était quadrillée d'établissements agricoles et de sites de hauteurs, dont les défenses s'appuyaient avant tout sur la topographie. Le territoire s'organisait alors autour de ces oppida, aménagées au cour de périodes anciennes avant d'être généralement réinvesties par les Romains. Il y a donc une certaine continuité dans l'habitat de la zone, depuis la Préhistoire jusqu'au bas-Empire, et même jusqu'à l'époque musulmane, comme nous allons le voir[467].

À partir du III^{e} siècle ap. J.-C., l'empire Romain entra dans une phase de relatif déclin, qui se manifesta d'abord dans les secteurs économiques. Le pouvoir central, affaibli par les crises politiques, ne fut bientôt plus en capacité de faire respecter son autorité, notamment dans les provinces occidentales de l'Empire, peu à peu occupées par de nouveaux peuples venus d'outre-Rhin. Au cour du V^{e} siècle, la péninsule Ibérique passa aux mains des Wisigoths, même si une partie de l'Andalousie orientale resta plusieurs décennies sous domination byzantine. Cette période de l'histoire de l'Espagne demeure mal connue, il semble toutefois que le déclin économique et démographique de la Péninsule se soit poursuivi, ce qui entraîna le dépeuplement des villes, ainsi que l'abandon de nombreux établissements[468]. La situation fut sans doute la même dans la Sierra Sur, même s'il est généralement difficile de prouver la continuité du peuplement d'un site, tout comme son abandon[469].

a. Le site exceptionnel de La Mota et son environnement

C'est dans ce contexte que les premiers Arabes arrivèrent dans la région, d'abord comme conquérants, puis comme « colons ». Ils s'installèrent en premier lieu dans les

465 CALVO AGUILAR Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 75 ; Escuela-taller, *Proyecto de actuación arqueológica de urgencia, de apoyo a la restauración en la Iglesia Mayor abacial...*, n. p.
466 SOTOMAYOR MURO, Manuel, PASTOR MUÑOZ, Mauricio, « El territorio de la abadía de Alcalá la Real en la época romana », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 267-268.
467 *Ibid*., p. 259-277.
468 *Ibid*., p. 300-305.
469 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 165-166.

villes, avant d'occuper les campagnes situées aux marges de celles-ci[470]. Le but était de soumettre et de contrôler les populations romano-wisigothiques, tout en percevant l'impôt auquel elles étaient assujetties. Comme les Romains avant eux, les Arabes réinvestirent donc les sites stratégiques de hauteurs, notamment quand ceux-ci dominaient des zones de peuplements[471]. Les sources ne précisent pas l'emplacement du premier établissement arabe à Alcalá, mais il est fort possible qu'il soit déjà implanté sur La Mota, site particulièrement approprié pour contrôler la zone. Cette hypothèse est renforcée par la découverte sur la colline d'inscriptions arabes, dont l'alphabet très primitif semble nous renvoyer aux premiers temps de la présence arabo-musulmane dans la Péninsule[472]. Les guerriers musulmans étaient probablement accompagnés de leurs familles, qu'ils cherchaient à installer au sein de « ville-camp ». Le caractère tribal des premiers établissements arabo-berbères était effectivement très fort[473]. L'acropole alcalaína put donc servir de refuge aux conquérants, sans que ceux-ci n'aient à réaliser d'aménagements défensifs importants.

Il est impossible de savoir avec certitude si La Mota et ses alentours étaient toujours habités au début du VIII[e] siècle. On peut néanmoins le supposer, au vu de la valeur stratégique du site, mais aussi en raison de l'abondance des sources d'eau qui l'environnent. En effet, la plaine où s'étend l'Alcalá moderne compte plusieurs sources d'eau qui seront plus tard canalisées. Il y a par exemple la fontaine de La Mora[474], la fontaine Beber, ou la fontaine du Pilar de los Alamos. Ce dernier serait situé à l'emplacement d'une ancienne zone humide, « alamos » signifie d'ailleurs peuplier en Castillan, un arbre qui affectionne particulièrement l'eau et les sols inondés[475]. Au nord de la ville actuelle, on trouve aussi la fontaine Tejuela, autour de laquelle des vestiges d'époque romaine auraient été découverts. Il est donc possible que ce site constitue le premier habitat permanent d'Alcalá[476]. Ces sources d'eau bénéficierons de toute l'attention des Castillans[477], une situation

470 ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 52-53.

471 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete*, vol. I, Grenade, 2007 (1[e] éd. 1992), p. 102-104.

472 GARCÍA MEDINA, Rafael, « Con nombre propio : sobre unas inscripciones árabes en la Mota », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2014, p. 178-180.

473 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane*, Paris, 1977, p. 138-139 ; *Id*., «Les villes d'al-Andalus et de l'Occident musulman aux premiers siècles de leur histoire. Une hypothèse récente», dans CRESSIER P., GARCÍA-ARENAL M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 40-42.

474 JUAN LOVERA, Carmen, « La fuente baja La Mora », dans *Almenara*, n°23, Alcalá la Real, 1986, p. 18-19.

475 *Id*., « El pilar de Los alamos », dans *Almenara*, n°24, Alcalá la Real, 1986, p. 19.

476 « La fuente Tejuela », dans *Almenara*, n°25, Alcalá la Real, 1986, p. 19. [anonyme].

477 *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real* : *Reyes católicos...*, p. 244-247 (doc. n°87-88) ; *Ordenanzas* ..., p. 154, 181, 263-264.

probablement similaire à l'époque *andalusī*.

D'après P. Cano Ávila, *Qalʿat Asṭalīr*, que l'on trouve orthographiée avec quelques variantes, est la première dénomination qui fut attribuée à Alcalá par les Arabes. Le terme *asṭalīr* désignerait selon al-Maqqarī une source d'eau située à proximité de La Mota[478], ce qui a poussé certains spécialistes à assimiler celle-ci à la fontaine Tejuela[479], une hypothèse plausible mais nullement assurée. Comme le suggère M. Acién Almansa, il est probable qu'*asṭalīr* soit un nom antérieur à la conquête arabe[480]. Le fait que les conquérants reprennent ce terme d'origine autochtone signifie donc peut-être que la zone était encore habitée à l'époque. En effet, l'étude de la toponymie est justement un moyen permettant de nous informer sur la continuité de l'occupation d'un site[481].

Les conquérants choisissaient certes des lieux stratégiques, mais ils étaient aussi en quête de sources d'eau, afin de pouvoir pratiquer l'agriculture. En effet, les espaces hydrauliques déterminent bien souvent l'installation de zones de résidences, que ce soit au Maghreb comme en al-Andalus. Celles-ci sont généralement édifiées en hauteur, pour contrôler les ressources en eau, ce qui est le cas à Alcalá[482].

Un épisode évoqué dans le *Taʾrīḫ iftitāḥ* d'Ibn al-Quṭīya illustre parfaitement notre propos, il met en scène le puissant seigneur Arṭabās[483], un des fils de Witiza, avant-dernier souverain wisigoth d'Espagne. Dans ce passage, Arṭabās, personnage particulièrement riche en propriétés foncières, fait don d'un *mağšar* à un patricien arabe respecté. L'auteur situe alors cette ferme sur les rives du *Wādī šūš*[484], nom que l'on considère communément comme ayant désigné la rivière Guadajoz[485]. Le nom castillan est une adaptation du toponyme arabe, lui même formé à parti d'un mot latin. En effet, l'origine du terme *šūš,* mais aussi Salado, nom donné à l'un des affluant du Guadajoz, viendrait du latin Fulmen Salsum, comme l'a proposé E. Téres Sádaba. Cette indication géographique est très peu précise au regard de la longueur du Guadajoz, qui fait plus de 200 km. Cependant, E. Cano

478 Cano Ávila, Pedro, *Alcalá...,* p. 8 ; Jiménez Mata, Maria del Carmen, « El Territorio. División geográfico/administrativo »..., p. 371.
479 Fernández Vega, Luis, « Denominaciones musulmanas de Alcalá Real », dans *Almenara*, n°11, Alcalá la Real, 1985, p. 14-15 ; « La fuente Tejuela »..., p. 19.
480 Acién Almansa, Manuel, « Poblamiento y fortificación en el sur de al-Andalus : la formación de un país de ḥuṣūn »..., p. 141.
481 *Id*., « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 57.
482 Barceló, Miquel, Kirchner Helena, Navarro, Carmen, *El agua que no duerme : fondamentos de la arqueología hidráulica andalusí*, Grenade, 1996., p. 62-63.
483 Artobás pour les espagnoles.
484 Ibn al-Quṭīya, *Histoire de la conquête...*, p. 41-45 ; *Id.*, *Historia de la conquista...*, p. 28-31 ; *Id*., *Early islamic spain...*, p. 75-77.
485 Olmo López, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 159-160.

Montoro note que toutes les sources arabes situent exclusivement le *Wādī šūš* dans la région de Priego, ce toponyme désigne donc peut-être uniquement la rivière Salado. Plusieurs noms de lieux de la région possèdent quand à eux une ressemblance avec le terme *maǧšar*, c'est par exemple le cas de Majalcorón, hameau situé à proximité de La Pedriza. Toutefois, ce lieu-dit est probablement trop éloigné du Salado pour être l'héritier de la ferme d'Arṭabās[486]. Cet épisode, qui dut se dérouler dans la première moitié du VIII[e] siècle, témoigne de l'installation de population arabe dans des zones fertiles de la région d'Alcalá, zones fertiles qui étaient naturellement occupées par des autochtones.

Au nord-est d'Alcalá, à proximité de la source de la rivière Frailes (ou Velillos), se dresse le village du même nom, situé au cœur d'une zone riche en sources d'eau. Frailes, terme qui selon nous est peut-être d'origine latine, correspond probablement à l'*Afralyaš andalusī*, comme le suppose la ressemblance existante entre les deux toponymes[487]. Le célèbre uléma *ʿAlī b. Ismāʿīl al-Afralyašī* est originaire de cette localité, comme en témoigne clairement sa *nisba*[488].

Plusieurs personnalités importantes sont effectivement issues du district d'Alcalá, c'est aussi le cas du grand écrivain Ibn Ḫāqān, né à *Ṣaḫrat al-Walad*, localité qui correspondrait d'après C. Juan Lovera à l'actuel Charilla, qui se fit sûrement à la ressemblance phonétique entre les deux termes[489]. *Ṣaḫrat al-Walad* peut signifier « l'arbre de l'enfant » (*šaǧarat al-Walad*), mais on peut aussi le comprendre comme « la roche de la rivière », (*ṣaḫrat al-Wad*), ce qui nous paraît plus probable. Cependant, une théorie explique l'origine du toponyme Charilla par la présence dans la zone de moines bénédictins, Charilla viendrait alors du terme castillan « caridad », qui signifie charité[490].

Charilla est située au cœur d'une dépression qui permet de traverser les Subbétiques centrales depuis Alcaudete jusqu'à Moclín. Il n'est donc pas étonnant que ce site soit occupé depuis longtemps. Certains pensent même qu'une « ville » romano-wisigothique légendaire, la Ciudad de Flora, était située dans la zone[491]. Quoi qu'il en soit, Charilla était occupée à l'époque *andalusī*, comme en témoigne l'exceptionnel trésor d'orfèvrerie califale

486 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 90-93.
487 Vallvé Bermejo, Joaquín, « La división territorial de la España musulmana : la cora de Jaén »..., p. 61 ; Olmo López, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 120.
488 Jiménez Mata María del Carmen, « El Territorio. División geográfico/administrativo »..., p. 377.
489 Juan Lovera, Carmen, « Alcalá la Real mora », dans *Programa feria y fiestas de San Mateo*, Alcalá la Real, 1977, n.p.
490 Cortéz López, Julián, « Notas para le historia de Charilla », dans Toro Ceballos, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 135.
491 Juan Lovera, Carmen, « El tesoro de Charilla », dans *Almenara*, n°2, 1985, p. 15 ; Cortéz López, Julián, « Notas para le historia de Charilla »..., p. 135.

découvert en 1977 à proximité du village[492].

Dans le même zone, à la frontière est de la Comarca de la Sierra Sur, on trouve le village de Mures, dont le nom est issu de l'Arabe selon certain spécialistes, et parmi eux P. Cano Ávila[493].

b. Alcaudete et Locubín, les deux centres secondaires de la région

La colonisation de la péninsule Ibérique par des populations arabes et berbères est le résultat de plusieurs grandes vagues de migration. La première est consécutive à la conquête de 711, mais nous avons aussi évoqué l'installation des *ǧunūd*, qui s'établirent en al-Andalus au milieu du VIII[e] siècle. La *kūra* de Elvira fut occupée par le *ǧund* de Damas, il est donc probable que des populations syriennes se soit installées à Alcalá et dans les alentours. ʿĪsà al-Rāzī mentionne d'ailleurs la présence d'envoyés du *ǧund* de Damas, venus de *Qalʿat Yaḥṣub*, lors d'une cérémonie officielle donnée à Cordoue en 974. Avec eux, il y avait aussi des représentants originaires d'Alcaudete[494].

Comme à Alcalá, des populations syriennes s'installèrent probablement à Alcaudete au milieu du VIII[e] siècle. Aucune source écrite n'aborde directement le sujet, mais des vestiges archéologiques témoignent de cette seconde vague de migration, comme le trésor numismatique mis au jour sur la colline Almanzora, à proximité d'Alcaudete. Cet ensemble est constitué de 12 pièces de monnaies, toutes frappées en Orient dans la première moitié du VIII[e] siècle. Les monnaies sont faiblement usées, en outre, la plus récente d'entre elles fut frappée en 740, c'est pourquoi P. Cano Ávila estime que le trésor à été enfoui à l'aube des années 750. Ces monnaies ont donc certainement été introduites dans la région par des populations venus d'Orient, arrivés en al-Andalus durant les années 740, ce qui coïncide avec le débarquement des *ǧunūd* dans la Péninsule[495]. Ce trésor constituait peut-être la solde d'un guerrier arabe du *ǧund* de Damas.

L'installation d'Arabes sur le territoire d'Alcaudete au milieu du VIII[e] siècle est donc probable. En revanche, nous ne possédons aucun témoignage prouvant l'existence d'un peuplement plus ancien, une possibilité néanmoins envisageable. La colline qu'occupe

492 HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio »..., p. 115-123.
493 CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá*..., p. 19 ; AGUILERA PEÑALVER, Marino, « Mures, una historia entre la dehesa y el olivar », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 253-262.
494 ʿĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales palatinos*..., p. 242.
495 CANO ÁVILA, Pedro, « Monedas orientales de época musulmana halladas cerca de Alcaudete (Jaén) »..., p. 215-231.

l'actuel château d'Alcaudete, dont le sommet culmine à près de 700 m au dessus du niveau de la mer, est un site stratégique très important dans la région[496]. Cette éminence appartient à la Sierra Ahillos, massif situé à l'est de la ville, dont la hauteur dépasse les 1400 m. Cette zone est particulièrement montagneuse, comme l'est le sud de la commune d'Alcaudete, où l'on trouve la Sierra de San Pedro, montagne qui forme la frontière avec Alcalá. Les terres situées au nord et à l'est d'Alcaudete sont en revanche beaucoup moins accidentées, notamment en direction du nord, où s'étendent les riches plaines de la vallée du Guadalquivir. Le site d'Alcaudete surplombe donc une des principales voie de pénétration menant des Subbétiques centrales à la *Campiña*, c'est pourquoi on suppose qu'un contingent arabe s'y est établis aux lendemains de la conquête[497].

Cette hypothèse est renforcée par la présence dans la zone d'une importante population romano-wisigothique, dont l'existence est attestée par la découverte de vestiges matériels. À la suite des Ibères, les Romains occupèrent la région, même s'il n'y a pas de trace d'habitat sur la colline où se situe le château d'Alcaudete[498]. À l'époque romaine, la population était probablement concentrée plus au nord, à proximité de l'actuel village de Bobadilla, où l'on a découvert un grand nombre d'artéfacts archéologiques. Il y avait parmi eux plusieurs stèles portant le nom de *Sosontigi*, toponyme qui devait peut-être désigner l'agglomération antique. Il semble même que cette localité possédait le statu de municipe, elle était donc bien plus importante que l'Alcalá hispano-romaine. Il faut dire que *Sosontigi* était située au croisement de plusieurs voies romaines, au cœur d'un terroir particulièrement riche en eau, permettant la mise en place d'une agriculture irriguée[499]. Le territoire d'Alcaudete est effectivement encadré au nord par la rivière Víboras, et au sud par la rivière San Juan, deux affluents de la rivière Guadajoz[500]. Après la chute de l'empire Romain et l'invasion des Wisigoths, la population se serait dispersée, notamment sur les auteurs où s'élève l'actuelle ville d'Alcaudete. Afin de contrôler la zone et d'imposer ses habitants, il ne serait donc pas étonnant que les Arabes se soient rapidement établis sur la

496 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, ZAFRA SÀNCHEZ Joaquín, « Alcaudete. Un intento de proyecto integrado »..., p. 184.
497 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. 10-20 ; CANO ÁVILA, Pedro, « El islamismo en Alcaudete », dans MATELLANES MERCHÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre Alcaudete en su historia, diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 63-66.
498 A. Rives Morales nous indique néanmoins que le sommet de la colline était occupé par une ancienne tour d'observation construite par les Romains, mais il n'avance aucunes preuves pour étayer ses dires.
499 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. 102-104 ; CANO ÁVILA, Pedro, « El islamismo en Alcaudete »..., p. 63-65 ; CHINCHILLA GÓMEZ, Marina, « Alcaudete islámico », dans MATELLANES MERCHÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre "Alcaudete en su historia", diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 85-89.
500 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. 12-30.

colline où fut plus tard érigée la forteresse alcaudetense[501].

Les données les plus anciennes que nous possédons à propos de l'Alcaudete islamique remontent à l'époque de la première *fitna*, quand la zone était dominée par le rebelle Ibn Mastana[502]. Beaucoup d'autres lieux apparaissent pour la première fois durant cette guerre civile, les sources mentionnent en effet un grand nombre de toponymes, qui sont généralement situés dans des régions déterminées, ce qui permet de les localiser[503]. Alcaudete, nom qui désigne également d'autre lieu de la péninsule Ibérique, est issu de l'arabe *al-Qabḏāq*, que l'on trouve aussi sous la forme *al-Qibḏāq*[504]. D'après l'arabisant E. Téres Sádaba et le philologue E. Nieto Ballester, ce nom dériverait du latin « caput aquae », qui renvoie peut-être à la richesse de la zone en eau[505], à moins qu'il soit associé à la source du Guadajoz, située à proximité[506]. Le linguiste J. Corominas pense en revanche que le toponyme viendrait de « agua cabdal », et donc « caudaloso », qui signifierait « sources abondantes ». Certains ont aussi rapproché *al-Qabḏāq* de l'arabe *al-qaʿīd*, hypothèse qu'il est difficile d'accréditer, à l'égal des précédentes[507].

À l'instar d'Alcaudete, le Castillo de Locubín fut probablement dominé par Ibn Mastana au cour de la *fitna* émirale, c'est d'ailleurs la première information que nous possédons sur l'histoire musulmane de cette localité[508]. Comme son nom l'indique, le site de Locubín fut longtemps connu pour son caractère fortifié. Il faut dire que cette localité s'élève sur un lieu stratégique, occupé depuis la Préhistoire, et notamment durant l'époque romaine[509]. La petite ville est construite sur le flanc nord de la Sierra Acamuña, elle domine une vallée entourée de massifs montagneux relativement élevés, excepté à l'ouest, ce qui permet de rejoindre aisément Alcaudete. Plusieurs sources d'eau parsèment le territoire de Locubín, qui est en outre traversé par la rivière Guadalcotón, prénommée San Juan à

501 *Ibid.*, p. 102-103.
502 Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 189 ; Salvatierra Cuenca Vicente, *La crisis*..., p. 113-114.
503*Ibid*., 11.
504 Cano Ávila Pedro, *Alcalá*..., p. 12-15
505 Rivas Morales, Antonio, *Historia de Alcaudete*..., p. 100 ; Nieto Ballester, Emilio, *Breve diccionario de tóponimos españoles*, Madrid, 1997, p. 37.
506 Arjona Castro, Antonio, « Contribución al estudio de la división territorial de al-Andalus (I). Zuheros (Sujayra Himsi) el distrito más occidental de la cora de Elvira », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°149, Cordoue, 2005, p. 248.
507 Rivas Morales, Antonio, *Historia de Alcaudete*..., p. 100.
508 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182 (L'auteur cordouan mentionne effectivement la « place forte » de La Quns, que l'on peu rapprocher de Locubín, mais aussi de Las Lagunillas, au sud de Priego) ; Salvatierra Cuenca Vicente, *La crisis*..., p. 113-114.
509 Olmo López, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 36-46.

proximité d'Alcaudete[510]. La zone est montagneuse et donc peu favorable à l'agriculture, mais l'abondance des sources permet la mise en place de petites parcelles irriguées[511].

Deux hypothèses expliquent l'origine du nom que porte aujourd'hui cette localité, appelé *Ḥiṣin al-ʿUqbīn* par les Arabes. Pour C. Castillo Castillo, qui l'expose dans son ouvrage de référence sur l'histoire du château, Locubín viendrait de l'arabe *al-ʿuqāb*, qui devient *al-ʿuqbān* au pluriel, puis *al-ʿuqbīn*, à la suite d'un phénomène phonétique propre à la langue arabe, la « imala ». Ce terme signifie « les aigles », mais peut aussi désigner des hauteurs, ce qui correspond à la situation géographique du site[512]. Cependant, une tradition née au lendemain de la conquête du château par Alphonse XI considère le nom actuel comme un dérivé de « las cuevas », terme castillan qui renverrait à la présence de grottes dans les alentours immédiats du château, ce qui est d'ailleurs avéré. Ce postulat est signalé dans le *Dictionario geográfico-estadístico-histórico de España* de Pascual Madoz[513]. Selon C. Castillo Castillo, cette tradition résulte d'une erreur due à la proximité des termes arabes désignant les aigles et les grottes[514].

c. La Sierra Sur pendant la première *fitna*, « un país de *ḥuṣūn* »

Nous avons vu précédemment que les Arabes installés à Alcalá étaient originaires du Yémen, certains appartenaient au clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd, et d'autres à celui des Banū Yaḥṣub. Lors de la première *fitna*, Ibn Ḥayyān nous explique comment le rebelle Ibn Mastana passa un pacte avec le clan arabe des Banū Asn, installé à *Ašbatīṭ* et *Wasqah,* mais dont la principale « place forte » était *Qalʿat Yaḥṣub*[515]. Le nom de ce clan doit sûrement être rapproché de ʿAns, tribu à laquelle était rattaché le clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd[516]. Les Banū Asn sont donc sûrement les hérités du clan de ce dernier, il y a alors une relation généalogique directe entre les Arabes de *Ašbatīṭ* et *Wasqah* et ceux d'Alcalá. Il est en revanche difficile de savoir si ces trois lieux furent investis simultanément par le même lignage. On peut effectivement imaginer que le groupe d'origine se soit divisé

510 HUMBERT, André, *Campagnes andalouses et colons castillans. Paysage d'un front pionnier entre Grenade et Jaén*, Madrid, 1988, p. 23.
511 CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia...,* p. 11-14.
512 *Ibid*., p. 30-33 ; TERÉS SÁDABA, Elías, « Al-aqaba. Notas de toponimia árabe », dans *Al-Andalus*, n°43-2, Madrid, 1978, p. 369-403.
513 MADOZ Pascual, *Dictcionario geográfico-estadístico-histórico de España,* vol. VI..., p. 190.
514 CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia...,* p. 33.
515 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340.
516 AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 27-28.

postérieurement pour que certains de ses membres cherchent de nouvelles sources d'eau[517].

Afin de localiser ces deux sites, al-ʿUḏrī nous est d'une aide précieuse, car il évalue la distance existante entre ceux-ci et Elvira[518]. Ces informations ont permis à A. Arjona Castro de situer *Wasqah* à proximité de l'actuel village d'Almedinilla, un postulat partagé par J. Vallvé Bermejo[519]. En effet, ce nom serait le résultat de la contraction d'un terme arabe, qui désigne également chez al-Idrīsī une localité de la zone, située sur la route menant de Cordoue à Grenade[520]. La version non vocalisée de ce toponyme est *B.š.k.n.d.r.* (que l'on peut prononcer d'après A. Arjona Castro Wizca-an-dar), un terme dont l'origine est sûrement antérieur à la conquête arabe. Ce dernier aurait donné son nom à un massif montagneux proche d'Almedinilla, aujourd'hui appelé Sierra de Vizcantar[521]. Dans cette commune, un site d'époque islamique a par ailleurs été fouillé sur une hauteur nommée Cerro de la Cruz. Cet établissement, qui s'appuie sur des vestiges ibériques, aurait été occupé depuis l'Émirat jusqu'au X^{e} siècle, ce qui correspond parfaitement à la période de la première *fitna*[522]. Les archéologues en charge des fouilles, ainsi que A. Arjona Castro et J. Vallvé Bermejo, estiment donc que ce site correspond à la *Wasqah* médiévale. Néanmoins, E. Cano Montoro considère que la majorité de la population devait être installée dans les zones basses, sur les rives de la rivière Almedinilla, où les habitants pratiquaient l'agriculture irriguée. La zone de résidence était même peut-être située sur le site de l'actuel village d'Almedinilla, où on aurait découvert une sépulture présentant des caractéristiques islamiques. Le site du Cerro de la Cruz correspondrait donc à un refuge, qui aurait permis à la population de s'abriter en temps de troubles, notamment durant la première *fitna*[523]. Le toponyme Almedinilla viendrait de l'arabe *al-madīna*, mais il n'en existe aucune mention avant le XVI^{e} siècle, c'est donc peut-être un terme morisque[524].

517 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 67-70.

518 Al-ʿUḏrī, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) »..., p. 54-55.

519 Vallvé Bermejo, Joaquín, « La división territorial de la España musulmana : la cora de Jaén », dans *Al-Andalus*, n°34-1, Madrid/Grenade,1969, p. 61.

520 Al-Idrīsī, *Los caminos de al-Andalus*..., p. 198.

521 Arjona Castro, Antonio, « Toponimia de al-Andalus (Y II). Identificación de algunos topónimos de las crónicas árabes de al-Andalus », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°154, Cordoue, 2008, p. 108.

522 Quesada Sanz, Fernando, e. a. /, « La ocupación de época emiral islámica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba) : análisis de un contexto representativo : la fosa UN 1088/US 1077 », dans *Antiquitas*, n°24, Priego de Córdoba, 2012, p. 203-221.

523 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 71-72.

524 Arjona Castro, Antonio, « Almedinilla y el río caicena », dans *Fuente del rey*, n°62-63, Priego de Córdoba, 1989, n.p ; Moreno Moreno, María Águeda, « Toponimia de la tierras de una frontera (Jaén) en la Recopilación de arabismos de fray Diego de Guadix [c. 1593]. », dans Toro Ceballos, F., Rodríguez Molina, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González*

Ašbatīṭ, devenu *Ašbīṭ* chez al-ʿUḏrī à la suite d'une contraction[525], désignerait en revanche le lieu-dit El Solvito, situé à proximité du village de La Rábita. *Ašbatīṭ* serait la version arabisée de Solvito, mot d'origine latine, que l'on a pu trouver sous la forme Sorbit ou Shobito[526]. Cependant, aucun vestige d'époque émirale n'a été découvert dans la zone, même si un établissement *andalusī*, comprenant un important *maqbara* remontant au X^e^ et XI^e^ siècle, aurait été découvert à proximité, aux abords de l'actuel village de Fuente Alamo[527]. Les sépultures étaient effectivement très austères, ce qui signifie souvent qu'elles sont antérieures au XII^e^ siècle, période où la structure des tombes devient plus complexe[528]. *Ašbatīṭ* et *Wasqah* sont situées sur les rives de la rivière Caicena, qui prend le nom d'Almedinilla quand elle traverse la commune du même nom. Ces deux localités sont donc situées dans une zone où il est possible de développer une agriculture irriguée, aspect qui est sûrement à l'origine de leurs fondations.

Les populations étaient aussi en quête de pâturages pour leurs troupeaux, comme le suggère un toponyme dont l'origine renverrait directement à l'élevage. En effet, al-Idrīsī[529] et Ibn al-Ḫāṭib[530] signalent l'existence d'un lieu nommé *Marǧ al-Qurūn*, qui signifierait en castillan « prado de los cuernos », c'est à dire « prairie des cornes »[531]. Selon J. Vallvé Bermejo, ce lieu correspondrait à l'actuel hameau de Majalcorón, situé entre Almedinilla et Alcalá, à proximité de l'actuel village de La Pedriza[532]. Une stèle d'époque émirale à justement été découverte à proximité de ce village, ce qui prouve la présence de population dans la région à l'époque *andalusī*[533]. Pour al-Idrīsī, *Marǧ al-Qurūn* était une étape sur la route menant de Cordoue à Grenade, tout comme *B.š.k.n.d.r* et *al-Sikka*.

Jiménez, Jaén, 2006, p. 500.

525 Cano Ávila Pedro, *Alcalá*..., p. 17-18.

526 Arjona Castro, Antonio, « Toponimia de al-Andalus (Y II). Identificación de algunos topónimos de las crónicas árabes de al-Andalus »..., p. 102-103.

527 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 72-74 ; Murcia Cano, María Teresa, Calvo Aguilar, Carlos, « Fuente Álamo. El agua que da vida », dans Toro Ceballos, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 199-209.

528 Peral Bejarano, Camen, « Excavación y estudio de los cementerios urbanos andalusíes : estado de la cuestión », dans Acién Almansa, M., Paz Torres Palomo, M. (éd.), *Estudios sobre cementerios islámicos andalusíes*, Málaga, 1995, p. 16-31.

529 Al-Idrīsī, *Los caminos de al-Andalus*..., p. 198.

530 Le passage qui mentionne ce toponyme est extrait du *Iḥāṭa,* il n'est donc pas traduit, c'est pourquoi nous n'avons pas pu l'étudier.

531 Cano Ávila Pedro, *Alcalá*..., p. 19.

532 Vallvé Bermejo, Joaquín, « La división territorial de la España musulmana : la cora de Jaén »..., p. 60.

533 Barceló Torres, Carmen, Labarta Gómez, Ana, « El epitafio árabe de la pedriza (Alcalá la Real, Jaén)»..., p. 267-270.

Al-Sikka, mentionné par Ibn Ḥayyān[534], al-Idrīsī[535], Ibn al-Ḫāṭib[536] et al-Maqqarī[537], serait situé à l'extrême sud-est de l'actuel commune d'Alcalá, à proximité d'Acequia Alta, hameau appartenant au village d'Ermita Nueva. Pour construire cette hypothèse, J. Vallvé Bermejo s'est d'abord fié à la linguistique, car Acequia et *al-Sikka* sont proches, notamment au niveau phonétique. Il s'appuie également sur les dires d'Ibn al-Ḫāṭib et d'al-Maqqarī, qui présentent ce lieu comme étant dans le district d'Alcalá. De plus, il se réfère à al-Idrīsī, qui place *al-Sikka* sur l'itinéraire Cordoue-Grenade, et plus précisément entre *Marǧ al-Qurūn* et Pinos Puente, zone où est justement localisée l'actuelle Acequia Alta[538]. *Al-Sikka* était donc un lieu de passage, le terme arabe *sikka* renvoie d'ailleurs à la route, et notamment aux stations qui permettaient aux voyageurs de se reposer. Ce toponyme est courant dans la péninsule Ibérique, sa traduction castillane la plus commune est : « Aceca », mais il possède beaucoup de variantes, comme nous pouvons le constater dans le cas présent[539]. Selon P. Cano Ávila, c'est dans ce lieu-dit du district d'Alcalá que serait né le *qāḍī* de Grenade Abū Ǧaʿfar b. Ḫalaf al-Ġassānī. Ibn al-Ḫāṭib le présenterait comme originaire de *al-Sāqiyat al-Kubrà*, un nom que l'on peut effectivement rapprocher de *al-Sikka*, sans qu'il soit assuré que ces deux toponymes désignent la même localité[540]. À proximité d'Ermita Nueva fut découvert un exceptionnel trésor de monnaies et de pièces d'orfèvreries califale, qui témoigne de l'installation de population dans la zone à l'époque *andalusī*[541].

Avec les Arabes, de nombreux Berbères s'installèrent aussi en al-Andalus. Une fois de plus, c'est lors de la première *fitna* que les sources nous révèlent la présence de populations maghrébines dans la Sierra Sur. En effet, plusieurs auteurs anciens nous informent sur la rébellion des Banū Muhallab, tribu berbère qui défia Cordoue depuis les « places fortes » de *Cardela* et *Esparraguera*[542]. Al-ʿUḏrī place en outre *Esparraguera*

534 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26..., p. 38.
535 Al-Idrīsī, *Los caminos de al-Andalus*..., p. 198.
536 Le passage qui mentionne ce toponyme est extrait du *Iḥāṭa,* il n'est donc pas traduit, c'est pourquoi nous n'avons pas pu l'étudier.
537 Al-Maqqarī, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. II..., p. 309.
538 Vallvé Bermejo, Joaquín, « La división territorial de la España musulmana : la cora de Jaén »..., p. 60 ; *Id*., « Toponimia de España y Portugal II (fuentes árabes) », dans *Boletín de la real academia de historia*, n°194-1, Madrid, 1997, p. 12-13.
539 Rubiera Mata, María Jesús, « El vocablo árabe « sikka » en su acepción de vía y sus posibles arabismo en la toponimia hispánica : aceca, seca y villa seca », dans *Sharq al-Andalus*, n°3, Alicante, 1986, p. 129-132.
540 Cano Ávila Pedro, *Alcalá*..., p. 18.
541 Pérez Arjona, Juan Ángel, « Ermita Nueva. Historia Antigua », dans Toro Ceballos, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 160-166 ; Haro Gutiérrez, Ana Belín, « La numismàtica como elemento datador de los conjuntos de joyería califal »..., p. 1587-1588.
542 *ʿArīb b. Saʿīd, La cronica de ʿArīb*..., p. 169 ; *Una crónica anónima*..., p. 136 ; Ibn Ḥayyān, « Al-

dans la *kūra* de Elvira, sans amener plus de précision sur ces lieux[543].

Pour la majorité des spécialistes et notamment A. Olmo López, *Esparraguera* correspond à l'actuel lieu-dit El Esparragal. Ce mot serait donc l'adaptation castillane d'un terme arabe, lui-même issu de l'interprétation d'un vocable latin. En effet, F. Simonet Baca associe ce toponyme au castillan « espárragos », qui signifie asperges. Le site d'El Esparragal est situé sur une éminence qui domine le cour de la rivière Salado, voie d'accès naturel reliant Priego à Alcaudete. Dans cette zone se situe la Torre de Barcas, ouvrage du XV[e] siècle vraisemblablement construit sur les ruines de fortifications plus anciennes qui remonteraient peut-être au IX[e] siècle[544]. Comme les Arabes, les Berbères s'installaient dans des lieux stratégiques, depuis lesquelles ils pouvaient percevoir les impôts qui leur étaient dus par les populations autochtones. Or, le site d'El Esparragal n'est pas très éloigné du village de Zagrilla, dans lequel on a découvert des vestiges témoignant d'un peuplement romano-wisigothique, ce qui accrédite donc la thèse d'A. Olmo López[545].

La seconde « place forte » des Banū Muhallab, *Cardela*, est elle aussi localisée dans la région. Les spécialistes considèrent qu'elle était située aux alentours de l'actuel Cardera, lieu-dit situé à la frontière entre les communes de Luque, Baena et d'Alcaudete. Le repère du clan berbère n'a toutefois pas été identifié, même si des témoignages font état de la présence de ruines à proximité de Cardera, vestiges qui auraient disparu au milieu du siècle dernier[546]. Selon F. Simonet Baca, Cardera est un toponyme d'origine mozarabe qu'il faudrait rapprocher du castillan « cardos », à savoir « chardon »[547]. Le site revêt également un caractère stratégique, ce qui explique en partie l'installation de Berbères dans la zone.

Les sites d'El Esparragal et de Cardera se trouvent à proximité de l'actuel village de La Rábita, situé à la frontière des communes d'Alcaudete et d'Alcalá. Ce toponyme, très répandu dans la péninsule Ibérique, est lui aussi d'origine arabe, mais aucun auteur arabophone n'aborde directement cette localité, un silence courant dans les textes *andalusī-*

Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15..., p. 161 ; *Id.*, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136, 192, 215 ; IBN ʿIḎĀRĪ, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 226, 301 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 444-445.

543 AL-ʿUḎRĪ, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) »..., p. 67.

544 ARJONA CASTRO, Antonio, « Zuheros y el Esparragal, dos castillos de la cora de Elvira », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°112, Cordoue, 1987, p. 23-30 ; *Id.*, « Contribución al estudio de la división territorial de al-Andalus (I). Zuheros (Sujayra Himsi) el distrito más occidental de la cora de Elvira »..., p. 249-253 ; OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 123.

545 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 86.

546 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete*..., p. 105-106.

547 ARJONA CASTRO, Antonio, « Zuheros y el Esparragal, dos castillos de la cora de Elvira »..., p. 24.

s[548]. C'est donc dans un document castillan, daté de 1244, que l'on retrouve pour la première fois ce toponyme. Il s'agit d'un acte dans lequel Ferdinand III confie à l'ordre de Calatrava les forteresses d'Alcalá, d'Alcaudete, de Locubín, ainsi que le lieu-dit La Rábita, qui occupe un emplacement stratégique, notamment à l'époque où la région était disputée entre Castillans et Grenadins[549]. Dans le monde musulman, les zones frontalières les plus exposées étaient désignées par le terme *rābaṭa*, les édifices militaires et surtout religieux qui les défendaient parfois étaient alors nommés *ribāṭ*[550]. Il est donc probable que le toponyme La Rábita témoigne de l'implantation dans la zone d'un établissement de ce genre, dont la présence était souvent à l'origine d'une concentration de la population[551]. Les ruines d'un véritable *ribāt* n'ont pourtant jamais été formellement identifiées. Quoi qu'il en soit, le *ribāṭ* alcalaíno semble tardif, comme le sont généralement les édifices de ce genre en al-Andalus[552].

Deux autres toponymes, désignant probablement des localités de la Sierra Sur, sont associés dans les sources traitant des événements survenus durant la première *fitna*. Il s'agit de *ʿĀliyya* et *Riberaš*, présentées comme étant des « places fortes » aux mains du clan d'Ibn Mastana[553]. Pour Yāqūt, *ʿĀliyya,* orthographié *al-Ǧāliya* dans la traduction que nous possédons du *Muʿǧam al-buldān*, est une localité d'al-Andalus[554].

D'après A. Arjona Castro, *ʿĀliyya* correspond à l'actuel site de Torre Alta qui domine la vieille route reliant Priego et Alcaudete[555]. Néanmoins, nous ne savons pas ce qui a permis à ce dernier de construire cette hypothèse. Cette « place forte » était donc située sur un point stratégique, depuis lequel on pouvait aisément contrôler les populations des

548 MARÍN, Manuela, « El ribāṭ en al-Andalus y el norte de África », dans FRANCO SÁNCHEZ, F., DE EPALZA FERRER, M. (coord.), *La rábita en el islam, estudios interdisciplinares, congressos internacionals de sant Carles de la Ràpita (1989, 1997),* Alicante, 2004, p. 114.

549 CANO ÁVILA, Pedro, « Noticias de la rábita de Alcalá la Real (Jaén) », dans FRANCO SÁNCHEZ, F., DE EPALZA FERRER, M. (coord.), *La rábita en el islam, estudios interdisciplinares, congressos internacionals de sant Carles de la Ràpita (1989, 1997),* Alicante, 2004, p. 231-233.

550 PICARD Christophe, « Les ribats au Portugal à l'époque musulmane : sources et définition », dans FERREIRA FERNANDES I. C. (coord.), *Mil anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500), Actas do Simpósio Internacional Sobre Castelos 2000,* Palmela, 2002, p. 203-208.

551 CANO ÁVILA, Pedro, « Noticias de la rábita de Alcalá la Real (Jaén) »..., p. 231.

552 MARÍN, Manuela, « El ribāṭ en al-Andalus y el norte de África »..., p. 113.

553 *ʿAR*ĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb*..., p. 168 ; *Una crónica anónima*..., p. 136 ; IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182, (seul *al-Galiah*, qui correspond sûrement à *al-ʿĀliyya,* est mentionné dans ce passage) ; *Id.*, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136 ; IBN ʿIḎĀRĪ, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 301.

554 YĀQŪT AL-RŪMĪ, « La España musulmana en la obra de Yāqūt (s. XII-XIII). Repertorio enciclopédico de ciudades, castillos y lugares de al-Andalus, extraído del Muʿŷam al-buldān (diccionario de los países) »..., p. 148.

555 ARJONA CASTRO, Antonio, « Zuheros y el Esparragal, dos castillos de la cora de Elvira »..., p. 23. Les raisons qui on conduit A. Arjona Castro à proposer cette hypothèse ne sont pas explicitée.

alentours. En effet, l'établissement *andalusī* serait l'héritier d'un oppidum d'époque ibérique, plus tard réinvesti par les Romains, comme en témoigne la découverte de vestiges archéologiques[556].

En revanche, le toponyme *Riberaš* est certainement à rapprocher de Ribera Alta et Ribera Baja, villages situés à moins de 10 km à l'est d'Alcalá[557]. Ce postulat repose probablement sur la ressemblance entre les termes *Riberaš* et Ribera, que l'on trouve aussi sous la forme Riberas. Ces deux villages sont situés aux abords de la rivière Frailes, qui rejoint la vallée de Grenade pour se jeter dans la rivière Cubillas. Cette dépression constitue donc une voie de passage, empruntée depuis la préhistoire par les populations désireuses de traverser les Subbétiques centrales[558]. En conséquence, la zone est très riche en vestiges archéologiques d'époque ibérique et romaine[559], même si aucune trace d'un établissement *andalusī* n'a été découvert à ce jour. Néanmoins, dans les alentours du village de Santa Ana, situé entre la rivière Frailes et Alcalá, les archéologues ont mis au jour deux tombes musulmanes, mais nous n'en savons pas beaucoup plus sur cette découverte, c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas sur le sujet[560].

Al-Qabḏāq, *al-ʿUqbīn, Ašbatīṭ*, *Wasqah, Cardela, Esparraguera, ʿĀliyya* et *Riberaš*, semblent désignées par le terme *ḥiṣn,* mais les traductions dont nous avons pu disposer ne translittèrent pas le terme arabe et le remplace par « château-fort » ou « forteresse »[561]. Comme nous l'avons évoqué précédemment, le terme *ḥiṣn* désignerait bien un site à caractère défensif, mais également le territoire dont il est le centre d'attraction. En conséquence, le *ḥiṣn* se rapporterait aussi à la communauté rurale qui occupe et exploite ce terroir[562]. C'est aux IX^e^ et X^e^ siècles que ce terme apparaît dans les sources, mais il semble

556 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 45-49.

557 Cano Ávila Pedro, *Alcalá*..., p. 19 ; Olmo López, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 123.

558 Valverde Atienza, José, Madrigal Palacios, Francisco Manuel, « Anales históricos de Ribera Alta », dans Toro Ceballos, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 298.

559 Murcia Rosales, Domingo, « Las aldeas y núcleos rurales alcalaínos en la historia », dans *Programa feria y fiestas de San Mateo*, Alcalá la Real, 1977, n.p.

560 Moya García, Sebastián, « Actuación arqueológica de urgencia en la cista de enterramiento de Santa Ana », dans *Entrolivos*, n°4, Alcalá la Real, 1992, p. 18.

561 ʿArīb b. Saʿīd, *La cronica de ʿArīb*..., p. 168, 169 ; *Una crónica anónima*..., p. 136 ; Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15..., p. 161 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340 ; *Id.*, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136, 192, 215 ; Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 189, 301 ; Al-Maqqarī, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* De Gayangos, P. (trad.), vol. II..., p. 444-445.

562 Sur ce sujet voir Bazzana, André, Cressier, Patrice, Guichard, Pierre, *Les chateaux rureaux d'Al Andalus. Histoire et arquéologie des ḥuṣnūn du Sud-Est de l'Espage*, Madrid, 1988.

qu'il ne possédait pas encore la signification qu'il aura plus tard et que nous venons de résumer. Au temps de la première *fitna*, les *ḥuṣūn* désignaient probablement des châteaux au sens matérielle du terme, car il n'avaient pas encore généré de territoire organisé. Néanmoins, ils structuraient l'espace et constituaient déjà le principal instrument de sa domination[563].

Le monde rural de l'Occident musulman médiéval est très mal connu, notamment car les travaux se sont jusqu'à présent uniquement basés sur les source textuelles. Dans cet espace, al-Andaus est la région la mieux connue, ce qui est dû en partie à la multiplication des fouilles ces 30 dernières années. Les enquêtes ont alors montré la permanence de l'habitat de hauteur, même si ce mode d'installation fut généré par des contextes socio-économiques différents en fonction des périodes de l'histoire *andalusī*. Toutefois, les études se sont concentrées sur le *Šarq,* l'Andalousie orientale et le Portugal, il est donc impossible d'étendre ces conclusions à toute la péninsule Ibérique et encore moins à l'ensemble de la Méditerranée musulmane[564].

2. La diversité des populations de la Sierra Sur jiennense

La société des premiers siècles de l'histoire *andalusī* se caractérise par sa forte diversité ethnique, religieuse et culturelle. Sur un même territoire cohabite effectivement des tribus arabes et berbères islamisées et arabisées, mais aussi des chrétiens et des juifs, dont certains vont progressivement se convertir à la religion musulmane. Comme l'a montré P. Guichard et M. Acién Almansa, différents systèmes socioculturels ont donc cohabité Des communautés aux structures orientales tribales évoluèrent donc en parallèle de groupes déjà marqués par une organisation proto-féodale, ce qui n'empêcha sûrement pas les échanges entre ces différents mondes. Ces deux modèles étaient bien présents à la campagne, alors que dans le monde urbain, la société islamique prit sûrement très tôt l'ascendant. Finalement, c'est cette dernière qui semble s'imposer au terme de la première *fitna* et durant le Califat, qui marque la naissance d'une civilisation véritablement *andalusī*[565].

563 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, «Châteaux et rebelles : l'exemple d'al-Andalus à la fin du IXe siècle », dans *Châteaux, nobles et aventuriers. Acte des 3e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire en Périgord. Périgueux, 27-29 septembre 1996,* Bordeaux, 1999, p. 24-29.
564 GILLOTTE, Sophie, NEF, Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'Occident musulman : en guise d'introduction »..., p. 91-93.
565 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, *La crisis...*, p. 163-177.

a. Une région largement dominée par les Arabes

Les sources attestent de l'arrivée précoce de populations arabes à Alcalá, ce qui n'est pas le cas partout, et notamment à Priego où l'occupation du site par les conquérants orientaux ne semble avérée qu'à partir du milieu du VIII^e siècle[566]. En revanche, nous n'avons pas d'information sur l'établissement des premiers Arabes à Alcaudete et à Locubín. Ibn Ḥazm et al-Maqqarī nous signalent l'installation à Alcalá du clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd de la tribu de ʿAns, et d'un groupe appartenant à la tribu de Yaḥṣub. Les membres de ces clans devaient être peu nombreux, au regard du faible nombre d'Arabes que l'on estime avoir débarqués dans la péninsule au VIII^e siècle[567]. Ces deux clans proviennent du Yémen, une origine géographique qui revêt une grande importance au sein de la société arabe traditionnelle, comme nous l'avons vu lors des conflits tribaux du VIII^e siècle. La présence d'autres groupes yéménites est par ailleurs attestée dans la zone, et notamment à Cabra, Lucena et Baena[568]. Cette partie des Subbétiques, située à l'ouest de la rivière Guadalbullon, était majoritairement peuplée de tribus originaires du sud de l'Arabie, contrairement aux secteurs qui s'étendent à l'est de cette même rivière, où s'étaient surtout installés des Arabes venus du désert syro-arabique[569].

Pour V. Salvatierra Cuenca, le silence des sources à propos des agissements de ces clans arabes durant la première *fitna* signifie que nombre d'entre eux n'étaient pas encore établis dans les Subbétiques à l'époque[570]. Néanmoins, cette thèse ne repose pas sur beaucoup d'éléments, car les sources sont rares quand il s'agit des premiers temps d'al-Andalus.

La tribalité, qui fut bien sûr apportée par les conquérants arabo-berbères, resta longtemps encrée dans la société *andalusī*, mais c'est durant les deux premiers siècles de l'histoire d'al-Andalus qu'elle fut le plus marquée[571]. L'installation à Alcalá de deux clans appartenant au même groupe n'est donc peut-être pas un hasard, car une association de ce type possède plusieurs avantages, comme celui de permettre la mise en place d'une protection mutuelle en cas de péril. De plus, il est peu probable que ce voisinage soit dû au manque de terres disponibles, qui devaient être nombreuses, en particulier durant les

566 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 66.
567 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 187.
568 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 75.
569 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 200-204.
570 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, *La crisis*..., p. 169-175.
571 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 302-303.

années directement postérieures à la conquête.

On peut imaginer que le clan Yaḥṣub d'Alcalá était moins puissant que celui d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd b. ʿAns, qui semble d'abord plus influant sur le plan politique, comme nous l'avons vu précédemment. En outre, les Banū Yaḥṣub étaient peut-être moins nombreux que les membres du clan d'ʿAbd Allāh, car ces derniers se sont vraisemblablement dispersés dans la Sierra Sur, et particulièrement à *Ašbatīṭ* et *Wasqah,* ce qui peut être un signe témoignant du poids numérique du groupe[572]. Il est néanmoins envisageable que ces deux localités n'aient pas été de véritables noyaux de peuplement, mais de simples « places fortes » occupées en cas de troubles. La renommée du clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd serait donc due à son dynamisme, un atout qui permit peut-être aux Banū Saʿīd de dominer les Banū Yaḥṣub. Le fait qu'Alcalá prenne le nom de *Qalʿat Banū Saʿīd* au XII^e^ siècle pourrait confirmer cette hypothèse.

Cependant, la *qalʿa* a d'abord porté le nom des Banū Yaḥṣub, ce qui semble au contraire illustrer l'ascendant pris par ces derniers sur les Banū Saʿīd, probablement tombés en disgrâce auprès des Omeyyades suite à la révolte d'ʿAbd Allāh au milieu du VIII^e^ siècle.

Il est également envisageable que le clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd ait été rattaché aux Yaḥṣub, ce que soutient M. Acién Almansa. L'antériorité du nom de *Qalʿat Yaḥṣub* témoigne alors peut-être de l'appartenance du clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd à la tribu Yaḥṣub, une filiation dont la mémoire fut perdue avec le temps et la prodigieuse ascension de la famille Banū Saʿīd au XI^e^ et XII^e^[573]. Dans ce cas, il est tout de même curieux que les Banū Saʿīd se prétendent issus de la tribu de ʿAns et non de celle de Yaḥṣub.

Ce qui est assuré, c'est que l'Alcalá *andalusī* a toujours été désignée par le terme *qalʿa*, mot rarement employé dans les sources comparées à *ḥiṣn* ou *madīna*. Selon la thèse défendue par M. Acién Almansa, les toponymes en *qalʿa* désigneraient en règle générale les premiers établissements arabes en al-Andalus.

Traditionnellement, on considère que les Arabes se seraient établis dans les plaines fertiles, ne laissant aux Berbères que les zones montagneuses et les plateaux situés dans le centre de la péninsule Ibérique. Cette théorie a été en partie nuancée par P. Guichard, qui a souligné dans cette perspective l'occupation essentiellement berbère des plaines irriguées du Levant. Cependant, le peuplement arabe de la vallée du Guadalquivir semble véritablement précoce, comme le montrent les textes. Or, c'est justement le long du grand

572 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 68-69.
573 Acién Almansa, Manuel, « Poblamiento y fortificación en el sur de al-Andalus : la formación de un país de ḥuṣūn »..., p. 141.

fleuve andalou que se concentre l'essentiel des toponymes en « alcalá », depuis Alcalá de los Gazules jusqu'à Alcalá la Real. En outre, ces toponymes formés à partir du terme *qalʿa* sont généralement très anciens, car ils apparaissent fossilisés dans les sources. En effet, *qalʿa* est souvent plus tard associé à d'autres termes, comme *ḥiṣn,* ce qui montre une évolution postérieure. Mais dans un premier temps, *qalʿa* est généralement associé à un nom de tribu, ce qui nous renvoie aussi aux premières décennies de l'histoire d'al-Andalus et à l'importance que revêtait la tribalité durant cette période.

Pour M. Acién Almansa, ces constatations sont la preuve que les actuelles « alcalá » correspondent aux sites où s'établirent les premiers Arabes. Cependant, les vestiges matériels datés de cette époque sont très rares, il est donc difficile d'identifier ces établissements. Les *qilāʾ* devaient pourtant abriter les conquérants et leurs familles, mais selon l'universitaire malaguène, elles ne possédaient pas pour autant de véritable valeur défensive. C'est plus tard, notamment lors de la première *fitna*, que ces sites stratégiques serons repris et fortifiés[574].

Alcalá la Real peut parfaitement illustrer la théorie de M. Acién Almansa, car le peuplement arabe y fut très précoce et à fort caractère tribal.

Les Arabes ne se cantonnèrent pas à occuper des sites de hauteurs, ils se dispersèrent aussi sur le territoire, avec souvent pour but de trouver des sources d'eau. Depuis la fin de l'empire Romain, la péninsule Ibérique semble avoir connu un phénomène de ruralisation qui déboucha sur le déclin progressif des centres urbains. Dans un premier temps, ce processus fut accentué par la conquête arabe, ce qui ne veut pas dire que les villes ont toutes été abandonnées. Les conquérants ont d'ailleurs d'abord occupé ces dernières, sièges traditionnels du pouvoir. Mais l'arrivée des Arabes entraîna aussi la multiplication des lieux de peuplement ruraux[575]. Les toponymes d'origines sémitiques sont effectivement nombreux à la campagne, et notamment dans la Sierra Sur, comme en témoignent les localités médiévales d'*al-Sikka* et de *Ṣaḫrat al-Walad*, mais aussi plusieurs autres noms que nous avons relevés sur des cartes relativement anciennes de la région. On trouve par exemple une ferme nommée Alcaide[576], une seconde désignée par le terme Alcantaras[577],

574 *Id.*, « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 47-52 ; *Id.*, « Poblamiento y fortificación en el sur de al-Andalus : la formación de un país de ḥuṣūn »..., p. 140-144.
575 *Id.*, « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 52-59.
576 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012. Ce nom peut venir de l'Arabe *al-qaʿīd.*
577 Dirección general del instituto geográfico y catastral, *Alcaudete (Jaén). Mapa publicado por sectores*

ainsi qu'un sommet appelé Albarizas[578].

L'accroissement du nombre des établissements ruraux est encore plus marqué dans les zones où s'installèrent les *ǧunūd*, ce qui est le cas dans la région d'Alcalá. Alors que les premiers arrivants s'étaient souvent contentés d'occuper les terres laissées à l'abandon, les membres des *ǧunūd* s'approprièrent les biens des *ḏimmī-s*, et même ceux des conquérants. Les *baladiyyūn*, constituaient le groupe des Arabes arrivés aux lendemains de la conquête, ils n'avaient pas le même statu que les *šamiyyūn,* installés après le premier partage des terres[579].

Ces premiers établissements arabes de campagne ont laissé quelques vestiges matériels dans la Sierra Sur, à commencer par le trésor numismatique mis au jour sur la colline Almanzora, qui atteste sûrement de l'installation du *ǧund* de Damas. Le site du Cerro de la Cruz, qui aurait été occupé depuis l'Émirat jusqu'au X^e^ siècle, témoigne aussi de la dispersion des Arabes sur le territoire.

Les populations musulmanes qui s'établirent dans la péninsule Ibérique étaient en grande partie composées de Berbères. Cependant, il semble que ces derniers furent peu nombreux à s'installer dans les Subbétiques. En effet, les témoignages textuels abordant la présence de populations maghrébines en Andalousie orientale sont rares, tout comme les toponymes d'origines amazighe. Cela s'explique probablement par la forte densité de population de la région, qui accueillait déjà beaucoup d'Arabes[580].

Les seules données illustrant la présence de Berbères dans les Subbétiques centrales avant le XI^e^ siècle concernent la révolte des Banū Muhallab de *Cardela* et *Esparraguera.* Ce clan appartiendrait au groupe berbère Maṣmūda de la branche de Kutāma[581], une tribu qui jouera un rôle important dans le mouvement almohade[582]. Pour A. Arjona Castro, qui se fonde sur des affirmations d'Ibn Ḫaldun, les Banū Muhallab pourraient venir de Libye. En effet, à proximité de l'actuel lieu-dit El Esparragal, aux alentours duquel on trouvait peut-être la « place forte » d'*Esparraguera*, se situe la Torre de Barcas, ouvrage daté du XV^e^

(sector 968), Madrid, 1997 (1^e^ éd. 1906). Ce nom peut venir de l'Arabe *al-qanṭara*, qui signifie le pont.

578 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012.

579 LAGARDÈRE, Vincent, *Campagne et paysans d'al-Andalus, VIIIe s.-XVe s.*, Paris, 1993 ; ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 59.

580 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 275 ; OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 206-207.

581 ARJONA CASTRO, Antonio, « Contribución al estudio de la división territorial de al-Andalus (I). Zuheros (Sujayra Himsi) el distrito más occidental de la cora de Elvira »..., p. 249-253.

582 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 113.

siècle. Celle-ci serait construite sur d'anciennes fortifications, qui appartiendraient peut-être à l'ancien *ḥiṣn* des Banū Muhallab. Cet édifice aurait alors pu être nommé Barcas en hommage à une localité de Cyrénaïque nommée Barqa. Un ancêtre des Banū Muhallab fut d'ailleurs gouverneur de cette région au VIII[e] siècle[583]. Après leur défaite face aux troupes omeyyades, durant l'année 921, les sources se font muettes au sujet des Banū Muhallab.

E. Cano Montoro émet une hypothèse selon laquelle les Banū Mastana, clan du rebelle Ibn Mastana, auraient des origines berbères. En effet, le nom d'un groupe zénète se rapproche de celui du bras droit d'ʿUmar b. Ḥafṣūn, cependant, ce postulat est loin d'être assuré[584].

Le toponyme attaché à une éminence, située à proximité d'Ermita Nueva, rappelle justement le nom du groupe berbère zénète. Il s'agit du Cerro de la Gineta, sur lequel ont été découverts de nombreux vestiges romano-wisigothiques, mais aucune trace islamique[585].

Malgré ces indices attestant de la présence de Berbères dans la Sierra Sur, les populations d'origine nord-africaines furent assurément peu nombreuses à s'installer dans la région. La chute du Califat, qui fut entre autre provoquée par le soulèvement de contingents maghrébins, ne changea pas la situation, même si c'est une dynastie berbère, les Zīrīdes, qui prit le pouvoir dans l'ancienne *kūra* de Grenade[586].

b. Les *muwalladūn*, un groupe transitoire qui disparaît durant le Califat

Les groupes berbères comme les tribus arabes gardèrent longtemps leurs structures tribales traditionnelles, qui restèrent prépondérantes jusqu'au X[e] siècle[587]. Ces clans furent des agents actifs et efficaces de « l'orientalisation » d'al-Andalus[588].

Entre le VIII[e] et le XI[e] siècle, al-Andalus connaît un processus d'islamisation et d'arabisation qui d'après les sources écrites et matérielles semble s'accélérer au tournant du IX[e]-X[e] siècle[589]. Cette dynamique est bien sûr impulsée par les populations Arabes et

583 ARJONA CASTRO, Antonio, « Contribución al estudio de la división territorial de al-Andalus (I). Zuheros (Sujayra Himsi) el distrito más occidental de la cora de Elvira »..., p. 249-253.
584 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 115-117.
585 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 208.
586 *Ibid*., 211-214.
587 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 273.
588 *Ibid*., p. 276.
589 AILLET, Cyrille, « Islamisation et évolution du peuplement chrétiens en al-Andalus (VIIIe s.-XIIe s.) »..., p. 172-175.

Berbères, pourtant largement minoritaires. Durant cette période, les conversions se font plus nombreuses et la diffusion des nouvelles normes juridiques et religieuses malékites est plus large. Les sources font le portrait d'une société en transition, au sein de laquelle la population autochtone connaît plusieurs degrés d'intégration. La conversion juridique n'est par exemple pas toujours synonyme d'acculturation sociale. Il y a donc une grande diversité de *muwalladūn*, c'est pourquoi il est difficile de leur attacher une définition trop stricte. Quoi qu'il en soit, la période de la première *fitna*, souvent présentée par les sources comme un conflit ethnique et religieux, est justement une époque durant laquelle les démarcations s'effacent[590]. En effet, des liens furent rapidement tissés entre les populations autochtones et les conquérants, notamment parmi les classes aristocratiques. Le fait qu'Arṭabās fasse don d'une ferme et de ses dépendances à un patricien arabe montre bien les échanges qu'il y avait entre les deux communautés.

Les concentrations de populations *muwalladūn* étaient particulièrement fortes en milieu rural, et notamment dans les Subbétiques, une des régions les plus troublées au cour de la première *fitna*. Cette situation est en partie due à la migration de nombreux autochtones à la campagne et vers les montagnes pendant une grande partie du haut Moyen-Âge, un phénomène attesté par l'archéologie[591].

Plusieurs indices matériels témoignent de l'islamisation et de l'arabisation de la région d'Alcalá. La stèle de La Pedriza en est un bon exemple, comme le soulignent C. Barceló Torres et A. Labarta Gomez[592]. Même si elle apparaît souvent tardivement, l'épigraphie constitue en effet un marqueur pour entrevoir ces bouleversements. Al-Andalus semble peu à peu se fondre dans le monde musulman, comme le montre l'influence orientale qui s'exerce sur sa culture. Celle-ci est perceptible dans la calligraphie employée par les lapidaires *andalusī-s* des VIII^{e} et IX^{e} siècles. En effet, ils adoptèrent durant cette période le coufique archaïque, très proche de celui qui était en vogue au temps du califat omeyyade de Damas[593]. La stèle de La Pedriza montre bien cette influence[594]. De

590 *Id*., « La *fitna*, pierre de touche du califat de Cordoue (III^{e}/IX^{e} s.-IV^{e}/X^{e} s.), dans *Médiévales*, n°60, Vincennes, 2011, p. 67-83.
591 Acién Almansa, Manuel., « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 52-53.
592 Barcelo Torres Carme, Labarta Gomez Ana, « El epitafio árabe de la pedriza (Alcalá la Real, Jaén)»..., p.270.
593 Martínez Núñez María Antonia, « Epigrafía árabe e historia de al-Andalus : nuevos hallazgos y datos. Actas VI encontro de arqueologia do Algarve o Gharb no al'Andalus : sínteres e perspectivas de estudio. Homenagem a José Luís de Matos (Silves, 23, 24 e 25 de outubro 2008) », *Xelb*, n°9, Silves, 2009, p. 39-42.
594 Barcelo Torres Carme, Labarta Gomez Ana, « El epitafio árabe de la pedriza (Alcalá la Real, Jaén)»..., p. 270.

même que la monnaie, l'épigraphie constitue un document direct, elle n'est donc pas sujette aux modifications et aux extrapolations qui touchent les autres sources écrites. L'épigraphie, comme les autres sources textuelles, constitue toutefois le vecteur d'une idéologie, elle ne représente donc qu'une facette de la réalité[595]. Pour appréhender le processus d'islamisation d'un territoire, le contexte de la découverte des inscriptions est très important. Ainsi, exhumer une stèle dans un cimetière autochtone n'a pas la même signification que si on l'avait découverte dans le cimetière de conquérants arabes. Nous ne savons pas dans quel contexte fut découverte la stèle de La Pedriza, quoi qu'il en soit, elle constitue un indice isolé, certainement insuffisant pour rendre compte de l'islamisation du territoire d'Alcalá[596].

Les pièces de monnaies peuvent aussi constituer un témoignage pour étudier ce phénomène. Le monde musulman est caractérisé par une forte monétisation, qui va de pair avec le modèle de l'état tributaire mis en place en al-Andalus. La forte diffusion des monnaies à travers la Péninsule constitue donc un important vecteur de l'islamisation.

L'islamisation est tout aussi perceptible dans les pratiques funéraires, relativement bien connue grâce aux nombreux cimetières d'époque *andalusī* qui ont été fouillés[597]. Le rituel funéraire islamique est soumis à des normes rigides, qui interdisent l'ornementation des tombes, pour éviter d'en faire des lieux de culte[598]. Les sépultures sont donc théoriquement austères et dénuées de mobiliers, comme celles qui furent exhumées à Alcalá la Real, mais aussi à Funete Alamo. Dans les deux *maqābir* découverts au pied de La Mota, ces préceptes semblent particulièrement respectés. En effet, le monde religieux d'al-Andalus fut longtemps dominé par l'école sunnite Malékite, caractérisée par sa scrupuleuse orthodoxie[599]. Les rites funéraires pratiqués à Alcalá étaient donc tout à fait conformes au courant religieux majoritaire dans la péninsule à l'époque, ce qui montre aussi l'intégration de la ville dans la société *andalusī*. Néanmoins, ces cimetières ne nous renseignent pas sur l'islamisation de populations chrétiennes, qui se traduirait par des

595 MARTÍNEZ NÚÑEZ María Antonia, « Epigrafía árabe e historia de al-Andalus : nuevos hallazgos y datos. Actas VI encontro de arqueologia do Algarve o Gharb no al'Andalus : sínteres e perspectivas de estudio. Homenagem a José Luís de Matos (Silves, 23, 24 e 25 de outubro 2008) »..., p. 39-44.
596 GILLOTTE Sophie, NEF Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'accident musulman : en guise d'introduction »..., p. 77-79.
597 PERAL BEJARANO, Camen, « Excavación y estudio de los cementerios urbanos andalucíes : estado de la cuestión »..., p. 11-16.
598 MARTÍNEZ NÚÑEZ María Antonia, « La estela funeraria en el mundo Andalusí »..., p. 419
599 BORRAS QUEROL Carlos, AYERBE AGUAYO Jose Luis, « Excavaciones de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalá la Real. Informe preliminar. El cementerio musulman de Alcalá la Real »..., p. 243-246.

changements dans les pratiques funéraires[600].

c. Des sources discrètes concernant les *ḏimmī-s* de la Sierra Sur

Les populations *muwalladūn* vivaient souvent avec des mozarabes au sein de communautés rurales mixtes[601]. La conquête arabo-berbère a entraîné la fragilisation et parfois l'effondrement des institutions chrétiennes, même si les sources sont rares pour rendre compte de ces phénomènes. Le christianisme semble alors avoir nettement reculé dans certaines régions de la péninsule Ibérique, comme le Levant. La discrimination et les impôts auxquels les *ḏimmī-s* étaient assujettis devaient probablement pousser nombre d'entre-eux à se convertir. Néanmoins, le christianisme paraît toujours vigoureux en Andalousie, et notamment dans les *kuwar* de Cordoue, Málaga et Elvira, où des cadres ecclésiastiques se sont peu à peu recomposés. Ces régions furent justement des foyers de rébellion durant la première *fitna*, ce qui n'est sûrement pas un hasard[602].

La présence de Mozarabes dans la Sierra Sur est probable, même si ces derniers ont laissé peu de traces écrites ou matérielles. La toponymie témoigne cependant de l'importance du peuplement romano-wisigothique, car, comme nous l'avons vu, la grande majorité des noms de la région ont des origines antéislamiques.

D'après A. Rivas Morales, qui tient cette information d'un certain Gómez Moreno, Alcaudete était doté d'une église mozarabe. Cette église, dédiée à Saint Pierre, aurait constitué le siège de la paroisse du même nom jusqu'au XVI^{e} siècle. Selon un document ancien, elle se situait à mil pas de l'actuelle église Saint Pierre. Pour A. Rivas Morales, « San Pedro el Viejo » serait localisé à proximité de l'actuel cimetière Santa Catalina, comme en témoigne toujours un monticule de débris[603]. Nous avons effectivement constaté ces ruines, sans pour autant être assuré qu'il s'agissait bien des vestiges d'une église, qui plus est mozarabe, car celle-ci peut avoir été construite après la « Reconquista ».

Pour expliquer l'enfouissement du fameux trésor d'orfèvrerie de Charilla, C. Juan Lovera avance une hypothèse faisant aussi intervenir des Mozarabes. Selon elle, il pourrait s'agir de bijoux provenant de la tombe de Santa Flora, martyr décapitée à Cordoue en 851,

600 GILLOTTE Sophie, NEF Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'accident musulman : en guise d'introduction »..., p. 74-77.
601 AILLET, Cyrille, « L'ère du soupçon : l'identification de la frontière ethnique et religieuse dans les récits de la fitna andalouse, (IX^{e} s.-X^{e} s.) »..., p. 31-43.
602 *Id*., « Islamisation et évolution du peuplement chrétiens en al-Andalus (VIIIe s.-XIIe s.) »..., p. 152-183.
603 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete*..., p. 109.

dont le corps pourrait avoir été inhumé à Charilla. Une légende prétend d'ailleurs qu'une communauté mozarabe habitait le village, appelé alors Ciudad de Flora[604], mais à notre connaissance, aucune trace matérielle se rapportant à cet établissement n'a été découvert.

Ces deux hypothèses sont bien sûr difficilement vérifiables, la seconde parait même farfelue. De plus, il faut se méfier quand on aborde le thème du mozarabisme, car celui-ci a souvent été mis en avant et même instrumentalisé par les historiens continuistes comme F. Simonet Baca.

Les communautés mozarabes demeureront dynamiques durant le Califat, mais elles semblent déclinées à partir du XI[e] siècle et surtout à l'époque des dynasties almoravides et almohades, beaucoup moins tolérantes que les Omeyyades de Cordoue[605]. Cependant, des communautés mozarabes ont persisté dans la région d'Alcalá, c'est sûrement pourquoi Alphonse le Batailleur choisit de traverser les Subbétiques lors de sa chevauchée de 1125-1126, qui était en partie destinée à provoquer l'immigration des Mozarabes vers l'Aragon[606].

Il faut également noter que des captifs chrétiens vécurent probablement dans la Sierra Sur pendant toute l'histoire *andalusī* de la région, comme en atteste un des miracles attribué à Santo Domingo, qui mentionne la vente d'esclaves à Alcalá [607].

Il y avait sûrement peu de juifs dans les Subbétiques, même si on connaît la grande influence qu'exerça cette communauté sur la péninsule Ibérique médiévale[608]. Toutefois, les dictionnaires biobibliographiques nous renseignent sur un personnage natif d'Alcaudete, Ibn al-Farrāʾ al-Aḥfaš b. Maymūn al-Qabd̲aqī, présenté comme juif et proche du rabbin et vizir Ibn al-Naġrīlla (993-1056)[609].

Un document castillan de 1390 peut aussi faire échos à la présence d'une petite communauté juive à Alcalà. Dans cette lettre, les autorités municipales d'Andújar informent celles d'Alcalá au sujet de la présence dans leur ville d'un juif fugitif, « Don Juçef Bono », qui aurait tué un de ses coreligionnaires. Ce dernier se serait enfuit de prison avant de se réfugier à Alcalá, ce qui prouve peut-être l'existence d'Alcalaínos de religion

604 JUAN LOVERA, Carmen, « El tesoro de Charilla », dans *Almenara*, n°2, 1985, p. 15.
605 AILLET, Cyrille, « Islamisation et évolution du peuplement chrétiens en al-Andalus (VIIIe s.-XIIe s.) »..., p. 183-187.
606 AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 309.
607 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 95-97.
608 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 215-218.
609 CANO ÁVILA, Pedro, « El islamismo en Alcaudete »..., p. 80 ; LUISA ÁVILA, María, e. a. /, *Prosopografía de los ulemas de al-Andalus,* En ligne sur le site Web de Escuela de Estudios Árabes, Consejo Superior de Investigaciones Científicas : **www.eea.csic.es/pua/** (consulté le 13.05.2016).

juive[610].

La Sierra Sur était donc habitée par des populations marquées par leurs diversités ethniques, religieuses et culturelles. Au temps du califat de Cordoue, les différences tendent néanmoins à s'estomper, le territoire d'Alcalá va alors peu à peu gagner en unité, pour devenir un espace relativement homogène aux frontières cohérentes.

3. L'aire d'influence alcalaína et son expansion après la chute des Omeyyades

On peut classer les frontières en deux catégories. Tout d'abord, il y a les frontières majeures, celles des États, qui évoquent la séparation entre les peuples, les cultures et les civilisations, représentations rarement conformes à la réalité. On oublie en revanche souvent les frontières mineures, moins médiatisées et pourtant bien souvent à la base des frontières de plus grande ampleur[611]. La plupart des frontières du passé sont difficiles à appréhender, car elles sont très rarement matérialisées, ce qui ne les empêche pas d'avoir été facilement reconnues par les Hommes de l'époque.

C'est par exemple le cas en al-Andalus, où les micro-frontières s'appuient fréquemment sur la géographie, ce qui assure leur cohérence et explique souvent leur persistance dans le temps. En effet, les frontières *andalusī-s* furent généralement les héritières des démarcations romaines et wisigothiques, alors même qu'elles sont à l'origine d'une grande partie du découpage administratif actuel. Ces démarcations jouirent donc d'une certaine continuité, réalité qui ne doit pourtant pas masquer les variations et les évolutions qu'elles ont connues.

Le rôle des Hommes est effectivement primordial dans le découpage des territoires, dont l'étendue est nécessairement conditionnée par les moyens à la disposition des populations locales, notamment en ce qui concerne leurs déplacements. Les événements historiques dont ses habitants sont les acteurs influencent aussi fortement les tracés frontaliers, qui sont donc souvent artificiels[612].

610 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 85-86 (doc. n°55).
611 TOUBERT, Pierre, e. a. /, « Conclusion en forme de table-ronde », dans *Castrum IV : frontière et peuplement dans le monde médiéval au moyen-âge*, Rome/Madrid, 1992, p. 233-241.
612 BAZZANA, André, GUICHARD, Pierre, SÉNAC, Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »..., p. 38-45.

a. Des frontières d'abords dictées par la géographie physique

Il est évident que les montagnes ont toujours constitué des frontières naturelles, ce qui est encore le cas aujourd'hui, comme en témoignent les cartes et les atlas modernes. Le territoire d'Alcalá est cerné de massifs montagneux, mais ceux-ci sont isolés et peu élevés, ils ne forment donc pas une muraille infranchissable[613]. Cependant, les chaînes situées à l'est de la Sierra Sur, comme la Sierra de alta Coloma, sont relativement denses et hautes, elles forment donc une frontière naturelle entre Alcalá et la vallée du Guadalbullon. Ces confins montagneux semblent d'ailleurs faiblement peuplés, comme en témoigne le petit nombre de localités qu'ils abritent.

Au sud de la Sierra Sur, la Sierra de Elvira forme également une limite physique, mais celle-ci est moins épaisse et continue que la frontière que constituent les sierras de l'est. En effet, plusieurs gorges permettent d'accéder à la vallée de Grenade[614]. La plus importante est formée par le cour de la rivière Velillos, toujours dominée par l'impressionnante forteresse de Moclín. La rivière Pesquera ouvre aussi un passage dans ces montagnes, couloir qui fut quand à lui longtemps surveillé par le château de Montefrío. Malgré ces étroites dépressions, les montagnes du sud de la Sierra Sur marquent une véritable frontière, d'autant qu'un espace différent et relativement homogène s'étend de l'autre côté, la vallée du Genil.

Les frontières est et sud du territoire d'Alcalá ont donc très peu changé au cour de l'histoire, ce qui n'est pas le cas pour les limites nord et ouest, beaucoup plus mouvantes.

Les cours d'eau constituent des voies de communication, les études récentes ont d'ailleurs montrer l'importance du trafic fluvial au Moyen-Âge, mais ils peuvent aussi marquer une frontière. La rivière Caicena, qui prend le nom d'Almedinilla à proximité de la localité du même nom, aurait pu aisément former la frontière du territoire d'Alcalá, car elle chemine du sud vers le nord de façon presque rectiligne. En outre, elle s'écoule au pied de plusieurs sierras, qui forment également des barrières naturelles, bien qu'elles ne soient pas très imposantes. Cependant, même si le Caicena put à des époques reculées marquer la frontière du district alcalaíno, ce n'est plus le cas depuis bien longtemps. Dès le bas Moyen-Âge, on sait que la frontière était située à plusieurs kilomètres à l'est de cette rivière, ce qui est toujours le cas aujourd'hui.

613 HUMBERT, André, *Campagnes andalouses...*, p. 17-18.
614 *Ibid*., p. 21-23.

Au nord d'Alcalá, la rivière San Juan constitue également un marqueur frontalier tout à fait commode, d'autant que la zone est moins montagneuse que les autres confins du territoire alcalaíno. Néanmoins, elle ne forme plus une limite effective, car la frontière actuelle entre Alcaudete et Locubín ne suit pas un axe est-ouest, comme celui de la rivière, mais elle épouse plutôt un axe nord-sud.

Il faut aussi noter qu'un étang, situé à proximité de La Rábita, fut comblé au cour du XX^{e} siècle. Il était au centre d'une zone humide malsaine, qui devait constituer un obstacle à la circulation dans la zone[615].

Les rivières et les montagnes constituent bien des barrières naturelles pour les populations, qui s'appuient souvent sur celles-ci pour tracer leurs frontières. Mais il ne faut pas oublier les forêts, qui sont dans les Subbétiques souvent associées aux massifs montagneux. En effet, les zones où la végétation est assez dense sont appelées « montes » en castillan, un terme qui désigne des paysages variés, au couvert végétal hétérogène et composite. Le « monte » est composé d'espèces végétales allant du thym au chêne vert, petit arbre rustique aujourd'hui bien souvent remplacé par l'olivier. Il est difficile de se faire une idée du paysage des Subbétiques avant le XVIII^{e} siècle, cependant, même si les défrichements ont très tôt commencés, il est probable que la zone ait été plus densément boisée qu'à l'heure actuelle[616].

Le *Libro de la montería de Alfonso XI* signale quatre grandes zones de « montes » dans le territoire d'Alcalá, « montes » qui ont aujourd'hui en grande partie disparus. Il y a d'abord les forêts situés au nord, comme le « monte de Locouin » et les bois du « barrancos de Chariella », qui séparaient Alcalá de Locubín et Charilla. Au sud-est, on trouve le « monte del rio de Huesna » ou le « monte de atalaya de Almahuel », qui sépare la Sierra Sur de Moclín. Au sud était aussi situé le « Mon Real », réputé pour abriter des sangliers en hiver et au printemps. Enfin, des zones boisées s'étendaient aussi en direction de Priego, ce qui n'est pas étonnant étant donné le statu de confins que possédait cette zone[617].

Une ceinture formée d'espaces boisés encadrait donc le district d'Alcalá[618]. Cependant, celle-ci n'était pas continue, car elle était interrompue par des cours d'eau et des

615 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012.
616 Sur ce thème, voir : HUMBERT, André, *Le "Monte" dans les chaînes Subbétiques centrales (Espagne du sud)*, Paris, 1980.
617 *El libro de la montería*..., p. 679-681.
618 Le *libro de la montería* rend compte d'une réalité datée du milieu du XIV^{e} siècle, la couverture végétale de la Sierra Sur a probablement évoluée tout au long du Moyen-Âge.

routes, qui les longeaient généralement. Les *burğ-s*, entre autre chargées de surveiller le territoire et ses marges, étaient souvent édifiées à proximité de ces « montes », comme en témoigne le « monte de atalaya de Almahuel »[619]. Les forêts formaient donc bien la première frontière délimitant l'espace polarisé par Alcalá[620].

b. Les routes et leurs tracés, entre topographie, hydrographie, et choix des Hommes

Si les frontières sont souvent déterminées par la géographie, c'est aussi le cas des voies de communications. Leurs tracés sont imposés par les reliefs et l'hydrographie, c'est pourquoi le réseau routier a généralement peu évolué à travers l'histoire[621]. Depuis le Néolithique, ce sont souvent les mêmes axes qui sont empruntés, c'est par exemple le cas des voies reliant le centre de la Péninsule à la Méditerranée, véritable interface économique[622].

Les Romains renforcèrent bien sûr ce réseau routier, qui résista à l'effondrement de l'Empire, avant d'être réinvesti par les Arabes. Cependant, ces derniers le transformèrent profondément. Ainsi, le développement de la ville de Grenade renforça le rôle de la route reliant cette dernière à Cordoue, une route qui passait logiquement par la Sierra Sur[623]. Al-Idrīsī nous décrit précisément cet axe, qui rejoignait Priego, avant de passer par *B.š.k.n.d.r*, *Marğ al-Qurūn, al-Sikka*, puis Pinos Puente[624]. Il devait donc suivre le cour des rivières Guadajoz et Caicena, avant de traverser le sud du territoire alcalaíno pour atteindre la rivière Velillos. Comme en atteste les *"Miraculos romançados"*, cette route était une des plus usitée en Andalousie, que ce soit par les vendeurs d'esclaves, ou par les captifs chrétiens échappés des geôles grenadines[625].

Les armées chrétiennes, qui cherchent à pénétrer dans la vallée de Grenade à partir des XI^e^-XII^e^ siècles, empruntaient aussi fréquemment cet itinéraire depuis Cordoue. Au départ de Jaén et de Martos, les soldats castillans passaient par Alcaudete[626], mais aussi

619 « Atalaya » signifie tour de « guet » en castillan.
620 MURCIA CANO, María Teresa, « El término de Alcalá la Real en la baja edad media », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera I : Alcalá la Real y el Arcipreste de Hita,* Jaén, 1996, p. 440-442 ; DEL CASTILLO OCAÑA, Carmen Argente, « Los aprovechamientos pecuarios en los terminos de Alcalá la Real », dans *Cuadernos del A.M.A.R., investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 62-65.
621 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 238-240.
622 SILLIÈRES, Pierre, *Les voies de communication...,* p. 528.
623 *Ibid*., p. 602-606.
624 AL-IDRĪSĪ, *Los caminos de al-Andalus*..., p. 198.
625 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 95-97 (miracle n°43), p. 132-134 (miracle n°57).
626 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 153-154 (doc. n°77).

parfois par Valdepeñas, Locubín et Charilla, comme en témoigne la chronique de Don Miguel Luca de Iranzo[627].

Ibn Ǧubayr, qui quitte al-Andalus en 1183 pour réaliser le *Ḥāǧǧ*, passa par Jaén, Alcaudete et Cabra, pour pouvoir rejoindre la basse vallée du Genil, qu'il traversa afin de s'embarquer dans un navire à Tarifa[628]. Pour se rendre dans le sud de la péninsule depuis la haute vallée du Guadalquivir, on pouvait donc passer par la Sierra Sur.

Il fallut évidemment aménager ces routes, qui traversaient des zones accidentées, mais surtout des cours d'eau, comme nous l'avons vu. Dans la Sierra Sur, il y aurait un certain nombre de vestiges antiques et médiévaux se rapportant à ces installations, mais nous n'avons pas trouvé beaucoup d'informations sur ces derniers[629]. Plusieurs documents castillans abordent la construction ou la réfection de pont durant l'époque Moderne[630]. En outre, un texte daté de l'année 1414 mentionne l'existence d'un chemin nommé Alcantarilla, terme probablement issu de l'arabe *al-qanṭara*, qui signifie le pont. Or, ce chemin se trouvait à proximité du Guadalcotón, ce qui signifie peut-être qu'un pont traversait cette rivière à l'époque *andalusī*[631]. On note que dans la zone de Priego, un pont datant de l'époque califale enjambe toujours la rivière Palancar, ce qui illustre le programme d'aménagement réalisé par l'État cordouan aux lendemains de la première *fitna*[632].

Les forteresses de la région étaient donc souvent bien placées pour contrôler ces voies de communications, qu'elles soient terrestres ou fluviales. Néanmoins, la construction de châteaux n'est pas uniquement déterminée par le tracé de ces axes. En effet, les routes s'adaptent aussi dans bien des cas aux réalités sociales et économiques. Il n'est donc pas rare que des itinéraires aient été modifiés en raison de l'essor de nouvelles activités, où à la suite du développement de certaines localités[633].

627 *Hechos del condestable*..., p. 196-199, 353.
628 Ibn Ǧubayr, *Voyageurs arabes*..., p. 71.
629 Bonilla Martos, Antonio Luis, « Poblamiento y territorio en el suroeste de la provincia de Jaén en época romana », dans *Arqueología y territorio*, [en ligne], n°1, Grenade, 2004, p. 119-133. Disponible sur : **www.ugr.es** (consulté le 09.05.2016) ;
630 *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : Carlos* ..., p. 24-25 (doc. n°7), p. 124-126 (doc. n°58).
631 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 90-91 (doc. n°61).
632 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 247.
633 Bazzana, André, « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) »..., p. 29-32.

c. Un découpage territorial issu de l'histoire de la région

L'histoire des Hommes et celle de l'évolution de leurs moyens sont donc aussi responsables du tracé des voies de communications et du bornage de l'espace. Ainsi, la distance entre le centre d'un territoire et les limites de ce dernier dépendent en grande partie du temps que l'on met à parcourir cet intervalle, temps qui varie bien sûr en fonction des conditions géographiques locales et des moyens de déplacement[634].

Au Moyen-Âge, les Hommes circulaient principalement à pied, mais aussi à dos d'équidés, où grâce à la navigation fluviale. En conséquence, les populations n'avaient pas les moyens de se déplacer très rapidement, les territoires exploités par une même communauté étaient donc relativement réduit.

Al-ʿUḏrī et al-Idrīsī présentent les distances existantes entre les principales localités d'al-Andalus, ce qui témoigne d'ailleurs de l'attention que portaient les Hommes de l'époque pour les déplacements. Dans la traduction que nous possédons de l'ouvrage d'al-ʿUḏrī, l'unité de mesure utilisée par ce dernier est retranscrite en « millas ». Un « millas » correspond normalement à une distance allant de 1,2 km à 2,1 km[635], chez al-ʿUḏrī, il est proche de la valeur la plus haute. Al-Idrīsī évalue quand à lui les distances en fonction du temps que l'on met à les parcourir.

Ainsi, il estime qu'il faut une petite journée pour se rendre de Priego à Alcaudete, et la même chose pour rejoindre Alcaudete depuis Jaén[636]. Nous pouvons remettre en question les appréciations d'al-Idrīsī, car la distance existante entre Alcaudete et Priego est deux fois moins grande que celle qui sépare Jaén et Alcaudete. Cependant, son témoignage demeure intéressant, notamment quand il est comparé à celui d'al-ʿUḏrī. Pour le géographe almérien, il y a 30 « millas » entre Alcalá et Elvira, et 40 « millas » depuis cette même ville jusqu'à Alcaudete ou Priego. En conséquence, il y a 10 « millas » ente ces deux localités et Alcalá, qui sont distantes d'environ 25 km. En outre, il estime que 35 « millas » séparent la capitale de la *Kūra* de *Ašbatīṭ* et *Wasqah*, il y a donc 5 « millas » entre ces deux lieux et Alcalá[637].

Les 10 « millas » d'al-ʿUḏrī, soit environ 25 km, pouvaient donc être parcourus en

634 BAZZANA, André, GUICHARD, Pierre, SÉNAC, Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »..., p. 43-45.
635 MIZAL, Jassim Abid, « Introducción : *Los caminos*... », p. 36.
636 AL-IDRĪSĪ, *Idrîsî*..., p. 290.
637 AL-ʿUḌRĪ, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) »..., p. 54-55.

une petite journée de marche pour al-Idrīsī, une estimation tout à fait vraisemblable. Dans la zone, chaque centre important serait alors distant d'une petite journée de marche, ce qui semble cohérent. Les frontières séparant les territoires d'Alcaudete, d'Alcalá ou de Priego étaient probablement situées à mi-chemin entre ces localités, soit à environ 5 « millas » de distance. Ce raisonnement placerait *Ašbatīṭ* et *Wasqah* à la frontière entre Alclá et Priego, ce qui a probablement été le cas, au moins dans les premiers temps d'al-Andalus. Entre Alcalá et les limites de son territoire, il y avait donc un peu plus de 10 kilomètres, ce qui est toujours généralement le cas aujourd'hui.

Mais à certaine période de son passé, Alcalá a dominé un territoire plus vaste que son espace originel, une situation due à l'histoire de la région.

Les données entourant l'aire d'influence alcalaína sont relativement nombreuses, il s'agit donc de recouper ces informations pour tenter d'y voir plus clair. Durant les trois premiers siècles de l'histoire d'al-Andalus, c'est Priego qui semble largement dominer le secteur nord-ouest de la *kūra* de Elvira. En effet, les sources écrites, mais surtout les données archéologiques, attestent du rôle prépondérant de Priego durant lé période omeyyade.

L'influence de Priego s'étendait donc jusqu'à la Sierra Sur, comme en témoigne la *Chronique* de ʿArīb[638], la *Chronique anonyme*[639] le *Muqtabis III*[640] et le *Bayān* d'Ibnʿiḏārī[641]. En effet, ces textes présentent les « places fortes » de *ʿĀliyya* et *Riberaš* comme étant sous domination prieguense, ce qui aurait aussi été le cas de Locubín[642] et peut-être même d'Alcaudete[643]. Il est en outre probable que *Cardela* et *Esparraguera* aient aussi été rattachées au district de Priego, du fait de la situation géographique de ces deux localités.

Priego a connu une importante croissance à partir de l'arriver du *ǧund* de Damas, au milieu du VIII[e] siècle. Les guerriers syriens étaient souvent des clients du premier émir omeyyade de Cordoue, les liens qui unissaient l'État à Priego étaient effectivement étroits, ils le resteront jusqu'à la chute du Califat au début du XI[e] siècle. La ville, très tôt appelée *madīna* par les auteurs anciens, a toujours été fidèle à Cordoue, même pendant la première *fitna* où elle était constamment menacée par les rebelles. Cette loyauté fut sans doute récompensée par le pouvoir central, qui favorisa le développement de la ville et renforça

638 ʿArīb b. Saʿīd, *La cronica de ʿArīb...*, p. 168.
639 *Una crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III...*, p. 136.
640 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182.
641 Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 301.
642 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182.
643 Ibn ʿiḏārī, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 189.

son assise dans la région[644] .

Pendant ce temps, les sources sont silencieuses au sujet d'Alcalá, dont un des clans dominant, celui d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd, est tombé en disgrâce auprès des autorités cordouanes. C'est probablement l'aversion réciproque existante entre les Omeyyyades et les ʿAns d'Alcalá qui poussa ces derniers à se révolter durant la première *fitna*. Quoi qu'il en soit, *Ašbatīṭ* et *Wasqah* dépendaient probablement à l'époque d'Alcalá, même si ces deux localités étaient situées à une plus courte distance de Priego[645].

Au lendemain de la proclamation du Califat et de l'éradication des dernières poches de rébellion, il semble que les « places fortes » d'*Ašbatīṭ* et *Wasqah* aient été rattachées au territoire de Priego. En effet, depuis la « Reconquista » de la région, qui fut menée à bien entre le XIII[e] et le XIV[e] siècle, Almedinilla appartient au district de Priego, ce qui fut le cas jusqu'au XIX[e] siècle. Or, le tracé des circonscriptions *andalusī* a souvent été repris par les Castillans. Ce découpage, hérité de l'époque almohade, n'a par ailleurs que très peu changé depuis la période califale, qui marque l'apogée de la Priego *andalusī*. Le territoire d'Alcalá aurait donc été amputé des zones d'*Ašbatīṭ* et *Wasqah*, ce qui était peut-être plus cohérent au regard de l'organisation administrative et surtout fiscale. Mais ce remodelage peut aussi avoir été une façon de punir Alcalá pour sa participation à la rébellion, et donc de récompenser Priego pour sa loyauté[646].

À partir de la chute des Omeyyades de Cordoue, Priego semble connaître une longue période de décadence, période qui se prolongea jusqu'au milieu du XII[e] siècle[647]. Sans la protection de l'État, l'influence de la ville a donc largement décru, notamment au profit d'Alcalá, dont le rôle stratégique est souligné dès le XI[e] siècle par l'émir de Grenade ʿAbd Allāh b. Bulukīn. Entre cette époque et le milieu du XII[e] siècle, qui correspond à l'âge d'or alcalaíno, l'importance de la *qalʿa* ne fait que croître dans la région. Si bien qu'au XIII[e] siècle, le plus illustre des Banū Saʿīd, Ibn Saʿīd al-Maġribī, présente les *ḥuṣūn* d'Alcaudete et de Locubín comme étant sous la domination de sa ville natale[648]. Après la « Reconquista », les Castillans rattacheront aussi la zone de Locubín au district d'Alcalá, ce qui est sûrement un héritage du découpage d'époque almohade[649]. En revanche, Alcaudete semble s'affranchir de la tutelle alcalaína durant le XIII[e] siècle, comme en témoigne Ibn al-

644 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 127-144.

645 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340.
646 Cano Montoro, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 168-170.
647 *Ibid*. p. 224-226.
648 Ibn Saʿīd al-Magribī, *Al-Mughrib*..., p. 184-222.
649 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 19-22 (doc. n°9).

Ḫāṭib, qui la considère, à l'égale d'Alcalá, comme un chef-lieu de district[650]. L'autonomie d'Alcaudete sera renforcée par la Castille durant le bas Moyen-Âge, où la ville est dominée par un puissant lignage seigneurial.

Vers le sud-est, le territoire alcalaíno s'étendait probablement jusqu'à *al-Sikka*, lieu-dit qui était, selon al-Maqqarī, rattaché à la *qalʿa* au début du XII[e] siècle[651]. Par leur proximité avec Alcalá, *Riberaš*, *Afralyaš*, *Ṣaḫrat al-Walad* et *Mūrīs* étaient aussi sûrement dominées par la forteresse. À l'ouest, la limite avec le district de Priego épousait probablement un axe nord-sud, allant de La Rábita à *Marǧ al-Qurūn*. Ce tracé fut repris par les Castillans, il constitue l'actuelle frontière entre Alcalá et Almedinilla, village aujourd'hui affranchi de la tutelle prieguense.

Les *ribāṭ-s* étaient en effet édifiés aux confins des territoires, La Rábita alcalaína est justement située au carrefour des territoires de Priego, d'Alcaudete et d'Alcalá, dans une zone qui, durant le XIII[e] et le XIV[e] siècle, marquait la frontière entre le royaume de Castille et celui de Grenade[652].

Après la conquête définitive de la Sierra Sur et de la région de Priego, au milieu du XIV[e] siècle, les Castillans reprirent largement le tracé frontalier hérité de l'époque almohade. Plusieurs documents chrétiens font état de litiges frontaliers entre les différentes localités de la zone, mais il semble que les frontières actuelles soient finalement assez proches de ce qu'elles étaient au moment de la « Reconquista »[653].

Alors qu'ils se limitait aux abords d'Alcalá sous le Califat, le district de *Qalʿat Banū Saʿīd* comprenait au XII[e] siècle les zones d'Alcaudete, de Locubín et de Frailes, trois localités qui ont depuis obtenu leur autonomie.

La carte actuelle du peuplement humain est bien sûr largement déterminée par la géographie, et donc par la topographie et l'hydrographie. En conséquence, la plupart des zones habitées à travers le monde le sont depuis des époques reculées.

La situation est la même dans la Sierra Sur, où de nombreux sites, dont certains sont

650 IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes*..., p. 17.
651 AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 309.
652 FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « La Rábita y los rábitas »..., n.p.
653 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 25 (doc. n°13-14) ; *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real* : *Reyes católicos*..., p. 80-81 (doc. n°29), p. 164-167 (doc. n°50-51), p. 199-201 (doc. n°64), p. 270-272 (doc. n°98) ; MURCIA ROSALES, Domingo, « La frontera con Montefrío », dans *Programa feria y fiestas de San Mateo*, Alcalá la Real, 1993, n.p. ; MURCIA CANO, María Teresa, « El término de Alcalá la Real en la baja edad media », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera I : Alcalá la Real y el Arcipreste de Hita,* Jaén, 1996, p. 440-444.

toujours occupés aujourd'hui, présentent des vestiges vieux de plusieurs siècles et même de plusieurs millénaires. C'est par exemple le cas de la dépression où s'étend l'Alcalá moderne, un lieu riche en sources d'eau, dont on pouvait superviser l'exploitation depuis le sommet de la colline de La Mota. Il est donc logique que les Arabes aient choisi de s'établir sur cette éminence, qui permettait en outre de contrôler les populations autochtones, mais aussi les voies de communications menant à la Méditerranée depuis la vallée du Guadalquivir. Ce sont ces mêmes qualités qui amenèrent sûrement les conquérants arabes à s'installer à Locubín et Alcaudete. Durant la première *fitna*, les sources mentionnent aussi l'existence de plusieurs établissement d'importance secondaire, également édifiés dans des lieux stratégiques, situés au cœur de riches terroirs. Aujourd'hui, pour localiser ces noyaux de peuplement, il est nécessaire de confronter les sources écrites, et notamment les toponymes qu'elles offrent, avec les découvertes archéologiques faites sur le terrain.

Durant le Moyen-Âge *andalusī*, la Sierra Sur était habitée par des populations diverses sur le plan ethnique, culturel et religieux. Malgré leur infériorité numérique par rapport aux autochtones, les Arabes dominaient la région des Subbétiques, et notamment la Sierra Sur. Alcalá fut d'ailleurs très tôt occupée par les conquérants orientaux, qui en firent sûrement un de leur principal bastion dans la région. Les Arabes occupaient des éminences stratégiques, comme La Mota, mais ils s'établirent également sur tout le territoire pour développer l'agriculture irriguée. Ces « colons » furent donc les principaux agents de l'arabisation et de l'islamisation des populations autochtones, qui adoptèrent peu à peu les coutumes des occupants, comme en témoignent plusieurs artéfacts archéologiques découverts dans la Sierra Sur. Il y eu bien sûr des tensions entre ces communautés, ce qu'illustre bien la première *fitna*, mais les différences entre ces groupes finirent par disparaître au cour du IX^{e} et surtout du X^{e} siècle. Certaines populations restèrent néanmoins fidèles à leur religion, comme les mozarabes et les juifs, mais elles laissèrent peu de traces dans la Sierra Sur.

Le Califat est une étape dans l'unification d'al-Andalus, une région qui, malgré ses particularismes, faisait à l'époque partie intégrante du *Dār-al-islām*. Aux lendemains de la seconde *fitna*, le territoire d'Alcalá semble donc pacifié, ce qui permet sûrement à la forteresse d'affirmer son autorité dans la région. À l'est et au sud de La Mota, d'importants massifs montagneux marquent une limite naturelle à l'influence de la *qalʿa*. Mais à l'ouest et au nord, les cours d'eau ne constituent pas une frontière imperméable. L'influence alcalaína va donc s'étendre aux zones de Locubín et d'Alcaudete, au dépend de Priego, dont

l'importance décroit avec la chute des Omeyyades. Les frontières du territoire d'Alcalá ne sont donc pas uniquement déterminées par la géographie, elles le sont aussi par l'Histoire. C'est également le cas des voies de communications, dont le tracé est relativement stable depuis l'Antiquité, malgré des évolutions dues à la conquête arabo-berbère, puis à la « Reconquita ».

Maintenant que nous connaissons la géographie physique et humaine du territoire polarisé par Alcalá la Real, nous pouvons nous attarder sur les activités exercées par les habitants de la zone au Moyen-Âge.

B-Quelles activités économiques pour l'Alcalá des XII^e^-XIV^e^ siècles ?

Dans le monde rural, la cellule de base est souvent constituée autour d'un *ḥiṣn*-refuge, à partir duquel s'étendent les zones de résidences et les cultures. Cet espace est alors partagé et administré par la communauté, qui est en quelque sorte personnifiée par le *ḥiṣn*. Celui-ci domine fréquemment une vallée, cadre des activités humaines, dont l'étendue est généralement limitée comme nous l'avons vu par des montagnes ou des cours d'eau. Ce schéma, qui peut correspondre au cas d'Alcalá, est bien sûr très simpliste, et de nombreux exemples viennent le contredire. En effet, le découpage des territoires est souvent complètement artificiel, comme l'est d'ailleurs la composition du territoire lui-même.

La cellule de base exploitée par une même communauté doit pouvoir offrir à celle-ci tous ce dont elle a besoin pour subvenir à ses besoins. En conséquence, cette cellule est le fruit de l'association de différents terroirs agricoles, comme ceux qui sont dédiés aux cultures céréalières ou à l'agriculture irriguée. Les habitants doivent aussi pouvoir jouir des ressources naturelles nécessaires à l'édification d'infrastructures ou à la fabrication d'outils. Les différents espaces qui composent un territoire sont donc complémentaires et indispensables à l'équilibre économique de la communauté. Le découpage d'al-Andalus fut largement déterminé par ces facteurs, auxquels on ne pense pas au premier abord et qui sont pourtant primordiaux. Cette cellule élémentaire de peuplement est donc le résultat d'une équation, qui voit intervenir la capacité de l'Homme à exploiter une ressource avec profit, et la dépense d'énergie nécessaire à cette exploitation[654].

Aux lendemains de la « Reconquista », les colons castillans semblent se plaindre de l'étroitesse du territoire alcalaíno[655]. C'est pourtant ce terroir qui constitua la base de l'économie de la zone, une économie qui permit l'enrichissement d'Alcalá et le développement, sur La Mota et ses flancs, d'une petite agglomération aux fortifications probablement aussi impressionnantes que coûteuses et difficiles à édifier.

Malheureusement, les auteurs arabes n'abordent guère les activités économiques pratiquées dans la région. Les découvertes matérielles réalisées dans la Sierra Sur évoquent également très rarement ces activités. Pour en savoir plus, il nous a donc fallu étudier les textes chrétiens, même si ceux-ci rendent compte d'une réalité probablement différente de

654 BAZZANA, André, GUICHARD, Pierre, SÉNAC, Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »... p. 43-45.

655 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. II, Alcalá la Real, 1999, p. 53.

ce qu'elle était à l'époque *andalusī*.

Nous allons donc à présent nous pencher sur les ressources naturelles dont disposaient les Alcalaínos, puis sur les possibilités qu'offre la Sierra Sur sur le plan agricole. Enfin, nous tenterons de comprendre de quelles manières les productions de la région étaient commercialisées, car cette activité fut sans doute en partie responsable du développement d'Alcalá entre le XI^{e} et le XIII^{e} siècle.

1. Les ressources naturelles des Subbétiques centrales

Les matières premières, qui constituent des ressources directement exploitables, sont indispensables au développement des activités humaines. La Sierra Sur, territoire montagneux et boisé, est donc d'abord riche en pierre et en bois.

a. L'extraction de pierre dans la Sierra Sur

Les sierras d'Andalousie orientale sont naturellement riches des matériaux qui les constituent, comme la roche calcaire, où différents minerais à l'exemple du fer et du plomb. En admirant les impressionnants vestiges de La Mota, il est logique de se questionner sur la provenance des blocs de grès ayant servi à édifier la forteresse. Nous n'avons pas trouvé d'informations à ce sujet. Cependant, au vu de l'ampleur des travaux et des moyens logistiques dont disposaient les Hommes de l'époque, on peut imaginer que les moellons employés dans l'édification des tours de la *qalʿa* soit issus de carrières relativement proches.

Plusieurs indices, essentiellement datés de la période Moderne ou Contemporaine, témoignent de l'exploitation et de l'extraction de la pierre locale.

Pendant notre entreprise de dépouillement des rapports de fouilles, nous avons d'ailleurs consulté des notices attestant de l'extraction de roche à proximité d'Alcalá. Au nord de la ville, les archéologues ont par exemple étudié les restes de ce qui devait être une carrière à ciel ouvert. Le site présente plusieurs blocs de grandes tailles partiellement dégagés, ainsi que de nombreuses traces occasionnées par l'installation de structures temporaires liées à l'extraction[656]. Au sud de la colline de Los Cruces, à l'est d'Alcalá, une carrière de grès a aussi été examinée. Mais pour ce site comme pour le précédent, l'absence

656 EXPÓSITO MANGAS, David, *Prospección arqueológica superficial del sitio arqueológico n°81*..., n.p.

d'artéfacts, et particulièrement de restes de céramiques, n'a pas permis aux archéologues d'établir une datation[657].

Les deux carrières étant proches de la ville, on peut donc imaginer qu'elles aient servi à la construction des édifices de la *Qalʿat Banū Saʿīd*.

D'autres témoignages attestent de l'extraction de pierres dans la région. Des carrières de jaspe étaient par exemple en activité au XIX[e] siècle[658], notamment dans la zone de Locubín, réputée pour son jaspe rouge et blanc de très bonne qualité[659]. Le jaspe, essentiellement utilisé pour la fabrication de bijoux et d'objets décoratifs, est exploité depuis des millénaires, celui de la Sierra Sur fut donc peut-être employé dès l'époque *andalusī*. En outre, un village situé à proximité de La Pedriza se nomme Cantera Blanca, ce qui renvoie aussi aux activités d'extraction de roche.

À l'époque Moderne, la Sierra Sur était également connue pour ses productions de chaux et de plâtre, respectivement obtenues à partir de calcaire et de gypse, deux roches qui abondent dans la péninsule Ibérique. Il y avait même une carrière de gypse à Charilla, comme en témoigne le lieu-dit de La Peña del yeso, toponyme castillan qui signifie « le rocher du plâtre »[660].

De plus, des salines étaient exploitées dans la zone de Las Grageras, lieu-dit proche de La Rábita[661]. Or, on connaît l'énorme importance du sel dans les sociétés anciennes, cette richesse était donc sûrement un atout pour Alcalá.

Dans la région de Priego, les sources écrites signalent l'exploitation, durant le Moyen-Âge *andalusī,* de nombreuses carrières, notamment dédiées à l'extraction de sel et de marbre[662]. Nous avons aussi trouvé mention de mines de fer dans la même zone, des mines qui furent manifestement exploitées pendant plusieurs siècles[663].

Ces constatations montrent donc à quel point les sous-sols des Subbétiques centrales sont riches, ils devaient donc soutenir l'activité de la région, notamment pour ce qui est de la construction.

---

657 GALÁN ZAMORANO, Daniel, RODRÍGUEZ GARCÍA, Imnmaculada, ÁVILA MORALES, María, *Plan superficial sector S-6 « Ciudad de La Luna », Alcalá la Real, Jaén* , Grenade, 2010, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°13, Expediente CPPH n°124/11, n. p.
658 MADOZ Pascual, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España,* vol. VI..., p. 189-190.
659 CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia...,* p. 14.
660 MURCIA CANO, María Teresa, *Contexto : Ordenanzas del concejo de Alcalá la Real (siglos XV y XVI)*, Alcalá la Real, 2011, p. 62.
661 MURCIA ROSALES, Domingo, « Las aldeas y núcleos rurales alcalaínos en la historia »..., n.p.
662 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 245-246.
663 HERNANDO LUNA, Rafael, « Las minas de hierro de Priego », dans *Fuente del rey*, n°62-63, Priego de Córdoba, 1989, n.p.

b. Le bois, une ressource essentielle depuis des millénaires

Il est difficile de se faire une idée quand à l'étendue des zones boisées dans les Subbétiques avant le XVIII[e] siècle, toutefois, il est fort probable qu'elles soient largement plus réduites aujourd'hui qu'elles ne l'étaient au Moyen-Âge. Depuis trois siècles, la région a connu une déforestation massive, un processus essentiellement dû aux grandes quantités de charbon de bois réclamé par les villes de Jaén et Grenade[664].

La Sierra Sur semblait effectivement bien plus boisée à l'époque médiévale, comme en témoigne le *Libro de la montería*, qui signale la présence d'un certain nombre de forêts aux alentours d'Alcalá. D'autres sources, comme les *"Miraculos romançados"* ou la chronique de Miguel Lucas de Iranzo nous renseignent sur la nature du couvert végétal de l'époque, et notamment sur les essences dont il était composé. Ainsi, ont apprend que les forêts étaient principalement formées de chênes verts et de chênes lièges, mais aussi d'oliviers sauvages ainsi que d'autres arbustes méditerranéens[665]. Les berges des cours d'eau étaient en revanche bordées de peupliers, de frênes, de saules et de roselières[666]. Il faut bien sûr rappeler que ces textes furent écrits à l'époque où la Sierra Sur marquait la frontière entre le royaume de Castille et celui de Grenade. La zone était donc en partie dépeuplée, et les espaces cultivés, régulièrement menacés par les mouvements de troupes, étaient probablement réduits.

Une étude archéologique et scientifique dont nous avons consulté un rapide résumé atteste de la présence dans la région de ces essences végétales, qui évoluaient d'ailleurs dans un écosystème apparemment beaucoup plus humide qu'il ne l'est aujourd'hui[667].

Le bois est une ressource particulièrement sollicitée, car il est indispensable à de nombreuses activités humaines, allant de la construction à la cuisson des aliments. En effet, il sert tout d'abord de combustible, sous forme brute ou sous forme de charbon. Des charbonniers exploitèrent certainement les bois de la Sierra Sur à l'époque *andalusī*, une activité qui, selon les sources arabes, était pratiquée dans la région de Priego[668].

664 HUMBERT, André, *Le "Monte"*..., p. 97-133.
665 *El libro de la montería*..., p. 679-681 ; *Hechos del condestable*..., p. 119-120 ; DEL CASTILLO OCAÑA, Carmen Argente, « Los aprovechamientos pecuarios en los terminos de Alcalá la Real »..., p. 262-264.
666 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 97-100 (miracle n°44) ; DEL CASTILLO OCAÑA, Carmen Argente, « Los aprovechamientos pecuarios en los terminos de Alcalá la Real »..., p. 264-265.
667 MOYA GARCÍA, Sebastián, *Prospección arqueológica superficial para la transformación en riego de la comunidad de regantes « aguas de Alcalá », en el término municipal de Alcalá la Real (Jaén),* Jaén, 2010, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°14, Expediente CPPH n°203/10, n. p.
668 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 247.

Le bois était aussi utilisé dans la construction, l'artisanat, ou pour la fabrication des outils, des armes, et même des embarcations qui servaient à remonter les rivières. Le bois commercialisé et exporté était d'ailleurs probablement acheminé par voie fluviale. La zone des Subbétiques constituait certainement une réserve de bois pour la vallée du Guadalquivir, où il était beaucoup plus rare.

Nous ne savons rien des activités artisanales pratiquées par les Alcalaínos à l'époque d'al-Andalus, contrairement à Priego, où l'on a par exemple découvert des fours destinés à la cuisson des céramiques, ainsi que des traces de travail du fer[669].

Les forêts étaient également fréquentées par les bergers et leurs troupeaux, qui se nourrissaient des jeunes pouces des arbres[670].

Les zones boisées étaient donc constamment soumises à la pression des populations, c'est pourquoi les autorités prirent très tôt des mesures pour les protéger. De nombreux documents chrétiens témoignent des mesures prises pour réguler l'exploitation des forêts[671]. Il est possible que les autorités *andalusī-s* aient également veillé sur cette ressource essentielle, mais nous n'en avons aucune trace.

Les zones boisées sont aussi synonyme de gibier, sa chasse est d'ailleurs l'objet du *Libro de la montería*. D'après ce manuel du XIV^e^ siècle, la Sierra Sur était habitée par une importante population de sangliers, ce qui n'est pas étonnant au vu de la topographie et de l'abondance des forêts dans la région[672]. Le « Monte de Locouin » abritait même des ours, ce qui témoigne de son étendu et de sa densité[673]. À l'égal des Castillans, les *Andalusī-s* pratiquaient la chasse, comme le montre un des miracles attribué à Santo Domingo de Silos[674]. Les aristocrates arabes se passionnaient tout particulièrement pour la fauconnerie, il est donc possible que les Banū Saʿīd se soient adonnés à cette activité, qu'ils pratiquaient peut-être lorsqu'ils séjournaient dans leur propriété de Locubín, établissement mentionné rapidement par Ibn Saʿīd[675]. Les zones reculées des Subbétiques devaient aussi abriter des prédateurs qui menaçaient les troupeaux, comme le signale le même auteur. Selon H. Mohamed-Hammadi Mejdoubi, Ibn Saʿīd désigne ces animaux comme étant des lions, ce

669 CARMONA ÁVILA, Rafael, « La madina andalusí de Bāguh (Priego de Córdoba) una aproximación arquológica », dans *Xelb*, n°9, Silves, 2009, p. 246.
670 DEL CASTILLO OCAÑA, Carmen Argente, « Los aprovechamientos pecuarios en los terminos de Alcalá la Real »..., p. 70-72.
671 *Ordenanzas*..., p. 126, 250-252.
672 En castillan, le sanglier se dit « jabalí », terme issu de l'arabe *ǧabal*, qui signifie montage.
673 *El libro de la montería*..., p. 679-681.
674 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 88-89 (miracle n° 38).
675 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 221.

qui paraît irréel[676]. Il est probable que le littérateur utilise effectivement ce terme, mais c'est sûrement car il reprend des codes littéraires orientaux. Il est plus probable que ces prédateurs soit des loups, c'est d'ailleurs cette traduction qu'a choisit C. Castillo Castillo dans son ouvrage sur le Castillo de Locubín[677].

Les Alcalaínos chassaient, mais ils se livraient aussi probablement à la pêche, activité attestée au bas Moyen-Âge et à l'époque Moderne[678]. La Sierra Sur est effectivement traversée par de nombreux cours d'eau, alors même qu'elle est située dans une région relativement aride, cette richesse constituait et constitue donc toujours un des principaux atouts du terroir d'Alcalá.

2. Une agriculture diversifiée...

Dans le sud de la péninsule Ibérique, l'agriculture est pratiquée depuis une période remontant au moins au sixième millénaire av. J.-C, les terres de la Sierra Sur sont donc mises en culture depuis probablement fort longtemps.

Le territoire d'Alcalá peut être qualifié de moyenne montagne. Ce concept, qui permet de catégoriser un milieu physique particulier, est bien sûr issu de la Géographie. Il désigne un espace situé entre 800 m et 1200 m d'altitude, marqué par les déclivités et la médiocrité de ses sols. Ce terroir offre donc théoriquement de faibles rendements, alors que les agriculteurs qui l'exploitent sont souvent handicapés par l'isolement et les difficultés liées aux transports[679].

Le terroir alcalaíno correspond grosso modo à cette description, il n'est donc pas particulièrement fertile et propice à l'agriculture, au contraire de la vallée du Guadalquivir ou de celle du Genil[680].

Cependant, le concept de moyenne montagne recouvre une grande diversité de milieux naturels. Dans les zones méditerranéennes et semi-arides, comme en Afrique du Nord ou en Andalousie, les montagnes sont souvent des zones plus humides que froides. Elles offrent donc parfois plus de possibilités que les plaines sur le plan agricole, car elles permettent la mise en place de cultures irriguées. Cette attractivité engendre d'ailleurs

676*Ibid*., p. 222.
677 CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia...,* p. 30.
678 *Ordenanzas* ..., p. 173, 178, 180, 196.
679 BOZON, Pierre, e. a. /, « La moyenne montagne : essai de définition, milieux physiques, typologie », dans *Bulletin de l'association des géographes français*, vol. 57, n°468-469, Paris, 1980, p. 157-162.
680 MURCIA CANO, María Teresa, *Contexto : Ordenanzas*..., p. 27.

souvent une forte densité de population[681].

Nous possédons très peu d'informations, qu'elles soient de nature textuelle ou matérielle, se rapportant à l'exploitation du terroir de la *Qalʿat Banū Saʿīd*. Cependant, les sources castillanes et la toponymie nous ont permises d'imaginer à quoi pouvaient ressembler les formes d'agricultures pratiquées dans la Sierra Sur à l'époque *andalusī*.

a. L'agriculture irriguée

Comme nous l'avons vu précédemment, les conquérants arabo-berbères s'établirent de préférence dans les lieux où ils pouvaient pratiquer l'irrigation. C'est sûrement une des raisons qui les poussèrent à s'installer à Alcalá, car l'espace occupé aujourd'hui par la ville moderne est riche en sources d'eau. Des jardins irrigués sont d'ailleurs attestés dans cette zone au bas Moyen-Âge et à l'époque Moderne, il est donc tout à fait imaginable qu'ils aient une origine *andalusī*[682]. C'est par exemple le cas à Priego, où plusieurs espaces irrigués ont subsisté après la « Reconquista »[683].

Au nord de la ville, des restes appartenant peut-être à des structures hydrauliques ont été partiellement fouillés, certains dateraient de l'époque médiévale, mais la notice que nous avons consultée n'est pas très claire à ce sujet. Il s'agit d'un canal construit en pierres de taille et en mortier de terre qui suit l'inclinaison naturelle du terrain, orienté du nord-ouest au sud-est. Un mur de pierre présentant la même orientation a aussi été découvert, tout comme une structure identifiée comme étant un puits destiné à l'installation d'une noria. Ces éléments étaient peut-être associés, mais nous ne possédons pas assez d'informations pour pouvoir en être sûrs[684].

Ces vestiges sont donc peut-être les restes d'infrastructures dédiées à l'irrigation. Cependant, nous ne savons pas à quelle époque ils auraient été mis en place, une situation courante en ce qui concerne les espaces irrigués, souvent très difficiles à dater.

La méthode propre à l'archéologie hydraulique, mise en place au cour des années 1980 par des archéologues comme M. Barceló, est basée sur une étroite combinaison entre

681 BOZON, Pierre, e. a. /, « La moyenne montagne : essai de définition, milieux physiques, typologie »..., p. 162-166.
682 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 90-92 (doc. n°61) ; *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real* : *Reyes católicos*..., p. 246-247 (doc. n° 88) ; RODRÍGUEZ MOLINA, José, *El regadío medieval andaluz*, Jaén, 1991, p. 85-86.
683 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 289-292.
684 ÁVILA MORALES, María reyes, RODRÍGUEZ GARCÍA, Inmaculada, *Plan parcial sector S-2 « cauchil »*..., n.p.

le travail de terrain et la recherche documentaire. En effet, il est nécessaire de mobiliser le maximum d'informations, issues de préférence des sources les plus diverses. Ainsi, les écrits arabes, généralement laconiques, ne permettent pas à eux-seuls de reconstruire les espaces irrigués, c'est pourquoi il est essentiel d'étudier les documents postérieurs à la « Reconquista ». Néanmoins, les constatations réalisées à partir des textes n'ont que peu d'intérêt si elles ne sont pas confrontées aux réalités physiques de l'espace agraire[685].

Malgré tout, les archéologues éprouvent le plus grand mal à différencier les techniques pré-romaines, romaines et *andalusī-s*[686]. Le XX^e^ siècle a d'ailleurs été animé par un débat historiographique portant sur l'origine des espaces irrigués de la péninsule Ibérique, et notamment du Levant. Alors que les historiens issus du monde colonial attribuaient la paternité de ces systèmes d'irrigation aux Romains, une nouvelle génération de chercheurs souligna le rôle de la « colonisation » arabo-berbère dans le développement de l'irrigation en Méditerranée. Les populations venues d'Arabie et d'Afrique du Nord possédaient effectivement une grande maîtrise de l'eau, un savoir-faire hérité de l'ingénierie romaine mais aussi de l'expérience des techniciens locaux.

Pour cette nouvelle génération d'archéologues, il n'y a pas de continuité dans l'exploitation des vergers entre l'époque romaine et *andalusī*, la crise économique et démographique de la fin de l'Antiquité ayant sûrement entraîné la destruction de la plupart des infrastructures hydrauliques[687].

Les premiers Arabes qui s'installèrent à Alcalá furent donc peut-être contraints de réaliser de gros travaux d'aménagement, en raison du recul considérable des surfaces irriguées à l'époque wisigothique. Cela a aussi pu être le cas à Alcaudete, localité située au cœur d'un terroir riche en eau, une caractéristique qui est probablement à l'origine de son nom.

En effet, le territoire d'Alcaudete compte de nombreuses sources, dont la plupart possèdent des noms d'origine arabe, ce qui montre l'importance qu'elles possédaient à l'époque *andalusī*. La fontaine Amuña a toujours été importante pour les alcaudetenses, car elle offre un débit puissant et régulier. Son nom, partagé par plusieurs autres sources d'eau à travers la péninsule Ibérique, viendrait d'un mot arabe signifiant « jardin irrigué

685 BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme*..., p. 97-107 ; KIRCHNER, Elena, VIRGILI, Antoni, ANTOLÍN, Ferran, « Un espacio de cultivo urbano en al-Andalus : Madîna turtusa antes de 1148 », dans *Historia agraria*, n°62, Murcie, 2014, p. 11-16.
686 BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme*..., p. 56.
687 *Ibid*., p. 13-18.

fertile »[688]. Ce toponyme renvoie donc peut-être à la mise en culture des abords de la fontaine par les Arabes. La toponymie permet en effet de formuler des postulats sur l'origine des espaces irrigués, mais ces hypothèses doivent être vérifiées par des prospections sur le terrain, ce qui ne semble pas avoir été réellement fait à Alcalá comme à Alcaudete[689].

Plusieurs autres sources alcaudetenses possèdent un nom d'origine arabe, comme la fontaine Alcubilla, Benamazor ou Zaid[690]. Le cadastre du Marqués de la Ensenada, qui offre un véritable panorama du royaume de Castille, est le fruit d'enquêtes minutieuses et systématiques réalisées au milieu du XVIII[e] siècle[691]. L'examen rapide des volumes consacrés à Alcaudete et Alcalá montre bien l'importance de ces sources d'eau aux noms à consonance arabe. Nous avons par exemple trouvé plusieurs mentions de la fontaine « Amuña »[692], « Said »[693] ou encore « Zasra », un toponyme que nous supposons être d'origine arabe[694]. Nous nous sommes contentés de parcourir ces ouvrages aux archives historiques provinciales de Jaén, l'étude approfondie du cadastre aurait été sûrement peu fructueuse et de toutes façons trop longue à réaliser.

Même si les recherches concernant les espaces irrigués de l'Acaudete médiéval n'ont pas été très approfondies, quelques traces d'installations hydrauliques témoignant des aménagements réalisés par les *Andalusī-s* ont tout de même été observées. J. C. et J. L. Castillo Armenteros, archéologues chargés des fouilles du château d'Alcaudete durant les années 1990, notent par exemple l'existence de vestiges appartenant aux *qanāt-s* qui permettaient d'irriguer les jardins alcaudetenses[695]. Les restes en question sont peut-être situés dans les jardins de Fuensanta, qui sont clairement d'origine *andalusī* d'après A. Rivas Morales. Ce dernier mentionne aussi les jardins de la fontaine Del Espino, qui dans le passé auraient été équipés d'une noria « héritée » des installations *andalusī-s*[696]. Hormis ces vagues informations, nous n'avons malheureusement pas trouvé de données supplémentaires au sujet des espaces irrigués d'Alcaudete.

688 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. 28.
689 BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme...*, p. 22-23.
690 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. 118.
691 HUMBERT, André, *Le "Monte"...*, p. 77.
692 *Catastro de Marqués de la Ensenada. Alcaudete*, Delegación de Hacienda, Madrid 1752, Archivo Histórico provincial de Jaén, n°7579, p. 70 ; *Id*., Delegación de Hacienda, Madrid 1752, Archivo Histórico provincial de Jaén, n°7581.
693 *Id.*, Delegación de Hacienda, Madrid 1752, Archivo Histórico provincial de Jaén, n°7579, p. 17.
694*Ibid*., p. 233.
695 CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS, José Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 98.
696 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. *118.*

Il est probable que des zones irriguées aient existé ailleurs que dans la périphérie directe d'Alcalá et d'Alcaudete. Comme nous l'avons vu, ces espaces étaient souvent aménagés à proximité des noyaux de peuplement et des sources d'eau. Le *Libro de la montería* signale par exemple la présence de jardins irrigués à Locubín[697]. Ceux-ci devaient être situés sur les rives du Guadalcotón, où d'autres indices renvoient à l'installation de structures hydrauliques, ce qui est également le cas dans le secteur de Fuente Alamo, de La Rábita et dans celui de Frailes, réputé pour sa fertilité[698]. Plusieurs documents postérieurs à la « Reconquista » mentionnent en effet l'existence de zones irriguées dans la Sierra Sur, jardins qui pourraient très bien avoir une origine *andalusī*[699].

Ces espaces étaient généralement dédiés au maraîchage, à la culture de plantes médicinales ou aromatiques, et à celle d'arbres fruitiers comme les figuiers et les poiriers[700]. Les Arabes ne se contentèrent pas d'apporter avec eux de nouvelles techniques d'irrigation, ils introduisirent aussi en al-Andalus de nouvelles espèces végétales, comme la canne à sucre et le coton[701]. Il est d'ailleurs possible que cette plante ai été cultivée dans la Sierra Sur, car le nom de la rivière Guadalcotón serait issu de l'arabe *Wādī-l-quṭn*, qui signifie « rivière du coton »[702].

Malgré l'existence d'espaces irrigués dans la région au Moyen-Âge, il faut rester prudent quand à leurs étendues, car ils devaient tout de même couvrir un espace beaucoup plus limité que celui qui était dédié aux cultures de « secano », c'est à dire non-irrigués[703].

b. Les autres activités agricoles pratiquées dans la région

S'il est difficile d'étudier les vestiges d'aménagement hydrauliques, il est encore plus ardu de desseller les traces de « cultures sèches »[704]. Dans la Sierra Sur, d'importants

697 *El libro de la montería*..., p. 680.
698 MURCIA CANO, María Teresa, « El sitio de Frailes según un acta de cabildo de 1621 », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1994, p. 72-73 ; CAMPOS, Santiago, « De las fuentes de frailes », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2000, p. 193-199.
699 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 34-35 (doc. n°34) ; *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : Carlos I...,* p. 32-36 (doc. n° 15) ; RODRÍGUEZ MOLINA, José, *El regadío medieval andaluz*, Jaén, 1991, p. 85-86 ; JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 133-136.
700 KIRCHNER, Elena, VIRGILI, Antoni, ANTOLÍN, Ferran, « Un espacio de cultivo urbano en al-Andalus : Madîna turtusa antes de 1148 »..., p. 24-28.
701 BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme*..., p. 40.
702 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 161.
703 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 136.
704 GILLOTTE, Sophie, NEF, Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'Occident musulman : en guise d'introduction »..., p. 95-96.

espaces devaient néanmoins être réservés aux cultures céréalières, car celles-ci étaient à la base de l'alimentation méditerranéenne, et donc *andalusī*[705]. Cependant, la topographie de la région rend impossible le développement d'une agriculture en openfield, les champs devaient donc être de petite taille.

Dans les Subbétiques centrales, la culture des céréales est sûrement pratiquée depuis des millénaires, elle était encore dominante dans la région à la veille du XX^e^ siècle[706]. L'activité céréalière est par exemple attestée durant le haut Moyen-Âge, car des silos à grains ont été découverts sur le site du Cerro de la Cruz, établissement occupé à l'époque émirale et califale[707]. La céréaliculture sera pratiquée par les *Andalusī-s* jusqu'à la « Reconquista » de 1341, comme l'indiquent les chroniques royales castillanes, qui signalent la destruction par Alphonse XI des champs de blé alcalaínos[708].

D'après la toponymie et les archives castillanes, plusieurs moulins étaient dédiés à la mouture des grains produits dans la Sierra Sur, certains d'entre eux étaient même encore en service au XIX^e^ siècle[709]. Sur les cartes que nous avons étudiées, de nombreux toponymes castillans évoquent la présence de moulins. Certains sont même associés à des mots arabes, ce qui indique peut-être l'origine *andalusī* de ces installations. Dans la commune d'Alcalá, plusieurs noms de lieux sont en effet composés du terme castillan « molino », comme le « molino de alcaide »[710]. Ce nom renvoie d'ailleurs peut-être directement à l'arabe *al-qaʿīd*, même s'il faut être prudent, car ce terme fut adopté par la langue castillane. Dans la commune d'Alcaudete, le nom d'un lieu-dit situé sur les berges de la rivière Víboras évoque aussi les moulins, il s'agit du « molino moro » : le « moulin maure », lui aussi peut-être d'origine *andalusī*[711]. Ces cartes datent du siècle dernier, les hypothèses qui découlent de leurs observations sont donc fragiles. Cependant, les archives castillanes témoignent bien de l'importance des moulins à l'époque Moderne[712], moulins dont certains étaient certainement les héritiers des installations *andalusī-s*. En effet, les aménagements agricoles réalisés à cette époque furent très importants, notamment en ce qui concerne l'industrie

705 VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « La agricultura en al-Andalus », dans *Al-Qantara*, n°3-1, Madrid, 1982, p. 278-279.
706 HUMBERT, André, *Le "Monte"*..., p. 160-161.
707 QUESADA SANZ, Fernando, e. a. /, « La ocupación de época emiral islámica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba) : análisis de un contexto representativo : la fosa UN 1088/US 1077 »..., p. 208-210.
708 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 331, 333.
709 MURCIA ROSALES, Domingo, « Las aldeas y núcleos rurales alcalaínos en la historia »..., n.p.
710 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012.
711 Dirección general del instituto geográfico y catastral, *Alcaudete*...
712 *Ordenanzas* ..., p. 158-161, 238-239.

meunière, très active en al-Andalus.

Les *repartimientos* montrent bien l'abondance des infrastructures de ce type, équipements parfois également mentionnés par les textes arabes[713]. Al-Idrīsī signale par exemple la présence de moulins hydrauliques sur le Salado à Priego, ainsi que sur les rives du Guadalbullón, deux rivières qui encadrent le territoire d'Alcalá[714]. Les *Andalusī-s* utilisaient la force du vent et celle des animaux pour faire fonctionner leurs moulins, mais c'est la traction hydraulique qui était la plus employée. Les moulins étaient alors situés à proximité des cours d'eau et des noyaux de peuplement, comme il est probable que cela ait été le cas dans le territoire d'Alcalá[715].

Nous n'avons pas trouvé d'information concernant de possibles vestiges appartenant à des moulins médiévaux. Cependant, un article que nous avons parcouru évoque vaguement l'existence de traces de moulins d'époque ibérique et romaine à proximité de la rivière Frailes[716]. La conservation du bois étant très rare, il est possible que ces vestiges soient constitués de meules, pièces généralement taillées dans une roche très dure. D'après la toponymie, les moulins alcalaínos étaient surtout situés sur les berges de la rivière Frailes, mais aussi sûrement à proximité du Guadalcotón et du San Juan[717].

Les moulins médiévaux ne servaient pas uniquement à moudre le grain, certains d'entre eux pouvaient aussi être dédiés à fouler le textile ou les peaux, opération qui constitue une des étapes du tannage. Des plantes astringentes et tinctoriales étaient d'ailleurs probablement cultivées dans la Sierra Sur au temps d'al-Andalus, la culture du sumac est par exemple attestée à Alcalá au bas Moyen-Âge[718]. Des moulins étaient aussi peut-être voués à la fabrication de l'huile d'olive, certains toponymes témoignent d'ailleurs de cette activité[719].

La Sierra Sur comptait probablement déjà des oliveraies à l'époque médiévale, mais elles étaient beaucoup moins nombreuses qu'aujourd'hui. En effet, ce n'est qu'au siècle

713 LAGARDÈRE, Vincent, « Moulins d'occident musulman au moyen-âge (IX au XVe siècle) : al-Andalus », dans *Al-Qantara*, n°12-1, Madrid, 1991, p. 59-70.
714AL-IDRĪSĪ, *Idrîsî*..., p. 288, 290.
715 LAGARDÈRE, Vincent, « Moulins d'occident musulman au moyen-âge (IX au XVe siècle) : al-Andalus »..., p. 64-79.
716 MURCIA ROSALES, Domingo, « Las aldeas y núcleos rurales alcalaínos en la historia »..., n.p.
717 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012 ; MURCIA CANO, María Teresa, *Contexto : Ordenanzas*..., p. 64-66.
718 *Ibid*., p. 43.
719 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012.

dernier que la région s'est spécialisée dans la culture de l'olivier[720]. Toutefois, l'arboriculture semble s'être largement développée à l'époque *andalusī*, même si certains arbres fruitiers sont cultivés à grande échelle depuis l'époque romaine, comme la vigne[721].

La viticulture était justement une des spécialités de la Sierra Sur à la fin du Moyen-Âge et à l'époque Moderne, comme en atteste plusieurs documents, mais aussi divers vestiges matériels. Ainsi, les auteurs castillans mentionnent indirectement la culture de la vigne quand ils soulignent la destruction de grandes quantités de raisins occasionnées par les razzias grenadines[722]. Les fouilles de La Mota et du vieux faubourg ont aussi livré un grand nombre d'informations concernant l'industrie viticole. En effet, les aménagements dédiés à cette activité étaient très nombreux sur la colline, ainsi, C. Calvo Aguilar estime que 80 % des maisons fouillées sur La Mota possédaient un espace réservé au vin. Une multitude de caves ont donc été excavées, certaines renfermaient même des structures destinées à presser le raisin ainsi que des débris de récipients[723].

Les habitants de la Sierra Sur se sont donc largement axés sur la viticulture à la fin du Moyen-Âge, car celle-ci constitue une culture à haute valeur ajoutée. Mais si les Castillans ont fait ce choix, c'est peut-être car les *Andalusī-s* s'étaient déjà orientés vers celui-ci[724].

Certains indices témoignent en effet de l'existence de vignes sur le territoire d'Alcalá avant la « Reconquista » de la zone. L'un d'eux est issu du poème d'Alphonse XI, et plus particulièrement d'un passage qui relate la façon dont les soldats castillans s'attelèrent à détruire l'une des tours de La Mota en 1341. Pour y parvenir, ils creusèrent des galeries dans le sous-sol de l'édifice et les comblèrent de sarments auxquels ils mirent ensuite le feu[725]. Ces sarments, témoins d'activités liées à la viticulture, furent sans doute recueillis à proximité de la forteresse, alors peut-être ceinte de vignes. En outre, un document qu'il nous a été impossible de consulter soulignerait le fait que les cultures de la vigne et du blé

720 HUMBERT, André, *Le "Monte"*..., p. 160-161.
721 VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « La agricultura en al-Andalus »..., p. 290-293.
722MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 117-119 (miracle n° 51) ; JUAN LOVERA, Carmen, « Apuntes sobre Alcalá la Real en la época de los austrias », dans *Boletín del instituto de estudios Giennenses*, n°162-2, Jaén, 1996, p. 977.
723 CALVO AGUILAR, Carlos, « Aproximación arqueológica a la produccón del vino en el ámbito familira, en la antigua ciudad amurallada de Alcalá la Real (Jaén) », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VIII : Mujeres y fronteras, homenaje a Cristina Segura Graíño*, Jaén, 2011, p. 81-93 ; *Id*., « Intervención arqueológica en el arrabal viejo del conjunto monumental de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2008, p. 138-141.
724 RODRÍGUEZ MOLINA, José, « El vino en Alcalá la Real, siglos XV y XVI » dans *Cuadernos del A.M.A.R., investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 47-48.
725 *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 376.

étaient les plus rependues à Alcalá avant la conquête définitive de la forteresse[726]. À la suite des fouilles menées sur la colline, des récipients *andalusī-s* réservés à la consommation de vin auraient aussi été découverts, mais nous n'avons pas trouvé plus d'information sur ce sujet[727]. Quoi qu'il en soit, ces éléments montrent que les habitants de l'Alcalá musulmane pratiquaient la viticulture, une activité très rependue en al-Andalus.

À l'époque romaine, l'agriculture de la péninsule Ibérique était basée sur la production de céréales, d'huile d'olive, et de vin, une situation classique pour une région méditerranéenne[728]. Les conquérants musulmans n'eurent donc pas d'autres choix que de conserver ce schéma économique, notamment en ce qui concerne la céréaliculture et l'oléiculture. En revanche, l'islam condamne généralement la consommation de vin, même si le coran entretient finalement une relation ambiguë avec cette boisson. L'expansion arabo-musulmane eut donc sûrement des répercutions sur la production et la consommation de vin, même si la conquête ne semble pas avoir bouleversé la viticulture péninsulaire. En effet, les sources matérielles et textuelles témoignent de le présence de la vigne à travers tout al-Andalus[729]. Al-Idrīsī souligne d'ailleurs l'importance de ce secteur agricole, notamment dans la région de Priego et sur les rives du Guadajoz[730].

En réalité, la baisse de la consommation de vin entraîna sûrement une réorientation de la production de raisin, dédié dorénavant à la production de moût, de sirops, de jus, de vinaigre, et surtout de raisin sec. Toutefois, la consommation de vin ne semble en aucun cas avoir disparu, même si elle était mal vue et relativement surveillée, un contrôle qui sera renforcé sous les dynasties berbères. Le vin était par exemple toujours prisé par les membres de l'aristocratie, comme le grand poète des Banū Saʿīd, Abū Ǧaʿfar[731]. Aujourd'hui encore, du vin est produit dans la Sierra Sur, et notamment à Frailes.

Avec la viticulture, l'élevage était la principale activité agricole pratiquée dans la Sierra Sur au bas Moyen-Âge[732]. Nous avons très peu d'informations sur la situation de ce

726 Murcia Cano, María Teresa, « El término de Alcalá la Real en la baja edad media »..., p. 446.
727 Calvo Aguilar, Carlos, Martín Rosales, Francisco, Pérez Arjona, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real »..., p. 152 (précisions note n°7 p. 154).
728 Menasalvas Valdera, Raúl, « Aproximación a las estructuras económicas, territoriales y sociales del reino Visigodo en la Bética », dans Matellanes Merchán, J. V. (coord.), *I jornadas sobre Alcaudete y su historia, diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 95-110.
729 Martínez Salvador, Carmen, Bellón Aguilera, Jesús, « Consideraciones sobre la simbología, tradición y materialidad del vino en al-Andalus », dans *Revista murciana de antropología*, n°12, Murcie, 2005, p. 159-164.
730 Al-Idrīsī, *Idrîsî*..., p. 288.
731 Martínez Salvador, Carmen, Bellón Aguilera, Jesús, « Consideraciones sobre la simbología, tradición y materialidad del vino en al-Andalus »..., p. 164-173.
732 Del Castillo Ocaña, Carmen Argente, « Los aprovechamientos pecuarios en los terminos de Alcalá la Real »..., p. 73.

secteur à l'époque musulmane, l'élevage *andalusī* est d'ailleurs toujours mal connu. Cependant, il est certain que des Alcalaínos se tournèrent vers cette activité au temps d'al-Andalus.

Comme nous l'avons vu précédemment, le toponyme arabe *Marğ al-Qurūn* signifierait en castillan « prado de los cuernos », c'est à dire « prairie des cornes », ce qui renvoie à l'élevage[733]. Ce lieu, situé à l'ouest d'Alcalá, était donc peut-être réservé à la pâture des troupeaux.

La Sierra Sur devait compter d'autres zones de pâturage, dont certaines s'étendaient même peut-être aux alentours d'Alcalá. Une fontaine, située dans le passé en contrebas de La Mota, portait le nom de La Mora. Cette dénomination pourrait bien sûr faire écho au passé « maure » d'Alcalá, ou à la présence dans la zone de mûrier blanc[734]. Néanmoins, il est également possible que le nom de cette fontaine soit issu de l'arabe *mara'*, qui signifie prairie ou pâturage[735].

Le secteur de Locubín, particulièrement montagneux, est peu propice aux cultures, il est donc probable que l'élevage y soit pratiqué depuis des temps anciens. Un passage du *Muġrib* signale en effet la pratique de l'élevage ovin par les habitants du Castilleros[736].

L'agriculture de la Sierra Sur à l'époque *andalusī* semble donc bien diversifiée, elle l'était de toute évidence beaucoup plus qu'aujourd'hui, ce qui permettait aux habitants de subvenir à la plupart de leurs besoins élémentaires.

Par commodité, on imagine le territoire d'Alcalá comme étant divisé en cercles concentriques. Le premier, qui encerclait directement la ville, était constitué de zones irrigués. Le second, un peu plus éloigné du noyau de peuplement, formait une ceinture de « cultures sèches », c'est à dire de céréales, de vignes et d'oliviers. Enfin, les confins du territoire abritaient les prairies et les zones boisées[737]. Ce plan est bien sûr schématique, mais il se rapproche certainement grosso modo de la réalité.

Cet équilibre fut bien sûr complètement bouleversé avec la conquête de la vallée du Guadalquivir par les Castillans et la transformation des Subbétiques centrales en zone frontalière. Durant plusieurs siècles, la Sierra Sur constitua une sorte de « no man's land »

733 CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá*..., p. 19.
734 JUAN LOVERA, Carmen, « La fuente baja La Mora »..., p. 18-19 ; Les feuilles de mûrier blanc constitue l'unique alimentation des vers à soie. L'industrie de la soie fut effectivement prospère à Alcalá durant l'époque Moderne, mais nous n'avons trouvé aucune mention de cette activité au temps d'al-Andalus.
735 MORENO MORENO, María Águeda, « Toponimia de la tierras de una frontera (Jaén) en la Recopilación de arabismos de fray Diego de Guadix [c. 1593]. »..., p. 505.
736 IBN SA'ĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 222 ; Castilleros : habitants du Castillo de Locubín.
737 MURCIA CANO, María Teresa, « El término de Alcalá la Real en la baja edad media »..., p. 440-441.

ou « tierra de nadie », aux confins des royaumes de Castille et de Grenade, régulièrement en guerre.

L'agriculture souffrit énormément de ce climat de violence, car la destruction des cultures était bien souvent une des principales cibles des incursions armées[738]. Cette stratégie aux répercutions économiques et psychologiques dévastatrices était déjà employée par les troupes omeyyades durant la première *fitna,* notamment dans la Sierra Sur[739]. Plusieurs siècles plus tard, on ne compte plus les références à ce type de chevauchée dans les chroniques royales castillanes ou les *"Miraculos romançados" de Pero Marín*.

Les céréales, facilement inflammables, étaient particulièrement exposés aux destructions, la céréaliculture fut donc probablement abandonnée à la frontière. Ce fut aussi le cas des plantations arboricoles, fragiles et longues à rentabiliser. En effet, la croissance d'un olivier est lente et il faut attendre au moins six ans pour qu'il offre une production d'olives satisfaisante[740].

Les productions agricoles des Subbétiques centrales ne permirent donc plus de nourrir la populations de la région, comme en atteste de nombreux documents conservés aux archives d'Alcalá[741]. Ceux-ci, bien que postérieurs à la « Reconquista », témoignent sûrement d'une situation vécue des deux côtés de la frontière. Les Alcalaínos étaient alors peut-être contraints de se nourrir avec des graminées de mauvaise qualité, denrées d'abord réservées aux prisonniers et aux esclaves chrétiens[742].

Le danger permanent qui régnait à la frontière engendra le relatif dépeuplement de la Sierra Sur, et seul les centres fortifiés, à savoir Alcalá, Alcaudete et Locubín, conservèrent une population importante. La campagne fut en partie abandonnée, ce qui entraîna une considérable avancée des zones de friches et de forêts, comme le montre clairement le *Libro de la montería*[743].

La seule activité agricole qui parvint à se développer à cette époque fut l'élevage, car il était aisé de fuir les zones de combat avec son troupeau, qui profitait en outre des friches

738 SEGURA GAÍÑO, Cristina, « La tala como arma e gueraa en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 717-724.
739 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26..., p. 337.
740 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 132-133.
741 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 23 (doc. n°11), p. 58-59 (doc. n°35), p. 85 (doc. n°55).
742 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 95-97 (miracle n°43).
743 RODRÍGUEZ MOLINA, José, « El poblamiento de Alcalá la Real », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 639-653.

de la frontière pour se nourrir[744].

La conquête de la vallée du Guadalquivir par Ferdinand III modifia aussi profondément les relations économiques du sud de la péninsule Ibérique. En effet, la Sierra Sur, qui constituait déjà une zone de transit importante pour les marchandises, se transforma peu à peu en plaque tournante du commerce transfrontalier.

3. ... support essentiel de l'économie régionale

La société *andalusī* est fondée sur un système tributaire centralisé, à l'égal des autres régions du *Dār-al-islām*. Dans une société agricole, comme celle d'al-Andalus, l'impôt repose essentiellement sur les populations rurales, car elles sont majoritaires. C'est donc la captation de l'excédant agricole qui permet la création et l'accumulation de richesse. Or, en terre d'Islam, la ville est le siège du pouvoir, en tant que relais de l'autorité de l'État. Elle est donc à ce titre chargée de percevoir l'impôt, dont elle reçoit en contrepartie une part des bénéfices. En conséquence, la ville draine et concentre une grande partie de la richesse produite par le territoire placé sous sa domination.

Alcalá ne fut presque jamais qualifiée de ville, mais elle constitua bien un chef-lieu de district, ce qui signifie qu'elle était le siège de l'administration fiscale de la zone.

L'opulence d'une ville dépend donc étroitement de la prospérité de son terroir. Mais la ville est aussi largement responsable du dynamisme des campagnes, car ces dernières lui réservent la majorité de leurs productions. En effet, le monde urbain constitue le principal marché de consommation, il absorbe donc une grande part des denrées issues de l'agriculture. L'échange de ces marchandises est également effectué en ville, ce qui fait de la société urbaine le centre du système « tributario-mercantile » *andalusī*[745].

a. Le marché d'Alcaudete

Comme nous l'avons vu précédemment, l'un des principaux moteurs de l'agriculture d'al-Andalus est l'irrigation. Mais l'essentiel des productions issues des jardins *andalusī-s* ne peuvent être conservées, c'est pourquoi ces dernières doivent être rapidement commercialisées. Cette nécessité a engendré la multiplication des marchés fixes réguliers,

744 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 306-308.
745 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 215-218.

nécessairement implantés au centre d'un terroir et logiquement situés à proximité d'important noyaux de peuplement. Le souk est d'ailleurs à l'origine de plusieurs localités *andalusī-s*, qui se sont développées grâce au dynamise apporté par le commerce.

Ce processus est certainement responsable de l'essor de Priego[746], mais aussi d'Alcaudete, bourg connu pour son marché. En effet, au milieu du XII^e^ siècle, al-Idrīsī souligne bien la prospérité du marché d'*al-Qabḏāq*, caractérisé par sa forte fréquentation[747].

Pour donner du sens à l'affirmation d'al-Idrīsī, nous avons consulté le célèbre ouvrage de P. Chalmeta consacré aux souks *andalusī-s*, et notamment à la gestion de ces derniers par les autorités. La publication de *El señor del zoco en España* a effectivement fait date dans le monde scientifique, mais il faut souligner qu'à l'heure actuelle, cette étude est sur certains points dépassée.

P. Chalmeta distingue trois types de souk, les marchés pré-islamiques, les marchés ruraux mais surtout les marchés urbains, qui constituent le véritable objet de ses travaux. Le souk d'Alcaudete ne peut probablement pas être rangé dans la catégorie des marchés urbains, car cette localité, qui posséda peut-être certaines caractéristiques urbaines, ne fut sans doute jamais une véritable ville. Al-Idrīsī qualifie d'ailleurs Alcaudete de *ḥiṣn*, terme qui traduit l'importance secondaire de cette localité au XII^e^ siècle. Même si le souk alcaudetense possède peut-être une origine pré-islamique, nous le classerons dans la catégorie des marchés ruraux, ce qu'il était sans doute en premier lieu.

Malheureusement, les souks ruraux sont très mal connus en al-Andalus, car les auteurs sont généralement muets à leurs sujets, ce qui est aussi souvent le cas en ce qui concerne les souks urbains. Cette indifférence s'explique par le manque d'intérêt et surtout la méconnaissance des Hommes de l'époque vis à vis des mécanismes du marché, pourtant d'une importance capitale pour l'économie. En conséquence, seule la toponymie, les chroniques et les œuvres géographiques nous informent sur le monde des souks *andalusī-s*.

Selon P. Chalmeta, les deux conditions sine qua non au développement d'un marché rural sont liées à la démographie humaine et à l'environnement. En effet, les souks ruraux sont obligatoirement implantés au cœur de territoires densément peuplés, qui doivent en outre être riches, notamment sur le plan des ressources en eau. Les marchés ruraux permettaient alors de pallier à l'absence de ville, qui sont effectivement rares dans les Subbétiques centrales.

746*Ibid*., p. 212.
747 AL-IDRĪSĪ, *Description...*, p. 252 ; AL-IDRĪSĪ, *Idrîsî...*, p. 290.

Ces marchés se développaient généralement à proximité d'importants carrefours routiers, au confins de territoires dominés par des tribus et des ethnies différentes. Cette situation était justement celle d'*al-Qabḍāq*, située entre la *campiña* et les Subbétiques, mais aussi à la périphérie des zones d'influences prieguenses et alcalaínas[748]. Pour A. Rivas Morales, il est possible que le souk alcaudetense ait été habituellement organisé sur le site de l'actuelle place de la mairie. Cet espace, situé en contrebas de la colline sur laquelle se dresse le château, est relativement vaste et plat, il devait donc effectivement convenir à l'installation d'un marché[749].

Ces souks ruraux se déroulaient pendant toute une journée, de façon généralement hebdomadaire. Certains indices portent d'ailleurs à croire qu'ils étaient organisés le mercredi[750]. Nous ne possédons pas de données concernant l'existence d'un marché à Alcalá au temps d'al-Andalus, nous savons seulement que celui qui fut plus tard organisé par les Castillans derrière les murs de La Mota se déroulait le mercredi, ce qui est peut-être un héritage *andalusī*[751].

Les souks ruraux étaient régulés par des normes archaïques issues de la pratique, celles-ci résultaient bien sûr du commun accord des acteurs locaux. Cette organisation connut probablement peu de changements au cour des siècles, du fait de l'immobilisme des mondes ruraux au sein des sociétés pré-industrielles[752].

Néanmoins, nous ne connaissons pas la réalité de l'organisation des souks comme celui d'Alcaudete, situé entre le monde urbain et le monde rural. Implantés dans des localités aux caractères semi-urbains, il est difficile de savoir si ces marchés étaient régis par des règles calquées sur celles des souks urbains, où sur des coutumes empruntées aux sociétés rurales[753]. Quoi qu'il en soit, il semble que cette multitude de marchés secondaires a constitué un des moteurs du dynamisme urbain d'al-Andalus.

Les denrées échangées dans ces marchés étaient principalement issues de l'agriculture locale. Mais le fait qu'Alcaudete se situe sur d'importantes voies de communications, a peut-être permis aux habitants de la Sierra Sur de profiter de marchandises manufacturées venues des grands centres de la vallée du Guadalquivir ou même de la mer Méditerranée. Dans le même temps, la région a aussi pu tirer profit de sa

748 CHALMETA, Pedro, *El señor del Zoco en España*, Madrid, 1973, p. 73-88.
749 RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete...*, p. 103.
750 CHALMETA, Pedro, *El señor...*, p. 98.
751 MURCIA CANO, María Teresa, *Contexto : Ordenanzas...*, p. 64.
752 CHALMETA, Pedro, *El señor...*, p. 77-78.
753 GUICHARD, Pierre, *Estudios sobre historia medieval*, Valence, 1987, p. 150-151.

situation pour exporter ses productions. Sur le plan de l'économie d'échange, il semble bien qu'Alcalá ait été dépassée par Alcaudete, ce qui est peut-être dû à la situation géographique plus avantageuse de cette dernière, mieux située sur les routes commerciales.

b. Les productions de la Sierra Sur

Les nombreux trésors monétaires exhumés à proximité d'Alcalá, et notamment à Ermita Nueva, Charilla et Alcaudete, témoignent bien de l'intensité des échanges qui étaient réalisés dans la région. La découverte d'un grand nombre de numéraires aux alentours d'Alcaudete, dont certains sont datés de l'époque almoravide, est d'ailleurs peut-être en lien avec le marché qui se déroulait dans cette même localité. Ces découvertes attestent de l'intégration du territoire d'Alcalá dans le système économique *andalusī,* caractérisé par sa forte monétisation. Une anecdote rapportée par Ibn Saʿīd al-Magribī illustre elle aussi cette généralisation de l'usage de la monnaie en al-Andalus. En effet, pour reconstruire leur mosquée, les habitants du Castillo de Locubín parvinrent à réunir une somme d'argent en espèce, ce qui montre qu'ils possédaient des réserves de monnaie[754]. Une partie des impôts exigés par les autorités devaient d'ailleurs être payés en numéraire, il est donc possible que les ensembles monétaires découverts dans la Sierra Sur aient été accumulés dans ce but[755].

Les bijoux associés à ces monnaies dans les trésors de Charilla et d'Ermita Nueva n'ont certainement pas été fabriqués dans la région, car ils demandent un savoir faire technique très élaboré. Ces pièces d'orfèvrerie ont donc peut-être été produites dans les ateliers de Cordoue ou de *Madīnat al-Zahrā'*[756], ce qui prouve également que le territoire d'Alcalá était ben intégré au monde *andalusī*.

La découverte de ces objets de luxe nous montre par ailleurs qu'une frange de la population alcalaínasavait les moyens de s'offrir ce genre d'articles au coût probablement très élevé. La Sierra Sur devait effectivement importée des denrées de luxe et des marchandises manufacturées qu'elle ne produisait pas.

En contrepartie, la région d'Alcalá exportait peut-être des matières premières, comme le bois, qui était relativement rare dans la vallée du Guadalquivir.

754 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 222.
755 *Itinéraire culturel des Almoravides et des Almohades*, CARREÑO LEYVA C., CORTÉS MARTÍNEZ I. (coord.), Grenade, 1999, p. 297.
756 CARRILLO CALDERO Alicia, « Aproximación a la orfebrería hispanomusulmana »..., p. 94-96.

Certaines productions alcalaínas issues de l'agriculture étaitent aussi probablement déstinées à l'exportation, comme les figues et les raisins séchés. En effet, les sources mentionnent l'existances de très nombreuses variétés de raisins secs, une denrée paticulièrement prisée des populations de l'Occident musulman[757].

Pour conserver les productions agricoles, les habitants de la Sierra Sur utilisaient probablement de la glace, substance dont le commerce est attesté depuis plusieurs siècles dans la péninsule Ibérique. En effet, l'équipe de C. Calvo Aguilar a récemment fouillé une imposante cavité souterraine sur La Mota, celle-ci servait selon toutes probabilités à conserver la glace. Ce « puits à neige » de forme circulaire mesure neuf mètres depuis sa base jusqu'à l'ouverture qui permettait d'y avoir accès à partir de la surface. Le fond de cette citerne est creusée de nervures certainement déstinées à soutenir un plancher de bois. Celui-ci protégeait la glace de la contamination bacterienne, tout comme les matières végétales qui recouvraient sûrement les paroies du puits. Ces dernières devaient aussi renforcer l'imperméabilité de la cavité, en même temps qu'elles permettaient de réguler sa température. Une citerne était en outre raccordée au « puits à neige », ce qui assurait la récupération et la filtration des eaux résiduelles qui en étaient issues. Dans une forteresse, l'eau est une denrée rare et tout est fait pour l'economiser.

Pour C. Calvo Aguilar, cette structure était en lien avec l'ancien palais abbatiale, qui devait se situer, tout comme la « citerne à neige », dans la zone ouest du plateau de La Mota. Les abbées alcalaínos auraient donc contrôlé ce commerce lucratif.

Mais l'archéologue n'avance aucun élément permettant de dater ces structures, il se contente simplement de préciser qu'il pourrait s'agir d'une cavité ancienne, réutilisée par différentes populations à travers l'histoire[758]. Il est donc tout à fait imaginable que ce « puits à neige » ait été exploité par les *Andalusī-s*.

L'usage de glace est attestée dans la péninsule Ibérique depuis l'époque romaine, où elle était employée pour la conservation des aliments et la préparation de boissons rafraîchissantes. Les *Andalusī-s* sont connus pour leur utilisation de la glace, dont ils louaient par exemple les vertues médicinales. Mais les sources ne permettent pas d'appréhender l'ampleur que revêtait le commerce de la glace en al-Andalus.

Quoi qu'il en soit, les chrétiens de la Péninsule adoptèrent l'usage de la glace et

757 VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « La agricultura en al-Andalus »..., p. 289-290.
758 CALVO AGUILAR, Carlos, « El negocio de la nieve : Un nevero en la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2013, p. 107-109.

développèrent son commerce, qui connut une véritable période de gloire au XVI^{e} siècle[759]. Durant l'époque Moderne et Contemporaine, la Sierra Nevada, la Sierra Magina et la Sierra Sur servaient ainsi à approvisionner en glace les villes de Jaén et Grenade[760].

Avec la trensformation des Subbétiques centrales en frontière, un nouveau commerce vit le jour dans la Sierra Sur, celui des ésclaves. Pero Marín nous raconte par exemple commant Larios de Burgos fut vendu comme esclave à Alcalá, peu de temps après avoir été capturé pendant qu'il participait à une razzia dans la région de Cabra[761]. Les captifs étaient en effet souvent vendus dans les lieux les plus proches de la frontière, au sein de souks ordinnaires ou de « marchés » reservés aux fruits de la guerre. Les ésclaves étaient ensuite généralement revendus dans les grandes villes du royaume naṣride, comme Málaga, Guadix et bien sûr Grenade, qui disposaient de véritables marchés aux ésclaves. La mains d'oeuvre servile étaient le plus souvent employée aux travaux agricoles, artisanaux ou domestiques, que ce soit dans les villes où à la campagne[762]. Certains alcalaínos possédaient donc sûrement des ésclaves, qui étaient employés dans les vignes ou dans les vergers de la région d'Alcalá.

Durant l'époque andalusī, et notamment à partir du XII^{e} siècle qui voit se multiplier les échanges dans le monde méditerranéen, la Sierra Sur était donc parfaitement intégrée au systeme économique de la péninsule Ibérique. Alcalá, dont le terroir est relativement pauvre, profita certainement de sa situation sur les routes où transitaient sûrement de grandes quantités de marchandises.

L'économie est probablement l'une des raisons susceptibles d'expliquer le développement d'Alcalá à l'époque islamique. Cette économie médiévale, encore relativement archaique, était d'abord basée sur l'exploitation du territoire. Il est difficile d'appréhender cette facette de la société alcalaína, pourtant si importante, car les sources écrites et matérielles sont rares sur le sujet. Cependant, les textes castillans et la toponymie nous ont fourni quelques informatons permettant d'entrevoir certains aspects que pouvaient revêtir les activités économiques pratiquées dans la région.

La Sierra Sur présente par exemple des traces prouvant l'existance dans le passé de

759 CAPEL SÁEZ, Horacio, « Una actividad desaparecida de las montañas mediterráneas : el comercio de la nieve », dans *Revista de geografía*, n°4-1, Barcelone, 1970, p. 5-24.
760 TITOS MARTÍNEZ, Manuel, Compte-rendu de QUADROS RÜCKERT, F., « Los Neveros de la Sierra nevada. Historia, industria y tradición », dans *Agua y territorio*, n°6, Jaén, 2015, p. 163-164.
761 MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 95-97 (miracle n°43).
762 JAUNET, Julien, *La vie de frontière*..., p. 70-86.

carrières de grès ou de jaspe, carrières peut-être déjà exploitées au temps d'al-Andalus. Les Subbétiques centrales, probablement d'avantage boisées au Moyen-Âge qu'elles ne le sont aujourd'hui, disposaient aussi d'importantes reserves de bois. Celles-ci permettiaent d'assurer les besoins de la population, mais il est également probable que la région ait exporté son bois vers des zones qui en étaient dépourvues.

L'agriculture était bien sûr la principale activité pratiquée par les populations médiévales. En al-Andalus, elle repposait sur l'irrigation, ce qui devait être le cas dans le territoire d'Alcalá, particulièrement riche en eau. Quelques traces archéologiques témoignent peut-être de l'existance d'espaces irrigués d'origines *andalusī-s*, dont certains ont par ailleurs laissé des traces dans la toponymie, notamment à Alcaudete. La plupart des surfaces cultivées dans la Sierra Sur devaient malgré tout être dédiées à « l'agriculture sèche ». Les archives castillanes font par exemple état de l'existance d'espaces reservés aux céréales et à la vigne, deux cultures probablement fondamentales pour les *Andalusī-s*. L'élevage était aussi pratiqué aux alentours d'Alcalá, comme nous l'indique Ibn Saʿīd al-Magribī, qui signale la présence de troupaux à Locubín. Cette activité sera la seule qui parviendra à se développer au temps de la frontière, dont l'établissement au coeur des Subbétiques centrales provoqua de profonds boulversements.

Enfin, l'économie *andalusī* était animée par un commerce dynamique, qui, comme le reste du monde méditerranéen, entra dans une période de forte croissance au tournant des XI^{e} et XII^{e} siècles. Alcaudete, dont al-Idrīsī nous signale l'importance du marché, était stratégiquement située sur les routes commerciales et profita probablement de cet essor économique. Mais il est difficile aujourd'hui de comprendre les mécanismes qui engendrèrent le développement de ces marchés, implantés au carrefour des mondes urbains et ruraux. La Sierra Sur devait probablement exporter des matières premières et des denrées agricoles, elle importait en revanche des produits manufacturés et des objets de luxe, à l'image des pièces d'orfèvrerie découvertes à Charilla ou à Ermita Nueva.

Les monnaies dont étaient aussi constitués ces trésors, témoignent de l’intensité des échanges réalisés dans la région, idéalement située sur les routes commerciales, une position stratégique qui à toujours été le principal atout de la Sierra Sur.

C. Alcalá, centre d'un territoire stratégique des Zīrīdes aux Naṣrides

Comme nous l'avons vu précédemment, Alcalá constituait le centre économique de son territoire, car la forteresse était le siège de l'administration fiscale, ce qui lui permettait d'accumuler de la richesse. La *qalʿa* avait aussi peut-être la fonction de pôle commercial, mais il semble qu'Alcaudete, dotée d'un marché renommé, avait un poids plus important sur le plan des échanges commerciaux. Cependant, la réalité du pouvoir politique dans la Sierra Sur fut longtemps aux mains des Alcalaínos, un leadership qui s'affirma manifestement à partir de la chute des Omeyyades.

Au cour du XI[e] siècle, l'importance stratégique d'Alcalá ne cessa de se renforcer, car les Subbétiques centrales formaient à cette époque la frontière entre la taifa de Grenade et celle de Séville. Ce poids stratégique a sûrement bénéficié à la forteresse, car au XIII[e] siècle, Ibn Saʿīd al-Maġribī présente la *Qalʿat Banū Saʿīd* comme étant à la tête d'un district comprenant les *ḥuṣūn* d'Alcaudete et de Locubín. Cette situation était certainement réelle au XII[e] siècle, mais au siècle suivant, le cataclysme provoqué par la conquête castillane de la vallée du Guadalquivir bouleversa le découpage administratif en vigueur au temps des empires berbères.

L'affirmation du rôle d'Alcalá sur le plan politique alla de paire avec la militarisation de la région, de plus en plus exposée aux déprédations causées par les armées en campagne. Localité frontalière au temps des taifas, la *qalʿa* fut soumise durant tout le XII[e] siècle à la pression croissante exercée par les royaumes chrétiens septentrionaux. Les infrastructures défensives de la Sierra Sur furent donc constamment renforcées, ce qui n'empêcha pas les Castillans d'y prendre pieds au lendemain de Las Navas de Tolosa. Jusqu'en 1341, date de la conquête définitive de la *qalʿa*, la Sierra Sur fut âprement disputée entre chrétiens et musulmans. Les localités de la région changeaient constamment de mains, mais il semble que La Mota, généralement naṣride, fit longtemps face à Alcaudete, un des principaux bastions de l'ordre de Calatrava sur la frontière.

Ce voisinage occasionna bien sûr des tensions entre Castillans et Grenadins, mais il permit paradoxalement à ces derniers de mieux se connaître. En effet, les échanges pratiqués sur la frontières n'étaient pas exclusivement belliqueux, mais ils étaient aussi commerciaux et culturels.

Nous étudierons donc ici la place qu'occupait Alcalá dans l'organisation administrative d'al-Andalus et la manière dont se manifestait le contrôle de l'État dans la

Sierra Sur. Ensuite, nous examinerons la façon dont la militarisation de la société *andalusī* a engendré un renforcement de la présence des autorités sur le territoire, notamment dans les Subbétiques centrales. Pour finir, nous verrons comment le rapport entre Alcalá et l'espace qui était sous sa domination fut bouleversé par l'établissement de la frontière castellano-grenadine dans la Sierra Sur. La transformation de ce territoire en zone limitrophe entraîna inévitablement la brutalisation de la société, mais il permit aussi de développer les échanges culturels et commerciaux entre chrétiens et musulmans.

1. Un chef-lieu de district

Plusieurs sources textuelles se rapportent au découpage administratif d'al-Andalus, mais elles sont finalement relativement rares et globalement imprécises. Ce flou s'explique tout d'abord, comme nous l'avons vu, par les difficultés qui entourent la définition des termes arabes se rapportant aux unités de peuplement. Les tentatives de reconstitution du découpage *andalusī* se heurtent aussi au caractère souvent intemporel des divisions présentées par les auteurs.

En effet, on peut prendre l'exemple d'Ibn Saʿīd al-Magribī, qui mêle les structures administratives héritées du Califat avec la réalité politique issue de l'époque des taifas, une combinaison qu'il réalisa en outre après la chute des Almohades. Al-Andalus est selon lui divisé en *mamlaka-s*, « royaumes » constitués autour des principales villes musulmanes de la Péninsule, comme Grenade, Cordoue ou Jaén. Le maillage territorial qu'il offre n'a donc jamais connu d'existence historique et administrative[763].

Il faut alors interpréter ces informations géographiques, et les confronter à d'autres types de sources écrites, comme les chroniques ou les textes juridiques. De cette manière, il est possible d'approcher la réalité du découpage administratif *andalusī,* ainsi que les évolutions qu'il a connues. Malgré les changements, il semble tout de même que les circonscriptions territoriales d'al-Andalus soient caractérisées, comme nous l'avons observé précédemment, par leur dépendance à un centre. En outre, ces circonscriptions sont relativement cohérentes sur le plan géographique, c'est pourquoi la partition de l'espace semble généralement se confondre avec les divisions administratives[764].

Le découpage territorial *andalusī* connut en effet une certaine permanence dans le

763 JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica : contribución a su estudio geográfico-político-administrativo a través de la toponimia,* Grenade, 1990, p. 52-53.
764 *Id*., « El Territorio : división geográfico/administrativo »..., p. 361.

temps, car celui-ci semble avoir été largement conservé après la « Reconquista », mais surtout car il fut en grande partie calqué sur l'ossature administrative wisigothique, elle même issue du maillage mis en place par les Romains. Cette théorie de la continuité fut d'abord formulée par H. Munʿis, avant d'être reprise par J. Vallvé Bermejo dans son ouvrage paru en 1986, *La división territorial de la España musulmana*.

a. La Sierra Sur dans le découpage administratif d'al-Andalus

Les frontières de la province de Elvira, établies à l'époque omeyyade, connurent une stabilité certaine, ce qui s'explique avant tout par l'homogénéité géographique du territoire grenadin[765]. Ces frontières seront en effet largement conservées, depuis l'époque zīrīde jusqu'à la période naṣride.

Il faut d'ailleurs noter que cet espace est un des mieux documenté d'al-Andalus, notamment car il constituera le cœur du dernier royaume musulman de la péninsule Ibérique[766].

Sous la domination musulmane, la Sierra Sur fut toujours rattachée au territoire « Elviro-grenadin ». Cette appartenance trouve probablement ses racines dans les périodes wisigothique et romaine, au cours desquelles la zone d'Alcalá était déjà comprise dans le district d'Elvira, qui appartenait à la province de Bétique. Depuis Dioclétien, la Péninsule était effectivement découpée en cinq provinces, elles même subdivisées en circonscriptions plus réduites.

L'unité de ce territoire fut ensuite renforcée par l'installation du *ǧund* de Damas, mais aussi par la formation des royaumes zīrīde et naṣride, construits autour de l'ancienne *kūra* de Elvira omeyyade[767].

Seul al-ʿUḏrī, Ibn Saʿīd al-Magribī et Ibn al-Ḫāṭib intègrent Alcalá, et certaines localités de la Sierra Sur, dans une description complète du découpage administratif d'al-Andalus. Cependant, les exposés qu'ils proposent restent assez imprécis, car les termes utilisés par ces trois auteurs pour qualifier les districts *andalusī-s* le demeurent aussi.

Al-ʿUḏrī mentionne par exemple les *aǧzāʾ* de *Waška*, *Qalʿat Yaṣḥib*, *al-Qabḏāq* et *Ašbarragayra*[768]. Seulement, il est relativement difficile de déterminer la signification du

765 *Id.*, *La granada islámica* ..., p. 36-37.
766 *Ibid*., p. 40.
767 *Ibid*., p. 93-1115.
768 Al-ʿUḏrī, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) »..., p. 55-67.

terme *ǧuz*, une entreprise qui a par conséquent fait naître plusieurs théories différentes. Cette dénomination, qui coexiste chez le géographe almérien avec le terme *iqlīm*, désignerait d'après H. Munʿis des pâturages communs exemptés de charges fiscales. Pour P. Cressier, qui a comparé la terminologie utilisée par al-ʿUḏrī avec la réalité matérielle des établissements humains de l'Alpujarra, les *aǧzāʾ* seraient plutôt des espaces dédiés à l'agriculture intensive, qui étaient en outre étroitement liés à un *ḥiṣn*. Quoi qu'il en soit, les *aǧzāʾ* devaient pour al-ʿUḏrī constituer des unités administratives, fiscales et agricoles bien différentes des *aqālīm*.

Ibn al-Ḫāṭib n'emploie pas le terme *ǧuz*, la plupart des *aǧzāʾ* d'al-ʿUḏrī sont d'ailleurs pour lui des *aqālīm*[769], ce qui est le cas de *Qalʿat Yaṣḥib* et *al-Qabḏāq*[770]. La définition attachée par Ibn al-Ḫāṭib au terme *iqlīm* correspondrait à celle de « district », un qualificatif généralement précisé par d'autres termes qui lui sont accolés. Cette définition est plus ambiguë que celle que l'on prête à al-ʿUḏrī, pour qui *iqlīm* renverrait à une entité agricole et physique[771].

Ibn Saʿīd al-Magribī se contente lui de mentionner le *ʿamal* de *Qalʿat Banū Saʿīd*, dont dépendaient selon lui les *ḥuṣūn* de *al-ʿUqbīn* et *al-Qabḏāq*[772]. Le terme de *ʿamal* renverrait au rôle judiciaire que jouait la *qalʿa*, mais il doit aussi probablement marquer l'ascendant pris par Alcalá sur Alcaudete et Locubín à cette époque[773]. Le fait que ces deux localités soient qualifiées de *ḥiṣn* implique néanmoins qu'elles étaient à le tête d'un petit territoire, mais il est difficile de savoir quel était leur rôle dans l'administration de la région.

Les imprécisions qui entourent les termes sensés qualifier la nature des districts *andalusī-s* nous empêchent de percevoir clairement les évolutions que connut le découpage administratif de la Sierra Sur. Il faut dire que celui-ci ne fut probablement jamais réellement réformé. En effet, à l'instar des Almohades, les différents pouvoirs qui se succédèrent en al-Andalus ne modifièrent jamais profondément le découpage provincial hérité de l'époque omeyyade[774]. Malgré cette impression d'immobilité, il est tout de même possible de percevoir une certaine évolution dans le découpage administratif du territoire d'Alcalá.

769 JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica* ..., p. 62-64.
770 IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes*..., p. 17.
771 JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica* ..., p. 62-64.
772 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 184-222.
773 JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, « El Territorio : división geográfico/administrativo »..., p. 367-369.
774 BURESI, Pascal, EL ALLAOUI, Hicham, *Gouverner l'empire : la nomination des fonctionnaires provinciaux dans l'empire Almohades (Maghreb, 1147-1269),* Madrid, 2013, p. 56.

Chez al-ʿUḏrī, qui écrit au XI^e siècle, *Waška*, *Qalʿat Yaṣḥib*, *al-Qabḏāq* et *Ašbarragayra* sont tous qualifiés de *ğuz*, ce qui semble renvoyer à une circonscription administrative et fiscale appartenant au monde rural. Ces quatre localités sont par ailleurs placées sur un pieds d'égalité, ce qui n'est plus la cas d'après Ibn Saʿīd al-Magribī, pour qui Alcalá domine clairement Alcaudete et Locubín. Cette évolution est donc peut-être un signe de l'essor que connut Alcalá après la chute du Califat. En revanche, chez Ibn al-Ḫāṭib, *Qalʿat Yaṣḥib* et *al-Qabḏāq* sont désignés par le même terme, ce qui traduit peut-être la montée en puissance d'Alcaudete, qui serait parvenue à se défaire de la tutelle alcalaína.

b. La Mota, siège de l'autorité de l'État dans la région

Après avoir étudié la place qu'occupait Alcalá et son territoire dans l'organisation territoriale et administrative d'al-Andalus, il est légitime de se questionner sur les formes que revêtaient l'autorité dans la Sierra Sur.

Un des premiers rôles joué par les Arabes à leur arrivée dans les campagnes d'al-Andalus fut de collecter les impôts qui étaient exigés des populations autochtones. Cet impôt était destiné à l'État central, mais une partie de ces recettes devait probablement être captée par les groupes chargés des perceptions. Bien sûr, les clans avaient aussi comme tâche de contrôler la population, conformément à la mission qui leur avait été assignée par les premiers gouverneurs en poste à Séville puis à Cordoue. En effet, ces « colons », bientôt rejoints par les membres des *ğunūd*, devaient servir de relais au pouvoir central. Les villes étaient en revanche plus directement soumises à l'État, car elles constituaient l'espace de prédilection où se manifestait le pouvoir islamique. Néanmoins, leur importance n'avait fait que décroître au profit des campagnes depuis le haut Empire romain, un processus qui se prolongea durant le VIII^e siècle.

Les premières « places fortes » arabes, situées dans des lieux stratégiques où ces derniers pouvaient remplir leurs fonctions le plus efficacement possible, entretenaient donc un lien étroit avec l'autorité. En effet, ces établissements dominaient les territoires environnants et leurs populations car ils étaient le siège du pouvoir des conquérants.

Les clans répartis dans les campagnes *andalusī-s* étaient donc dotés d'un pouvoir considérable, doublé d'une large autonomie, qui était dû en premier lieu à la faiblesse

d'action de l'État cordouan des VIII^e^ et IX^e^ siècles[775].

Cette stratégie de contrôle du territoire mise en place dans les premières décennies de l'histoire d'al-Andalus n'obtint pourtant pas tous les résultats escomptés. En conséquence, l'État chercha à s'attacher les grandes familles issues de l'aristocratie wisigothique, dont l'influence était toujours très importante dans les campagnes[776]. Cette nouvelle option permettait sûrement aussi de contrebalancer le pouvoir des clans arabes.

Mais les efforts des gouverneurs, puis des émirs, pour contrôler effectivement l'ensemble d'al-Andalus furent dans l'ensemble inefficaces. La première *fitna* manifesta avec fracas la faiblesse de l'emprise cordouane sur certains territoires, et notamment sur les *kuwar* d'Andalousie orientale. Des chefs *muwalladūn,* mais aussi arabes ou berbères, défièrent ouvertement le pouvoir omeyyade, dont la légitimé fut même remise en question. Il fallut alors toute l'opiniâtreté des émirs, et avant tout celle du futur calife ʿAbd al-Raḥmān III, pour pacifier les campagnes et les villes *andalusī-s*[777].

Après avoir vaincu militairement les rebelles, ʿAbd al'Raḥmān III prit d'importantes mesures destinées à intégrer pleinement les territoires révoltés dans l'État omeyyade. Il procéda par exemple à plusieurs réformes concernant le découpage territorial et administratif en vigueur sous l'Émirat. La région de Priego, probablement transformée en *kūra* au milieu du IX^e^ siècle, puis réintégrée à la *kūra* de Elvira pour mieux faire face aux troubles de la première *fitna*, fut ainsi à nouveau érigée en province indépendante au lendemain de la proclamation du Califat. Cette décision devait sans doute permettre un meilleur contrôle du territoire de Priego, particulièrement troublé durant la guerre civile[778].

La façon dont s'exerçait l'autorité à Priego est relativement bien connue, on sait par exemple que la ville possédait un *qāḍī* dès le milieu du IX^e^ siècle, ce qui témoigne de l'islamisation de la zone, mais aussi de l'importance de la *madīna*[779].

On connaît en revanche beaucoup moins bien la façon dont était administrée Alcalá au temps d'al-Andalus, même s'il est clair que les événements politiques, comme à Priego, jouèrent un rôle important dans la gestion de la forteresse. Il est donc possible que Cordoue ait cherché, au lendemain de la première *fitna*, à contrôler plus efficacement Alcalá et la Sierra Sur.

775 GUICHARD, Pierre, « Château et pouvoir politique », dans *Actas I, congreso internacional fortificaciones en al-Andalus, Algeciras, novembre-diciembre 1996*, Algésiras, 1998, p. 25-29.
776 ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí »..., p. 55-56.
777 SALVATIERRA CUENCA, Vicente, *La crisis*..., p. 155-163.
778 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 146-156.
779 *Ibid*., p. 222-224.

Les textes sont muets au sujet des institutions alcalaínas de l'époque omeyyade, cependant, on peut imaginer que La Mota était dépourvue d'administration judiciaire propre, en raison de sa faible population. La *qalʿa* était avant tout une forteresse entre le VIII^e^ et le XI^e^ siècle, elle devait donc en revanche abriter un magistrat spécialisé dans les questions militaires. Malgré tout, la présence de populations civiles poussa peut-être les autorités à dépêcher dans la forteresse un représentant judiciaire, chargé de faire l'intermédiaire entre les plaignants et l'administration provinciale de Elvira[780].

Cette situation changea probablement fort peu au temps des zīrīdes, car ceux-ci assurèrent la continuité de l'appareil étatique[781], même s'ils délaissèrent Elvira pour Grenade, qui devint leur capitale.

C'est avec la prise de pouvoir des Almoravides dans la Péninsule que le statu de la *qalʿa* semble changer. En effet, cette dynastie berbère, rapidement propulsée à la tête d'un empire considérablement étendu, chercha à contrôler al-Andalus le plus efficacement possible. Les autorités almoravides nommèrent donc certainement un ou plusieurs fonctionnaires à Alcalá, ce qui fut le cas dans la plupart des localités du même type.

Avant de désigner ces magistrats, les responsables nord-africains engageaient en général des négociations avec les grandes familles locales, dans le but de trouver un équilibre entre les intérêts de chacun. Néanmoins, le commandement militaire restait habituellement aux mains des hauts représentants almoravides. Les charges judiciaires étaient quand à elles bien souvent dévolues aux membres de l'aristocratie *andalusī*, notamment dans les grandes villes. Dans certains cas, comme à Grenade, les magistratures de type judiciaire étaient partagées entre autochtones et maghrébins, l'objectif étant toujours de répartir les pouvoirs.

Il est donc très étonnant que les Almoravides aient concentré autant de pouvoir entre les mains des Banū Saʿīd, qui semblent avoir été les uniques maîtres de la *qalʿa* au XII^e^ siècle. Il est possible que cette situation témoigne du statu particulier que possédait Alcalá, mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet[782].

Nous ne connaissons qu'un seul des *qāḍī-s* qui fut chargé de rendre la justice à Alcalá, et celui-ci exerça ses fonctions à l'époque almoravide, il s'agit de Abū l-Hasan

780 EL HOUR, Rachid, « Reflexiones acerca del desarrollo de la justicia en Alcalá la Real en época almorávide », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 245-254.

781 GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I, Damas, 1990, p. 59.

782 EL HOUR, Rachid, « Reflexiones acerca del desarrollo de la justicia en Alcalá la Real en época almorávide »..., p. 245-254.

Mālik b. Muḥammad b. ʿAbd al-Barr b. Tammam b. Mālik al-Saʿīdī al-Qalʿī. Ibn al-Zubayr est l'unique auteur qui nous renseigne sur ce magistrat, qui était natif d'Alcalá, comme l'indique sa *nisba*. Abū l-Hasan Mālik b. Muḥammad fut nommé à ce poste par le *qāḍī* grenadin, ce qui montre par ailleurs qu'Alcalá était toujours dépendante de Grenade à l'époque almoravide[783].

Au XII[e] siècle, la *qalʿa* devait jouir d'une importance considérable au sein de l'appareil administratif de l'Andalousie orientale. En effet, La Mota possédait un rôle stratégique et militaire de premier plan, mais elle était surtout à la tête d'un district comprenant plusieurs localités, et parmi elles Alcaudete. Cette dernière abritait d'ailleurs un important marché, qui était probablement contrôlé par des agents, comme les *muḥtasib-s*. Faute de sources, il est difficile de savoir si Alcaudete dépendait d'Alcalá au niveau judiciaire, en plus d'être rattaché à *qalʿa* sur le plan administratif. Toutefois, au vu de l'importance de La Mota à l'époque, il est possible que cela ait été le cas. En outre, seul un *sahīb al-ahkām*, qui était un délégué du *qāḍī*, est attesté à Alcaudete, ce qui prouverait la dépendance de cette localité vis à vis d'un centre plus important, comme Alcalá.

Nous ne possédons aucune trace attestant de la présence d'autres fonctionnaires à Alcalá, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas eue. En effet, il est difficile d'imaginer que le *qāḍī* alcalaíno n'ait pas disposé de conseil consultatif.

Au milieu du XII[e] siècle, la *Qalʿat Banū Saʿīd* connut une période d'indépendance, ce qui entraîna forcément des changements dans les institutions locales. ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd, qui était à l'époque le maître de la forteresse et de son territoire, s'arrogea probablement le droit de nommer les *qāḍī-s*. Ces derniers étaient d'ailleurs sûrement choisis au sein de sa famille ou de son entourage[784].

Dans la deuxième moitié du XII[e] siècle, les Almohades prirent le relais des Almoravides en tant que maîtres de l'Occident musulman et donc d'al-Andalus. Ils adoptèrent alors une stratégie pragmatique et adaptèrent leur administration aux nouvelles conditions politiques qu'ils rencontraient. Dans la Péninsule, ils se placèrent dans la lignée des régimes précédents en reprenant à leur compte les structures existantes. En conséquence, les autorités almohades s'appuyèrent largement sur le savoir faire du

783 LUISA ÁVILA, María, e. a. /, *Prosopografía de los ulemas de al-Andalus,* En ligne sur le site Web de Escuela de Estudios Árabes, Consejo Superior de Investigaciones Científicas : **www.eea.csic.es/pua/** (consulté le 13.05.2016) ; EL HOUR, Rachid, « Reflexiones acerca del desarrollo de la justicia en Alcalá la Real en época almorávide »..., p. 254.
784 *Ibid*., p. 253-256.

personnel *andalusī*, ainsi que sur l'influence des élites locales, qu'ils cherchèrent à fidéliser[785]. C'est ce qui explique sûrement pourquoi ils choisirent de rétablir les Banū Saʿīd à la tête de la *qalʿa*, malgré la résistance qu'ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd leur avait opposée.

Nous n'avons pas trouvé d'information à propos des institutions judiciaires à Alcalá dans la deuxième moitié du XII[e] siècle, mais il est probable qu'elles aient été similaires à celles qui furent mises en place à l'époque almoravide.

Sous les Naṣrides, la forteresse devait être fermement tenue par les autorités de Grenade, car elle était un des principaux bastions musulmans sur la frontière. L'un des protagonistes du poème d'Alphonse XI n'est autre que « l 'alcaide Abraham el Gordo », qui devait probablement être le dépositaire de l'autorité des émirs dans la *qalʿa*. En effet, le terme « alcaide » vient de l'arabe *qaʿīd*, qui désigne un fonctionnaire aux prérogatives relativement étendues, chargé d'administrer une localité et parfois même d'y rendre la justice. C'est d'ailleurs ce représentant qui aura la privilège de dialoguer directement avec le roi, à qui il remit sûrement les clefs de La Mota à l'issue du dernier siège que connut la forteresse[786].

Il est clair que durant toute la période *andalusī*, des fonctionnaires étaient chargés de percevoir les impôts à Alcalá et sur son territoire, mais nous n'avons pas trouvé d'informations à ce sujet.

c. L'autonomie relative du territoire alcalaíno

Il est probable qu'Alcalá ait bénéficié de l'attention de tous les régimes qui se sont succédés en al-Andalus. En conséquence, la forteresse a, sauf exception, toujours abrité des représentants du pouvoir, qui étaient notamment spécialisés dans les affaires militaires et judiciaires. Malgré tout, il semble que le territoire alcalaíno, structuré autour de noyaux de peuplements, ait bénéficié d'une relative autonomie.

Seul Ibn Saʿīd al-Magribī nous apporte des informations sur la façon dont était géré le territoire d'Alcalá à l'époque *andalusī.* Son témoignage est très précieux, car les textes sont majoritairement muets au sujet des campagnes, qui souffraient du dédain des auteurs, essentiellement issus du monde urbain[787]. Ibn Saʿīd lui-même fait preuve de mépris envers

785 EL HOUR, Rachid, « Reflexiones acerca del desarrollo de la justicia en Alcalá la Real en época almorávide »..., p. 157-164.
786 *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 371-379.
787 BENNASSAR, Bartolomé, *Histoire des Espagnols du VIe siècle au XVIIe siècle,* vol. I, Paris, 2005, (1[e] éd. 1985), p. 169.

les habitants de Locubín qu'il qualifie d'ignorants et de campagnards vivant à l'écart de la civilisation[788]. En outre, peu d'études archéologiques systématiques ont porté sur l'habitat rural en dehors des recherches concernant l'irrigation et les *ḥuṣūn,* les campagnes *andalusī-s* restent donc très peu connues[789].

Dans le chapitre du *Muġrib* consacré à Locubín, Ibn Saʿīd nous présente donc un petit récit illustrant en quelque sorte la faiblesse d'esprit des Castilleros. En raison de l'effondrement d'une partie de leur mosquée, ces derniers décidèrent de réunir un impôt afin de réparer l'édifice. À l'issue des travaux, cinq *dīnār-s* n'avaient pas été dépensés, la communauté choisit donc de se rassembler pour convenir de la manière dont cette somme allait être employée. Chacune des personnes présentes émit son opinion et il apparut que la majorité d'entre elles souhaitaient acheter un *minbar*, car celui de la mosquée était en mauvais état. Un paysan prit alors la parole et fustigea la stupidité de ses interlocuteurs, qui auraient dû pour lui se prononcer en faveur de l'achat d'un chien, plus efficace pour protéger les brebis des bêtes sauvages. Malgré cette intervention, la communauté opta pour l'achat d'un *minbar.* Mais, lors d'une journée enneigée, les brebis du village furent attaquées par les bêtes sauvages. Le paysan qui s'était exprimé pour l'achat d'un chien se dirigea alors vers la mosquée, et, avec l'aide de quelques compagnons, il déplaça le *minbar* devant le village avant de s'écrier : « dîtes à ce *minbar* de sauver vos brebis des bêtes sauvages »[790].

Ce petit récit stéréotypé souligne donc la faiblesse d'esprit des paysans, mais également leur tempérament impulsif. Ibn Saʿīd pointe aussi peut-être du doigts leur piété excessive, car on voit bien ici que Dieu ne peut rien faire pour protéger les troupeaux.

Mais l'intérêt essentiel de ce passage n'est pas là, il réside surtout dans les données qui concernent l'autogestion de la communauté. Celle-ci semble posséder une large autonomie, on perçoit en effet qu'il était commun pour les Castilleros de se réunir afin de débattre de questions touchant à leur quotidien. En outre, chacun avait son mot à dire, même un simple paysan, les décisions paraissent d'ailleurs prises à la majorité. Dans ces réunions collégiales, le pouvoir n'aurait donc pas été totalement entre les mains de notables, « d'anciens » ou de chefs de clans.

C. Castillo Castillo, dans la traduction qu'elle fait de ce passage pour son ouvrage sur le Castillo de Locubín, traduit le terme arabe *badawa*, qui qualifie les Castilleros, par

788 Ibn Saʿīd al-Maġribī, *Al-Mughrib*..., p. 222.
789 Gillotte, Sophie, Nef, Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'Occident musulman : en guise d'introduction »..., p. 94-95.
790 Nous avons nous même réalisé cette traduction à partir de : Ibn Saʿīd al-Maġribī, *Al-Mughrib*..., p. 222.

« nomade »[791]. Il paraît pourtant très peu probable que des nomades aient habité dans la Sierra Sur. En effet, le nomadisme est un mode de vie conçu pour survivre dans les déserts et les marges arides, or, il n'y a pas de grandes étendues désertiques dans la Péninsule, c'est pourquoi al-Andalus n'a probablement jamais été peuplée de nomades. Des tribus nomades berbères se sont bien installées dans la péninsule Ibérique, mais elles ont rapidement abandonné leur mode de vie[792]. En outre, ces « nomades » disposaient d'une mosquée, ce qui indique qu'ils étaient sédentaires. F. Vidal Castro, arabisant aux talents reconnus, nous a par ailleurs signalé que le terme *badawa* signifiait bien « nomade », mais aussi « rustique » ou « campagnard », deux qualificatifs sûrement plus proches du jugement d'Ibn Saʿīd.

Les habitants du Castillo de Locubín avaient donc l'habitude de se réunir, notamment pour discuter de finance. Les spécialistes pensent en effet que les communautés rurales étaient généralement soumises à un impôt collectif, qu'elles étaient chargées de répartir. Les populations des campagnes possédaient donc une certaine liberté, même si elles étaient assujetties à une organisation étatique, dont la domination se manifestait surtout par l'impôt[793].

Les localités rurales, comme l'était vraisemblablement Locubín, constituaient donc des regroupements de populations, mais aussi des unités fiscales. Ces noyaux de populations étaient parfois organisés autour d'un *ḥiṣn*, comme il semble que cela ait été le cas dans le *Šarq*[794], mais ils pouvaient aussi être dépourvus de toutes fortifications. Quoi qu'il en soit, ces « villages » étaient caractérisés par une forte cohésion sociale, qui allait de paire avec l'existence de structures collectives solides. Celles-ci avaient pour objectif d'optimiser l'exploitation du territoire, largement basé sur l'agriculture irriguée[795].

L'exploitation intensive d'espaces irrigués nécessitait effectivement une forte cohésion et une large autonomie. Cette dernière était le fruit de la nécessité, car les problèmes liés à l'eau sont localisés et doivent être rapidement traités. Fragiles, les espaces hydrauliques étaient organisés et gérés socialement par des règlements complexes et rigides[796].

Les populations rurales de la Sierra Sur, qui occupaient le territoire sous la forme

791 CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia*..., p. 30-31.
792 GARCIN, Jean-Claude, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (Xe-XVe siècle)*, vol. II..., p. 118-125.
793 LAGARDÈRE, Vincent, *Campagne et paysans d'al-Andalus, VIIIe s.-XVe s.*, Paris, 1993, p. 86-89.
794 GUICHARD, Pierre, *Estudios*..., p 175-183.
795 GILLOTTE, Sophie, NEF, Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'Occident musulman : en guise d'introduction »..., p. 91-95.
796 BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme*..., p. 61-88.

d'habitat groupé, formaient donc des communautés structurées et autonomes. Certaines étaient liées à un *ḥiṣn*, comme Locubín, mais d'autres ne l'étaient probablement pas. Ces noyaux de peuplements étaient certainement dépendants d'un centre, comme Alcalá, sur le plan fiscal comme administratif. On pourrait donc considérer ces « villages » comme étant des *qurā*[797], mais aucun auteur n'utilise ce terme pour qualifier les localités de la zone.

Avec l'extension des opérations militaires dans la région au cour du XII[e] siècle, le territoire fut sans doute soumis à un contrôle croissant des autorités, qui se manifesta dans le paysage par la multiplication des ouvrages fortifiés.

2. La *qalʿa* au cœur du dispositif militaire de la région

C'est au temps de la *fitna* émirale que sont mentionnées les premières « places fortes » de la Sierra Sur.

Chez la grande majorité des auteurs, comme Ibn Ḥayyān, Alcalá est désignée par le terme *qalʿa*[798]. Nous ne reviendrons pas sur la définition de ce mot, dont nous avons vu qu'il ne renvoyait pas forcément à un type de fortification. La colline de La Mota, de par sa topographie, constitue déjà un refuge. Cependant, il ne serait pas étonnant que les Arabes de la zone aient cherché à en renforcer les capacités défensives, notamment durant la première *fitna*.

Les autres localités de la région citées durant cette guerre civile sont *al-Qabḏāq*, *al-ʿUqbīn, Ašbatīṭ*, *Wasqah, Cardela, Esparraguera, ʿĀliyya* et *Riberaš*. Elles semblent toutes être désignées par le mot *ḥiṣn,* mais les traductions dont nous avons pu disposer ne translittèrent pas le terme arabe et le remplace par « château-fort » ou « forteresse »[799].

---

797 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « La *qarya* d'al-Andalus n'est-elle qu'une localité rurale dépendante ? Le village d'al-Andalus dans le *Livre de Roger* d'al-Idrīsī (v. 1154) », *Château et village, Deuxième rencontre d'Histoire et d'Archéologie en Périgord (22-24 septembre 1995)*, A. Bazzana, C1-I. Berlot et A. M. Dom éd., Bordeaux : CAHMC, 2003, p. 83-101.

798 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26..., p. 337-338.

799 *ʿAR*ĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb*..., p. 168, 169 ; *Una crónica anónima*..., p. 136 ; IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14..., p. 182 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15..., p. 161 ; *Id*., « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340 ; *Id.*, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 136, 192, 215 ; IBN ʿIḎĀRĪ, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, Vol. II..., p. 189, 301 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 444-445.

a. Un premier réseau de forteresses hérité des *fitna-s andalusī-s*

Ces premières « places fortes » seraient apparues en al-Andalus à la suite des incursions normandes, expéditions qui n'ont pas touché les Subbétiques centrales. La construction des *ḥuṣūn* de la Sierra Sur fut alors peut-être le fait de « seigneurs » *muwalladūn,* arabes ou berbères, qui auraient profité de la faiblesse de Cordoue pour imposer leur pouvoir sur certains territoires. Mais le *ḥiṣn andalusī* aurait avant tout été un refuge pour les populations rurales, ainsi qu'un lieu symbolisant la cohésion du groupe humain qui était à l'origine de sa construction[800]. Dans un second temps, et notamment suite à la reprise en mains de l'Andalousie orientale par ʿAbd al-Raḥmān III, certains *ḥuṣūn* ont pu abriter des représentants de l'État omeyyade, mais ceux-ci n'ont jamais été des seigneurs de type féodal[801].

Rares sont les renseignements offerts par les sources écrites à propos des modalités de constructions de ces *ḥuṣūn.* Il semble d'ailleurs qu'ils aient été très différents de par leurs apparences. En effet, certaines fortifications de l'époque, comme celles de Badajoz, furent longues à édifier, ce qui suppose qu'elles étaient imposantes. Mais la plupart des *ḥuṣūn* mentionnés durant la première *fitna* étaient sûrement rudimentaires. Ce terme arabe ne désigne d'ailleurs pas forcément une construction, il renvoie à l'origine aux qualités défensives d'un site[802].

Ainsi, la plupart des *ḥuṣūn* de la région d'Alcalá constituaient sûrement des refuges naturels plus ou moins fortifiés. Ils étaient implantés sur des hauteurs faciles à défendre, où étaient d'ailleurs parfois déjà édifiées des fortifications. C'est par exemple le cas du site du Cerro de la Cruz, établissement daté des IX^e^ et X^e^ siècles, dont les structures furent adossées à des ruines ibériques. Cette « place forte », située sur une éminence stratégique, correspondrait au *ḥiṣn* de *Wasqah*[803]. Le *ḥiṣn* d'Alcaudete n'était certainement pas non plus un château à proprement parler. Pour en rendre le système défensif efficace, la colline d'*al-Qabḏāq*, protégée par des affleurements rocheux et des fosses naturelles, n'avait qu'à être renforcée dans ses zones les plus vulnérables[804]. Ces « places fortes » servaient de refuge,

800 BAZZANA, André, « Eléments de castellologie médiévale dans al-Andalus : morphologie et fonctions du château (XI-XIIIe siècle) »..., p. 194-202.
801 GUICHARD, Pierre, *Estudios*..., p 177-180.
802 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, «Châteaux et rebelles : l'exemple d'al-Andalus à la fin du IXe siècle »..., p. 29-30.
803 QUESADA SANZ, Fernando, e. a. /, « La ocupación de época emiral islámica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba) : análisis de un contexto representativo : la fosa UN 1088/US 1077 »..., p. 203-221.
804 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS Jose Luis, « Las defensas de Alcaudete

mais elles permettaient aussi d'assurer les connexions entre les différents foyers de la rébellion, notamment au moyen de signaux lumineux[805].

Nous n'avons trouvé aucune information concernant la découverte de structures fortifiées remontant au IXe-Xe siècle sur La Mota, ou dans d'autres sites de la Sierra Sur, excepté sur le Cerro de la Cruz. Cette absence de vestige est peut-être une preuve du caractère rudimentaire de ces premières « places fortes ».

La plupart des *ḥuṣūn* cités au cour de la première *fitna* furent « édifiés » par des rebelles, le pouvoir émiral n'avait effectivement pas les moyens de constituer et surtout de contrôler ce réseau de « places fortes ». Pour les insurgés, ces *ḥuṣūn* servaient de refuges dans lesquels ils pouvaient emmagasiner des provisions et des équipements.

Mais les « places fortes » des IXe et Xe siècles possédaient manifestement dans certains cas un rôle de « chef-lieu », une fonction qui semble se renforcer avec la *fitna*. En effet, les expéditions omeyyades visaient la plupart du temps ces *ḥuṣūn,* car leur reddition entraînait la chute du territoire alentour. Ils étaient donc bien la clef du contrôle de l'espace[806].

ʿAbd al-Raḥmān III, quand il entreprit de mettre fin à la *fitna*, avait bien compris ce rôle des *ḥuṣūn*, car il chercha systématiquement à en prendre le contrôle. Un grand nombre de ces « places fortes » furent ensuite démantelées, même si certaines ont été choisies pour abriter des représentants de l'État.

À l'époque du Califat, les populations auraient largement abandonné leurs habitats de hauteurs pour se concentrer dans les pleines fertiles où il semble que se généralisa l'irrigation[807]. Mais la nouvelle guerre civile provoquée par la chute des Omeyyades donna probablement à nouveau un rôle de premier plan aux sites fortifiés.

En effet, les « places fortes » possédaient une grande importance dans l'Andalus du XIe siècle, comme on le voit très bien à travers les mémoires d'ʿAbd Allāh b. Bulukīn, dernier roi zīrīde de Grenade.

Les taifas n'étaient pas des « états territoriaux », elles étaient en réalité structurées autour de « centres de pouvoir », ce qui complique les tentatives visant à délimiter clairement leurs étendues. Ces royaumes étaient donc structurés par un réseau de villes,

(Jaén) en época Almohade »..., p. 97-99.

805 ARJONA CASTRO Antonio, « Arqueologia e historia de las torres atalayas de las comarcas de Priego y Alcalá la Real : Frontera castellana-granadina »..., p. 37.

806 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, «Châteaux et rebelles : l'exemple d'al-Andalus à la fin du IXe siècle »..., p. 30-35.

807 SALVATIERRA CUENCA Vicente, *La crisis*..., p. 163-177.

elles-mêmes dépendantes d'une capitale, comme l'était Grenade. Le contrôle du territoire, et donc de sa population, passait quand à lui par la possession de « châteaux », qui quadrillaient toute l'Andalousie orientale et servaient de relais au pouvoir central. *Qalʿat Asṭalīr* faisait partie de ces « forteresses », qui constituaient parfois d'ailleurs des pôles de peuplement. La possession de ces « places fortes » étaient donc au cœur des stratégies mises en œuvre par les taifas, qui se faisaient constamment la guerre.

Ces « places fortes » bénéficiaient d'une attention toute particulière quand elles se trouvaient situées à la limite des possessions de deux états, comme ce fut le cas pour Alcalá[808]. Entre les années 1070 et 1080, les ʿAbbādides de Séville conquirent la haute vallée du Guadalquivir, la *qalʿa* devint donc une « forteresses » vitale pour la défense de Grenade. Alcalá était sans nul doute un des principaux éléments du glacis protecteur mis en place par les Zīrīdes dans les Subbétiques centrales à cette époque. C'est en tout cas ce qui transparaît à travers le témoignage ʿAbd Allāh. En effet, la prise de *Qalʿat Asṭalīr* par Alphonse VI fit sauter le verrou du dispositif grenadin, ce qui permit à l'émir de Séville, allié des Castillans, de menacer directement la vallée du Génil. La capitale même d'ʿAbd Allāh était en danger, car les Sévillans s'étaient assurés le contrôle de la vallée du Vellilos, qui constituait la route la plus rapide pour se rendre à Grenade[809]. En conséquence, ʿAbd Allāh fit d'importantes concessions pour récupérer la *qalʿa*[810], des concessions humiliantes qui lui seront entres autres reprochées par les Almoravides.

Dans la Sierra Sur, nous n'avons pas trouvé d'informations concernant d'éventuelles découvertes datées du XI^e^ siècle, excepté sur La Mota. Ceci est peut-être dû à l'utilisation quasiment systématique de la *ṭābiya* par les architectes de l'époque[811]. En effet, cette technique de construction emploie un mélange de terre, de cailloutis et de mortier, mélange qui se conserve difficilement dans le temps. Des traces de constructions caractéristiques du XI^e^ siècle ont tout de même été découvertes à Moclín, ce qui prouve bien que les Zīrīdes fortifièrent la région[812].

808 BAZZANA André, GUICHARD Pierre, SÉNAC Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »..., p. 38-43.
809 ʿABD ALLĀH B. BULUKĪN, *El siglo XI en primera persona*..., p. 154-155.
810 *Ibid*., 161-162.
811 SARR, Bilal, « Un análisis de la Granada zirí a través de las fuentes escritas y arqueológicas », dans *Studia historica, historia medieval*, n°27, Salamanque, 2009, p. 138.
812 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) », dans *Revista del Centro de estudios históricos de Granada y su reino*, n°26, Grenade, 2014, p. 65-66.

b. Le renforcement du système défensif de la région en réponse à la « Reconquista »

La situation frontalière d'Alcalá prit fin avec la réunification d'al-Andalus par les Almoravides à la fin du XI^e^ siècle. Mais cette époque de paix ne dura pas, car les autorités nord-africaines furent très vite dépassées par les difficultés internes, sans cesse aggravées par la progression des armées chrétiennes. À partir des années 1120, l'insuffisance militaire des Almoravides se fit de plus en plus ressentir. La défaite de Cutanda, mais surtout l'expédition d'Alphonse 1^er^ d'Aragon en 1125-1126, manifestèrent avec éclat la faiblesse profonde du système défensif d'al-Andalus[813].

Durant cette période, la Sierra Sur retrouva un rôle stratégique de premier plan, car elle était régulièrement traversée par les chevauchés chrétiennes qui pénétraient au cœur d'al-Andalus, dans la vallée du Guadalquivir et dans celle du Genil.

Généralement inférieurs aux chrétiens sur le champs de bataille, les *Andalusī-s* se sont souvent reposés sur leurs fortifications. À l'époque de la domination Almoravide, de nombreux ouvrages défensifs ont donc été construits ou renforcés dans le but de faire face aux expéditions castillanes et aragonaises. On connaît relativement mal l'architecture militaire de cette période, il est donc difficile de distinguer les vestiges almoravides lors d'investigations archéologiques[814]. Cependant, au vu de son importance stratégique, il est probable qu'Alcalá et son territoire aient bénéficié de l'attention des autorités nord-africaines, qui étaient par ailleurs liés à la famille Banū Saʿīd.

Des chantiers menés autour des sites fortifiés de la Sierra Sur ont peut-être été entrepris dans la première moitié du XII^e^ siècle, ce qui est sûr, c'est que les forteresses de la zone furent largement réformées dans la deuxième moitié du siècle. En effet, les Almohades semblent avoir déployés dans la région un véritable programme de construction militaire. Il faut dire qu'Alcalá protégeait la vallée du Genil des chrétiens, mais aussi des ambitions d'Ibn Mardanīš, dont l'influence s'étendait jusqu'aux Subbétiques centrales[815].

Plusieurs indices montrent par exemple que la forteresse de La Mota, telle qu'on la connaît aujourd'hui, serait largement d'origine almohade, notamment au niveau de son

813 GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I..., p. 89-90.
814 MÁRQUEZ BUENO, Samuel, GURRIARÁN DAZA, Pedro, « Recursos formales y constructivos en a arquitectura militar almohade de al-Andalus », dans *Arqueología de la arquitectura*, n°5, Madrid/Vitoria, 2008, p. 116.
815 GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I..., p. 116.

plan[816].

Ce qui est plus sûr, c'est que l'ancien alcazar d'Alcaudete, sur lequel fut édifié le château castillan du XIII[e]-XV[e] siècle, était un ouvrage fortifié typiquement Almohade. Le site de la forteresse fut fouillé au cours des années 1990, dans le cadre d'un programme qui visait à étudier, renforcer puis mettre en valeur les vestiges du château alcaudetense. Ces fouilles étaient nécessaires, car l'édifice chrétien a complètement recouvert le *ḥiṣn andalusī*, dont l'apparence n'est de surcroît jamais évoquée dans les sources.

L'actuel château de l'ordre de Calatrava se situe au sommet d'une colline qui culmine à 713 m au dessus du niveau de la mer. Il est plus réduit que ne l'était l'alcazar islamique, dont les fondations lui ont servi de base.

Le système défensif de l'*al-Qabḏāq* islamique était constitué d'une première muraille qui encerclait le noyau urbain, déployé de façon annulaire sur les flancs de la colline. Son tracé, qui suivait parfaitement l'accentuation du dénivelé de la butte, est encore visible en examinant la trame urbaine actuelle. Cette première muraille, élevée grâce à la technique de la *ṭābiya*, possédait des fondations en maçonnerie. Elle était protégée par de nombreuses tours de plan carré ou triangulaire, qui étaient aussi construites en *ṭābiya* sur des fondations de maçonnerie. Cette première enceinte était percée de plusieurs portes.Juste deux d'entre elles sont formellement identifiées. L'entrée principale était située à proximité de l'actuelle porte la Villa, entrée chrétienne qui donne sur la place de la mairie, à l'est. Une deuxième entrée était située au nord-ouest, c'est la porte de Santa Ana. Ces deux portes, percées dans des coudes formés par la muraille, étaient protégées par des tours.

Au sommet de la colline se trouvait l'alcazar, édifié sur une terrasse plane constituée d'une assise de maçonnerie et de remblai. Les murs de la forteresse étaient montés en *ṭābiya* à partir d'épaisses fondations maçonnées, ce qui permettait de les isoler de l'humidité. Les caissons employés pour la *ṭābiya* mesuraient de 90 cm à 1 m de haut, et 1 m 90 de large. L'alcazar était défendu par un certain nombre de tours quadrangulaires maçonnées d'environ 3 m de côté, qui jouaient aussi le rôle de contrefort pour l'enceinte. Plusieurs bastions, long de 11 m et large de 3 à 5 m, renforçaient aussi la muraille de la forteresse, notamment dans ses zones les plus vulnérables. C'est tout particulièrement le cas des portes, vraisemblablement au nombre de trois. La porte principale, à l'est, était justement flanquée d'un bastion, comme la poterne, située à l'ouest, qui était en outre

816 SÁNCHEZ ARJONA, José Luís, « Alcalá en el contexto histórico de al-Andalus », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1983, n.p.

protégée par une tour. Cette poterne, dont l'ouverture mesure un mètre, est parfaitement visible aujourd'hui. La porte nord était protégée par une tour, l'un de ses jambages, réalisé en briques, est toujours conservé aujourd'hui. Les parties les plus exposées de ce système défensif, c'est à dire les angles des tours et des bastions, mais aussi certaines portions de l'enceinte, étaient renforcées de pierres de taille.

Les vestiges *andalusī-s* qui furent fouillés à Alcaudete dateraient de l'époque almohade. La forteresse musulmane fut effectivement bâtie selon les méthodes de l'époque, parmi elles, on note par exemple la large utilisation de la *ṭābiya*[817]. Cette technique de construction rapide à mettre en place fut employée à la même époque sur la forteresse de Moclín, qui semble avoir été largement réformée par les Almohades[818].

Selon B. Pavón Maldonado, grand spécialiste de l'architecture *andalusī*, la principale porte de l'actuel château d'Alcaudete présenterait les traces d'une poterne datée des XI^e^-XII^e^ siècles. Cette hypothèse est surprenante car les murailles du château castillan, ainsi que ses portes, auraient été élevées entre le XIII^e^ et le XV^e^ siècle. Cependant, la forteresse *andalusī* fut remaniée à de nombreuses reprises avant d'être rebâtie par les Castillans, il est donc possible que cette potentielle poterne constitue bien la trace d'une structure islamique.

Les vestiges de cette construction se lisent dans la portion de mur qui surmonte l'actuelle porte principale du château chrétien, il faut donc utiliser les méthodes de l'archéologie du bâti pour les étudier. Les restes de la « poterne » sont constitués d'un arcs en plein cintre, dont le tracé est encadré par un *alfiz* qui est toujours visible[819]. Cependant, le tracé de cet arc, qui devait être outrepassé, dépasse en partie de l'*alfiz*, une forme typique des XI^e^-XII^e^ siècles, et notamment de l'architecture almohade, ce qui a probablement permis à B. Pavón Maldonado de dater ces vestiges. L'*alfiz* en question est en outre couronné par un arc de brique, témoignage de l'existence d'une petite voûte[820].

Les portes almohades sont caractérisées par leur composition simple et la sobriété de leur ornementation qui se limite souvent à un *alfiz*, symbole du pouvoir hérité de l'art omeyyade. Cette architecture austère aux formes standardisées et donc aisément

817 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS Jose Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 95-154 ; CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, ZAFRA SÀNCHEZ Joaquín, « Alcaudete. Un intento de proyecto integrado », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°1, Jaén, 1994, p. 184-186.

818 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) »..., p. 64-65.

819 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 422.

820 *Ibid*., p. 411-412 ; MÁRQUEZ BUENO, Samuel, GURRIARÁN DAZA, Pedro, « Recursos formales y constructivos en a arquitectura militar almohade de al-Andalus »..., p. 124-131.

reconnaissable constituait le vecteur de l'idéologie almohade, centrée sur une interprétation rigoriste de l'islam. Elle devait aussi appuyer le message politique de cette dynastie berbère, qui cherchait à légitimer sa domination sur al-Andalus en mettant en avant son implication dans le *ğihād*. L'ambitieux programme de construction mis en place par les Almohades constituait donc une vitrine pour ces derniers, qui voulaient apparaître comme les seuls remparts face aux royaumes chrétiens septentrionaux[821].

C'est à l'époque des empires nord-africains que se serait développée l'institution du *ribāṭ* en al-Andalus. Des *ribāṭ-s* sont néanmoins attestés dans la Péninsule dès le IX^e^ siècle, mais nous ne possédons que très peu d'informations à leur sujet, contrairement aux *ribāṭ-s* du Maghreb[822].

Nous avons vu précédemment que le toponyme « La Rábita », attaché à un village situé sur l'actuelle frontière séparant les communes d'Alcaudete et d'Alcalá, était probablement issu du terme arabe *ribāṭ*. Définir précisément ce mot est encore une fois difficile, car il recouvre des réalités diverses et évolutives. En effet, le *ribāṭ* peut désigner un lieu chargé de sacralité, souvent occupé par une église chrétienne ou un sanctuaire païen plus ancien, mais aussi une zone de rassemblement liée à la notion de *ğihād*. Depuis les débuts de l'islam, ce terme qualifie effectivement un lieu ou se réunissent des ascètes durant un certain temps pour mener une pratique religieuse collective. Le mot *ribāṭ* renvoyait donc aussi à l'établissement qui abritait ces *murābiṭūn*, dont le temps libre était dédié à la prière, au travail et à l'enseignement. Les *ribāṭ-s* étaient généralement situé dans des régions isolés, mais surtout dans des zones frontalières, comme celles qui séparaient le *Dār-al-islām* du *Dār-al-ḥarb*. La notion de *ribāṭ* fut en conséquence de plus en plus associée aux activités militaires menées aux confins du monde musulman, et donc en al-Andalus.

Le terme *ribāṭ* ne renvoie pas à un édifice particulier, il peut donc désigner une forteresse, mais aussi un oratoire ou une tour de guet. L'essentiel, c'est que ces lieux aient abrité des *murābiṭūn,* venus pratiquer durant une certaine période le *ğihād*, « exercice religieux » qui constitue une obligation pour tous musulmans. Les *murābiṭūn* n'étaient pourtant pas des moines soldats comme dans la chrétienté occidentale, même s'ils pouvaient bien sûr se battre contre les « infidèles ». Les *ribāṭ-s* étaient donc des établissements religieux, parfois militarisés, qui possédaient des formes multiples.

821 *Ibid*., p. 115-134.
822 MARÍN, Manuela, « El ribāṭ en al-Andalus y el norte de África »..., p. 114.

En al-Andalus, les *ribāṭ-s* sont peu présent dans les sources et semblent avoir une chronologie tardive, la toponymie prouve cependant qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que ne le suggère les textes[823]. Selon P. Cano Ávila, La Rábita alcalaína trouve son origine dans la fondation d'un ermitage musulman. Celui-ci aurait alors peut-être été fortifié suite à la conquête de la vallée du Guadalquivir par les Castillans.

La Rábita est mentionnée pour la première fois dans un acte de Ferdinand III daté de 1244, qui concerne la cession à l'ordre de Calatrava des forteresses d'Alcalá, d'Alcaudete, de Locubín, et du lieu-dit La Rábita[824]. Toutefois, Abū l-Fidāʾ évoque aussi indirectement La Rábita au début du XIV^e^ siècle. En effet, il qualifie Alcalá de *ribāṭ*, ce qui peut renvoyer à la situation frontalière de la forteresse au XIII^e^-XIV^e^ siècles, mais aussi à l'établissement qui donna son nom à La Rábita[825].

Les *ribāṭ-s* ayant des formes multiples, il est très difficile de distinguer leurs vestiges lors de fouilles archéologiques. Ils sont d'ailleurs très peu à avoir été identifiés comme tel dans la péninsule Ibérique. Aucune trace pouvant appartenir à une éventuel *ribāṭ* n'a été découverte dans la Sierra Sur, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas.

Comme dans de nombreux autres lieux sacrés pour les musulmans, un ermitage chrétien fut érigé dans la zone de La Rábita après la « Reconquista ». La chapelle du hameau de San José de la Rábita, tout proche du village de La Rábita, a récemment été rebâtie, recouvrant les traces de constructions antérieures[826]. Mais l'ancien édifice était selon certains témoignages construit sur un oratoire chrétien, dont on voyait encore les ruines il y a quelques années. Il s'agissait alors peut-être de l'ermitage érigé aux lendemains de la « Reconquista » sur le *ribāṭ* alcalaíno, qui aurait donc été situé à San José de la Rábita[827].

c. La Sierra Sur, un des secteurs les plus important de la frontière naṣride

La bataille de Las Navas de Tolosa engendra l'effondrement du pouvoir almohade dans la Péninsule, le pays sombra alors une fois de plus dans le chaos, comme à la chute des Omeyyades et des Almoravides. Au court de cette période, plusieurs « seigneurs »

823 PICARD Christophe, « Les ribats au Portugal à l'époque musulmane : sources et définition »..., p. 203-208 ; MARÍN, Manuela, « El ribāṭ en al-Andalus y el norte de África »..., p. 111-116.
824 CANO ÁVILA, Pedro, « Noticias de la rábita de Alcalá la Real (Jaén) »..., p. 231-233.
825 ABŪ L-FIDĀʾ, *Géographie d'Aboulféda*, vol. II-1..., p. 254.
826 Nous avons pu le constater nous même car nous nous sommes rendu à San José de la Rábita.
827 CANO ÁVILA, Pedro, « Noticias de la rábita de Alcalá la Real (Jaén) »..., p. 231-235 ; FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « La Rábita y los rábitas »..., n.p.

andalusī-s, comme Ibn Hud et Muḥammad b. Naṣr, s'affrontèrent pour le contrôle d'al-Andalus. Encore une fois, la Sierra Sur se trouva au centre de ces guerres fratricides, largement mises à profit par les rois chrétiens qui devinrent les véritables maîtres du jeu politique *andalusī*.

C'est finalement Muḥammad b. Naṣr qui sortit vainqueur de cette guerre civile, notamment grâce au soutien de Ferdinand III, qui fit du prince arjonero son vassal. Muḥammad b. Naṣr s'était alors rendu maître d'une petite principauté en Andalousie orientale, territoire montagneux centré autour de Grenade, Málaga et Almería. C'est en partie grâce à la protection offerte par Les cordillères Bétiques que le royaume naṣride de Grenade parvint à se maintenir, et même à prospérer, de 1238 à 1492.

L'émirat grenadin, dans un premier temps très fragile, fut maintes fois mis en péril, mais les divisions chrétiennes, et notamment les conflits internes à la Castille, lui laissèrent du temps pour se renforcer. Entre le XIII^{e} et le XIV^{e} siècle, les sultans naṣrides travaillèrent à consolider la frontière du royaume, constituée d'un réseau de fortifications de tous les types et de toutes les tailles, qui s'appuyait généralement sur la topographie et l'orographie de la région[828].

La Sierra Sur constitua durant plus de 200 ans l'un des secteurs les plus important de la frontière castellano-grenadine, qui mesurait près de 650 km depuis Algésiras jusqu'à Vera. Cette frontière n'était pas délimitée par un tracé précis, ni par une succession continue de châteaux, elle était constituée d'une zone de marche, dans laquelle les forteresses jouaient le rôle de bornes, servant à marquer les confins des territoires musulmans et chrétiens[829].

Les souverains naṣrides jouèrent eux-mêmes un rôle majeur dans la conception et la réalisation pratique de cette armature défensive. Ce glacis protecteur devait contraindre les Castillans à mener une longue et coûteuse guerre de siège, ce qui s'opposait à leur vision de la frontière, qui se voulait dynamique car animée par l'esprit de la « Reconquista ». L'idée de base pour les Grenadins était de fortifier le plus puissamment possible les couloirs permettant de rejoindre la vallée du Genil, comme ceux qui serpentent à travers la Sierra Sur. Le plus souvent, les Naṣrides remodelaient et consolidaient des forteresses déjà existantes[830], ce fut sûrement le cas dans les Subbétiques centrales.

828 BAZZANA André, GUICHARD Pierre, SÉNAC Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »..., p.53-54.
829 TOUBERT, Pierre, e. a. /, « Conclusion en forme de table-ronde »..., p. 334-335.
830 BAZZANA André, GUICHARD Pierre, SÉNAC Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »..., p. 52-56.

L'ancien *ḥiṣn* de Locubín fut peut-être renforcé à cette époque, même s'il est impossible d'en être sûr étant donné qu'il a presque entièrement disparu. En effet, la forteresse, déjà endommagée par un tremblement de terre en 1593, fut démantelée au XIX[e] siècle et il en reste peu de traces. Elle se situait à l'ouest de l'actuelle place centrale de Locubín, dans un lieu éminemment stratégique aujourd'hui nommé La Villeta[831]. D'après quelques témoignages rassemblés par C. Castillo Castillo, le château était constitué d'un donjon central aux dimensions importantes, entouré d'une muraille flanquée de tours plus modestes. Cette description concerne peut-être le château castillan, car elle ne correspond pas au schéma type des forteresses *andalusī-s*[832].

En revanche, il est certain que les Naṣrides réalisèrent d'importants travaux sur La Mota, comme en témoigne la porte de La Imagen[833].

Comme nous l'indique al-Maqqarī, les Grenadins menèrent aussi des travaux au début du XIV[e] siècle pour renforcer la forteresse d'Alcaudete[834]. À l'époque, les murs de *ṭābiya* du château almohade furent effectivement recouverts de maçonnerie, ce qui permettait de faire face aux progrès de la poliorcétique, et notamment au développement de l'artillerie[835]. L'enceinte de la forteresse de Moclín, elle aussi montée en *ṭābiya*, fut à la même époque entièrement recouverte d'une gaine de maçonnerie, ce type de renforcement était donc courant et probablement indispensable[836]. La conquête d'Alcaudete par Muḥammad II aux alentours de 1300 représenta une grande victoire pour les Naṣrides, c'est en tout cas ce que laisse penser l'enthousiasme dont fait preuve Ibn al-Ḫāṭib quand il évoque cet événement[837]. Il faut dire qu'Alcaudete constituait un des principaux bastions de l'ordre de Calatrava sur la frontière. De plus, le sultan grenadin voulait à l'époque renforcer la cohérence du système défensif frontalier de son royaume, il abandonna donc volontairement certaines forteresses, pour en conquérir de nouvelles, comme Alcaudete[838].

Les Castillans avaient mis en place un système frontalier hiérarchisé qui s'articulait autour de trois principales lignes de défense. Il y avait tout d'abord les points avancés,

831 MADOZ Pascual, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España,* vol. VI..., p. 189-190.
832 CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia*..., p. 33.
833 ARIÉ Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p. 231.
834 AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* trad. DE GAYANGOS P., vol. II..., p. 346.
835 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS Jose Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 97-99.
836 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) »..., p. 68-69.
837 IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes*..., p. 50.
838 ARIÉ Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p. 230-231 ; RODRIGUEZ MOLINA José, *La vida* ..., p. 30-33.

comme a pu l'être Locubín, ces « bastions » étaient souvent relativement modestes. Au cœur de cette armature, on trouvait des forteresses plus importantes, à l'image d'Alcaudete, qui fit longtemps face à l'Alcalá naṣride. Enfin, d'avantage en retrait, il y avait les villes-bases comme Jaén, Cordoue et Séville, mais aussi des centres plus réduits comme Martos, Úbeda et Baeza. Ces importants noyaux de peuplement étaient de véritables plates formes dédiées au ravitaillement des avant-postes en nourriture, en matériel et en hommes. Il fallait en effet soutenir l'effort des châteaux frontaliers, qui servaient de boucliers, mais aussi de rampes de lancement pour les expéditions en terres grenadines.

L'organisation de la frontière naṣride devait être similaire, la *qalʿa* était donc au cœur de ce système castral, entre les villes de l'arrières, comme Loja, Íllora et bien sûr Grenade, et les postes-avancées[839]. Alcalá avait donc un rôle défensif, mais aussi offensif, comme nous le suggère Abū l-Fidāʾ. En effet, il considère La Mota comme étant une base opérationnel pour pratiquer le *ğihād* contre les « infidèles » et donc pour lancer des expéditions contre ces derniers[840]. Les *"Miraculos romançados" de Pero Marín* montrent d'ailleurs très bien le rôle d'Alcalá dans la guerre de frontière[841].

Pour que ce système soit efficace, il fallait mettre en place et entretenir un complexe réseaux de communication, dans lequel les tours de guets avaient une fonction primordiale, du côté castillan comme du côté grenadin de la frontière. Les *burğ-s* jouaient effectivement le rôle de neurotransmetteur, en surveillant les agissements de l'ennemie, et surtout en informant les centres plus importants, comme Alcalá, d'éventuels mouvements sur la frontière. Le terme « atalaya », qui désigne ce type de tour en castillan, vient d'ailleurs de l'arabe *aṭṭalāʾiʿ* qui signifie sentinelle[842].

Dans la Sierra Sur, ces ruines de tours sont innombrables et font patrie du paysage depuis des siècles[843]. Elles furent pour la plupart construites entre le XIII^{e} et le XV^{e} siècle, sur des vestiges d'anciennes fortifications remontant à l'antiquité ou au haut Moyen-Âge. Ces *burğ-s* sont toujours situées dans des lieux choisis avec soin, depuis lesquels on

839 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 59-60 ; GARCÍA FITZ, Francisco, « Fortificaciones, fronterizas y sistemas defensivos en al-Andalus, siglos XI al XIII », dans *Actas I, congreso internacional fortificaciones en al-Andalus, Algeciras, novembre-diciembre 1996*, Algésiras, 1998, p 269-272 ; RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 30-34.

840 ABŪ L-FIDĀʾ, *Géographie d'Aboulféda*, vol. II-1..., p. 254.

841 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 60.

842 FERNÁNDEZ MARTÍNEZ, Luís, FERNÁNDEZ VEGA, Luís, « Las atalayas y su estado actual », dans *A la patrona*, Alcalá Real, 1987, n.p.

843 CAGUNA NAVIDAD Miguel Angel, CASTRO LOPEZ Marcelo, HONOS MATA Francisco, « Prospección superficial en el término de Alcalá la Real »..., p.189-192 ; MONTILLA PÉREZ, Salvador, *Prospección arqueológica superficial en el termino municipal de Alcauete*..., n. p.

pouvait surveiller efficacement les voies de communication constituées par les dépressions et les cours d'eau. Dans la Sierra Sur, ces tours sont principalement implantées sur la route menant de Cordoue à Grenade. Comme nous l'avons dit, les *burǧ-s* permettaient d'assurer la connexion entre les différentes places fortes de la région, c'est aussi pourquoi elles sont édifiées sur des hauteurs stratégiques[844].

Il y a deux types de *burǧ*, celles qui furent édifiées par les *andalusī-s* et celles que l'on doit aux chrétiens, qui investirent néanmoins les tours musulmanes au fur et à mesure de l'avancée de la frontière. Les *burǧ-s* nasrides possèdent une dimension qui varie entre 5 et 12 m, cylindriques, elles sont construites en maçonnerie. Ces tours sont surmontées d'une terrasse, depuis laquelle étaient envoyés des signaux qui permettaient de communiquer avec les avants-postes des alentours. Les tours construites par les Castillans, généralement plus hautes, sont quant à elles couronnées de mâchicoulis[845].

Les ruines de *burǧ-s* sont toujours nombreuses, même si elles disparaissent peu à peu du fait de leur abandon. Certaines tours ont d'ailleurs déjà sombré dans l'oubli car elles ont été complètement arasées. R. García Medina estime par exemple que les restes maçonnés d'une structure circulaire découverte sur la colline de Los Cruces, face à La Mota, pourrait appartenir à une ancienne *burǧ*[846].

Cet ensemble de fortifications frontalières paraît donc solide et bien organisé, mais peut-on parler d'un véritable système défensif interconnecté ? En effet, il est difficile d'expliquer la façon dont cette « ceinture protectrice » réagissait quand se produisait une agression. Les termes « réseaux » ou « système », qui sont les mots les plus utilisés pour qualifier les complexes fortifiés mis en place sur les frontières médiévales, suggèrent l'existence de liens étroits entre les points fortifiés. Mais que se passait-il quand un guetteur informait les forteresses de la zones d'une attaque ?

Au Moyen-Âge, la chevauchée était la forme la plus courante de faire la guerre, cette stratégie fut donc employée dans la péninsule Ibérique par les chrétiens comme par les musulmans. Ces expéditions reposaient sur l'effet de surprise et la rapidité, elles duraient d'ailleurs généralement moins d'une journée. Comme nous l'avons vu dans le cas de la Sierra Sur, les sources montrent bien la facilité avec laquelle les armées chrétiennes

844 La tour de Las Mimbres, que nous avons pu observer, est effectivement située sur une éminence, depuis laquelle on peut observer Alcalá, Locubín, Alcaudete et La Rábita, ainsi que les routes qui relient ces localités entre elles.

845 ARJONA CASTRO Antonio, « Arqueologia e historia de las torres atalayas de las comarcas de Priego y Alcalá la Real : Frontera castellana-granadina »..., p. 32-37. MARTÍN CIVANTOS José María, MARTÍN GARCIA Mariano, « Torres atalayas entre Alcalá la real y el reino nazari de Grenada »..., p. 481-519.

846 GARCÍA MEDINA, Rafael, « ¿ Una nueva atalaya ? », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2013, p. 142-143.

traversaient les systèmes défensifs *andalusī-s.* Les garnisons dont étaient pourvues les forteresses frontalières étaient peu nombreuses et impuissantes face à des groupes de cavaliers. Les mêmes constatations ont été faites en ce qui concerne la frontière des États latins d'orient, ou la frontière anglo-écossaise. Les frontières médiévales n'ont donc jamais constituées une barrière infranchissable.

En réalité, ce réseau de connexion était dédié à la logistique et à l'approvisionnement, mais surtout à la protection des populations, qui, prévenues à temps, pouvaient se réfugier dans les lieux fortifiés les plus proches. Du XI^e^ au XIII^e^ siècle, les *Andalusī-s* réagirent presque systématiquement aux razzias chrétiennes en se réfugiant dans des points fortifiés, ce qui laissaient aux soudards le champs libre pour piller les campagnes. Cette réaction n'est cependant pas exceptionnelle, il s'agissait de la manière classique de faire la guerre au Moyen-Âge.

S'ils étaient impuissants face aux chevauchées, les châteaux étaient en revanche beaucoup plus efficaces en présence d'une armée importante, contrainte d'emprunter les itinéraires classiques souvent puissamment défendus. Pour s'approprier un territoire, il faut en effet en conquérir les principales forteresses. Or, les armées de l'époque étaient rarement en capacité d'entreprendre des sièges, car ceux-ci demandaient des moyens énormes, du fait de la supériorité des fortifications face aux possibilités techniques des attaques. Plus il y a de places fortes sur un territoire, plus sa populations sera protégée, mais surtout plus il faudra que l'ennemi produise d'efforts pour le conquérir. Les forteresses ne stoppent donc pas l'avancée d'une armée, mais elles rendent celle-ci plus longue et surtout plus coûteuse.

Les fortifications sont donc l'expression la plus évidente de la domination et du contrôle d'une région disputée, c'est pourquoi une grande partie des opérations militaires menées sur la frontière castellano-grenadine visaient à s'emparer des places fortes[847].

Alphonse XI devait être fermement résolu à s'emparer d'Alcalá pour mettre le siège devant la forteresse, pourtant si puissamment défendue. Le siège de La Mota a donc probablement été bien préparé, et il a assurément demandé des moyens logistiques, techniques et humains considérables. Il faut dire que le jeu en valait la chandelle, car une fois la forteresse tombée, c'est toute la Sierra Sur et la région de Priego qui furent annexées par les Castillans.

847 GARCÍA FITZ, Francisco, « Fortificaciones, fronterizas y sistemas defensivos en al-Andalus, siglos XI al XIII »..., p. 269-280.

3. Une frontière « caliente » pourtant perméable aux échanges

Comme nous l'avons évoqué précédemment, le thème de la frontière a depuis toujours occupé une place de choix au sein de l'historiographie espagnole. Depuis la fin des années 1980, ce sujet a en outre bénéficié d'un regain d'attention, qui a permis de renouveler les regards et donc les approches touchant aux différents aspects qu'ont pu recouvrir les frontières ibériques à travers l'Histoire.

La frontière castellano-grenadine se situe au cœur de ces réflexions, car elle constitue un des éléments fondateurs de l'Espagne moderne, mais aussi car elle divisa l'Andalousie pendant plus de deux siècles, ce qui a laissé des traces toujours perceptibles aujourd'hui, que ce soit sur le plan administratif ou culturel.

De plus, les chercheurs qui étudient cette frontière peuvent s'appuyer sur une documentation abondante et variée, aussi bien du côté castillan que grenadin, ce qui permet de comparer la vision musulmane avec le regard chrétien. Parmi les sources disponibles, il faut bien sûr noter l'importance des chroniques, mais aussi celle des textes littéraires, comme les romans frontaliers, ou celle des archives, par ailleurs essentiellement chrétiennes. L'Archéologie est également une importante source d'informations pour étudier la frontière, même si elle fut longtemps réservée aux sujets d'étude traitant des fortifications frontalières.

Il faut dire que la frontière fut longtemps considérée comme un espace essentiellement militarisé et violant, une vision largement nuancée par les travaux récents. À présent, on aborde communément la frontière en suivant deux axes principaux, associés aux notions de guerre et de paix, deux concepts qui ne sont pourtant pas dichotomiques[848].

Néanmoins, certaines facettes et certaines époques de la frontière restent méconnues. C'est par exemple le cas du XIII^{e} siècle, relativement peu étudié comparé aux XIV^{e} et XV^{e} siècles. La période durant laquelle Alcalá constituait un des boucliers du *Dār-al-islām* demeure en conséquence largement ignorée, ce qui n'est pas le cas de l'Alcalá castillane des XIV^{e} et XV^{e} siècle, « llave de Castilla en la frontera de Granada »[849].

848 GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, « Fuentes para la historia de la frontera castellano-granadina »..., p. 29-39 ; RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 9-11.
849 MURCIA ROSALES, Domingo, *Alcalá la Real llave de Castilla a la frontera de Granada*, Jaén, 1981.

a. Une violence quotidienne sur la frontière

Les Subbétiques centrales, barrière naturelle toutefois relativement poreuse, ont souvent constitué une frontière pour les différentes populations ayant habité la région. Les montagnes Subbétiques servirent de limites administratives, comme à l'heure actuelle, mais aussi de séparation culturelle et politique. La Sierra Sur marqua même la frontière entre deux civilisations, comme au cour du haut Moyen-Âge, où elle était située aux confins des domaines byzantins et wisigothiques, et bien sûr durant toute l'existence du royaume naṣride.

Ce statu frontalier a alors profondément marqué la vie des populations de la région et donc leur histoire, une histoire toujours bien visible à travers le bâti, comme nous l'avons vu précédemment. En effet, la frontière castellano-grenadine fut indéniablement une terre de conflits.

Durant tout le XIII^e^ siècle, et notamment pendant les 40 années qui suivirent Las Navas de Tolosa, la haute vallée du Guadalquivir et ses marges, comme la Sierra Sur, souffrirent tout particulièrement des ravages de la guerre. Les Castillans menèrent d'innombrables expéditions dans la zone afin d'isoler et d'affaiblir Jaén, dont la chute, en 1248, entraîna l'annexion de toute la province. La relative stabilisation de la frontière dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle ne mit pas fin aux razzias chrétiennes, ni aux expéditions naṣrides et même mérinides.

La chevauchée était, comme on l'a vu, la façon la plus courante de faire la guerre au Moyen-Âge[850]. Elle faisait effectivement partie du quotidien, c'est sûrement pourquoi elle ne bénéficia pas de la même attention que les « grandes batailles » auprès de l'historiographie classique. La chevauchée avait un but à première vue militaire, car elle servait souvent à préparer un siège[851]. Ainsi, Alphonse XI ravagea méthodiquement la Sierra Sur avant de conquérir Alcalá[852]. Cette stratégie constituait un outil politique car elle décrédibilisait complètement le pouvoir adverse, incapable de protéger sa population. Ces razzias, qui visaient les cultures et les moyens de productions, comme les moulins, devaient aussi ruiner le pays et faire fuir ses habitants[853]. De nombreux textes mentionnent d'ailleurs les chevauchées dévastatrices qui furent menées par les Castillans et les

850 GARCÍA FITZ, Francisco, « Fortificaciones, fronterizas y sistemas defensivos en al-Andalus, siglos XI al XIII »..., p. 272.
851 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 38.
852 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 331-335.
853 SEGURA GAÍÑO, Cristina, « La tala como arma e gueraa en la frontera »..., p. 717-718.

Grenadins dans les Subbétiques centrales[854]. Les répercussions économiques et psychologiques provoquées par cette guerre d'usure étaient donc importantes, parfois même d'avantage que les conséquences d'une bataille[855].

Ces razzias avaient des visées stratégico-militaires, mais elles étaient surtout un très bon moyen pour s'enrichir. Cet objectif est d'ailleurs celui qui ressort le plus clairement à travers les *"Miraculos romançados" de Pero Marín*, qui sont par ailleurs dépourvus de toutes justifications religieuses et donc d'allusions à la guerre sainte. Les organisateurs de ces coups de mains cherchaient effectivement le butin immédiat, ce qui passait le plus souvent par le vol de bétail et la capture de prisonniers[856]. Les archives alcalaínas font plusieurs fois allusion au vol de bétail commis par des bandes grenadines[857], des vols également perpétrés par les Castillans. Les prisonniers avaient aussi une importante valeur marchande, car ils étaient rançonnés ou vendus comme esclaves[858].

Chez les Castillans, les chevauchées les plus courantes, qui concernaient des groupes réduits d'hommes d'armes, résultaient souvent d'initiatives personnelles et ne dépendaient donc d'aucune autorité. C'est en automne et en hiver qu'elles étaient les plus nombreuses, car la belle saison est normalement réservée aux campagnes des princes et toutes les troupes sont mobilisées. Des hommes de toutes les conditions sociales participaient à ces razzias, qui, quand elles étaient répétées, devenaient de véritables moyens de subsistances. Les expéditions musulmanes étaient quand à elles mieux préparées et mieux commandées, elles étaient généralement menées du printemps à l'été.

Castillans et Grenadins étaient pourtant sur leur garde, et les représailles étaient généralement rapidement organisées. Les musulmans attendaient par exemple de fondre sur les colonnes chrétiennes quand celles-ci rentraient chargées de butin.

Les populations de la frontières étaient donc constamment soumises à des actes de déprédations et de violences[859]. Certains documents conservés aux archives de la bibliothèque Carmen Juan Lovera témoignent de ce climat guerrier, ils se rapportent à l'Alcalá castillane, mais la situation devait être similaire avant 1341[860].

854 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 331-335 ; MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados"*..., p. 117-119 (miracle n° 51).
855 SEGURA GAÍÑO, Cristina, « La tala como arma e gueraa en la frontera »..., p. 717-718.
856 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 40-47.
857 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 34-35 (doc. n°34), p. 59-60 (doc. n°36), p. 154-156 (doc. n°78), 156-157 (doc. n°79).
858 MARTÍNEZ CARRILLO, María, « Historicidad de los "Miraculos romançados" de Pedro Marín (1232-1293) : el territorio y la esclavitud granadinos »..., p. 89-92.
859 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 40-50 ; RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida*..., p. 13-15.
860 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 154-156 (doc. n°78), 156-157 (doc. n°79).

La vie sur la frontière était continuellement exposée au danger, on pouvait être attaqué et capturé à tous moments, lors de travaux agricoles et domestiques, mais surtout lors de déplacements[861].

En conséquence, les zones frontalières furent largement abandonnées, c'est probablement ce qui eut lieu dans la Sierra Sur, comme le montre le *Libro de la montería*, qui dresse le portrait d'un territoire fortement boisé et peu cultivé au milieu du XIVe siècle[862]. La limite entre les domaines castillans et naṣrides était imprécise et mouvante, la frontière était donc constituée d'un espace à la souveraineté incertaine, véritable « tierra de nadie » dans laquelle les points fortifiés constituaient des îlots d'autorité étatique.

Mais, si la frontière n'était pas imperméable aux incursions armées, elle ne l'était pas non plus en ce qui concerne les échanges commerciaux et culturels.

b. Un espace d'échanges marqué par de longues périodes de paix

Malgré le climat de violence qui y régnait, la frontière castellano-grenadine était habitée, ce qui en faisait une « membrane vivante », loin de l'image traditionnelle d'une simple ligne de défense castrale. Les contacts entre populations chrétiennes et musulmanes étaient quotidiens, et pas uniquement belliqueux, comme nous le montrent les *"Miraculos romançados"*. D'autre part, même les échanges guerriers et la captivité permettaient de communiquer avec l'autre et donc d'apprendre à se connaître. Les modes de vie des deux côtés de la frontière étaient de toute façon similaires, car ils étaient engendrés par la même réalité, Castillans et Grenadins vivaient alors une « expérience frontalière commune ».

Les échanges étaient constants, il ne semble pas d'ailleurs y avoir eu de véritable barrière linguistique, ce qui facilitait grandement les affaires[863]. Il faut dire qu'au XIIIe siècle, les Subbétiques centrales étaient encore probablement majoritairement peuplées de musulmans[864]. Le commerce était effectivement un secteur sur-développé dans les régions frontalières, car les deux côtés de la frontière étaient économiquement complémentaires[865]. Les grenadins exportaient des objets manufacturés et des produits de luxe à forte valeur ajoutée, ce qui leur permettait d'importer les grosses quantités de grain dont ils étaient

861 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 50-54.
862 *El libro de la montería*..., p. 679-681.
863 JAUNET, Julien, *La vie de frontière...,* p. 105-120.
864 OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas*..., p. 340.
865 RODRÍGUEZ MOLINA, José, « Alcalá la Real. Comunicación, defensa y convivencia en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 616.

largement dépendants. Le royaume naṣride était effectivement relativement surpeuplé, et il ne produisait pas suffisamment de céréales[866].

La situation de l'Alcalá castillane comme plaque tournante du commerce transfrontalier, au carrefour des routes reliant Cordoue, Jaén et Grenade, est très bien connu et de nombreux travaux abordent ce sujet[867]. Même si les sources parlent peu du commerce dans la Sierra Sur avant 1341, il est fort probable qu'Alcalá ait joué un rôle analogue à celui qui sera le sien à l'époque castillane. C'est en tout cas ce que laissent penser les *"Miraculos romançados"*, qui signalent aussi l'importance d'Alcaudete dans les réseaux commerciaux transfrontaliers[868].

Castillans et Grenadins se mêlaient au moment des marchés, mais ils cohabitaient aussi dans le « no man's land » frontalier, bien souvent employé comme espace de pâturage commun. Petits paysans, notables et grands seigneurs dialoguaient sur la frontière, des pactes de voisinage et des liens d'amitié étaient alors scellés en ces différents groupes. Le portrait d'une frontière sans loi, à l'image du Far West nord-américain du XIX^{e} siècle doit donc être nuancé. Ces réalités vont à l'encontre du tableau dressé à l'époque Moderne, tableau qui présentait un affrontement binaire entre l'Islam et la Chrétienté[869]. La frontière était un espace à part, avec ses propres règles et ses formes spécifiques d'organisation sociale[870].

Des relations diplomatiques intenses étaient entretenues entre Grenade et les royaumes chrétiens ibériques, à commencer par la Castille. La vie de frontière était effectivement rythmée par les guerres, mas aussi par la signature de trêves ou de traités de paix. Alcalá, forteresse idéalement située aux carrefours des principales voies de communications d'Andalousie orientale, devint ainsi une véritable plate-forme diplomatique[871]. D'importants traités y furent signés, comme celui de 1265, qui mit fin à la guerre provoquée par la grande révolte mudéjar de 1264[872]. Il faut dire que les Alcalaínos étaient les premiers concernés par ces échanges diplomatiques, ce que traduisent plusieurs

866 RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 236.
867 *Ibid*., p. 596.
868 MARTIN ROSALES Francisco, MARTIN ROSALES Eloisa, « Algunas notas sobre el poblamiento de Alcalá la Real anterior a la conquista de Alfonso XI »..., p. 419-420.
869 RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 10-13.
870 BAZZANA André, GUICHARD Pierre, SÉNAC Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale »..., p. 51-58.
871 RODRÍGUEZ MOLINA, José, GARCÍA BENÍTEZ, Javier, « Alcalá la Real, enclave generador de tratado de paz », dans *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 785-798 ; RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 89-90.
872 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 11.

documents conservés aux archives de la ville[873]. Sous domination castillane, ce rôle spécifique attribué à Alcalá perdurera et sera même renforcé.

Même si l'historiographie a fait le portrait d'une guerre perpétuelle sur la frontière, il semble que les périodes de paix ou de trêve aient été en réalité plus longues que les épisodes de conflits armés. Seul le dernier quart du XIII[e] siècle, marqué par les expéditions mérinides, et certaines périodes de la première moitié du XIV[e] siècle, comme le début des années 1340, furent caractérisées par une intense activité militaire. Ainsi, entre 1300 et 1350, il n'y eut que 18 années de guerre. En outre, les opération militaires, souvent brèves, ne concernaient jamais toute la frontière, car elles étaient concentrées sur certains secteurs, que l'on cherchait par exemple à conquérir. Le premier siècle de l'existence du royaume naṣride, période durant laquelle Alcalá en faisait le plus souvent partie, semble néanmoins avoir été plus violent que la seconde moitié du XIV[e] siècle et les cinquante premières décennies du siècle suivant[874].

Cette période est en effet marquée par une stabilisation et une institutionnalisation de la frontière, qui devait permettre un meilleurs contrôle de celle-ci. L'objectif était surtout de maîtriser les échanges commerciaux transfrontaliers, dont la taxation était très lucrative pour les autorités castillanes comme grenadines[875].

La frontière avait un puissant pouvoir d'attraction sur les deux peuples qu'elle était censée séparer, notamment car elle offrait d'importants débouchés économiques. Cette fascination touchait tous les niveaux de la société, depuis la haute noblesse jusqu'au petit peuple, en passant par les contrebandiers et autres aventuriers peu scrupuleux. Pour que les affaires fonctionnent, la paix était cependant souhaitable, il est donc probable que les populations frontalières aient d'abord cherché à « convivir »[876].

Après la conquête de la *qalʿa* par les Castillans, la ville continua à être imprégnée de l'influence *andalusī*, ce qui était d'ailleurs le cas des anciennes terres d'al-Andalus, et même de toute la péninsule Ibérique. Ainsi, la tour de La Cárcel, probablement rebâtie après 1341, fut édifiée selon des normes caractéristiques de l'architecture almohade. L'étage supérieur de la tour est même couvert d'une voûte d'arêtes de type almohade sévillan, alors que les étages inférieurs sont décorés à la mode du califat omeyyade de Cordoue. Pour B. Pavón Maldonado, l'édifice est certainement l'œuvre d'ouvriers mudéjars, comme le

873 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 140-142 (doc. n°69), p. 142-143 (doc. n°70), p. 143-144 (doc. n°71), p. 145-146 (doc. n°72).
874 RODRIGUEZ MOLINA, José, *La vida...*, p. 96-107.
875 *Ibid*., p. 235-237.
876 *Ibid*., p. 9-13.

suggèrent aussi les symboles gravés sur plusieurs blocs de la tour[877]. Un vieil ouvrage du XVII[e] siècle apporterait aussi la preuve que l'une des charpentes de la tour de l'Homenage était de style mudéjar, ce qui ne serait pas étonnant quand on connaît l'attrait qu'éprouvaient les Castillans pour ce type d'œuvre d'art[878].

Les échanges sur la frontière étaient donc bien sûr conflictuels, mais ils étaient aussi de nature commerciale et culturelle.

Le découpage administratif d'al-Andalus que présente les géographes est généralement flou, néanmoins, il est possible de percevoir une certaine évolution à travers le temps. Alors qu'Alcalá ne semble pas posséder une importance particulière sur le plan administratif au XI[e] siècle, Ibn Saʿīd al-Magribī note bien le poids pris par la forteresse au siècle suivant. L'époque de la frontière serait en revanche marquée par la montée en puissance d'Alcaudete, placée sur un pieds d'égalité avec Alcalá par Ibn al-Ḫāṭib.

Ces mutations sont également visibles à travers l'évolution des institutions qui représentaient le pouvoir dans la zone. À l'époque émirale, de grandes familles arabes, berbères et *muwalladūn* semblent dominer les campagnes, sur lesquelles Cordoue a finalement peu d'autorité. Suite à la première *fitna*, l'État travailla donc à renforcer son emprise sur le territoire. Néanmoins, il ne fit probablement pas grand cas de la *qalʿa*, qui ne semble pas avoir été un centre important au X[e] siècle. C'est au temps des Almoravides et des Almohades que le statu d'Alcalá va changer, car la forteresse devient à l'époque un véritable centre administratif. Cela s'explique sûrement par l'essor de la ville, mais aussi par la stratégie des autorités nord-africaines, qui se sont largement reposées sur l'administration provinciale, dans laquelle les clans locaux jouaient un rôle important.

Si les centres comme Alcalá étaient directement administrés par les autorités, les communautés rurales semblent avoir joui d'une certaine autonomie, comme le montre un passage du *Muġrib* d'Ibn Saʿīd concernant Locubín.

Cependant, le développement des conflits armés entraîna le renforcement de la présence du pouvoir sur le territoire. La *fitna* émirale, mais également les guerres du XI[e] siècle, renforcèrent le rôle des sites fortifiés, refuges pour les populations et relais de l'autorité de l'État. L'influence d'Alcalá ne cessa de croître entre le XI[e] et XIII[e] siècle,

877 PAVÓN MALDONADO Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana, Ciudades y fortalezas*, vol.II..., p. 343.
878 MARTÍNEZ VELA, Manuel, « Sobre una armadura mudejar en Alcalá la Real », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1996, p. 62.

notamment en raison de sa position idéale pour surveiller une des principales routes menant de Grenade à la haute vallée du Guadalquivir. Des Zīrīdes aux Naṣrides, les fortifications de la Sierra Sur furent donc sans cesse consolidées, ce qui n'empêcha pas les Castillans d'y prendre pieds au début du XIII^{e} siècle.

À partir de cette époque, Alcalá devint une des forteresses clefs du système défensif frontalier mis en place par les Grenadins. La *qalʿa* était au cœur de ce glacis protecteur, car elle faisait le lien entre les avant-postes et les villes-bases de l'arrière, qui assuraient le ravitaillement de tout le système. Cependant, ce réseau castral ne constitua jamais une barrière infranchissable, comme le montre les chevauchées quotidiennes menées par les Castillans en terre musulmane. En revanche, les forteresses devaient ralentir l'avancée de la « Reconquista », ce qui fut le cas pendant plusieurs siècles.

Il faut dire que les populations frontalières n'étaient pas forcément animées par les grands idéaux de la guerre sainte. Leur objectif premier était souvent de s'enrichir, c'est d'ailleurs pourquoi elles s'installaient sur la frontière, espace qui offrait d'importants débouchés économiques et notamment commerciaux. Néanmoins, les échanges ne furent pas uniquement pécuniaires, mais également diplomatiques et culturels.

Alcalá a donc progressivement réussi à dominer la Sierra Sur, ce qui lui permit à partir du XII^{e} siècle de présider au destin de cette zone stratégique. Mais le territoire polarisé par la *qalʿa* influença également profondément l'histoire de cette dernière, qui dut toujours faire face à la convoitise des princes et donc à leur ingérence.

Aux lendemains de la défaite des Wisigoths, il est logique que les conquérants arabo-berbères se soient établis dans de riches terroirs aux sources d'eau abondantes, des qualités que possédait le site d'Alcalá, où s'implantèrent donc les nouveaux maîtres de la Péninsule. Naturellement, des populations romano-wisigothiques occupaient déjà très probablement cette dépression, ce qui était aussi une raison de s'y installer pour les « colons » arabes, chargés de contrôler et de percevoir les impôts auxquels étaient soumis les autochtones. Pour mener à bien cette mission, les conquérants s'établirent sur des auteurs stratégiquement situées, comme La Mota, ou les éminences d'Alcaudete et de Locubín.

La Sierra Sur est idéalement située sur les grands axes de l'Andalousie orientale, elle a donc toujours attiré les Hommes, ce qui en fait un espace de mixité ethnique, culturelle et religieuse depuis l'Antiquité. Aux populations romano-wisigothiques chrétiennes, qui cohabitaient déjà avec des communautés juives, vinrent donc se mêler au VIII^{e} siècle des tribus arabes et berbères récemment islamisées. Malgré leur petit nombre, les Arabes semblent avoir dominé les Subbétiques centrales, et donc le territoire d'Alcalá. Il firent d'ailleurs de La Mota un de leurs principaux bastions, même s'ils s'installèrent aussi dans les campagnes pour pratiquer l'agriculture irriguée. En contact constant avec les populations autochtones, ces « colons » furent les principaux agents de l'arabisation et de l'islamisation de la Sierra Sur, un processus qui s'étala en al-Andalus du VIII^{e} au X^{e} siècle. Mais l'intégration de cet espace au *Dār-al-islām* ne se fit pas sans heurt, comme le montre la première *fitna*, et les différentes communautés continuèrent longtemps à cultiver leurs différences. Néanmoins, celles-ci s'estompèrent inexorablement, notamment durant l'époque du califat de Cordoue, dont le rôle est très important dans la construction de la civilisation *andalusī*. Certains groupes conservèrent pourtant leurs particularismes, notamment sur le plan religieux, comme les mozarabes et les juifs, mais ils n'ont pas laissé beaucoup de traces dans la Sierra Sur.

Durant les premiers siècles de l'histoire *andalusī*, l'aura de la *qalʿa* s'étendait à un territoire dont on pouvait apprécier l'étendue depuis le sommet de La Mota. Au sud et à l'est, d'importants massifs montagneux occupent le paysage, ils ont toujours constitué des limites naturelles à l'influence alcalaína. En revanche, seul des reliefs isolés et des cours d'eau s'étendent à l'ouest et surtout au nord, ce qui permit à l'aura d'Alcalá de s'y étendre. Il fallut néanmoins attendre la chute des Omeyyades et le déclin de Priego, principal bastion cordouan dans la région, pour que la forteresse assoie réellement son emprise sur la Sierra Sur. Mais les raisons qui expliquent l'essor de la *qalʿa* ne sont pas uniquement politiques,

elles sont probablement également économiques.

Au Moyen-Âge, il est très probable que les Alcalaínos aient d'abord exploité les matières premières que leur offraient les Subbétiques centrales, à savoir la pierre, comme le grès ou le jaspe, et le bois, certainement beaucoup plus abondant à l'époque.

Mais le moteur de l'économie médiévale était sans conteste l'agriculture, qui constituait sûrement la principale activité pratiquée dans la Sierra Sur, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. En al-Andalus, l'agriculture était caractérisée par l'importance du rôle qu'y jouait l'irrigation, ce qui n'est pas étonnant dans une région méditerranéenne relativement aride. Pour pouvoir pratiquer cette technique, il fallait néanmoins disposer d'abondantes réserves d'eau, ce qui est justement le cas du territoire d'Alcalá. Les « colons » arabes et berbères qui s'installèrent dans la zone développèrent donc probablement l'agriculture irriguée, même si rares sont les témoignages écrits et matériels permettant de l'affirmer. Les cultures « sèches » devaient toutefois occuper la majeure partie des terroirs agricoles de la Sierra Sur, ce qui est par ailleurs une réalité depuis le bas Moyen-Âge. À cette époque, les céréales et la vigne étaient les cultures les plus repandues dans la région, il semble d'ailleurs que cela ait été le cas avant la « Reconquista ». Comme en témoigne Ibn Saʿīd al-Magribī, les habitants de la région devaient aussi pratiquer l'élevage, unique activité agricole à se développer à l'époque de la frontière castellano-grenadine.

L'essor de l'agriculture permit donc sûrement à Alcalá de se développer et donc de s'enrichir. En effet, les productions agricoles étaient au Moyen-Âge au cœur des échanges commerciaux, échanges qui connurent une forte croissance dans tout le monde méditerranéen entre le XI^{e} et XII^{e} siècle. Selon al-Idrīsī, Alcaudete abritait un marché important, ce qui n'est pas étonnant, car cette localité se situe dans un riche terroir, au carrefour des routes reliant Cordoue, Jaén et Grenade. Mais ce type de souk, qui prospéra à la croisée des mondes urbains et ruraux, est toujours très peu connu à l'heure actuelle. Pourtant, ces marchés participèrent sûrement au dynamisme économique de la Péninsule, un dynamisme qui explique probablement en partie la forte croissance urbaine que connut al-Andalus à partir du XI^{e} siècle. Les monnaies découvertes dans la Sierra Sur témoignent de l'intensité des échanges réalisés dans la région, idéalement située sur les routes commerciales, une position stratégique qui a toujours eu une grande influence sur l'histoire Alcalá.

La *qalʿa* arabe était donc au centre d'un territoire agricole, qui tomba peu à peu sous sa domination. En effet, même si le découpage politico-administratif présenté par les

géographes *andalusī-s* est généralement flou, il est possible de distinguer certaines évolutions à travers le temps. Au XI[e] siècle, Alcalá ne possédait visiblement pas une importance particulière dans la zone nord-ouest de la *kūra* de Elvira. Mais un siècle plus tard, il semble que la forteresse se soit hissée à la tête de la région, comme en témoigne Ibn Saʿīd al-Magribī.

La montée en puissance de la *qalʿa* est également perceptible à travers l'évolution des institutions chargées de représenter le pouvoir central en province. Dans un premier temps les Omeyyades ne semblent pas avoir accordé beaucoup d'attention à Alcalá, qui n'était à l'époque qu'une modeste « place forte ». C'est à l'époque des Almoravides et Almohades que le statu de la *qalʿa* va changer, car cette dernière devint un véritable centre adminstratif, contrôlé par des représentants de l'État, qui étaient bien souvent choisis parmis l'élite locale. Ce sytème garantissait donc une certaine autonomie aux différentes régions d'al-Andalus, et même aux communautés rurales.

L'emprise des autorités sur le territoire se fit toutefois de plus en plus forte avec l'extension des conflits armés, qui firent d'Alcalá une des forteresses les plus importantes de la région. Les fortifications de la Sierra Sur ne cessèrent donc jamais d'être renforcées jusqu'à la période naṣride, durant laquelle la *qalʿa* devint un des avant-postes du *Dār-al-islām* en Occident.

Si La Mota dominait bien le territoire qui l'environnait, sur le plan économique et politico-administratif, les événements qui se déroulèrent en al-Andalus et donc dans la Sierra Sur eurent aussi une grosse influence su l'histoire de la forteresse. En effet, la vie des Alcalaínos, et la façon dont ces derniers organisèrent celle-ci sur La Mota fut profondément conditionnée par l'histoire de la région et donc par les guerres qui ponctuèrent celle-ci entre le XI[e] et le XV[e] siècle. Aujourd'hui, Alcalá porte encore les traces de ce passé, traces bien visibles dans le paysage, mais aussi perceptibles à travers les vestiges de La Mota.

III-Alcalá la Real, entre *qalʿa* et *madīna*

J.-C. Garcin, spécialiste de l'histoire de la civilisation arabo-musulmane, a produit une définition relativement satisfaisante de la ville en terre d'islam, voilà comment il caractérise cette dernière : « On nommera urbaine toute concentration de population dont le principe de regroupement n'est ni la subsistance par l'exploitation exclusive d'un terroir agricole, ni l'appartenance à un groupe semi-sédentaire ou nomade se définissant par une référence plus ou moins fictive à une famille, un clan ou une tribu. De telles concentrations sont identifiables, parce qu'on y trouve nécessairement ce que l'on peut appeler des « signes-urbains » : siège d'une autorité exerçant le pouvoir politique ou le maintien de l'ordre ; minimum d'infrastructures permettant la vie de populations rassemblées ; lieux où s'exerce le travail artisanal et lieux d'échanges, multiples ou uniques ; lieux de cultes pouvant relever de confessions différentes ; résidences particulières, traduisant une différenciation sociale, se distinguant des autres constructions par leur taille ou leur luxe »[879].

Ce schéma est en partie hérité des travaux de l'École orientaliste, dont les représentants définirent, au début du XX^{e} siècle, les grandes caractéristiques de la ville d'Islam. Ils forgèrent en effet le concept « d'urbanisme musulman », dont nous allons tenter de mettre en lumière les principaux aspects.

Tout d'abord, la « ville musulmane » possède un plan radio-concentrique, dont le cœur est constitué par la mosquée et les marchés qui l'environnent. Au-delà se situent les quartiers résidentiels, desservis par un réseau dense de ruelles et d'impasses. Les palais peuvent quant à eux se situer au centre, ou en périphérie. Les rues principales sont commerçantes et permettent de faire le lien entre la mosquée et les portes de la ville. En effet, la « ville musulmane » est cernée de murailles, au delà desquelles se trouvent les cimetières et les faubourgs.

Pour l'historiographie classique, ces villes sont marquées par leurs tissus urbains confus, fruit de l'emboîtement et de la juxtaposition des espaces et des constructions[880]. Le tracé tortueux des rues constitue alors un des principaux argument pour démontrer

879 GARCIN, Jean-Claude, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (Xe-XVe siècle)*, vol. II..., p. 129.

880 GUICHARD Pierre, «Les villes d'al-Andalus et de l'Occident musulman aux premiers siècles de leur histoire. Une hypothèse récente», dans CRESSIER P. et GARCÍA-ARENAL M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 37-52.

l'absence de toute planification urbaine, soit disant due à l'inexistence d'institution municipale. « L'urbanisme islamique » est effectivement conçu comme entièrement conditionné par l'islam, une religion englobante, qui aurait régi tous les aspects de la société.

La « ville musulmane » était alors considérée comme l'opposé de la ville ordonnée, héritée des civilisations grecques et romaines et donc des pays occidentaux qui se réclamaient de leurs héritages. Ce portrait péjoratif et stéréotypé est bien sûr marqué par l'idéologie coloniale, qui se prétendait investie d'une mission civilisatrice.

Les villes d'al-Andalus, qui présentaient soi-disant ces caractéristiques, furent également enfermées dans ce schéma théorique, pour devenir les villes « hispanomusulmanas » définies par le grand architecte L. Torres Balbás.

Néanmoins, ce modèle fut peu à peu critiqué à partir des années 1960 et durant les décennies suivantes. Plusieurs historiens, comme C. Cahen, ainsi que des architectes et des sociologues, s'attachèrent à nuancer et même contredire certains principes attachés à la « ville musulmane ».

Les travaux qu'ils effectuèrent permirent tout d'abord de relativiser l'importance de la religion, dont le poids était contrebalancé par l'influence du droit, la pression de la société, mais aussi par l'emprise des autorités sur la ville[881].

La mise en place d'une démarche fondée sur la confrontation permanente de données, issues de plusieurs champs disciplinaires, est en effet un impératif catégorique quand on désire faire de l'histoire urbaine. L'étude de la ville doit donc s'appuyer sur l'analyse de l'écrit, mais aussi sur l'Ethnologie, la Sociologie, l'histoire de l'Art et surtout l'Archéologie.

Cette dernière est une véritable mine d'informations pour les chercheurs, car elle permet d'appréhender les manifestations physiques de l'urbain, parfois complètement absentes des sources écrites[882].

La multiplication des études de cas, à travers l'ensemble du monde musulman révéla la grande diversité qui existait entre les villes d'Islam. Celles-ci connurent en effet différentes évolutions, qui trouvent d'abord leurs origines dans les événements historiques.

Les spécialistes ont alors déterminé quatre phases principales dans l'histoire urbaine du monde arabo-musulman. La première correspond aux VII[e] et VIII[e] siècles, durant

881 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques »..., p. 49-73 ; MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Gouverner en terre d'islam, Xe s.-XVe s,* Rennes, 2014, p. 118-119.
882 GARMY, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes*..., p. 15-17.

lesquels les conquérants arabes s'approprièrent le tissu urbain hérité de l'Empire romain byzantin. Les principales villes omeyyades, centrées autour du palais et de la mosquée du vendredi, étaient à l'époque relativement modestes. En revanche, la période des califats abassides, fatimides et omeyyades de Cordoue, vit naître de gigantesques agglomérations, à l'image de Bagdad, véritable ville monde. À la suite du déclin ou de la disparition des califats, au XI[e] siècle, les capitales politiques, plus modestes, se multiplièrent et se recentrèrent sur la religion, dont la promotion est un des axes majeurs de la politique de légitimation des nouveaux maîtres du *Dār-al-islām* que sont les Turcs ou les Berbères. La fin du Moyen-Âge et l'époque Moderne sont quand à elles marquées par une croissance générale des villes, à l'intérieur desquelles la ségrégation est de plus en plus forte, comme on le voit dans le renforcement des séparations entre zones résidentielles et zones dédiées aux activités économiques.

Différentes selon les époques, les villes sont aussi différentes en fonction des régions où elles sont situées, que ce soit à l'échelle du *Dār-al-islām* ou à celle d'al-Andalus. Le schéma de la « ville islamique » est donc trop théorique pour correspondre à la réalité, une réalité multiple que les chercheurs, et parmi eux les archéologues, travaillent à exhumer[883].

Il est clair que les définitions conceptuelles de la ville, généralement simples et donc partielles, ne peuvent rendre compte de la réalité du fait urbain dans toute sa complexité. Le mot « ville » est lui-même très imprécis, car son signifié varie selon les époques, mais aussi en fonction des régions du monde et des États. En réalité, la notion de ville n'a de sens que quand elle est associée à un territoire et à un temps[884].

Pour son imprécision géographique et temporelle, le schéma de J.-C. Garcin pose les mêmes problèmes que celui de la « ville musulmane ». Néanmoins, il y a bien des constantes dans l'urbanisme en terre d'Islam. Ce sont en effet les « signes-urbains » définis par J.-C. Garcin, « signes-urbains » qui sont d'ailleurs globalement les mêmes pour les Orientalistes.

Alcalá, il faut le répéter, n'a presque jamais été désignée comme étant une *madīna*, c'est à dire un centre peuplé et fortifié, qui rayonne sur un territoire dont elle est le pivot politique et administratif[885]. Pourtant, il semble bien que la *qalʿa* ait possédé, à certaines époques de son histoire, plusieurs des caractères propres à la ville d'Islam.

883 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques »..., p. 49-73 ; MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Gouverner en terre d'islam...*, p. 118-121.
884 GARMY, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes*..., p. 18-20.
885 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 25-28.

Entre le XII[e] et le XIV[e] siècle, Alcalá fut on l'a vu un chef-lieu de district, ce qui la rapproche des *mudun*. Mais il semble bien que les *ḥuṣūn* aient aussi possédé ce rôle politico-administratif, ce qui ne faisait pourtant pas d'eux des villes.

Pour considérer Alcalá comme étant une ville, il faut donc parvenir à déterminer si elle possédait les autres traits propres à l'urbanisme en terre d'Islam. Malheureusement, aucun texte ne décrit l'aspect qu'a pu revêtir l'habitat qui était implanté sur La Mota au temps d'al-Andalus. Il est vrai que les auteurs arabes sont généralement peu bavards à propos de l'allure que possédaient les villes, villes qui étaient pourtant bien souvent leur cadre de vie. Malgré cette constatation décevante, nous avons pu étudier un certain nombre de textes castillans du bas Moyen-Âge faisant allusion à l'apparence de La Mota, une apparence qui n'a probablement pas radicalement changée après 1341. Cependant, l'emploi exclusif des textes est comme nous l'avons vu insuffisant, et même dangereux, car il peut faire germer des contre-vérités.

Nous nous sommes donc tournés vers l'Archéologie, mais les informations produites par les fouilles qui furent menées sur La Mota sont décevantes, et nous ne pourrons nous appuyer que sur de rares données imprécises et souvent difficilement vérifiables. Nous avons en revanche pu disposer de documents iconographiques variés remontant à l'époque Moderne.

La forteresse connue une évolution qui lui est propre à travers l'histoire des villes d'al-Andalus, une évolution que nous tenterons ici de retracer dans ses grandes lignes. En parallèle, nous chercherons à déterminer l'influence qu'ont pu avoir ces évolutions sur Alcalá, et donc sur l'éclosion de ses possibles caractères urbains. Nous travaillerons ensuite à reconstruire le portrait de l'Alcalá *andalusī*, en insistant sur les aspects qui permettraient de considérer la *qalʿa* comme étant une ville.

A-Les étapes de l'expansion urbaine

Les Orientalistes considéraient l'urbanisme du monde musulman comme entièrement conditionné par l'Islam, la « ville musulmane » était donc pour eux immobile, c'est-à-dire invariable dans le temps et dans l'espace. Ainsi, elle aurait toujours présentée les mêmes caractéristiques depuis l'Asie centrale jusqu'à l'Atlantique[886].

886 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques »..., p. 49-55.

Cette vision est un non-sens, car une ville n'est pas intemporelle puisqu'elle est toujours datée et localisée. Cependant, la ville ne peut pas se concevoir de manière isolée, elle est toujours en interaction avec son territoire, comme nous l'avons vu précédemment, mais aussi avec les autres pôles urbains[887]. Bien que nous nous emploierons à retracer l'histoire d'Alcalá, nous replacerons donc celle-ci dans le contexte plus général du monde urbain *andalusī*.

Grâce aux travaux pluridisciplinaires menés ces dernières décennies, les chercheurs sont parvenus à diviser l'histoire urbaine d'al-Andalus en plusieurs grandes phases chronologiques, que l'on peut tenter de résumer ici.

Les deux premiers siècles de l'histoire *andalusī* sont encore marqués par le déclin de l'urbain, amorcé à la fin de l'Antiquité. Il faut alors attendre le IX^e^ et surtout le X^e^ siècle pour que les villes se développent, en parallèle de l'islamisation qui semble s'accélérer à l'époque. Les chefs lieux de *kuwar* profitent probablement de cette croissance urbaine, même s'ils restent dans l'ombre de Cordoue qui connaît à l'époque un véritable âge d'or.

Au XI^e^ siècle, la chute du Califat provoque le morcellement territorial d'al-Andalus, divisé en plusieurs taifas indépendantes. Chacune d'entre elles est centrée sur une capitale, qui correspond bien souvent aux anciens chefs-lieux provinciaux. Ces nouveaux centres politiques, économiques et culturels se développent alors rapidement tandis que Cordoue décline. En parallèle, certaines villes portuaires de la côte levantine sont très prospères, à l'image d'Almería, devenue un des ports les plus importants de la Méditerranée occidentale. Au XI^e^ siècle, les centres urbains ont tendance à se doter plus systématiquement de fortifications, ce qui est probablement dû à la multiplication des conflits armés.

Ce processus s'accentue au XII^e^ siècle, époque où les villes d'al-Andalus sont de plus en plus menacées par l'avancée de la « Reconquista ». Malgré les conquêtes chrétiennes, certaines villes sont toujours florissantes, comme Séville, devenue la capitale des Almoravides et des Almohades dans la Péninsule. La ville tombera finalement aux mains des Castillans, qui conquirent une grande partie d'al-Andalus, ce qui poussa de nombreux *Andalusī-s* à émigrer vers le royaume de Grenade. Saturées, les villes naṣrides durent sans cesse renforcer leurs infrastructures défensives pour faire face aux Castillans, qui finirent par prendre Grenade en 1492[888].

887 GARMY, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes*..., p. 83.
888 MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 158-201.

On comprend donc que les villes d'al-Andalus n'aient pas vraiment connu une histoire au tracé linéaire, un parcours qui ne suivit pas non plus un schéma organiciste. Ainsi, il est faux de dire que les villes *andalusī-s*, dont l'age d'or s'étendrait du X^e^ au XI^e^ siècle, auraient toutes connu le même déclin à partir du siècle suivant, durant lequel s'accélère la « Reconquista »[889].

Il est néanmoins plus pertinent sur le plan scientifique de prendre en compte les continuums urbains, qui permettent d'observer les grandes mutations que connut une ville, plutôt que de privilégier les éléments, souvent isolés, qui marquent les discontinuités[890].

Pour reconstruire ces évolutions, et donc retracer le processus de la « fabrique urbaine », il faut d'abord déconstruire le profil de la ville actuelle. L'enjeu est de comprendre et de mettre en lumière le rapport dialectique entre les configurations sociales et politiques, et les structures spatiales et matérielles de la ville.

Mais il est impossible, sur le plan méthodologique, de faire de l'histoire sans s'arrêter sur des tranches de temps, qui représentent des moments décisifs, entre lesquels il est possible de mesurer les différences et donc les changements. C'est bien sûr l'état des sources qui permet de se concentrer ou non sur une période de l'histoire urbaine[891].

En fonction des sources dont nous disposons, nous avons donc choisi de découper l'histoire urbaine d'Alcalá en trois grandes périodes.

Dans un premier temps, nous nous questionnerons sur le développement que connut Alcalá entre le XI^e^ et XII^e^ siècle, un développement en partie lié à des facteurs politiques et économiques. Ensuite, nous soulignerons l'importance des liens qui unirent Alcalá et les Banū Saʿīd, une famille qui laissa une marque profonde dans l'histoire de la forteresse, qui semble devenir une ville sous leur impulsion. Pour finir, nous analyserons l'influence que put avoir la frontière sur la vie des Alcalaínos, et donc sur la petite ville qu'Alcalá semble être devenue.

L'objectif de ce travail est de comprendre les phénomènes qui engendrèrent l'éclosion sur La Mota de certains « signes urbains », dont l'apparition nous permettrait de considérer Alcalá comme étant une ville.

889 GARMY, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes*..., p. 23.
890*Ibid*., p. 88.
891*Ibid*., p. 22-35.

1. Un essor du à l'association de facteurs politiques et économiques

Les fouilles menées ces dernières années ont montré la diversité des villes d'al-Andalus, ce qui constitue d'ailleurs un des principaux objectifs de l'archéologie urbaine aujourd'hui. Cependant, il reste encore de nombreuses zones d'ombre concernant l'urbanisme *andalusī,* comme son important développement durant les X^e^ et XI^e^ siècles, un phénomène qui reste par bien des aspects méconnu.

Alcalá, dont les sources nous montrent l'importance au XII^e^ siècle, connaît probablement elle aussi une période de croissance entre la fin du Califat et l'arrivée des Almoravides, mais comme souvent, les données sont rares pour en rendre compte. Malgré tout, nous allons tenter de comprendre les raisons de ces changements, en nous appuyant sur toutes les sources dont nous disposons.

a. L'éclosion d'un « bourg castral » sur La Mota

L'installation de populations sur des sites de hauteurs, comme La Mota, répond dans un premier temps à un besoin fondamental, celui de se défendre. La période qui s'étend de la fin de l'Empire romain à l'instauration du Califat est effectivement marquée par une relative insécurité, ce qui pousse les habitants de la région à édifier des refuges, dans lesquels ils pouvaient s'abriter en cas de crise. Ces premiers *ḥuṣūn*-refuges sont comme nous l'avons vu nombreux dans la Sierra Sur, et Alcalá semble en faire partie, même si elle est désignée comme étant une *qalʿa*. Les populations rurales ont donc tendance à s'établir sur des hauteurs, ce qui ne veut pas dire que les plaines soient désertées. Comme nous l'avons constaté, les campagnes de la Sierra Sur paraissent relativement bien peuplées à l'arrivée des « colons » arabo-berbères, et notamment les terroirs riches en eau, comme celui qui s'étend aux pieds de La Mota.

Les villes connaissent quand à elles un réel déclin depuis la fin de l'Antiquité, un déclin qui pousse justement les Hommes vers les campagnes[892]. D'après les chroniqueurs, il ne semble d'ailleurs pas avoir existé de véritable vie urbaine dans la Péninsule à l'arrivée des Arabes, au début du VIII^e^ siècle. Les villes du royaume wisigoth demeurent toutefois des centres politico-administratifs, un statu conservé et même renforcé par les conquérants,

892 BAZZANA, André, « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) »..., p. 36 ; *Id*., « L'habitat fortifié dans l'Espagne musulmane (IXe s.-XVe s.) »..., p. 60.

qui s'installent d'abord en ville et en font les centres de leur pouvoir.

Il est difficile de savoir à quoi ressemblaient ces premières villes, notamment au niveau de leur densité de population, et de la distribution spatiale de cette dernière. Cependant, il semble que ces centres, hérités du réseau urbain mis en place par les Romains, furent rapidement investis par les Arabes, qui s'y installèrent en fonction de leurs appartenances tribales. En effet, les différents clans auraient constitué des quartiers spécifiques, dispersés autour d'un centre polarisateur qui abritait les pouvoirs politiques et religieux[893].

Dans les campagnes aussi les Arabes semblent s'être installés en fonction de leur appartenance tribale, comme nous l'avons vu avec les Banū Saʿīd et les Banū Yaḥṣub, deux clans qui appartenaient à la même tribu et qui s'établirent donc au même endroit, à Alcalá. Ces « colons » arabes, et notamment les descendants d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd, se seraient cependant dispersés dans les campagnes de la Sierra Sur, avec probablement l'objectif de pratiquer l'agriculture irriguée. Mais ils considéraient toujours La Mota comme étant leur principal établissement, comme nous le laisse entendre Ibn Ḥayyān[894].

L'organisation du peuplement dans la territoire d'Alcalá avait donc un fort caractère tribal. La Mota aurait constitué le centre politique et religieux des Arabes de la zone, qui occupaient les campagnes sous la forme de petits noyaux de peuplement, souvent situés à proximité de zones irriguées. Il est souvent difficile de déterminer où était située la mosquée principale dans un espace comme celui que constituait le territoire d'Alcalá, mais on peut imaginer qu'elle ait déjà été édifiée sur La Mota. Ce qui est sûr, c'est qu'elle devait affirmer l'unicité du groupe humain et matérialiser le sentiment d'appartenir à la communauté[895].

Le rôle des refuges de hauteurs se renforce durant le IX^e^ et le X^e^ siècle, beaucoup seront même probablement « fortifiés » durant la première *fitna*. Certains de ces *ḥuṣūn* sont déjà géographiquement associés à des noyaux de peuplement.

C'est à partir du XI^e^ siècle que les *ḥuṣūn* semblent pleinement détenir le statu qui fut défini par A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard dans *Les châteaux ruraux d'Al-Andalus : histoire et archéologie des ḥuṣūn du sud-est de l'Espagne*. Le *ḥiṣn* constituait alors le cœur d'un territoire, et l'expression de la cohésion du groupe qui exploitait ce dernier. Les *ḥuṣūn*

893 GUICHARD Pierre, «Les villes d'al-Andalus et de l'Occident musulman aux premiers siècles de leur histoire. Une hypothèse récente»..., p. 37-52
894 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340.
895 BAZZANA André, « L'habitat fortifié dans l'Espagne musulmane (IXe s.-XVe s.) »..., p. 65.

structuraient donc les campagnes *andalusī-s,* ce qui fut probablement le cas dans les Subbétiques centrales.

Le rôle des sites fortifiés continua de se renforcer entre le XI^e^ et le XIII^e^ siècle, car ils étaient devenus les point d'appui de l'autorité politico-administrative, mais surtout car leur valeur stratégique ne cessa de croître du fait de l'extension des conflits armés. Les places fortes *andalusī-s* à l'époque se rapprochent par plusieurs aspects des châteaux de l'Occident chrétien, car leur caractère militaire s'affirme ainsi que leur emprise sur le territoire[896].

Nous avons tenté de bien mettre en lumière ce processus dans le chapitre précédent, en nous appuyant sur l'exemple d'Alcaudete et surtout d'Alcalá. En effet, la forteresse est dotée au XII^e^ siècle de véritables institutions judiciaires, qui sont la preuve du renforcement de son influence dans la région. L'importance croissante de la *qalʿa* est aussi probablement visible à travers le bâti, et notamment le système défensif, mais nous reviendrons plus tard sur ce thème.

Sous la pression de la « Reconquista », la fonction des châteaux fut effectivement profondément modifiée, mais c'est aussi le cas de l'organisation de l'habitat. Entre le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, les populations ont tendance à se concentrer autour du château, un mouvement lent et diffus qui s'affirme sous le poids des événements militaires[897]. Certains de ces châteaux peuvent alors ressembler aux bourgs castraux caractéristiques de l'Occident chrétien, même si ces derniers sont considérés comme étant une des manifestations de la mainmise seigneuriale sur le territoire, une mainmise seigneuriale qui n'existe théoriquement pas en al-Andalus[898].

C'est justement entre le XI^e^ et le XII^e^ siècle que La Mota semble devenir plus qu'une simple forteresse. La colline est en effet occupée par un habitat dense, si dense qu'il se développe hors des murailles de la *qalʿa* pour former le vieux faubourg. Ce quartier remonterait au XI^e^-XII^e^ siècles, comme le suggère la méthode employée pour la construction de l'enceinte qui l'enserre[899]. La protection offerte par les fortifications d'Alcalá a donc certainement encouragé les populations des alentours à venir se réfugier sur les flancs de La Mota, un phénomène qui s'observe dans de nombreux sites *andalusī-s* à la même époque.

---

896 *Id*., « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) »..., p. 36.
897 *Ibid.*, p. 37.
898 *Id*., « L'habitat fortifié dans l'Espagne musulmane (IXe s.-XVe s.) »..., p. 57-58.
899 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel des Almoravides et des Almohades*, Grenade, 1999, p. 299.

Plusieurs de ces « bourgs castraux » ont fini par stagner, mais d'autres sont devenus de véritables villes, surtout quand ils pouvaient s'appuyer sur un hinterland riche et dynamique.

b. Un monde urbain dopé par la croissance économique des XI^e^ et XII^e^ siècles.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la migration de groupes arabes et berbères en al-Andalus permit la diffusion de techniques hydrauliques orientales dans les campagnes. La portée et le rythme de ces diffusions est en revanche difficile à appréhender aujourd'hui, nous sommes donc dans l'incapacité de dater précisément les grandes phases qui marquent les mutations du monde agricole, ou d'identifier clairement les agents impliqués dans ces changements.

Néanmoins, il est certain que les migrations rurales furent parmi les principales responsables de la diffusion de ces innovations, qui semblent appliquées dans la plupart des régions d'al-Andalus au lendemain de la chute du Califat. L'ensemble des études portant sur les espaces irrigués témoigneraient en effet de l'importance du XI^e^ siècle dans le développement de l'agriculture *andalusī*. Pour certains spécialistes, l'époque des taifas serait même accompagnée d'une sorte de « révolution verte islamique »[900].

À partir de cette période, les espaces irrigués semblent avoir connu une constante progression, comme à Tortosa, qui aurait été cernée au milieu du XII^e^ siècle par près de 85 hectares de champs et de jardins irrigués[901].

Dans le *Šarq* al-Andalus, où de nombreux espaces irrigués ont été fouillés et étudiés, il semble bien que la croissance des productions agricoles au XI^e^ siècle ait largement contribué au développement des villes. L'archéologie valencienne a effectivement fourni beaucoup d'informations sur l'évolution du peuplement entre le X^e^ et le XI^e^ siècle, qui représente une période charnière dans l'histoire d'al-Andalus.

Ainsi, les sources matérielles et écrites témoignent d'une tendance générale à l'abandon des établissements de hauteurs, un processus complexe qui aurait eu lieu entre la deuxième moitié du X^e^ siècle et le début du siècle suivant. Ce phénomène coïncide justement avec la soudaine croissance des petits noyaux urbains de la région, à propos desquels nous ne sommes renseignés que depuis le milieu du X^e^ siècle, ce qui montre leur

900 KIRCHNER, Elena, VIRGILI, Antoni, ANTOLÍN, Ferran, « Un espacio de cultivo urbano en al-Andalus : Madîna turtusa antes de 1148 »..., p. 11-16.
901 *Ibid*., p. 34-37.

rapide développement[902].

Dans la Sierra Sur aussi de nombreux établissements de hauteurs semblent être abandonnés entre le X^e^ et le XI^e^ siècle. C'est par exemple le cas du site du Cerro de la Cruz, qui correspondrait au *ḥiṣn* de *Wasqah*[903], mais aussi des *ḥuṣūn* de *Ašbatīṭ*, *Cardela, Esparraguera, ʿĀliyya* et *Riberaš*, que les textes mentionnent uniquement dans le cadre d'événements antérieurs au XI^e^ siècle.

De nombreux sites furent abandonnés, tandis que certains étaient conservés et même renforcés, au cour d'un processus qui se manifesta par le déplacement des populations vers les fonds de vallées, mais aussi vers la côte depuis l'intérieur des terres.

Ces déplacements de populations ne semblent pas être dus à des événements politiques et militaires, mais plutôt à l'augmentation constante des impôts qui appauvrit les habitants des sierras et les pousse à descendre dans les vallées. Ces populations sont alors contraintes d'augmenter la productivité de leurs cultures pour pouvoir faire face à la pression fiscale, qui connut une forte croissance à l'époque des royaumes de taifas.

Ces gains de productivité furent donc semble t-il obtenus grâce à l'adoption de nouvelles techniques d'irrigation, mais aussi grâce à l'extension des zones cultivées. L'accroissement de l'excédent agricole engendra une hausse de la démographie, qui provoqua la multiplication des villages ruraux, mais également l'augmentation des populations urbaines[904].

La décentralisation administrative que connaît al-Andalus après la chute du califat de Cordoue entraîne en parallèle une rationalisation de la gestion des terroirs agricoles, maintenant contrôlés à une échelle régionale[905]. Les gouvernements locaux sont en effet plus aptes à promouvoir le développement économique du territoire[906].

Le développement d'Alcalá entre le XI^e^ et le XII^e^ siècle fut peut-être aussi favorisé par la hausse des productions agricoles. Ainsi, il est fort possible que la croissance démographique animée par le dynamisme de l'agriculture soit en partie responsable de l'augmentation de la population alcalaína. Le vieux faubourg, ainsi que les *maqābir*

902 AZUAR RUIZ, Rafael, « Del hisn a la madina en el Sharq al-Andalus, en época de los reinos de taifas (siglos XI) », dans LALIENA CORBERA, C., UTRILLA UTRILLA, J. F. (éd.), *De Toledo a Huesca. Sociedades medievale en transición a finales del siglo XI (1080-1100)*, Saragosse, 1998, p. 30-32.
903 QUESADA SANZ, Fernando, e. a. /, « La ocupación de época emiral islámica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba) : análisis de un contexto representativo : la fosa UN 1088/US 1077 »..., p. 203-221.
904 AZUAR RUIZ, Rafael, « Del hisn a la madina en el Sharq al-Andalus, en época de los reinos de taifas (siglos XI) »..., p. 32-38
905 GUICHARD, Pierre, *Estudios*..., p. 164-165.
906 BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme*..., p. 45.

d'Alcalá, remonteraient d'ailleurs aux XI[e] et XII[e] siècles, ce qui peut indiquer une hausse de la population[907]. La *qalʿa* s'est peut-être également enrichie grâce à la hausse des productions agricoles, car elle était le siège de l'administration fiscale de la région.

Les espace irrigués, et donc les communautés rurales qui les exploitaient, subirent à l'époque l'influence croissante des villes, dont le poids fut encore renforcé par le fractionnement politique issu de l'effondrement du Califat. Il faut dire que les zones irriguées étaient généralement situées dans les plaines, à proximités des noyaux urbains, car une grande part de la production agricole était dédiée à l'approvisionnement de ces derniers. Les villes eurent donc tendance à contrôler les terroirs irrigués situés dans leur périphérie, un contrôle qui passait avant tout par la fiscalité. En effet, en tant que centre de pouvoir, les villes organisaient la levée des impôts et bénéficiaient probablement d'une partie de ces recettes. En outre, aristocrates et notables urbains acquirent de plus en plus de terres en périphérie des villes, ce qui renforça encore la capacité d'intervention de ces dernières dans le monde rural[908].

Comme nous l'indique Ibn Saʿīd al-Maġribī, Alcalá a également renforcé son emprise sur la Sierra Sur au XII[e] siècle, si bien que la forteresse et son territoire peuvent même proclamer leur indépendance dans les années 1140.

Les villes connaissent donc à l'époque une forte période de croissance, qui va de paire avec la consolidation en al-Andalus de la société tributaire. L'installation de ce modèle rentre dans le cadre plus large de l'islamisation du pays, une islamisation dont les villes sont le moteur. Le monde rural rentre alors dans une économie beaucoup plus globale, largement tournée vers la ville, qui constitue le principal pôle d'attraction de la société *andalusī*[909].

Ce sont les centres urbains côtiers ou ceux qui sont situés sur les rives de cours d'eau proches de la mer qui connaissent le développement le plus important à l'époque. La géographie urbaine d'al-Andalus, auparavant très continentale, fut donc bouleversée par le

907 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 299 ; BORRÁS QUEROL, Carlos, AYERBE AGUAYO, José Luis, « Excavaciones de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalá la Real. Informe preliminar. El cementerio musulman de Alcalá la Real », dans *Anuario arqueológico de Andalucía*, vol. III..., p. 237-248 ; AYERBE AGUAYO José luís, « Informe preliminar sobre los restos aparecidos en la calle del mudo num. 6 de Alcalá la Real »..., p. 1-8.
908 *Ibid*. p. 38-43.
909 GUTIÉRREZ LLORET, Sonia, « Ciudades y conquista : el fin de las civitates visigodas y la génesis de las mudûn islámicas en el sureste de al-Andalus », dans CRESSIER, P. et GARCÍA-ARENAL, M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 137-157 ; AZUAR RUIZ, Rafael, « Del hisn a la madina en el Sharq al-Andalus, en época de los reinos de taifas (siglos XI) »..., p. 38-43 ; GUICHARD, Pierre, *Estudios*..., p. 173-174.

renforcement du rôle de la Méditerranée entre le XI^e^ et le XII^e.^ Durant cette période, le bassin méditerranéen connaît effectivement une forte croissance des échanges, qui engendre entre autre l'accélération du phénomène d'urbanisation.

Alcalá, mais aussi Alcaudete et son marché, ont probablement bénéficié de la réorientation des flux économiques, plus que jamais tournés vers le Levant et donc vers la mer. On le répète, la Sierra Sur était idéalement située sur les routes qui menaient du centre de la Péninsule à la Méditerranée, on peut même imaginer que les autorités alcalaínas aient perçu des taxes sur les marchandises qui passaient aux abords de La Mota.

Le développement d'Alcalá durant les XI^e^ et XII^e^ siècle trouve donc sûrement son origine dans l'association de ces facteurs, qui furent plus ou moins concomitants. La *qalʿa* possédait à l'époque un véritable rôle stratégico-militaire et politico-administratif, mais aussi un poids économique important, ce qui encourageait les populations à s'installer sur La Mota. Les autorités locales, qui jouissaient sous les taifas d'une certaine autonomie, ont donc dû profité de cette croissance économique pour s'enrichir et accroître leur pouvoir[910]. Ce fut certainement le cas des Banū Saʿīd, qui connaissent leur age d'or au XII^e^ siècle, un âge d'or qui fut aussi celui d'Alcalá.

2. Alcalá la Real et les Banū Saʿīd, une ascension parallèle du VIII^e^ au XII^e^ siècle

L'histoire de l'Alcalá musulmane se confond à bien des égards avec celle des Banū Saʿīd, puissant clan yéménite qui s'installa dans la Sierra Sur au lendemain de la conquête arabe, et choisit finalement d'émigrer en Orient, au milieu du XIII^e^ siècle, pour échapper à la « Reconquista ».

a. L'implantation des Banū Saʿīd dans la Sierra Sur et leur « féodalisation »

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer l'importance de la tribalité chez les Arabes et les Berbères qui s'installèrent en al-Andalus au VIII^e^ siècle, une tribalité sûrement au centre de la société *andalusī* jusqu'au XI^e^ siècle[911]. Les groupes tribaux, comme les Banū Saʿīd et les Banū Yaḥṣub, devaient leur cohésion et leur stabilité à l'organisation rigoureusement agnatique sur laquelle ils étaient fondés. Cette organisation bédouine

910 *Id*., « Un análisis de la Granada zirí a través de las fuentes escritas y arqueológicas »..., p. 135.
911 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 302-303.

traditionnelle reposait donc d'abord sur la prédominance pratiquement absolue de la parenté patrilinéaire. En parallèle, ces groupes prônaient l'endogamie, qui était perçue comme plus honorable, et qui permettait surtout de renforcer encore la solidarité du groupe.

Toute l'histoire de la dynastie omeyyade en al-Andalus est par exemple marquée par cette tradition endogame. Ce fut aussi probablement le cas des Banū Saʿīd, mais nous ne possédons aucune information sur la politique matrimoniale qu'ils mirent en place. Cette situation n'est pas une exception car les mariages sont mal connus en al-Andalus, la situation des femmes est d'ailleurs globalement absente des sources, ainsi, nous ne connaissons aucun des membres féminins du clan Banū Saʿīd[912].

Pour ces clans, les cadres de la parenté resteront les mêmes que ce qu'ils étaient chez les anciens arabes, et ce jusqu'au XI^e^ siècle, c'est en tout cas ce que semblent indiquer les sources.

Cette permanence s'explique aussi par l'organisation militaire que connut al-Andalus jusqu'au X^e^ siècle, une organisation basée sur le groupe agnatique, qui permit le maintien des solidarités entre les membres d'une même tribu[913]. La force de cette organisation militaire en Andalousie orientale est clairement perceptible à travers un passage de l'œuvre d'ʿĪsà al-Rāzī, qui rappelle d'ailleurs l'appartenance d'Alcalá et d'Alcaudete au district militaire d'Elvira, qui était dominé par le *ǧund* de Damas[914].

Les clans arabes qui s'installèrent en al-Andalus étaient donc solides et relativement « fermés », cependant, ils ne semblent pas avoir été isolés, notamment au sein du monde rural, où les grands lignages issus de l'aristocratie wisigothique étaient encore très influents.

Le dialogue était probablement constant entre patriciens arabes et aristocrates autochtones au VIII^e^ siècle, ce qui est bien visible dans le passage où Ibn al-Quṭīya relate comment Arṭabās fit don à un chef arabe d'une exploitation agricole située sur les rives du *Wādī šūš*[915].

Des alliances unissaient les grandes familles d'origine hispano-wisigothique avec les clans arabes et berbères, comme on le voit durant la première *fitna*[916]. Ainsi, les ʿAns de

912 *Ibid*., p. 153-163.
913 *Ibid*, p. 242.
914 ʿĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales palatinos*..., p. 242.
915 IBN AL-QUṬĪYA, *Histoire de la conquête*..., p. 41-45 ; *Id.*, *Historia de la conquista*..., p. 28-31 ; *Id*., *Early islamic spain* ..., p. 75-77.
916 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, «Châteaux et rebelles : l'exemple d'al-Andalus à la fin du IXe siècle »..., p. 42-44.

Ašbatīṭ et *Wasqah* choisirent de s'allier avec Ibn Mastana contre Cordoue, ce qui laissait au deux groupes les mains libres pour razzier la région[917]. Ces alliances pouvaient probablement être scellées par des mariages, il est donc possible que des unions matrimoniales aient lié les Banū Saʿīd à des lignages autochtones de la Sierra Sur.

Les Arabes on peut-être pu profiter de ces alliances pour renforcer leur assise foncière, comme on le voit dans le passage du *Taʾrīḫ iftitāḥ* que nous venons de mentionner.

Ce qui est sûr, c'est que les liens que tissèrent les clans arabes avec les grandes familles indigènes ont assuré aux conquérants une meilleurs emprise sur les campagnes, une emprise que les Banū Saʿīd cherchèrent sûrement constamment à renforcer.

La force et la persistance de la tribalité est particulièrement perceptible dans les campagnes d'Andalousie orientale, où l'État omeyyade peinait à faire respecter son autorité en dehors des villes. Il était alors impossible de rester à la marge des groupes claniques, les populations autochtones furent donc peu à peu intégrées à la société tribale.

Le fait que cette région d'al-Andalus soit caractérisée par son grand nombre de sites fortifiés est peut-être un signe de la concordance qui existait entre l'organisation sociale et le schéma défensif basé sur les « châteaux-refuges ».

Pour M. Acién Almansa, il est possible de classer les *ḥuṣūn* d'Andalousie orientale en trois catégories, même s'il reconnaît ne pas pouvoir s'appuyer sur beaucoup de sources pour étayer sa thèse.

Il y avait d'abord selon lui les simples refuges, dont le rôle était prioritairement défensif. La deuxième catégorie comprendrait quand à elle les fortifications émirales, c'est par exemple le cas des places fortes destinées à protéger les côtes. Le troisième type de *ḥiṣn* dégagé par M. Acién Almansa aurait en revanche une origine presque féodale.

En effet, une partie des populations d'origine autochtone, notamment celles qui s'étaient réfugiée dans les zones montagneuses à la suite de la conquête arabe, seraient peu à peu tombées sous l'emprise de « seigneurs », issus de lignages d'origine wisigothique. Cette aristocratie était déjà en passe de dominer le monde rural au VII^e^ siècle, un processus que l'on peut qualifier ici de féodalisation, et qui se prolongea manifestement aux VIII^e^ et IX^e^ siècles.

Plusieurs chefs *muwalladūn*, à commencer par Ibn Ḥafṣūn, avaient ainsi une conduite proche de celle des seigneur féodaux durant la première *fitna*. Comme ces derniers, ils

917 Ibn Ḥayyān, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340.

auraient érigé des « châteaux », qui, selon les recherches archéologiques, étaient plus complexes que les *ḥuṣūn*-refuges. Ces « places fortes » étaient destinées à dominer le territoire et sa population, mais aussi à défier l'État cordouan.

Le modèle de la société tribale fut intégré par les populations autochtones, ce qui ne veut pas dire qu'elles aient été passives. En effet, certains clans arabes et berbères furent, d'après M. Acién Almansa, également contaminés par le schéma proto-féodale des élites autochtones.

Plusieurs lignages arabes et berbères, finalement proches des grandes familles d'origine hispano-wisigotique érigèrent donc également des « châteaux », qui leur permettaient de dominer les campagnes.

Pour M. Acién Almansa, le cas des Banū Saʿīd est l'exemple type de la « féodalisation » d'un lignage arabe, une « féodalisation » bien visible au milieu du XII[e] siècle, quand ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd proclama l'indépendance d'Alcalá.

Cette société propre à al-Andalus est donc mouvante, malgré la force de certaines structures, comme celles qui caractérisent la tribalité. Il est difficile de savoir combien de temps ce modèle perdura, même s'il fut profondément bouleversé par la victoire de Cordoue à l'issue de la première *fitna*, qui marque le triomphe de la société islamique[918].

On ne sait presque rien de la base économique de ces groupes tribaux, même s'il semble qu'ils aient possédé des domaines fonciers, ce qui leur assurait sûrement des revenus. En outre, les premiers clans qui s'établirent en al-Andalus, comme les Banū Saʿīd, étaient semble t-il « concessionnaires » des impôts payés par les tributaires de leur district. Un partie des impôts destiné à l'État devait donc être captée par les groupes chargés des perceptions[919].

Malgré la « féodalisation » de certains clans arabes et berbères, l'appartenance lignagère semble toujours jouer un rôle plus important que le pouvoir issu de la domination du territoire. Le statu politique d'un groupe tribal et la puissance de celui-ci dépendait donc encore largement de sa relation avec le pouvoir central[920].

Malheureusement, les Banū Saʿīd n'ont jamais entretenu de bon rapport avec les Omeyyades, contre qui ils nourrissaient une rancune particulièrement tenace. En effet, non seulement ils étaient responsables de la mort d'ʿAmmār, ancêtre des Banū Saʿīd tué à la

918 ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento y fortificación en el sur de al-Andalus : la formación de un país de ḥuṣūn »..., p. 137-150 ; GUICHARD, Pierre, « Château et pouvoir politique », dans *Actas I, congreso internacional fortificaciones en al-Andalus, Algeciras, novembre-diciembre 1996*, Algésiras, 1998, p. 25-31.
919 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 153-154.
920 *Id*., « Château et pouvoir politique »..., p. 26-27.

bataille de Siffīn en 657, mais ils avaient aussi fait décapiter ʿAbd Allāh b. Saʿīd au milieu du VIII[e] siècle[921].

Cette hostilité était probablement réciproque, et l'échec des Banū Saʿīd à empêcher l'installation des Omeyyades en al-Andalus provoqua manifestement la disgrâce et la marginalisation du clan alcalaíno. Les Banū Saʿīd disparaissent effectivement des textes durant toute la période omeyyade, et il faut attendre la chute du Califat pour qu'ils fassent leur retour sur la scène politique *andalusī*[922]. Il semble pourtant qu'Ibn Ḥayyān aborde le cas d'un groupe affilié aux Banū Saʿīd dans son *Muqtabis*, mais c'est justement pour souligner l'implication de celui-ci dans la rébellion menée contre l'émirat omeyyade au tournant des IX[e] et X[e] siècles[923].

Contrairement à l'Europe féodale, la richesse ou la terre n'était pas la première source de pouvoir en al-Andalus. L'autorité d'un chef local, son prestige social et son influence politique, dépendait de sa relation avec Cordoue, mais surtout de l'emprise qu'il avait sur son clan. Les détenteurs de l'autorité politique étaient les héritiers des chefs de tribu de l'époque précédente, sûrs de la solidarité d'un groupe agnatique nombreux et soudé[924].

L'*ʿaṣabīya* tribale, fondée sur les liens du sang, était effectivement centrale dans la conquête et la conservation du pouvoir. Ainsi, tous les régimes d'al-Andalus se sont d'abord reposés sur la force et la cohésion d'un groupe, depuis les Omeyyades jusqu'aux Naṣrides[925]. Le rôle central de l'*ʿaṣabīya* fut très bien montré par Ibn Ḫaldūn, pour qui cette notion est réellement à la base du pouvoir dans le monde arabo-musulman. L'*ʿaṣabīya* unissait les membres du clan, et pouvait aussi lier d'autres groupes aux lignages les plus puissants. Les clans les plus solides, qui possédaient les réseaux de clients les plus importants, étaient donc les mieux placés pour conquérir le pouvoir suprême, ce qui fut le cas des Omeyyades en al-Andalus au milieu du VIII[e] siècle[926].

C'est bien entendu sur l'*ʿaṣabīya* que furent fondés les royaumes de taifas, comme celui de Grenade, dominé par le puissant clan zīrīde. On remarque d'ailleurs que seul les groupes arabes et berbères jouissaient de la cohésion lignagère susceptible de leur assurer

921 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186 ; AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* DE GAYANGOS, P. (trad.), vol. II..., p. 27-28 ; POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 81-82.
922 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 151.
923 IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22..., p. 340.
924 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 319.
925 *Ibid*., p. 323-324.
926 IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. I, *Autobiographie et Muqaddima*, CHEDDADI, A. (trad.), Paris, 2002, p. 382-383, 396-397.

une puissance durable, car au XI[e] siècle, les lignages d'origine wisigothiques semblent avoir tous disparus[927].

Les Banū Saʿīd devaient posséder une forte *ʿaṣabīya*, car la famille su maintenir sa cohésion lignagère du VIII[e] au XIII[e] siècle, malgré la forte hostilité que leur manifesta le pouvoir omeyyade durant les trois premiers siècles de l'histoire d'al-Andalus.

Pour connaître une telle permanence dans le temps, il est probable que les Banū Saʿīd aient constamment travaillé à renforcer leur autorité, qui reposait sur l'*ʿaṣabīya* du clan et les liens de clientèle qui liaient sûrement à ce dernier des familles arabes, berbères et *muwalladūn* des Subbétiques centrales.

Le pouvoir des Banū Saʿīd devait aussi résider dans l'emprise qu'il exerçait sur la Sierra Sur, une emprise presque féodale, qui se manifestera dans toute sa force au XII[e] siècle.

b. Les Banū Saʿīd, maîtres incontestés de la *qalʿa* du XI[e] au XIII[e] siècle

Durant tout le temps que dura la domination des Omeyyades sur al-Andalus, Alcalá, dont le destin semble déjà lié à celui des descendants d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd, resta à la marge de l'Andalousie orientale. Mais la grande *fitna* et l'instauration des royaumes de taifas bouleversèrent profondément les rapports de force, ce qui permit aux Banū Saʿīd de refaire surface et donc à la *qalʿa* de se développer.

Les sources sont peu loquaces à propos des agissements des Banū Saʿīd au XI[e] siècle, mais il est clair que la fortune politique et littéraire qui fut la leur un siècle plus tard trouve son origine dans les décennies précédentes. Selon Ibn Saʿīd al-Magribī, les Banū Saʿīd auraient déjà proclamé leur indépendance et celle de La Mota dans le tumulte de la grande *fitna*, mais ils durent sûrement rapidement se soumette aux berbères zīrīdes, maintenant maîtres de l'ancienne *kūra* de Elvira. Cette épisode montre l'ampleur du pouvoir dont jouissaient les Banū Saʿīd, qui étaient déjà animés par des velléités d'indépendance[928]. Ibn Ḥazm, qui rédigea son œuvre historique, le *Ǧamharat ansāb al-ʿarab*, au cours du XI[e] siècle, associe d'ailleurs clairement Alcalá à la tribu de ʿAns, c'est à dire les Banū Saʿīd[929].

L'époque de la constitution des royaumes de taifas est une des plus mal connue de l'histoire d'al-Andalus. En Andalousie orientale, les premiers États furent édifiées par des

927 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 149.
928 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 186-187.
929 IBN ḤAZM, « Linajes arabes en al-Andalus según la "Ŷamharat" de Ibn Ḥazm (Conclusión) »..., p. 346.

chefs berbères qui s'appuyaient sur leurs groupes tribaux, venus dans la Péninsule pour servir comme mercenaires dans l'armée califale. Il semble bien que ces clans aient repris l'organisation mise en place par les Omeyyades. Pourtant, P. Guichard note bien l'autonomie que semble posséder certains lignages dans ce système, il site d'ailleurs les Banū Saʿīd comme exemple[930].

Pour ʿAbd Allāh b. Bulukīn, qui témoigne sûrement d'une réalité commune à toute l'Andalousie orientale, la domination du territoire et de ses habitants passait par le contrôle des « places fortes », ce qui est encore plus vrai dans les zones frontalières. Comme nous l'avons vu précédemment, ces « châteaux » étaient rarement administrés directement par l'État, qui n'en avait pas les capacités, que ce soit à l'époque omeyyade ou durant celle des taifas. En conséquence, le pouvoir central était contraint de traiter avec les autorités locales[931].

Même s'il semble que de nombreux grands lignages arabes « disparurent » entre le X^e^ et le XI^e^ siècle, ce ne fut pas le cas des Banū Saʿīd, qui surent se renforcer dans l'ombre du pouvoir omeyyade. Il faut dire que la Sierra Sur était marginale au sein de la géographie politique du Califat. En effet, Alcalá était géographiquement coupée des grands centres de pouvoir de l'époque, à savoir Jaén, Elvira et Priego. Mais ce relatif isolement de la forteresse changea au XI^e^ siècle. La Sierra Sur se transforma en zone tampon entre la taifa de Grenade et celle de Séville, et même déjà en rempart du *Dār-al-islām* face aux royaumes chrétiens. En conséquence, les Zīrīdes furent sans doute obligés de traiter avec les maîtres de La Mota, c'est à dire les Banū Saʿīd.

Pour gouverner, ce clan berbère, qui était constitué avant tout de guerriers, dût se reposer largement sur les puissantes familles locales *andalusī-s*, habituées à l'exercice du pouvoir. Les Zīrīdes étaient effectivement contraints d'intégrer les élites *andalusī-s* à l'appareil de l'État s'ils voulaient faire accepter leur autorité. Pour fidéliser et rétribuer les groupes qui les soutenaient, ils octroyaient des exemptions et des concessions fiscales à ces derniers. Les chefs locaux semblent alors avoir joui d'une certaine autonomie, du moment qu'ils percevaient les impôts et qu'ils participaient à l'effort de guerre[932].

Les Banū Saʿīd se renforcèrent sûrement à cette époque, d'autant qu'Alcalá était maintenant en position de force face aux autres centres de la région. En effet, Priego, qui

930 GUICHARD Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales »*..., p. 315-317.
931 *Id*., « Château et pouvoir politique »..., p. 28-29.
932 SARR, Bilal, « Un análisis de la Granada zirí a través de las fuentes escritas y arqueológicas »..., p. 133-135.

dominait jusqu'à présent le secteur nord-ouest de la *kūra* de Elvira, connut une période de déclin au XI[e] siècle, une éclipse probablement due à la chute des principaux protecteurs de la ville, les Omeyyades[933].

Nous avons vu dans le chapitre précédent l'importance dont jouissait Alcalá dans le système politico-administratif mis en place par les Almorvides. Ces derniers y nommèrent des magistrats, notamment chargés de rendre la justice, mais ils choisirent aussi de s'appuyer sur les Banū Saʿīd, ce qui montre l'influence de la famille alcalaína dans la région. En effet, pour les mêmes raisons que les Zīrīdes, les autorité nord-africaines étaient contraintes de traiter avec les élites locales.

Mais les Almoravides cherchaient toujours à équilibrer les pouvoirs entre les *andalusī-s* et les maghrébins, c'est pourquoi R. El Hour se questionne sur les raisons qui poussèrent ces derniers à offrir aux Banū Saʿīd le contrôle presque total de La Mota. Pour ce spécialiste de l'histoire du Maghreb médiéval, le statu spécial d'Alcalá ne peut avoir que deux explications : la très grande loyauté des Banū Saʿīd à l'égard des Almoravides, ou la prise de conscience par ces derniers, que seul ce lignage était en mesure d'administrer efficacement la *qalʿa*.

À notre avis, le statu particulier des Banū Saʿīd, qui se confond alors avec celui d'Alcalá, était dû à la combinaison de ces deux hypothèses.

R. El Hour compare le pouvoir dont jouissaient les Banū Saʿīd à celui qui était entre les mains d'Ibn Gāniya, un des derniers prince almoravide à s'être maintenu en al-Andalus après la prise de Marrakech par les Almohades en 1147. En effet, ce dernier était durant une certaine période le véritable maître du *Šarq*, car il avait réuni les administrations de Valence et Murcie, et possédait entre ses mains les pouvoirs politico-militaires et judiciaires, traditionnellement séparés[934].

Ce n'est peut-être pas un hasard si le statu des Banū Saʿīd et celui d'Ibn Gāniya était similaire, car des liens étroits unissaient le clan alcalaíno au prince almoravide. En effet, ce dernier semble avoir été le protecteur ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd, c'est pourquoi le gouverneur d'Alcalá le servit loyalement jusqu'à la défaite totale des Almoravides.

En voyant al-Andalus sombrer dans l'anarchie, ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd finit néanmoins par proclamer l'indépendance de la *qalʿa*, ce qui était une décision logique dans le contexte de l'effondrement du pouvoir central. Les Banū Saʿīd devinrent alors les

933 CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego*..., p. 224-226.
934 EL HOUR, Rachid, « Reflexiones acerca del desarrollo de la justicia en Alcalá la Real en época almorávide »..., p. 253.

maîtres incontestés de La Mota, ils devaient en conséquence contrôler tous les rouages de l'administration dans la Sierra Sur.

À l'image d'ʿAbd al-Mālik b. Saʿīd, d'autre chefs *andalusī-s* proclamèrent leur indépendance et fondèrent de petits États à cette époque. Ce fut le cas d'Abū Ǧaʿfar b. Malhān, maître de Guadix et de sa région entre 1144 et 1151[935].

ʿAbd al-Mālik prit sûrement goût à cette autonomie, car il choisit de résister aux Almohades, qui finirent néanmoins par soumettre la *qalʿa*. Mais ʿAbd al-Muʾmin fut magnanime, car il pardonna à ʿAbd al-Mālik son opposition au mouvement almohade, qui souffrait d'ailleurs à l'époque de la méfiance d'une partie de l'opinion *andalusī*[936].

Les Almohades étaient peut-être cléments, mais ils étaient surtout pragmatiques. En effet, ils pardonnèrent aux Banū Saʿīd car ils étaient conscients que seuls ces derniers, de par leur emprise sur la Sierra Sur, pouvaient efficacement gouverner Alcalá.

Les autorités nord-africaines firent sûrement le bon choix, car ʿAbd al-Mālik leur resta fidèle, même si certains de ses fils épousèrent le parti mardanīšī. Les Almohades récompensèrent cette loyauté en permettant aux Banū Saʿīd de continuer à « régner » sur la *qalʿa* et son territoire[937].

Le pouvoir que possédait les Banū Saʿīd devait en partie reposer sur la richesse de la famille, même si nous sommes très peu renseignés sur le sujet.

Au X^e^ siècle déjà, une partie de la population de la Sierra Sur apparaît comme particulièrement riche, c'est en tout cas ce que nous indiquent les trésors de Charilla et d'Ermita Nueva.

On sait que durant le XI^e^ siècle, les classes dirigeantes étaient parvenues à former de grands domaines fonciers en accaparant une partie des terres qui appartenaient aux paysans[938]. Les Banū Saʿīd s'enrichirent peut-être également de cette manière, mais nous savons seulement par Ibn Saʿīd al-Magribī que la famille possédait une propriété à proximité de Locubín[939].

La fortune des Banū Saʿīd leur permit de se hisser sur le devant de la scène. Mais leur proximité avec le pouvoir devaient également permettre l'enrichissement du clan. Dans le système tributaire islamique, c'est le prince qui accapare les richesses et c'est donc lui

935 SARR, Bilal, « Algunas consideraciones sobre la evolución del Guadix islámico a la luz de las fuentes árabes y del registro arqueológico »..., p. 44-47.
936 GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I..., p. 121.
937 BURESI, Pascal, EL ALLAOUI, Hicham, *Gouverner l'empire*... , p. 194-198.
938 LAGARDÈRE, Vincent, *Campagne...,* p. 34-35.
939 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 221.

qui les redistribue à ses fidèles. L'argent s'écoule de manière verticale et tous ceux qui sont en relation avec le pouvoir bénéficient des recettes issues des impôts. De cette manière, les Banū Saʿīd profitèrent probablement de leurs hautes fonctions pour accroître leur fortune.

La ville, en tant que siège du pouvoir et lieu de résidence de la classe dirigeante, bénéficiait alors largement de la générosité des élites, ce qui faisait d'elle le cadre privilégié de l'expression du luxe[940].

La richesse et la puissance des Banū Saʿīd permit à ces derniers de briller sur la scène politique, mais aussi de mener un actif mécénat qui contribua grandement au prestige d'Alcalá. Au XII[e] siècle, le destin de la *qalʿa* était lié à celui des hérités ʿAbd Allāh b. Saʿīd, la gloire de ces derniers se confondait donc avec celle de la ville.

c. L'aura politique et culturelle de la *Qalʿat Banū Saʿīd*

La forteresse de La Mota constituait le sanctuaire des Banū Saʿīd, mais les membres de la famille étaient très mobiles et ils occupèrent des postes d'importance dans les plus grandes villes d'al-Andalus entre le XII[e] et le XIII[e] siècle. À cette époque, les Banū Saʿīd étaient effectivement une des plus puissantes familles *andalusī-s*, ce qui eut probablement une grande influence sur le développement de la *qalʿa*.

Ainsi, dans la première moitié du XII[e] siècle, le frère d'ʿAbd al-Mālik, Abū Bakr Muḥammad, fut par exemple nommé par les Almoravides gouverneur de Grenade. Il est resté célèbre pour le programme édilitaire qu'il mena dans la ville, et notamment pour la construction de la Casa de mármol, qui faisait face à la grande mosquée[941].

ʿAbd al-Mālik occupa lui-même des postes clefs dans l'administration almohade[942], comme ses fils et notamment Abū Ǧaʿfar, qui fut pendant un temps secrétaire du gouverneur de Grenade[943]. Un autre fils d'ʿAbd al-Mālik, Muḥammad, réputé pour sa bravoure au combat, fut même nommé successivement gouverneur de Marrakech, de Salé, de Grenade et enfin de Séville. Dans la capitale d'al-Andalus, Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla nous apprend qu'il supervisa la construction de la grande mosquée, dont on peut encore admirer

940 BENNASSAR, Bartolomé, *Histoire des Espagnols du VIe siècle au XVIIe siècle,* vol. I..., p. 116.
941 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 189-190 ; POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 82 ; CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá*..., p. 91-92.
942 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 187-188 ; POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 84-85 ; CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá*..., p. 94-96.
943 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 190-196 ; POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 85-87 ; CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá*..., p. 92-93.

le minaret, la Giralda[944].

Son fils, ʿAbd al-Raḥmān, s'exila en Orient[945], comme Ibn Saʿīd al-Magribī et son père, Mūsà, qui après avoir occupé de hautes charges dans l'État éphémère d'Ibn Hud prirent la route de la Mecque en 1240[946].

Il faut dire que certains Alcalaínos avaient déjà joué un rôle à l'échelle de l' Occident musulman. Ainsi, un personnage originaire d'Alcalá, connu sous le nom d'ʿAlī al-Andalusī, avait rejoint la cause des Fatimides et embrassé le chiisme au X^e^ siècle. Il était d'ailleurs devenu un des fidèles lieutenant du calife, qui régnait sur une grande partie du Maghreb, ce qui faisait des Fatimides les principaux rivaux des Omeyyades de Cordoue[947].

Plusieurs Banū Saʿīd occupèrent des postes en Afrique du nord durant le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, ce qui montre l'étendu de l'aura exercé par la famille alcalaína[948]. Les Banū Saʿīd étaient fiers de leurs illustres origines arabes et profondément attachés à leur indépendance[949]. C'est pourquoi plusieurs des fils ʿAbd al-Mālik rejoignirent la cause d'Ibn Mardanīš, ennemi juré des Almohades. P. Cano Ávila pense même que certains Banū Saʿīd participèrent à l'offensive menée en Andalousie orientale par le seigneur levantin, une offensive qui faillit aboutir, en 1162, à la conquête de Grenade[950].

Après l'exile d'Ibn Saʿīd al-Magribī et son père, qui faisait partie des *Andalusī-s* ayant les moyens de fuir la « Reconquista », certains membres de la famille continuèrent à exercer de hautes fonctions dans les derniers territoires d'al-Andalus. Un personnage issu du clan alcalaíno occupa par exemple le poste de *qāḍī* suprême de Grenade sous le règne du sultan naṣride Muḥammad I^er^[951].

Les Banū Saʿīd côtoyaient les personnages les plus puissants de l'époque, qu'ils

944 POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 88 ; CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá*..., p. 98-99 ; IBN ṢĀḤIB AL-ṢĀLA, *Al-mann*..., p. 196-197, 200-201.
945 POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 88-89.
946 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 198, 201.
947 ĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales palatinos*..., p. 54-74 ; IBN ḤAYYĀN, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III* ..., p. 196 ; FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « Ali al-Andalusí, un alcalaíno chiita en el siglo X », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1989, n.p.
948 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 196-198 ; POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd »..., p. 83-84.
949 VIGUERA MOLINS, María Jesús, « Los Banu Saʿid en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., LINAGE CONDE, A. (coord.), *Abadía V : jornadas de historia, iglesias y fronteras, homenaje a don José Rodríguez Molina*, Jaén, 2005, p. 765-772.
950 CANO ÁVILA, Pedro, « Alcalaínos en la Granada y Sevilla andalusíes en el siglos XII y XIII », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 171-176.
951 CANO ÁVILA, Pedro, « El cadí supremo de Granada Abu ʿAbd allah Muhammad Ibn Saʿid al-ʿAnsí », dans TORO CEBALLOS, F. et RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera IX : Economía, derecho y sociedad en la frontera, homenaje a Emilio Molina López*, Jaén, 2014, p. 135-144.

soient musulmans ou chrétiens. ʿAbd al-Mālik aurait par exemple tissé des liens avec Don Manrique, puissant seigneur castillan qu'il avait retenu en captivité sur ordre d'Ibn Gāniya[952]. C'est en tout cas ce qu'Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla nous rapporte indirectement. Selon lui, lors d'une campagne militaire menée par les Almohades dans la région de Cuenca, un des fils d'ʿAbd al-Mālik, ʿAbd al-Raḥmān, aurait rencontré le fils de Don Manrique, à qui il rappela les liens qui unissaient leurs deux familles[953].

L'influence politique dont jouissaient les descendants ʿAbd Allāh b. Saʿīd eut forcément des retombées sur la *qalʿa*, sur le plan économique, mais également au niveau du bâti, comme nous le verrons plus tard.

Les Banū Saʿīd étaient de grands hommes d'épée, mais cela ne les empêcha pas de pratiquer et de soutenir les arts, notamment littéraires.

Comme l'explique Ibn Ḫaldūn, le pouvoir avait besoin de l'épée et de la plume pour se maintenir en place[954]. La plupart des Banū Saʿīd excellaient dans ces deux domaines, ce qui leur donnait un avantage certain au sein de la société de l'époque.

Dans la civilisation *andalusī,* le monde littéraire, artistique et scientifique a toujours été étroitement dépendant du pouvoir étatique, car seul ce dernier avait les moyens d'investir dans la culture. De nombreux littérateurs, comme Abū Ǧaʿfar b. Saʿīd, furent donc contraints de travailler dans l'administration pour subvenir à leurs besoins.

Mais les princes *andalusī-s* étaient loin d'être désintéressés, au contraire, ils avaient besoin des poètes pour chanter leurs louanges. Les autorités employèrent effectivement les arts pour asseoir leur légitimité, que ce soit au temps des Omeyyades ou à l'époque des Almoravides[955].

Ces derniers ont pourtant laissé un mauvais souvenir dans le monde de la culture, car leur fanatisme religieux aurait été à l'origine de la disparition des cours littéraires brillantes du XI^e^ siècle. Cette image construite par une partie des auteurs *andalusī-s* est partiellement vraie, mais elle doit toutefois être nuancée. Partisan d'un islam rigoriste et donc méfiant envers le luxe, les Almoravides, comme les Almohades, n'anéantirent pas la vie culturelle d'al-Andalus, ils se contentèrent de réorienter celle-ci, notamment en favorisant les sciences islamiques[956].

952 IBN ḪALDŪN, *Le livre des exemples*, vol. II..., p. 371.
953 IBN ṢĀḤIB AL-ṢĀLA, *Al-mann*..., p. 214-215.
954 IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. I..., p. 569-570.
955 GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, vol. I..., p. 61.
956 *Ibid*., p. 81-86 ; URVOY, Dominique, *Le monde des Ulémas andalous du V/XIe au VII/XIIIe siècle : étude sociologique*, Genève, 1978, p. 142.

Le monde culturel *andalusī* connut donc une période de prospérité à l'époque des empires berbères. Cette époque est par exemple caractérisée par l'émergence de pôles de cultures secondaires, qui étaient particulièrement dynamiques dans la région de Grenade. Il faut dire que la « Reconquista » modifia profondément l'assise géographique de la vie intellectuelle d'al-Andalus, en chassant toujours plus les savants vers le sud[957].

C'est d'ailleurs ce qui arriva au littérateur guadalajeño al-Ḥiǧārī, qui trouva refuge à la cour d'ʿAbd al-Mālik, dans la forteresse de La Mota.

De nombreuses petites villes connaissent à cette époque un dynamisme culturel tout à fait remarquable. Ce fut par exemple le cas de Guadix, pour qui le XII^e^ siècle constitue un âge d'or sur le plan des arts, notamment grâce au mécénat de Abū Ǧaʿfar b. Malhān, qui domina la ville pendant une courte période à la suite de l'effondrement de l'empire almoravide[958].

Alcalá semble également connaître une période de prospérité intellectuelle dans le contexte *andalusī* des XII^e^ et XIII^e^ siècle. L'essor de la *qalʿa* sur le plan culturel est tout d'abord dû à l'activité des Banū Saʿīd dans le domaine des arts. En effet, ces derniers sont pour la plupart poètes et écrivains, à l'instar d'Ibn Saʿīd al-Magribī, dont l'œuvre exceptionnelle a traversé les siècles. Le talent de plusieurs membres du clan alcalaíno était d'ailleurs reconnu à l'époque, ce qui ne manquait pas de renforcer le prestige d'Alcalá.

Le renom de la forteresse attirait alors les lettrés, nombreux à vouloir se mettre sous la protection des seigneurs mécènes de La Mota. Ainsi, sur les 39 savants alcalaínos recensés par le CSIC, en sachant que nous ne connaissons ni la date de naissance ni la date de décès de 4 d'entre eux, 32 ont vécu à l'époque des empires almoravide et almohade[959].

Entre le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, la *Qalʿat Banū Saʿīd* était donc un véritable foyer culturel, qui rayonnait probablement dans toute la région. Priego demeurait dans l'ombre d'Alcalá sur le plan intellectuel, car même si la ville retrouve sa prospérité au XII^e^ siècle, les chercheurs du CSIC n'y ont dénombré que 7 savants entre 1100 et 1200[960].

La plupart des savants alcalaínos semblent avoir été des ulémas, une élite intellectuelle et religieuse au rôle incontournable dans le monde sunnite. En effet, ces derniers possèdent quatre missions fondamentales : maintenir l'unité de l'*Umma*, s'assurer

957 *Ibid*., p. 137-150.
958 SARR, Bilal, « Algunas consideraciones sobre la evolución del Guadix islámico a la luz de las fuentes árabes y del registro arqueológico »..., p. 44-47.
959 LUISA ÁVILA, María, e. a. /, *Prosopografía de los ulemas de al-Andalus,* En ligne sur le site Web de Escuela de Estudios Árabes, Consejo Superior de Investigaciones Científicas : www.eea.csic.es/pua/ (consulté le 13.05.2016)
960 *Ibid*.

du respect des pratiques de l'islam, conserver le monopole de l'interprétation du coran et donc le contrôle sur les sciences islamiques. L'action des ulémas est alors centrale, car ces derniers définissent la légalité, et donc la légitimité des politiques menées par les pouvoirs laïcs.

En perte de vitesse à l'époque des taifas, les ulémas virent leur importance croître à l'époque des Almoravides, qu'ils appuyèrent dans leur conquête du pouvoir. En quête de légitimité, les dynasties berbères se reposèrent largement sur cette élite religieuse, dont l'influence se renforce au XII[e] siècle. Au temps des Almohades, ils devinrent même des fonctionnaires rétribués par l'État, c'est peut-être pourquoi ils étaient si nombreux à Alcalá, où les représentant du pouvoir étaient les Banū Saʿīd[961].

Les savants, déjà caractérisés par leur grande mobilité, s'exilent massivement vers le sud de la Péninsule entre le XII[e] et le XIII[e] siècle. Ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux à choisir d'émigrer au Maghreb ou en Orient, et rares sont ceux qui mourront en martyrs, à l'instar d'Ibn Saʿīd al-Magribī et son père[962].

L'avancée de la « Recnquista » eut effectivement une grosse influence sur le monde culturel *andalusī*, ainsi, seul un savant est recensé à Alcalá durant la période naṣride, il faut dire que vivre dans une forteresse frontalière ne devait pas être propice à la réflexion[963].

3. Une vie urbaine constamment menacée au temps de la frontière nasride

L'avancée fulgurante des royaumes chrétiens dans la première moitié du XIII[e] siècle bouleversa profondément la société *andalusī*, à commencer par le monde urbain.

Beaucoup de villes d'al-Andalus avaient connu la prospérité au XII[e] siècle, mais l'instabilité politique et la faiblesse militaire du pays provoqua la conquête d'un grand nombre d'entre elles. Pourtant, même pendant les heures les plus sombres que connurent les villes *andalusī-s* au XIII[e] siècle, les citadins continuèrent à vivre, en cherchant à s'adapter à leur nouveau quotidien.

961 FIERRO BELLO, María Isabel, « Ulemas en las ciudades andalusíes : religión, política y prácticas sociales », dans MARTÍNEZ ENAMORADO, V. (éd.), *I Congreso internacional : escenarios urbanos de al-Andalus y el occidente musulmán. Vélez-Málaga, 16-18 juin 2010*, Málaga, 2011, p. 137-167.
962 URVOY, Dominique, *Le monde des Ulémas...*, p. 147-150.
963 LUISA ÁVILA, María, e. a. /, *Prosopografía de los ulemas de al-Andalus,* En ligne sur le site Web de Escuela de Estudios Árabes, Consejo Superior de Investigaciones Científicas : www.eea.csic.es/pua/ (consulté le 13.05.2016)

a. La naissance des « villas » frontalières entre le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle

Comme nous l'avons vu précédemment, l'établissement de la frontière castillano-grenadine dans les Subbétiques ébranla la société *andalusī*, sans pour autant provoquer son asphyxie. En effet, des liens continuèrent à unir le sanctuaire naṣride avec les anciens territoires d'al-Andalus, et notamment avec la vallée du Guadalquivir. La Sierra Sur constituait d'ailleurs un des principaux pont permettant aux deux civilisations qui se partageaient la péninsule Ibérique de communiquer.

Les populations du royaume de Grenade s'adaptèrent donc au nouveau monde né du cataclysme de Las Navas de Tolosa, y compris les habitants de la frontière et donc ceux de la Sierra Sur. Après la stabilisation de la frontière, on note par exemple une réelle permanence dans les formes d'occupation de l'espace, des formes qui restèrent typiquement *andalusī-s*. L'agriculture irriguée, principale responsable de la mise en place de l'organisation territoriale et des structures sociales, demeura d'ailleurs le principal instrument de production[964].

D'après les résultats des recherches qui furent menées ces dernières années dans la zone qui s'étend de Loja à Baza, on pourrait diviser l'habitat frontalier selon trois catégories. Il y aurait eu tout d'abord les véritables villes, anciennes et bien organisées, comme Guadix. On relève aussi bien sûr un nombre important de villages aux formes très diverses. Mais la frontière était surtout structurée par des noyaux de peuplement ceints de murailles, appelés « villas » par les Castillans.

Pour A. Malpica Cuelleo, archéologue spécialiste de l'habitat fortifié dans le royaume de Grenade, les châteaux isolés n'existaient pas. En effet, ceux-ci étaient toujours peuplés, même si certains semblaient posséder des caractéristiques urbaines plus marquées que d'autres[965].

La *qalʿa* n'était à l'évidence pas un village, mais elle n'était pas non plus une ville à l'image de Guadix ou Loja. Comme nous l'avons observé précédemment, Alcalá était à l'origine une forteresse. Mais entre le XI^e^ et le XII^e^ siècle, La Mota fut peu à peu occupée par une population relativement importante. Celle-ci cherchait bien sûr à profiter de la protection et des débouchés économiques qu'offrait la proximité de la forteresse des

964 MALPICA CUELLO, Antonio, « Las villas de la frontera Granadina ¿Ciudades o alquerías fortificadas? », dans *Castrum VIII, Le château et la ville, Espace et réseaux (VIe siècle-XIIIe siècle),* Madrid, 2008, p. 152-153.
965 *Ibid*., p. 153-154.

puissants Banū Saʿīd.

Le développement d'Alcalá peut donc s'apparenter à celui des bourgs castraux, toujours battis aux pieds d'un château[966]. Beaucoup de « villas » ont d'ailleurs cette origine comme le souligne A. Malpica Cuello[967].

Ce fut d'après lui le cas de Moclín, comme nous le rapporte son collègue de l'université de Grenade, A. García Porras. En effet, d'après ces derniers, la « villa » de Moclín a pour origine un *ḥiṣn*, qui occupait uniquement le sommet de l'éperon rocheux moclinero. Le château fut renforcé à l'époque zīrīde, mais surtout durant la période almohade et bien sûr naṣride, comme en attestent les découvertes archéologiques. En revanche, il semble que l'installation de populations sur le flanc de l'éperon rocheux soit plus tardif qu'à Alcalá, car seuls des vestiges d'époque naṣride y ont été découverts. Les fortifications du noyau de peuplement datent d'ailleurs également de cette période, Moclín ne serait donc devenue une vraie « villa » qu'au XIV^e^ siècle[968].

A. Malpica Cuello insiste sur le fait que ces « villas » devaient être très diverses, chacune d'entre-elles avaient en effet ses formes propres, fruit de l'histoire du site et de ses évolutions. Certaines « villas » étaient par exemple à l'origine des villages fortifiés, une forme d'habitat typique de l'époque almohade. Mais à l'instar d'Alcalá et de Moclín, les « villas » étaient pour la plupart constituées de deux parties distinctes : l'alcazar, qui constituait l'établissement originel, et à ses pieds le noyau de peuplement, généralement entouré d'une muraille. Cette dernière pouvait d'ailleurs être doublée par une enceinte supplémentaire dans le cas du développement de faubourgs, comme à Alcalá[969].

Selon nous, la *qalʿa* des XIII^e^ et XIV^e^ siècle faisait donc partie de ces « villas » naṣrides, c'est d'ailleurs par ce terme que la désignait les Castillans, comme on le voit dans les *Cronícas de los reyes de Castilla*[970].

Le processus de concentration des populations à proximité des châteaux ou à l'intérieur de réduits fortifiés s'est donc prolongé au XIII^e^ et XIV^e^ siècle, même s'il trouve son origine aux époques émirale et califale. L'établissement de la frontière dans les

966 BAZZANA, André, « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) »..., p. 37.
967 MALPICA CUELLO, Antonio, « Las villas de la frontera Granadina ¿Ciudades o alquerías fortificadas? »..., p. 169.
968 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) »..., p. 58-67.
969 MALPICA CUELLO, Antonio, « Las villas de la frontera Granadina ¿Ciudades o alquerías fortificadas? »..., p. 169.
970 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 331.

Subbétiques n'a donc pas bouleversé la tendance qui avait été engagée avant la conquête, mais il semble qu'elle ait tout de même renforcé ce phénomène.

Ainsi, c'est à la suite de l'avancée castillane que Moclín semble devenir une véritable « villa ». L'augmentation que connaît à l'époque la population de cette forteresse fut peut-être même provoquée par la conquête d'Alcalá, car la chronique des rois de Castille précise bien que l'ensemble des Alcalaínos furent menés à Moclín après la chute de La Mota[971].

Depuis l'époque des taifas jusqu'à l'époque naṣride, les populations ont sans cesse cherché à se protéger. La mise en place de ces habitats fortifiés fut donc pensée par les populations elles-mêmes, mais aussi par les autorités, dont les capacités d'action ne cessent de se renforcer.

b. L'action de l'État et des populations dans l'organisation du peuplement

Comme nous l'avons évoqué, le processus qui voit les populations se regrouper pour pouvoir mieux se protéger correspond à une tendance générale, engagée depuis déjà plusieurs siècles en al-Andalus. Il semble donc que les premiers instigateurs de ce mouvement soient les populations rurales, qui disposaient on l'a dit d'une certaine autonomie d'action. Pour A. Malpica Cuello, l'association de familles extensives pourrait être à l'origine de certains de ces habitats regroupés. Ainsi, l'union de ces groupes aurait facilité l'installation de structures urbaines, mais aussi la mise en place de mécanismes d'organisation du territoire. Ces centres semblent avoir été étroitement connectés, notamment sur le plan commercial, une activité qui se développe avec la proximité de la frontière.

Les populations possédaient donc une certaine autonomie, d'autant qu'il n'y avait pas de seigneurs féodaux pour les encadrer et leur imposer des directives. Les fouilles qui furent menées sur les sites d'habitats fortifiés traduisent bien cette réalité. Ainsi, les « alcazars » de ces réduits fortifiés ou de ces « villas » n'étaient pas coupés des zones résidentielles, il n'y avait donc pas de groupes militaires dominants. Il est vrai qu'à Alcalá, l'*alcazaba* devait être entièrement cernée par l'habitat résidentiel, il n'y avait alors pas de séparation nette entre la citadelle et les Alcalaínos[972].

Il s'agissait bien de populations fortifiées, et non pas de bourgs castraux dominés par

971 *Ibid.*, p. 334-335.
972 MALPICA CUELLO, Antonio, « Las villas de la frontera Granadina ¿Ciudades o alquerías fortificadas? »..., p. 169-176.

des seigneurs. Mais l'État n'était tout de même pas étranger à ce phénomène de concentration de populations. Le royaume naṣride, réduit et centralisé, contrôlait efficacement le territoire, et intervenaient directement dans l'organisation spatiale du peuplement, en particulier sur la frontière[973].

La structuration de ce réseau de centres facilitait le contrôle fiscal et le trafic commercial, l'État soutint donc ce processus de regroupement de la population, tout en supervisant probablement l'organisation de ces habitats fortifiés[974].

Le rôle des autorités grenadines est essentiellement visible aujourd'hui dans le programme de construction qui fut entrepris au XIV^e^ siècle pour fortifier ces noyaux de peuplement frontaliers. L'homogénéité des constructions de l'époque, comme la forteresse de Moclín, témoigne clairement de la volonté de l'État naṣride de s'investir dans l'organisation de la frontière[975]. Bien sûr, ce programme édilitaire plonge ses racines dans les périodes antérieures, et notamment au XII^e^ siècle.

Les « villas » naṣrides de la frontière, comme Alcalá, se sont donc développées en raison de la pression militaire, toujours plus forte entre le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle, mais aussi sous l'effet d'une tendance propre à la société *andalusī*.

Suite à la « Reconquista » de ces territoires par les chrétiens, les « villas » se vidèrent de leurs populations, qui choisirent de s'établir dans les plaines, maintenant libérées de la menace des gens de guerre. C'est ce qui se produisit à Alcalá, mais aussi à Alcaudete ou à Moclín.

La ville intemporelle n'existe pas, elle est toujours datée et localisée, contrairement aux « villes musulmanes » conceptualisées par les Orientalistes au début du XX^e^ siècle. Ainsi, les villes du monde arabo-musulman, et donc d'al-Andalus, étaient très diverses dans l'espace et dans le temps. Toutefois, elles possédaient un certains nombre de caractères communs, nommés « signes urbains » par J.-C. Garcin.

Alcalá présenta plusieurs de ces « signes », et même si elle possédait des caractéristiques originales, fruit d'une histoire qui lui est propre, certains aspects du développement de la *qalʿa* sont typiques de l'histoire urbaine d'al-Andalus.

Depuis la fin de l'Empire romain, les populations ont tendance à s'établir sur des

973 BAZZANA, André, « L'habitat fortifié dans l'Espagne musulmane (IXe s.-XVe s.) »..., p. 59.
974 MALPICA CUELLO, Antonio, « Las villas de la frontera Granadina ¿Ciudades o alquerías fortificadas? »..., p. 169-176.
975 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) »..., p. 70.

hauteurs, le but étant d'abord de se protéger. Même si la plupart de ces établissements furent abandonnés entre le X^e^ et le XI^e^ siècle, certains ont été conservés et même consolidés. Il faut dire que la période de stabilité que connaît al-Andalus au temps du Califat est brève. En effet, la grande *fitna* provoqua le morcellement politique du pays, divisé en royaumes rivaux qui se faisaient régulièrement la guerre. Dans ce contexte, Alcalá jouait un rôle important, car elle permettait de contrôler le territoire et les populations qui y vivaient. Celles-ci ont d'ailleurs tendance à se regrouper aux pieds des sites fortifiés à cette époque, un phénomène qui ne cesse de s'amplifier en raison de l'extension des conflits armés.

C'est donc d'abord sous l'effet de la pression militaire que la *qalʿa* prend l'aspect d'un bourg castral entre le XI^e^ et XII^e^ siècle. Néanmoins, ce développement s'explique aussi sûrement par les mutations économiques que connaît al-Andalus à cette époque. En effet, grâce aux progrès techniques, les productions agricoles augmentèrent considérablement, ce qui anima la croissance démographique et encouragea le développement des villes. L'essor de l'agriculture assura aussi l'enrichissement du monde urbain, car c'est depuis les villes qu'étaient imposées les populations rurales. Alcalá profita probablement de cette croissance économique, une croissance qui dynamisa également les échanges commerciaux.

Mais la *qalʿa* doit aussi sa prospérité à la politique mise en place par les Banū Saʿīd, qui s'impose dans la Sierra Sur entre le VIII^e^ et le XI^e^ siècle. Ce groupe tribal a su s'implanter dans la région, notamment en tissant des liens avec certaines familles d'origine autochtone toujours très influentes. À leur contact, les Banū Saʿīd adoptèrent un comportement par certains aspects similaires à celui des seigneurs féodaux, ce qui leur assura en conséquence une solide assise territoriale. La force et la solidarité dont fit preuve le clan alcalaíno lui permirent de se maintenir et sûrement de prospérer à travers les siècles, et ce malgré l'hostilité des Omeyyades.

Il fallut toutefois attendre la chute de ces derniers pour que les Banū Saʿīd fassent leur retour sur la scène politique *andalusī*. En effet, le clan alcalaíno sut gagner la confiance des autorités zīrīdes, mais surtout almoravides et almohades, ce qui lui permit toujours de jouir d'une certaine autonomie.

L'aura politique dont jouissaient les Banū Saʿīd au XII^e^ siècle rejaillit probablement sur Alcalá, dont l'influence culturelle était à son zénith durant cette période. Les membres du clan alcalaíno, sûrement enrichis par leur proximité avec le pouvoir, étaient de grands amateurs d'art et donc d'actifs mécènes. Au temps des dynasties berbères, la *qalʿa* devint

alors un véritable foyer intellectuel. Malheureusement, l'effondrement de l'empire almohade et l'établissement de la frontière dans les Subbétques mit fin à cette prospérité.

La « Reconquista » entraîna de profonds bouleversements, et notamment l'exil de nombreux *andalusī-s*, comme les Banū Saʿīd. Mais le royaume de Grenade sut s'adapter au nouveau contexte qui était celui de la péninsule Ibérique des XIII^{e} et XIV^{e} siècles. Ainsi, on note un renforcement dans la tendance des populations à se regrouper aux pieds des points fortifiés, un renforcement dû à la pression militaire exercée par les chrétiens sur la frontière naṣride. Certains de ces habitats fortifiés, appelés « villas » par les Castillans, étaient de véritables petites villes, comme ce fut probablement le cas d'Alcalá.

Les événements historiques ont donc une influence fondamentale sur le monde urbain, comme on le voit ici dans le cas d'Alcalá. Ces événements permirent l'éclosion d'une petite ville sur La Mota, une petite ville relativement bien peuplée, qui possédait un poids économique, politique et culturel dans la région.

Pour mieux comprendre ces évolutions, nous devons toutefois étudier la façon dont elles se manifestèrent dans le bâti, une des principal expression du phénomène urbain.

B-Une forteresse inexpugnable...

La forteresse de La Mota, visible à des kilomètres à la ronde, a toujours frappé l'imaginaire des Hommes qui eurent la chance de la contempler. Al-Ḥiǧārī et Abū Ǧaʿfar b. Saʿīd louèrent ainsi son caractère imprenable et son aspect majestueux, à travers quelques vers poétiques que nous avons rapportés précédemment. Ce fut aussi le cas d'Alphonse XI, impressionné par le système défensif de la *qalʿa*, qu'il était pourtant fermement décidé à assiéger. Les documents iconographiques que nous nous sommes procurés mettent également toujours en avant l'aspect fortifié de La Mota, un aspect en partie responsable de l'image actuelle de l'Alcalá médiévale, essentiellement perçue comme une forteresse frontalière.

Le bâti est toujours l'expression de la société qui l'a généré, il est donc logique de chercher à lire l'histoire à travers les édifices qui furent élevés dans le passé.

Ainsi, Alcalá fut incontestablement une forteresse, et on ne compte plus les combats qui eurent lieu pour sa possession, depuis le VIII^{e} siècle jusqu'à la chute de Grenade. La Mota était d'ailleurs certainement un refuge à l'origine, les Hommes s'y installèrent donc d'abord pour se protéger. Vivre dans la vallée, en contrebas de la colline, était pourtant plus commode, notamment sur le plan de l'accès à l'eau. Mais un établissement de plaine n'offrait pas les mêmes avantages défensifs que ceux que présente La Mota.

L'aspect que revêt aujourd'hui le site archéologique de l'Alcalá médiévale traduit en effet le contexte dans lequel la ville s'est construite. La *qalʿa*, fondée au VIII^{e} siècle, semble s'être véritablement développée entre le XI^{e} et le XII^{e} siècle, une époque marquée par les conflits, à la fois internes au monde musulman, mais aussi extérieurs à ce dernier. En effet, les royaumes latins d'Occident passent durant cette période à l'offensive, que ce soit dans le Levant méditerranéen, en Italie du sud, ainsi que dans la péninsule Ibérique. En conséquence, les sociétés islamiques connurent un phénomène de militarisation, qui se manifesta notamment par le renforcement des fortifications urbaines.

Le pouvoir dans le *Dār-al-islām* était à cette époque entre les mains d'une aristocratie militaire, issue de peuples qui avaient récemment imposé leur autorité aux Arabes, il s'agissait des turcs en Orient, et des berbères en Occident[976].

Il faut d'ailleurs noter l'importance de la volonté politique dans la mise en place des

976 GARCIN, Jean-Claude, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (Xe-XVe siècle)*, vol. II..., p. 147-149.

programmes de constructions visant à renforcer les défenses des villes, ce qui nous amène encore à réfléchir sur l'étroitesse des liens existant entre Alcalá et le pouvoir.

La *qalʿa* était donc bien une forteresse, mais résumer son histoire à son seul rôle stratégico-militaire est une erreur. En effet, nous avons montré précédemment la richesse du passé médiéval d'Alcalá, qui possédait au XII^e^ siècle un important rôle administratif et politique, mais également économique et culturel.

Néanmoins, les aspects militaires de la *qalʿa* était réellement sur-développés, une réalité qui n'est pas incompatible avec l'urbain. Ainsi, les fortifications constituent une des principales caractéristiques de la ville médiévale.

Si les vestiges de La Mota sont aujourd'hui essentiellement constitués d'éléments fortifiés, c'est également car les ouvrages défensifs étaient construits avec les matériaux les plus résistants. Les vestiges que nous pouvons admirer aujourd'hui furent d'ailleurs essentiellement élevés en grès, une roche généralement très dure.

Nous allons donc maintenant nous pencher sur le système défensif d'Alcalá, en décrivant tout d'abord celui-ci dans ses grandes lignes. Nous insisterons ensuite sur les remaniements et les constantes consolidations dont bénéficia la forteresse de La Mota entre le XI^e^ au XIV^e^ siècle. Pour finir, nous nous pencherons plus longuement sur le Gabán, complexe fortifié disparu au XVI^e^ siècle, mais dont le souvenir est aujourd'hui toujours associé à la puissance de l'Alcalá médiévale.

1. Portrait d'une forteresse *andalusī* des XI^e^-XIV^e^ siècles

La forteresse de La Mota trouve son origine dans des installations datées des périodes ibériques et romaines, époque durant laquelle ses qualités stratégiques étaient déjà mises à profit[977]. La colline fut ensuite occupée par les Wisigoths, puis par les Arabes, qui en firent sûrement un refuge et une base pour contrôler la région. Néanmoins, il fallut probablement attendre le XI^e^ siècle pour que des travaux d'envergure soient entrepris sur La Mota, les plus anciens vestiges de la forteresse semblent vraiment dater de cette période. Sans cesse remaniée et consolidée entre le XI^e^ et le XV^e^ siècle, la forteresse devait

977 SOTOMAYOR MURO, Manuel, PASTOR MUÑOZ, Mauricio, « El territorio de la abadía de Alcalá la Real en la época romana », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I..., p. 267-268 ; Escuela-taller, *Proyecto de actuación arqueológica de urgencia, de apoyo a la restauración en la Iglesia Mayor abacial del conjunto monumental de La Mota*, Alcalá la Real, 1993, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°75/93, n. p.

être pratiquement imprenable par la force au bas Moyen-Âge, une époque où elle atteint en quelque sorte sa maturité.

a. L'*alcazaba*, véritable pivot du premier système de défense

Le plateau de La Mota possède une forme grossièrement ovale qui couvre un espace d'environ trois hectares[978]. Les spécialistes ont tendance à diviser cet espace en trois parties distinctes. Il y a tout d'abord le quartier « noble », situé au sud de l'acropole alcalaína, de part et d'autre de l'actuelle église abbatiale, il abritait les principales institutions, les demeures patriciennes et les zones dédiées au commerce. Le Bahondillo s'étendait lui sur toute la partie nord-ouest de La Mota, c'était une zone essentiellement résidentielle, que l'on nomme aussi quartier « populaire », car on imagine qu'il était habité par le petit peuple. L'espace intra-muros est dominé par l'*alcazaba*, élevée sur le point le plus élevé de la colline, c'est à dire à 100 m au dessus de la ville actuelle, et donc à près de 20 m au dessus du quartier « noble ». Le choix de ce lieu pour édifier l'ultime réduit fortifié de la forteresse est tout à fait logique, les citadelles dominent en effet généralement les villes, ainsi que les points les plus stratégiques ou les plus vulnérables de leurs systèmes défensifs[979]. L'*alcazaba*, qui possède des dimensions réduites, était flanquée de dépendances réservées aux hommes de guerres, cet ensemble est communément nommé le quartier « militaire »[980].

La citadelle est située au nord-est du plateau, elle est formée d'un réduit fortifié de forme triangulaire, dont chaque angle est flanqué d'une tour quadrangulaire. La plus imposante d'entre-elles, la tour de l'Homenaje, mesure aujourd'hui près de 17 m de haut, et ses côtés sont larges de 16 m. C'est au rez-de-chaussée de cette tour maîtresse que l'on trouve l'unique porte qui permet d'accéder à la place d'arme de l'*alcazaba*. Cette dernière est défendue par deux autres tours, celle de La Mocha, construite à flanc de falaise, et celle de La Vela, depuis laquelle les guetteurs d'Alcalá communiquaient avec les *Burğ-s* de la région, ce qui lui a d'ailleurs valu son nom. L'*alcazaba*, particulièrement impressionnante, est souvent l'un des éléments les plus visibles dans les représentations graphiques de La

978 Juan Lovera, Carmen, Murcia Cano, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 376.
979 Mazzoli-Guintard, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 50-53.
980 Juan Lovera, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 21-26 ; Juan Lovera, Carmen, Murcia Cano, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 374-375.

Mota.

La citadelle est le point le plus puissamment fortifié du dispositif défensif de La Mota, qui comprend en tout trois enceintes. La première d'entre-elles épouse les contours de la colline, qui est presque entièrement cernée d'escarpements rocheux, cette enceinte s'adapte donc parfaitement à la topographie du site, ce qui montre à quel point les architectes du Moyen-Âge savaient exploiter les possibilités offertes par la géographie.

b. Un dispositif tourné vers la défense des accès et des sources d'eau

Une seconde muraille protège la rampe qui permet d'accéder au plateau de La Mota. Cette rampe, longue de plusieurs dizaines de mètres, était vraisemblablement fermée de cinq portes, dont trois sont encore en place à l'heure actuelle. Il s'agit de la porte de Las Lanzas, de celle de La Imagen et de celle du Peso de la harina. Les deux portes disparues ont laissé des traces dans le bâti, mais aussi dans la documentation écrite et iconographique. En effet, les cinq portes de la rampe de La Mota sont parfaitement représentées sur le plan de M. De Jimena Jurado, qui montre en outre que certaines d'entre-elles étaient ouvertes dans des tours quadrangulaires. C'était effectivement le cas de la porte de La Imagen, dont la partie supérieure fut détruite en 1723. La porte du Peso de la harina était ouverte dans un ouvrage similaire, qui était situé à proximité d'une puissante tour nommée indistinctement La Justicia, ou Nueva. Une autre tour-porte protégeait l'accès à La Mota, située entre la porte de La Imagen et celle du Peso de la harina, on l'appelait la tour de La Aguilera ou du Pendón[981]. Il faut préciser que nous avons élaboré cette description en nous basant sur des articles dont les données sont vagues et parfois contradictoires. En réalité, la reconstitution exacte des fortifications méridionales de la forteresse de La Mota est impossible, car ce secteur a particulièrement souffert, notamment en raison des tremblements de terre, fréquents dans cette région. Les représentations graphiques de la forteresse ne sont pas non plus très claires, même si elles montrent bien l'aspect impressionnant du système défensif méridional de la colline.

La rampe d'accès à La Mota était donc très puissamment fortifiée, ce qui n'est pas étonnant. En effet, les portes, qui ont toujours constitué les éléments les plus vulnérables

981 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 376-380 ; JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342-347.

des forteresses, étaient particulièrement bien défendues par les *Andalusī-s*[982].

En plus des tours-portes, la rampe était aussi protégée par l'*alcazaba* et sa puissante tour de l'Homenaje, qui domine toute la zone depuis une éminence aux pentes très abruptes. La citadelle défendait tout particulièrement la première porte de la rampe, dont on distingue encore les traces, ainsi que la porte de Las Lanzas, qui fut entièrement réformée au XVI[e] siècle. À Alcalá, il était impossible de s'approcher de cette zone sans être exposé aux projectiles qui provenaient de l'*alcazaba*, mais aussi des murailles de l'enceinte sud-est de La Mota. Ce secteur de la forteresse, appelé le Trabuquete, était particulièrement bien défendu[983].

Avant la chute de Grenade, cette rampe fortifiée constituait probablement l'unique accès au plateau de La Mota, même si une poterne située aux pieds de la tour de La Cárcel menait peut-être aussi au « quartier noble » au moyen d'une rampe adossée au flanc de la colline[984]. C'est donc à la toute fin du XV[e] siècle que furent percées les portes de Santiago et de San Bartolomé, qui ont largement disparu aujourd'hui[985].

L'*alcazaba* n'avait pas uniquement comme objectif de protéger l'accès au plateau de La Mota, elle devait aussi défendre un puits situé directement en contrebas de la colline, dans le secteur du Huerto de Moriana. Ce puits souterrain, déjà protégé par une tour quadrangulaire aujourd'hui nommée tour du Pozo, était connecté à la la citadelle par un réseau de galeries creusées dans la roche. Il avait une importance cruciale pour l'approvisionnement en eau de l'*alcazaba*, et même pour celle de toute la forteresse, c'est pourquoi les Castillans cherchèrent à s'en emparer lors du dernier siège de la ville[986]. Selon Ibn Ḫaldūn, la chronique d'Alphonse XI et Sancho de Arenda, la prise de contrôle de ce puits par les troupes chrétiennes expliquerait la chute d'Alcalá, ce qui est tout à fait probable[987].

Avant d'apprendre l'existence de ce puits si important pour les Alcalaínos, les Castillans avaient d'abord cherché à détruire une grosse tour, proche du vieux faubourg, qui

982 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 57-58.
983 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 378-380 ; JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342-347.
984 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 15.
985 CALVO AGUILAR, Carlos, MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 122.
986 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana,* vol. I..., p. 370.
987 IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. II..., 1185 ; *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 333 ; DE ARANDA, Sancho, *El discurso genealógico*..., p. 84-85.

protégeait elle aussi une source d'eau[988]. Pour nous, il s'agit de la tour *albarrana* qui fut reconstruite après la conquête de la ville, on la connaît aujourd'hui sous le nom de tour de La Cárcel. Les fouilles récentes ont d'ailleurs mis au jour une galerie reliant le rez-de-chaussée de cette tour à un puits souterrain[989]. Il est probable que la tour de La Cárcel ait à l'origine comme principale vocation la protection de cette source d'eau, certainement cruciale pour les Alcalaínos. Cette tour aux dimensions impressionnantes devait aussi protéger le quartier « noble », auquel elle est adossée, ainsi que le vieux faubourg, qu'elle domine de toute sa hauteur. En outre, une porte a récemment été découverte aux pieds de la tour, il s'agit sûrement de la porte du Zayde, mentionnée dans plusieurs documents et notamment dans le *Discurso genealógico de Sancho de Arenda*[990]. Le rôle de cette tour *albarrana* était donc également de protéger l'accès à cette porte, qui permettait sûrement de rejoindre le vieux faubourg[991].

La tour de La Cárcel est bien visible sur les représentations graphiques de La Mota, une situation logique au vu de ses impressionnantes dimensions.

Les Castillans comprirent tout de suite la grande importance de cet ouvrage dans le dispositif de la *qalʿa*, ils s'employèrent donc à en saper les fondations pour provoquer son écroulement. La tour finit par s'effondrer, ce qui rendit probablement son puits inutilisable, mais la forteresse ne se rendit pas pour autant, car elle possédait d'autres réserves d'eau[992].

La tour de La Cárcel dominait et protégeait le vieux faubourg, tout comme le complexe fortifié du Gabán, qui s'étendait de cette dernière jusqu'à la tour dans laquelle était percée la porte du Peso de la harina. Cet ensemble comprenait donc la tour de La Justicia, ainsi que l'enceinte qui allait de la rampe jusqu'à la tour de La Cárcel. En outre, le Gabán était étroitement lié au « palais » des Banū Saʿīd et donc à la tour du Farol, vraisemblablement toute proche de celle de La Justicia[993]. Ce complexe défensif aujourd'hui disparu symbolisait la puissance de l'Alcalá médiévale, c'est pourquoi nous l'étudierons plus précisément dans les pages suivantes.

988 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 332-333 ; *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 375-376 ; Sancho, *El discurso genealógico*..., p. 102.
989 CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La torre de la cárcel : una rehabilitación estructural », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2010, p. 184-186 ; MARTÍN ROSALES, Francisco, « La torre de la Cárcel real », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VIII : mujeres y fronteras, homenaje a Cristina Segura Graíño*, Jaén, 2011, p. 256.
990 DE ARANDA, Sancho, *El discurso genealógico*..., p. 103.
991 JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 346 ; MARTÍN ROSALES, Francisco, « El arrabal viejo »..., p. 473-491.
992 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 332-333 ; *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 375-376.
993 JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 341-352.

Le flanc méridional de La Mota, cerné dans sa partie supérieure par des escarpements rocheux, présente une pente relativement douce dans sa partie inférieure. Cette zone est en outre située à proximité de la rampe d'accès qui mène directement au quartier « noble », poumon économique et politique de la ville. C'est donc naturellement sur ce versant de l'acropole alcalaína que s'est développé le vieux faubourg, ou faubourg de Santo Domingo de Silos.

Le faubourg fut probablement rapidement encerclé de murailles en raison des risques que faisaient planer sur lui les nombreux conflits armés qui secouèrent la région entre le XI[e] et le XII[e] siècle, époque où l'on situe sa formation[994]. En outre, les pentes méridionales de La Mota n'offrent pas du tout les mêmes avantages défensifs que le sommet de la colline, il était donc tout à fait nécessaire de fortifier le faubourg. L'enceinte qui enserre ce quartier est beaucoup moins bien conservée que celle de la colline, et juste certaines portions de mur sont encore en place. Les ruines de plusieurs tours sont également visibles, tout comme des vestiges de portes. Celles-ci semblent avoir été relativement nombreuses au XVI[e] siècle, néanmoins, le faubourg ne devait compter qu'une ou deux portes avant 1492. Il s'agissait peut-être de l'entrée qui est située à proximité de la porte de Las Lanzas, ainsi que de la porte du Zayde[995].

Au XIV[e] siècle, les murs du faubourg devaient être peu élevés et moins solides que ceux qui forment l'enceinte principale du plateau de La Mota. En effet, les Castillans les escaladèrent avec une relative facilité[996], et ils furent même percés de plusieurs brèches, comme le note la chronique d'Alphonse XI[997]. Le mauvais état dans lequel ils se trouvent aujourd'hui s'explique aussi peut-être par le fait qu'ils aient été de moins bonne facture que les murs qui protègent le sommet de La Mota.

L'enceinte du faubourg fut sans doute rapidement rebâtie après la conquête de la ville, on la distingue d'ailleurs très bien dans la miniature du Privilegio del vino, ainsi que dans les autres représentations iconographiques de La Mota.

Malgré son enceinte, le faubourg était exposé en cas d'attaque, il fut d'ailleurs conquis par les Castillans plusieurs mois avant la chute de La Mota. Le Bahondillo semble aussi avoir été plus vulnérable, car il s'étend dans la zone la plus basse de la colline. En outre, nous n'avons trouvé aucune information sur l'enceinte et les possibles tours qui

994 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 298.
995 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 380-381 ; MARTÍN ROSALES, Francisco, « El arrabal viejo »..., p. 473-491.
996 *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 377.
997 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 332.

protégeaient cette zone, elle semblait donc moins bien défendue.

La description approximative que nous venons d'effectuer rend compte de l'état dans lequel se trouvait la forteresse entre le XIV^e^ et le XV^e^ siècle. Il est néanmoins impossible de présenter exactement l'aspect de La Mota à cette époque, car les ruines que nous connaissons résultent de multiples réformes et reconstructions, qui furent effectuées tout au long du Moyen-Âge et jusqu'à nos jours. De plus, il est difficile de distinguer les différentes phases de construction qui aboutirent au résultat que l'on connaît à l'heure actuelle, d'autant que personne n'a produit d'étude globale concernant la forteresse.

Néanmoins, nous allons tenter de retracer les grandes étapes de l'édification de l'ensemble fortifié de La Mota, en nous penchant sur des éléments architecturaux précis.

2. Un système défensif toujours à la pointe de la modernité

Comme la grande majorité des forteresses médiévales qui ont traversé le temps et sont parvenues jusqu'à nous, le complexe fortifié de La Mota, tel qu'on peut l'admirer aujourd'hui, est le fruit de multiples consolidations et reconstructions, qui se sont échelonnées sur près d'un millénaire. En outre, la forteresse fut particulièrement transformée entre le XIV^e^ et le XVI^e^ siècle, si bien qu'il est difficile d'imaginer à quoi elle pouvait ressembler à l'époque d'al-Andalus. Toutefois, nous allons essayer de déterminer les grandes phases qui marquèrent l'édification de la forteresse *andalusī*, en essayant d'imaginer à quoi pouvait ressembler La Mota durant ces différentes périodes.

a. La première forteresse de La Mota, un ouvrage d'époque zīrīde ?

D'après les sources dont nous disposons, Alcalá semble s'être véritablement développée à partir du XI^e^ siècle, une époque où elle possède un rôle militaire et politique croissant. Avant cette date, il est peu probable qu'une véritable forteresse ait été édifiée sur La Mota, aucun vestige se rapportant à d'éventuelles constructions de l'époque émirale ou califale n'a d'ailleurs été découvert à notre connaissance.

Dans la deuxième moitié du XI^e^ siècle, la *qalʿa* était âprement disputée entre la taifa de Séville et celle de Grenade, les Castillans parvinrent même à s'en emparer en 1074. Au regard de l'importance stratégique d'Alcalá, il nous semble donc certain qu'une première

forteresse était construite sur La Mota à l'époque[998].

Justement, selon C. Juan Lovera et M. Murcia Cano, l'actuelle porte de l'*alcazaba*, percée dans la tour de l'Homenaje, remonterait au XI^e^ siècle. Ces deux spécialistes déclarent même qu'elle aurait été bâtie à l'époque d'ʿAbd Allāh b. Bulukīn, dernier roi zīrīde de Grenade[999].

Pour B. Pavón Maldonado, le passage voûté qui forme cette entrée, ainsi que l'un des deux arcs qui l'encadrent, dateraient bien des XI^e^-XII^e^ siècles[1000]. L'arc outrepassé très légèrement brisé que l'on peut admirer aujourd'hui est effectivement typique de cette époque. Cette forme serait même apparue au XI^e^ siècle en Andalousie orientale. L'arc de la porte de Las Pesas, qui constitue l'un des derniers vestiges de l'enceinte zīrīde de Grenade, est ainsi le plus vieil arc brisé de l'architecture *andalusī* qui nous soit parvenu[1001]. Les proportions de cet arc sont d'ailleurs similaires à celles de l'arc de la tour de l'Homenaje d'Alcalá. Les arcs brisés furent de plus en plus employés entre le XI^e^ et le XII^e^ siècle, mais l'arc outrepassé classique, typique de l'architecture califale, n'a jamais été abandoné[1002]. L'arc qui surmonte la porte principale du château d'Alcaudete, qui serait le vestige d'une poterne d'époque almohade, possède par exemple la forme outrepassée caractéristique de la période califale[1003].

Selon B. Pavón Maldonado, l'entrée primitive de l'*alcazaba* d'Alcalá devait ouvrir sur un passage coudé, une forme qui se répend elle aussi au XI^e^ siècle[1004]. Les entrées coudées sont apparues au X^e^ siècle en al-Andalus, mais à l'époque, elles servaient uniquement à faire face aux contraintes imposées par la topographie. Les architectes notèrent rapidement l'efficacité défensive de ces entrées, c'est pourquoi elles se miltiplièrent au XI^e^ siècle, et furent très utilisées aux siècles suivants. La porte de Las Pesas est également une des premières entrées coudées ouvertes sur une surface plane de l'achitecture *andalusī*, ce qui la rapproche un peu plus de la porte primitive de l'*alcazaba* alcalaína, qui présente une situation topographique similaire[1005].

Cette entrée primitive devait probablement être percée dans une tour, même si celle-

998 ʿABD ALLĀH B. BULUKĪN, *El siglo XI en primera persona*..., p. 161-162.
999 JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 377.
1000 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 422.
1001 Voir annexes autres photographies.
1002 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 409.
1003 *Ibid*., p. 422.
1004 *Ibid*.
1005 *Ibid*., p. 395.

ci ressemblait certainement peu à l'actuelle tour de l'Homenaje. Cette dernière fut effectivement réformée au bas Moyen-Âge, mais également dans les années 1970. Ainsi, l'architecte chargé par la municipalité de renforcer la tour maîtresse décida entre autre d'y ajouter des créneaux, alors qu'elle n'en fut sûrement jamais pourvue[1006].

Néanmoins, le fait que cette entrée ait été percée dans une tour conforte l'hypothèse de C. Juan Lovera et M. Murcia Cano, car les tours-portes apparurent également durant le XI[e] siècle, une période si riche en innovation[1007].

Pour ces raisons, il est donc tout à fait possible que la porte primitive de l'*alcazaba* d'Alcalá ait été construite à l'époque zīrīde. Cette porte constituait peut-être l'accès de la première forteresse de La Mota, qui aurait alors été bâtie sur le site de l'actuelle citadelle. Ce site constitue le point culminant de la colline, bordé à l'est par d'abruptes falaises, il domine la plaine d'Alcalá, où l'on pratiquait peut-être l'agriculture irriguée. Ce lieu stratégique était le plus aisément défendable du plateau rocheux de La Mota, il ne serait donc pas étonnant qu'il ait abrité le premier réduit fortifié alcalaíno.

Si cette porte constitue le seul vestige de la *qalʿa* zīrīde, c'est probablement car elle était construite en pierres de taille, alors que le reste des constructions étaient élevées en *ṭābiya*. Á l'époque, juste les éléments les plus exposés, comme les tours et les portes, étaient effectivement construits en pierre[1008].

L'usage de la *ṭābiya* se répendit largement en al-Andalus en XI[e] siècle, car cette technique était à la fois solide, bon marché, et rapide à mettre en oeuvre, ce qui convenait aux besoins des taifas, qui avaient besoin de fortifier leurs domaines. Les Zīrīdes employèrent par exemple la *ṭābiya* à Moclín[1009], il est donc probable que cette tchnique ait été utilisée sur La Mota à la même période.

Des vestiges d'édifices bâtis en *ṭābiya* furent découverts à Alcalá[1010], ils remonteraient d'ailleurs au XI[e] siècle, tout comme l'enceinte primitive de la forteresse[1011]. Cependant, aucune étude archéologique précise n'a été entreprise sur le sujet et les rapports de fouilles que nous avons consultés ne mantionnent jamais ces découvertes. Il faut

1006 CALVO AGUILAR, Carlos, MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de La Mota (Alcalá la Real, Jaén) »..., p. 123.
1007 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II, [en ligne], thèse doctorale, univ. Complutense de Madrid, 1999. Disponible sur : biblioteca.ucm.es (consulté le 09.05.2016), p. 347.
1008 SARR, Bilal, « Un análisis de la Granada zirí a través de las fuentes escritas y arqueológicas »..., p. 138.
1009 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) »..., p. 65.
1010 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 299.
1011 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 343.

d'ailleurs noter qu'il est difficile de dater les vestiges de *ṭābiya*, une technique qui fut très utilisée entre le XI[e] et le XIV[e] siècle[1012].

On peut malgré tout imaginer que l'*alcazaba* primitive, située au nord-est du plateau, était à cette époque entourée par une enceinte réalisée en *ṭābiya,* une enceinte qui encerclait peut-être déjà une partie de la colline.

Si la première forteresse de La Mota fut élevée à l'époque zīrīde, il est probable qu'elle ait été largement réformée un siècle plus tard, durant l'âge d'or de la *qalʿa*.

b. Un ensemble fortifié probablement réformé au XII[e] siècle

Les sources écrites nous donnent une idée de la puissance et de l'influence d'Alcalá au XII[e] siècle. En effet, sous la domination des Banū Saʿīd, la *qalʿa* jouissait d'une importance politique et militaire non négligeable, mais aussi d'une large aura culturelle. La forteresse de La Mota, située dans une zone particulièrement stratégique, était à cette époque au coeur des intrigues politiques et des conflits armés, il est donc certain qu'elle bénéficia de l'attention des autorités almoravides et almohades, qui étaient en outre très liés au clan alcalaíno. Comme dans le cas d'Alcaudete, on suppose donc que la forteresse primitive d'Alcalá fut largement réformée au XII[e] siècle, une période marquée par la militrisation de la société.

Lors de fouilles archéologiques, il est très difficile de distinguer les vestiges almoravides des vestiges almohades, deux dynasties qui utilisaient des techniques de construction similaires, comme la *ṭābiya.* En outre, ces derniers renforcèrent et modifièrent probablement la plupart des édifices qui furent bâtis par leurs prédécesseurs. En effet, les Almohades sont connus pour avoir mené un ambitieux programme de constructions à l'échelle de tout l'Occident musulman, un programme dont les vestiges sont particuièrement visibles dans la péninsule Ibérique[1013].

Un grand nombre des édifices *andalusī-s* qui nous sont parvenus sont donc considérés comme étant d'origine almohade, ce qui est le cas de la forteresse de La Mota. Faute de données plus précises, nous nous conformerons donc à ce jugement, qui s'appuie sur quelques éléments architecturaux isolés que nous allons maintenant présenter.

Plusieurs spécialistes de l'histoire d'Alcalá, à commencer par C. Juan Lovera,

1012 *Ibid*., p. 613-615.
1013 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II..., p. 830-833.

considèrent le plan général de la forteresse comme étant de type almohade. Ainsi, la tripartition de l'espace, qui aurait débouché sur la division de la *qalʿa* en un quartier « noble », un quartier « populaire » et un quatier « militaire », aurait été instauré par cette dynastie berbère[1014]. Nous n'avons pas trouvé beaucoup d'informations à propos de cette tripartition, même s'il est clair que les villes du monde arabo-musulman médiéval sont caractérisées par leur forte segmentarisation[1015]. Nous reviendrons plus tard sur ce point, à l'occasion de notre déscritpion de l'espace urbain.

La tour quadrangulaire de La Cárcel, située sur le flanc méridional de La Mota, constitue aussi un élément permettant d'appuyer l'hypothèse selon laquelle la forteresse alcalaína aurait été profondément remaniée à l'époque almohade. Il est clair que cette tour fut bâtie après la conquête de la ville par les Castillans, même si ces derniers employèrent des ouvriers et même des architectes mudéjars pour réaliser les travaux[1016]. Néanmoins, cet édifice présente incontestablement les caractéristiques d'une tour *albarrana*, un ouvrage défensif qui se généralise en al-Andalus à l'époque almohade, même s'il remonterait à l'antiquité grecque. Ces tours, considérées comme des organes défensifs de première importance, étaient toujours situées dans des lieux stratégiques. Elles avaient alors pour mission de protéger des éléments vulnérables, comme les angles des fortifications et les portes. À l'instar des tours *albarranas*, la tour de La Cárcel devait protéger des lieux sensibles, comme le puits souterrain creusé dans son sous-sol, mais aussi la porte du Zayde et le vieux faubourg. Pour nous, la tour de La Cárcel fut donc peut-être bâtie sur les ruines d'une tour *albarrana* d'origine almohade, une tour détruite pendant le siège de 1341, qui avait d'après les sources écrites un aspect monumental[1017]. Les dimansions impréssionantes de la tour actuelle rapellent d'ailleurs les édifices almohades, véritables petites forteresses qui étaient souvent élevées avec des materiaux plus résistants que les autres ouvrages défensifs[1018].

Les tours *albarranas* sont relativement rares en Andalousie orientale et beaucoup plus nombreuses dans le bas Guadalquivir, qui constituait le coeur du pouvoir des

1014 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 21-26 ; *Id*., MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 374-375.
1015 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 65.
1016 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 343.
1017 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 332-333 ; *Poema de Alfonso Onceno*..., p. 375-376 ; Sancho, *El discurso genealógico*..., p. 102.
1018 MÁRQUEZ BUENO, Samuel, GURRIARÁN DAZA, Pedro, « Recursos formales y constructivos en a arquitectura militar almohade de al-Andalus »..., p. 121-124 ; PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 252-254.

Almohades en al-Andalus. Ce type de tour fut très apprécié par les chrétiens, qui en édifièrent de nombreuses dans toute la Péninsule, comme à Alcalá[1019].

Selon nous, la porte du Peso de la harina présenterait également des vestiges de l'époque almohade. Cependant, seul l'ouverture extérieure de la forteresse possède des traces de l'architecture *andalusī*, car le passage voûté et la partie qui fait face à l'église abbatiale semblent avoir été largement modifiés après le Moyen-Âge[1020]. Cette porte est surmontée d'un arc, dont la forme légèrement brisée était très courante au temps des dynasties berbères, même si nous avons vu qu'elle était apparue au siècle précédent. Cet arc, encadré par un *alfiz*, dépasse partiellement de ce dernier, une option décorative également typique des XI^e^-XII^e^ siècles, et notamment de l'architecture almohade[1021]. Comme la potentielle poterne d'Alcaudete, dont nous avons parlée précédemment, la porte du Peso de la harina pourrait donc avoir une origine almohade. Nonobstant, il est difficile d'en être assuré, car l'ouverture qui est justemment couronnée par cet arc fut considérablement agrandie, ce qui occasionna au passage la démolition d'une partie des jambages. Ces travaux d'élargissement endomagèrent aussi l'arc, qui perdit sûrement à cette occasion son caractère outrepassé. En conséquence, l'ensemble que constitue la porte du Peso de la harina présente des proportions singulières qui ne se retrouvent nul part ailleurs[1022].

Cette entrée aurait été ouverte dans une tour-porte, un type d'édifice qui apparut au XI^e^ siècle et qui fut très employé aux époques almohades et naṣrides[1023].

Néanmoins, la porte du Peso de la harina ne semble pas avoir été ouverte sur un passage coudé. Un système de ce type n'était d'ailleurs pas nécéssaire, car la rampe, qui forme déjà un coude à proximité de la porte que nous venons d'étudier, était protégée par cinq portes ainsi que plusieurs tours.

Outre ces éléments architécturaux édifiés en pierre, une grande partie des fortifications de La Mota, et notamment les murailles du faubourg, auraient été à l'origine érigées en *ṭābiya*[1024]. Comme on l'a vu, ces vestiges pourraient remontés au XI^e^ siècle, mais

1019 MÁRQUEZ BUENO, Samuel, GURRIARÁN DAZA, Pedro, « Recursos formales y constructivos en a arquitectura militar almohade de al-Andalus »..., p. 122-124.
1020 MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « Estudio preliminar para la recuperación de la puerta del peso de la harina », dans TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 379-382.
1021 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 409-412.
1022 MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « Estudio preliminar para la recuperación de la puerta del peso de la harina »..., p. 379-382.
1023 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II..., p. 342-344.
1024 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 299.

il est également possible qu'ils constituent les restes de construction élevée au temps des dynasties berbères. En effet, les Almohades employaient beaucoup la *ṭābiya*, comme on le voit à Alcaudete[1025], mais aussi à Priego[1026].

Au XII^e^ siècle, la forteresse de La Mota devait être beaucoup plus proche de l'aspect qui est aujourd'hui le sien, cependant, l'ensemble fortifié semble à nouveau avoir été transformé à l'époque naṣride.

c. La porte de La Imagen, véritable empreinte des naṣrides sur La Mota

Le premier âge d'or que connut Alcalá prit fin avec la bataille de Las Navas de Tolosa, une terrible défaite qui provoca l'éffondrement de l'empire almohade et la conquête par les chrétiens de la vallée du Guadalquivir et du Levant péninsulaire. Au milieu du XIII^e^ siècle, Alcalá était située aux confins du *Dār-al-islām* et du *Dār-al-ḥarb*, dans une zone frontalière marquée par la guerre. Cependant, les alcalaínos surent s'adapter à cette nouvelle réalité, en tirant par exmple profit des avantages économques offerts par leur proximité avec la frontière. La *qalʿa* n'en était pas moins exposée aux opérations militaires menées par le royaume de Castille dans la vallée de Grenade, une ville pour qui La Mota avait en quelque sorte le rôle de bouclier. En effet, aux yeux des sultans naṣrides, Alcalá devait constituer une place forte vitale, il est donc logique que son ensemble fortifié ait été renforcé et même réaménagé entre le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle.

L'ouvrage architectural qui symbolise le mieux les liens qui existaient entre la *qalʿa* et les Naṣrides est sans aucun doute la porte de La Imagen, dont R. Arié remarquait déjà la ressemblance avec la célèbre porte de La Justicia du palais de l'Alhambra[1027].

La porte de La Imagen est sans conteste l'édifice *andalusī* le plus visible de la forteresse de La Mota, d'autant qu'il en constitue un élément incontournable puisqu'il protège la rampe d'accès menant au sommet de la colline. Cette porte est ouverte dans une tour de plan rectangulaire, et même si la partie supérieure de cet édifice fut détruite en 1723, la tour-porte de La Imagnen donne une idée de ce à quoi pouvait ressembler les tours-portes du Peso de la harina et de La Aguilera.

Tout à fait caractéristique de l'architecture d'al-Andalus, l'ouverture percée dans la

1025 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS Jose Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 95-154

1026 CARMONA ÁVILA, Rafael, « La madina andalusí de Bāguh (Priego de Córdoba) una aproximación arquológica »..., p. 243-244.

1027 ARIÉ Rachel, *L'Espagne musulmane*..., p. 231.

façade est de la tour est surmontée d'un arc outrepassé légerment brisé. Cet arc déborde du cadre formé par l'*alfiz*, une option décorative popularisée entre le XI^e^ et XII^e^ siècle[1028], et qui se maintint visiblement jusqu'à la période naṣride. Cette ouverture est moins grande que celle de la façade ouest de la tour, qui est aussi surmontée d'un arc outrepassé légerment brisé. Les deux ouvertures possédant des proportions différentes, il est donc logique que les deux arcs soient également différents. Toutefois, ces deux arcs ont des points communs avec celui de l'entrée primitive de la tour de l'Homenaje, qui a peut-être servi de modèle pour leur réalisation[1029].

L'arc qui surmonte l'ouverture ouest est couronné par un arc brisé monumental, qui soutient la partie supérieure de la tour-porte, construite en saillie. Cet arc brisé servait à protéger l'ouverture qu'il surmontait, il est même possible que sa voûte ait été ajourée pour permettre de jetter des projectiles sur d'éventuels assaillants. Dans ce cas, cette « avant-façade » avait le même rôle que des machicoulis.

La ressemblance entre la porte de La Imagen et celle de La Justicia de l'Alhambra de Grenade est frappante, une ressemblance qui se signale d'abord par la monumentalité des deux édifices. Depuis l'époque califale, les architectes ne cessent de renforcer les capacités défensives des portes, qui n'ont jamais été aussi puissament fortifiées qu'à l'époque naṣride. En effet, les portes *andalusī-s* de cette période, généralment percées dans des tours, une solution apparue comme nous l'avons vu au XI^e^ siècle, sont le résultat de la synthèse d'options architécturales mises au point aux époques califales, zīrīdes, almoravides et almohades

Ainsi, l'arc monumental qui surmonte l'ouverture de la porte, principale caractéristique de la tour de La Imagen comme de la tour de La Justicia, est déjà visible sur certains édifices almoravides et almohades de Rabat et de Marrakech. Néanmois, cet élément très expressif est beaucoup plus imposant dans l'architecture naṣride, une architecture qui exalte le caractère militarisé du royaume de Grenade.

Les architectes naṣrides s'inspiraient aussi d'éxemples chrétiens, c'est sûrement ce qui explique leur emploi des machicoulis, qui étaient cependant déjà présents dans la forteresse califale de Gormaz.

La porte de La Imagen et la porte de La Justicia ne sont pas tout à fait

1028 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 409-412.
1029 MURCIA ROSALES, Domingo, MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « La arquitectura musulmana en La Mota », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 591-596.

contemporaines, cette dernière est en effet plus tardive, car elle fut construite en 1348, c'est à dire sept ans après la conquête de La Mota par les Castillans[1030]. La porte de La Imagen, probablement construite peu de temps après 1300, préfigure donc peut-être les édifices du même type qui furent élevés par les naṣrides dans la deuxième moitié du XIV^e^ siècle.

Comme la porte du Peso de la harina, le porte de La Imagen souffrit du passage du temps, ainsi que de l'action des Hommes. Les jambages qui encadrent ses deux ouvertures furent en partie démolis, ce qui au XVI^e^ siècle dû faciliter le transport des matériaux destinés à la construction de l'église abbatiale[1031].

Entre le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle, il semble que les murs de la forteresses de La Mota, principalement constuits en *ṭābiya*, aient été recouverts d'une gaine de maçonnerie, ce qui constituait une réponse aux progrès de la poliorcétique[1032]. À la même époque, des renforcements du même type furent effectués sur l'enceinte de la forteresse d'Alcaudete[1033], ainsi que sur celle de Moclín, ils étaient donc très courants et probablement nécessaires[1034].

Malgré la rareté des données dont nous disposons, nous sommes parvenus à nous faire une idée de l'aspect qu'a pu revêtir la forteresse de La Mota durant les époques zīrides, almohades et naṣrides. Cependant, il demeure très difficile de distinguer les changements qui affectèrent l'ensemble fortifié entre ces différentes périodes. L'examen des divers styles architecturaux présents sur La Mota nous permet malgré tout d'entrevoir ces mutations. Ainsi, l'étude de l'architecture nous ouvre les portes sur certaines facettes de la société *andalusī*, et nous donne l'occasion de saisir plus clairement les transformations qui secouèrent cette dernière.

Nous avons mis l'accent précédemment sur la constante modernisation du système défensif de La Mota, qui devait pouvoir résister aux progrès de la guerre de siège. Les architectes *andalusī-s* cherchaient en permanence à accroître l'efficacité des fortifications, comme on le voit dans le cas des portes, qui ne cessèrent d'être renforcées jusqu'au XV^e^ siècle.

Toutefois, l'architecture d'al-Andalus resta fidèle à certaines formes qui lui sont

1030 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 455-456 ; JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II..., p. 351-358.
1031 MURCIA ROSALES, Domingo, MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « La arquitectura musulmana en La Mota »..., p. 591-596.
1032 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 299.
1033 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS Jose Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 97-99.
1034 GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) »..., p. 68-69.

propres, comme on l'a vu dans le cas de l'arc outrepassé légerment brisé, utilisé depuis le XI[e] siècle jusqu'à la chute de Grenade.

La forteresse que nous pouvons visiter aujoud'hui possède sûrement des points communs avec ce qu'elle était à l'époque naṣride. Un des éléments les plus marquants de la *qalʿa* musulmane a pourtant disparu, il s'agit du complexe du Gabán.

3. Le complexe fortifié du Gabán, symbole de la *Qalʿat Banū Saʿīd*

Après la chute de Grenade, la forteresse de La Mota perdit sa raison d'être, les autorités municipales tout comme les alcalaínos accordèrent donc de moins en moins d'importance aux ouvrages défensifs, qui bénéficiaient pourtant dans le passé de toutes les attentions, comme nous l'avons vu précédemment. Laissées à l'abandon, les tours et les murailles de la forteresse se dégradèrent probablement rapidement, c'est en tout cas ce que signalent plusieurs documents des archives municipales. En 1492 déjà, les autorités s'inquiétaient du mauvais état de la tour Del Rey (ou tour du Farol), fragilisée par des infiltrations d'eau. Elles prirent donc des précautions qui visaient à empécher l'accès à cet édifice, notamment en en condamnant les entrées[1035]. Les choses ne semblent pas s'arranger durant les décennies suivantes, malgré les travaux d'entretien ponctuellement effectués à la demande de la municipalité[1036].

Complettement ruinés, les ouvrages défensifs arrimés au flanc méridional de La Mota, entre la tour de La Cárcel et la porte du Peso de la harina, s'écroulèrent entièrement lors du tremblement de terre du 7 fevrier 1582. Cette catastrophe, qui était loin d'être une surprise, provoqua la mort de plusieurs personnes, car les fortifications s'abbatirent sur plusieurs habitations du faubourg de Santo Domingo.

La tour du Farol, seul édifice de ce secteur à avoir resisté au tremblement de terre, fut démolie peu de temps plus tard, car elle faisait peser une lourde menace sur la zone sud de La Mota, qui abritait les demeures patriciennes et les principales institutions[1037].

Ainsi disparaissait le Gabán, un complexe fortifié monumental qui faisait l'orgueil

1035 « Alcalá la Real, cuadernos de actas municipales de 1492. Transcripción », TORO CEBALLOS, F. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I..., p. 188-189.
1036 « El manuscrito de privilegio de Alcalá la Real », OSORIO PÉREZ, M. J. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I..., p. 167 (doc. n°82), p. 177 (doc. n°147), p. 180 (doc. n°167).
1037 JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 342-343.

des alcalaínos, à tel point qu'on projetta longtemps de le reconstruire.

a. Description hypothétique du Gabán

C'est à C. Juan Lovera que l'on doit les principales études sur le Gabán, études qui repposent uniquement sur des documents chrétiens remontant au bas Moyen-Âge et aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles. En effet, aucun auteur arabe ne mentionne cet élement de la *qalʿa*, qui n'a malheureusement pas laissé de vestige matériel[1038].

Il nous fut impossible d'acceder à certains des documents sur lesquels s'appuie C. Juan Lovera, c'est en particulier le cas d'un texte que l'on doit au sacristain de la paroisse de Santo Domingo de Silos. Cependant, la spécialiste a retranscrit avec précision ce témoignage, ses talents de chercheuse sont d'ailleurs reconnus et nous nous sommes en conséquence largement appuyés sur ses articles . Selon nous, le document le plus important pour reconstituer l'aspect que pouvait revêtir le Gabán n'est autre que la miniature du Privilegio del vino, qui fut réalisée en 1526, c'est à dire 70 ans avant l'effondrement du complexe fortifié.

En nous basant sur ces différentes sources, nous allons donc maintenant tenter de décrire ce à quoi pouvait ressembler le Gabán. Ce complexe défensif, littéralement arrimé au flanc sud de La Mota, s'étendait de la tour de La Cárcel à la porte du Peso de la harina. Cette dernière devait d'ailleurs en faire partie, car il est probable que le terme Gabán ait d'abord servi à la désigner, avant d'être attachée à l'ensemble du dispositif situé au sud de la forteresse. Le Gabán était donc composé de la tour-porte du Peso de la harina, visible sur la miniature du Privilegio del vino, mais aussi de la tour de La Justicia, que l'on aperçoit clairement sur le même document. Cette dernière, qui était construite à flanc de falaise, devait être très imposante.

Ce complexe était organisé autour de l'enceinte méridionale de la colline, qui était surmontée par une courtine couverte d'une voûte en berceau, courtine qui reposait largement sur le plateau de La Mota. Ce chemin de ronde long de 61 m et large de plus de 3m était doublé par un passage qui serpentait sur le flanc de La Mota et permettait de rejoindre le sommet de la colline depuis les pantes du faubourg. Ce « cañuto » était donc sûrement intégré à l'enceinte du Gabán, il débouchait selon les textes aux pieds de la tour

1038 Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « La rehabilitacíon de la muralla del Gabán de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2011, p. 158-160.

de La Cárcel, à proximité de la porte du Zayde[1039]. Celle-ci était sûrement une poterne, et il semble qu'elle fut longtemps inconnue des Castillans, qui ne s'en approchèrent pas durant le siège de 1341. Après la conquête de la ville, les musulmans tentèrent à plusieurs reprises de forcer cet accès, comme le raconte Sancho de Arenda[1040].

Il est difficile d'imaginer la façon dont était construit le « cañuto », toujours décrit de façon sommaire, et visiblement absent de la miniature du Privilegio del vino.

Le dispositif du Gabán, qui s'étendait au sud du quartier « noble », était semble t-il très proche du « palais », dont Sancho de Arenda nous dit qu'il était occupé par les autorités municipales. En effet, l'édifice en question était d'après ses indications en relation directe avec la tour de La Justicia, mais surtout avec la place Haute, qui était le coeur de la ville[1041]. Ce « palais » était lui-même accolé à la tour du Farol, qui abritait aussi parfois les autorités alcalaínas[1042].

Cette tour portait le nom de Farol en raison du feu qui était sans cesse entretenu à son sommet. Ce feu servait à guider les prisonniers qui étaient parvenus à s'échapper des geoles du royaume naṣride, et les rois Jean I[er] et Henri III veillèrent personellement à ce qu'il soit toujours bien alimenté[1043]. Cette tour semble avoir été la plus haute de La Mota, comme on le voit dans la miniature du Privilegio del vino. Elle était aussi peut-être la majestueuse, c'est pourquoi elle prit le nom de tour Del Rey.

Le « palais », qui était toujours debout en 1465, comme en témoigne un document des archives d'Alcalá[1044], n'existait déjà plus en 1548, au moment ou Sancho de Arenda rédigea sa chronique[1045]. Ce dernier fait néanmoins vivre le souvenir de cet édifice, dont l'existance n'est confirmée par aucune découverte matérielle.

D'après nous, il est probable que la Gabán ait eu une origine *andalusī*, même si les informations dont nous disposons pour appuyer cette hypothèse sont peu nombreuses.

1039 Juan Lovera, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 344-346 ; *Id.*, Murcia Cano, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 379-380 ; Martín Rosales, Francisco, « El arrabal viejo »..., p. 476-479 ; Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « La rehabilitacíon de la muralla del Gabán de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2011, p. 158-160.
1040 De Aranda, Sancho, *El discurso genealógico...*, p. 102-104.
1041 *Ibid*., p. 104.
1042 « Alcalá la Real, cuadernos de actas municipales de 1492. Transcripción », Toro Ceballos, F. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I..., p. 189.
1043 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 60-62 (doc. n°37), p. 71-73 (doc. n°43-44).
1044 *Ibid*., p. 163-165 (doc. n°84)
1045 De Aranda, Sancho, *El discurso genealógico...*, p. 104.

b. Un complexe fortifié et résidentiel probablement d'origine *andalusī*

Le terme Gabán viendrait de l'arabe *qabban*, qui en français signifie « balance ». Ce mot est certainement à mettre en relation avec la principale porte d'accès à La Mota, connue aujourd'hui sous le nom de Peso de la harina. En effet, comme son nom l'indique, c'est à proximité de cette porte que l'on pesait les marchandises qui entraient dans la ville, afin de déterminer le montant des taxes auxquelles elles devaient être soumises. Il est donc probable qu'à l'origine, seul la porte du Peso de la harina était désignée par le terme Gabán, un terme qui aurait ensuite été attaché à l'ensemble du système défensif situé au sud de La Mota[1046].

Le mot Gabán aurait donc une origine arabe, mais, selon plusieurs spécialistes, et parmi eux C. Juan Lovera, le complexe fortifié qui portait ce nom était également antérieur à la conquête chrétienne. Les archives castillanes de la ville ne font d'ailleurs aucune mention de travaux qui auraient pu concerner la construction de ce complexe.

Comme le fait remarquer la chercheuse alcalaína, une des tours que l'on aperçoit sur la miniature du Privilegio del vino possède plusieurs points communs avec la Giralda de Séville. Cet édifice, qui semble bien correspondre à la fameuse tour du Farol, fut peut-être en effet construit sur le modèle du monument sévillan, qui est aujourd'hui l'un des plus célèbres d'Andalousie.

À l'instar de la Giralda, la tour du Farol semble être le résultat de l'emboitement d'une structure quadrangulaire dans une tour de dimension plus imposante. En outre, le corps de cette tour est percé d'ouvertures jumelles qui ressemblent un peu à celles que présentent les façades de Giralda.

Ces constatations sont très intéressantes, car il ne faut pas oublier que la Giralda, qui constitue l'actuel clocher de la cathédrale de Séville, était à l'origine un minaret. Cette tour monumentale fut en effet édifiée dans le cadre de la reconstruction de la grande mosquée de Séville, qui eut lieu entre 1172 et 1198. Bâtie sur le modèle du minaret de la Koutoubia de Marrakech, la Giralda fut ensuite trensformée par les Castillans, qui en modifièrent surtout la partie supérieure[1047].

Ce sont bien enttendu les Almohades qui ordonnèrent la construction du grand

1046 JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota »..., p. 341-342.
1047 JIMÉNEZ MARTÍN, Alfonso, « Notas sobre la mezquita mayor de la Sevilla almohade », dans *Artigrama*, n°22, Saragosse, 2007, p. 131-153.

minaret de Séville, un chantier qui fut pendant un certain temps supervisé par l'un des fils d'ʿAbd al-Mālik Saʿīd, Muḥammad[1048]. La proximité des Banū Saʿīd avec les Almohades, et le fait que l'un des membres du clan alcalaíno ait participé à la construction de la Giralda, sont peut-être des signes témoignants de l'existance de liens entre le monument sévillan et la tour du Farol.

Comme nous l'avons vu, d'importants travaux furent sûrement entrepris sur La Mota au XII[e] siècle, il ne serait donc pas étonnant que la tour du Farol ait été édifiée durant cette période. Les tours qui furent construites entre le XII[e] et le XIII[e] siècle sont d'ailleurs cactérisées par leurs grandes dimensions, une monumentalisation que l'on doit aux Almohades[1049].

D'après les documents que nous avons mentionnés précédement, la tour du Farol était étroitement liée au « palais ». Elle constituait même peut-être une de ses dépendances, car elle était comme lui située directemment sur la place Haute. Ainsi, il semble que la tour n'ait pas véritablement fait partie du Gabán, même si elle était connectée au système fortifié. Lors du tremblement de terre de 1582, la tour du Farol resta d'ailleurs debout, alors que l'ensemble du Gabán, construit à flanc de falaise, s'éffondra.

L'éxistance d'un « palais » sur La Mota soulève bien des questions, car il est étonnant que les autorités n'aient pas investi l'*alcazaba*, comme il était normalement de coutume. Malgré ses dimensions réduites, la citadelle, symbole du pouvoir, aurait très bien pu abriter les institutions municipales.

C. Juan Lovera sous-entend à plusieurs reprises que ce « palais » aurait été l'oeuvre des Banū Saʿīd, mais son hypothèse ne semble par reposer sur des données concrètes. À notre connaissence, les fouilles n'ont d'ailleurs révélé aucune trace de cet édifice. Il faut dire que l'architecture aulique des XII[e] et XIII[e] siècles est très mal connue en al-Andalus, même si l'archéologie permet depuis quelques années d'en savoir plus[1050].

Dans le monde islamique, les ouvrages défensifs sont étroitement liés au pouvoir, car ce dernier a le devoir de protéger le *Dār-al-islām*. Toutefois, les souverains doivent aussi assurer le confort de leurs sujets, un confort qui passe nécessairement par l'aménagement des espaces publics et la construction d'édifices particuliers comme les mosquées.

1048 IBN ṢĀḤIB AL-ṢĀLA, *Al-mann*..., p. 196-197, 200-201.
1049 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 244-245.
1050 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Casas y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII », dans *Casa y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII*, Madrid/Barcelone, 1995, p. 17-32 ; PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 277.

Le plateau de La Mota, qui recouvre une surface d'environ trois hectares, possède une forme grossièrement ovale. Le point culminant de la colline est situé au nord-est, c'est justement à cet endroit que fut édifié l'*alcazaba*, qui domine en conséquence toute La Mota. La Citadelle flanque la première enceinte de la forteresse, qui enserre le plateau sur toute sa circonférence. Ce réduit fortifié surplombe également la rampe d'accès à La Mota, qu'il contribuait à protéger. Cette rampe était fermée à l'origine par cinq portes, dont trois sont encore debout aujourd'hui. L'entrée de la forteresse, naturellement vulnérable, était donc puissament fortifiée. Les puits, dont l'accès était vital pour les Alcalaínos, étaient également bien défendus. La tour monumentale de La Cárcel devait ainsi protéger une source d'eau située dans son sous-sol, tout en contrôlant le vieux faubourg, qu'elle domine de toute sa hauteur.

Cette déscription paraît intemporelle, et il est difficile d'imaginer à quoi pouvait ressembler la forteresse à l'époque *andalusī.* Néanmoins, en nous appuyant sur des éléments précis, nous avons pu nous faire une idée de l'aspect que pouvait revêtir La Mota aux époque zīrīdes, almohades et naṣrides.

La première véritable forteresse qui fut érigée à Alcalá remonterait au XI^{e} siècle, le plus vieil élément architectural découvert sur la colline, à savoir la porte primitive de l'*alcazaba*, daterait en tout cas de cette période. Le reste de la forteresse fut probablement construite en *ṭābiya*, ce qui explique pourquoi il en reste peu de traces aujourd'hui. L'ensemble fortifié a sûrement été largement réformé au XII^{e} siècle, époque qui constitue l'âge d'or d'Alcalá. Ainsi, la tour de La Cárcel fut peut-être recnstruite à l'emplacement d'une tour *albarrana* de type almohade, qui aurait été bâtie à la même époque que la porte du Peso de la harina. Au XII^{e} siècle, la forteresse devait cerner toute La Mota. L'ensemble fortifié fut ensuite réformé par les Naṣrides, car il protégeait directement la route de Grenade. La porte monumentale de La Imagen, bâtie au début du XIV^{e} siècle, marque certainement les liens qui unissaient Alcalá à la dernière dynastie princière d'al-Andalus. Au bas Moyen-Âge, la forteresse devait ressembler un peu à ce qu'elle est aujourd'hui, même si un de ses éléments les plus importants, le Gabán, a disparu à la fin du XVI^{e} siècle.

Ce complexe fortifié, arrimé au flanc sud de La Mota, constituait le symbole de la puissance d'Alcalá. Il était organisé autour de l'enceinte qui s'étendait entre la tour de La Cárcel et la porte du Peso de la harina, une enceinte qui était flanquée de l'imposante tour de La Justicia. Ce dispositif était étroitement connecté à la tour du Farol et au « palais » qui se dressaient sur la place Haute. Il est probable que le Gabán ait été érigé à l'époque d'al-

Andalus, le terme en lui-même est d'ailleurs d'origine arabe. En outre, la tour du Farol, tel que l'on peut la voir sur la miniature du Privilegio del vino, ressemble un peu à la Giralda, ancien minaret de la grande mosquée de Séville, construit à la fin du XII^{e} siècle par les Almohades. Le Gabán fut donc peut-être bâti à cette époque, une époque durant laquelle les Banū Saʿīd régnaient en maîtres à Alcalá.

Ces derniers, soutenus par les autorités nord-africaines, sont peut-être à l'origine des importants ouvrages défensifs bâtis sur La Mota au XII^{e} siècle. Protéger le *Dār-al-islām* est effectivement un des principaux devoirs du souverain, qui doit aussi assurer le bien être de ses sujets en aménageant l'espace urbain. Alcalá était bien une forteresse à l'époque d'al-Andalus, mais elle était aussi une petite ville, comme en témoigne plusieurs vestiges découverts sur La Mota.

C-...qui abrite un espace urbanisé

Les premières fouilles concernant le Moyen-Âge *andalusī* s'orientèrent d'abord vers le monde rural, et notamment sur les villages et la maison paysanne. À l'époque, la jeune archéologie tenait à bien délimiter son champ de recherche, pour se démarquer des études sur les châteaux et des édifices religieux, trop associés aux méthodes de l'histoire de l'art. Au cours des années 1980, les fouilles se multiplièrent, et l'archéologie urbaine commença à prendre son essor, bien que celui-ci fut relativement tardif[1051].

Il faut dire que l'histoire urbaine resta longtemps marginale, d'abord car elle était dans l'ombre de l'histoire agricole, mais surtout car elle fut dominée de longues années par l'œuvre monumentale de L. Torres Balbás (1888-1960). Ce grand architecte enferma les villes d'al-Andalus dans le carcan conceptuel de l'urbanisme « musulman », et il fallut des décennies pour qu'elles parviennent à s'en extraire, même s'il reste encore du chemin à parcourir[1052].

Ce schéma théorique est l'héritier d'une histoire, celle des relations entre la Chrétienté d'occident et le monde arabo-musulman, dont les échanges ont fait naître de multiples représentations qu'il est important de déconstruire.

En 1492, alors qu'ils venaient de conquérir Grenade, les rois Catholiques soulignaient déjà les caractères soit disant opposés de l'urbanisme « musulman » et de l'urbanisme de l'Europe latine. Ces deux visions de la ville, perçues comme antinomiques, devaient illustrer le profond fossé qui aurait séparé l'Islam du monde chrétien. Ce dernier, qui était en position de force dans l'espace méditerranéen occidental, cherchait à l'époque à dominer la région. Pour y parvenir, les royaumes ibériques travaillaient à imposer leur vision du monde à leurs ennemis musulmans, dont la civilisation fut peu à peu qualifiée de décadente. À Grenade comme à Málaga, et même à Alcalá, les Castillans entreprirent de redresser le réseau viair, dont l'enchevêtrement était considéré comme typique des villes « musulmanes ». Ces « corrections » imposées aux villes d'al-Andalus, cadre traditionnel dans lequel s'exerçait le pouvoir des princes musulmans, étaient une façon de marquer l'assujettissement du monde urbain à la loi des vainqueurs[1053].

1051 BAZZANA André, « L'habitat fortifié dans l'Espagne musulmane (IXe s.-XVe s.) »..., p. 57-58.
1052 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques »..., p. 49-55.
1053 BOUCHERON, Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, vol. I, Territoires et écritures du monde, 2012, p. 466-468.

Pourtant, les villes de l'Europe latine étaient bien loin du schéma ordonné qui aurait été celui des cités gréco-romaines, schéma pourtant considéré comme un modèle depuis l'Antiquité. L'archéologie a bien montré comme le réseau viair des villes de l'Occident chrétiens pouvait être confus, et cependant si riche d'enseignement. En effet, il est possible de lire l'histoire d'une ville à travers le tracé de ses rues, dont l'origine est souvent tout aussi planifiée que spontanée. La ville elle-même est globalement le fruit d'un impensé, malgré les programmes ponctuels que les Hommes mettent en œuvre pour tenter de rationaliser son organisation[1054].

Qu'ils vivent sur les rives européennes ou africaines de la Méditerranée, les citadins sont confrontés à des problèmes similaires, et les solutions qu'ils mettent au point pour y faire face sont parfois semblables. Ainsi, les villes de la chrétienté comme les villes d'Islam ont toujours été confronté au défit de l'approvisionnement en eau, qui constituait et constitue encore aujourd'hui un élément primordial de l'aménagement urbain. Les villes ont toutes des aspects communs, et leurs histoires sont inévitablement marquées par des phénomènes de complexification sociale[1055].

Plusieurs pouvoirs sont à l'œuvre en ville, ce qui est vrai dans le monde chrétien médiéval tout comme dans le monde arabo-musulman, même si on a longtemps imaginé ce dernier comme entièrement conditionné par l'islam[1056].

Comme il est constamment en mouvement et donc pour ainsi dire vivant, l'espace urbain apparaît comme difficilement lisible. En effet, il est le fruit de multiples transformations, marqués par des démolitions, des substitutions, mais aussi des conservations. Certains éléments architecturaux parviennent effectivement à résister au temps, se qui s'explique par l'utilité, la singularité, ou la qualité esthétique de ces derniers. L'entrée primitive de la tour de l'Homenaje, celle du Peso de la harina ou la tour-porte de La Imagen témoignent de cette réalité[1057].

Malheureusement, ces vestiges semblent bien rares sur La Mota, un espace qui paraît avoir souffert de graves perturbations depuis le Moyen-Âge. En outre, comme nous l'avons dit précédemment, les fouilles archéologiques n'ont pas donné les résultats escomptés, ce qui fut pour nous un handicap.

1054 GARMY, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes*..., p. 30.
1055 BOUCHERON, Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, vol. I..., p. 485-489.
1056 MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques »..., p. 49-73 ; MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Gouverner en terre d'islam*..., p. 118-119.
1057 MURCIA ROSALES, Domingo, MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « La arquitectura musulmana en La Mota »..., p. 591-592.

Néanmoins, nous avons essayé de reconstruire l'histoire de l'urbanisme alcalaíno, en nous focalisant nécessairement sur ses aspects les mieux documentés.

Dans un premier temps, nous nous attacherons donc à retracer le développement de la ville qui semble s'être épanouie sur La Mota à partir du XI^e^ et surtout du XII^e^ siècle. En parallèle, nous essayerons de déterminer si cette petite ville était dotée ou non des fameux « signes-urbains » définis par J.-C. Garcin. Dans un deuxième temps, nous nous pencherons plus particulièrement sur le système d'approvisionnement en eau de la *qalʿa*, un aspect urbanistique vital et relativement bien connu. Pour finir, nous insisterons sur la force des liens qui unissaient Alcalá au pouvoir, en nous basant sur les marques que ce dernier a laissées sur le bâti alcalaíno.

1. Un lieu de vie rapidement saturé au temps des dynasties berbères

Comme nous l'avons vu, la colline de La Mota est occupée depuis l'Antiquité, et même probablement depuis la Préhistoire, même s'il n'est pas du tout certain qu'un habitat permanent s'y soit développé durant ces périodes anciennes. En effet, La Mota devait surtout servir de refuge et de point d'observation. Il faut dire que le site est dépourvu de sources d'eau, qui sont pourtant abondantes dans la plaine, en contrebas. En outre, le plateau rocheux est peu propice à l'agriculture, même si ses flancs, et notamment son flanc sud, furent certainement cultivés.

a. La formation d'un noyau urbain sur La Mota

Les Arabes qui s'installèrent dans la zone au tout début du VIII^e^ siècle firent sûrement de La Mota leur refuge, la colline leur servait alors de base pour contrôler la région et ses populations. Le site a d'ailleurs révélé des traces anciennes de la présence arabe, comme le prouve la découverte d'inscriptions, dont l'alphabet primitif semble nous renvoyer aux premiers temps d'al-Andalus[1058]. D'après les articles que nous avons consultés, de nombreux artéfacts de facture islamique auraient été découverts sur La Mota et ses flancs. Il s'agirait de bijoux, de monnaies, de tessons, et même de restes d'ornements architecturaux, comme des fragments de carrelages[1059]. Malheureusement, nous n'avons

1058 GARCÍA MEDINA, Rafael, « Con nombre propio : sobre unas inscripciones árabes en la Mota »..., p. 178-180.

1059 CALVO AGUILAR, Carlos, « El arrabal viejo de la fortaleza de la Mota »..., p. 141-143 ; *Id*., MARTÍN

jamais trouvé mention de ces découvertes dans les rapports de fouilles que nous avons consultés.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que le site soit occupé par des Arabes depuis le VIII^e^ siècle, une présence qui selon nous était peut-être encore intermittente avant les X^e^-XI^e^ siècles, époque où un habitat permanent semble s'être développé.

Au XI^e^ siècle, une première forteresse dût être érigée dans la zone nord-est de La Mota, qui en est le point culminant. À cette époque, la région connaissait une certaine insécurité et il est probable que des populations se soient peu à peu installées sur l'acropole alcalaína afin de profiter de la protection offerte par celle-ci. La présence d'un pouvoir fort à Alcalá, un pouvoir déjà exercé par le clan Banū Saʿīd, favorisa aussi probablement le développement d'un habitat permanent autour de la forteresse primitive de La Mota. Dans le monde islamique, la prospérité des villes est effectivement étroitement liée au pouvoir[1060].

Le volontarisme des Banū Saʿīd et les efforts qu'ils mirent en œuvre pour dominer la région encouragèrent aussi certainement le développement des activités commerciales dans le bourg d'Alcalá. À l'époque chrétienne, la place Haute, située entre l'actuelle église abbatiale et la tour de La Cárcel, constituait le poumon économique de la ville. D'après nous, il est probable que ça ait aussi été le cas au temps d'al-Andalus, car cette place, même si elle ne semble pas avoir été très vaste, était le seul véritable espace ouvert de La Mota au lendemain de la conquête d'Alcalá[1061]. Le bourg castral qui se met en place sur la colline au XI^e^ siècle était donc structuré autour du réduit fortifié primitif, mais il était aussi certainement tourné vers ce lieu d'échanges qui formera plus tard la place Haute.

Les premières constructions qui furent érigées à l'époque étaient probablement dispersées, La Mota présentait donc dans un premier temps une faible densité de population. À l'origine, la plupart des villes *andalusī-s* possédaient un habitat discontinu, entrecoupé de zones de cultures et d'espaces dédiés à l'artisanat et au commerce. Ces premières villes pouvaient même abriter des cimetières, dont les tombes étaient ensuite souvent recouvertes par des constructions en raison de la croissance urbaine[1062].

ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real »..., p. 149-152.

1060 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « L'urbanisation d'al-Andalus au IX^e^ siècle : données chronologiques », dans CRESSIER, P. et GARCÍA-ARENAL, M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 99-106.

1061 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 167-168 (doc. n°87).

1062 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada », dans *Paisaje y Naturaleza en al-Andalus*, Grenade, 2004, p. 241-244.

Des sépultures présentant les caractéristiques du rite funéraire musulman ont été découvertes dans le sous-sol de l'église abbatiale, et donc à proximité de la place Haute. Les vestiges les plus profondément enfouis sous cet édifice correspondraient effectivement à des tombes, qui furent creusées dans la roche, à environ 50 cm de profondeur. Mais ces structures ont été profondément bouleversées, car le sous-sol de l'actuelle église abbatiale fut régulièrement perturbé au fil des siècles. Les restes humains qui ont été découverts dans cette couche d'occupation sont en conséquence particulièrement fragmentés. Toutefois, les archéologues sont parvenus à expliquer l'origine de ces sépultures. Ainsi, les tombes auraient été creusées à l'époque wisigothique, avant d'être réutilisées pour la plupart d'entre elles à l'époque musulmane. Malheureusement, les archéologues ne sont pas parvenus à dater précisément ces sépultures, particulièrement mal conservées[1063].

L'emplacement de ce *maqbara* ne correspond pas à la situation habituelle des *maqābir*, souvent localisés aux portes des villes. Ce schéma est celui des villes « matures », mais l'archéologie a montré que certains noyaux urbains avaient pu englober et même recouvrir des cimetières lors de leur développement[1064]. Il est aussi envisageable que ce cimetière soit un *rawḍa*, mais nous reviendrons plus tard sur cette hypothèse.

Probablement aéré, le noyau de peuplement qui se développa sur La Mota était donc peut-être doté d'un cimetière, qui s'étendait à proximité directe de l'habitat, au sommet de la colline. Cet espace, déjà considéré comme sacré à l'époque wisigothique, est aujourd'hui occupé par l'église abbatiale, qui fut elle-même construite sur une église gothique bâtie après la « Reconquista ».

Une localité comme Alcalá était forcément dotée d'une mosquée, édifice central dans la civilisation islamique. En effet, la mosquée est le cœur de la vie politique, sociale et économique de l'*Umma*[1065]. Selon plusieurs spécialistes et parmi eux C. Juan Lovera, la mosquée d'Alcalá était située à l'emplacement même de l'église abbatiale. Cependant, aucun vestige ayant directement appartenu à un lieu de culte musulman n'a été découvert sur La Mota. Quelques éléments viennent pourtant accréditer cette hypothèse.

Tout d'abord, l'église abbatiale est vouée à la vierge, ce qui est généralement le cas des églises qui furent construites sur d'anciennes mosquées au lendemain de la conquête.

1063 Escuela-taller, *Proyecto de actuación arqueológica de urgencia, de apoyo a la restauración en la Iglesia Mayor abacial del conjunto monumental de La Mota*, Alcalá la Real, 1993, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°75/93, n. p.

1064 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada »..., p. 243-244.

1065 TRILLO SAN JOSÉ, Carmen, « Mezquitas en al-Andalus : un espacio entre las comunidades y el poder », dans *Studia historica, historia medieval*, n°29, Salamanque, 2011, p. 73-98.

En outre, une ancienne citerne *andalusī* présentant une orientation est-ouest à été découverte dans le sous-sol de l'actuelle église. Or l'orientation de cette citerne correspond exactement à l'orientation de l'actuelle église, mais aussi à celle qu'aurait pu avoir l'ancienne mosquée[1066]. On sait par ailleurs que l'approvisionnement en eau était contrôlé par les pouvoirs civils ou religieux, les mosquées étaient donc souvent dotées de citernes, dont l'eau était par exemple utilisée pour les ablutions rituels[1067]. Toutefois, ces déductions ne sont pas suffisantes pour localiser avec certitude l'emplacement de la mosquée d'Alcalá.

La *qalʿa* avait au XI^e^ siècle un rôle stratégique majeur, mais elle constituait certainement déjà une concentration de richesse qui devait attiser la convoitise. En conséquence, il est probable que les Alcalaínos aient à l'époque choisi d'élever une enceinte pour protéger le bourg de La Mota. Des indices nous permettent de penser que ces premiers mures furent bâtis en *ṭābiya*, c'est d'ailleurs pourquoi il n'en reste presque plus de traces aujourd'hui[1068]. L'enceinte qui protégeait à l'époque La Mota devait déjà ceinturer la totalité du plateau, ce qui serait plus cohérent au vu des avantages défensifs offerts par les flancs abrupts de celui-ci.

Au cours du XI^e^ siècle, les noyaux de peuplement *andalusī-s* ont tendance à se fermer, un processus documenté par les fouilles archéologiques[1069]. Les villes mal protégées déclinent d'ailleurs à cette époque, ce qui ne fut manifestement pas le cas d'Alcalá, dont la situation géographique est véritablement exceptionnelle.

Au terme de ce développement, on remarque que le secteur sud-est de La Mota, qui abritait les lieux d'échanges, mais aussi sûrement la mosquée, devait constituer le centre de gravité de la *qalʿa*. L'*alcazaba* état relativement à l'écart de cet espace, même si elle n'en est pas très éloignée. Une partie de la zone située entre la citadelle et l'actuelle église abbatiale était d'ailleurs occupée par une place secondaire, que les sources castillanes appellent place Basse. Ces mêmes sources soulignent parfaitement l'importance de la zone méridionale de La Mota, véritable poumon économique, politique et religieux à l'époque chrétienne, une situation qui était certainement similaire à l'époque d'al-Andalus.

L'Alcalá islamique semble donc avoir possédé les trois éléments incontournables que l'on retrouve systématiquement dans les villes de l'Islam médiéval : la citadelle, la mosquée

1066 MOYA GARCÍA Sebastián, « Actuación arqueológica de apoyo a la restauración en la iglesia mayor abacial de la mota (Alcalà la Real, Jaén) »..., p. 139.
1067 MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 130-131.
1068 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 299 ; PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 343.
1069 MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 184-186.

et le souk. Ce dernier occupe en principe une position privilégiée, il se déploie d'ailleurs souvent autour de la grande mosquée, comme ce qui semble avoir été le cas à Alcalá[1070]. Il faut d'ailleurs noter que le « souk » de La Mota était installé à proximité de la porte du Peso de la harina, ce qui n'est pas étonnant, car les portes étaient très souvent des lieux d'échanges dans les sociétés anciennes[1071].

Certains secteurs du territoire urbain qui comprenait sûrement déjà tout le plateau de La Mota, étaient donc progressivement en train de se spécialiser. En effet, les villes d'Islam sont généralement très fragmentées, une fragmentation d'abord issue de la séparation stricte qui est faite entre les espaces publics et les espaces privés. La ville du monde arabo-musulman médiéval était aussi divisée en fonction des appartenances tribales, ethniques ou religieuses de ses habitants, même si cette ségrégation était sûrement beaucoup moins marquée dans les petites villes comme Alcalá[1072].

En revanche, l'espace urbain délimité par les flancs de La Mota semble avoir été divisé en quartiers dont la spécialisation dépendait des activités que l'on y pratiquait. Ainsi, il semble que la zone nord-ouest était occupée par un espace essentiellement résidentiel, le Bahondillo, et que la zone sud était dédiée aux activités économiques. L'*alcazaba* et la mosquée, symboles des pouvoirs laïcs et religieux, étaient situées au carrefour de ces deux principaux quartiers[1073]. Cette fragmentation de nature économique est également caractéristique, elle mit sûrement un certain temps à se mettre en place, comme en témoigne la présence d'un cimetière au cœur de l'espace urbain. En effet, les villes d'Islam présentent normalement une séparation stricte entre les zones dédiées aux vivants et celles que l'on réserve aux morts.

La division du noyau urbain en quartiers spécialisés se retrouve dans la plupart des villes du monde arabo-musulman. Cette segmentation ne semble pas avoir été plus marquée à l'époque almohade, contrairement à ce qu'a pu affirmer C. Juan Lovera, qui n'est d'ailleurs pas spécialiste du monde islamique.

Un phénomène semblable est observable à Alcaudete, où, comme à Alcalá, un bourg

1070 SOUTO LASALA, Juan Antonio, « Las ciudades andalusíes : morfologías físicas », dans DE LA IGLESIA DUARTE, J. I. (coord.), *V semanas de estudios medievales : Nájera, 1 a 15 de agosto de 1994,* Logroño, 1995, p. 144-145.

1071 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 393.

1072 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Los territorios urbanos de las ciudades andalusíes : perspectivas de estudio », dans MARTÍNEZ ENAMORADO, V. (éd.), *Ier congreso internacional « escenarios urbanos de al-Andalus y el occidente musulmán », (Vélez-Málaga, 16-18 junio 2010)*, Málaga, 2011, p. 25-30 ; *Id*., *Villes d'Al-Andalus*..., p. 65-75.

1073 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 21-26 ; *Id*., MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada »..., p. 374-375.

s'est développé entre le XI^e^ et le XII^e^ siècle. Le sommet de la colline d'Alcaudete était comme on l'a vu occupé par l'alcazar, qui fut probablement construit ou reconstruit à l'époque des dynasties berbères. C'est également durant cette période qu'un habitat permanent s'est implanté aux pieds de la forteresse, où l'on aurait d'ailleurs découvert de nombreux artéfacts de facture *andalusī*. Le noyau urbain qui occupait les pentes de la colline au XII^e^ siècle fut rapidement enfermé dans une muraille de *ṭābiya*, dont le tracé est toujours bien visible aujourd'hui. L'espace urbain délimité par cette enceinte semble alors avoir été structuré autour de la zone sud de la colline, dans laquelle s'élève aujourd'hui l'église Santa María. Il est d'ailleurs tout à fait probable que cette dernière ait été édifiée à l'emplacement de l'ancienne mosquée alcaudetense, qui devait, comme à Alcalá, constituer le cœur politique, social et économique de la ville. Le bourg d'Alcaudete était donc dominé par l'alcazar, mais aussi par la mosquée, autour de laquelle étaient pratiquées les activités économiques[1074].

b. L'expansion et la rapide saturation de l'Alcalá médiévale

D'après les archéologues, la plupart des structures qui furent mises au jour sur la colline seraient d'époque chrétienne, les plus anciennes remonteraient donc au XIV^e^ et XV^e^ siècle. Néanmoins, presque tous les vestiges dateraient du XVI^e^ siècle, une époque ou le noyau urbain de La Mota fut profondément transformé. En effet, les fouilles ont montré que durant cette période, un vaste programme d'urbanisme fut mis en œuvre pour permettre d'améliorer les conditions de vie des Alcalaínos, qui vivaient jusqu'à présent dans la promiscuité. Ainsi, les édifices médiévaux semblent avoir été systématiquement démantelés, c'est pourquoi il en reste très peu de traces aujourd'hui. En outre, il est nécessaire de rappeler que le site fut très endommagé par sa transformations en cimetière, mais aussi par son utilisation comme carrière. Les conflits, et notamment la guerre d'indépendance espagnole, durant laquelle les troupes napoléoniennes s'établirent sur La Mota, causèrent aussi de nombreux dégâts aux vestiges de l'Alcalá médiévale. C. Calvo Aguilar précise toutefois que certaines structures pourraient remonter à l'époque *andalusī*, mais il est impossible selon lui d'en être certain[1075].

1074 CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS, José Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., Jaén, 2006, p. 95-154 ; RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete*, vol. I..., p. 102-105.

1075 CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real »..., p. 149-152.

L'ensemble des articles que nous avons consultés au sujet des fouilles de La Mota font état d'un habitat très dense à la trame urbaine particulièrement confuse. Les vestiges qui sont d'ailleurs visible dans la zone de la place Basse et dans l'ancien Bahondillo témoignent clairement de cette concentration urbaine.

Pour C. Calvo Aguilar, la densité de l'habitat et le caractère étroit et sinueux des rues de l'Alcalá médiévale serait un héritage de l'urbanisme « islamique ». Il est effectivement probable que la trame urbaine ait été largement conservée par les Castillans après 1341, même si elle continua à évoluer jusqu'au dépeuplement de La Mota. En revanche, il est faux de considérer la confusion du réseau viair comme une caractéristique fondamentale de l'urbanisme « musulman ». En effet, l'étroitesse des rues fut plutôt déterminée par le manque de place, car le plateau de La Mota, large de seulement trois hectares, fut probablement rapidement saturé.

L'aspect confus de l'urbanisme était aussi sûrement dû au caractère spontané de l'habitat qui se développa sur La Mota entre le XI^{e} et le XII^{e} siècle. Néanmoins, le réseau viair qui quadrillait le plateau de La Mota était probablement structuré autour de l'*alcazaba*, de la place Haute, et bien sûr de la mosquée[1076].

À la fin du Moyen-Âge, le noyau urbain qui s'étendait sur la colline était déjà complètement saturé, comme le montrent plusieurs documents d'archives. On décida d'ailleurs à cette époque d'agrandir la place Haute, que certains étrangers prenaient pour une rue à cause de ses dimensions réduites[1077]. Les autorités choisirent donc d'acheter et de détruire un certain nombres d'édifices, ce qui provoqua des conflits dont les archives ont gardé la trace[1078]. C'est d'ailleurs durant cette période que fut démantelé le « palais », dont la disparition permit aussi d'élargir la place Haute[1079].

Pour faire face au manque de place, les Alcalaínos semblent être nombreux à avoir creusé des caves dans le sous-sol de leur habitation. En effet, les fouilles ont mise au jour des dizaines de caves, elles constituent d'ailleurs souvent les structures les mieux conservées de La Mota, car elles furent pour beaucoup comblées par de la terre et des détritus après l'abandon du site. Sur l'aquarelle de P. Maria Baldi, certains des édifices

1076 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada »..., p. 237-239.
1077 GUERRERO LAFUENTE, María Dolores, DE CASTRO MARTÍNEZ, Lorenzo, « Evolución urbánistica de Alcalá la Real en el siglo XV : notas para su estudio », dans *Cuadernos del A.M.A.R., investigación histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 93-96.
1078 *Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real*, vol. I..., p. 167-168 (doc. n°87) ; *Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : Carlos I...*, p. 58-59 (doc. n°21).
1079 DE ARANDA, Sancho, *El discurso genealógico...*, p. 104.

d'Alcalá présentent visiblement plusieurs étages, ce qui témoigne peut-être aussi d'une croissance verticale de la ville, un phénomène typique des noyaux urbains saturés.

Afin d'optimiser l'espace, les activités artisanales furent certainement expulsées à l'extérieur de la ville, même si nous ne possédons aucune information à ce sujet. Il est également probable que le cimetière, situé à proximité de la place Haute, ait été rapidement recouvert par les constructions. Les *maqābir* sont traditionnellement rejetées en dehors des villes lorsque celles-ci se développent, c'est sûrement ce qui eut lieu sur La Mota[1080].

Deux cimetières ont justement été fouillés à l'extérieur des murs de la ville. D'après les archéologues, ils auraient été utilisés entre le XI^e^ et le XIV^e^ siècle, mais les chercheurs n'avancent aucune explication pour appuyer cette hypothèse. Les deux *maqābir* étaient situées à proximité de la porte de la *qalʿa*, une situation classique en al-Andalus et dans l'ensemble du monde urbain arabo-musulman. Ces deux nécropoles sont d'ailleurs relativement proches, ce qui pourrait indiquer leur appartenance à un même ensemble[1081].

Les mesures qui furent prises pour optimiser l'espace se sont sûrement révélées insuffisantes car un nouveau quartier se développa à l'extérieur du plateau de La Mota, il s'agit bien sûr du vieux faubourg. Celui-ci semble s'être développé très rapidement, car il aurait été fortifié entre le XI^e^ et le XII^e^ siècle, donc peu de temps après l'émergence d'un véritable noyau urbain sur l'acropole alcalaína[1082].

Le vieux faubourg a été presque entièrement fouillé ces dernières années, et des excavations sont toujours en cours à l'heure actuelle. Comme sur le plateau, les vestiges du quartier de Santo Domingo sont en mauvais état, ce qui complique leur datation. La plupart des structures et des artéfacts qui furent découverts dans cette zone remonteraient néanmoins au XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècle. C. Calvo Aguilar signale tout de même la découverte de vestiges islamiques, mais il ne donne pas beaucoup de précision à ce sujet.

La construction du vieux faubourg nécessita l'aménagement du flanc sud de La Mota, dont les pantes furent divisées en six terrasses relativement planes. Le tracé viair semble

1080 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada »..., p. 251-253.

1081 BORRÁS QUEROL, Carlos, AYERBE AGUAYO, José Luis, « Excavaciones de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalà la Real. Informe preliminar. El cementerio musulman de Alcalà la Real », dans *Anuario arqueológico de Andalusia*, vol. III..., p. 237-248 ; AYERBE AGUAYO José luís, « Informe preliminar sobre los restos aparecidos en la calle del mudo num. 6 de Alcalá la Real »..., p. 1-8 ; PERAL BEJARANO, Camen, « Excavación y estudio de los cementerios urbanos andalusíes : estado de la cuestión », dans ACIÉN ALMANSA, M., PAZ TORRES PALOMO, M. (éd.), *Estudios sobre cementerios islámicos andalusíes*, Málaga, 1995, p. 11-36.

1082 CARREÑO LEYVA, Carmen, CORTÉS MARTÍNEZ, Inmaculada. (coord.), *Itinéraire culturel...*, p. 299 ; PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II..., p. 343.

avoir été largement déterminé par la situation des portes, ce qui est assez courant. À la fin du Moyen-Âge, ce quartier possédait un caractère rural marqué, il devait même englober des espaces dédiés aux cultures[1083]. Il ne faut pas oublier que la Sierra Sur était relativement dépeuplée à l'époque de la frontière, il est donc possible que le faubourg ait été occupé par un habitat plus dense entre le XII^e^ et le XIII^e^ siècle.

Selon J. Navarro Palazón et J. Jiménez Castillo, le phénomène de débordement que connaissent la plupart ds villes *andalusī-s* est pleinement achevé quand les faubourgs qui environnent celles-ci se dotent de fortifications[1084]. Cette dernière étape marque en effet la fin du processus de formation du faubourg, qui devient à ce moment là une véritable ville à part entière. En effet, les faubourgs possèdent généralement leurs souks, mais aussi leur propre mosquée, qui symbolise en quelque sorte l'indépendance du quartier[1085].

Le faubourg de Santo Domingo était donc sûrement doté d'une mosquée. Pour défendre cette hypothèse, P. Cano Ávila s'appuie sur la biographie de ʿAlī b. Ismāʿīl al-Saʿdī, savant originaire du territoire d'Alcalá. En effet, ce dernier aurait été responsable de la prière dans la mosquée principale de la ville, ce qui signifie que la *qalʿa* était dotée d'une mosquée secondaire[1086]. Cette mosquée, probablement située dans le vieux faubourg, s'élevait peut-être à l'emplacement de l'actuelle église Santo Domingo de Silos, comme le pensent plusieurs spécialistes[1087]. Cependant, aucune trace archéologique n'a pu jusqu'à présent vérifier cette hypothèse.

Entre le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, le vieux faubourg devait donc posséder les principales caractéristiques d'une *madīna*.

À l'instar d'Alcalá, c'est à l'époque almohade que la ville de Priego semble avoir atteint son extension maximale. Durant cette période, l'espace intra-muros occupait une superficie de 4,4 hectares, ce qui est relativement modeste, mais les faubourgs de la ville s'étendaient sur plus de 30 hectares. Priego a donc connu un développement fulgurant à l'époque des dynasties berbères, un développement très bien documenté par les fouilles qui furent menées ces dernières années. Ainsi, de nouvelles nécropoles ont été fondées à cette

1083 CALVO AGUILAR, Carlos, « El arrabal viejo de la fortaleza de la Mota »..., p. 141-143 ; *Id*., « Intervención arqueológica en el arrabal viejo del conjunto monumental de la fortaleza de la Mota »..., p. 138-141 ; MARTÍN ROSALES, Francisco, « El arrabal viejo »..., p. 473-491.

1084 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada »..., p. 258.

1085 SOUTO LASALA, Juan Antonio, « Las ciudades andalusíes : morfologías físicas »..., p. 163.

1086 CANO AVILA Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares »..., p. 322.

1087 *Itinéraire culturel des Almoravides et des Almohades*, CARREÑO LEYVA C., CORTÉS MARTÍNEZ I. (coord.), Grenade, 1999, p. 300.

époque, ce qui est un signe de la croissance démographique qui animait la *madīna*[1088].

Le noyau urbain qui s'était développé sur La Mota au XI^e^ siècle connut également un essor très rapide, qui aurait abouti au XII^e^ siècle à la formation du faubourg de Santo Domingo. Il faut dire que l'acropole alcalaína possède une surface réduite, ce qui explique la rapide saturation de l'espace urbain qui était concentré derrière les murs de la *qalʿa*.

Ce schéma correspond grosso modo à celui qui fut théorisé par J. Navarro Palazón et J. Jiménez Castillo dans l'article « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada ». D'après ce modèle, les villes *analusī-s* auraient d'abord connu une période de formation et d'expansion, qui aurait généralement mené à la saturation de l'espace urbain et donc au débordement de celui-ci. Bien sûr, ces quatre phases possèdent des rythmes et des temporalités différentes en fonction des villes, car chacune d'entre elles possèdent une histoire qui lui est propre, une histoire qui n'est du reste jamais linéaire. Les deux chercheurs précisent donc que ce schéma doit simplement servir d'instrument d'analyse[1089].

L'article de J. Navarro Palazón et J. Jiménez Castillo fut pourtant vivement critiqué, car cette vision du développement urbain fut perçue par beaucoup comme trop essentialiste. Ce schéma est en effet théorique, mais il peut permettre de mieux comprendre le processus de croissance urbaine, souvent difficile à appréhender.

Si l'histoire de chaque ville est différente, il est certain que les noyaux urbains ont tous du faire face au défit de l'approvisionnement en eau, un aspect urbanistique relativement bien connu à Alcalá.

2. Un aspect urbanistique connu : le système d'approvisionnement en eau

L'urbanisme de l'Alcalá islamique est comme nous l'avons vu très mal connu, ce qui est dû en premier lieu aux nombreuses transformations que connut le site de La Mota depuis le Moyen-Âge. Rares sont les vestiges qui furent formellement identifiés comme ayant appartenu à la *qalʿa*, bien que celle-ci ait abrité un véritable noyau urbain entre le XII^e^ et le XIV^e^ siècle. Le plateau de La Mota a pourtant conservé des traces de la présence *andalusī*, mais il faut chercher celles-ci dans les sous-sol de la colline, qui semblent avoir

1088 CARMONA ÁVILA, Rafael, « La madina andalusí de Bāguh (Priego de Córdoba) una aproximación arquológica »..., p. 246-252.
1089 NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada »..., p. 233-235.

été sans cesse creusée par les Hommes depuis la préhistoire. La roche argileuse de La Mota, particulièrement tendre, se prête effectivement très bien à ce type d'aménagement.

Ainsi, ce sont des citernes, des canalisations et des puits souterrains qui témoignent le mieux de la présence islamique sur La Mota. Il faut dire que les *Andalusī-s* possédaient une parfaite maîtrise de l'eau, élément vital pour l'organisme, qui était également essentiel pour entretenir la salubrité publique et l'activité artisanale.

L'approvisionnement en eau est un véritable enjeu dans le cas d'importantes concentrations de populations. Celles-ci produisent par ailleurs de grandes quantités d'eau polluées qu'il faut nécessairement évacuer[1090]. Comme le dit Pline l'Ancien dans son Histoire naturelle : « ce sont les eaux qui font la ville »[1091]. L'approvisionnement en eau d'une ville conditionne en effet en grande partie son développement[1092].

Si l'eau est facilement accessible en Europe du Nord, elle l'est beaucoup moins dans les pays méditerranéens, où les Hommes sont depuis toujours confrontés à la rareté des ressources hydriques. On imagine alors le défit que représente l'approvisionnement en eau des noyaux urbains, surtout quand ceux-ci se sont développés dans des lieux escarpés dépourvus de sources d'eau, ce qui est à l'origine le cas de La Mota.

L'histoire des forteresses de la péninsule Ibérique et donc d'al-Andalus est étroitement liée aux réserves d'eau dont elles pouvaient disposer. La solution la plus efficace pour s'emparer d'une place forte a d'ailleurs toujours été de couper celle-ci de ses ressources d'eau, le dernier siège d'Alcalá illustre ainsi parfaitement cette réalité[1093].

Comme nous l'avons vu, les autorités ont sans cesse cherché à faire de La Mota une forteresse imprenable. Dans cette perspective, il était vital de doter la *qal'a* de réserves suffisantes en eau, puisque comme l'affirme un dicton que nous rapporte C. Calvo Aguilar : « castillo sin aljibe, enemigo adentro »[1094].

a. Les puits souterrains de La Mota

Le siège de 1340-1341 est sûrement l'événement le plus documenté de l'histoire de l'Alcalá musulmane, il est donc naturellement le mieux connu. Tous les auteurs médiévaux

1090 BAZZANA, André, « Urbanismo e hidráulica (urbana y doméstica) en la ciudad Almohade de Saltés (Huelva) », dans *Casas y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII*, Madrid/Barcelone, 1995, p. 139-140.
1091 LEGUAY, Jean-Pierre, *L'eau ans la ville au moyen-âge*, Rennes, 2002, p. 95-97.
1092 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 129.
1093 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana,* vol. I..., p. 15-16.
1094« Château sans citerne, ennemie à l'intérieur ».

qui relatent cet épisode s'accordent pour faire de la soif la principale responsable de la chute de la *qalʿa*, qui apparaissait pour beaucoup, à commencer par Alphonse XI, comme quasiment imprenable par les armes.

Les Castillans ne cherchèrent donc jamais vraiment à prendre la forteresse d'assaut, même s'ils enlevèrent le vieux faubourg à la suite d'une offensive frontale. Ils choisirent plutôt d'isoler La Mota de tous contacts extérieurs, afin d'affamer, mais surtout d'assoiffer les Alcalaínos. Au vu de la durée du siège, on imagine que les réserves dont disposaient les assiégés étaient importantes, ce qui poussa manifestement les troupes d'Alphonse XI à prendre des initiatives. Les chrétiens adoptèrent donc une stratégie agressive en concentrant leurs efforts sur des secteurs connus pour abriter des sources d'eau vitales à l'approvisionnement des assiégés.

C'est certainement dans cette perspective que les Castillans s'employèrent à détruire la tour *albarrana* qui était située à l'emplacement de l'actuelle tour de La Cárcel, car un puits souterrain a été récemment mis au jour à proximité de cet édifice. Creusé en profondeur dans le flanc de La Mota, ce puits communique avec le rez-de-chaussée de la tour de La Cárcel par une galerie[1095]. Bien que cette tour fut bâtie après la conquête de la ville par les Castillans, il est tout à fait possible que ces derniers aient réinvesti le puits, qui devait sûrement posséder une grande importance pour l'approvisionnement en eau des Alcalaínos.

La destruction de la tour, qui provoqua sans doute l'obturation du puits, ne suffit pas à provoquer la chute de la *qalʿa.* En effet, les assiégés disposaient d'une autre source qui était située dans le secteur du Huerto de Moriana, à l'est de La Mota.

Vital pour l'approvisionnement en eau de la *qalʿa*, ce puits constituait aussi une des principales faiblesses de la forteresse, car il est situé à l'extérieur de la première enceinte, en contrebas de la colline.

Les Alcalaínos avaient pourtant fait le nécessaire pour fortifier ce secteur, le puits était d'ailleurs flanqué d'une tour, qui, d'après C. Calvo Aguilar, fut bâtie à l'époque *andalusī*. Cette tour quadrangulaire, probablement construite en maçonnerie, aurait mesuré 9 à 10 m de hauteur et 6,5 m de côté. C'est dans son sous-sol que les archéologues ont découvert le puits souterrain, dont le conduit, de forme quadrangulaire, plonge directement dans la nappe phréatique. Les chercheurs n'ont pas pu atteindre celle-ci, mais il est certain

1095 CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La torre de la cárcel : una rehabilitación estructural »..., p. 184-186 ; MARTÍN ROSALES, Francisco, « La torre de la Cárcel real »..., p. 256.

que le puits mesure plus de 20 m de profondeur, comme en attestent les sondages qui furent effectués pendant les fouilles. Ce puits présenterait des caractéristiques islamiques, mais l'article que nous avons consulté ne détaille pas celles-ci. Il faut dire que les techniques qui étaient employées par les *Andalusī-s* et les chrétiens sont similaires.

Le fait que le puits souterrain soit raccordé à un impressionnant réseau de galeries, permettant de rejoindre le vieux faubourg, au sud, mais aussi l'*alcazaba*, qui surplombe le Huerto de Moriana de plusieurs dizaines de mètres est la grande particularité de ce puits.

Ces boyaux, qui présentent une longueur totale de 120 m, témoignent sûrement de la quête que menaient sans cesse les Alcalaínos pour trouver de nouvelles sources d'eau. Néanmoins, ils purent également servir de refuge, ou être employés pour les déplacements et les communications, ce qui devait être utile en période de siège. La plupart des galeries qui furent découvertes sont relativement larges et bien aménagées, certaines sont même pourvues de marches, qui furent creusées à même la roche ou réalisées en maçonnerie.

Plusieurs de ces boyaux semblent tout de même avoir été endommagés au fil des bouleversements que connut La Mota. En effet, certains d'entre eux furent transformés en magasin, en atelier vinicole, et même probablement en habitation. La galerie qui mène au vieux faubourg semble être la moins bien conservée, les archéologues n'ont d'ailleurs pas cherché à la dégager entièrement. Pourtant, cette galerie pourrait mener à un autre puits souterrain, qui serait situé en profondeur, à l'extérieur des murs de faubourg[1096].

Il est très difficile de dater ces boyaux, mais il est certain que plusieurs d'entre eux étaient déjà utilisés avant 1341. En effet, c'est en parvenant à rejoindre ces galeries que les Castillans parvinrent à s'emparer du puits situé dans le Huerto de Moriana, une victoire qui brisa définitivement la détermination des Alcalaínos[1097].

Durant le siège de Ronda, qui prit fin en 1485 avec la conquête de la ville par Ferdinand le Catholique, les troupes chrétiennes cherchèrent également à couper les assiégés de leurs sources d'eau. La plus importante d'entre elles était située sur les rives de la rivière Guadalavín, qui serpente au fond d'une gorge profonde d'au moins 170 m. Pour accéder à cette source d'eau, il fallait emprunter une galerie souterraine qui s'enfonçait dans la roche du plateau de Ronda depuis l'actuel palais Del Rey moro. Cette mine possède donc

1096 CALVO AGUILAR, Carlos, « Las galerías subterráneas de la fortaleza de la Mota »..., p. 172-177 ; Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Actuaciones de recuperacón y puesta en valor de las galerías subterráneas de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2015, p. 130-133 ; CALVO AGUILAR, Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 73-74.

1097 *Cronícas de los reyes de Castilla*..., p. 333.

des similitudes avec celle du Huerto de Moriana, il faut d'ailleurs noter qu'elle était également flanquée d'une tour, dont la destruction par les chrétiens provoqua sûrement l'obturation du puits, et à terme la chute de la ville[1098].

Les aménagements qu'effectuèrent les Alcalaínos pour assurer l'approvisionnement en eau de la forteresse de La Mota sont donc tout à fait impressionnants, ils témoignent de la maîtrise que possédaient les *Andalusī-s* dans le domaine le l'ingénierie hydraulique, un savoir-faire que nous avons déjà souligné lorsque nous avons abordé les systèmes d'irrigation.

Les puits n'étaient pas la seule des options dont disposaient les *Andalusī-s* pour assurer leur approvisionnement en eau, en effet, ces derniers étaient aussi passés maître dans la construction de citernes.

b. Des aménagements typiques d'un noyau urbain densément peuplé

En plus des puits que nous venons de décrire, le plateau de La Mota présente un grand nombre de citernes qui permettaient de collecter mais aussi d'emmagasiner l'eau. La plupart d'entre elles sont en bon état, c'est pourquoi les archéologues ont pu mener des études précises à leur sujet.

Ces citernes possèdent des structures et des dimensions très diverses, néanmoins, il semble qu'elles soient toutes souterraines, ce qui permet à leurs parois de résister à la pression de l'eau. Celle-ci provenait de la pluie, mais elle était aussi exhalée par la roche argileuse, particulièrement poreuse.

Ces citernes possèdent des formes carrées, rectangulaires et circulaires, leur profondeur peut aller de 2 à 8 m. Elles furent pour la plupart enduites d'un mortier fait de chaux et de sable, avant d'être recouvertes d'un traitement spécial qui permettait d'éviter la contamination de l'eau. Celui-ci était notamment constitué de résine de mastic, d'argile rouge et d'oxyde de fer, principale responsable de la couleur ocre que présentent les parois de ces citernes[1099].

Cette technique fut utilisée par les Romains, mais également par les *Andalusī-s*, il est donc souvent difficile de dater les citernes, qui furent par ailleurs souvent réutilisées et transformées au fil du temps. On note en effet une certaine continuité entre les techniques

1098 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana,* vol. I..., p. 370.
1099 CALVO AGUILAR, Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 74-75.

romaines et celles qui furent employées par les Arabes. Il faut dire que tous les peuples qui vécurent dans la péninsule Ibérique furent confrontés aux mêmes problèmes d'approvisionnement en eau[1100].

Certaines citernes sont tout de même considérées par C. Calvo Aguilar comme étant de facture islamique, elles sont toutes situées dans le sous-sol de l'église abbatiale ou à proximité de celle-ci. Ces citernes sont de grandes dimensions et de plan quadrangulaire, à l'exception d'une d'entre elle qui présente une forme circulaire. Elles furent construites en briques, dont l'assemblage est assuré par un mortier essentiellement constitué de bitume. Le traitement hydrique dont nous avons décrit la composition recouvre également leurs parois[1101].

Les citernes étaient toujours situées dans des lieux stratégiques où il était impératif de disposer de réserves d'eau[1102]. Les mosquées étaient ainsi souvent pourvues de citernes, dont les réserves étaient employées pour les ablutions rituelles, mais aussi pour les besoins quotidiens des populations voisines[1103]. Ce n'est peut-être pas un hasard si les citernes islamiques de La Mota sont toutes situées à proximité de l'église abbatiale, car on suppose que cette dernière fut bâtie à l'emplacement de l'ancienne mosquée d'Alcalá.

Les citernes étaient aussi souvent en relation avec les bains, qui étaient on s'en doute de gros consommateurs d'eau. Ces derniers étaient d'ailleurs étroitement liés aux mosquées, ce qui explique aussi la concentration de citernes aux alentours des lieux de cultes. On peut donc imaginer que la place Haute ait abrité des bains, dont l'approvisionnement était assuré par les nombreuses citernes de la zone. C. Juan Lovera sous-entend justement qu'Alcalá était encore équipée de bains à la fin du Moyen-Âge, des bains dont l'origine remonterait à l'époque *andalusī.* Toutefois, nous ne savons pas d'où proviennent les informations de l'archiviste alcalaína[1104].

Si assurer l'approvisionnement en eau était un impératif commun à toutes les villes d'al-Andalus, celles-ci étaient aussi dans l'obligation d'évacuer les eaux usées. Alcalá ne déroge pas à cette règle, comme le montrent les vestiges de canalisations qui ont été découverts dans plusieurs zones de La Mota. Entre l'*alcazaba* et l'église abbatiale, les archéologues ont ainsi mis au jour un système d'évacuation des eaux usées assez complexe.

1100 PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana,* vol. I..., p. 15-16.
1101 CALVO AGUILAR, Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 76-77 ; MOYA GARCÍA Sebastián, « Actuación arqueológica de apoyo a la restauración en la iglesia mayor abacial de la mota (Alcalà la Real, Jaén) »..., p. 139.
1102 PAVÓN MALDONADO Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana, Agua,* vol. I..., p. 17.
1103 MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 130-131.
1104 JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI »..., p. 20.

Réalisé en brique, ces canaux sont orientés en fonction du dénivelé de la colline, afin de pouvoir déverser les eaux résiduelles hors des murailles. Dans d'autres secteurs du plateau, il est également possible d'observer des canalisations réalisées au moyen de pierres plates de grandes tailles[1105].

L'alcazar d'Alcaudete est lui aussi pourvu de ces aménagements, qui semblent avoir été installés au XII^e siècle[1106].

Les fouilles de la villes almohade de Saltés nous ont beaucoup appris au sujet des installations sanitaires en secteur urbain. Dans cette ville du *Ġarb*, le réseau d'évacuation des eaux usées était calqué sur le réseau viair. Les canaux y sont généralement construits en brique et recouvert de dalles. Ce système possède un caractère publique évident, car sa mise en place semble avoir été planifié à l'échelle de la ville. Les fouilles de Saltés ont en effet démontré à quel point les villes islamiques des XII^e et XIII^e siècles étaient organisées de façon cohérente[1107].

Nous avons peu d'informations au sujet de l'urbanisme alcalaíno, mais il est clair que celui-ci devait offrir une certaine qualité de vie aux habitants de La Mota, malgré la promiscuité dans laquelle ces derniers semblent avoir vécu.

Dépourvue de sources d'eau naturelles, La Mota était donc dépendante de puits qui étaient creusés dans ses flancs. L'accès à ces derniers était toutefois assuré par des galeries souterraines, qui permettaient aussi d'en protéger l'accès en temps de guerre. La *qalʿa* disposait en outre de nombreuses citernes, dont les réserves étaient employées pour les besoins quotidiens des Alcalaínos. Ce système d'approvisionnement répondait parfaitement aux nécessités des populations, qui disposaient également d'un réseau d'évacuation des eaux usées, un équipement nécessaire dans les sites abritant une forte concentration de population.

Comme à Saltés, ce système fut probablement planifié à l'échelle de la ville, il est donc possible que sa mise en place ait été conduite par les autorités. Le pouvoir semble effectivement avoir profondément marqué l'espace urbain de l'Alcalá islamique.

1105 PAVÓN MALDONADO Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana, Agua,* vol. I..., p. 272-273 ; CALVO AGUILAR Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica »..., p. 78-79 ; CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real »..., p. 149-152.

1106 CASTILLO ARMENTEROS Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS Jose Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade »..., p. 100.

1107 BAZZANA, André, « Urbanismo e hidráulica (urbana y doméstica) en la ciudad Almohade de Saltés (Huelva) »..., p. 149-150.

3. Les ruines de La Mota, un témoignage saisissant de l'emprise du pouvoir sur la *qalʿa*

Comme le souligne très bien Ibn Ḫaldūn dans sa *Muqaddima,* la prospérité d'une ville et l'aspect physique qu'elle revêt sont étroitement liés à la nature du pouvoir qui est à sa tête[1108].

La ville d'Islam constitue effectivement le lieu privilégié de l'expression du pouvoir. Ainsi, les autorités sont généralement à l'origine de la fondation de la ville, une ville qu'elles vont ensuite administrer, mais également façonner, notamment sur le plan de l'urbanisme[1109].

Le terme *madīna* est lui même associé à la notion de pouvoir, car la ville *andalusī* est comme nous l'avons vue le centre politique, administratif et judiciaire d'un territoire. En outre, le terme *madīna* est aussi employé pour désigner le quartier central de la ville, dans lequel on trouve la grande mosquée et le palais, qui constituent les principaux espaces du pouvoir[1110].

Dans la civilisation arabo-musulmane, le monde urbain est associé à la culture et au luxe, en opposition à la société agro-pastorale[1111]. C'est effectivement vers la ville que sont drainés les impôts et les productions des campagnes, des productions qui y sont bien souvent transformées et commercialisées.

La ville, en tant que siège du pouvoir et lieu de résidence de la classe dirigeante, était effectivement la première bénéficiaire de la générosité des élites. Elles y menaient par exemple de grands programmes édilitaires, dont l'emprunte est toujours visible dans bien des villes du monde arabo-musulman[1112].

Les Banū Saʿīd, qui semblent avoir dominé le nord-ouest de la *kūra* de Elvira durant tout le XII^{e} siècle, ont probablement œuvré pour le développement d'Alcalá. Leur emprise sur la Sierra Sur ainsi que la proximité qu'ils entretenaient avec les dynasties almoravides et almohades permirent probablement leur enrichissement, un enrichissement qui devait être visible dans le bâti de la *qalʿa*.

Comme nous l'avons constaté, les vestiges *andalusī-s* d'Alcalá sont rares et seul des ouvrages fortifiés sont vraiment visibles sur La Mota. Néanmoins, ces derniers constituent

1108 IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. I..., p. 706-708.
1109 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 201.
1110 *Id*., « Des pouvoirs dans les villes d'al-Andalus : du pouvoir politique aux intentions citadines (IVe/Xe-IXe/XVe siècles) », dans *Al-Andalus-Magreb*, n°10, Cadix, 2002-2003, p. 135-136.
1111 *Id*., *Villes d'Al-Andalus*..., p. 25-30.
1112 BENNASSAR, Bartolomé, *Histoire des Espagnols du VIe siècle au XVIIe siècle,* vol. I..., p. 116.

des témoignages saisissant des liens qui unissaient Alcalá avec le pouvoir. Ces liens, qui étaient certainement très forts au temps des dynasties berbères, semblent avoir été entretenus jusqu'aux derniers temps de l'Alcalá islamique, comme en témoigne toujours l'impressionnante porte de La Imagen.

a. Un espace urbain sous l'emprise des Banū Saʿīd

Beaucoup de *mudun* ne devinrent de véritables villes qu'à la suite de travaux d'aménagements urbains planifiés et pilotés par les autorités. La volonté politique est ainsi souvent à l'origine de la construction des bâtiments publics comme les bains, les fondouks, mais surtout les mosquées[1113].

La mise en place des installations collectives, comme celles qui permettaient l'approvisionnement en eau, fut sûrement appuyée, voir orchestrée par les autorités à Alcalá. Ces aménagements publiques étaient bien sûr d'une importance vitale pour la vie des habitants. Mais ce type de travaux permettaient également au pouvoir d'afficher sa puissance économique et de prouver ses capacités d'organisateur. Les travaux hydrauliques ont toujours revêtu une importance symbolique particulière dans le monde arabo-musulman, qui s'étend essentiellement sur des territoires arides où l'eau se fait souvent rare.

Le contrôle d'une ressource aussi précieuse est donc un enjeu, c'est pourquoi les autorités ont toujours cherché à garder les réserves d'eau sous leur emprise, ce qui était pour elles un moyen d'en réguler la consommation, mais aussi d'affirmer leur hégémonie sur la société[1114].

Comme nous l'avons dit précédemment, les ressources d'eau étaient souvent sous le contrôle des mosquées, qui disposaient de citernes ou de fontaines dont l'accès était vital pour les populations proches. Mais d'autres édifices liés au pouvoir étaient susceptibles d'abriter des réserves d'eau. C'est par exemple le cas des citadelles, par ailleurs souvent difficiles à approvisionner en eau du fait de leur situation géographique[1115].

L'*alcazaba* alcalaína compte justement une citerne, et même si nous n'avons pas trouvé d'information à son sujet, il est probable que son origine soit antérieure au siège de 1341. Cette citerne existait peut-être même déjà avant l'implantation du réduit fortifié, mais il est aussi possible qu'elle ait été installée en même temps que celui-ci, ce qui offrait à ses

1113 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 204-208.
1114 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II..., p. 848-853.
1115 MAZZOLI-GUINTARD Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 130-131.

occupants de considérables réserves d'eau.

Comme nous l'avons vu, la citadelle constitue certainement le premier établissement de La Mota, un pôle autour duquel se serait ensuite développé un habitat permanent au tournant des X^e^ et XI^e^ siècles. La citadelle est l'espace du pouvoir par excellence, comme à Alcalá, elle est souvent bâtie sur le point le plus haut de la ville, ce qui lui permet de dominer physiquement mais aussi symboliquement celle-ci.

Toutefois, il semble que l'*alcazaba* alcalaína ait été peu à peu marginalisée en raison de la distance qui la séparait du centre économique et religieux de La Mota, situé dans le secteur de la place Haute. À l'époque des taifas, au moment où la *qalʿa* se serait développée, l'organisation des villes tend à s'articuler autour de deux pôles de pouvoir, la citadelle bien sûr, mais également la mosquée, qui a tendance à s'en éloigner[1116].

La citadelle de La Mota est très réduite et possède un caractère militaire exacerbé. Elle ne semble donc pas très propice à une occupation résidentielle, même si la tour de l'Homenaje présente l'espace suffisant pour abriter un habitat permanent. À la fin du Moyen-Âge et durant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, l'*alcazaba* ne semble pas non plus avoir abrité les autorités, qui siégeaient dans le « palais » de la place Haute et sa tour du Farol, mais aussi dans la tour de La Justicia, comme en témoigne toujours son nom[1117].

Les Banū Saʿīd, dont le pouvoir se renforce après la chute des Omeyyades, furent peut-être à l'origine de la construction de ce « palais ». En effet, son édification était peut-être un moyen pour le clan alcalaíno d'affirmer son pouvoir sur La Mota, un pouvoir qui s'étendait au delà des montagnes de la Sierra Sur.

Faisant face à la place Haute, le « palais » était donc proche de la possible mosquée principale de la *qalʿa*, cette proximité aurait permis de créer un pôle de pouvoir réunissant les autorités laïques et religieuses. La constitution d'ensembles de ce type n'est pas rare en al-Andalus et dans le monde arabo-musulman, où les dirigeants, à commencer par le calife, avaient souvent le rôle de chef politique et religieux. Au XII^e^ siècle, les palais ont d'ailleurs tendance à se rapprocher de la mosquée, ce qui est le signe de la consolidation du pouvoir, qui paraît alors plus assumé[1118]. Sur la miniature du Privilegio de vino, l'association des autorités laïques, symbolisées par la tour du Farol, et religieuses, représentées par l'église abbatiale, est clairement visible. On peut alors penser que le pouvoir qui dominait La Mota

1116*Ibid*., p. 95-110
1117 De Aranda, Sancho, *El discurso genealógico...*, p. 102-104.
1118 Juez Juarros, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. I..., p. 257-287 ; Mazzoli-Guintard Christine, *Villes d'Al-Andalus*..., p. 192-195.

avant 1341 possédait déjà ce caractère bicéphale.

Les grandes mosquées étaient effectivement très liées au pouvoir, un aspect particulièrement marqué durant la prière du vendredi, épisode au cour duquel l'*Umma* rappelait sa soumission aux autorités politiques. C'est également dans les mosquées principales que l'on nommait les hauts fonctionnaires comme le *qāḍī*, qui rendait d'ailleurs la justice dans l'enceinte même de ces édifices. La mosquée servait aussi de lieu de réunion et de lieu d'enseignement, ce qui est l'occasion de rappeler l'imbrication des mondes culturels, religieux et politiques en terre d'Islam[1119].

Le pouvoir administrait la ville par le biais d'agents, dont le plus puissant était le *qāḍī*, un poste qui aurait été créé au XII^e^ siècle à Alcalá. À cette époque, il semble bien que les Banū Saʿīd aient étroitement contrôlé les rouages de l'administration alcalaína, notamment durant la période d'indépendance de la ville. Les fonctionnaires étaient le plus souvent nommés parmi l'élite intellectuelle, une élite qui était comme on l'a vue également très liée aux autorités.

Au XII^e^ siècle, La Mota devait donc être dominée par une élite urbaine liée aux mondes religieux et surtout politiques, car la plupart des patriciens alcalaínos devaient être les clients du clan Banū Saʿīd. Mais le pouvoir exercé par le clan alcalaíno et les grandes familles qu'il avait satellisées, n'était probablement pas total. En effet, il ne faut pas oublier le rôle des citadins, qui ne constituaient certainement pas une masse inerte. Malheureusement, rares sont les sources qui permettent d'entrevoir l'action exercée par les populations urbaines sur la gestion de leur cadre de vie[1120].

Pour légitimer leur pouvoir et marquer le prestige et la continuité de leur lignée, les Banū Saʿīd avaient peut-être aménagé un *rawḍa* à proximité de leur « palais ». En effet, il est possible que les tombes musulmanes qui ont été découvertes dans le sous-sol de l'église abbatiale remontent aux origines de l'implantation d'un habitat permanent sur La Mota. Mais on peut aussi imaginer que ce *maqabara* soit plus récent. L'islam préconise l'inhumation des cadavres dans des lieux réservés, généralement situés à l'extérieur des centres urbains. Mais il existait aussi des cimetières privés, aménagés le plus souvent dans l'enceinte de palais, ou, ce qui est très rare en al-Andalus, dans des mosquées.

Cette pratique fut adoptée par plusieurs familles princières de l'époque des taifas, ce

1119 TRILLO SAN JOSÉ, Carmen, « Mezquitas en al-Andalus : un espacio entre las comunidades y el poder »..., p. 73-98.
1120 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Des pouvoirs dans les villes d'al-Andalus : du pouvoir politique aux intentions citadines (IVe/Xe-IXe/XVe siècles) »..., p. 144-146 ; *Id*., *Villes d'Al-Andalus*..., p. 218-222.

qui permettait à celles-ci de légitimer leur pouvoir[1121]. Selon certaines sources, l'émir Bādīs, qui régna sur la taifa zīrīde de Grenade entre 1038 et 1073, fut enterré dans le *rawḍa* de son alcazar , tout comme Ibn Gāniya, qui fut l'un des grands alliées des Banū Saʿīd[1122].

Le clan alcalaíno avait donc peut-être aménagé un cimetière princier à proximité de son « palais » de la place Haute, un cimetière qui devait affirmer la légitimité du pouvoir dynastique exercé par la famille. Il faut dire que les Banū Saʿīd étaient implantés depuis des siècles dans la Sierra Sur.

D'après Ibn Saʿīd al-Magribī, sa famille possédait même un « palais » à proximité de Locubín, ce qui constituait aussi un symbole de la mainmise du clan sur le territoire de la *qalʿa*. L'auteur alcalaíno nous raconte comme son père aimait à prendre du bon temps dans cette propriété, située selon ses dires dans une vallée, qui devait probablement être celle du Guadalcotón[1123].

Ces établissements étaient souvent composés d'espaces résidentiels et de jardins, c'est pourquoi ils étaient généralement situés à proximité de cours d'eau. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer à quoi pouvaient ressembler ces propriétés, même si, d'après les sources écrites, de nombreux princes *andalusī-s* semblent en avoir possédées. En effet, la plupart de ces établissements n'ont laissé aucune trace matérielle, ce qui est à notre connaissance le cas du « palais » de Locubín[1124].

Les quelques données dont nous disposons à propos de l'urbanisme alcalaíno témoignent donc des liens très forts qui unissaient Alcalá avec les autorités, et donc avec les Banū Saʿīd. Cependant, l'emprise du pouvoir sur La Mota ne semble pas prendre fin avec l'exil de ces derniers en Orient. La *qalʿa*, d'une importance vitale pour la défense de Grenade, aurait en effet entretenu une relation privilégiée avec les Naṣrides.

b. La *Qalʿat Banū Saʿīd*, une forteresses clef pour les Naṣride

La marque du pouvoir la plus aisément perceptible à l'approche d'une ville, est la fortification qui l'enserre. Ainsi, l'apparence que devait revêtir, et que revêt toujours La Mota, affirmait avec force la puissance des autorités alcalaínas[1125].

1121 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II..., p. 793-812.
1122 SARR, Bilal, « Un análisis de la Granada zirí a través de las fuentes escritas y arqueológicas »..., p. 142.
1123 IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib*..., p. 221.
1124 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. I..., p. 288-302.
1125 MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Des pouvoirs dans les villes d'al-Andalus : du pouvoir politique aux intentions citadines (IVe/Xe-IXe/XVe siècles) »..., p. 138-140.

De par leur caractère ostentatoire, les tours de l'Homenaje et de La Cárcel, ainsi que celles du Gabán, devaient effectivement frapper l'imagination des visiteurs. Symboles de prestiges, elles incarnaient la solidité du pouvoir et donc la force de son emprise sur la société[1126].

L'architecture naṣride était particulièrement monumentale et l'image qu'elle renvoie toujours aujourd'hui est celle d'un royaume militarisé en état de siège perpétuel. Les ouvrages défensifs de la forteresse de Moclín constituent des témoignages évidents du savoir faire des architectes *andausī-s* du XIV[e] siècle, tout comme la porte de La Imagen de La Mota, entrée grandiose symbolisant la mainmise des Naṣrides sur Alcalá.

Depuis l'Antiquité déjà, les portes dépassent les fonctions qui sont normalement les leurs, à savoir l'accès et la défense. Les premiers arcs triomphants de Mésopotamie et d'Égypte, remarquables par leur majesté, sont les ancêtres des portes islamiques, qui sont néanmoins plus sobres.

Les dynasties qui se succédèrent en al-Andalus accordèrent toutes un soin particulier aux portes de leurs forteresses, mais c'est à l'époque naṣride qu'elles furent les plus monumentales. Le but était bien sûr d'impressionner les ennemis, mais aussi les sujets du sultan, car l'architecture doit être l'incarnation de l'autorité de ce dernier[1127].

Cependant, l'architecture martiale du royaume de Grenade n'était pas dénuée d'éléments décoratifs. La porte de La Justicia, que l'on a précédemment comparée à la porte de La Imagen, présente ainsi une ornementation délicate et équilibrée, centrée autour du symbole de la clef. Ce motif constitue une figure allégorique très ancienne, qui dans le monde antique symbolisait la possession, ce qui était toujours le cas chez les Naṣrides[1128].

Comme a pu le remarquer R. García Medina, ce symbole apparaît à cinq reprises sur les murs du vieux faubourg, mais il était peut-être représenté à d'autres endroits à l'origine. La clef, comme on peut le voir sur la miniature du Privilegio del vino, était le symbole d'Alcalá au bas Moyen-Âge. Mais la graphie des clefs qui est représentée sur l'enceinte du faubourg ne semble pas être la même que celle des clefs castillanes. R. García Medina note même leur ressemblance à certaines des clefs islamiques qui sont aujourd'hui exposées au musée du Louvre. Il doit sûrement parler de la clef de la Kaʿba, qui est datée de la deuxième moitié du XIV[e] siècle. Les clefs du faubourg sont en effet effilées, une forme

1126 JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, vol. II..., p. 834-835.
1127*Ibid*., p. 338-351.
1128 PAVÓN MALDONADO, Basilio, « Arte, símbolo y emblemas en la España musulmana », dans *Al-Qantara*, n°6-1, Madrid, 1985, p. 429.

typique dans le monde arabo-musulman.

Un autre détail paraît inhabituel, ces clefs ne sont pas situées au niveau des portes, comme cela était la coutume, mais on les retrouve à n'importe quel endroit des murailles. Ces symboles pourraient donc être inscrits sur des pierres qui furent réemployées pour la reconstruction de l'enceinte du faubourg. Celle-ci fut on l'a vu partiellement détruite durant le siège de 1341, il est donc possible que ces blocs proviennent des murs maçonnés qui furent élevés à l'époque naṣride[1129].

Ce symbole était en effet très apprécié par la dernière dynastie princière d'al-Andalus, qui le fit représenter sur de nombreux monuments. La clef est d'ailleurs présente sur plusieurs édifices de l'Alhambra, mais également à Málaga ou à Moclín.

C'est Alphonse XI qui fit inscrire la clef sur les armoiries d'Alcalá. Pour le roi de Castille, c'était un moyen de marquer les liens qui unissaient la ville à la couronne, car Alcalá dépendait directement de cette dernière. Alphonse XI appréciait particulièrement cette figure allégorique, on peut d'ailleurs l'admirer sur le palais mudéjar qu'il fit construire à Tordesillas.

Selon nous, il est tout à fait probable que l'Alcalá naṣride ait déjà été ornée du symbole de la clef, un symbole qui manifestait la proximité qui existait entre la forteresse et la dynastie grenadine. Alphonse XI n'aurait donc fait que reprendre ce motif, ce qui n'est pas étonnant au vu des échanges féconds qui étaient réalisés entre chrétiens et musulmans au Moyen-Âge[1130].

Les autorités islamiques ont un rôle paternaliste car elles ont le devoir de protéger la communauté et d'assurer ses besoins fondamentaux. En parallèle, il est clair que les programmes de constructions publiques permettent aux dirigeants de légitimer leur position à la tête de la société. En somme, l'autorité donne forme à l'espace où elle s'exerce, ce que l'on voit bien sur La Mota.

Comme en témoignent les découvertes archéologiques, il semble que des populations arabes se soient très tôt installées sur le site de La Mota. Néanmoins, il faut attendre le XI^{e} siècle pour qu'un habitat permanent soit véritablement attesté sur la colline. L'instabilité que connaissait à l'époque la région est en partie responsable du développement sur La Mota d'un « bourg castral », déjà probablement structuré autour de la « place forte » qui

1129 García Medina, Rafael, « Por las murallas del arrabal Viejo », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2001, p.125-127.
1130 Pavón Maldonado, Basilio, « Arte, símbolo y emblemas en la España musulmana »..., p. 419-428.

précéda l'actuelle *alcazaba*. L'essor de la *qalʿa* fut aussi favorisé par l'influence qui était exercée par les Banū Saʿīd, une influence qui permit ente autre à La Mota de polariser une partie des échanges commerciaux de la région. Il est possible que la place Haute, qui constituait le cœur économique de l'Alcalá chrétienne, ait déjà possédé ce rôle au temps d'al-Andalus, mais nos sources sont insuffisantes pour en être certains. La situation est la même dans le cas de la mosquée alcalaína, qui aurait été d'après C. Juan Lovera située à l'emplacement de l'actuelle église abbatiale. L'habitat qui se développa au XI^{e} siècle sur la *qalʿa* était donc centrée autour de la citadelle, mais aussi autour de la place Haute et de la mosquée, une organisation typique des villes d'Islam.

Le plateau de La Mota, qui fut profondément bouleversé depuis le Moyen-Âge, a laissé très peu de traces de la présence *andalusī*. Cependant, les fouilles ont montré à quel point l'habitat qui était concentré derrière les murs de la forteresse était dense et confus. Le noyau urbain de La Mota, qui aurait été ceint de murailles au cour du XI^{e} siècle, fut effectivement rapidement saturé, comme en témoigne le développement du vieux faubourg, dont l'enceinte remonterait également aux XI^{e}-XII^{e} siècles. Ce phénomène de débordement est typique des villes d'al-Andalus, qui se caractérisent aussi par l'efficacité de leur système d'approvisionnement en eau.

Cet aspect crucial de l'urbanisme médiéval est relativement bien connu à Alcalá, c'est pourquoi nous avons choisi de nous arrêter sur ce sujet. Il faut dire que l'accès à l'eau était un défit pour les Alcalaínos, car La Mota est dépourvue de toutes sources naturelles. L'approvisionnement de la *qalʿa* était donc assuré par plusieurs puits souterrains creusés aux pieds de la colline. Ceux-ci étaient connectés au noyau urbain grâce à un réseau de galeries, qui servaient également à en protéger l'accès en cas de siège. Les Alcalaínos disposaient également de nombreuses citernes, toutes situées dans des lieux stratégiques du plateau de La Mota. L'objectif était d'assurer les principaux besoins de la population, tout comme le réseau sanitaire, dont on a également découvert plusieurs traces à Alcalá.

Comme dans bien des villes d'al-Andalus, la mise en place du système d'approvisionnement en eau fut sûrement appuyé, et même orchestré par les autorités. Les ressources hydriques étaient d'ailleurs contrôlées par le pouvoir, ce qui était un moyen pour lui d'en réguler la consommation, mais aussi d'affirmer son hégémonie sur la société. Sur La Mota, la plupart des citernes sont situées à proximité de l'emplacement hypothétique de la mosquée, lieu de pouvoir par excellence. Au cœur de la vie de l'*Umma*, la mosquée était sûrement le véritable centre de la *qalʿa.* C'est peut-être ce qui explique pourquoi les

autorités délaissèrent l'*alcazaba* et édifièrent un « palais » sur la place Haute, ce qui permettait de créer un pôle unissant les pouvoirs laïcs et religieux. Seule une puissance solide et assumée aurait pu s'imposer de la sorte sur La Mota, il est donc tout à fait probable que ce « palais » ait été l'œuvre des Banū Saʿīd.

À la suite du départ de ces derniers pour l'Orient, les liens étroits qui unissaient Alcalá au pouvoir semble avoir été maintenu. En effet, les Naṣrides marquèrent l'espace urbain alcalaíno, comme en témoigne la porte de La Imagen, mais également les clefs qui sont représentées sur l'enceinte du faubourg. Symbole de possession, la figure de la clef sera reprise par Alphonse XI qui en fera l'emblème de l'Alcalá castillane.

À la lecture de l'ouvrage de P. Cano Ávila, *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, l'histoire de l'Alcalá islamique semble avoir été uniquement marquée par un enchaînement de guerres et de sièges. La Mota est d'ailleurs présentée comme une simple forteresse, et le fait que la colline ait été habitée est à peine mentionné.

P. Cano Ávila, arabisant de renom et principal spécialiste de l'Alcalá *andalusī*, entreprit un travail fondamental, qui consistait à recenser la totalité des sources arabes abordant le passé islamique d'Alcalá. Mais comme les auteurs médiévaux, l'universitaire sévillan s'est concentré sur l'histoire événementielle de la ville, ce qui l'a donc amené à négliger des données intéressantes concernant la société ou l'économie. Il était donc nécessaire de passer au crible la totalité du corpus documentaire qui fut constitué par P. Cano Ávila.

Nous avons alors construit notre propre recueil de sources, en complétant le travail de l'arabisant par l'addition de nouveaux textes, mais surtout en réalisant une critique systématique de ces derniers. En effet, P. Cano Ávila n'avait pas cherché à évaluer la qualité des données sur lesquelles il s'était appuyé, un travail que nous avons entrepris en nous penchant sur la personnalité et l'œuvre de chaque auteur. À l'issue de cet examen systématique, trois œuvres apparaissent comme véritablement fondamentales pour aborder le passé musulman d'Alcalá, il s'agit du *Muġrib* d'Ibn Saʿīd al-Magribī, du *Iḥāṭa* d'Ibn al-Ḫāṭib et bien sûr du *Nafḥ al-ṭīb* d'al-Maqqarī.

Comme nous l'avions perçu à travers les travaux de P. Cano Ávila, ces sources sont essentiellement de nature narrative, mais un bon nombre d'entre elles nous renseignent également sur la situation d'Alcalá dans le découpage politico-administratif d'al-Andalus. La forteresse semble bien avoir possédé le statut de chef-lieu de district au XII^{e} siècle, c'est pourquoi nous avons concentré nos investigation dans ce sens. Il était néanmoins nécessaire de se tourner vers d'autres sources et c'est de cette manière que nous avons été amenés à nous intéresser aux textes chrétiens. Divers par leur nature, ces documents écrits nous apportèrent des données très variées, qui nous permirent d'imaginer l'aspect de la Serra Sur au Moyen-Âge. Mais ces derniers, et notamment les archives alcalaínas, nous fournirent également des informations cruciales sur l'urbanisme de La Mota, informations malheureusement absentes des textes arabes.

Toutefois, les données que nous avons tirées de ces sources n'étaient pas suffisantes pour comprendre les raisons qui firent d'Alcalá un centre politique de premier plan. Afin d'en savoir plus, notre seule solution était d'étudier la façon dont s'était traduit

physiquement l'essor de la *qalʿa*, il fallait donc étudier les ruines de La Mota.

Longtemps délaissés, les impressionnants vestiges de la forteresse alcalaína n'ont jamais cessé d'attirer l'attention des Hommes, qui se sont toujours plu à imaginer les sanglants conflits qui opposèrent chrétiens et musulmans dans la région. Il fallut attendre la deuxième moitié du XX^{e} siècle pour que des découvertes ponctuelles, comme celle du trésor de Charilla, amènent les alcalaínos à reconsidérer l'histoire de leurs ancêtres. Ainsi, ceux-ci n'étaient peut-être pas uniquement des guerriers, comme l'avaient toujours suggéré les hautes tours de La Mota.

Cette prise de conscience fut soutenue en Espagne par le développement de l'Archéologie, qui déboucha, dans les années 1980, à la mise en place d'un programme de fouille systématique sur l'acropole alcalaína. En 30 ans de travaux, la forteresse de La Mota a été complètement restaurée, mais ce programme ambitieux n'a laissé presque aucunes traces écrites. En effet, les rapports de fouilles qui abordent ces investigations sont rares et particulièrement lacunaires, les découvertes qui furent faites à Alcalá ne peuvent donc pas être exploitées pour produire du savoir historique.

Il faut dire que les archéologues avaient d'abord pour objectif de réhabiliter la forteresse afin de permettre son ouverture au public. Le site fut d'ailleurs muséographié, et certains ouvrages défensifs ont même été entièrement rebâtis. La patrimonialisation des vestiges de l'Alcalá médiévale était le souhait principal des autorités, ce qui provoqua probablement des négligences de la part des archéologues, qui délaissèrent manifestement la recherche scientifique. Selon A. Malpica Cuello, le cas de La Mota est loin d'être isolé, car les moyens financiers et matériels sont souvent concentrés sur les édifices monumentaux, particulièrement appréciés des touristes.

Trente ans de fouilles n'ont pas permis de libérer l'Alcalá médiévale de son image de forteresse frontalière, des représentations qui ont également la vie dure au niveau national. En effet, malgré le chemin parcouru depuis les années 1970 par l'historiographie, la péninsule Ibérique médiévale est toujours perçue par beaucoup comme un champs de bataille permanent sur lequel se seraient affrontés incessamment chrétiens et musulmans.

L'Espagne a longtemps entretenu un rapport particulier avec al-Andalus. Refoulé jusqu'au milieu du XX^{e} siècle, le passé musulman de l'Espagne fut peu à peu réintégré à la mémoire collective, même si l'influence de l'Islam sur la Péninsule fut longtemps considérée comme très limitée. Cette théorie continuiste a pourtant été largement battue en brèche depuis la mort de Franco. Certains chercheurs, comme P. Guichard, soulignèrent

ainsi l'arabisation profonde que connurent les populations d'al-Andalus, malgré leurs diversités culturelles et confessionnelles. Des frontières séparaient bien ces différentes communautés, mais celles-ci ne furent jamais imperméables, à l'image de la frontière castellano-grenadine, qui divisa pendant près de 250 ans l'Andalousie. Notre sujet d'étude se situe au cœur de ce passé controversé, il était donc nécessaire d'étudier ces mutations historiographiques si nous voulions comprendre l'image actuelle de l'Alcalá médiévale.

La *qalʿa* était bien une forteresse stratégique sur l'échiquier politico-militaire d'al-Andalus, mais, comme le soulignait al-Ḥiğārī, elle exerçait aussi une puissante aura, notamment au XII^{e} siècle, époque où La Mota était à la tête de la Sierra Sur.

Ces dernières décennies, les chercheurs ont pris conscience de l'importance des liens qui unissaient les villes et leurs arrières pays. Celles-ci dominaient politiquement de vastes territoires, mais elles étaient aussi influencées par les événements qui avaient lieu à l'extérieur de leurs murailles.

Au lendemain de la défaite des Wisigoths, les tribus arabes et berbères investirent une grande partie de la péninsule Ibérique avec pour objectif d'administrer les territoires et de percevoir les impôts auxquels étaient soumises les populations autochtones. Le site de La Mota était idéal pour remplir cette mission, car il dominait un terroir riche et donc probablement occupé par des communautés romano-wisigothiques.

Les Arabes semblent avoir largement dominé la zone depuis leur bastion d'Alcalá, ce qui ne les empêcha pas de s'établir dans les vallées, où ils cherchaient probablement à développer l'agriculture irriguée. Ils étaient donc constamment en contact avec les populations autochtones, c'est pourquoi ces « colons » furent sans doute les agents les plus efficaces de l'islamisation et de l'arabisation de la région. Toutefois, l'intégration d'al-Andalus au *Dār-al-islām* ne se fit pas sans heurts, comme le montre la première *fitna,* qui fit vaciller la domination omeyyade sur la Péninsule.

Alcalá n'est pas directement mentionnée durant ce conflit, ce qui témoigne du rôle modeste qui était celui de la forteresse durant les premiers siècles de l'histoire d'al-Andalus. Son influence était effectivement limitée, notamment vers le sud et vers l'est, où s'étendent d'importants massifs montagneux. Cependant, le déclin de Priego, qui dominait largement la région au temps des Omeyyades, permit à la *qalʿa* de faire main basse sur les « places-fortes » de Locubín et surtout d'Alcaudete, localité située au cœur d'un riche territoire. Néanmoins, les raisons qui expliquent l'essor d'Alcalá au XII^{e} siècle ne sont pas uniquement politiques, elles sont probablement également économiques.

Au Moyen-Âge, la Sierra Sur semble avoir été riche en bois, mais comme dans le reste du monde méditerranéen à cette époque, l'économie était surtout basée sur l'exploitation de la terre. En al-Andalus, l'agriculture était caractérisée par l'importance du rôle qu'avait l'irrigation. Pour pouvoir pratiquer cette technique, il fallait néanmoins disposer d'abondantes réserves d'eau, ce qui est justement le cas du territoire d'Alcalá.

Les Arabes de la Sierra Sur pratiquaient donc peut-être l'agriculture irriguée, même si ce sont les cultures « sèches » qui devaient occuper la plus grande partie du territoire. Ainsi, c'est la culture des céréales et celle de la vigne qui dominaient le district d'Alcalá au bas Moyen-Âge, une situation qui selon plusieurs sources était la même avant 1341. La production agricole était à la base des échanges commerciaux, des échanges qui ne cessèrent de s'intensifier dans le monde méditerranéen entre le XI^{e} et le XII^{e} siècle.

La Sierra Sur est située au carrefour des routes reliant Cordoue, Grenade et Jaén, une situation exceptionnelle qui permit sûrement le développement du marché d'Alcaudete, dont l'existence nous est connue grâce aux écrits d'al-Idrīsī.

Jusqu'au XII^{e} siècle, Alcalá ne semble pas avoir possédé une importance particulière dans le découpage politico-administratif d'al-Andalus. C'est effectivement à cette époque que la *qalʿa* paraît se hisser à la tête de la Sierra Sur, comme le souligne Ibn Saʿīd al-Magribī. Le rôle croissant que jouait la forteresse dans la région convaincut probablement les Almoravides et les Almohades d'y nommer des représentants, même si les provinces *andalusī-s* semblent avoir joui d'une relative autonomie au temps des dynasties berbères.

Cependant, l'extension des conflits armés depuis l'effondrement du Califat entraîna un renforcement de la présence des autorités dans la Sierra Sur, des autorités dont le pouvoir était clairement visible à travers les sites fortifiés qui se dressaient dans la région. La forteresse de La Mota fut sans doute largement réformé à cette époque, tout comme le château d'Alcaudete, dont les vestiges furent très bien étudiés au cour des années 1990.

Mais ces travaux n'empêchèrent pas les Castillans de prendre pied dans la Sierra Sur au début du XIII^{e} siècle. En effet, c'est au cour des années 1250 que la frontière se stabilisa dans les Subbétiques, ce qui ne veut pas dire que la région fut jusqu'en 1492 le cadre d'affrontements perpétuels entre chrétiens et musulmans.

Les échanges n'étaient pas seulement belliqueux dans cette terre de confins et Alcalá sut profiter de son rôle de pont entre la Chrétienté et le monde arabo-musulman. Néanmoins, l'aspect fortement militarisé de la frontière marqua profondément la Sierra Sur et donc La Mota. Une ville est en effet toujours profondément influencée par le contexte

politique de la région qui l'entoure.

L'instabilité qui s'était installée dans la Péninsule depuis l'Antiquité tardive provoqua la migration de populations vers les hauteurs, un phénomène qui semble s'accélérer avec la conquête arabo-musulmane. Il faudra alors attendre le X^e^ siècle, qui correspond en al-Andalus au triomphe de la société islamique, pour que les populations redescendent des sierras et s'installent dans les riches vallées fluviales.

Tous les sites de hauteurs ne furent pourtant pas abandonnés et nombre d'entre-eux ont été au contraire consolidés dans le contexte guerrier qui fit suite à la chute du Califat. La Mota semble faire partie de ces « places fortes » dont la position était idéale pour contrôler le territoire et les populations qui y vivaient. Avec la multiplication des conflits armés, celles-ci ont d'ailleurs tendance à se regrouper aux pieds des sites fortifiés, c'est probablement une des raisons qui engendra l'apparition d'un habitat permanent sur La Mota au cour du XI^e^ siècle.

Toutefois, la prospérité du « bourg castral » d'Alcalá s'explique aussi certainement par la forte croissance économique que connaît al-Andalus à l'époque. En effet, le développement de l'agriculture irriguée engendra la hausse des productions agricoles, ce qui nourrit la croissance démographique et encouragea l'essor du monde urbain, plus que jamais au cœur de la société.

Au XI^e^ siècle, Alcalá était déjà entre les mains des Banū Saʿīd, groupe tribal qui était parvenu à s'imposer dans la Sierra Sur malgré l'hostilité des Omeyyades. Soutenu par les Almoravides et les Almohades, le clan alcalaíno était au XII^e^ siècle au sommet de sa gloire, ce qui était aussi le cas d'Alcalá, dont l'histoire se confond largement avec celle des descendants d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd. Mais cette prospérité fut considérablement freinée par l'effondrement de l'empire almohade et les progrès fulgurants de la « Reconquista ».

Les « villas », terme par lequel les Castillans désignaient les noyaux urbains fortifiés sur la frontière, surent toutefois s'adapter à ce nouveau contexte politique, qui encouragea le regroupement de l'habitat et l'édification de fortifications.

Les événements historiques ont donc eu une influence fondamentale sur le développement d'un noyau urbain sur La Mota. Il est toutefois nécessaire d'étudier la façon dont ces événements influèrent le bâti de l'Alcalá islamique pour mieux comprendre le développement que connut cette dernière entre le XI^e^ et le XIV^e^ siècle.

Le plateau de La Mota est dominé par l'*alcazaba*, qui constitue le pivot de la première enceinte de la forteresse. Construit sur un promontoire, le réduit fortifié protège

la rampe d'accès à la colline, qui était fermée à l'origine par cinq tours-portes. Il défend aussi un puits très important, tout comme la tour de La Cárcel, qui domine le vieux faubourg.

Cette puissante forteresse, qui trouve certainement son origine au XI^e^ siècle, comme le porte à croire la porte islamique de la tour de l'Homenaje, est le résultat de multiples réformes. Le « château » primitif situé au nord-est du plateau fut sûrement renforcé à l'époque almohade. La porte du Peso de la harina et la première tour *albarrana* dateraient de cette époque, durant laquelle la colline devait être cernée d'une enceinte de *ṭābiya*. Les Naṣrides menèrent également des travaux dans cette forteresse vitale pour la défense de Grenade, comme en témoigne toujours l'impressionnante porte de La Imagen. Au milieu du XIV^e^ siècle, La Mota devait un peu ressembler à ce qu'elle est aujourd'hui, même si le Gabán, véritable symbole de l'Alcalá islamique, a aujourd'hui entièrement disparu.

Ce complexe fortifié s'organisait autour de l'enceinte qui s'étendait de la tour de La Cárcel et la porte du Peso de la harina. Flanquée de plusieurs tours, celle-ci était étroitement liée au « palais » et à sa puissante tour du Farol. Cette dernière est semblable à la Giralda de Séville sur la miniature du Pivilegio del vino, c'est pourquoi il est possible que cet ensemble ait été bâti à l'époque almohade, qui marque l'âge d'or d'Alcalá, mais aussi celui des Banū Saʿīd. Conformément à la tradition islamique, ces derniers étaient chargés de protéger la population, mais aussi de pourvoir aux principaux besoins de celle-ci. En effet, il ne faut pas oublier qu'un habitat dense était concentré derrière les murailles de la *qalʿa*.

Le « bourg castral » qui s'était développé sur La Mota au XI^e^ siècle devait être structuré autour de la « place forte » primitive, mais aussi autour de la mosquée, qui était peut-être située à l'emplacement de l'actuelle église abbatiale. Cet espace, que l'on appela place Haute, a certainement été, comme à l'époque chrétienne, le cœur économique de l'Alcalá *andalusī*.

La Mota présente très peu de traces de la *qalʿa* musulmane, toutefois, celle-ci semble avoir été très vite saturée, comme en atteste la rapide formation du vieux faubourg, qui aurait été fortifié entre le XI^e^ et le XII^e^ siècles. Les enceintes constituent une des principales caractéristiques des villes *andalusī-s*, tout comme les aménagements publiques, et notamment ceux qui permettent la gestion des ressources hydriques.

L'approvisionnement en eau était assuré sur La Mota par plusieurs puits, mais aussi par des citernes, qui étaient toujours situées dans des lieux stratégiques. En effet, l'eau était

généralement contrôlée par les autorités, qui dominaient la *qalʿa* depuis le « palais » de la place Haute, mais surtout depuis la mosquée, édifice qui est au cœur de la vie de l'*Umma*.

Malgré le départ des Banū Saʿīd en Orient, Alcalá continua à entretenir une relation privilégiée avec le pouvoir, qui était à l'époque de la frontière entre les mains des Naṣrides. La porte de La Imagen est un symbole de l'emprise que ces derniers exerçaient sur la *qalʿa*, tout comme les clefs qui ornent les murs du vieux faubourg, un symbole de possession qui deviendra celui de l'Alcalá castillane.

Alcalá a toujours été étroitement liée au pouvoir, depuis la conquête, où elle constituait déjà un important bastion arabe, jusqu'à l'époque où elle protégeait la capitale naṣride des expéditions chrétiennes. Directement sous l'autorité de la couronne de Castille après 1341, Alcalá la Real demeura longtemps un symbole du pouvoir royal en Andalousie orientale, comme son nom le rappelle encore aujourd'hui.

La faut dire que les Hommes cherchèrent toujours à contrôler cette position stratégique cruciale, dont la valeur n'échappa ni aux troupes napoléoniennes, ni aux putschistes menés par le général Franco.

Comme l'Espagne, la ville s'est aujourd'hui largement réappropriée son passé, grâce à l'entière réhabilitation du site de La Mota, mais surtout aux travaux de passionnés comme C. Juan Lovera ou F. Toro Caballos. Néanmoins, il reste du travail à faire, et al-Andalus, qui vit naître la ville d'Alcalá, demeure encore aujourd'hui trop peu connu.

Annexes

Listes des annexes :

-Glossaire et chronologie

Annexe 1 : glossaire

Annexe 2 : les grandes dates de l'histoire de La Mota depuis 711

-Cartes

Annexe 3 : Alcalá dans le découpage administratif de l'Espagne

Annexe 4 : la haute vallée du Guadalquivir et les Subbétiques centrales

Annexe 5 : les Subbétiques centrales

Annexe 6 : le territoire d'Alcalá au temps d'al-Andalus

Annexe 7 : l'émirat omeyyade de Cordoue

Annexe 8 : les *kuwar* d'Andalousie au X^{e} siècle

Annexe 9 : les royaumes de taifas au milieu du XI^{e} siècle

Annexe 10 : les royaumes de taifas d'Andalousie en 1031

Annexe 11 : les royaumes de taifas d'Andalousie en 1086

Annexe 12 : al-Andalus en 1115

Annexe 13 : les « royaumes » d'Andalousie selon Ibn Saʿīd al-Magribī

Annexe 14 : l'État d'Ibn Mardanīš

Annexe 15 : le démembrement de l'empire almohade au XIII^{e} siècle

Annexe 16 : le royaume naṣride de Grenade du XIV^{e} au XV^{e} siècle

Annexe 17 : les tours de guet sur la commune d'Alcalá

-Plans

Annexe 18 : plan de l'ensemble fortifié de La Mota

Annexe 19 : plan situant les cimetières du couvant de la Trinidad et de la rue Del Mudo

Annexe 20 : épitaphe de la stèle de La Pedriza

Annexe 21 : plan de l'ensemble fortifié d'Alcaudete

Annexe 22 : vestiges de la poterne islamique du château d'Alcaudete

Annexe 23 : entrée islamique de la tour de l'Homenaje

Annexe 24 : porte de La Imagen

-Arbres généalogiques

Annexe 25 : arbre généalogique des Banū Saʿīd

Annexe 26 : les émirs omeyyades de Cordoue

Annexe 27 : les califes omeyyades de Cordoue

Annexe 28 : la dynastie almoravide

Annexe 29 : la dynastie almohade

Annexe 30 : la dynastie naṣride de Grenade

-Documents iconographiques

Annexe 31 : Alcalá en 1525 selon la miniature du Privilego del vino

Annexe 32 : Alcalá en 1645 selon M. De Jimena Jurado

Annexe 33 : Alcalá en 1668-1669 selon P. Maria Baldi

Annexe 34 : Alcalá en 1787 selon la gravure J. Fernando Palomino

Annexe 35 : Alcalá en 1834 selon D. Roberts

-Photographies d'Alcalá la Real

Annexe 36 : vue aérienne du site de La Mota en 1962

Annexe 37 : vue de La Mota depuis le nord de la commune d'Alcalá

Annexe 38 : vue sud de la forteresse de La Mota

Annexe 39 : vue de La Mota depuis Los Cruces

Annexe 40 : vue de l'ouest de La Mota

Annexe 41 : vue aérienne d'Alcalá

Annexe 42 : vue aérienne de La Mota

Annexe 43 : vue du sud de La Mota

Annexe 44 : vue de la rampe d'accès au plateau de La Mota

Annexe 45 : Huerto de Moriana et vestiges de la tour du Pozo

Annexe 46 : vue de la porte de La Imagen depuis le porte de Las Lanzas

Annexe 47 : ouverture est de la porte de La Imagen

Annexe 48 : ouverture ouest de la porte de La Imagen

Annexe 49 : vue ouest de la porte de La Imagen

Annexe 50 : la rampe d'accès à l'ouest de la porte de La Imagen

Annexe 51 : porte du Peso de la harina

Annexe 52 : vestiges de la porte primitive de l'*alcazaba*

Annexe 53 : la tour de La Vela et le quartier « militaire »

Annexe 54 : la tour de La Mocha et la place Basse

Annexe 55 : la place Basse et l'église abbatiale

Annexe 56 : intérieur de l'église abbatiale

Annexe 57 : la place Haute en cour de fouille

Annexe 58 : la place Haute entièrement recouverte

-Photographies de la Sierra Sur

Annexe 59 : Alcaudete et la Sierra Ahillos

Annexe 60 : vue sud de la colline d'Alcaudete

Annexe 61 : vestiges de la poterne islamique du château d'Alcaudete

Annexe 62 : vestiges des murailles de *ṭābiya*

Annexe 63 : vestiges de la poterne de l'alcazar islamique

Annexe 64 : le Castillo de Locubín avec à gauche le « château » de La Villeta

Annexe 65 : tour de Las Mimbres

Annexe 66 : secteur de La Rábita

-Photographies des trésors de Charilla et d'Ermita Nueva

Annexe 67 : « diadème », « ceinture » et restes du récipient du trésor de Charilla

Annexe 68 : pendantif en forme de demie lune et bague en or du trésor de Charilla

Annexe 69 : broches du trésor de Charilla

Annexe 70 : monnaies du trésor de Charilla

Annexe 71 : pendantifs du trésor d'Ermita Nueva

Annexe 72 : bagues, bracelets et colliers du trésor d'Ermita Nueva

-Autres photographies

Annexe 73 : porte de Las Pesas

Annexe 74 : porte de La Justicia de l'Alhambra

Annexe 75 : la Giralda de Séville

Glossaire et chronologie

Annexe 1 : glossaire[1]

Albarrana : adjectif qui qualifie une tour projetée en avant de la muraille, à laquelle elle est reliée par un pont, des arcatures, ou une portion de mur.

Alcaide : terme castillan issu du mot arabe *qaʿīd*. Au Moyen-Âge, il désignait un officier chargé d'administrer une forteresse.

Alcazaba : réduit fortifié urbain ou citadelle. L'*alcazaba* a un caractère essentiellement militaire, contrairement à l'alcazar qui désigne aussi une résidence.

Alfiz : moulure dont le tracé, généralement rectangulaire, encadre l'arc d'une porte ou d'une fenêtre. C'est un ornement typique de l'architecture islamique.

ʿAmal : circonscription administrative, judiciaire et probablement fiscale.

Andalusī : comme en arabe, nous désignerons les habitants d'al-Andalus par ce terme.

ʿAṣabīya : terme que l'on peut traduire par « esprit de corps », il désigne la force que les groupes tribaux tirent de leur cohésion.

Baladiyyūn : groupe constitué par les Arabes arrivés dans la péninsule Ibérique au lendemain de la conquête.

Burǧ : terme qui désigne généralement une tour, même s'il peut renvoyer à un édifice plus important. Nous utiliserons ce mot pour désigner les tours de guets dédiées à la surveillance et aux communications.

Campiña : terme qui désigne ici les riches terres agricoles de la vallée du Guadalquivir.

Canciller del sello de la puridad : titre honorifique délivré par les rois de Castille à des hommes de confiance, qui étaient chargés de conserver le sceau royal.

Casa de Cabildo : édifice dans lequel se réunissaient les autorités municipales.

Condestable : titre qui renvoie à des fonctions de chef militaire, c'est l'équivalent espagnol du connétable.

Dār-al-ḥarb : littéralement le « domaine de la guerre », expression qui désigne l'espace non musulman.

Dār-al-islām : littéralement le « domaine de l'islam », expression qui désigne le monde musulman.

Dīnār : monnaie islamique en or.

Dimmī : personne non-musulmane établie à demeure dans un État musulman, avec lequel elle est liée par un « pacte ». Ce dernier concerne les « gens du Livre », les juifs et les chrétiens, qui, moyennant un impôt et le respect de l'islam, jouissent de la protection de leurs biens et de leur personne et, entre autres, de la liberté de conserver leur culte.

Fārs : région située au sud-ouest de l'actuel Iran, c'est la terre d'origine des Perses.

Fatwā : avis juridique basé sur les textes sacrés, elle peut être prise par tout musulman. L'audience qu'on lui accorde dépend toutefois de la compétence juridique ou du poids politique de son auteur.

Fitna : littéralement la « division de la communauté des croyants ». Plusieurs *fitna*-s ont secoué l'histoire d'al-Andalus. La première, qui ébranla l'émirat de Cordoue, s'acheva avec la proclamation du califat par ʿAbd al-Raḥmān III. Mais la plus célèbre, qui eut lieu au XI^{e} siècle, mit fin à la domination des Omeyyades sur al-Andalus, on l'appelle la Grande *fitna*.

Ġarb : terme qui signifie « ouest », il désigne ici la partie occidentale de la péninsule Ibérique, qui correspond à l'actuel Portugal, ainsi qu'à l'Estrémadure espagnole et l'Andalousie occidentale (c'est à dire les régions de Huelva et de Niebla).

Ǧibāl : ancienne province située au nord-ouest de l'actuel Iran, elle correspond à l'antique Médie.

Ǧihād : concept lié à la notion d'effort, il renvoie au combat que tout musulman a le devoir d'effectuer contre ses passions. Cette notion désigne aussi le combat effectué pour défendre et accroître le domaine de l'islam.

Ǧund (pl. *ǧunūd*): contingents de l'armée arabo-musulmane.

Ǧuz (pl. *aǧzāʾ*) : division administrative et fiscale probablement réservée au monde rural.

Ḥāǧǧ : le pèlerinage à la Mecque.

Ḥisba : appréciation et surveillance des pratiques et conduites publiques en fonction de leur conformité à la loi musulmane.

Ḥiṣn (pl. *ḥuṣūn*): terme qui renvoie à un habitat fortifié, mais aussi à une forme de peuplement et d'organisation administrative.

Ifrīqiya : une des régions du *Dār-al-islām*, qui correspond à l'actuel Tunisie, ainsi qu'à la Tripolitaine et au Constantinois.

Iqlīm (pl. *aqālīm*) : pour al-ʿuḏrī, ce terme correspondrait à une division administrative agricole et physique. Chez Ibn al-Ḫāṭib, *iqlīm* signifierait « district », un qualificatif généralement précisé par d'autres termes qui lui sont accolés

Kīrāṭ : pièce almoravide de petit gabarit et de bon aloi.

Kūra (pl. *kuwar*): circonscriptions administratives, elles-mêmes subdivisées en unités plus petites, centrées autour de villes ou de forteresses.

Madīna (pl. *mudun*): terme qui désigne la ville, mais aussi le territoire qui dépend administrativement et politiquement de celle-ci.

Maghreb *al-Aqṣà* : signifie littéralement « le couchant lointain », expression qui désigne les territoires qui correspondent à l'actuel Maroc.

Maǧšar : équivalent de ferme, ou exploitation agricole.

Maqbara (pl. *maqābir*) : cimetière musulman.

Maravédis : monnaie utilisée par les royaumes chrétiens ibériques.

Minbar : chaire à prêcher.

Miṯqāl : Valeur de la monnaie en métal précieux.

Murābiṭ (pl. *murābiṭūn*) : personne qui mène une pratique religieuse ascétique et collective dans le cadre du *ribāṭ*.

Muḥtasib : magistrat chargé de la *ḥisba*, et en particulier du contrôle des marchés.

Muwallad (pl. *muwalladūn*): cette catégorie sociale s'est progressivement formée au cours des VIII^{e} et Ix^{e} siècles, elle est composée d'indigènes d'origine chrétienne, progressivement convertis à l'islam du fait des avantages attachés à la religion des conquérants.

Nasḫ : écriture cursive apparue au XII[e] siècle, elle s'imposera très rapidement dans le monde des lettrés musulmans.

Nisba : terme arabe qui renvoie à l'« origine », c'est en général le nom de la tribu, de la ville ou de la province d'origine d'un individu.

Opus signinum : mélange de chaux, de sable et de fragments de terre cuite pilée, utilisé de préférence pour l'imperméabilisation des surfaces exposées à l'eau.

Parias : tributs imposés aux souverains des taifas par les royaumes chrétiens ibériques.

Qāḍī : fonctionnaire chargé d'appliquer la justice en conformité avec les lois dictées par l'islam.

Qaʿīd : fonctionnaire pouvant être chargé de gouverner une localité, mais également d'y rendre la justice.

Qalʿa (pl. *qilāʾ*): terme traditionnellement traduit par le mot « forteresse ». Selon M. Acién Almansa, ce terme désignerait plus précisément les établissements fondés par les premiers conquérants arabes en al-Andalus.

Qanāt : ouvrage destiné à drainer l'eau des nappes souterraines jusqu'à la surface.

Qarya (pl. *qurā*): habitat rural groupé dépendant d'un centre plus important sur le plan administratif et fiscal.

Ramaḍān : période de jeûne religieux de l'islam.

Rawḍa (pl. *riyāḍ*) : cimetière princier.

Ribāṭ : terme qui désigne un lieu ayant abrité des *murābiṭūn,* « hommes saints » qui ont choisi de pratiquer le *ǧihād* durant une période donnée.

Riḥla : c'est le nom que l'on donne au genre littéraire du récit de voyage.

Sahīb al-ahkām : juge secondaire ; fonctionnaire délégué par le *qāḍī*, il possédait les mêmes attributs que ce dernier, excepté en ce qui concerne les affaires criminelles.

Šamiyyūn : groupe constitué par les Arabes installés après le premier partage des terres consécutif à la conquête.

Šarq : terme qui signifie « est », il désigne ici le Levant de la péninsule Ibérique, qui correspond aux actuelles communautés autonomes de Murcie et de Valence.

Ṭābiya : matériau et procédé de construction à base d'un mélange de terre, cailloutis et mortier de chaux montés en coffrage de bois successifs, les banchées.

Umma : communauté des croyants.

Wādī : mot qui signifie rivière, et parfois vallée.

Wāli : terme qui désigne un responsable de haut rang, comme un gouverneur.

[1] Nous indiquerons les formes plurielles de ces termes quand elles nous sont connues, dans le cas contraire, nous ajouterons « -s ».

Annexe 2 : Les grandes dates de l'histoire de La Mota depuis 711

711 : menées par Ṭāriq b. Ziyāḍ, les troupes arabo-berbères débarquent à Gibraltar et conquièrent la péninsule Ibérique.

~713 : installation du clan d'ʿAbd Allāh b. Saʿīd à Alcalá la Real.

740 : date de la grande révolte berbère, qui provoque l'installation des *ǧunūd* en al-Andalus. *Le ǧund* de Damas s'établit alors dans la *kūra* de Elvira, à laquelle appartient Alcalá.

755 : débarquement à Almuñecar du futur ʿAbd al-Raḥmān I^{er}, un des derniers représentants des Omeyyades de Damas. Il fonde la même année l'émirat indépendant de Cordoue et en devient le premier émir.

~880-920 : première *fitna andalusī.*

929 : ʿAbd al-Raḥmān III fonde le califat omeyyade de Cordoue, il en devient le premier calife.

1113 : constitution de la taifa zīrīde de Grenade, elle domina près de 80 ans la Sierra Sur et donc Alcalá la Real.

1031 : un conseil de notables cordouans met officiellement un terme au califat de Cordoue.

1074 : première conquête d'Alcalá la Real par les Castillans.

1085 : prise de Tolède par Alphonse VI de Castille, cette date représente un des temps forts de la « Reconquista ».

1090 : prise de Grenade par les Almoravides, al-Andalus tombe rapidement aux mains de cette dynastie berbère, maintenant à la tête d'un empire qui s'étend de part et d'autre du détroit de Gibraltar.

~1100-1200 : le siècle d'or de l'Alcalá *andalusī*.

1125-1126 : expédition d'Alfonse I[er] d'Aragon en Andalousie orientale, l'ost chrétien traverse le district d'Alcalá.

~1140-1155 : période d'indépendance d'Alcalá alors gouvernée par ʿabd al-Mālik b. Saʿīd.

1147 : conquête de Marrackech par les Almohades, l'empire almoravide s'effondre.

~1155 : prise de Grenade par les Almohades, la majeure partie d'al-Andalus est conquise par les nouveaux maîtres du Maghreb.

1172 : mort d'Ibn Mardanīš. Son état, qui englobait une grande partie du *Šarq* al-Andalus, tombe aux mains des Almohades.

1212 : bataille de Las Navas de Tolosa, déroute des Almohades dont le pouvoir s'effondre.

1213 : naissance d'Ibn Saʿīd al-Magribī.

1213-1341 : Alcalá et son territoire sont conquis succéssivement par les Chrétiens et les Musulmans.

1238 : Muḥammad b. Naṣr fonde le royaume de Grenade et en devient le premier émir. C'est le dernier État *andalusī* de la péninsule Ibérique.

1240 : départ d'Ibn Saʿīd al-Magribī et de son père pour l'Orient.

1262 : traité signé à Alcalá la Real entre le royaume de Castille et de Grenade.

1341 : conquête définitive d'Alcalá la Real pas Alfonse XI de Castille. Ce dernier fonde l'abbaye alcalaína, institution promise à un glorieux avenir.

1492 : la conquête de Grenade par les rois Catholiques met un terme à l'histoire d'al-Andalus.

~1500-1600 : les Alcalaínos abandonnent progressivment La Mota pour s'installer dans la plaine, située à l'est de celle-ci.

1582 : Le complexe fortifié du Gabán s'écroule à la suite d'un tremblement de terre. Plusieurs édifices, dont l'état de délabrement est jugé trop dangereux, sont à leur tour abattus.

~1700 : les notables et les autorités municipales s'établissent à leur tour dans la plaine, seul les religieux demeurent sur La Mota, dont les édifices tombent rapidement en ruine.

1810-1812 : les troupes napoléoniennes occupent le plateau de La Mota. Avant leur départ, elles incendient l'église abbatiale et font exploser la tour de La Cárcel.

1851 : le Concordat entraine la disparition de l'abbaye alcalaína, La Mota est maintenant utilisée comme cimetière, tendis que ses ruines se trensforment en carrière.

1931 : Le site de La Mota est classé pour la première fois.

1970-1980 : découverte de la stèle de La Pedriza et du trésor de Charilla, le passé *andalusī* de la Sierra Sur refait surface.

1971 : la tour de l'Homenaje est en partie rebâtie, la forteresse de La Mota bénéficie d'un intérêt croissant.

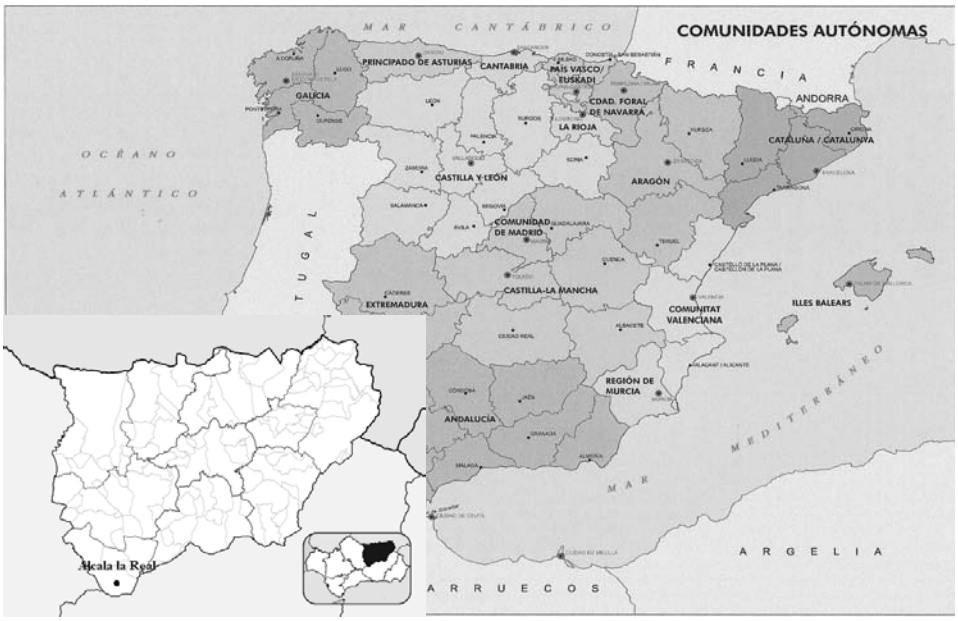
1985-2015 : la Escuela taller, dirigée par l'archéologue municipale et son équipe, travaille à réhabiliter la forteresse de La Mota.

1999 : Alcalá la Real devient une étape de l'itinéraire des Almoravides et des Almohades.

2006 : le projet de construction d'un complexe hotelier de luxe sur le flanc sud de La Mota est avalisé par les autorités.

Cartes

Annexe 3 : Alcalá dans le découpage administratif de l'Espagne

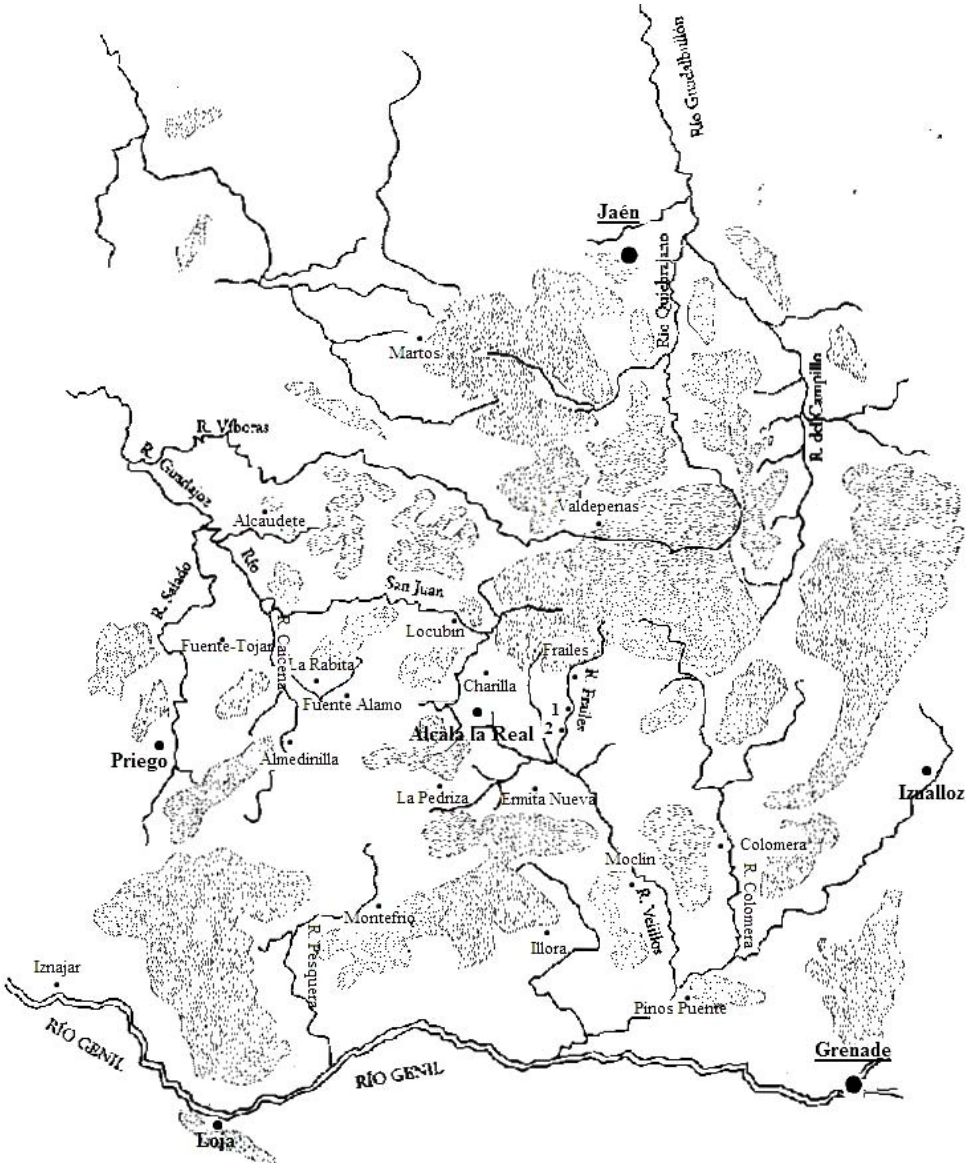


Source : www.e-ducativa.catedu.es

Annexe 4 : La haute vallée du Guadalquivir et les Subbétiques centrales

Source : *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo (crónica del siglo XV),* De Mata Carriazo, J. (éd.), Madrid, 1940.

Annexe 5 : les Subbétiques centrales



1. Ribera Alta 2. Ribera Baja

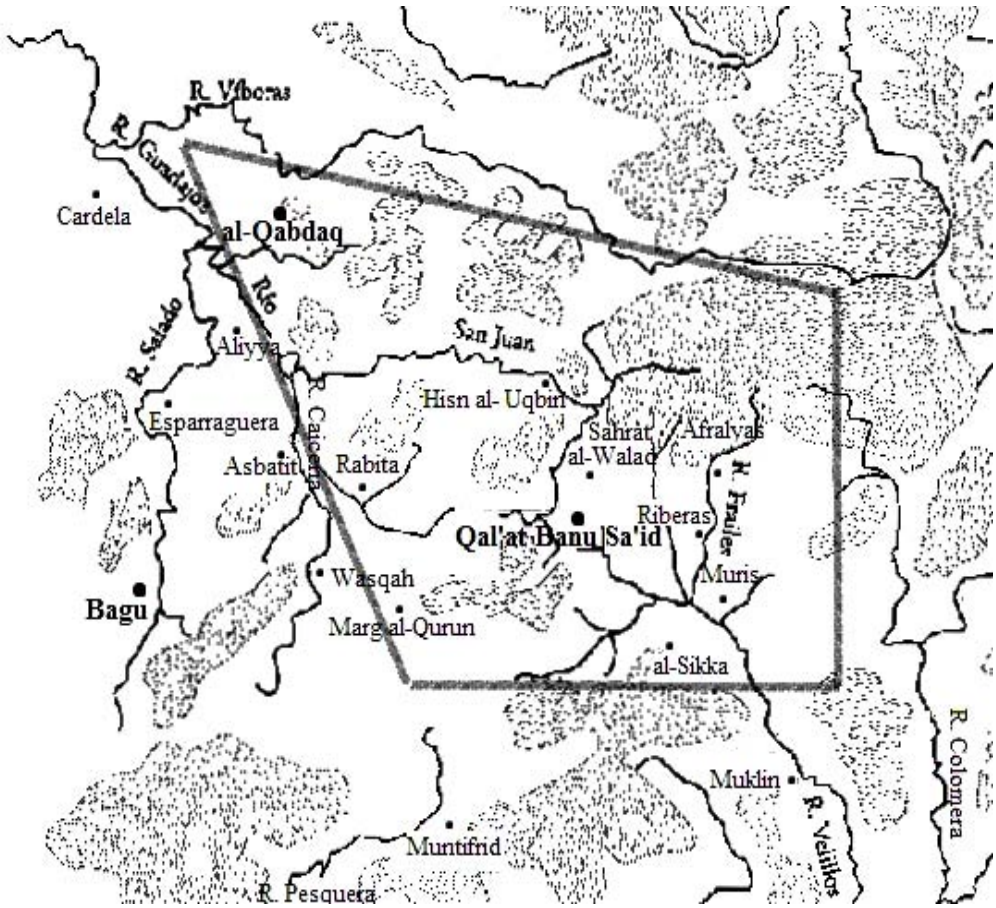
Grenade : capitale de province.

Alcalá la Real : chef-lieu de district.

Fond de carte : CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 315-357.

Réalisation : Heol Escudié-Lacroix

Annexe 6 : le territoire d'Alcalá au temps d'al-Andalus

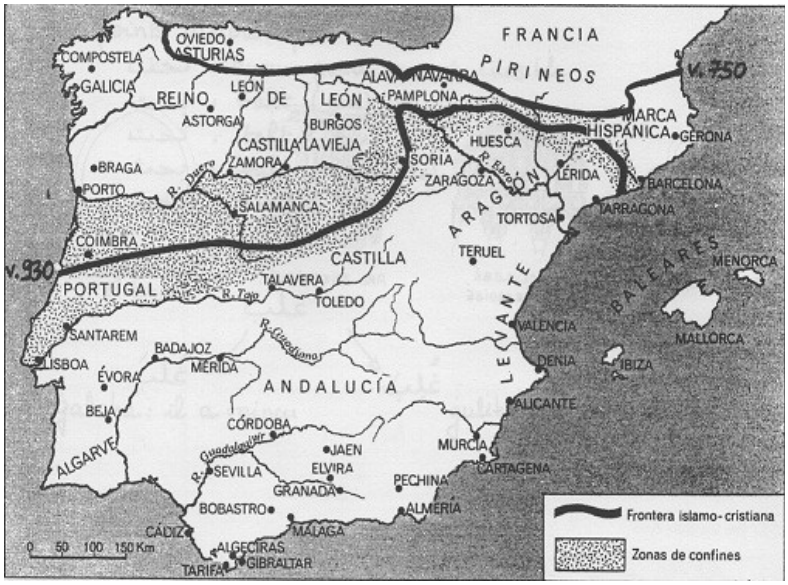


Situation approximative des lieux évoqués par les auteurs arabes.
Limites approximatives de la zone d'influence alcalaína au XII^{e} siècle.
Bagu : principaux centres à l'époque d'al-Andalus.

Fond de carte : CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 315-357.

Réalisation : Heol Escudié-Lacroix

Annexe 7: l'émirat omeyyade de Cordoue



Source : ARIÉ, Rachel, *España musulmana (VIII-XV)*, Barcelone, 1982.

Annexe 8 : les *kuwar* d'Andalousie au X[e] siècle[2]

Source : JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica : contribución a su estudio geográfico-político-administrativo a través de la toponimia,* Grenade, 1990.

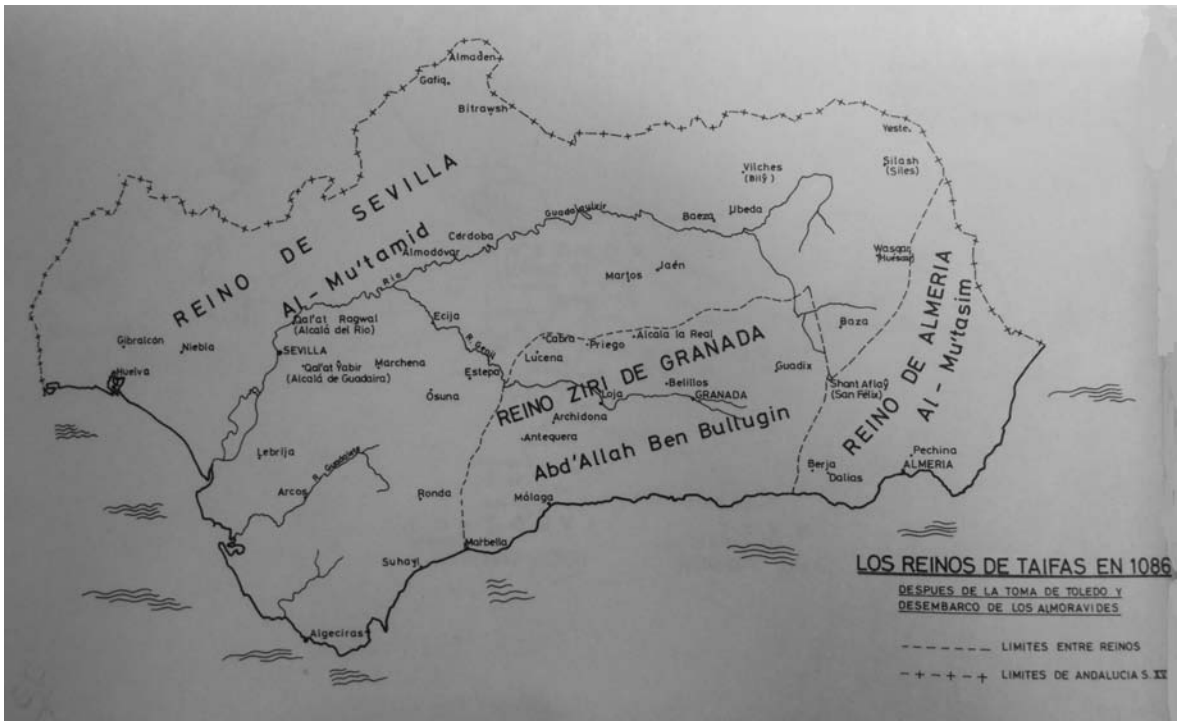
Annexe 9 : les royaumes de taifas au milieu du XI[e] siècle

Source : ARIÉ, Rachel, *España musulmana (VIII-XV)*, Barcelone, 1982.

Annexe 10 : les royaumes de taifas d'Andalousie en 1031

Source : JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica : contribución a su estudio geográfico-político-administrativo a través de la toponimia,* Grenade, 1990.

Annexe 11 : les royaumes de taifas d'Andalousie en 1086



Source : *Ibid*.

Annexe 12 : Al-Andalus en 1115

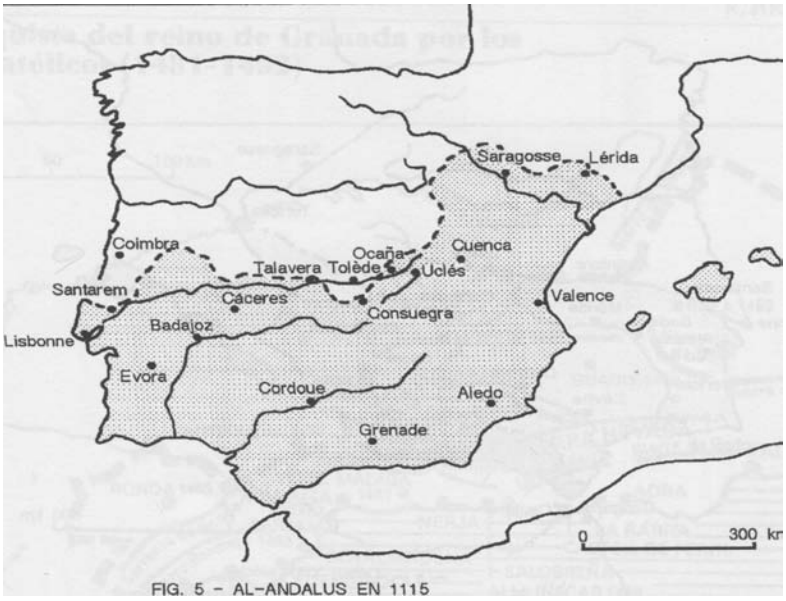
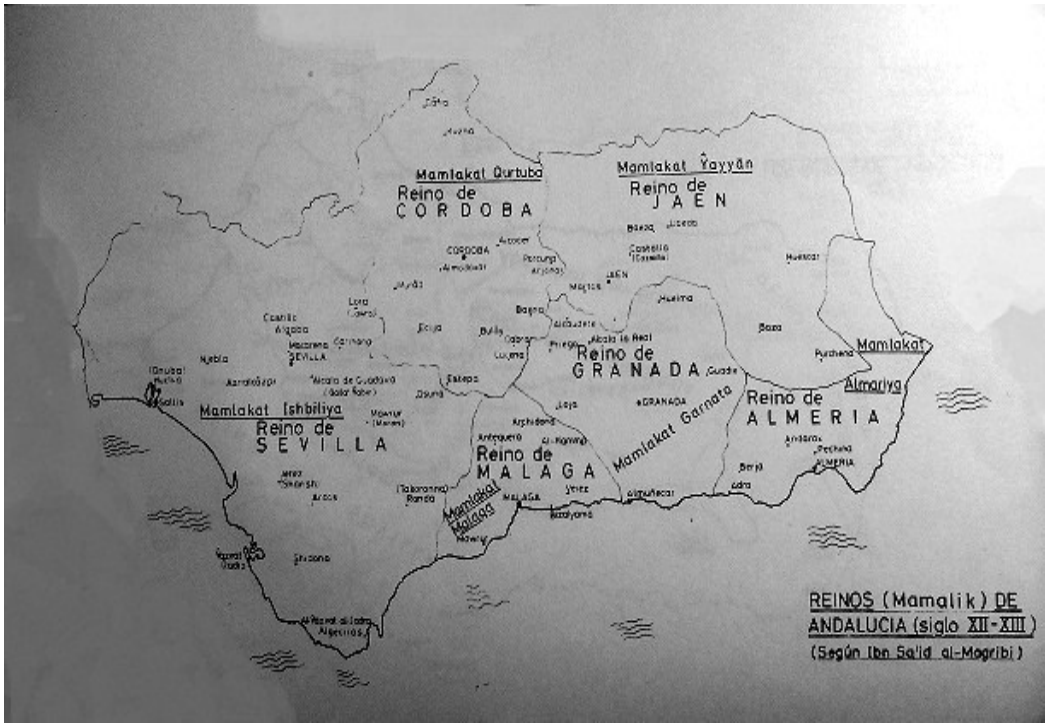


FIG. 5 – AL-ANDALUS EN 1115

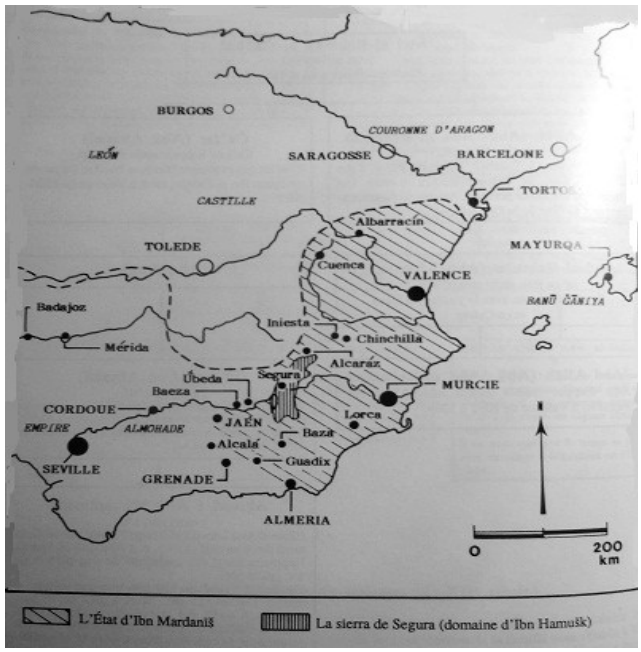
Source : MAZZOLI-GUINTARD, Christine (dir.), *Les relations des pays d'Islam avec le monde latin (mi. X^e- mi. XIII^e s.)*, Paris, 2000.

Annexe 13 : les « royaumes » d'Andalousie selon Ibn Saʿīd al-Magribī



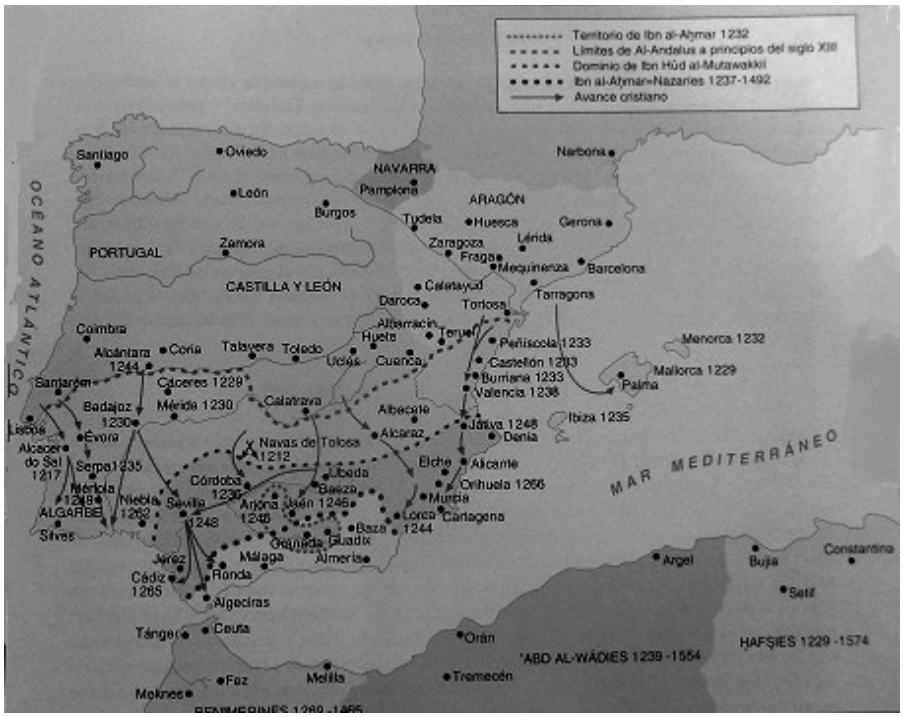
Source : JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica : contribución a su estudio geográfico-político-administrativo a través de la toponimia,* Grenade, 1990.

Annexe 14 : l'État d'Ibn Mardanīš



Source : GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, Damas, 1990-1991.

Annexe 15 : le démembrement de l'empire almohade au XIII[e] siècle

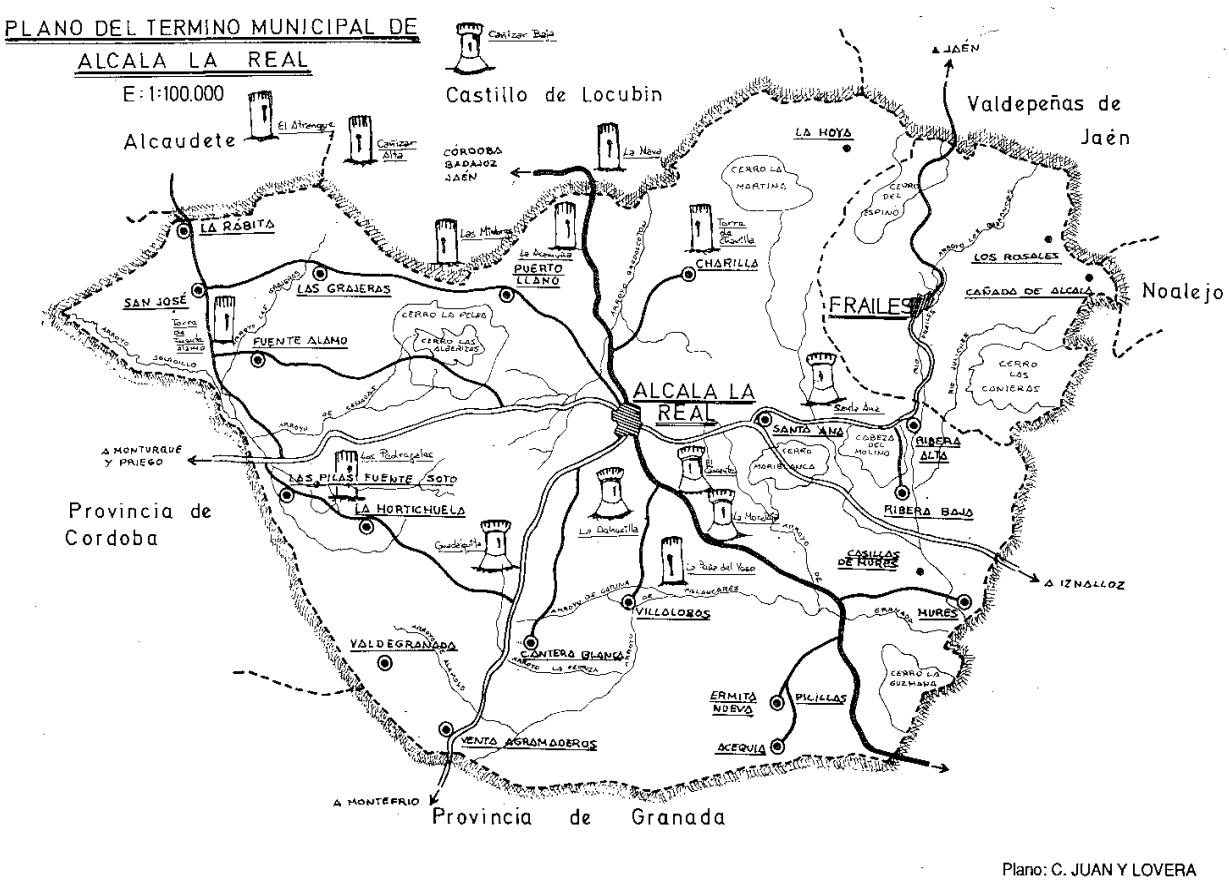


Source : VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2, Madrid, 1997.

Annexe 16 : le royaume nasride de Grenade du XIV[e] au XV[e] siècle

Source : www.geografiainfinita.com

Annexe 17 : les tours de guet sur la commune d'Alcalá



Les tours pourvues de créneaux sont d'origine castillane, celles qui en sont dépourvues sont de facture *andalusī.*

Source : ARJONA CASTRO, Antonio, « Arqueologia e historia de las torres atalayas de las comarcas de Córdoba y Alcalá la Real : Frontera castellana-granadina », dans *Antiquitas*, n°1, Priego de Córdoba, 1990, p. 32-37.

[2] Les cartes des annexes 8, 10, 11 et 13 présentent les limites de l'Andalousie au XV^e^ siècle.

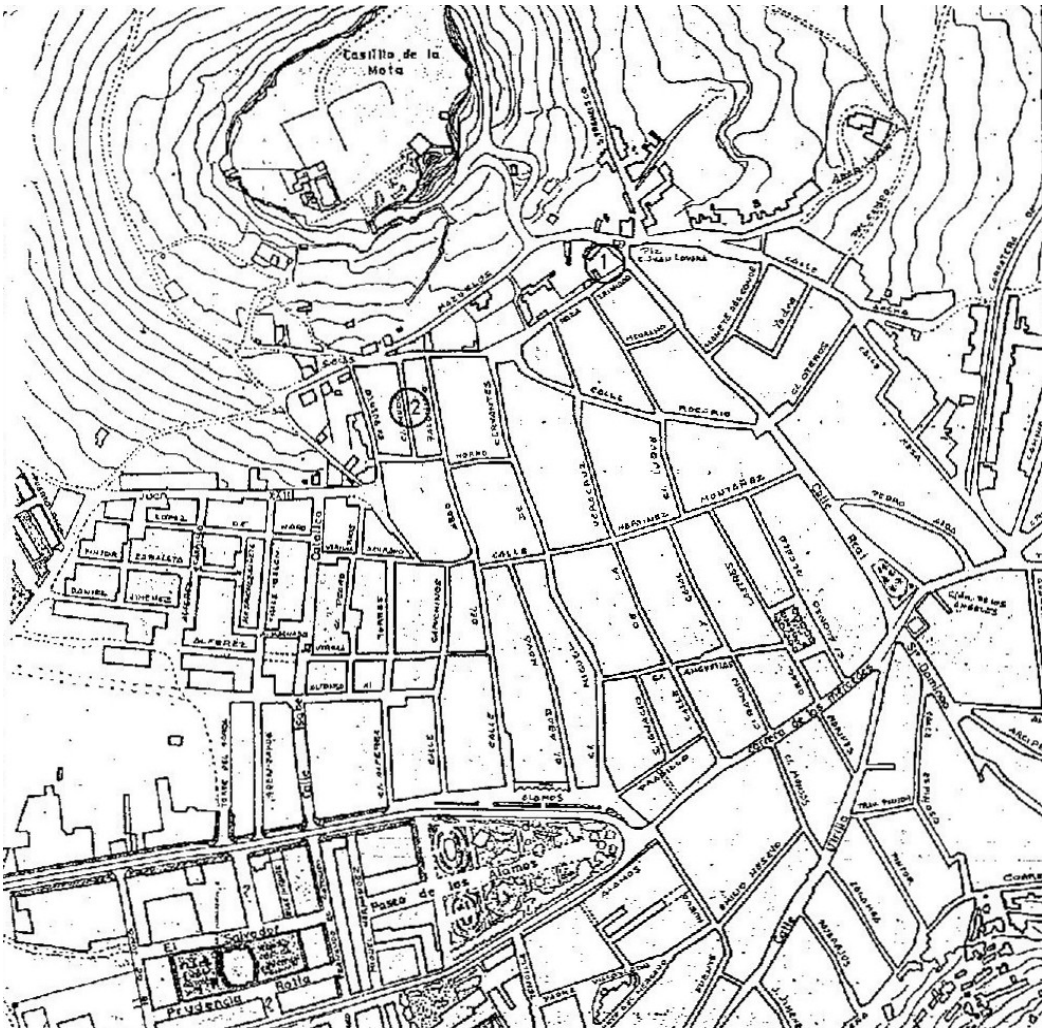
Plans

Annexe 18 : plan de l'ensemble fortifié de La Mota

1. vestiges de la première porte de La Mota
2. porte de La Lanzas
3. porte de La Imagen
4. vestiges de la porte de La Aguilera
5. porte du Peso de la harina
6. place Haute
7. église abbatiale
8. place Basse
9. enceinte du Trabuquete
10. Huerto de Moriana
11. tour de l'Homenaje
12. tour de La Mocha
13. tour de La Vela
14. *alcazaba*
15. porte de Santiago
16. Bahondillo
17. porte de San Barolomé
18. tour de La Cárcel
19. porte du Zayde
20. enceinte du Gabán
21. église de Santo Domingo de Silos
22. vieux faubourg
23. porte du faubourg

Réalisation : Heol Escudié-Lacroix

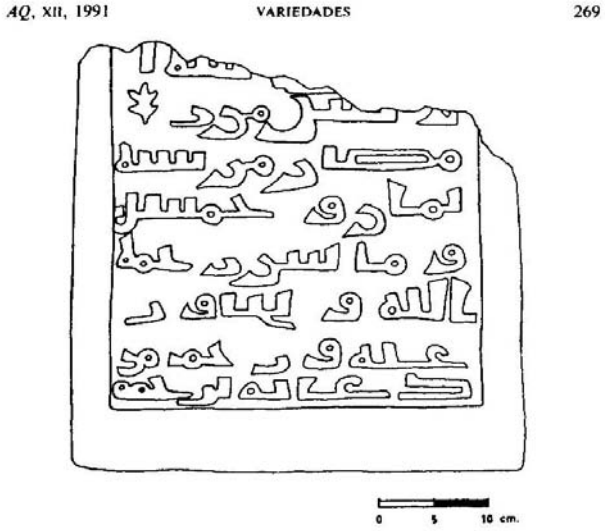
Annexe 19 : plan situant les cimetières du couvant de la Trinidad et de la rue Del Mudo



1. Cimetière du couvant de la Santísima Trinidad 2. Cimetière de la rue Del Mudo

Source : AYERBE AGUAYO, José Luis, « Informe preliminar sobre los restos aparecidos en la calle del mudo n°6 de Alcalá la Real », *Aula de arqueología, escuela Taller de recuperación del patrimonio, Alcalá la Real (Jaén)*, Alcalá la Real, 1989, p. 1-8.

Annexe 20 : épitaphe de la stèle de La Pedriza



Epitafio árabe de La Pedriza

Source : BARCELÓ TORRES, Carmen, LABARTA GÓMEZ, Ana, « El epitafio árabe de la pedriza (Alcalá la Real, Jaén)», dans *Al-Qantara,* n°12-1, Madrid, 1991, p. 267-270.

Annexe 21 : plan de l'ensemble fortifié d'Alcaudete

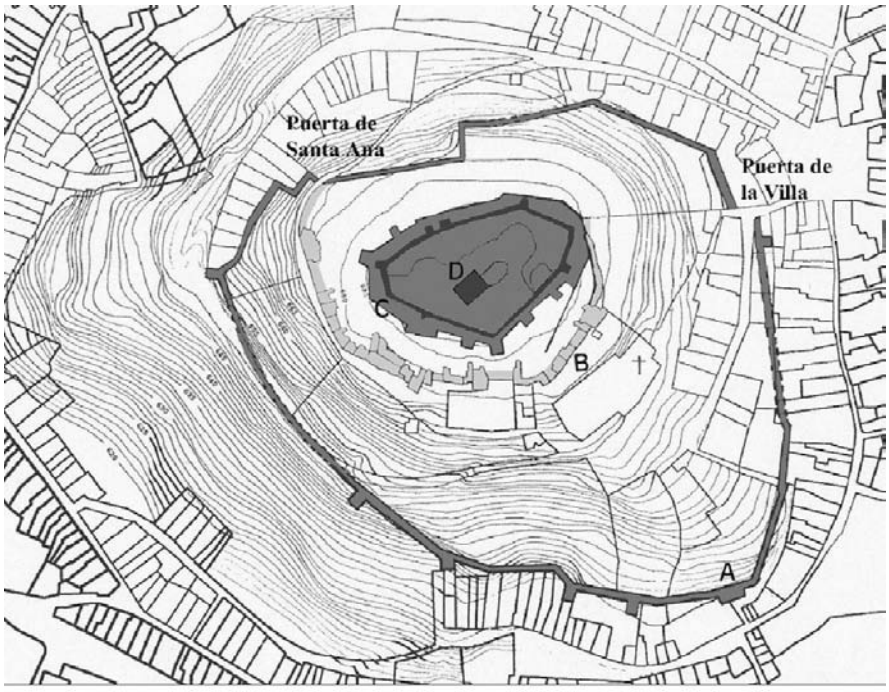
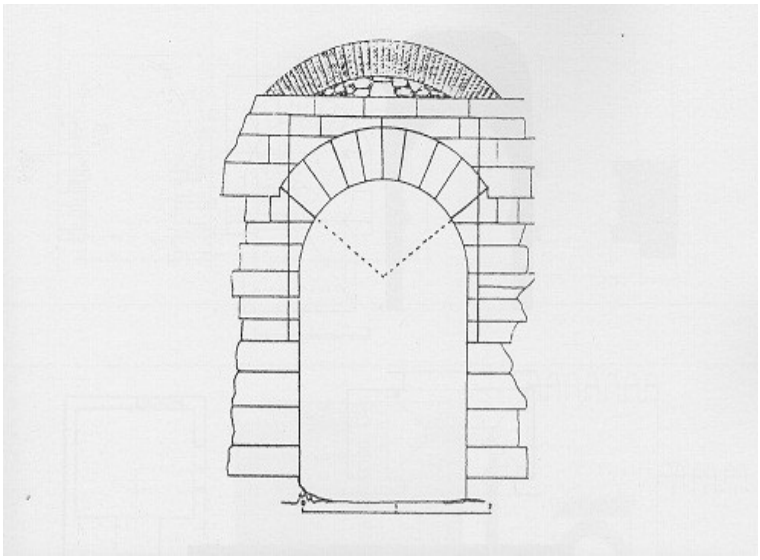


Fig. 4. *Estructura defensiva de Alcaudete: A – Muralla urbana, B – Espolón rocoso, C – Alcázar islámico, D – Castillo Calatravo.*

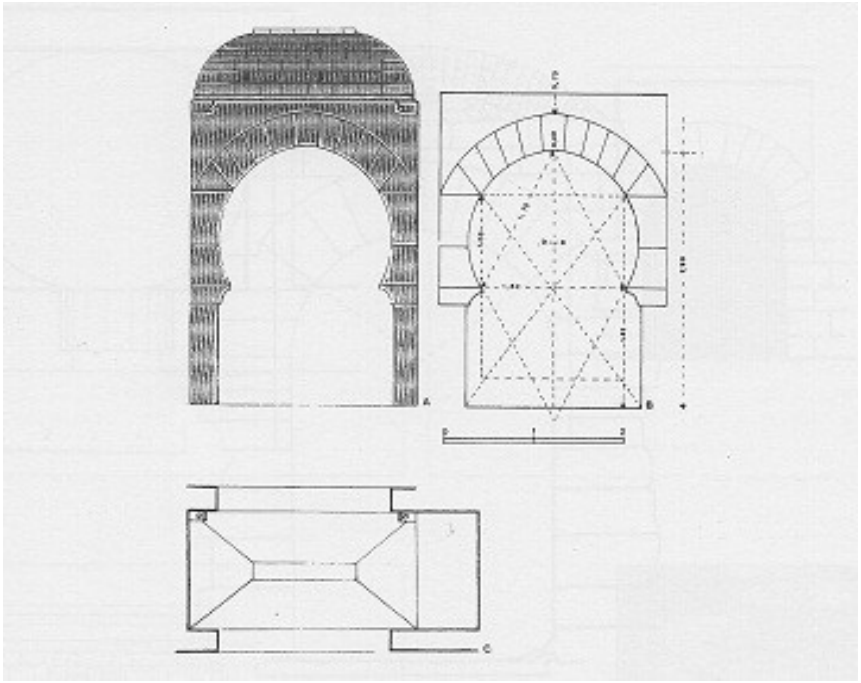
Source : CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS, José Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°13-1, Jaén, 2006, p. 95-154.

Annexe 22 : vestiges de la poterne islamique du château d'Alcaudete



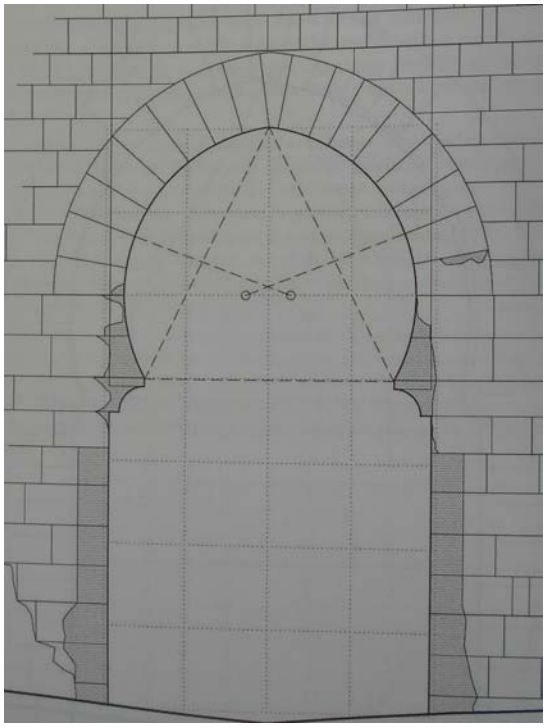
Source : PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II *Ciudades y fortalezas*, Madrid, 1999.

Annexe 23 : entrée islamique de la tour de l'Homenaje

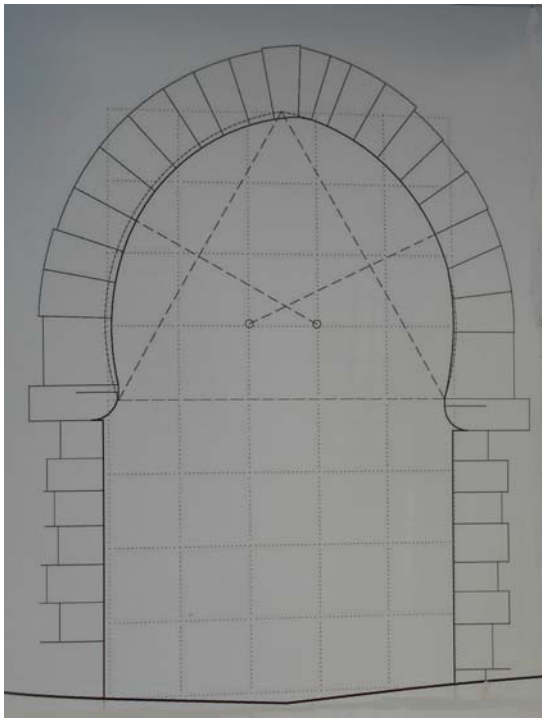


Source : PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II *Ciudades y fortalezas*, Madrid, 1999.

Annexe 24 : porte de La Imagen



entrée est

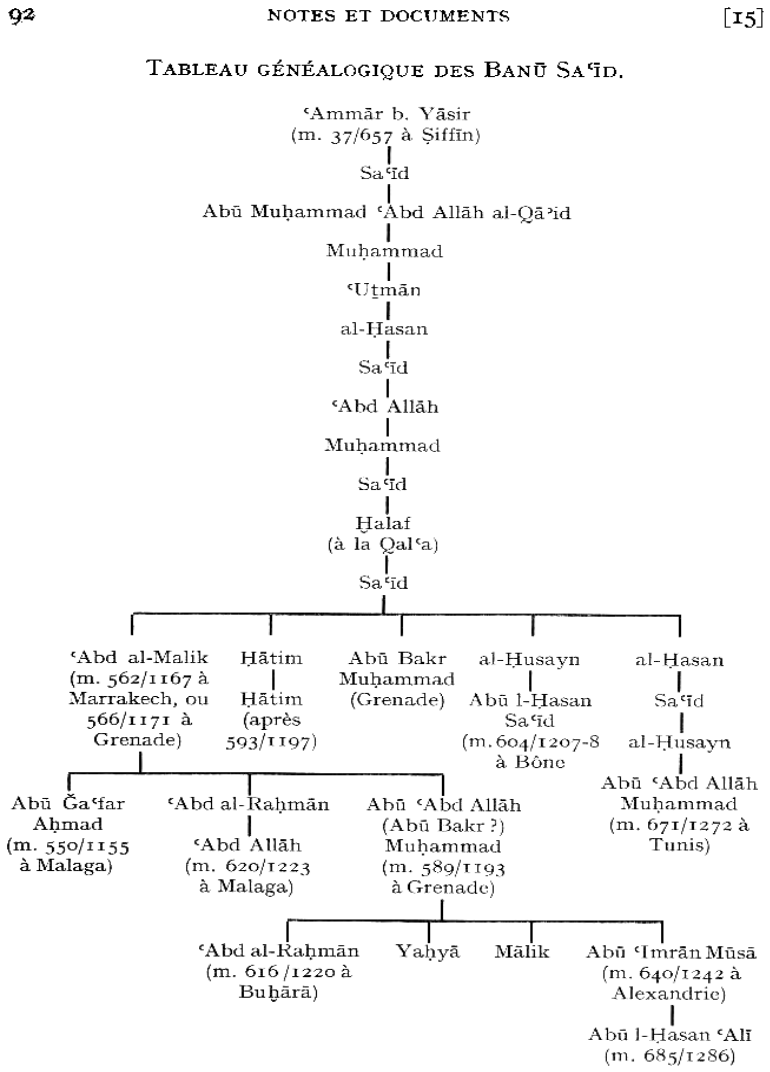


entrée ouest

Source : MURCIA ROSALES, Domingo, MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « La arquitectura musulmana en La Mota », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : Islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 591-596.

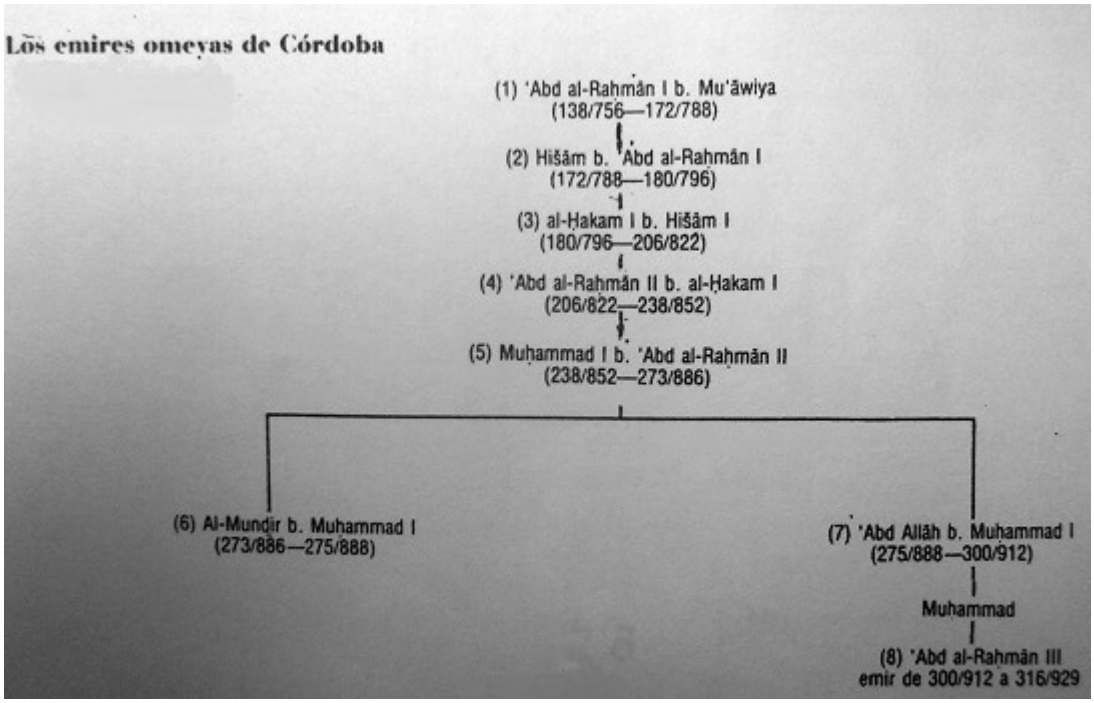
Arbres généalogiques

Annexe 25 : arbre généalogique des Banū Saʿīd



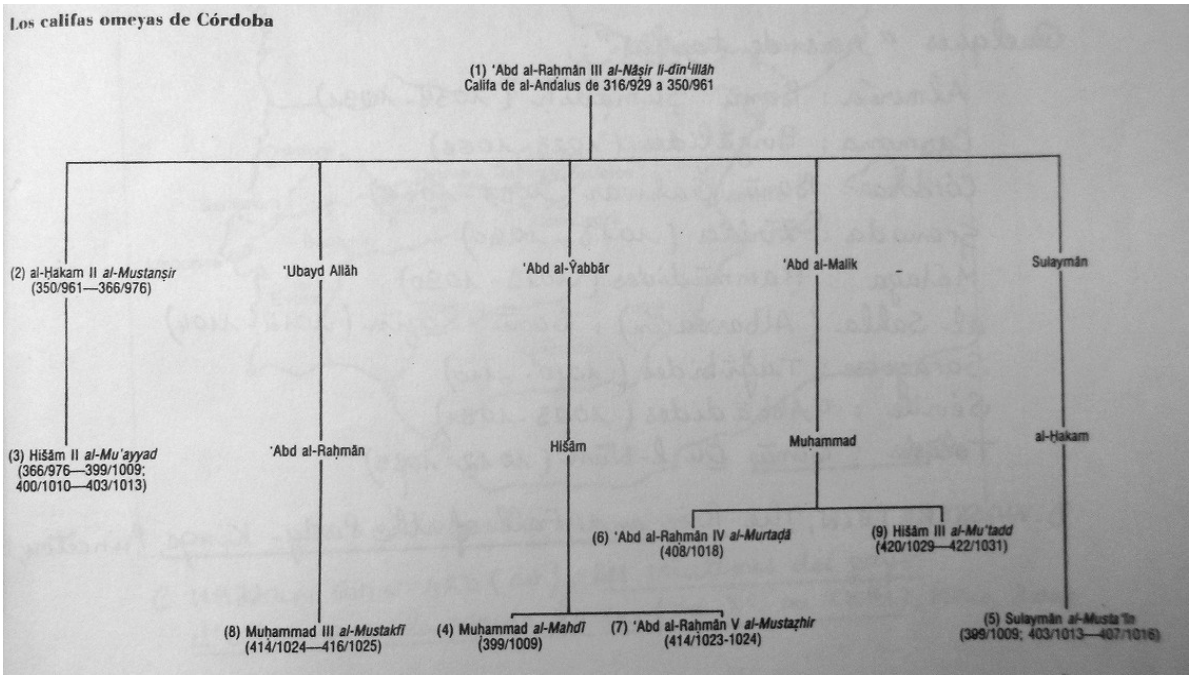
Source : POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd », dans *Arabica*, Leyde, 1965, p. 78-92.

Annexe 26 : les émirs omeyyades de Cordoue



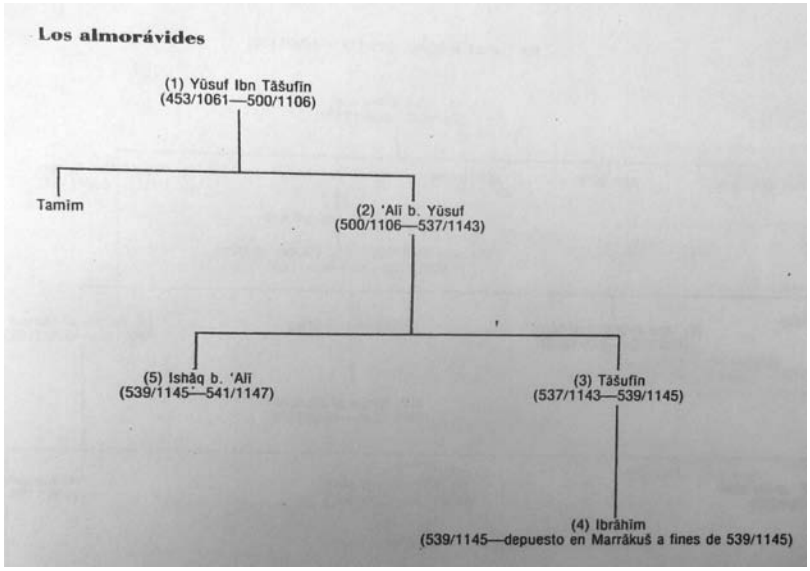
Source : ARIÉ, Rachel, *España musulmana (VIII-XV)*, Barcelone, 1982.

Annexe 27 : les califes omeyyades de Cordoue



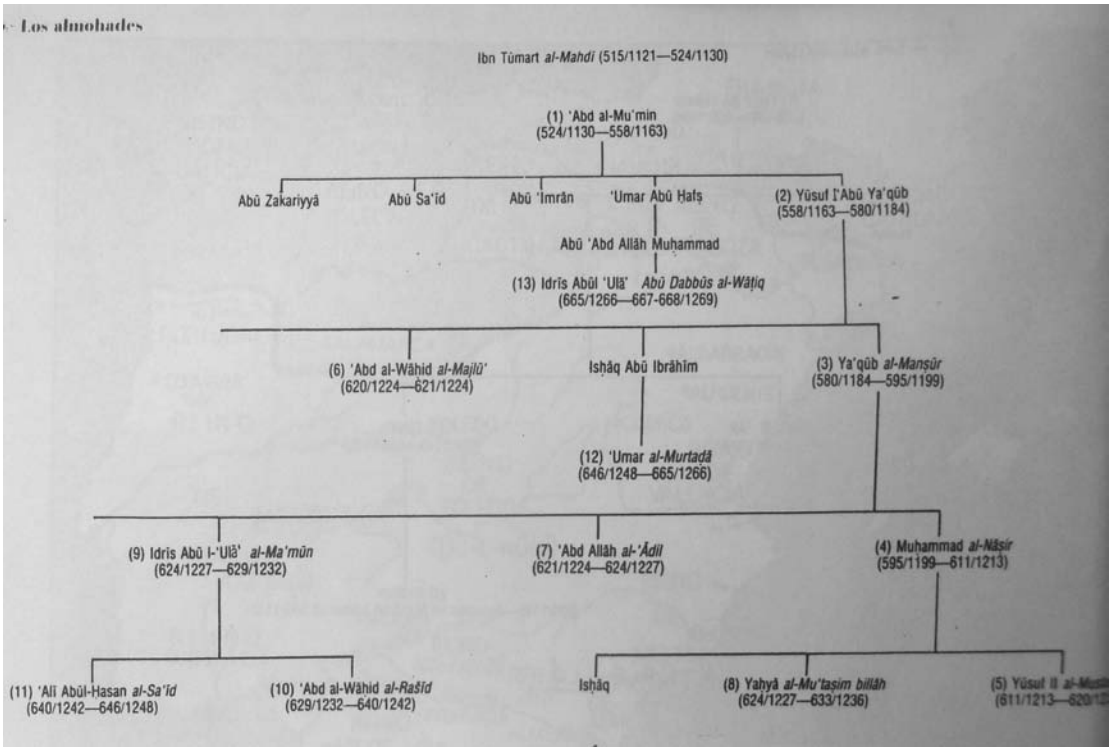
Source : *Ibid*.

Annexe 28 : la dynastie almoravide



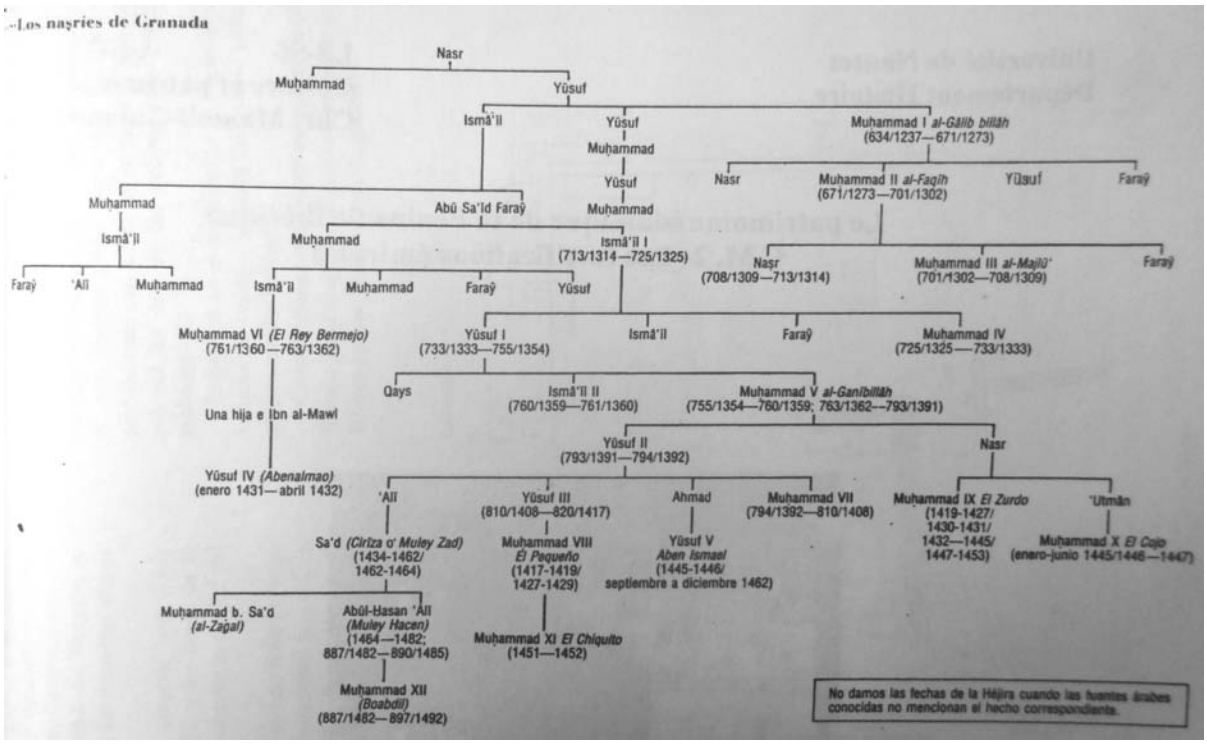
Source : *Ibid*.

Annexe 29 : la dynastie almohade



Source : *Ibid*.

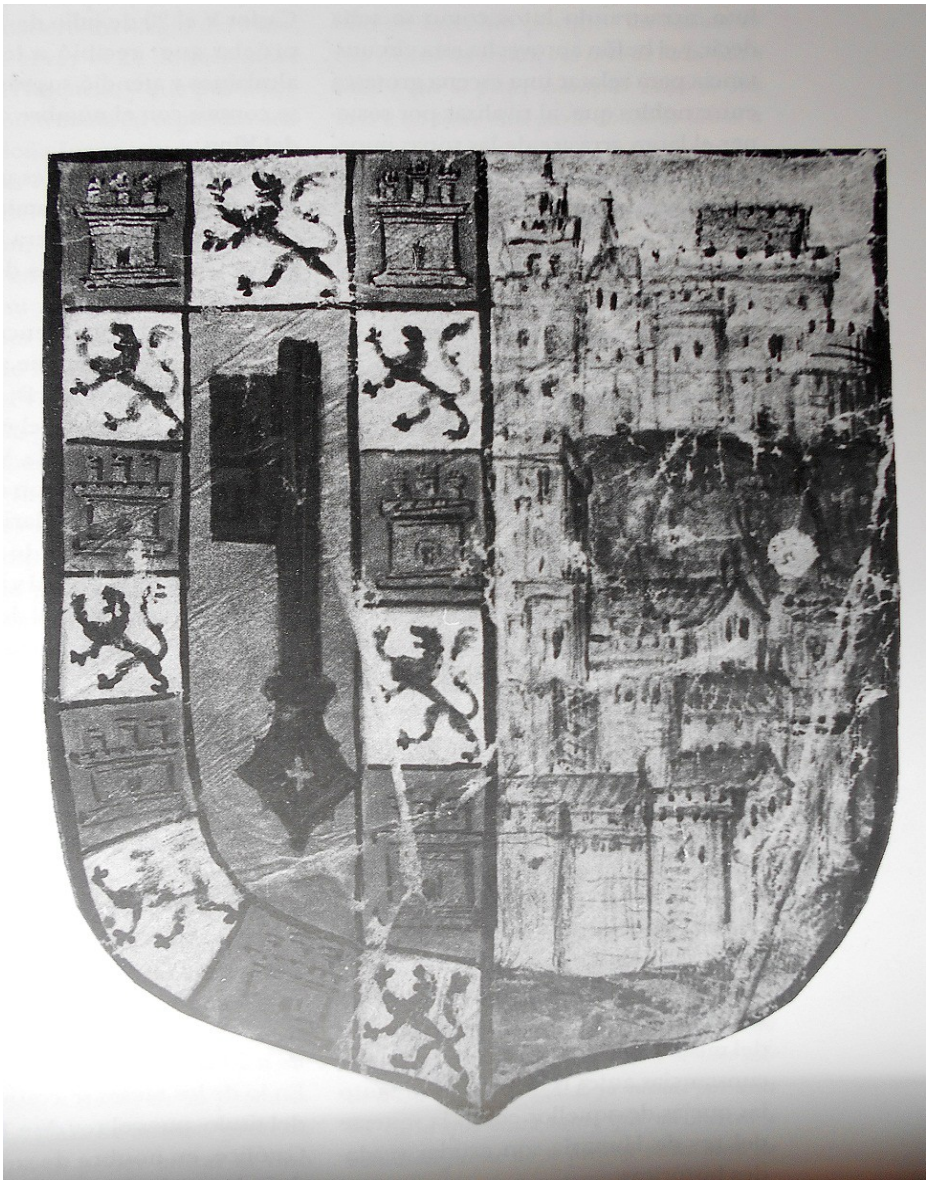
Annexe 30 : la dynastie nasride de Grenade



Source : *Ibid*.

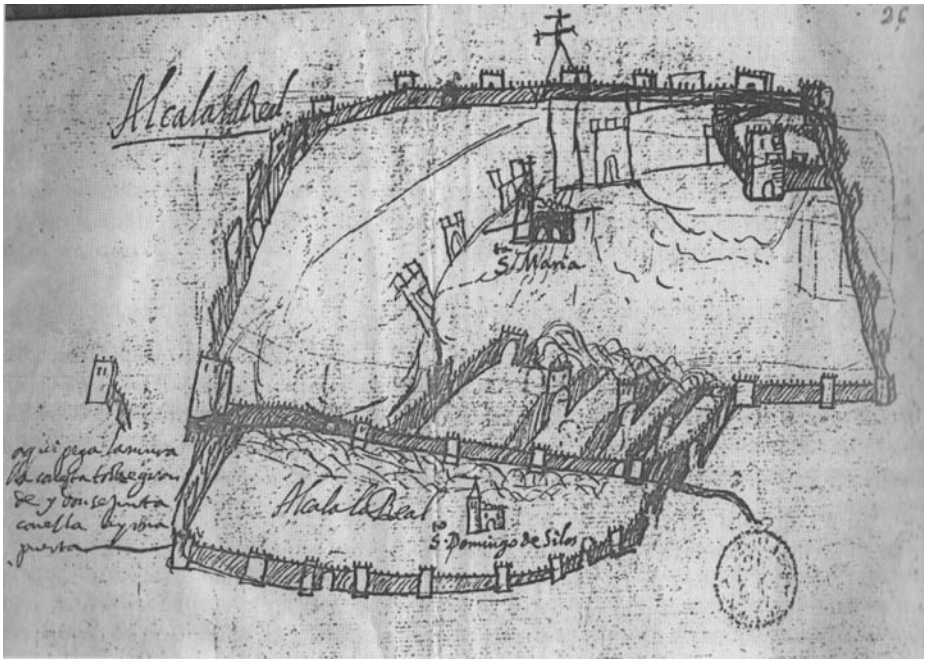
Documents iconographiques

Annexe 31 : Alcalá en 1525 selon la miniature du Privilegio del vino



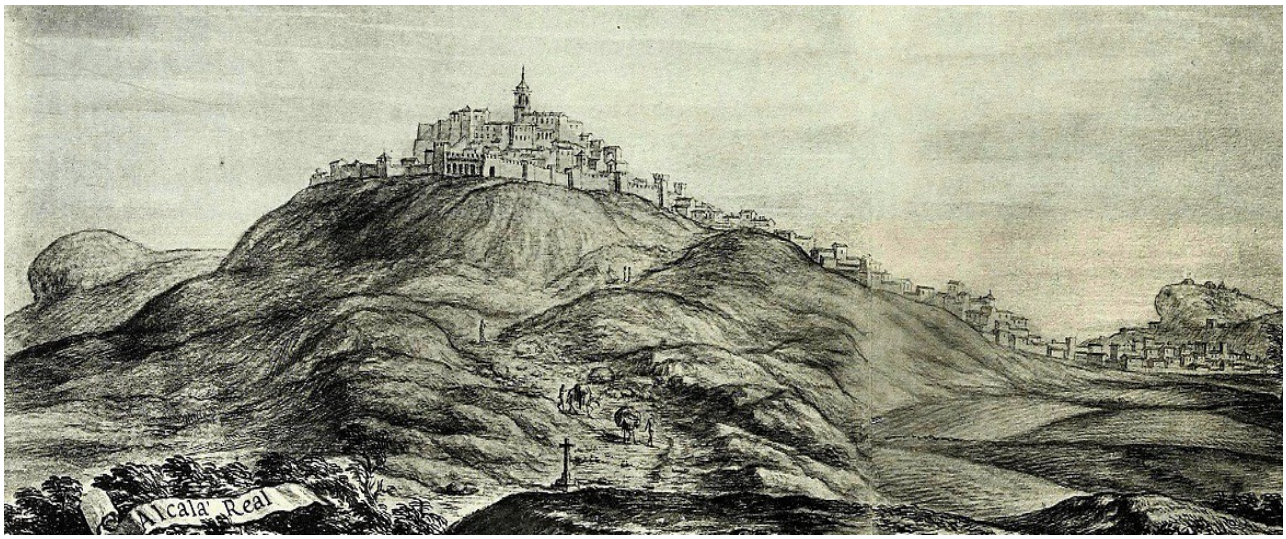
Source : miniature du Privilegio del vino, 1525.

Annexe 32 : Alcalá en 1645 selon M. De Jimena Jurado



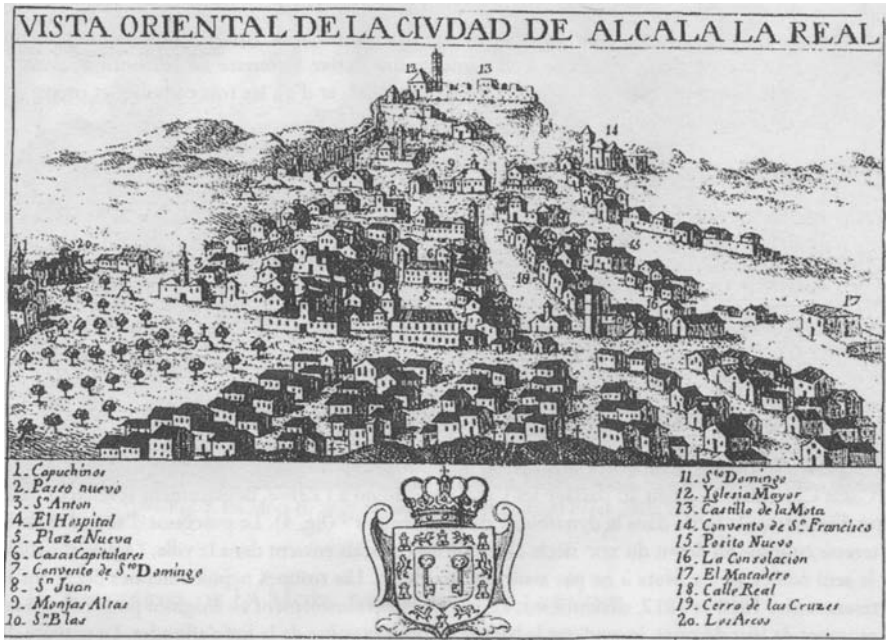
Source : plan de M. De Jimena Jurado, 1645, manuscrit 1. 180, folio 26. r, bibliothèque nationale d'Espagne.

Annexe 33 : Alcalá en 1668-1669 selon P. Maria Baldi



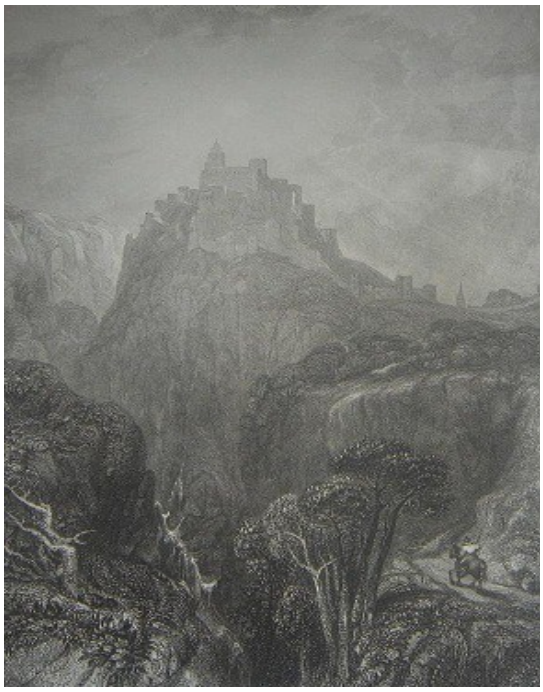
Source : gravure réalisée à partir d'une aquarelle de P. Maria Baldi, 1668-1669, bibliothèque Lorentienne de Florence.

Annexe 34 : Alcalá en 1787 selon la gravure de J. Fernando Palomino



Source : gravure de J. Fernando Palomino, dans B. ESPINALT, *Atlante español ó descripcion general geográfica, cronológica é histórica de España*..., vol. XIII, 1787, bibliothèque nationale d'Espagne.

Annexe 35 : Alcalá en 1834 selon D. Roberts



Source : estampe réalisée à partir d'une peinture de D. Roberts, dans T. ROSCOE, *The tourist in spain*, 1834.

Photographies d'Alcalá la Real

Annexe 36 : vue aérienne du site de La Mota en 1962

Source : CALVO AGUILAR, Carlos, MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de la Mota (Alcalá la Real, Jaén) », dans COCULA, A.-M., COMBET, M. (éd.), *Châteaux en ruines, Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord les 23, 24 et 25 septembre 2011,* Bordeaux, 2012, p. 117-126.

Annexe 37 : vue de La Mota depuis le nord de la commune d'Alcalá

Source : www.cursosdeveranoalcalareal.es

Annexe 38 : vue sud de la forteresse de La Mota

Fortaleza de La Mota nevada.

Source : JUAN LOVERA, Carmen, « Fortaleza de La Mota, Alcalá la Real (Jaén) », dans Alcazaba, suplementos, n°1, Jaén, (4 pages). [sans date].

Annexe 39 : vue de La Mota depuis Los Cruces

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [07/10/2015]

Annexe 40 : vue de l'ouest de La Mota

Source : www.castillosybatallas.com

Annexe 41 : vue aérienne d'Alcalá

Source : www.alcalalareal.es

Annexe 42 : vue aérienne de La Mota

Source : www.alcalalareal.es

Annexe 43 : vue du sud de La Mota

Source : www.alcalalareal.es

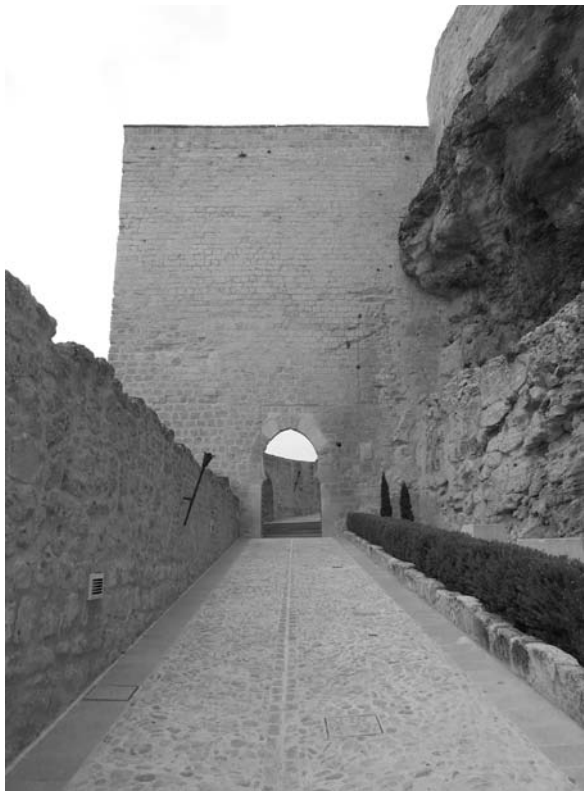
Annexe 44 : vue de la rampe d'accès au plateau de La Mota

Source : www.hoteltorrepalma.com

Annexe 45 : Huerto de Moriana et vestiges de la tour du Pozo

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 46 : vue de la porte de La Imagen depuis le porte de Las Lanzas



Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 47 : ouverture est de la porte de La Imagen

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 48 : ouverture ouest de la porte de La Imagen

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

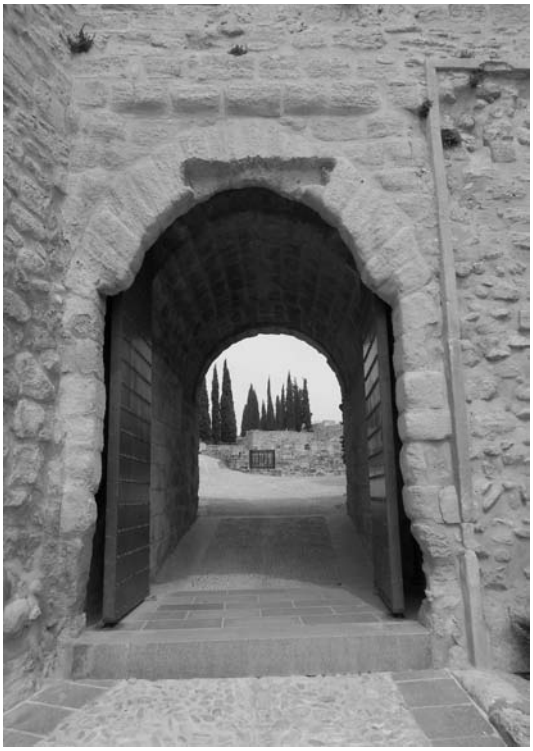
Annexe 49 : vue ouest de la porte de La Imagen

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 50 : la rampe d'accès à l'ouest de la porte de La Imagen

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 51 : porte du Peso de la harina

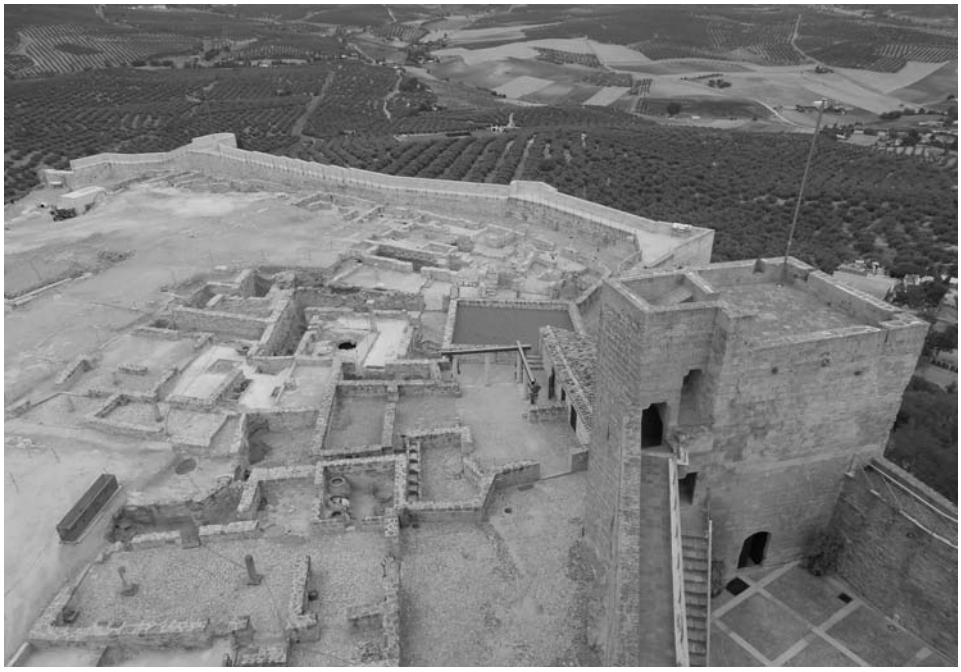


Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 52 : vestiges de la porte primitive de l'*alcazaba*

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 53 : la tour de La Vela et le quartier « militaire »



Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

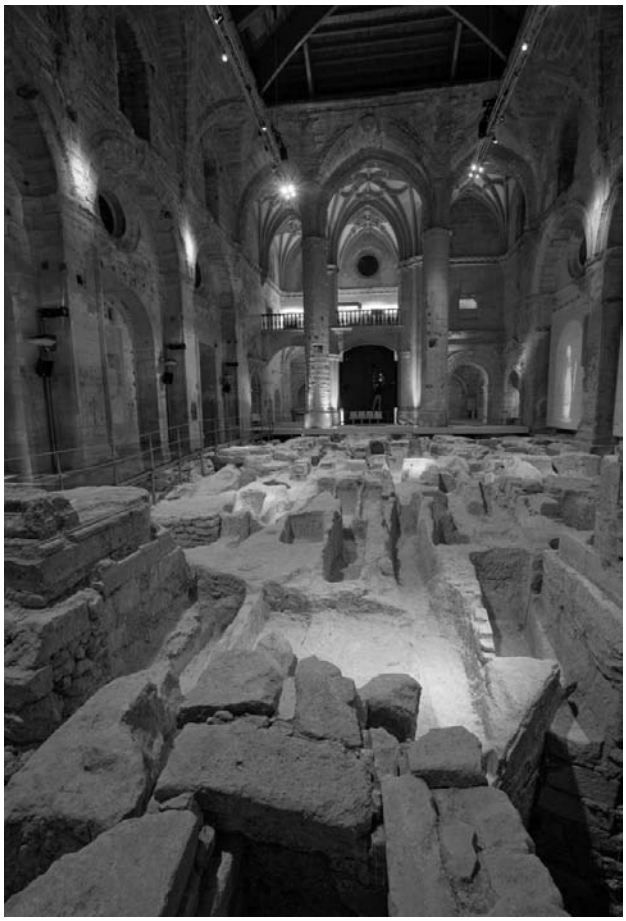
Annexe 54 : la tour de La Mocha et la place Basse

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 55 : la place Basse et l'église abbatiale

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 56 : intérieur de l'église abbatiale



Source : www.alcalalareal.es

Annexe 57 : la place Haute en cour de fouille

Source : www.alcalalareal.es

Annexe 58 : la place Haute entièrement recouverte

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Photographies de la Sierra Sur

Annexe 59 : Alcaudete et la Sierra Ahillos

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Annexe 60 : vue sud de la colline d'Alcaudete

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Annexe 61 : vestiges de la poterne islamique du château d'Alcaudete

Source : PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II *Ciudades y fortalezas*, Madrid, 1999.

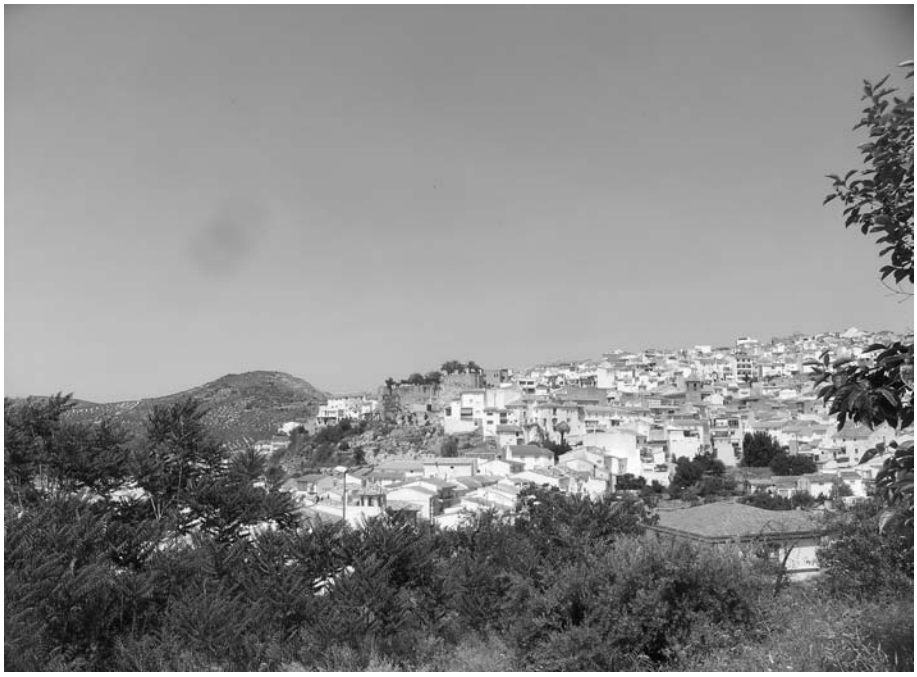
Annexe 62 : vestiges des murailles de *tābiya*

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Annexe 63 : vestiges de la poterne de l'alcazar islamique

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Annexe 64 : le Castillo de Locubín avec à gauche le « château » de La Villeta



Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Annexe 65 : tour de Las Mimbres

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Annexe 66 : secteur de La Rábita

Auteur : Heol Escudié-Lacroix [09/06/2016]

Photographies des trésors de Charilla et d'Ermita Nueva

Annexe 67 : « diadème », « ceinture » et restes du récipient du trésor de Charilla

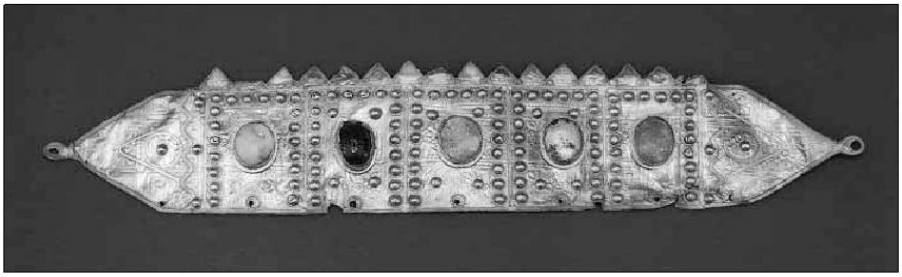


Fig. 1. *La llamada "diadema" o ceñidor del conjunto de Charilla.*

Fig. 2. *Seis plaquitas del conjunto de Charilla consideradas como parte de un cinturón.*

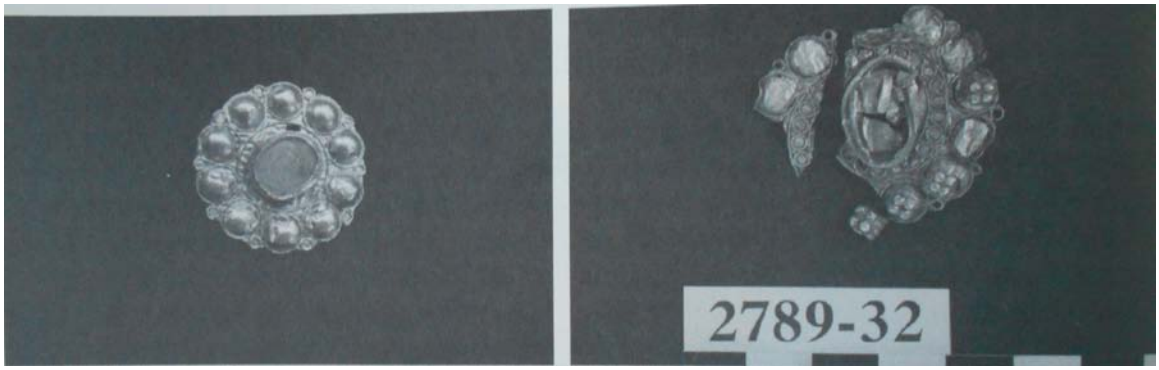
Fig. 3. *Fragmento de arcaduz aparecido junto al conjunto de Charilla y que posiblemente fue el contenedor del mismo . (Proc. IPHE).*

Source : HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°11-1, Jaén, 2004, p. 115-123.

Annexe 68 : pendantif en forme de demie-lune et bague en or du trésor de Charilla

Source : DABÁN GUZMÁN, Esther, « Uno de nuestros tesoros : el tesorillo de Charilla », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 145-152.

Annexe 69 : broches du trésor de Charilla

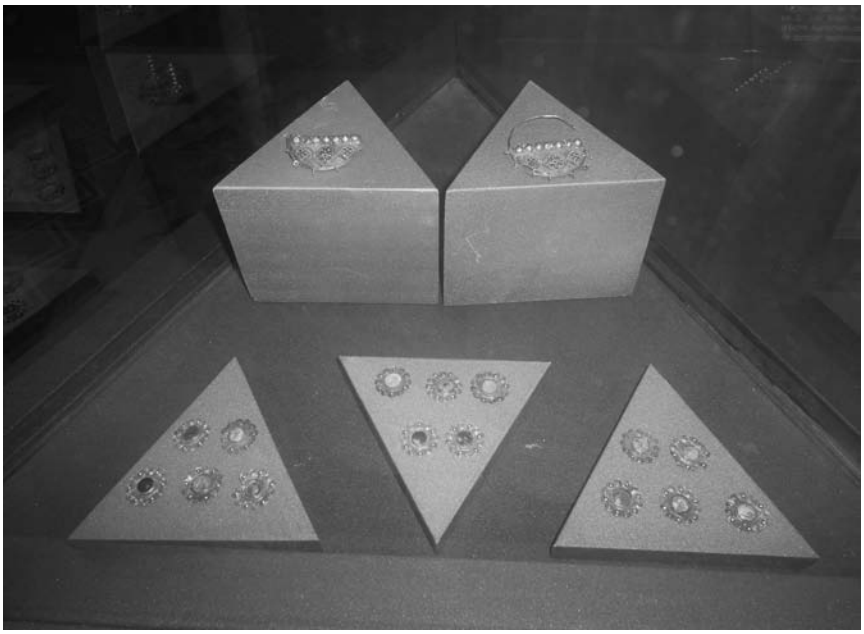


Source : *Ibid.*

Annexe 70 : monnaies du trésor de Charilla

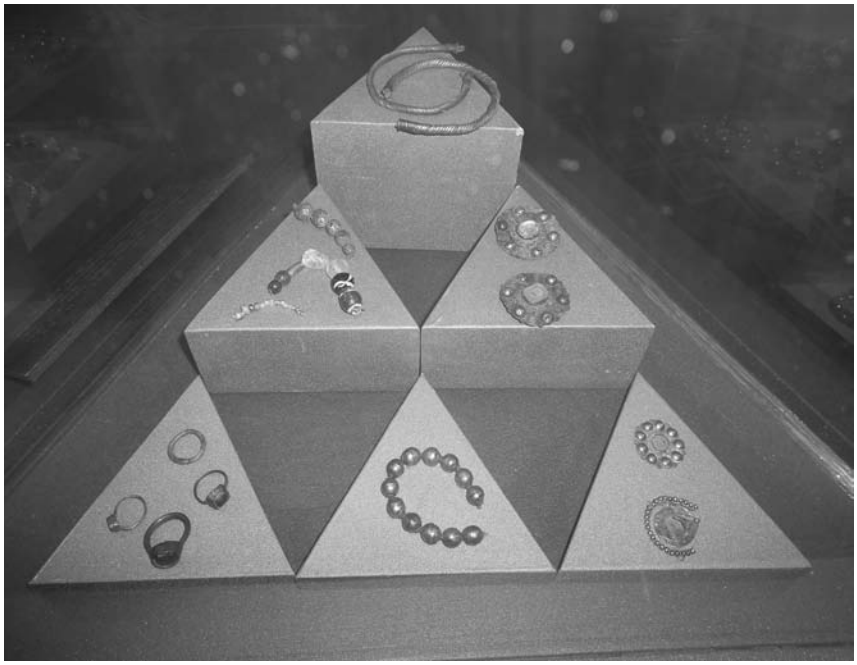
Source : *Ibid.*

Annexe 71 : pendantifs du trésor d'Ermita Nueva



Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Annexe 72 : bagues, bracelets et colliers du trésor d'Ermita Nueva



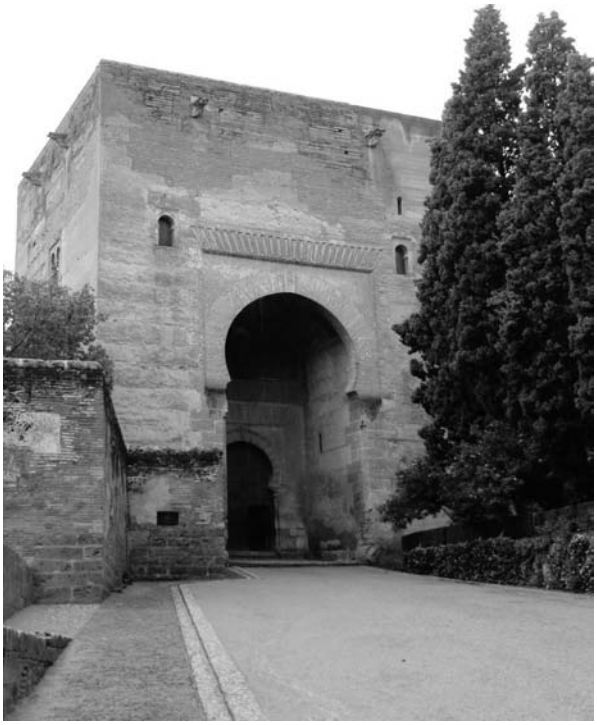
Auteur : Heol Escudié-Lacroix [12/09/2015]

Autres photographies

Annexe 73 : porte de Las Pesas

Source : www.europaenfotos.com

Annexe 74 : porte de La Justicia de l'Alhambra



Source : www.legadonazari.blogspot.com

Annexe 75 : la Giralda de Séville

Source : www.museoimaginadodecordoba.es

Sources

Sources inédites

ÁVILA MORALES, María reyes, RODRÍGUEZ GARCÍA, Inmaculada, *Plan parcial sector S-2 « cauchil ». Alcalá la Real, Jaén*, Grenade, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°109, Expediente CPPH n°712/07, n.p.

AYERBE AGUAYO, José Luis, « Informe preliminar sobre los restos aparecidos en la calle del mudo n°6 de Alcalá la Real », *Aula de arqueologia, escuela Taller de recuperación del patrimonio, Alcalá la Real (Jaén)*, Alcalá la Real, 1989, p. 1-8.

BORRÁS QUEROL, Carlos, *Excavación de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalá la Real*, Alcalá la Real, 1989, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°2/89, (68531/01), n.p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, *Arrabales de la Mota (Alcalá la Real, Jaén)*, Alcalá la Real, 1990, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°15/90, (68532), n.p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, e. a. /, *Actuación arqueológica de apoyo a la restauración en la iglesia mayor abacial de La Mota en Alcalá la Real, Jaén. Campaña 1991*, Alcalá la Real, 1991, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, (68571/2), n. p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, ZAFRA DE LA TORRE, Narciso (dir.), *Entorno de la iglesia de Santo Domingo de Silos y arrabal viejo (torre Cárcel y muralla sur La Mota). Plan director de intervenciones arqueológicas de apoyo a la restauración conjunto monumental de la fortaleza de La Mota, Alcalá la Real, Jaén*, Alcalá la Real, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°53, Expediente CPPH n°126/09, n. p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, *Memoria de actividad arqueológica preventiva en el solar de la antigua pensión facundo , en la calle tejuela n°12 de Alcalá la Real, Jaén,* Alcalá la Real, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°121, Expediente CPPH n°121/09, n. p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, *Proyecto de intervención arqueológica de urgencia en el yacimiento arqueológico « La Mesa », en Ribera Alta, (Alcalá la Real, Jaén)*, Alcalá la Real, 2010, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°20, n. p.

Catastro de Marqués de la Ensenada. Alcaudete, Delegación de Hacienda, Madrid, 1752, Archivo Histórico provincial de Jaén, n°7579.

Catastro de Marqués de la Ensenada. Alcaudete, Delegación de Hacienda, Madrid, 1752, Archivo Histórico provincial de Jaén, n°7581.

Escuela Taller, *Proyecto de actuación arqueológica de urgencia, de apoyo a la restauración en la Iglesia Mayor abacial del conjunto monumental de La Mota*, Alcalá la Real, 1993, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°75/93, n. p.

Excmo. Ayuntamiento de Alcalá la Real, Jaén. Area de desarrollo económico, *Memoria, intervención arqueológica de urgencia zona llano mazuelos, Alcalá la Real, Jaén,* Alcalá la Real, 2004, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°58, n. p.

EXPÓSITO MANGAS, David, *Prospección arqueológica superficial del sitio arqueológico n°81, del P.G.O.U. (proyecto de concesión a explotación del proyecto de investigación « los llanos », n° 16-114) en Alcalá la Real, Jaén*, Alcalá la Real, 2015, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°72, Expediente CPPH n°266/14, n. p.

GALÁN ZAMORANO, Daniel, RODRÍGUEZ GARCÍA, Imnmaculada, ÁVILA MORALES, María, *Plan superficial sector S-6 « Ciudad de La Luna », Alcalá la Real, Jaén* , Grenade, 2010, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°13, Expediente CPPH n°124/11, n. p.

HORNOS MATA, Francisca, e. a. /, *Prospección superficial en el término de Alcalá la Real*, Alcalá la Real, 1986, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°68542/24, n. p.

MANCILLA CABELLO, María Isabel, ÁVILA MORALES, María reyes, RODRÍGUEZ GARCÍA, Inmaculada, *Plan parcial sector S-3 « ferial »*, *Alcalá la Real, (Jaén),* Alcalá la Real, 2007, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°172, n. p.

Ministerio de cultura. Subdirección General del Patrimonio Artístico (promotor), *Proyecto de restauración de cubiertas en la iglesia mayor abacial, en Alcalá la Real (Jaén)*, Jaén, 1980, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente n°J-14-80, (68570/1), n. p.

MONTILLA PÉREZ, Salvador, *Prospección arqueológica superficial en el termino municipal de Alcauete*, Alcaudete, 1986, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcaudete, n. p.

MOYA GARCÍA, Sebastián, *Documentación de la cista del llano de Los Muchachos*, Alcalá la Real, 1991, Archivo Histórico provincial de Jaén, informes relativo al patrimonio de Alcalá la Real, Expediente 30/91, (68533), n. p.

MOYA GARCÍA, Sebastián, *Prospección arqueológica superficial para la transformación en riego de la comunidad de regantes « aguas de Alcalá », en el término municipal de Alcalá la Real (Jaén),* Jaén, 2010, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°14, Expediente CPPH n°203/10, n. p.

RUEDA GALÁN, Carmen, *Proyecto de prospección aqueológica superficial en la variante*

surest de la carretera A-340 de Alcalá la Real (Jaén), Alcalá la Real, 2008, Delegación territorial de la Cultura de Jaén, informes de excavaciones de Alcalá la Real, Expediente n°3, Expediente CPPH n°280/10, n. p.

Sources éditées

-Sources arabes

ʿABD ALLĀH B. BULUKĪN, *El siglo XI en primera persona. Las "memorias" de ʿAbd Allāh, último rey zirí de Granada, destronado por los Almorávides (1090),* LÉVI-PROVENÇAL, É., GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Madrid, 1995 (1e éd. 1980).

ABŪ L-FIDĀʾ, *Géographie d'Aboulféda*, vol. II-1, REINAUD, M. (trad.), Paris, 1848.

ABŪ ĞAʿFAR B. SAʿĪD, *Un poeta granadino del siglo XII : Abū Ŷaʿfar Ibn Saʿīd*, DEL MORAL MOLINA, C. (trad., sélection de poèmes), Grenade, 1987.

ʿARĪB B. SAʿĪD, *La cronica de ʿArīb sobre al-Andalus*, CASTILLA BRAZALES, J. (trad.), Grenade, 1992, p. 87-292.

IBN GĀLIB, « Una descripción de España de Ibn Galib », dans *Anuario de filología*, n°1, VALLVÉ BERMEJO, J. (trad.), Barcelone, 1975, p. 369-384.

IBN ĞUBAYR, *Voyageurs arabes*, CHARLES-DOMINIQUE, P. (trad.), Paris, 1995, p 69-368.

IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. I, *Autobiographie et Muqaddima*, CHEDDADI, A. (trad.), Paris, 2002.

IBN ḪALDUN, *Le livre des exemples*, vol. II, *Histoire des arabes et des berbères du Maghreb,* CHEDDADI, A. (trad.), Paris, 2011.

IBN AL-ḪĀṬIB, *Islamische geschichte spaniens. Übersetzung der aʿmāl al'aʿmāl und ergänzender texte*, Hoenerbach, W. (trad.), Zurich-Stuttgart, 1970.

IBN AL-ḪĀṬIB, *Historia de los reyes de la Alhambra*, MOLINA, E., CASCIARO, J.-M. (éd.), CASCIARO, J.-M. (trad.), Grenade, 1998.

IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°14, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1950, p. 174-182.

IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°15, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1950, p. 157-169.

IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°21-22, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1954, p. 329-344.

IBN ḤAYYĀN, « Al-Muqtabis de Ibn Hayyan », dans *Cuadernos de historia de España*, n°25-26, GURAÍEB, J. E. (trad.), Buenos Aires, 1957, p. 334-343.

IBN ḤAYYĀN, *Crónica del Califa ʿabdarraḥmān III an-Nāṣir entre los años 912 y 942 (al-Muqtabis V)*, CORRIENTE, F., VIGUERA MOLINS, M. J. (trad.), Saragosse, 1981.

IBN ḤAYYĀN, *Crónica de los emires alḥakam I y ʿAbderraḥmān II entre los años 796 y 847 (Almuqtabis II-1)*, ALĪ MAKKĪ, M., CORRIENTE, F. (trad.), Saragosse, 2001.

IBN ḤAYYĀN, *La primera década del reinado de al-Hakam I (796-806), según el Muqtabis de ben Hayyan de Córdoba (469h./1076 J.C.)*, VALLVÉ BERMEJO, J., RUIZ GIRELA, J. (trad.), Madrid, 2003.

IBN ḤAZM, « Linajes arabes en al-Andalus según la "Ŷamharat" de Ibn Ḥazm

(Conclusión) », dans *Al-Andalus*, n°22-2, TÉRES SÁDABA, E. (trad.), Madrid, 1957, p. 337-376.

IBN ʿIḎĀRĪ, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayno'l-Mogrib*, 2 Vols., FAGNAN, E. (trad.), Alger, 1901-1904.

IBN ʿIḎĀRĪ, *Al-Bayān al-mugrib fī ijtiṣār ajbār muluk al-Andalus wa al-Maghrib*, 2 vols., HUICI MIRANDA, A. (trad.), Tétouan, 1953-1954.

IBN ʿIḎĀRĪ, *Al-Bayān al-mugrib*, vol. III, *Nuevos fragmentos almorávides y almohades*, HUICI MIRANDA, A. (trad.), Valence, 1963.

IBN AL-QUṬĪYA, *Histoire de la conquête de l'Espagne par les musulmans. Traduite de la chronique d'Ibn El-Kouthya*, [en ligne], CHERBONNEAU, M. A . (trad.), Paris, 1857. Disponible sur : www.Gallica.bnf.fr (consulté le 06.06.2016).

IBN AL-QUṬĪYA, *Historia de la conquista de España de Abenalcotía el Cordobés : seguido de fragmentos históricos de Abenalcotaiba, etc.*, RIBERA, J. (trad.), Madrid, 1926.

IBN AL-QUṬĪYA, *Early islamic spain : the "History" of Ibn al-Qutiya : a study of the unique arabic manuscript in the Bibliothèque nationale de France*, JAMES, D. (trad.), Londres, 2009.

IBN ṢĀḤIB AL-ṢĀLA, *Al-mann bil-imāma*, HUICI MIRANDA, A. (trad.), Valence, 1969.

IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *El libro de las banderas de los campeones de Ibn Saʿīd al-Magribī*, GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Barcelone, 1978.

IBN SAʿĪD AL-MAGRIBĪ, *Al-Mughrib fī ḥulà al-Maghrib. Lo extraordinario sobre las galas del Occidente islámico. El reino de Elvira y el reino de Málaga,* [en ligne], MOHAMED-

HAMMADI MEJDOUBI, H. (trad.), thèse doctorale, univ. Cordoue, 2012. Disponible sur : www.uco.es/publicaciones (consulté le 04.05.2016).

AL-IDRĪSĪ, *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrisī*, DOZY, R., DE GOEJE, M. J. (trad.), Leyde, 1968 (1e éd. 1866).

AL-IDRĪSĪ, *Los caminos de al-Andalus en el siglo XII, según « Uns al-muhağ wa-rawḍ al-furağ », (solaz de corazones y prados de contemplación)*, MIZAL, J. A. (trad.), Madrid, 1989.

AL-IDRĪSĪ, *Idrîsî, La première géographie de l'Occident*, présenté par BRESC, H., NEF, A., Chevalier Joubert (trad.), revue par NEF, A., Paris, 1999.

ʿĪSÀ AL-RĀZĪ, *Anales palatinos del califa de Córdoba al-Ḥakam II, por ʿĪsà ibn Aḥmad al-Rāzī*, GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Madrid, 1967.

AL-MAQQARĪ, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain,* 2 vols., DE GAYANGOS, P. (trad.), Londres, 2002 (1e éd. 1840-1843).

AL-ʿUḎRĪ, « La Cora de *Ilbīra* (Granada y Almería) en los siglos X y XI, según al-ʿUḏrī (1003-1085) », dans *Cuadernos de historia del Islam*, n°7, SÁNCHEZ MARTÍNEZ, M. (trad.), Grenade, 1976, p. 5-82.

Una crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III al-Nāṣir, LÉVI-PROVENÇAL, É., GARCÍA GÓMEZ, E. (trad.), Madrid-Grenade, 1950.

YĀQŪT AL-RŪMĪ, « La España musulmana en la obra de Yāqūt (s. XII-XIII). Repertorio enciclopédico de ciudades, castillos y lugares de al-Andalus, extraído del Muʿŷam al-buldān (diccionario de los países) », dans *Cuadernos de historia del Islam*, n°6, ʿABD AL-KARĪM, G. (trad.), Grenade, 1974. [concerne le n°6 dans son intégralité]

-Sources chrétiennes

« Alcalá la Real, cuadernos de actas municipales de 1492. Transcripción », TORO CEBALLOS, F. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 181-230.

Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : *Reyes católicos (1474-1518)*, TORO CEBALLOS, F. (éd.), Alcalá la Real, 1999.

Colección diplomática del archivo municipal de Alcalá la Real : Carlos I, TORO CEBALLOS, F. (éd.), Alcalá la Real, 2005.

Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real, vol. I, *Transcripción de los documentos*, JUAN LOVERA, C. (éd.), Alcalá la Real, 1988.

Colección diplomatica médieval de Alcalá la Real, vol. II, *Alcalá en la baja edad media*, JUAN LOVERA, C. (éd.), Alcalá la Real, 1988.

Cronícas de los reyes de Castilla. Desde don Alfonso el sabio hasta los catolicos don Fernando y doña Isabel, vol. I, ROSELL Y LÓPEZ, C. (dir.), Madrid, 1953.

DE ARANDA, Sancho, *El discurso genealógico de Sancho de Aranda*, TORO CEBALLOS, F., PORRAS ARBOLEDAS, P. A. (éd.), Alcalá la Real, 1993.

DE BERCEO, Gonzalo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, LABARTA DE CHAVES, T. (éd.), Madrid, 1972.

El libro de la montería de Alfonso XI, MONTOYA RAMÍREZ, M. I. (éd.), Grenade, 1992.

« El manuscrito de privilegio de Alcalá la Real », OSORIO PÉREZ, M. J. (éd.), dans *Cuadernos del A. M. A. R. : investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 147-180.

Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo (crónica del siglo XV), DE MATA CARRIAZO, J. (éd.), Madrid, 1940.

MARÍN, Pero, *Los "Miraculos romançados" de Pero Marín*, ANTÓN, K-H. (éd.), abbaye de Silos, 1988.

Ordenanzas del concejo de Alcalá la Real (siglos XV y XVI), MURCIA CANO, M. T. (éd.), Alcalá la Real, 2011.

Poema de Alfonso Onceno, VICTORIO, J. (éd.), Madrid, 1991.

Bibliographie

Études spécifiques sur Alcalá la Real et son territoire

AGUILERA PEÑALVER, Marino, « Mures, una historia entre la dehesa y el olivar », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 253-262.

« Alcalá la Real », dans CARREÑO LEYVA, C., CORTÉS MARTÍNEZ, I. (coord.), *Itinéraire culturel des Almoravides et des Almohades*, Grenade, 1999.

« Alcalá la Real (Jaén), satisfecha por que "no se deseche" el Parador », *Europa Press*, 2013, n.p., anonyme. [Disponible sur : www.europapress.es/turismo/hoteles/ ; consulté le 13.05.2016].

ALMAGRO-GORBEA, Martín, « Un tesorillo de quirates almorávides procedentes de Alcaudete (Jaén) », dans *Numisma*, n°132-137, Madrid, 1975, p. 41-96.

ARJONA CASTRO, Antonio, « Zuheros y el Esparragal, dos castillos de la cora de Elvira », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°112, Cordoue, 1987, p. 23-30.

ARJONA CASTRO, Antonio, « Almedinilla y el río caicena », dans *Fuente del rey*, n°62-63, Priego de Córdoba, 1989, n.p.

ARJONA CASTRO, Antonio, « Arqueología e historia de las torres atalayas de las comarcas de Córdoba y Alcalá la Real : Frontera castellana-granadina », dans *Antiquitas*, n°1, Priego de Córdoba, 1990, p. 32-37.

ARJONA CASTRO, Antonio, « Contribución al estudio de la división territorial de al-Andalus (I). Zuheros (Sujayra Himsi) el distrito más occidental de la cora de Elvira », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°149, Cordoue, 2005, p. 245-258.

ARJONA CASTRO, Antonio, « Toponimia de al-Andalus (I). Identificación de algunos topónimos de las crónicas árabes de al-Andalus », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°152, Cordoue, 2007, p. 109-124.

ARJONA CASTRO, Antonio, « Toponimia de al-Andalus (Y II). Identificación de algunos topónimos de las crónicas árabes de al-Andalus », dans *Boletín de la Real academia de Córdoba, de ciencias, bellas letras y nobles artes*, n°154, Cordoue, 2008, p. 95-110.

ARJONA CASTRO, Antonio, «Alcalá la Real en la división política administrativa de al-Andalus », dans TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : Estudios : Actas del primer congreso, homenage a Domingo Murcia Rosales*, Alcalá la Real, 2009.

Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « La rehabilitacíon de la muralla del Gabán de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2011, p. 158-160.

Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Obras de restauración y consolidación de las murallas de La mota, fase II, Gaván », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2012, p. 166-167.

Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Plano del termino municipal de Alcalá la Real, provincia de Jaén », éd. spéciale pour TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, *año 2012*, Alcalá la Real, 2012.

Ayuntamiento de Alcalá la Real. Área de patrimonio, « Actuaciones de recuperacón y puesta en valor de las galerías subterráneas de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2015, p. 130-133.

BARCELÓ TORRES, Carmen, LABARTA GÓMEZ, Ana, « El epitafio árabe de la pedriza (Alcalá la Real, Jaén)», dans *Al-Qantara,* n°12-1, Madrid, 1991, p. 267-270.

BOLÍVAR GÓMEZ DE URDA, José, « Los Said de Granada en el siglo XVI (Ugijar de la

vega) », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad, siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 149-159.

BORRÁS QUEROL, Carlos, « Dos piezas arqueológicas de la época musulmana », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1989, n.p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, AYERBE AGUAYO, José Luis, « Investigaciones arqueológicas », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1989, n.p.

BORRÁS QUEROL, Carlos, AYERBE AGUAYO, José Luis, « Excavaciones de urgencia en el solar del antiguo convento de la trinidad de Alcalá la Real. Informe preliminar. El cementerio musulman de Alcalá la Real », dans *Anuario arqueológico de Andalucía*, vol. III, Séville, 1990, p. 237-248.

BORRÁS QUEROL, Carlos, « Excavaciones en la iglesia Mayor Abacial », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 1991, p. 30-31.

CAGUNA NAVIDAD, Miguel Ángel, CASTRO LOPEZ, Marcelo, HORNOS MATA, Francisca, « Prospección superficial en el término de Alcalá la Real », *Anuario arqueológico de Andalucía*, vol. III, Séville, 1986, p. 189-192.

CALVO AGUILAR, Carlos, « El abastecimiento de agua en la fortaleza de la Mota de Alcalá la Real. Perpectiva arqueológica », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera V : Funciones de la red castral ronteriza, homenaje a don Juan Torres Fontes*, Jaén, 2004, p. 69-81.

CALVO AGUILAR, Carlos, « Intervención arqueológica en el arrabal viejo del conjunto monumental de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2008, p. 138-141.

CALVO AGUILAR, Carlos, « El arrabal viejo de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona*,

Alcalá la Real, 2009, p. 141-143.

CALVO AGUILAR, Carlos, « La rehabilitación de la muralla norte de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2009, p. 138-140.

CALVO AGUILAR, Carlos*,* MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La torre de la cárcel : una rehabilitación estructural »*,* dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2010, p. 184-189.

CALVO AGUILAR, Carlos, « Aproximación arqueológica a la produccón del vino en el ámbito familira, en la antigua ciudad amurallada de Alcalá la Real (Jaén) », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VIII : mujeres y fronteras, homenaje a Cristina Segura Graíño*, Jaén, 2011, p. 81-93.

CALVO AGUILAR, Carlos, MARTÍN ROSALES, Francisco, PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « La plaza alta de la fortaleza de La Mota de Alcalá la Real », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2012, p. 149-152.

CALVO AGUILAR, Carlos, MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « De la ruine à la réhabilitation, la forteresse de la Mota (Alcalá la Real, Jaén) », dans COCULA, A.-M., COMBET, M. (éd.), *Châteaux en ruines, Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord les 23, 24 et 25 septembre 2011,* Bordeaux, 2012, p. 117-126.

CALVO AGUILAR, Carlos, « El negocio de la nieve : Un nevero en la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2013, p. 107-109.

CALVO AGUILAR, Carlos, « Las galerías subterráneas de la fortaleza de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2014, p. 172-177.

CALVO AGUILAR, Carlos, « Apuntes arqueológicos del solar del antiguo convento de la trinidad : la cripta del altar mayor », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2015, p. 126-129.

CAMPOS, Santiago, « De las fuentes de Frailes », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2000, p. 193-199.

CANO ÁVILA Pedro, *Alcalá la Real en los autores musulmanes*, Jaén, 1990.

CANO ÁVILA, Pedro, « La genealogía de los Banū Saʿīd, señores de Alcalá musulmana », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1990.

CANO ÁVILA, Pedro, « Monedas orientales de época musulmana halladas cerca de Alcaudete (Jaén) », dans *Boletín de la asociación española de orientalistas*, n°26, Madrid, 1990, p. 215-231.

CANO ÁVILA, Pedro, « Dirhemes califales hallados cerca de Alcaudete (Jaén) », dans *Actas jarique III de numismática hispano-árabe*, Madrid, 1993, p. 299-311.

CANO ÁVILA, Pedro, « Pobladores de Alcalá en época musulmana », *A la patrona*, Alcalá la Real, 1993, p. 68-69.

CANO ÁVILA, Pedro, « El islamismo en Alcaudete », dans MATELLANES MERCHÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre Alcaudete en su historia, diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 55-84.

CANO ÁVILA, Pedro, « Actividad y vida en la Alcalá árabe », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera II : actividad y vida en la frontera, homenaje a don Claudio Sánchez Albornoz,* Jaén, 1998, p. 157-177.

CANO ÁVILA, Pedro, « Historia musulmana de Alcalá la Real. Acontecimientos político-militares », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 315-357.

CANO ÁVILA, Pedro, « Alcalaínos en la Granada y Sevilla andalusíes en el siglos XII y XIII », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 167-183.

CANO ÁVILA, Pedro, « Noticias de la rábita de Alcalá la Real (Jaén) », dans FRANCO SÁNCHEZ, F., DE EPALZA FERRER, M. (coord.), *La rábita en el islam, estudios interdisciplinares, congressos internacionals de sant Carles de la Ràpita (1989, 1997),* Alicante, 2004, p. 231-235.

CANO ÁVILA, Pedro, « El cadí supremo de Granada Abu ʿAbd allah Muhammad Ibn Saʿid al-ʿAnsí », dans TORO CEBALLOS, F. et RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera IX : Economía, derecho y sociedad en la frontera, homenaje a Emilio Molina López*, Jaén, 2014, p. 135-144.

CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, ZAFRA SÀNCHEZ, Joaquín, « Alcaudete : un intento de proyecto integrado », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°1, Jaén, 1994, p. 183-193.

CASTILLO ARMENTEROS, Juan Carlos, CASTILLO ARMENTEROS, José Luis, « Las defensas de Alcaudete (Jaén) en época Almohade », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°13-1, Jaén, 2006, p. 95-154.

CASTILLO CASTILLO, Concepción, *Historia de Castillo de Locubín,* Granada, 1973.

CASTILLO CASTILLO, Concepción, « Poesía y prosa literaria », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 382-412.

CASTILLO CASTILLO, Concepción, « Notas sobre el castillo de Locubín (Jaén). En el Mugrib de Ibn Saʿīd », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad, siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 213-220.

« VII centenario del escritor Arabigo-Español Ben Said al-Magribi (resumen de un acto) », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1975, n.p. [anonyme]

CHINCHILLA GÓMEZ, Marina, « Alcaudete islámico », dans MATELLANES MERCHÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre "Alcaudete en su historia", diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 85-93.

CORTÉZ LÓPEZ, Julián, « Notas para le historia de Charilla », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 135-144.

DABÁN GUZMÁN, Esther, « Uno de nuestros tesoros : el tesorillo de Charilla », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 145-152.

DEL CASTILLO OCAÑA, Carmen Argente, « Los aprovechamientos pecuarios en los terminos de Alcalá la Real », dans *Cuadernos del A.M.A.R., investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 61-92.

Dirección general del instituto geográfico y catastral, *Alcaudete (Jaén). Mapa publicado por sectores (sector 968)*, Madrid, 1997 (1e éd. 1906).

EL HOUR, Rachid, « Reflexiones acerca del desarrollo de la justicia en Alcalá la Real en época almorávide », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 249-256.

« El PP asegura que fueron los socialistas que "tumbaron" el proyecto del parador de Alcalá la Real », *20 Minutos, edición España*, 2016, n. p., anonyme. [Disponible sur : **http://www.20minutos.es/noticia/** ; consulté le 13.05.2016].

« El PSOE pide al gobierno que "reabra" las actuaciones para construir un Parador en Alcalá la Real », *Europa Press*, 2016, n. p., anonyme. [Disponible sur : **http://www.europapress.es/andalucia/turismo** ; consulté le 13.05.2016].

FERNÁNDEZ MARTÍNEZ, Luís, FERNÁNDEZ VEGA, Luís, « Las atalayas y su estado actual », dans *A la patrona*, Alcalá Real, 1987, n.p.

FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « Denominaciones musulmanas de Alcalá Real », dans *Almenara*, n°11, Alcalá la Real, 1985, p. 14-15.

FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « Denominaciones musulmanas de Alcalá Real », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1987, n.p.

FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « La Rábita y los rábitas », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1988, n.p.

FERNÁNDEZ VEGA, Luis, « Ali al-Andalusí, un alcalaíno chiita en el siglo X », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1989, n.p.

GARCÍA MEDINA, Rafael, « Por las murallas del arrabal Viejo », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2001, p.125-127.

GARCÍA MEDINA, Rafael, « ¿ Una nueva atalaya ? », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2013, p. 142-143.

GARCÍA MEDINA, Rafael, « Con nombre propio : sobre unas inscripciones árabes en la Mota », dans *A la Patrona*, Alcalá la Real, 2014, p. 178-180.

GONZÁLEZ, Javier, « El legado andalusí : Alcalá la Real ruta del califato », *A la patrona*,

Alcalá la Real, 1995, p. 106-108.

GUARDIA CASTELLANO, Antonio, *Notas para la historia de Alcalá la Real*, TORO CEBALLOS, F. (éd.), Alcalá la Real, 1996 (facs. de l'éd. de 1913).

GUERRERO LAFUENTE, María Dolores, DE CASTRO MARTÍNEZ, Lorenzo, « Evolución urbánistica de Alcalá la Real en el siglo XV : notas para su estudio », dans *Cuadernos del A.M.A.R., investigación histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 93-106.

HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « Conjunto de Charilla, un nuevo estudio », dans *Arqueología y territorio medieval*, n°11-1, Jaén, 2004, p. 115-123.

JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, « El Territorio : división geográfico/administrativo », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial,* vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 361-378.

JUAN LOVERA, Carmen, « El barrio de la Mota y el Gabán », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1975, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « Alcalá la Real mora », dans *Programa feria y fiestas de San Mateo*, Alcalá la Real, 1977, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « Algunos datos sobre la Pedriza », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1985, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « Dos cartas inéditas del alguacil mayor del rey de Grenada a la ciudad de Alcalá »,dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 1985, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « El tesorillo de Charilla », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1985, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « El tesoro de Charilla », dans *Almenara*, n°2, 1985, p. 15.

JUAN LOVERA, Carmen, « Ermita nueva », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1985, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « Fuente alamo », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1985, n.p.

JUAN LOVERA, Carmen, « El pilar de Los alamos », dans *Almenara*, n°24, Alcalá la Real, 1986, p. 19.

JUAN LOVERA, Carmen, « La fuente baja La Mora », dans *Almenara*, n°23, Alcalá la Real, 1986, p. 18-19.

JUAN LOVERA, Carmen, « Apuntes sobre Alcalá la Real en la época de los austrias », dans *Boletín del instituto de estudios Giennenses*, n°162-2, Jaén, 1996, p. 963-984.

JUAN LOVERA, Carmen, e. a. /, « Alcalá la Real. Siglos XIV-XVI », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. II, Alcalá la Real, 1999, p. 7-266.

JUAN LOVERA, Carmen, « Alcalá de Abenzayde, enclave árabe en la España musulmana », dans *Anuarios de investigacion Hespérides*, n°8, Alclalá la Real, 2000, p. 479-484.

JUAN LOVERA, Carmen, « El poema de Alfonso XI y la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 403-412.

JUAN LOVERA, Carmen, MURCIA CANO, María Teresa, « La población fortificada de Alclalá la Real en la frontera de Gránada », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera V : Funciones de la red castral fronteriza, homenaje a don Juan Torres Fontes*, Jaén, 2004, p. 373-389.

JUAN LOVERA, Carmen, « El Gabán, conjunto defensivo del costado meridional de la Mota », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera*

VI : Poblción y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez, Jaén, 2006, p. 341-352.

JUAN LOVERA, Carmen, BARQUERO MESA, Federico, « La configuración urbanística de Alcalá la Real antes y después de la conquista de Granada », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 2008, p. 96-100.

JUAN LOVERA, Carmen, « Fortaleza de La Mota, Alcalá la Real (Jaén) », dans Alcazaba suplementos, n°1, Jaén, (4 pages). [sans date].

« La fuente Tejuela », dans *Almenara*, n°25, Alcalá la Real, 1986, p. 19. [anonyme]

MADOZ, Pascual, *Dictcionario geográfico-estadístico-histórico de España*, vol. I, VI, Madrid, 1845.

MARTÍN CIVANTOS, José María, MARTÍN GARCIA, Mariano, « Torres atalayas entre Alcalá la real y el reino nazari de Grenada », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera II : Actividad y vida en la frontera, homenaje a don Clauidio Sánchez Albornoz,* Jaén, 1997, p. 481-519.

MARTÍNEZ VELA, Manuel, « Sobre una armadura mudejar en Alcalá la Real », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1996, p. 62.

MARTÍN ROSALES, Francisco, MARTÍN ROSALES Eloisa, « Algunas notas sobre el poblamiento de Alcalá la Real anterior a la conquista de Alfonso XI », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 411-423.

MARTÍN ROSALES, Francisco, « El arrabal viejo », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : Islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 473-491.

MARTÍN ROSALES, Francisco, « La torre de la Cárcel real », dans TORO CEBALLOS, F.,

RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VIII : Mujeres y fronteras, homenaje a Cristina Segura Graíño*, Jaén, 2011, p. 249-258.

MOLINA LÓPEZ, Emilio, « La actividad intelectual », dans RODRÍGUEZ MOLINA J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 415-437.

MORENO MORENO, María Águeda, « Toponimia de la tierras de una frontera (Jaén) en la Recopilación de arabismos de fray Diego de Guadix [c. 1593]. », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 495-508.

MOYA GARCÍA, Sebastián, « Actuación arqueológica de urgencia en la cista de enterramiento de Santa Ana », dans *Entrolivos*, n°4, Alcalá la Real, 1992, p. 18.

MOYA GARCÍA, Sebastián, « Actuación arqueológica de apoyo a la restauración en la iglesia mayor abacial de la mota (Alcalá la Real, Jaén) », dans *Anuario arquológico de Andalucía. Actividades sistemáticas,* vol. II, Séville, 1993, p. 132-144.

MOYA GARCÍA, Sebastián, « nuevas aportacions historicas para et conocimiento del conjunto historico de la Mota », dans *A la patrona,* Alcalá la Real, 1996, p. 64-65.

MURCIA CANO, María Teresa, « El sitio de Frailes según un acta de cabildo de 1621 », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1994, p. 72-73.

MURCIA CANO, María Teresa, « El término de Alcalá la Real en la baja edad media », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera I : Alcalá la Real y el Arcipreste de Hita,* Jaén, 1996, p. 437-460.

MURCIA CANO, María Teresa, CALVO AGUILAR, Carlos, « Fuente Álamo. El agua que da vida », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 199-209.

MURCIA ROSALES, Domingo, « Las aldeas y núcleos rurales alcalaínos en la historia », dans *Programa feria y fiestas de San Mateo*, Alcalá la Real, 1977, n.p.

MURCIA ROSALES, Domingo, *Alcalá la Real llave de Castilla en la frontera de Granada*, Jaén, 1981.

MURCIA ROSALES, Domingo, « La frontera con Montefrío », dans *Programa feria y fiestas de San Mateo*, Alcalá la Real, 1993, n.p.

MURCIA ROSALES, Domingo, JAVIER GONZÁLEZ, Francisco, HIDALGO, José Antonio, *Alcalá la Real : patrimonio arquitectónico y urbano*, Jaén, 1993.

MURCIA ROSALES, Domingo, « Santo domingo de Silos y Alcalá la Real », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2001, p. 82-85.

MURCIA ROSALES, Domingo, MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « La arquitectura musulmana en La Mota », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera VII : Islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 591-596.

MURCIA SERRANO, Juan Emilio, « Estudio preliminar para la recuperación de la puerta del peso de la harina », dans TORO CEBALLOS, F. (éd.), *Alcalá la Real : Estudios, actas del secundo congreso, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 379-382.

NOVOA PORTELA, Feliciano, VILLALBA RUÍZ, Francisco Javier, « Las vías de comunicación en Alcaudete durante la edad media », dans MATELLANES MERCÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre Alcaudete y su historia , diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 129-143.

ORTEGA VICO, María Carmen, e. a. /, « La rábita, nuestra aldea », dans *Almenara*, n°12, Alcalá la Real, 1985, p. 15.

PÉREZ ARJONA, Juan Ángel, « Ermita Nueva. Historia Antigua », dans TORO CEBALLOS, F.

(coord.), *Alcalá la Real : Estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 159-167.

POTIRON, Gilles, « Éléments de biographie et de généalogie des Banū Saʿīd », dans *Arabica*, Leyde, 1965, p. 78-92.

POTIRON, Gilles, « Un polygraphe andalous du XIIIe siècle », dans *Arabica*, Leyde, 1966, p. 142-167.

QUESADA SANZ, Fernando, e. a. /, « La ocupación de época emiral islámica del Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba) : análisis de un contexto representativo : la fosa UN 1088/US 1077 », dans *Antiquitas*, n°24, Priego de Córdoba, 2012, p. 203-221.

RIVAS MORALES, Antonio, *Historia de Alcaudete*, vol. I, Grenade, 2007 (1e éd. 1992).

RODRÍGUEZ MOLINA, José, « El vino en Alcalá la Real, siglos XV y XVI » dans *Cuadernos del A.M.A.R., investigacion histórica para Alcalá la Real*, vol. I, Alcalá la Real, 1993, p. 23-60.

RODRÍGUEZ MOLINA, José, « Alcalá la Real. Comunicación, defensa y convivencia en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de frontera III : Convivencia, defensa y comunicación en la frontera, homenaje a don Juan de Mata Carriazo y Arroquia*, Jaén, 2000, p. 587-636.

RODRÍGUEZ MOLINA, José, « El poblamiento de Alcalá la Real », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 639-653.

RODRÍGUEZ MOLINA, José, GARCÍA BENÍTEZ, Javier, « Alcalá la Real, enclave generador de tratado de paz », dans *Estudios de frontera VII : Islam y cristianidad. siglos XII-XVI, homenaje a María Jesús Viguera Molins*, Jaén, 2009, p. 785-798.

SÁNCHEZ ARJONA, José Luis, « Alcalá en el contexto histórico de al-Andalus », dans *A la*

patrona, Alcalá la Real, 1983, n.p.

SÁNCHEZ-CAÑETE ORIA, Carmen, « Abenzaide en el romancero », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 1991, p. 24-25.

SAN MARTÍN VADILLO, Ricardo, *Alcaudete citado en los libros de viaje*, Martos, 2004.

SAN MARTÍN VADILLO, Ricardo, « Las imágenes diversas de Alcalá », dans *A la patrona*, Alcalá la Real, 2009, p. 121-127.

SAN MARTÍN VADILLO, Ricardo, *Viajeros por Alcalá la Real*, Alcalá la Real, 2012.

SIRVENT SÁNCHEZ, Ramón, RUIZ POVEDANO, Antonio, « Alcaudete, un hecho urbanístico », dans MATELLANES MERCHÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre Alcaudete y su historia, diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 207-220.

SOTOMAYOR MURO, Manuel, PASTOR MUÑOZ, Mauricio, « El territorio de la abadía de Alcalá la Real en la época romana », dans RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Alcalá la Real, historia de una ciudad fronteriza y abacial*, vol. I, Alcalá la Real, 1999, p. 223-314.

TERÉS SÁDABA, Elías, « Al-aqaba. Notas de toponimia árabe », dans *Al-Andalus*, n°43-2, Madrid, 1978, p. 369-403.

« Un decisivo impulso al futuro Parador de Alcalá la Real », *Diario Jaén*, 2011, n. p., anonyme. [Disponible sur : **http://www.diariojaen.es/historico/** ; consulté le 13.052016].

VALVERDE ATIENZA, José, MADRIGAL PALACIOS, Francisco Manuel, « Anales históricos de Ribera Alta », dans TORO CEBALLOS, F. (coord.), *Alcalá la Real : Estudios, núcleos rurales, homenage a Francisco Martín Rosales*, Alcalá la Real, 2013, p. 295-328.

VIDAL CASTRO, Francisco, « Ibn Saʿīd al-Magribī, gran literato y poeta árabe de Alcalá la Real », dans *Alcazaba*, n°3, Jaén, 2002, p. 2-8.

VIGUERA MOLINS, María Jesús, « Los Banu Saʿid en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., LINAGE CONDE, A. (coord.), *Abadía V : jornadas de historia, iglesias y fronteras, homenaje a don José Rodríguez Molina*, Jaén, 2005, p. 765-772.

Outils de recherches

ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento y fortificación en el sur de al-Andalus : la formación de un país de ḥuṣūn » dans *III congreso de arqueología medieval española, actas, Oviedo, 27 mars-1 avril 1989*, vol. I, Madrid, 1989, p. 135-150.

ACIÉN ALMANSA, Manuel, « Poblamiento indígena en al-Andalus e indicios del primer poblamiento andalusí », dans *Al-Qantara*, n°20-1, Madrid, 1999, p. 47-64.

ACIÉN ALMANSA, Manuel, « De nuevo sobre la fortificación del emirato », dans FERREIRA FERNANDES, I. C. (coord.), *Mil anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500), Actas do Simpósio Internacional Sobre Castelos 2000*, Palmela, 2002, p. 59-75.

AGUIRRE SÁDABA, Francisco Javier, JÍMENEZ MATA, María del Carmen, *Introducción al Jaén islámico*, Jaén, 1979.

AILLET, Cyrille, « L'ère du soupçon : l'identification de la frontière ethnique et religieuse dans les récits de la fitna andalouse, (IX^{e} s.-X^{e} s.) », dans *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°127*,* Aix/Marseille, 2010, p. 31-43.

AILLET, Cyrille, « Islamisation et évolution du peuplement chrétiens en al-Andalus (VIII^{e} s.-XII^{e} s.) », dans VALÉRIAN, D. (éd.), *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII^{e} -XII^{e} s.)*, Paris, 2011, p. 151-192.

AILLET, Cyrille, « La *fitna*, pierre de touche du califat de Cordoue (III^{e}/IX^{e} s.-IV^{e}/X^{e} s.), dans *Médiévales*, n°60, Vincennes, 2011, p. 67-83.

ARAGON HUERTA, Mercedes, « Ibn Farḥūn », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia*

de la cultura andalusí, vol. III, Almería, 2004, p. 141-149.

ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris, 1973.

ARIÉ, Rachel, *España musulmana (VIII-XV)*, Historia de España, TUÑÓN DE LARA, M. (dir.), vol. III, Barcelone, 1982.

ARNALDEZ, Roger, « Ibn Ḥazm », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 814-822.

AZUAR RUIZ, Rafael, « Del hisn a la madina en el Sharq al-Andalus, en época de los reinos de taifas (siglos XI) », dans LALIENA CORBERA, C., UTRILLA UTRILLA, J. F. (éd.), *De Toledo a Huesca. Sociedades medievale en transición a finales del siglo XI (1080-1100)*, Saragosse, 1998, p. 29-43.

BALAÑA I ABADÍA, Pere, « Un dato inédito sobre la sequía en la toponimia andalusí », dans *Anaquel de estudios árabes*, n°15, Madrid, 2004, p. 29-33.

BARCELÓ, Miquel, KIRCHNER Helena, NAVARRO, Carmen, *El agua que no duerme : fondamentos de la arqueología hidráulica andalusí*, Grenade, 1996.

BAZZANA, André, CRESSIER, Patrice, GUICHARD, Pierre, *Les châteaux ruraux d'Al-Andalus : histoire et archéologie des ḥuṣūn du sud-est de l'Espagne*, Madrid, 1988.

BAZZANA, André, GUICHARD, Pierre, SÉNAC, Philippe, « La frontière dans l'Espagne médiévale », dans *Castrum IV : frontière et peuplement dans le monde médiéval au moyen-âge*, Rome/Madrid, 1992, p. 35-59.

BAZZANA, André, « Urbanismo e hidráulica (urbana y doméstica) en la ciudad Almohade de Saltés (Huelva) », dans *Casas y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII*, Madrid/Barcelone, 1995, p. 139-156.

BAZZANA, André, « Les chemins d'al-Andalus et leurs châteaux d'après le géographe al-

Idrîsî (XIe s.-XIIe s.) », dans *Châteaux, routes et rivières*, a*ctes de rencontres d'archéologie de l'histoire en Périgord les 26, 27, 28 septembre 1997*, Bordeaux, 1998, p. 29-44.

BAZZANA, André, « Quelques réflexions à propos de l'habitat villageois dans al-Andalus », dans *Castrum VI : maison et espaces domestiques dans le monde médiéval au moyen-âge,* Rome/Madrid, 2000, p. 53-74.

BAZZANA, André, « Eléments de castellologie médiévale dans al-Andalus : morphologie et fonctions du château (XI-XIIIe siècle) », dans FERREIRA FERNANDES, I. C. (coord.), *Mil anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500), Actas do Simpósio Internacional Sobre Castelos 2000*, Palmela, 2002, p. 189-202.

BAZZANA, André, « L'habitat fortifié dans l'Espagne musulmane (IXe s.-XVe s.) », dans *Château et village, actes de rencontres d'archéologie de l'histoire en Périgord les 22, 23, 24 septembre 1995*, Bordeaux, 2003, p. 57-82.

BENABOUD, Muḥammad, « La Economía », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°1, Madrid, 1994, p. 248-269.

BEN CHENEB, Muhammad, PELLAT, Charles, « Ibn Al-Abbâr », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p.695.

BENNASSAR, Bartolomé, *Histoire des Espagnols du VIe siècle au XVIIe siècle,* vol. I, Paris, 2005, (1e éd. 1985).

BONILLA MARTOS, Antonio Luis, « Poblamiento y territorio en el suroeste de la provincia de Jaén en época romana », dans *Arqueología y territorio*, [en ligne], n°1, Grenade, 2004, p. 119-133. Disponible sur : **www.ugr.es** (consulté le 09.05.2016).

BOSCH VILÁ, Jacinto, « La "Ŷamharat ansāb al-ʿarab" de Ibn Ḥazm. Notas bibliográfias », dans *Miscleánea de estudios árabes y hebraicos*, n°10, Grenade, 1961, p. 107-126.

BOSCH VILÁ, Jacinto, « Ibn ʿIḏârî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 828-829.

BOSCH VILÁ, Jacinto, « Ibn al-Khâṭib », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 859-860.

BOSCH VILÁ, Jacinto, « Ibn Mardanîš », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 889.

BOUCHERON, Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, vol. I, Territoires et écritures du monde, 2012.

BOUCHERON, Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, vol. II, Temps et devenirs du monde, 2012.

BOZON, Pierre, e. a. /, « La moyenne montagne : essai de définition, milieux physiques, typologie », dans *Bulletin de l'association des géographes français*, vol. 57, n°468-469, Paris, 1980, p. 157-172.

BURESI, Pascal, *La frontière entre chrétienté et Islam dans la péninsule Ibérique. Du Tage à la Sierra Morena (fin XI^e-milieu XIII^e siècle)*, Paris, 2004.

BURESI, Pascal, « al-Andalus entre Orient et Occident. L'invention des origines *»,* dans MARÍN, M.(éd.), *Al Andalus/España. Historiografías en contraste. Siglos XVII-XXI*, Madrid, 2009, p. 119-129.

BURESI, Pascal, EL ALLAOUI, Hicham, *Gouverner l'empire : la nomination des fonctionnaires provinciaux dans l'empire almohade (Maghreb, 1147-1269),* Madrid, 2013.

BURESI, Pascal, « L'organisation du pouvoir politique almohade », dans CRESSIER, P., SALVATIERRA, V. (dir.), *Las Navas de Tolosa, 1212-2012, miradas cruzadas*, Jaén, 2014, p. 105-118.

CAHEN, Claude, *L'islam des origines au début de l'Empire ottoman*, Paris, 1992 (1e éd. 1970).

CANO ÁVILA, Pedro, « Numismática omeya oriental y de al-Andalus », dans *Philologia hispalensis*, n°19, Madrid, 2005, p. 23-31.

CANO ÁVILA, Pedro, « Ibn Saʿīd al-ʿAnsī Mālik », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V, Almería, 2007, p. 176-177.

CANO ÁVILA, Pedro, TAWFIK, Aly, « Ibn Saʿīd al-Magribī » dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V, Almería, 2007, p. 137-160.

CANO MONTORO, Encarnación, « Evolución del poblamiento durante la edad media andalusí en la madīnat Bāguh (Priego de Córdoba) desde el siglo VIII al IX », dans *Arqueología y territorio*, [en ligne], n°7, Grenade, 2010, p. 135-151. Disponible sur : **www.ugr.es** (consulté le 11.05.2016).

CANO MONTORO, Encarnación, *La región de Priego de Córdoba (Kūrat Bāguh) en el proceso de formación de al-Andalus (siglos VIII-XI)*, [en ligne], thèse doctorale, univ. Grenade, 2012. Disponible sur : www.dialnet.unirioja.es (consulté le 08.05.2016).

CAPEL SÁEZ, Horacio, « Una actividad desaparecida de las montañas mediterráneas : el comercio de la nieve », dans *Revista de geografía*, n°4-1, Barcelone, 1970, p. 5-42.

CARMONA ÁVILA, Rafael, « La madina andalusí de Bāguh (Priego de Córdoba) una aproximación arquológica », dans *Xelb*, n°9, Silves, 2009, p. 229-257.

CARRILLO CALDERO, Alicia, « Aproximación a la orfebrería hispanomusulmana », dans CARMONA, J. R. (coord.), *Estudios de platería*, Murcie, 2005, p. 92-108.

CASTILLA BRAZALES, Juan, « Ibn Saʿīd, ʿArīb » dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V, Almería, 2007, p. 119-126.

CASTILLO MÁRQUEZ, Rafaela, « Instituciones administrativas. Visires y secretarions », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°2, Madrid, 1997, p. 150-165.

CHALMETA, Pedro, *El señor del Zoco en España*, Madrid, 1973.

CHEBEL, Malek, *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, 2013 (1e éd. 1993).

CORONAS TEJADA, Luis, *Judíos y judeoconversos en el reino de Jaén*, Jaén, 2003.

CORTÉS PUYA, Trinidad, *Recuperación del patrimonio cultural urbano como recurso turístico*, Madrid, 2002.

DEL MORAL, Celia, « Ibn Saʿīd al-ʿansī Abū Ŷaʿfar », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V, Almería, 2007, p. 170-175.

DE MOXÓ, Salvador, «Castilla y Léon (1217-1349). Época de Alfonso X », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1, Madrid, 1990, (2e ed.), p. 91-206.

DE MOXÓ Salvador, «Castilla y Léon (1217-1349). Sancho IV y Fernando IV », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1, Madrid, 1990, (2e ed.), p. 241-277.

DE MOXÓ, Salvador, «Castilla y Léon (1217-1349). Época de Alfonso XI », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *La expansion peninsular y mediterranea (c. 1212-c.1350). La corona de Castilla*, Historia de España, vol. XIII, n°1, Madrid, 1990, (2e ed.), p. 281-427.

DOZY, Reinhart, *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110),* vol. III , LÉVI-PROVENÇAL, É. (éd.), Leyde, 1932.

EIROA RODRÍGUEZ, Jorge, « La relación entre documentos escritos y arqueología en el estudio de la edad media en Europa : reflexiones para un debate teórico y metodológico », dans *Ágora*, vol. 10, n°1/2, Santa cruz do sull, 2004, p. 113-127.

ESPINAR MORENO, Manuel, « Las rábitas de las tierras granadinas en las fuentes documentales. Arqueología y toponimia », dans FRANCO SÁNCHEZ, F., DE EPALZA FERRER, M. (coord.), *La rábita en el islam, estudios interdisciplinares, congressos internacionals de Sant Carles de la Ràpita (1989, 1997),* Alicante, 2004, p. 211-230.

FIERRO BELLO, María Isabel, « La obra historica de Ibn al-Qutiyya », dans *Al-Qantara*, n°10-2, Madrid, 1989, p. 485-512.

FIERRO BELLO, María Isabel, « Ulemas en las ciudades andalusíes : religión, política y prácticas sociales », dans MARTÍNEZ ENAMORADO, V. (éd.), *I Congreso internacional : escenarios urbanos de al-Andalus y el occidente musulmán. Vélez-Málaga, 16-18 juin 2010*, Málaga, 2011, p. 137-167.

GALLEGA ORTEGA, Teófilo, « Ibn Ŷubayr », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VI, Almería, 2009, p. 151-158.

GARCÍA FITZ, Francisco, « Fortificaciones, fronterizas y sistemas defensivos en al-Andalus, siglos XI al XIII », dans *Actas I, congreso internacional fortificaciones en al-Andalus, Algeciras, novembre-diciembre 1996*, Algésiras, 1998, p. 269-280.

GARCÍA PORRAS, Alberto, « La frontera del reino nazarí de Granada. Origen y transformaciones de un asentamiento fronterizo a partir de las excavaciones en el castillo de Moclín (Granada) », dans *Revista del Centro de estudios históricos de Granada y su reino*, n°26, Grenade, 2014, p. 53-86.

GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, « La traducción de fuentes árabes andalusíes al castellano : balance y valoración », dans *Medievalismo*, n°11, 2001, Madrid, p. 107-122.

GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, « Ibn Gālib », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. III, Almería, 2004, p. 199-201.

GARCÍA SANJUÁN, Alejandro, Résumé de MAÍLLO SALGADO, F., « La conquista islámica de

la península ibérica y la tergiversación del pasado », dans *studia historica, historia medieval*, n°32, Salamanque, 2014, p. 273-305.

GARCIN, Jean-Claude, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (Xe-XVe siècle)*, vol. II, Paris, 2000.

GARMY, Pierre, *Villes, réseaux et systèmes de villes : contribution de l'archéologie*, Paris, 2012.

GIBB, Hamilton, « Abû l-Fidâʾ », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. I, Paris, 1991, p. 122.

GILLIOT, Claude, « Yâqût al-Rûmî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. XI, Leyde, 2005, p. 287-289

GILLOTTE, Sophie, NEF, Annliese, « L'apport de l'archéologie, de la numismatique et de la sigillographie à l'histoire de l'islamisation de l'Occident musulman : en guise d'introduction », dans VALÉRIAN, D. (éd.), *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII e -XII e s.)*, Paris, 2011, p. 63-99.

GINÉS VERNET, Juan, « España en la geografía de Ibn Saʿīd al-Magribī », dans *Tamuda*, n°6, Tétouan, 1958, p. 307-326.

GÖKYAY, Orhan Şaik, «Ḥadjdjî Khalîfa », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. IV, Paris, 1978, p. 791-792.

GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, « Repartimientos andaluces del siglo XIII : perspectiva de congunto y problemas », dans *De al-Andalus a la sociedad feodal : los repartimientos bajomedievales*, Barcelone, 1990, p. 95-117.

GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, « Fuentes para la historia de la frontera castellano-granadina », dans *Boletín de la real academia sevillana de buenas letras*, n°37, Séville, 2009, p. 29-39.

GUICHARD, Pierre, *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane*, Paris, 1977.

GUICHARD, Pierre, *Estudios sobre historia medieval*, Valence, 1987.

GUICHARD, Pierre, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XIe-XIIIe siècles)*, 2 vols., Damas, 1990-1991.

GUICHARD, Pierre, « Château et pouvoir politique », dans *Actas I, congreso internacional fortificaciones en al-Andalus, Algeciras, novembre-diciembre 1996*, Algésiras, 1998, p. 25-31.

GUICHARD, Pierre, «Les villes d'al-Andalus et de l'Occident musulman aux premiers siècles de leur histoire : une hypothèse récente», dans CRESSIER, P. et GARCÍA-ARENAL, M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 37-52.

GUICHARD, Pierre, *Al-Andalus, 711-1492 : une histoire de l'Espagne musulmane*, Évreux, 2000.

GUICHARD, Pierre, *L'Espagne et la Sicile musulmane aux XI^e^ et XII^e^ siècles*, Lyon, 2000 (1^e^ éd. 1991).

GUTIÉRREZ LLORET, Sonia, « Ciudades y conquista : el fin de las civitates visigodas y la génesis de las mudûn islámicas en el sureste de al-Andalus », dans CRESSIER, P. et GARCÍA-ARENAL, M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 137-157.

GUYOTJEANNIN, Olivier, *Les sources de l'histoire médiévale*, Paris, 1998.

HARO GUTIÉRREZ, Ana Belín, « La numismática como elemento datador de los conjuntos de joyería califal », dans *Actas XIII congreso internacional de numismática*, Madrid, 2003, p. 1587-1591.

HAYWOOD, John, « Al-Suyutî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. IX, Leyde, 1998, p. 951-954.

HERNÁNDEZ PARDO, Antonio, « El castillo de Albarracín, un excepcional yacimiento arqueológico a redescubrir », dans *Revista del centro de estudios de la comunidad de Albarracín*, n°20, Albarracín, 2014, p. 321-332.

HUICI MIRANDA, Ambrosio, *Historia política del imperio Almohade*, vol. I, Tétouan, 1957.

HUICI MIRANDA, Ambrosio, « Ibn Ḥayyân », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 812-813.

HUMBERT, André, *Le "Monte" dans les chaînes Subbétiques centrales (Espagne du sud)*, Paris, 1980.

HUMBERT, André, *Campagnes andalouses et colons castillans. Paysage d'un front pionnier entre Grenade et Jaén*, Madrid, 1988.

JANSEN, Philippe, GONSALEZ-VILLAESCUSA, Ricardo (coord.), Introduction au séminaire de l'équipe « Dynamique des peuples et des paysages », sur le thème des « Fondations urbaines et définition des territoires », *Université de Nice Sophia-Antipolis, laboratoire CEPAM (CNRS), UMR 7264*, Nice, 2014, n.p., [Disponible sur : **www.cepan.cnrs.fr** ; consulté le 15.10.2016].

JAUNET, Julien, *La vie de frontière entre la Castille et le royaume de Grenade à travers les Miracles de Pedro Marín (fin XIIIe siècle)*, Mémoire de maîtrise, univ. Nantes, 2003.

JIMÉNEZ MARTÍN, Alfonso, « Notas sobre la mezquita mayor de la Sevilla almohade », dans *Artigrama*, n°22, Saragosse, 2007, p. 131-153.

JIMÉNEZ MATA, María del Carmen, *La granada islámica : contribución a su estudio geográfico-político-administrativo a través de la toponimia,* Grenade, 1990.

JÓDAR MENA, Manuel, « La imagen de Miguel Lucas de Iranzo : un cortesano precursor del renacimiento en el reino de Jaén a finales de siglo XV », dans *Millars, Espai i historia*, n°35, Castellón de la Plana, 2012, p. 69-91.

JUEZ JUARROS, Francisco, *Símbolos de poder en la arquitectura de al-Andalus*, 3 vols., [en ligne], thèse doctorale, univ. Complutense de Madrid, 1999. Disponible sur : biblioteca.ucm.es (consulté le 09.05.2016)

KIRCHNER, Elena, VIRGILI, Antoni, ANTOLÍN, Ferran, « Un espacio de cultivo urbano en al-Andalus : Madîna turtusa antes de 1148 », dans *Historia agraria*, n°62, Murcie, 2014, p. 11-45.

LACAVE, José Luis, *Juderías y sinagogas españolas*, Madrid, 1992.

LADERO QUESADA, Miguel Ángel, *Granada, historia de un país islámico (1231-1571)*, Madrid, 1989 (1e éd. 1969)

LAFUENTE ALCÁNTARA, Miguel, *Historia de Granada*, 4 vols., Grenade, 1992 (facs. de l'éd. de 1843-1846).

LAGARDÈRE, Vincent, « Moulins d'occident musulman au moyen-âge (IXe au XVe siècle) : al-Andalus », dans *Al-Qantara*, n°12-1, Madrid, 1991, p. 59-118.

LAGARDÈRE, Vincent, *Campagne et paysans d'al-Andalus, VIIIe s.-XVe s.*, Paris, 1993.

LEGUAY, Jean-Pierre, *L'eau dans la ville au moyen-âge*, Rennes, 2002.

LEGUAY, Jean-Pierre, *L'air et le vent au moyen-âge*, Rennes, 2011.

LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, *L'Espagne musulmane au Xème siècle. Institutions et vie sociale,* Paris, 1932.

LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, *España musulmana, hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031),* Historia de España*,* vol. IV, MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), Madrid, 1975.

LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, « Al-Maḳḳarî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. IV, Paris, 1978, p. 170-172.

LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, « ʿAbd Allâh b. Buluggîn », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. I, Paris, 1991, p. 45.

LIROLA DELGADO, Jorge, « Ibn al-Jātib », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí,* vol. III, Almería, 2004, p. 643-698.

LIROLA DELGADO, Jorge, « Ibn al-Quṭīya », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. IV, Almería, 2006, p. 410-415.

LIROLA DELGADO, Jorge, « Al-ʿUḏrī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VII, Almería, 2009, p. 559-570.

LIROLA DELGADO, Jorge, « Al-Ḥiğārī», dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. I, Almería, 2012, p. 454-456.

LÓPEZ CORDERO, Juan Antonio, GONZÁLEZ CANO, Jorge, « La nieve, histórico comercio de Sierra Mágina », dans *Sumuntán*, n°17, Carchalejo, 2002, p. 195-212.

LUISA ÁVILA, María, e. a. /, *Prosopografía de los ulemas de al-Andalus,* En ligne sur le site Web de Escuela de Estudios Árabes, Consejo Superior de Investigaciones Científicas : **www.eea.csic.es/pua/** (consulté le 13.05.2016).

MAÍLLO SALGADO, Felipe, « Viajes del andalusí Ibn Ŷubayr al Oriente », dans *Arbor*, n°711-712, Madrid, 2005, p. 489-504.

MALPICA CUELLO, Antonio, « ¿Sirve la arqueología urbana para el conocimiento histórico ? El ejemplo de Granada », dans CARA BARRIONUEVO, L. (éd.), *Ciudad y territorio en al-*

Andalus, Grenade, 2000, p. 21-59.

MALPICA CUELLO, Antonio, « Las villas de la frontera Granadina ¿Ciudades o alquerías fortificadas? », dans *Castrum VIII : Le château et la ville, Espace et réseaux (VIe siècle-XIIIe siècle),* Madrid, 2008, p. 151-176.

MARÍN, Manuela, « El ribāṭ en al-Andalus y el norte de África », dans FRANCO SÁNCHEZ, F., DE EPALZA FERRER, M. (coord.), *La rábita en el islam, estudios interdisciplinares, congressos internacionals de sant Carles de la Ràpita (1989, 1997),* Alicante, 2004, p. 111-116.

MÁRQUEZ BUENO, Samuel, GURRIARÁN DAZA, Pedro, « Recursos formales y constructivos en a arquitectura militar almohade de al-Andalus », dans *Arqueología de la arquitectura*, n°5, Madrid/Vitoria, 2008, p. 115-134.

MARTIN, Hervé, *Mentalités Médiévales XIe-XVe siècle*, Paris, 1998 (1e éd. 1996).

MARTÍNEZ, Purificación, « La historia como vehículo político : la figura real en la Crónica de Alfonso XI », dans *Espacio, tiempo y forma. Serie III, Historia medieval*, n°3, Madrid, 2000, p. 215-232.

MARTÍNEZ, Purificación, « La imagen del monarca en la *Crónica de Alfonso X* », dans SEVILLA ARROYO, F., ALVAR EZQUERRA, C. (coord.), *Actas del XIII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas, Madrid 6-11 de julio de 1998*, vol. I, Madrid, 2000, p. 182-187.

MARTÍN ESCUDERO, Fátima, Critique de RODRÍGUEZ CASANOVA, I., « Las monedas de al-Andalus : de actividad ilustrada a disciplina científica. MARTÍN ESCUDERO, F. », dans MUÑOZ SURRULLA, M. T. (coord.), *La moneda : investigación numismática y fuentes archivísticas*, Madrid, 2012, p. 165-168.

MARTÍNEZ CARRILLO, María, « Historicidad de los "Miraculos romançados" de Pedro Marín (1232-1293) : el territorio y la esclavitud granadinos », dans *Anuario de estudios*

medievales, n°21, Barcelone, 1991, p. 69-97.

MARTÍNEZ ENAMORADO, Virgilio, « Crónica anónima de ʿAbd al'Raḥmān III », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. I, Almería, 2012, p. 295-297.

MARTÍNEZ NÚÑEZ, María Antonia, « La estela funeraria en el mundo Andalusí », dans *Actas del V congreso internacional de estelas funerarias*, Soria, 1994, p. 419-444.

MARTÍNEZ NÚÑEZ, María Antonia, *Epigrafía Árabe,* Madrid, 2008.

MARTÍNEZ NÚÑEZ, María Antonia, « Epigrafía árabe e historia de al-Andalus : nuevos hallazgos y datos. Actas VI encontro de arqueologia do Algarve o Gharb no al'Andalus : sínteres e perspectivas de estudio, homenagem a José Luis de Matos (Silves, 23, 24 e 25 de outubro 2008) », *Xelb*, n°9, Silves, 2009, p. 39-53.

MARTÍNEZ SALVADOR, Carmen, BELLÓN AGUILERA, Jesús, « Consideraciones sobre la simbología, tradición y materialidad del vino en al-Andalus », dans *Revista murciana de antropología*, n°12, Murcie, 2005, p. 159-173.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Du concept de "madīna" à la ville d'al-Andalus : réflexions autour de la *Description de l'Espagne* d'al-Idrisi », dans *Mélange de la Casa de Vélazquez*, n°27-1, Madrid, 1991, p. 127-138.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Le territoire et la dualité ville-château dans Al-Andalus », dans *Château et territoire. Limites et mouvances. 1ere rencontre d'archéologie et d'histoire en Périgord. Périgueux, 23-25 septembre 1994*, Annales littéraires de l'université de Besançon, n°595, Série Historique n°12, 1995, p. 93-101.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Villes d'Al-Andalus. L'Espagne et le Portugal à l'époque musulmane (VIIIe-XVe siècles)*, Rennes, 1996.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Ḥiṣn, qal'a, qaṣba... chez Idrīsī », dans *Qurṭuba : estudios*

andalusies, n°3, Cordoue, 1998, p. 95-111.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « L'urbanisation d'al-Andalus au IX^e siècle : données chronologiques », dans CRESSIER, P. et GARCÍA-ARENAL, M. (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998, p. 99-106.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, «Châteaux et rebelles : l'exemple d'al-Andalus à la fin du IXe siècle », dans *Châteaux, nobles et aventuriers. Acte des 3^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire en Périgord. Périgueux, 27-29 septembre 1996,* Bordeaux, 1999, p. 19-49.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine (dir.), *Les relations des pays d'Islam avec le monde latin (mi. X^e- mi. XIII^e s.)*, Paris, 2000.

MAZZOLI-GUINTARD Christine, « Les châteaux d'al-Andalus dans l'imaginaire d'al-Idrīsī (première moitié du XII^e siècle) », dans COCULA A.-M., COMBET M. (éd.), *Château et imaginaire. Actes des rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord les 29-30 septembre et 1er octobre 2000*, Bordeaux, 2001, p. 57-77.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Urbanisme islamique et ville en al-Andalus : autour de nouvelles propositions méthodologiques », dans TORREMOCHA, A., MARTINEZ ENAMORADO, V. (éd.), *Actas II Congreso Internacional La ciudad en al-Andalus y el Magreb (Algeciras, 26-28 de noviembre de 1999),* Grenade, 2002, p. 49-73.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Des pouvoirs dans les villes d'al-Andalus : du pouvoir politique aux intentions citadines (IVe/Xe-IXe/XVe siècles) », dans *Al-Andalus-Magreb*, n°10, Cadix, 2002-2003, p. 129-151.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « La *qarya* d'al-Andalus n'est-elle qu'une localité rurale dépendante ? Le village d'al-Andalus dans le *Livre de Roger* d'al-Idrīsī (v. 1154) », *Château et village, Deuxième rencontre d'Histoire et d'Archéologie en Périgord (22-24 septembre 1995)*, A. Bazzana, C1-I. Berlot et A. M. Dom éd., Bordeaux : CAHMC, 2003, p. 83-101.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « En chantier permanent, les paysages urbains d'al-Andalus (Xe s.-XVe s.) », dans *Al-Andalus espaço de mudança. Blanço de 25 anos de história e arqueologia medievals. Hómenagem a Juan Zozaya Slabel-Hansen. Seminario internacional, Mértola 16, 17 e 18 de Maio de 2005,* Mértola, 2006, p. 61-72.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Paysages urbains d'al-Andalus (Xe siècle-XVe siècle) : observations préliminaires », dans GÉAL, F. (dir.), *Regards sur al-Andalus (VIIIe-XVe siècle)*, Madrid, 2006, p.81-94.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, « Los territorios urbanos de las ciudades andalusíes : perspectivas de estudio », dans MARTÍNEZ ENAMORADO, V. (éd.), *Ier congreso internacional « escenarios urbanos de al-Andalus y el occidente musulmán », (Vélez-Málaga, 16-18 junio 2010)*, Málaga, 2011, p. 17-43.

MAZZOLI-GUINTARD, Christine, *Gouverner en terre d'islam, Xe s.-XVe s,* Rennes, 2014.

MENASALVAS VALDERA, Raúl, « Aproximación a las estructuras económicas, territoriales y sociales del reino Visigodo en la Bética », dans MATELLANES MERCHÁN, J. V. (coord.), *I jornadas sobre Alcaudete y su historia, diciembre 1992,* Alcaudete, 1994, p. 95-110.

MERDIGNAC, Bernard, CHÉDEVILLE, André, *Les sciences annexes en histoire du Moyen-Âge*, Rennes, 1998.

MILLAND-BOVE, Bénédicte, BIAGGINI, Olivier, « Le miracle et les genres littéraires au Moyen-âge », dans MILLAND-BOVE, B., BIAGGINI, O. (dir.), *Miracles d'un autre genre : réécritures médiévales en dehors de l'hagiographie*, Madrid, 2012, p. 1-22.

MOHEDANO BARCELÓ, José, « Ibn Ḥayyān », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. III, Almería, 2004, p. 356-374.

MOLINA, Luis, « Al-ʿUḏrî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. X, Leyde, 2002, p. 837-838.

MOLINA, Luis, « ʿĪsà al-Rāzī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VII, Almería, 2009, p. 163-168.

MONTOYA RAMÍREZ, María Isabel, « Algunas precisiones sobre el "Libro tercero" del "Libro de la Montería de Alfonso XI" », dans VILANOVA, A. (coord.), *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas, Bercelona 21-26 de agosto de 1989*, vol. I, Barcelone, 1992, p. 297-304.

NAVARRO OLTRA, Vicente Carlos, « Ibn Ṣāḥib al-Ṣāla » dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. V, Almería, 2007, p. 87-90.

NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Casas y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII », dans *Casa y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII*, Madrid/Barcelone, 1995, p. 17-32.

NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « El castillo de Monteagudo : Qaṣr Ibn Saʿd », dans *Casa y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII*, Madrid/Barcelone, 1995, p. 63-103.

NAVARRO PALAZÓN, Julio, JIMÉNEZ CASTILLO Pedro, « Evolución del paisaje urbano andalusí : de la medina dispersa a la saturada », dans *Paisaje y Naturaleza en al-Andalus*, Grenade, 2004, p. 232-267.

NEF, Annliese, ALLAOUA, Amara, « Al-Idrisi et les Hammudides de Sicile », dans *Arabica*, n°67, Leyde, 2000, p. 121-127.

NEF, Annliese, « Les groupes religieux minoritaires et la question de leurs structuration en communautés dans les sociétés médiévales chrétiennes et islamiques », dans DAKHILA, J., KAISER, W. (éd.), *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe*, Paris, 2013, p. 413-440.

NIETO BALLESTER, Emilio, *Breve diccionario de tóponimos españoles*, Madrid, 1997.

NUSSBAUM, María Fernanda, « Monarquía y consejeros en la *Crónica de tres reyes* : un

modelo de gobierno para el reinado de Alfonso XI », dans *E-Spania*, [en ligne], Paris, 2011, n.p. Disponible sur : http://e-spania.revues.org (consulté le 15.06.2016).

OLAGÜE, Ignacio, *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Bordeaux, 1969.

OLMO LÓPEZ, Antonio, *Las Subbéticas islámicas de Jaén y Granada : evolución territorial : de los antecedentes romanos a la conquista cristiana*, Jaén, 2001.

OMAN, Giovanni, « Al-Idrîsî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 1058-1061.

PAVÓN MALDONADO, Basilio, « Arte, símbolo y emblemas en la España musulmana », dans *Al-Qantara*, n°6-1, Madrid, 1985, p. 397-450.

PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana,* vol. I, *Agua,* Madrid, 1990.

PAVÓN MALDONADO, Basilio, *Tratado de arquitectura hispano-musulmana*, vol. II *Ciudades y fortalezas*, Madrid, 1999.

PERAL BEJARANO, Camen, « Excavación y estudio de los cementerios urbanos andalucíes : estado de la cuestión », dans ACIÉN ALMANSA, M., PAZ TORRES PALOMO, M. (éd.), *Estudios sobre cementerios islámicos andalusíes*, Málaga, 1995, p. 11-36.

PICARD, Christophe, « Les ribats au Portugal à l'époque musulmane : sources et définition », dans FERREIRA FERNANDES, I. C. (coord.), *Mil anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500), Actas do Simpósio Internacional Sobre Castelos 2000*, Palmela, 2002, p. 203-212.

PUERTA VÍLCHEZ, José Miguel, « Ibn Ḥazm », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí,* vol. III, Almería, 2004, p. 392-443.

RAYA, M. J., « Convenio entre la fundación Endesa y la consejería de cultura. La

iluminación de Medina Azahara por la noche etará para primavera », Diario Córdoba, n. p., [Disponible sur : **www.diariocordoba.com** ; consulté le 09/08/2016].

RODRÍGUEZ MOLINA, José, *El reino de Jaén en la baja edad media, aspectos demográficos y económicos*, Grenade, 1978.

RODRÍGUEZ MOLINA, José, *El regadío medieval andaluz*, Jaén, 1991.

RODRÍGUEZ MOLINA, José, *La vida de moros y cristianos en la frontera*, Alcalá la Real, 2007.

RODRÍGUEZ-PICAVEA MATILLA, Enrique, « Ideología y legitimación del poder en la Castilla del siglo XIV. La imagen regia en el *Poema de Alfonso XI*. », dans *Medievalismo*, n°22, Murcie, 2012, p. 185-216.

ROSENTHAL, Frantz, « Ibn al-Iʿmâd », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p.830-831.

RUBIERA MATA, María Jesús, « El vocablo árabe « sikka » en su acepción de vía y sus posibles arabismo en la toponimia hispánica : aceca, seca y villa seca », dans *Sharq al-Andalus*, n°3, Alicante, 1986, p. 129-132.

SALAMEH, Ibrahim, « Estudio de los elementos decorativos de la Puerta del Vino de la Alhambra de Granada », dans *Arqueolgía y territorio medieval*, n°5, Jaén, 1998, p. 135-152.

SALEH ALKHALIFA, Waleed, « Ibn al-Zaqqāq », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí*, vol. VI, Almería, 2009, p. 253-255.

SALVATIERRA CUENCA, Vicente, Compte-rendu de MANZANO MORENO, E., «Cien años de arqueología medieval : perspectivas desde la periferia », dans *Al-Qantara*, n°13-1, Madrid, 1992, p. 293-295.

SALVATIERRA CUENCA, Vicente, e. a. /, « La prospección en arqueología medieval : el territorio y la ciudad », dans *Revista de la Facultad de Humanidades de Jaén*, n°2-2, Jaén, 1993, p. 115-124.

SALVATIERRA CUENCA, Vicente, *La crisis del Emirato Omeya en el alto Guadalquivir, precisiones sobre la geografía de la rebelión muladí*, Jaén, 2001.

SALVATIERRA CUENCA, Vicente, *El Alto Guadalquivir en época islámica*, Jaén, 2006.

SARR, Bilal, « Un análisis de la Granada zirí a través de las fuentes escritas y arqueológicas », dans *Studia historica, historia medieval*, n°27, Salamanque, 2009, p. 127-151.

SARR, Bilal, « Algunas consideraciones sobre la evolución del Guadix islámico a la luz de las fuentes árabes y del registro arqueológico », dans *Boletín del centro de estudios Pedro Suárez : estudios sobre las comarcas de Guadix, Baza y Huéscar*, n°24, Guadix, 2011, p. 39-54.

SEGURA GAÍÑO, Cristina, « La tala como arma e gueraa en la frontera », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Población y poblamiento, homenaje a don Manuel González Jiménez*, Jaén, 2006, p. 717-724.

SÉNAC, Philippe, « Quelques remarques sur l'historiographie récente de la frontière dans l'Espagne médiévale (VIIIe siècle-XIIIe siècle) », dans *Construire la Méditerranée, penser les transfères culturels,* Munich, 2012, p. 104-119.

SEYBOLD, Christian Friedrich, « Al-Ḍabbî », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. II, Paris, 1977, p. 73.

SILLIÈRES, Pierre, *Les voies de communication de l'Hispanie médiévale*, Paris, 1990.

SIMONET, Francisco Javier, *Descripción del reino de Granada bajo la dominación de los*

naseritas, sacada de los autores árabes, y seguida del texto inédito de Mohammed Ebn Aljathib, por Francisco Javier Simonet, Madrid, 1860.

SOLÉ-SABARÍS, Lluís, « España, geografía física », dans *Geografía de España y Portugal,* DE TERÁN, M. (dir.), vol. I, Barcelone, 1952, p. 416-465.

SORIANO, Catherine, « ¿ Autor o autores en los Hechos del condestable don Miguel Lucas de Iranzo ? », dans Toro Pascua, M. I. (éd.), *Actas del III congeso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Salamanca, 3 al 6 de octubre de 1989)*, vol. I, 1994, Salamanque, p. 1035-1047.

SOUTO LASALA, Juan Antonio, « Las ciudades andalusíes : morfologías físicas », dans DE LA IGLESIA DUARTE, J. I. (coord.), *V semanas de estudios medievales : Nájera, 1 a 15 de agosto de 1994,* Logroño, 1995, p. 143-166.

TALBI, Mohamed, « Ibn Khaldûn », dans *Encyclopédie de l'islam,* vol. III, Paris, 1990, p. 849-855.

TITOS MARTÍNEZ, Manuel, Compte-rendu de QUADROS RÜCKERT, F., « Los Neveros de la Sierra nevada. Historia, industria y tradición », dans *Agua y territorio*, n°6, Jaén, 2015, p. 163-164.

TIXIER DU MESNIL, Emmanuelle, « La géographie andalouse : l'autre versant d'une même écriture », dans *Arabica*, n°56, Leyde, 2009, p. 179-191.

TORRES DELGADO, Cristóbal, *El antiguo reino nazarí de Granada (1232-1340)*, Grenade, 1974.

TOUBERT, Pierre, e. a. /, « Conclusion en forme de table-ronde », dans *Castrum IV : frontière et peuplement dans le monde médiéval au moyen-âge*, Rome/Madrid, 1992, p. 233-241.

TOUBERT, Pierre, « Concept de frontière : quelques réflexions introductives », dans

CHASTAGNARET, G. (dir.), *Identidad y representación de la frontera en la España medieval (XIe siècle-XIVe siècle), Seminarion celebrado en la casa de Velásquez y la universidad autónoma de Madrid (14-15 de diciembre de 1998),* Madrid, 2001, p. 1-4.

TRILLO SAN JOSÉ, Carmen, « Mezquitas en al-Andalus : un espacio entre las comunidades y el poder », dans *Studia historica, historia medieval*, n°29, Salamanque, 2011, p. 73-98.

URVOY, Dominique, *Le monde des Ulémas andalous du V/XIe au VII/XIIIe siècle : étude sociologique*, Genève, 1978.

VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « La división territorial de la España musulmana : la cora de Jaén », dans *Al-Andalus*, n°34-1, Madrid/Grenade,1969, p. 55-82.

VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « La agricultura en al-Andalus », dans *Al-Qantara*, n°3-1, Madrid, 1982, p. 261-297.

VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, *La división territorial de la España musulmana,* Madrid, 1986.

VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « Toponimia de España y Portugal II (fuentes árabes) », dans *Boletín de la real academia de historia*, n°194-1, Madrid, 1997, p. 1-70.

VALLVÉ BERMEJO, Joaquín, « Historia, toponimia y lengua », dans CARABAZA BRAVO, J. M., MOHAMED-ESSAWY, A. T. (coord.), *El saber en al-Andalus*, vol. II, Sévilla, 1999, p. 99-120.

VERNET GINÉS, Juan, « España en la geografía de Ibn Saʿīd al-Magribī », dans *Tamuda*, n°6, Tétouan, 1958, p. 307-326.

VICENTE BEAUFILS, Bénédicte, *L'expression de la culture de l'eau dans l'Alhambra : poids de la réalité et pouvoir de l'imaginaire*, [en ligne], thèse doctorale, univ. Rennes II, 2008. Disponible sur : https://tel.archives-ouvertes.fr

VIDAL CASTRO, Francisco, « Formación y consolidación (1232-1302)», dans MENENDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII, n°3, Madrid, 2000, p. 77-84.

VIDAL CASTRO, Francisco (coord.), *Jaén en época de los Nazaríes (al-Andalus, s. XIII-XV)*: *Estudios de historia y patrimonio cultural islámico y cristiano*, Alcalá la Real, 2010.

VIGUERA MOLINS, María Jesús, « Ceremonias y símbolos soberanos en al-Andalus : notas sobre época almohade », dans *Casa y palacios de al-Andalus, siglos XII-XIII*, Madrid/Barcelone, 1995, p. 105-116.

VIGUERA MOLÍNS, María Jesús, « Historia política », dans MENÉNDEZ PIDAL, R. (dir.), *Historia de España*, vol.VIII., n°2, Madrid, 1997.

VIGUERA MOLINS, María Jesús, « Las fronteras de al-Andalus », dans TORO CEBALLOS, F., RODRÍGUEZ MOLINA, J. (coord.), *Estudios de Frontera VI : Historia, tradiciones y leyendas en la frontera, homenaje a Don Enrique Toral y Peñaranda*, Jaén, 2002, p. 593-610.

VILLUENDAS SABATÉ, Blanca, « Al-Marrākushī », dans *Biblioteca de al-Andalus, Enciclopedia de la cultura andalusí,* vol. III, Almería, 2004, p. 592-601.

Table des matières :

Système de translittération des caractères arabes

Introduction p. 3

I-Alcalá au fil du temps, l'image indélébile d'une forteresse frontalière p. 10

A-Les textes, source essentielle de l'histoire alcalaína p. 10

1. Les auteurs *andalusī-s*
2. Alcalá vue depuis le reste du *Dār-al-islām*
3. Les sources castillanes

B-Le bilan décevant des fouilles archéologiques p. 46

1. Genèse de l'archéologie alcalaína
2. 1985-2015, 30 ans de fouilles à Alcalá la Real
3. L'archéologie et ses limites : le cas des fouilles de La Mota

C-L'histoire positiviste d'Alcalá la Real p. 87

1. Les premiers siècles de l'histoire musulmane d'Alcalá
2. 1100-1200, le siècle d'or de la *qalʿa* des Banū Saʿīd
3. La Mota, forteresse frontalière par excellence entre Castille et Grenade

II-Un territoire multiforme, cadre de l'histoire alcalaína p. 120

A-La terre et les hommes dans les premiers siècles de l'histoire *andalusī* p. 122

1. La distribution spatiale du peuplement
2. La diversité des populations de la Sierra Sur jiennense
3. L'aire d'influence alcalaína et son expansion après la chute des Omeyyades

B-Quelles activités économiques dans l'Alcalá des XII^{e}-XIV^{e} siècles ? p. 160

1. Les ressources naturelles des Subbétiques centrales
2. Une agriculture diversifiée...
3. ...support essentiel de l'économie régionale

C-Alcalá, centre d'un territoire stratégique des Zīrīdes aux Naṣrides p. 183

1. Un chef-lieu de district
2. La *qalʿa* au cœur du dispositif militaire de la région
3. Une frontière « caliente » pourtant perméable aux échanges

III- Alcalá la Real, entre *qalʿa* et *madīna* p. 219

A-Les étapes de l'expansion urbaine p. 222

1. Un essor du à l'association de facteurs politiques et économiques
2. Alcalá la Real et les Banū Saʿīd, une ascension parallèle du VIII^e^ au XII^e^ siècle
3. Une vie urbaine constamment menacée au temps de la frontière naṣride

B-Une forteresse inexpugnable... p. 251

1. Portrait d'une forteresse *andalusī* des XI^e^-XIV^e^ siècles
2. Un système défensif toujours à la pointe de la modernité
3. Le complexe fortifié du Gabán, symbole de la *Qalʿat Banū Saʿīd*

C-...qui abrite un espace urbanisé p. 274

1. Un lieu de vie rapidement saturé au temps des dynasties berbères
2. Un système urbanistique connu : le système d'approvisionnement en eau
3. Les ruines de La Mota, un témoignage saisissant de l'emprise du pouvoir sur la *qalʿa*

Conclusion p. 301

Annexes p. 308

-Glossaire et chronologie p. 312

-Cartes p. 322

-Plans p. 331

-Arbres généalogiques p. 336

-Documents iconographiques p. 340

-Photographies d'Alcalá la Real p. 343

-Photographies de la Sierra Sur p. 355

-Photographie des trésors de Charilla et d'Ermita Nueva p. 359

-Autres photographies p. 362

Sources p. 364

-Sources inédites p. 364

-Sources éditées p. 367

Bibliographie p. 373

-Étude spécifique sur Alcalá la Real et son territoire p. 373

-Outils de recherches p. 388